

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

DE SENANCOUR

OBERMANN

*

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

G. MICHAUT



PARIS

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(ANCT RUE CUJAS)

ÉDOUARD CORNÉLY ET C^{IE}, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1912

OBERMANN

MAGON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

DE SENANCOUR

OBERMANN

*

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

G. MICHAUT



PARIS

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(ANCIENNE RUE CUJAS)

ÉDOUARD CORNÉLY ET C^{IE}, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1912

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Première édition :

OBERMAN 1. || LETTRES || PUBLIÉES || PAR M... SÉNANCOUR 2,
|| AUTEUR DE RÊVERIES SUR LA NATURE || DE L'HOMME... ||

En épigraphe : « Etudie l'homme et non les hommes.

PYTHAGORE. »

A Paris, chez Cérioux, Libraire, quai Voltaire. De l'imprimerie de la rue de Vaugirard, N° 939. — An XII-1804 [2 vol. in-8°].

Au verso du faux titre : « Le présent ouvrage est mis sous la sauve-garde des lois et de la probité des Citoyens. Nous poursuivons devant les tribunaux tout contrefacteur, distributeur ou débitant d'éditions contrefaites. Deux exemplaires de la présente édition originale sont, conformément à la loi, déposés à la Bibliothèque nationale.

Cérioux. »

Suit la *Table*, puis les *Indications*, paginées de III à VIII, puis les *Observations*, paginées de I à X, puis le texte, jusque et y compris la 46^e lettre, paginé de 11 à 384.

Le second volume contient le reste du texte, jusque et y compris la lettre 89, paginé de 1 à 381 ; puis, au verso de 381, une page d'errata 3, sous le titre *Corrections nécessaires*.

J'appelle cette édition A.

Deuxième édition :

OBERMANN, || PAR || DE SÉNANCOUR. || **deuxième édition.**
|| AVEC UNE PRÉFACE DE SAINTE-BEUVE. ||

A la librairie d'Abel Ledoux, Quai des Augustins, n° 37.
Paris. MDCCCXXXIII. [2 vol. in-8°.]

1. Et non *Obermann*.

2. Au t. II, *Senancour* (sans accent sur l'e).

3. J'ai tenu compte de cet erratum, pour établir le texte de A.

Sur une page, après le faux titre : « SUR LA DEUXIÈME ÉDITION. Le directeur de la *Biographie universelle des Contemporains*, M. de B..., a été l'éditeur du livre de l'*Amour* ; il avait recueilli divers volumes des éditions anciennes des autres ouvrages de M. de S..., avant de le connaître personnellement. Plus tard il eut aussi entre les mains un exemplaire d'*Obermann*, avec quelques additions. Il est vrai qu'à une autre époque, on avait lu en tête d'une deuxième édition des *Réveries sur l'homme* : « *Obermann* ne sera pas réimprimé. » Mais une semblable détermination pouvant être abandonnée sans compromettre les intérêts de personne, M. de B... paraît avoir été autorisé à publier de nouveau ces deux volumes. L'édition présente remplace celle qu'il se proposait de faire quand l'épidémie l'a enlevé. »

Suit, sans titre, l'étude de Sainte-Beuve [*Port. cont.* I, 173], datée du 18 mai 1833 et paginée III à XVI ; puis les *Observations* et le texte, jusque et y compris la lettre 47, le tout paginé de 1 à 406 ; puis deux pages de *Notes* (407 et 408).

Le deuxième volume contient le reste du texte, jusque et y compris *Dernière partie d'une lettre sans date connue*, paginé de 1 à 374 ; plus 5 pages de *Notes* (375 à 379).

J'appelle cette édition B. Le texte en offre infiniment peu de différences avec celui de l'édition A.

Troisième édition :

OBERMANN || PAR DE SENANCOUR || NOUVELLE ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE || AVEC UNE PRÉFACE || par **George Sand**.

Paris, Charpentier, libraire-éditeur, 29 rue de Seine, 1840.
[un vol. in-12.]

Préface signée George Sand, sans date, paginée de 1 à XVIII, puis les *Observations*, paginées de XIX à XXV, le texte, paginé de 1 à 519, enfin les *Notes*, paginées de 521 à 526.

J'appelle cette édition C et c'est celle-là dont je reproduis le texte¹, avec la pagination en marge de ce texte.

1. Les variantes de A et de B sont données au bas des pages. — Senancour, dans la suite, a utilisé de nombreux morceaux d'*Obermann*, notam-

Il a été fait à la même librairie des réimpressions postérieures à 1840. J'ai examiné celles qui portent les dates de 1845 et de 1901. Elles sont toutes deux et différemment fautives, parfois inexactes, parfois incomplètes, parfois hybrides et mêlant arbitrairement les trois textes ou du moins les deux derniers.

Alors que les éditions A et B sont, à fort peu de choses près, semblables, l'édition C offre avec elles de très nombreuses différences.

La plupart sont des modifications de pure forme. Senancour y corrige toutes les fautes contre la grammaire, ou tout ce qu'il a cru des fautes. Il remplace par l'article ou par *en*, le pronom possessif employé en parlant des objets inanimés (cette correction, la plus fréquente de toutes, revient près de 40 fois); il remplace *depuis* par *de* (*apporter des livres depuis Lausanne*); *d'avantage que* par *plus que*; *malgré que* par *quoique*; *dès lors que* par *dès que*; *certain* par *certains*; *inaptitude à* par *inaptitude quant à*; *en imposer à* par *imposer à* (*le nom d'homme peut imposer un peu à des cœurs jeunes*), etc. Il supprime l'adjectif *perdurable*. Il fait, sauf oubli, *automne* du masculin. Il met *ce sont* au lieu de *c'est*, quand les mots qui suivent sont au pluriel. Il rétablit la concordance des temps. Il cesse d'employer (sauf oubli encore) *se rappeler* comme intransitif, *atteindre*, *plaisanter*, *descendre*, *fixer* (regarder fixement), *prétendre* (aspirer à) comme transitifs. D'autres corrections sont des corrections d'élégance ou d'harmonie. Il remplace *pas* par *point* ou vice-versa; il introduit ou supprime des *car*; il efface *dans le sein de*, dont il avait abusé; il

ment pour les *Réveries*. Il m'a paru que je n'avais pas à en tenir compte : ces morceaux étant modifiés pour s'adapter à un autre ensemble. Et il a semblé à l'éditeur des *Réveries*, M. Merlant, qu'il ne pouvait pas donner dans son texte une édition fragmentaire d'*Obermann*. Nous avons résolu la difficulté en imprimant ici, en appendice, les variantes par lesquelles les pages des *Réveries* tirées d'*Obermann* diffèrent de C. Des astérisques dans le texte renvoient à chacune de ces variantes.

écrit *en moi* au lieu de *dans moi* ; il remanie quelques phrases pour éviter les répétitions de mots, les amphibologies ; il renonce à des expressions qui lui semblent trop poétiques (*la douceur d'une terre* au lieu de *la douce mélodie d'une terre*), etc. Tout cela, ce ne sont que des corrections de langue ou de style, qui attestent les scrupules littéraires de Senancour, mais sont, par ailleurs, assez indifférentes¹.

D'autres changements — de pure forme encore — ont une plus grande importance. — Senancour supprime son idylle attribuée à un vieil auteur grec et la longue note qui suit sur la confédération suisse, comme s'il jugeait que l'idylle fait disparate, que la note est au moins inutile (xxxii). Il se montre donc plus soucieux de l'unité de ton de son œuvre. — D'autre part, il semble désireux d'éviter pourtant le reproche de monotonie. A trois reprises différentes, il supprime le mot *permanence*, une fois purement et simplement (xxxviii), une fois pour le remplacer par *persévérance* (i), une autre fois enfin pour le remplacer par *constance* (lxx). Sainte-Beuve avait écrit en 1832 que « la devise de Senancour était assurément *permanence* » ; on dirait vraiment que l'auteur se le rappelle et proteste discrètement là contre. — Mais la plupart des corrections de cet ordre ont pour but d'atténuer la familiarité, la liberté, la verdeur de certaines expressions. Senancour n'ose plus parler du « bouilli réchauffé avec des petits oignons », de la « soupe grasse », de « boire à la fraîche » (xx), d'un « homme crapuleux » (2^e fragment), du « désagrément d'avoir des cors » (xlii) ; il n'ose plus dire « cela » pour désigner des gens vulgaires (xlv) ; il baptise les « vaches », « génisses » (li) ; il remplace le « bonnet de nuit » par un « chapeau gris » plus décent (lxxviii) ; il ne se risque plus à écrire qu'un homme « cherche les femmes » (lxxix) ; les livres dédaignés des philosophes ne sont plus « étalés, à trois sous la pièce, au milieu de la boue des quais », ils sont « étalés » tout simplement, et leurs pages ne sont plus « livrées aux charcutiers pour envelopper des cervelas », elles sont — en termes nobles — « livrées aux plus

1. Je néglige ici les corrections de fautes matérielles.

vils usages du trafic » (LXXIX) ; enfin, Senancour n'ose plus adresser aux séducteurs son apostrophe énergique : « *Les verrats aussi sont des mâles* » (LXXX). La réserve et aussi la prudence du goût classique réapparaissent donc d'une manière assez curieuse dans cette troisième édition.

Mais les modifications de toutes les plus significatives sont celles qui ont pour résultat de changer ou le ton dont étaient exprimées certaines idées ou ces idées elles-mêmes. — Senancour atténue son ironie : les nobles ne disent plus « le roi mon maître » avec « un *si plaisant orgueil* » mais « avec orgueil » simplement (LII) ; il atténue ses attaques contre le mariage : ce ne sont plus seulement « des choses *au moins inutiles* », ce sont des « choses *hasardées* ou inutiles » (LXIII). — A voir comment il supprime deux fois dans une même lettre (IV) le mot *romanesque*, on dirait qu'il reconnaît maintenant qu'Obermann n'est pas tout à fait exempt de ce reproche. — Ailleurs il modifie certaines formules qui auraient pu faire accuser son personnage ou lui-même de montrer quelque orgueil : il a des pressentiments, il n'appelle donc plus homme de « *génie* » celui qui a ce don (XLVI) ; il ne se vante plus de n'avoir jamais manqué « à un *seul devoir réel* », mais seulement de n'avoir pas « manqué, *en ce genre* (en matière de mœurs), à des devoirs réels » (XLIII) ; si sa tête est « *dérangée* », il ne se flatte plus que c'est précisément par la « *raison* », mais, plus timidement, « par la raison *peut-être* » (LXXXVIII). Il est plus modéré, plus prudent, plus modeste.

C'est surtout en matière de religion, de philosophie, de morale, que les corrections sont nombreuses et caractéristiques. — Le prêtre catholique est encore « *avide* » et « *aigri* », du moins il n'est plus « *sinistre* » ; la croix est encore « un étrange emblème », du moins elle n'est plus « un *gibet sanctifié* » (XII). — Quand il est dédaigneusement question d'une religion, c'est de « la religion du pays », ce n'est plus de « la religion de Jésus crucifié » (XXII). — Ce même nom de *Jésus* disparaît, là où il était placé inutilement et d'une manière peu favorable (XXIX, L). — Si l'auteur met en doute l'« immortalité », il évite de rappeler

que c'est un « dogme » (XXXVIII). — Il appelle le monde, « monde actuel et visible », et non plus « monde actuel et vrai », ce qui semblait impliquer que la vie future est une fable (XLI). — Il atténue l'ironie avec laquelle il raillait la « sublime hauteur » des visions qui hantent le novice à peine tonsuré (XLIII). — A cette question, comment échapper au doute, il avait jadis répondu, ironiquement encore : « *En lisant la Démonstration évangélique* », il répond maintenant, d'un ton plus sérieux : « Peut-être par quelque réflexion plus profonde, qui ramènerait des doutes plus religieux dans leur indépendance » ; et, s'il se plaint toujours du trop grand nombre « d'hommes de Dieu », il les appelle un « ramas » et non plus une « populace » (XLIV). — Il ne demande plus à son correspondant, qui a songé à le convertir : « Et vous n'avez pas ri ? » (XLIX). — S'il laisse subsister une profession de foi assez sceptique, il l'atténue par cette note : « Moins jeune, Obermann serait plus d'accord avec lui-même, malgré ses doutes » (L). — Il avait écrit, en parlant de sa mort, « quand je ne serai plus rien », il avait écrit que l'homme « descendra tout entier » au sépulchre ; il efface *rien* et *tout entier*, et laisse ainsi au moins dans l'incertitude le problème de l'immortalité (LI et LXXXIX). — Il avait cité favorablement Boulanger et Helvétius, il supprime leur noms (LXXIX) et si, plus tard, l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* reparait, du moins il n'est plus un homme « étonnant » (LXXXV). — Il avait constaté que « malheureusement » la morale, pour beaucoup d'hommes, est subordonnée à leurs opinions religieuses, maintenant il note le fait sans le juger ; et, quand Obermann revendique le droit de parler des religions comme « d'institutions accidentelles », il explique en note : « Il est certain que l'éloignement d'Obermann pour des doctrines qui lui paraissent accidentelles, ne s'étend pas jusqu'aux idées religieuses fondamentales » (LXXXI). — Toutes ces corrections, on le voit, tendent au même but. Senancour, sans accepter le catholicisme intégral, atténue la vivacité de sa polémique contre ses dogmes, ses symboles et son clergé. Il essaye d'en dégager une religion essentielle qu'il puisse accepter. Sur la question de l'immortalité en particulier, s'il ne cesse point de la croire douteuse, du moins il aspire à la trouver vraie.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il chante la palinodie. De rares corrections nous montrent au contraire qu'il entend ne pas aller au delà d'un certain point fixé d'avance. Pascal n'est plus « *grand* » (XLIV); en revanche Voltaire, tant attaqué par les polémistes catholiques, est proclamé « *généreux* » (LXXVIII); et surtout une objection fondamentale est maintenant adressée au catholicisme. Senancour avait dit : « la religion *est aussi bienfaisante que solennelle* » ; il dit maintenant : « *Si elle n'annonçait pas d'épouvantables châtimens, elle paraîtrait aussi bienfaisante que solennelle* » (XLIII). Senancour ne veut pas qu'on s'y trompe : il n'est pas chrétien et ne le deviendra jamais. — On voit donc que l'étude des variantes d'*Obermann* n'est pas inutile à qui veut connaître l'histoire et l'évolution intérieure de Senancour.

G. M.

TABLE I

PREMIER VOLUME

| | | | |
|--|------|-----|----------------|
| <i>Première année. Neuf lettres</i> | Page | 11 | [cf. éd. C, 1] |
| <i>Seconde année. Seize lettres</i> | | 100 | [cf. — 60] |
| <i>Troisième année. Dix lettres</i> | | 175 | [cf. — 109] |
| <i>Cinquième année. Un fragment</i> | | 219 | [cf. — 132] |
| <i>Sixième année. Quatorze lettres, dont onze dans ce volume et trois fragmens</i> | | 232 | [cf. — 140] |

SECOND VOLUME

| | | | |
|---|--|-----|-------------|
| <i>Les trois dernières de la sixième année</i> | | 1 | [cf. — 244] |
| <i>Septième année. Trois lettres</i> | | 39 | [cf. — 270] |
| <i>Huitième année. Vingt-une lettres</i> | | 80 | [cf. — 299] |
| <i>Neuvième année. Seize lettres</i> | | 242 | [cf. — 407] |

1. Dans A seulement.

INDICATIONS

Les chiffres, sans autre désignation, indiquent les lettres et non les pages.

Le premier volume contient quarante-six lettres et les trois fragments.

ADVERSITÉ, 64.

AISANCE. De l'aisance réelle, 89.

AMITIÉ, 36, 63.

AMOUR, 89. Voyez aussi FEMME.

De l'amour, de ses effets et de son importance, 63.

AMOUR-PROPRE, 27.

ARGENT. Du mépris de l'argent, 2^e *fragment*.

De l'emploi de l'argent, 65.

AUTOMNE, 24.

AUTEUR. Voyez ÉCRIVAIN.

BEAU (du), 21.

BONHEUR. Des causes du bonheur, 1^{er} *fragment*.

CAMPAGNES. De nos campagnes, 12. Voyez aussi VILLES.

CÉLIBAT, 84.

CICÉRON, 4, *en note*.

CHRISTIANISME. Du christianisme et des grandes choses qu'il eût pu faire, 44, page 346 [cf. C, 218] *et suiv.*

CLIMAT. Des divers climats, 68.

Effets des différens climats, 70.

CONTRADICTIONS, 81.

DESIRS. Du prestige du désir dans un cœur qui ignore la vie, 39.

DEVOIRS. Incertitude des devoirs, 86.

DIVORCE. Voy. MARIAGE.

DOMESTIQUES, 52, 66.

DOGMES. Voy. FOI, MYSTÈRES, RELIGION.

1. Dans A seulement.

ÉCRIVAIN. De l'écrivain qui veut être utile : la considération publique lui est nécessaire, 79.

Il est absurde qu'un écrivain moraliste ne soit pas un homme de bien, 79.

ENNUI de la vie, 41, etc.

ÉTAT. Voy. aussi HOMME.

Sur le choix d'un état ; sur ce qu'on appelle prendre un état, 1.

FEMMES, 87 etc. Voy. aussi MODE, MISE, AMOUR.

De certaines maximes dans l'éducation des femmes, 50.

De quelques usages relatifs à l'éducation des femmes, 58.

De l'amour dans les femmes, 80.

FINS. Fins impénétrables de la nature, 87.

De la fin qu'il faut proposer aux habitudes de sa vie dans l'incertitude de la vie entière et dans l'ignorance de sa fin essentielle, 89 etc.

FOI, 38, 44. Voy. aussi RELIGION.

GLOIRE, 51.

GOUVERN. Voy. HOMME.

HOMME. De l'homme considéré comme le grand agent de la nature, et comme chargé par l'intelligence universelle des fonctions de la réintégration des êtres, 42.

De l'homme qui a vraiment vécu, 43.

De l'homme des sociétés présentes, 46, 87.

De l'avidité de l'âme humaine, 13, 48.

De l'homme, partie du monde organisé, 71.

De ce que l'homme est à l'homme, 36.

De l'homme bon, 1^{er} fragment.

De l'homme de bien, 1^{er} frag.

De l'amour dans l'homme qui gouverne, 34, 84.

De l'homme supérieur, de l'homme d'ÉTAT, 84 à la fin.

IDÉAL, 13, 14.

Du monde imaginaire, de l'idée d'un monde heureux, 14.

Du monde idéal, 30 et 46, page 373 [cf. C, 236].

IMMORTALITÉ, 44, 60, 61.

Du désir de l'immortal. 18.

Perceptions qui semblent annoncer l'immortal. 38.

INCERTITUDE DES NOTIONS HUMAINES, 47.

INCOMPATIBILITÉ D'HUMEURS, 45.

INDÉPENDANCE, 43.

INQUIÉTUDE. De l'inquiétude de l'âme, de ses misères et de ses besoins démesurés, 37.

MAHOMET. Du rôle de Mahomet, 34.

MALHEUR. *1^{er} frag.*

MANIÈRE DE VIVRE. Voy. VIE, SIMPLICITÉ.

MANUEL ATTRIBUÉ A ARISTIPPE, 33.

MARIAGE, 86 et 63 *pag.* 139 [cf. C, 338], 149 [*erreur pour* 148, cf. C, 343], *etc.*

Indissolubilité du mariage, p. 358, *1^{er} vol.* [cf. C, 226].

MISE. De ce qu'on appelle une mise trop libre, 50.

MODE, 50.

MOLLESSE. D'une certaine mollesse dans les habitudes de la vie, 85.

MONTAGNES, 7, *3^e frag. etc.*

MONTAIGNE, 38.

MŒURS, 50 *etc.* Voy. aussi AMOUR, FEMME, MISE, MONDE, MORALE.

Des mœurs opposées, 68.

MORALE. Voy. aussi. CONTRADICTIONS, DEVOIRS, RELIGIONS, MŒURS.

Erreurs de la morale, *2^e frag.*

La morale est l'unique science, 80.

MORALISTES. Voy. ÉCRIVAINS.

MORT VOLONTAIRE, 41, 42.

MYSTÈRES. L'idée de certaines forces mystérieuses dans la nature diffère essentiellement de la superstition, 44.

De l'obscurité de la nature comparée aux mystères du dogme, 44.

Forces et effets mystérieux de la nature, 44, 47.

NATURE. Voy. MYSTÈRES, SYSTÈME.

Combinaisons de la nature, 40, p. 174 [cf. C, 108]

Nature impénétrable, 48.

NÉCESSITÉ. De la nécessité ou de la force inconnue, 43.

NOMBRES, 47.

OSSIAN, 70.

PLAISIRS. De ce qu'on nomme plaisirs purs, 59.

Il n'y a de plaisir réel que celui qu'on donne, 59.

PROSPÉRITÉ. De l'effet d'une prospérité suivie sur les hommes ordinaires, 1^{er} frag.

RANZ des vaches, 3^e frag.

RÉPARATION. Du système de la réparation du monde, 42, 85.

RELIGION. De la religion, 43 et 44, page 327 [cf. C, 205], 338 [cf. C, 211] etc. Voy. aussi FOI, CHRISTIANISME etc.

Si les religions doivent être la base de la morale, 49.

De la nécessité de parler des religions en écrivant sur la morale, 81.

ROMANESQUE. De l'homme romanesque, 4.

ROMANTIQUE. De l'expression romantique, 3^e frag.

SENSATIONS, 7 etc., etc.

Changement dans les sensations, 60 etc.

SENSIBLE. De l'homme sensible et de la sensibilité, 4, 12, etc.

SIMPLICITÉ. D'une simplicité basse et grossière, 20.

Des jouissances dans la simplicité, 31.

Famille dans les montagnes, 65.

SITES. Sur les beaux sites, 55.

SONGES (des), 85.

SOUFFRIR. Du besoin de souffrir, 1^{er} fragment.

STIMULANS. Les habitudes de notre vie sociale, et particulièrement celles ¹ des stimulans détruisent l'accord entre nous et les choses, 64.

De l'espèce de repos qu'ils peuvent donner, 88.

SUICIDE. Voy. MORT VOLONTAIRE.

SUISSE, SUISSES. Voyez aussi CLIMAT, MONTAGNES, etc.

Sur les Suisses, 32, note.

Sur la Suisse, 58.

Quelques observations particulières sur les peuples de la Suisse, et sur la nature du pays en général, 77.

1. Celle ?

SYSTÈMES. Voy. RÉPARATION, NOMBRES, etc. etc.

UNION. De l'union dans les familles, 36, 45.

VÉRITÉ. Toute institution ne doit être fondée que sur la vérité, et ne doit être soutenue que par des vérités, 41 etc.

VIE. Voy. aussi FIN, HOMME, VILLE.

La vie est semblable à nos songes, 13.

Emploi de la vie, 43.

Vanité de la vie, 46.

Semaines de la vie, 47.

De la vie du cœur, 55 *note*.

De la vie réglée, 65.

De la vie de la campagne et de celle de la ville, 72.

Des besoins indéfinis de l'homme et du néant de la vie commune, 75 etc. etc.

Spectacle de la vie humaine, 80.

VILLE. De la vie des villes, 88. Voyez aussi VIE.

Comment l'âge augmente le goût pour les capitales, et comment ceux qui préféreraient, dans un sens, les choses aux hommes et la campagne à la ville, peuvent venir à préférer plus tard la ville et la société, 52, 88.

VOL. Du vol fait par les enfans ; il est impuni, et c'est le plus coupable, 80.

VOYAGES, 68.

On verra dans ces lettres l'expression d'un homme qui sent et non d'un homme qui travaille. Ce sont des mémoires très-indifférens à des étrangers, mais qui peuvent
5 intéresser les adeptes. Plusieurs verront avec plaisir ce que l'un d'eux a senti : plusieurs ont senti de même ; il s'est trouvé que celui-ci l'a dit, ou a essayé de le dire. Mais il doit être jugé par l'ensemble de sa vie, et non par ses premières années ; par toutes ses lettres, et non par
10 tel passage ou hasardé, ou romanesque peut-être.

De semblables lettres sans art, sans intrigue, doivent avoir mauvaise grâce hors de la société éparsée et secrète dont la nature avait fait membre celui qui les écrivit. Les individus qui la composent sont la plupart inconnus ;
15 cette espèce de monument privé que laisse un homme comme eux, ne peut leur être adressé que par la voie publique, au [risque d'ennuyer un grand nombre de [xx] personnes graves, instruites ou aimables. Le devoir d'un éditeur est seulement de 'prévenir qu'on n'y trouve ni
20 esprit, ni science ; que ce n'est pas un *ouvrage*, et que peut-être même on dira : Ce n'est pas un livre *raisonnable*.

Nous avons beaucoup d'écrits où le genre humain se trouve peint en quelques lignes. Si cependant ces longues

4. aux étrangers A B — 10. romanesque, ou peut-être faux A B.

25 lettres 'faisaient à peu près connaître un seul homme, elles pourraient être et neuves et utiles. Il s'en faut de beaucoup qu'elles remplissent même cet objet borné ; mais si elles ne contiennent point tout ce que l'on pourrait attendre, elles contiennent du moins quelque chose ;
30 et c'est assez pour les faire excuser.

Ces lettres ne sont pas un *roman* ¹. Il n'y a point de mouvement dramatique, d'événemens préparés et conduits, point de dénouement ; rien de ce qu'on appelle l'intérêt d'un ouvrage, de cette série progressive, de ces
35 incidens, de cet aliment | de la curiosité, magie de plu- [xxi] sieurs bons écrits, et charlatanisme de plusieurs autres.

On y trouvera des descriptions ; de celles qui servent à mieux faire entendre les choses naturelles, et à donner des lumières, peut-être trop négligées, sur les rapports
40 de l'homme avec ce qu'il appelle l'*inanimé*.

On y trouvera des passions ; mais celles d'un homme qui était né pour recevoir ce qu'elles promettent, et pour n'avoir point une passion ; pour tout employer, et pour n'avoir qu'une seule fin.

45 On y trouvera de l'amour ; mais l'amour senti d'une manière qui peut-être n'avait pas été dite.

1. Je suis loin d'inférer de là qu'un bon roman ne soit pas un bon livre. De plus, outre ce que j'appellerais les véritables romans, il est des écrits agréables ou d'un vrai mérite, que l'on range communément dans cette classe, tels que *la Chaumière Indienne*,
5 etc.

29-30. chose : c'est assez peut-être pour A B — 36. plusieurs mauvais A B.

Note, 4. que Numa, *la Chaumière Ind.* etc. A.

On y trouvera des longueurs : elles peuvent être dans la nature ; le cœur est rarement précis, il n'est point dialecticien. On y trouvera des répétitions ; mais si les choses sont bonnes, pourquoi éviter soigneusement d'y
 50 revenir ? Les répétitions de *Clarisse*, le désordre (et le prétendu égoïsme) de Montaigne, n'ont jamais rebuté que des lecteurs seulement ingénieux. Jean-Jacques était souvent diffus. Celui qui écrivit ces lettres paraît n'avoir pas
 55 craindre les longueurs et les écarts d'un style libre : il a écrit sa pensée. Il est vrai que Jean-Jacques avait le droit d'être un peu long ; pour lui, s'il a usé de la même | liberté ; [XXII] c'est tout simplement parce qu'il la trouvait bonne et naturelle.

60 On y trouvera des contradictions, du moins ce qu'on nomme souvent ainsi. Mais pourquoi serait-on choqué de voir, dans des matières incertaines, le pour et le contre dits par le même homme ? Puisqu'il faut qu'on les réunisse pour s'en approprier le sentiment, pour peser, déci-
 65 der, choisir, n'est-ce pas une même chose qu'ils soient dans un seul livre ou dans des livres différens ? Au contraire, exposés par le même homme, ils le sont avec une force plus égale, d'une manière plus analogue, et vous voyez mieux ce qu'il vous convient d'adopter. Nos affec-
 70 tions, nos désirs, nos sentiments mêmes, et jusqu'à nos opinions, changent avec les leçons des événements, les occasions de la réflexion, avec l'âge, avec tout notre être. Celui qui est si exactement d'accord avec lui-même vous trompe, ou se trompe. Il a un système ; il joue un rôle.

53. L'éloquent J. J. était A B — 56. J. J. A B — 72-73. être. Ne voyez vous pas que celui A B.

75 L'homme sincère vous dit : J'ai senti comme cela, je sens
comme ceci ; voilà mes matériaux, bâtissez vous-même
l'édifice de votre pensée.

Ce n'est pas à l'homme froid à juger les différences des
sensations humaines ; puisqu'il n'en connaît pas l'étendue [XXIII]
80 due, il n'en connaît pas la versatilité. Pourquoi diverses
manières de voir seraient-elles plus étonnantes dans les
divers âges d'un même homme, et quelquefois au même
moment, que dans des hommes différens ? On observe,
on cherche, on ne décide pas. Voulez-vous exiger que
85 celui qui prend la balance rencontre d'abord le poids qui
en fixera l'équilibre ? Tout doit être d'accord sans doute
dans un ouvrage exact et raisonné sur des matières posi-
tives ; mais voulez-vous que Montaigne soit vrai à la
manière de Hume, et Sénèque régulier comme Bezout ?
90 Je croirais même qu'on devrait attendre autant ou plus
d'oppositions entre les différens âges d'un même homme,
qu'entre plusieurs hommes éclairés du même âge. C'est
pour cela qu'il n'est pas bon que les législateurs soient
tous des vieillards ; à moins que ce ne soit un corps
95 d'hommes vraiment choisis, et capables de suivre leurs
conceptions générales et leurs souvenirs, plutôt que leur
pensée présente. L'homme qui ne s'occupe que des
sciences exactes est le seul qui n'ait point à craindre d'être
jamais surpris de ce qu'il a écrit dans un autre âge.

100 Ces lettres sont aussi inégales, aussi irrégulières | dans [XXIV]
leur style que dans le reste. Une chose seulement m'a
plu ; c'est de n'y point trouver ces expressions exagérées

et triviales dans lesquelles un écrivain devrait toujours voir du ridicule, ou au moins de la faiblesse ¹. Ces
 105 expressions ont par elles-mêmes quelque chose de vicieux, ou bien leur trop fréquent usage, en en faisant des applications fausses, altéra leurs premières acceptations, et fit oublier leur énergie.

Ce n'est pas que je prétende justifier le style de ces
 110 lettres. J'aurais quelque chose à dire sur des expressions qui pourront paraître hardies, et que pourtant je n'ai pas changées ; mais quant aux incorrections, je n'y sais point d'excuse recevable. Je ne me dissimule pas qu'un critique trouvera | beaucoup à reprendre : je n'ai point prétendu [xxv]
 115 *curichir le public* d'un ouvrage travaillé, mais donner à lire à quelques personnes éparses dans l'Europe, les sensations, les opinions, les songes libres et incorrects d'un homme souvent isolé, qui écrivit dans l'intimité, et non pour son libraire.

1. Le genre pastoral, le genre descriptif, ont beaucoup d'expressions rebattues, dont les moins tolérables, à mon avis, sont les figures employées quelques millions de fois, et qui, dès la première, affaiblissaient l'objet qu'elles prétendaient agrandir. L'émail des prés, l'azur des cieux, le cristal des eaux ; les lis et les roses de son teint ; les gages de son amour ; l'innocence du hameau ; des torrens s'échappèrent de ses yeux ; contempler les merveilles de la nature ; jeter quelques fleurs sur sa tombe : et tant d'autres que je ne veux pas condamner exclusivement,
 10 que j'aime mieux ne point rencontrer.

109. des lettres A B.

Note, 7. yeux, il fondit et inonda les assistans ; contempler A B.

120 L'éditeur ne s'est proposé et ne se proposera qu'un seul
objet. Tout ce qui portera son nom tendra aux mêmes
résultats ; soit qu'il écrive, ou qu'il publie seulement, il
ne s'écartera point d'un but moral. Il ne cherche pas
encore à y atteindre : un écrit important, et de nature à
125 être utile, un véritable *ouvrage* que l'on peut seulement
esquisser, mais non prétendre jamais finir, ne doit être
ni publié promptement, ni même entrepris trop tôt (A) ¹.

1. Les Notes indiquées par des lettres sont à la fin du volume.

124. à l'atteindre A B — 125-126. seulement hasarder d'esquisser
A B — 126-127. doit pas être publié A B — 127. A *lettre de renvoi aux
notes en appendice, manque dans l'édition A.* —

128. Les notes sont toutes de l'éditeur. A (*note*)

OBERMANN

LETTRE PREMIÈRE.

[1]

Genève, 8 juillet, première année.

Il ne s'est passé que vingt jours depuis que je vous ai écrit de Lyon. Je n'annonçais aucun projet nouveau, 5 je n'en avais pas ; et maintenant j'ai tout quitté, me voici sur une terre étrangère.

Je crains que ma lettre ne vous trouve point à Chessel¹ et que vous ne puissiez pas me répondre aussi vite que je le désirerais. J'ai besoin de savoir ce que vous pensez, 10 ou du moins ce que vous penserez lorsque vous aurez lu. Vous savez s'il me serait indifférent d'avoir des torts avec vous ; cependant je crains que vous ne m'en trouviez, et je ne suis pas bien assuré moi-même de n'en point avoir. Je n'ai pas même pris le temps de vous consulter. 15 Je l'eusse bien désiré dans un moment aussi décisif : encore aujourd'hui, je ne sais comment juger une résolution qui détruit tout ce qu'on avait arrangé, qui me transporte brusquement dans une situation nouvelle, qui me destine à des choses que je n'avais pas prévues, et

1. Campagne de celui à qui les lettres sont adressées.

1-2. vous écrivis A B — 8. ne puissiez me A B.

20 dont je ne | saurais même pressentir l'enchaînement et [2]
les conséquences.

Il faut vous dire plus. L'exécution fût, il est vrai, aussi précipitée que la décision ; mais ce n'est pas le temps, seul qui m'a manqué pour vous en écrire. Quand même
25 je l'aurais eu, je crois que vous l'eussiez ignoré de même. J'aurais craint votre prudence : j'ai cru sentir cette fois la nécessité de n'en avoir pas. Une prudence étroite et pusillanime dans ceux de qui le sort m'a fait dépendre, a perdu mes premières années, et je crois bien qu'elle m'a
30 nuï pour toujours. La sagesse veut marcher entre la défiance et la témérité ; le sentier est difficile : il faut la suivre dans les choses qu'elle voit ; mais dans les choses inconnues, nous n'avons que l'instinct. S'il est plus dangereux que la prudence : il fait aussi de plus grandes
35 choses : il nous perd ou nous sauve ; sa témérité devient quelquefois notre seul asile, et c'est peut-être à lui de réparer les maux que la prudence a pu faire.

Il fallait laisser le joug s'appesantir sans retour, ou le secouer inconsidérément : l'alternative me parut inévitable. Si vous en jugez de même, dites-le moi pour me rassurer. Vous savez assez quelle misérable chaîne on allait river. On voulait que je fisse ce qu'il m'était impossible de faire bien ; que j'eusse un état pour son produit, que j'employasse les facultés de mon être à ce qui
45 choque essentiellement sa nature. Aurais-je dû me plier à une condescendance momentanée ; tromper un parent en | lui persuadant que j'entreprenais pour l'avenir ce que [3]
je n'aurais commencé qu'avec le désir de le cesser ; et vivre ainsi dans un état violent, dans une répugnance
50 perpétuelle ? Qu'il reconnaisse l'impuissance où j'étais de le satisfaire, qu'il m'excuse. Il finira par sentir que les conditions si diverses et si opposées, où les caractères les

plus contraires trouvent ce qui leur est propre, ne peuvent convenir indifféremment à tous les caractères ; que ce
55 n'est pas assez qu'un état, qui a pour objet des intérêts et des démêlés contentieux, soit regardé comme honnête, parce qu'on y acquiert, sans voler, trente ou quarante mille livres de rente ; et qu'enfin je n'ai pu renoncer à être homme, pour être homme d'affaires.

60 Je ne cherche point à vous persuader, je vous rappelle les faits ; jugez. Un ami doit juger sans trop d'indulgence ; vous l'avez dit.

Si vous aviez été à Lyon, je ne me serais pas décidé sans vous consulter ; il eût fallu me cacher de vous, au
65 lieu que j'ai eu seulement à me taire. Comme on cherche dans le hasard même des raisons qui autorisent aux choses que l'on croit nécessaires, j'ai trouvé votre absence favorable. Je n'aurais jamais pu agir contre votre opinion ; mais je n'ai pas été fâché de le faire sans votre avis, tant
70 je sentais tout ce que pouvait alléguer la raison contre la loi que m'imposait une sorte de nécessité, contre le sentiment qui m'entraînait. J'ai plus écouté cette impulsion secrète, mais impérieuse, que ces | froids motifs de balan- [4] cer et de suspendre, qui, sous le nom de prudence,
75 tenaient peut-être beaucoup à mon habitude paresseuse, et à quelque faiblesse dans l'exécution. Je suis parti, je m'en félicite ; mais quel homme peut jamais savoir s'il a fait sagement, ou non, pour les conséquences éloignées des choses ?

80 Je vous ai dit pourquoi je n'ai pas fait ce qu'on voulait ; il faut vous dire pourquoi je n'ai pas fait autre chose. J'examinais si je rejetterais absolument le parti que l'on voulait me faire prendre ; cela m'a conduit à examiner

quel autre je prendrais, et à quelle détermination je m'ar-
85 réterais.

Il fallait choisir, il fallait commencer, pour la vie peut-être, ce que tant de gens, qui n'ont en eux aucune autre chose, appellent un état. Je n'en trouvai point qui ne fût étranger à ma nature, ou contraire à ma pensée. J'inter-
90 rogeai mon être, je considérai rapidement tout ce qui m'entourait ; je demandai aux hommes s'ils sentaient comme moi ; je demandai aux choses si elles étaient selon mes penchans, et je vis qu'il n'y avait d'accord ni entre moi et la société, ni entre mes besoins et les choses
95 qu'elle a faites. Je m'arrêtai avec effroi, sentant que j'allais livrer ma vie à des ennuis intolérables, à des dégoûts sans terme comme sans objet. J'offris successivement à mon cœur ce que les hommes cherchent dans les divers états qu'ils embrassent. Je voulus même embellir, par le
100 prestige de l'imagination, ces objets multipliés qu'ils propo-
sent à leurs passions, et la fin chimérique à laquelle [5] ils consacrent leurs années. Je le voulais, je ne le pus pas. Pourquoi la terre est-elle aussi désenchantée à mes yeux ? Je ne connais point la satiété, je trouve partout le vide.
105 Dans ce jour, le premier où je sentis le néant qui m'environne, dans ce jour qui a changé ma vie, si les pages de ma destinée se fussent trouvées entre mes mains pour être déroulées ou fermées à jamais, avec quelle indifférence j'eusse abandonné la vaine succession de ces heures si
110 longues et si fugitives, que tant d'amertumes flétrissent, et que nulle véritable joie ne consolera ! Vous le savez, j'ai le malheur de ne pouvoir être jeune : les longs ennuis de mes premiers ans ont apparemment détruit la séduction. Les dehors fleuris ne m'en imposent pas : mes yeux

93. avait pas d'accord entre A B — 105. sentis tout le néant A B —
114. pas : et mes A.

115 demi-fermés ne sont jamais éblouis ; trop fixes, ils ne sont point surpris.

Ce jour d'irrésolution fut du moins un jour de lumière : il me fit reconnaître en moi ce que je n'y voyais pas distinctement. Dans la plus grande anxiété où j'eusse jamais
120 été, j'ai joui pour la première fois de la conscience de mon être. Poursuivi jusque dans le triste repos de mon apathie habituelle, forcé d'être quelque chose, je fus enfin moi-même ; et dans ces agitations jusque alors inconnues,
125 dont la plénitude fut une sorte de repos que je n'avais pas encore éprouvé. Cette situation douce et inattendue amena la ré | flexion qui me détermina. Je crus voir la [6] raison de ce qu'on observe tous les jours, que les différences positives du sort ne sont pas les causes principales
130 du bonheur ou du malheur des hommes.

Je me dis : La vie réelle de l'homme est en lui-même, celle qu'il reçoit du dehors n'est qu'accidentelle et subordonnée. Les choses agissent sur lui bien plus encore selon la situation où elles le trouvent, que selon leur
135 propre nature. Dans le cours d'une vie entière, perpétuellement modifié par elles, il peut devenir leur ouvrage. Mais dans cette succession toujours mobile, lui seul subsiste quoique altéré, tandis que les objets extérieurs relatifs à lui changent entièrement ; il en résulte que chacune
140 de leurs impressions sur lui dépend bien plus pour son bonheur ou son malheur, de l'état où elle le trouve, que de la sensation qu'elle lui apporte, et du changement présent qu'elle fait en lui. Ainsi dans chaque moment particulier de sa vie, ce qui importe surtout à l'homme,
145 c'est d'être ce qu'il doit être. Les dispositions favorables

143. Mais comme dans A B.

des choses viendront ensuite, c'est une utilité du second ordre pour chacun des momens présens. Mais la suite de ces impulsions devenant, par leur ensemble, le vrai principe des mobiles intérieurs de l'homme, si chacune de ces
 150 impressions est à peu près indifférente, leur totalité fait pourtant notre destinée. Tout nous importerait-il également dans ce cercle de rapports et de résultats mutuels ? L'homme dont la liberté absolue est si incertaine, | et [7] la liberté apparente si limitée, serait-il contraint à un
 155 choix perpétuel qui demanderait une volonté constante, toujours libre et puissante ? Tandis qu'il ne peut diriger que si peu d'événemens, et qu'il ne saurait régler la plupart de ses affections, lui importe-t-il pour la paix de sa vie, de tout prévoir, de tout conduire, de tout déterminer
 160 dans une sollicitude qui, même avec des succès non interrompus, ferait encore le tourment de cette même vie ? S'il paraît également nécessaire de maîtriser ces deux mobiles dont l'action est toujours réciproque ; si pourtant cet ouvrage est au-dessus des forces de l'homme,
 165 et si l'effort même qui tendrait à le produire est précisément opposé au repos qu'on en attend, comment obtenir à peu près ce résultat en renonçant au moyen impraticable qui paraît d'abord le pouvoir seul produire ? La réponse à cette question serait le grand œuvre de la sagesse
 170 humaine, et le principal objet que l'on puisse proposer à cette loi intérieure qui nous fait chercher la félicité. Je crus trouver à ce problème une solution analogue à mes besoins présens : peut-être contribuèrent-ils à me la faire adopter.

175 Je pensai que le premier état des choses était surtout important dans cette oscillation toujours réagissante, et

162. S'il est A B — 167. résultat nécessaire A B.

qui par conséquent dérive toujours plus ou moins de ce premier état. Je me dis : Soyons d'abord ce que nous devons être ; plaçons-nous où il convient à notre nature, puis livrons-nous au cours des choses, en nous efforçant
180 seule | ment de nous maintenir semblables à nous-mêmes. [8]
Ainsi, quoi qu'il arrive, et sans sollicitudes étrangères, nous disposerons des choses, non pas en les changeant elles-mêmes, ce qui nous importe peu ; mais en maîtrisant les impressions qu'elles feront sur nous, ce qui seul
185 nous importe, ce qui est le plus facile, ce qui maintient davantage notre être en le circonscrivant et en reportant sur lui-même l'effort conservateur. Quelque effet que produisent sur nous les choses par leur influence absolue que nous ne pourrons changer, du moins nous conser-
190 verons toujours beaucoup du premier mouvement imprimé, et nous approcherons, par ce moyen, plus que nous ne saurions l'espérer par aucun autre, de l'heureuse persévérance du sage.

Dès que l'homme réfléchit, dès qu'il n'est plus entraîné
195 par le premier désir et par les lois inaperçues de l'instinct, toute équité, toute moralité devient en un sens une affaire de calcul, et la prudence est dans l'estimation du plus ou du moins. Je crus voir dans ma conclusion un résultat aussi clair que celui d'une opération sur les nombres.
200 Comme je vous fais l'histoire de mes intentions, et non celle de mon esprit, et que je veux bien moins justifier ma décision que vous dire comment je me suis décidé, je ne chercherai pas à vous rendre un meilleur compte de mon calcul.

205 Conformément à cette manière de voir, je quitte les soins éloignés et multipliés de l'avenir, qui sont toujours

si fatigans et souvent si vains ; je m'attache | seulement à [9]
 disposer, une fois pour la vie, et moi et les choses. Je
 ne me dissimule point combien cet ouvrage doit sans
 210 doute rester imparfait, et combien je serai entravé par
 les événemens ; mais je ferai du moins ce que je trouve-
 rai en mon pouvoir.

J'ai cru nécessaire de changer les choses avant de me
 changer moi-même. Ce premier but pouvait être plus
 215 promptement atteint que le second ; et ce n'eût pas été
 dans mon ancienne manière de vivre que j'eusse pu m'oc-
 cuper sérieusement de moi. L'alternative du moment
 difficile où je me trouvais me força de songer d'abord aux
 changemens extérieurs. C'est dans l'indépendance des
 220 choses, comme dans le silence des passions, que l'on peut
 s'étudier. Je vais choisir une retraite dans ces monts tran-
 quilles dont la vue a frappé mon enfance elle même ¹.
 J'ignore où je m'arrêterai, mais écrivez-moi à Lausanne.

LETTRE II.

Lausanne, 9 juillet, I.

J'arrivai de nuit à Genève : j'y logeai dans une assez
 triste auberge, où mes fenêtres donnaient sur une cour,

1. Près de Lyon, les sommets des Alpes se voient distincte-
 ment à l'horizon.

¹ 215. eut point A B — 220-221. peut étudier son être. AB.

II. — 2. On trouve souvent Lausanne avec un seul *n* ; effectivement il
 n'y en avait qu'un dans l'ancien nom Lausane (*A par erreur* : Lausone) ;
 mais il y a deux *n* dans les actes de la ville moderne. AB (*note*).

Note. Depuis les portes de Lyon l'on voit directement à l'horizon les
 sommets des Alpes. A B.

5 je n'en fus point fâché. Entrant dans | une aussi belle [10]
 contrée, je me ménageais volontiers l'espèce de surprise
 d'un spectacle nouveau ; je la réservais pour la plus belle
 heure du jour ; je la voulais avoir dans sa plénitude, et
 sans affaiblir l'impression en l'éprouvant par degrés.

10 En sortant de Genève, je me mis en route, seul, libre,
 sans but déterminé, sans autre guide qu'une carte assez
 bonne, que je porte sur moi.

J'entrais dans l'indépendance. J'allais vivre dans le
 seul pays peut-être de l'Europe où, dans un climat assez
 15 favorable, on trouve encore les sévères beautés des sites
 naturels. Devenu calme par l'effet même de l'énergie que
 les circonstances de mon départ avaient éveillée en moi,
 content de posséder mon être pour la première fois de
 mes jours si vains, cherchant des jouissances simples et
 20 grandes avec l'avidité d'un cœur jeune, et cette sensibi-
 lité, fruit amer et précieux de mes longs ennuis, j'étais
 ardent et paisible. Je fus heureux sous le beau ciel de
 Genève (B), lorsque le soleil, paraissant au-dessus des
 hautes neiges, éclaira à mes yeux cette terre admirable.
 25 C'est près de Copet que je vis l'aurore, non pas inutile-
 ment belle comme je l'avais vue tant de fois, mais d'une
 beauté sublime et assez grande pour ramener le voile des
 illusions sur mes yeux découragés.

Vous n'avez point vu cette terre à laquelle Tavernier
 30 ne trouvait comparable qu'un seul lieu dans l'Orient.
 Vous ne vous en ferez pas une idée juste ; les grands
 effets de la nature ne s'imaginent | point tels qu'ils sont. [11]
 Si j'avais moins senti la grandeur et l'harmonie de l'en-
 semble, si la pureté de l'air n'y ajoutait pas une expres-

7. je le réservais pour la plus belle heure du jour, et je ne voulais pas
 en affaiblir l'impression en l'éprouvant par degrés. A (*erratum*) — 8. je
 le A (*texte*) — 9. affaiblir son impression A (*texte*) B — 13. J'entrai B.

35 sion que les mots ne sauraient rendre, si j'étais un autre, j'essayerais de vous peindre ces monts neigeux et embrasés, ces vallées vaporeuses ; les noirs escarpemens de la côte de Savoie ; les collines de la Vaux et du Jorat ¹ peut-être trop riantes, mais surmontées par les Alpes de Gruyère
 40 et d'Ormont ; et les vastes eaux du Léman, et le mouvement de ses vagues, et sa paix mesurée. Peut-être mon état intérieur ajouta-t-il au prestige de ces lieux ; peut-être nul homme n'a-t-il éprouvé à leur aspect tout ce que j'ai senti ².

45 C'est le propre d'une sensibilité profonde de recevoir une volupté plus grande de l'opinion d'elle-même que de ses jouissances positives : celles-ci laissent apercevoir leurs bornes ; mais celles que [promet] ce sentiment d'une puissance illimitée | sont immenses comme elle, et [12]
 50 semblent nous indiquer le monde inconnu que nous cherchons toujours. Je n'oserais décider que l'homme dont l'habitude des douleurs a navré le cœur, n'ait point reçu de ses misères mêmes une aptitude à des plaisirs incon-

1. Ou petit Jura (G).

2. Je n'ai pas été surpris de trouver dans ces lettres plusieurs passages un peu romanesques. Les cœurs mûris avant l'âge joignent aux sentimens d'un autre temps quelque chose de cette force exagérée et illusoire qui caractérise la première saison de
 5 la vie. Celui qui a reçu les facultés de l'homme est ou a été ce qu'on appelle romanesque ; mais chacun l'est à sa manière. Les passions, les vertus, les faiblesses, sont à peu près communes à tous, mais elles ne sont pas semblables dans tous. Un homme, par exemple, peut faire des chansons ou des vers sur l'amour ;
 10 mais il y mettra moins de Flores, de Nymphes et de flamme que les poètes des almanachs.

48. promettent A B C.

55 nus des heureux, et ayant sur les leurs l'avantage d'une plus grande indépendance et d'une durée qui soutient la vieillesse elle-même. Pour moi, j'ai éprouvé, dans ce moment auquel il n'a manqué qu'un autre cœur qui sentit avec le mien, comment une heure de vie peut valoir une année d'existence, combien tout est relatif dans nous
60 et hors de nous, et comment nos misères viennent surtout de notre déplacement dans l'ordre des choses.

La grande route de Genève à Lausanne est partout agréable ; elle suit généralement les rives du lac, et elle me conduisait vers les montagnes : je ne pensai point à
65 la quitter. Je ne m'arrêtai qu'auprès de Lausanne, sur une pente d'où l'on n'apercevait pas la ville, et où j'attendis la fin du jour.

Les soirées sont désagréables dans les auberges, excepté lorsque le feu et la nuit aident à attendre le souper. Dans
70 les longs jours on ne peut éviter cette heure d'ennui qu'en évitant aussi de voyager pendant la chaleur : c'est précisément ce que je ne fais point. Depuis mes courses au Forez, j'ai pris l'usage d'aller à pied si la campagne est intéressante ; et quand je marche, une sorte d'impatience
75 ne me permet de m'arrêter que lorsque je suis | presque [13] arrivé. Les voitures sont nécessaires pour se débarrasser promptement de la poussière des grandes routes et des ornières boueuses des plaines ; mais, lorsqu'on est sans affaires et dans une vraie campagne, je ne vois pas de
80 motif pour courir la poste, et je trouve qu'on est trop dépendant si l'on va avec ses chevaux. J'avoue qu'en arrivant à pied l'on est moins bien reçu d'abord dans les auberges ; mais il ne faut que quelques minutes à un aubergiste qui sait son métier, pour s'apercevoir que, s'il

85 y a de la poussière sur les souliers, il n'y a pas de paquet sur l'épaule, et qu'ainsi l'on peut être en état de le faire gagner assez pour qu'il ôte son chapeau d'une certaine manière. Vous verrez bientôt les servantes vous dire tout comme à un autre : Monsieur a-t-il déjà donné ses ordres ?

90 J'étais sous les pins du Jorat : la soirée était belle, les bois silencieux, l'air calme, le couchant vapoureux, mais sans nuages. Tout paraissait fixe, éclairé, immobile ; et dans un moment où je levai les yeux après les avoir tenus longtemps arrêtés sur la mousse qui me portait,

95 j'eus une illusion imposante que mon état de rêverie prolongea. La pente rapide qui s'étendait jusqu'au lac se trouvait cachée pour moi sur le tertre où j'étais assis ; et la surface du lac très-inclinée semblait élever dans les airs sa rive opposée. Des vapeurs voilaient en partie les Alpes

100 de Savoie confondues avec elles et revêtues des mêmes teintes. La lumière du couchant et le vague de l'air dans les profondeurs du Valais | élevèrent ces montagnes et les [14] séparèrent de la terre, en rendant leurs extrémités indiscernables ; et leur colosse sans forme, sans couleur, sombre

105 et neigeux, éclairé et comme invisible, ne me parut qu'un amas de nuées orageuses suspendues dans l'espace : il n'était plus d'autre terre que celle qui me soutenait sur le vide, seul, dans l'immensité.

Ce moment-là fut digne de la première journée d'une

110 vie nouvelle : j'en éprouverai peu de semblables. Je me promettais de finir celle-ci en vous en parlant tout à mon aise, mais le sommeil appesantit ma tête et ma main : les souvenirs et le plaisir de vous les dire ne sauraient l'éloi-

86. pourrait AB — 90. J'étais donc AB — 92. éclairé (*faute d'impression commune*) AB — 97. moi sous AB — 99. *L'erratum de A corrige la ; mais sa a subsisté partout* — 108. seul, au sein de AB.

gner ; et je ne veux pas continuer à vous rendre si faible-
115 ment ce que j'ai mieux senti.

Près de Nyon j'ai vu le mont Blanc assez à découvert,
et depuis ses bases apparentes ; mais l'heure n'était point
favorable, il était mal éclairé.

LETTRE III.

Cully, 11 juillet, I.

Je ne veux point parcourir la Suisse en voyageur, ou
en curieux. Je cherche à être là, parce qu'il me semble
5 que je serais mal ailleurs : c'est le seul pays voisin du mien
qui contienne généralement de ces choses que je désire.

J'ignore encore de quel côté je me dirigerai : je ne
connais ici personne ; et n'y ayant aucune sorte | de rela- [15]
tion, je ne puis choisir que d'après des raisons prises de
10 la nature des lieux. Le climat est difficile en Suisse, dans
les situations que je préférerais. Il me faut un séjour fixe
pour l'hiver ; c'est ce que je voudrais d'abord décider :
mais l'hiver est long dans les contrées élevées.

A Lausanne on me disait : C'est ici la plus belle partie
15 de la Suisse, celle que tous les étrangers aiment. Vous
avez vu Genève et les bords du lac ; il vous reste à voir
Iverdun, Neufchâtel et Berne ; on va encore au Locle, qui
est célèbre par son industrie. Pour le reste de la Suisse,
c'est un pays bien sauvage : on reviendra de la manie
20 anglaise d'aller se fatiguer et s'exposer pour voir de la
glace et dessiner des cascades. Vous vous fixerez ici : le

10. Suisse, surtout dans AB.

pays de Vaud¹ est le seul qui convienne à un étranger ; et même dans le pays de Vaud il n'y a que Lausanne, surtout pour un Français.

- 25 Je les ai assurés que je ne choisirais pas Lausanne, et ils ont cru que je me trompais. Le pays de Vaud a de grandes beautés ; mais je suis persuadé d'avance que sa partie principale est une de celles de la Suisse que j'aimeraï le moins. La terre | et les hommes y sont, à peu de [16]
 30 chose près, comme ailleurs : je cherche d'autres mœurs et une autre nature². Si je savais l'allemand, je crois que j'irais du côté de Lucerne mais l'on n'entend le français que dans un tiers de la Suisse, et ce tiers en est précisément la partie la plus riante et la moins éloignée des habi-
 35 tudes françaises, ce qui me met dans une grande incertitude. J'ai presque résolu de voir les bords de Neuchâtel, et le Bas-Valais ; après quoi j'irai près de Schwitz, ou dans l'Underwalden, malgré l'inconvénient très-grand d'une langue qui m'est tout-à-fait étrangère.
 40 J'ai remarqué un petit lac que les cartes nomment de

1. Le mot *Vaud* ne veut point dire ici vallée, mais il vient du celtique dont on a fait Welches : les Suisses de la partie allemande appellent le pays de Vaud *Welschland*. Les Germains désignaient les Gaulois par le mot *Wale* ; d'où viennent les noms de la principauté de *Galles*, du pays de Vaud, de ce qu'on appelle dans la
 5 Belgique pays *Walon*, de la Gascogne, etc.

2. Il est à croire que maintenant Obermann s'arrêterait volontiers dans le canton de Vaud, et pourrait le considérer comme une douce patrie.

28. partie basse AB.
 La note 2 manque AB.

Bré, ou de Bray, situé à une certaine élévation dans les terres, au-dessus de Cully : j'étais venu dans cette ville pour en aller visiter les rives presque inconnues et éloignées des grandes routes. J'y ai renoncé ; je crains que le
45 pays ne soit trop ordinaire, et que la manière de vivre des gens de la campagne, si près de Lausanne, ne me convienne encore moins.

Je voulais traverser le lac¹ ; et j'avais hier retenu un bateau pour me rendre sur la côte de Savoie. Il a fallu
50 renoncer à ce dessein : le temps a été mauvais tout le jour, et le lac est encore fort agité. L'orage est passé, la soirée est belle. Mes | fenêtres donnent sur le lac ; l'écume [17] blanche des vagues est jetée quelquefois jusque dans ma chambre, elle a même mouillé le toit. Le vent souffle du
55 sud-ouest, en sorte que c'est précisément ici que les vagues ont plus de force et d'élévation. Je vous assure que ce mouvement et ces sons mesurés donnent à l'âme une forte impulsion. Si j'avais à sortir de la vie ordinaire, si j'avais à vivre, et que pourtant je me sentisse découragé, je vou-
60 drais être un quart d'heure seul devant un lac agité : je crois qu'il ne serait pas de grandes choses qui ne me fussent naturelles.

J'attends avec quelque impatience la réponse que je vous ai demandée ; et quoiqu'elle ne puisse en effet arri-
65 ver encore, je pense à tout moment à envoyer à Lausanne pour voir si on ne néglige pas de me la faire parvenir. Sans doute elle me dira bien positivement ce que vous pensez, ce que vous présumez de l'avenir ; et si j'ai eu

1. De Genève ou Léman, et non pas lac Léman.

62. serait plus A.

tort, étant moi, de faire ce qui chez beaucoup d'autres eût
 70 été une conduite pleine de légèreté. Je vous consultais
 sur des riens, et j'ai pris sans vous la résolution la plus
 importante. Vous ne refuserez pas pourtant de me dire
 votre opinion : il faut qu'elle me réprime ou me rassure.
 Vous avez déjà oublié que je me suis arrangé en ceci
 75 comme si je voulais vous en faire un secret : les torts
 d'un ami peuvent entrer dans notre pensée, mais non
 dans nos sentimens. Je vous félicite d'avoir à me pardon-
 ner des faiblesses : sans cela je n'aurais pas tant de plai-
 sir | à m'appuyer sur vous ; ma propre force ne me don- [18]
 80 nerait pas la sécurité que me donne la vôtre.

Je vous écris comme je vous parlerais, comme on se
 parle à soi-même. Quelquefois on n'a rien à se dire l'un
 à l'autre, on a pourtant besoin de se parler ; c'est souvent
 alors que l'on jase le plus à son aise. Je ne connais de
 85 promenade qui donne un vrai plaisir que celle que l'on
 fait sans but, lorsque l'on va uniquement pour aller et que
 l'on cherche sans vouloir aucune chose ; lorsque le temps
 est tranquille, un peu couvert, que l'on n'a point d'affaires,
 que l'on ne veut pas savoir l'heure, et que l'on se met à
 90 pénétrer au hasard dans les fondrières et les bois d'un pays
 inconnu ; lorsqu'on parle des champignons, des biches,
 des feuilles rousses qui commencent à tomber ; lorsque je
 vous dis : Voilà une place qui ressemble bien à celle où
 mon père s'arrêta, il y a dix ans, pour jouer au petit palet
 95 avec moi, et où il laissa son couteau de chasse, que le
 lendemain on ne put jamais retrouver ; lorsque vous me
 dites : L'endroit où nous venons de traverser le ruisseau
 eût bien plu au mien. Dans les derniers temps de sa vie,
 il se faisait conduire à une grande lieue de la ville dans un

100 bois bien épais, où il y avait quelques rochers et de l'eau ; alors il descendait de la calèche, et il allait, quelquefois seul, quelquefois avec moi, s'asseoir sur un grès : nous lisions les *Vie des Pères du désert*. Il me disait : Si dans ma jeunesse j'étais entré dans un monastère, comme | [19]

105 Dieu m'y appelait, je n'aurais pas eu tous les chagrins que j'ai eus dans le monde, je ne serais pas aujourd'hui si infirme et si cassé ; mais je n'aurais point de fils, et, en mourant, je ne laisserais rien sur la terre..... Et maintenant il n'est plus ! Ils ne sont plus !

110 Il y a des hommes qui croient se promener, à la campagne, lorsqu'ils marchent en ligne droite dans une allée sablée. Ils ont diné ; ils vont jusqu'à la statue, et ils reviennent au trictrac. Mais quand nous nous perdions dans les bois du Forez, nous allions librement et au hasard.

115 Il y avait quelque chose de solennel à ces souvenirs d'un temps déjà reculé, qui semblaient venir à nous dans l'épaisseur et la majesté des bois. Comme l'âme s'agrandit lorsqu'elle rencontre des choses belles, et qu'elle ne les a pas prévues ! Je n'aime point que ce qui lui appartient

120 soit préparé et réglé : laissons l'esprit chercher avec ordre, et symétriser ce qu'il travaille. Pour le cœur, il ne travaille pas ; et si vous lui demandez de produire, il ne produira rien : la culture le rend stérile. Nous vous rappelez des lettres que R... écrivait à L... qu'il appelait son

125 ami. Il y avait bien de l'esprit dans ces lettres, mais aucun abandon. Chacune contenait quelque chose de distinct, et roulait sur un sujet particulier ; chaque paragraphe avait son objet et sa pensée. Tout cela était arrangé comme pour l'impression, comme des chapitres d'un

119. qui appartient au cœur soit AB — 129. impression, c'était des chapitres AB.

130 livre didactique. Nous ne ferons point comme cela, je
 pense : au | rions-nous besoin d'esprit ? Quand des amis [20]
 se parlent, c'est pour se dire tout ce qui leur vient en
 tête. Il y a une chose que je vous demande ; c'est que
 vos lettres soient longues, que vous soyez long-temps à
 135 m'écrire, que je sois long-temps à vous lire : souvent je
 vous donnerai l'exemple. Quant au contenu, je ne m'en
 inquiète point : nécessairement nous ne dirons que ce que
 nous pensons, ce que nous sentons ; et n'est-ce pas cela
 qu'il faut que nous disions ? Quand on veut jaser, s'avise-
 140 t-on de dire : Parlons sur telle chose, faisons des divi-
 sions, et commençons par celle-ci ?

On apportait le souper lorsque je me suis mis à écrire,
 et voilà que l'on vient de me dire : Mais, le poisson est
 tout froid, il ne sera plus bon, au moins. Adieu donc.
 Ce sont des truites du Rhône. Ils me les vantent, comme
 s'ils ne voyaient pas que je mangerai seul.

LETTRE IV.

Thiel, 19 juillet, I.

J'ai passé à Iverdun ; j'ai vu Neuchâtel, Biemme et les
 environs. Je m'arrête quelques jours à Thiel, sur les
 5 frontières de Neufchâtel et de Berne. J'avais pris à Lau-
 sanne une de ces berlines de remise très-communes en
 Suisse. Je ne craignais pas l'ennui de la voiture ; j'étais
 trop occupé de ma position, de mes espérances si vagues,
 de l'avenir | incertain, du présent déjà inutile, et de l'in- [21]
 10 tolérable vide que je trouve partout.

143. Mais, Monsieur, le AB.

IV. — 3. Ou Yverdon AB (*note*) — 3. et leurs A B.

Je vous envoie quelques mots écrits des divers lieux de mon passage.

D'Iverdun.

J'ai joui un moment de me sentir libre et dans des lieux plus beaux : j'ai cru y trouver une vie meilleure ;
 15 mais je vous avouerai que je ne suis pas content. A Moudon, au centre du pays de Vaud, je me demandais : Vivrais-je heureux dans ces lieux vantés et si désirés ?
 20 mais un profond ennui m'a fait partir aussitôt. J'ai cherché ensuite à m'en imposer à moi-même, en attribuant principalement cette impression à l'effet d'une tristesse locale. Le sol de Moudon est boisé et pittoresque, mais il n'y a point de lac. Je me décidai à rester le soir à Iverdun, espérant retrouver sur ces rives ce bien-être mêlé de
 25 tristesse que je préfère à la joie. La vallée est belle, et la ville est l'une des plus jolies de la Suisse. Malgré le pays, malgré le lac, malgré la beauté du jour, j'ai trouvé Iverdun plus triste que Moudon. Quels lieux me faudra-t-il donc ?

30

De Neuchâtel.

J'ai quitté ce matin Iverdun, jolie ville, agréable à d'autres yeux, et triste aux miens. Je ne sais pas bien encore ce qui peut la rendre telle pour moi ; mais je ne me suis point trouvé le même aujourd'hui. S'il fallait
 35 différer le choix d'un séjour tel | que je le cherche, je me [22] résoudrais plus volontiers à attendre un an près de Neuchâtel, qu'un mois près d'Iverdun.

De Saint-Blaise.

Je reviens d'une course dans le Val de Travers. C'est
 40 là que j'ai commencé à sentir dans quel pays je suis. Les

bords du lac de Genève sont admirables sans doute, cependant il me semble que l'on pourrait trouver ailleurs les mêmes beautés, car pour les hommes, on voit d'abord qu'ils y sont comme dans les plaines, eux et ce qui les
 45 concerne ¹. Mais ce vallon, creusé dans le Jura, porte un caractère grand et simple ; il est sauvage et animé, il est à la fois paisible et romantique ; et quoiqu'il n'ait point de lac, il m'a plus frappé que les bords de Neuchâtel, et même de Genève. La terre paraît ici moins assujettie à l'homme,
 50 et l'homme moins abandonné à des convenances misérables. L'œil n'y est pas importuné sans cesse par des terres labourées, des vignes et des maisons de plaisance, trompeuses richesses de tant de pays malheureux. Mais de gros villages, mais des maisons de pierre, mais de la
 55 recherche, de la vanité, des titres, de l'esprit, de la causticité ! Où m'emportaient de vains rêves ? A chaque pas que l'on fait ici, l'illusion revient et s'éloigne ; à chaque pas on espère, on se décourage ; on est perpétuellement changé sur cette terre | si différente et des autres et d'elle- [23]
 60 même. Je vais dans les Alpes.

De Thiel.

J'allais à Vevay par Morat, et je ne croyais pas m'arrêter ici ; mais hier j'ai été frappé, à mon réveil, du plus beau spectacle que l'aurore puisse produire dans une
 65 contrée dont la beauté particulière est pourtant plus riante qu'imposante. Cela m'a entraîné à passer ici quelques jours.

1. Ceci ne serait pas juste, si on l'entendait de la rive septentrionale toute entière.

48. m'a frappé davantage que A B — 53-54. odieuses A B — 65. beauté réelle A B — 66. que sublime. AB.

Note, 1. ne me serait (*faute d'impression*) A.

Ma fenêtre était restée ouverte la nuit, selon mon usage. Vers quatre heures je fus éveillé par l'éclat du jour, et par
70 l'odeur des foins que l'on avait coupés pendant la fraîcheur, à la lumière de la lune. Je m'attendais à une vue ordinaire ; mais j'eus un instant d'étonnement. Les pluies du solstice avaient conservé l'abondance des eaux accrues précédemment par la fonte des neiges du Jura. L'espace
75 entre le lac et la Thièle était inondé presque entièrement ; les parties les plus élevées formaient des pâturages isolés au milieu de ces plaines d'eau sillonnées par le vent frais du matin. On apercevait les vagues du lac que le vent poussait au loin sur la rive demi-submergée. Des
80 chèvres, des vaches, et leur conducteur, qui tirait de son cornet des sons agrestes, passaient en ce moment sur une langue de terre restée à sec entre la plaine inondée et la Thièle. Des pierres placées aux endroits les plus difficiles soutenaient ou continuaient cette sorte de chaussée
85 naturelle : on ne | distinguait point le pâturage que ces [24] dociles animaux devaient atteindre ; et à voir leur démarche lente et mal assurée, on eût qu'ils allaient s'avancer et se perdre dans le lac. Les hauteurs d'Anet, et les bois épais du Julemont, sortaient du sein des eaux
90 comme une île encore sauvage et inhabitée. La chaîne montueuse du Vuilly bordait le lac à l'horizon. Vers le sud, l'étendue s'en prolongeait derrière les coteaux de Montmirail ; et par delà tous ces objets, soixante lieues de glaces séculaires imposaient à toute la contrée la
95 majesté inimitable de ces traits hardis de la nature, qui font les lieux sublimes.

Je dînai avec le receveur du péage. Sa manière ne me déplut pas. C'est un homme plus occupé de fumer et de

boire que de haïr, de projeter, de s'affliger. Il me semble
 100 que j'aimerais assez dans les autres ces habitudes, que je
 ne prendrai point. Elles font échapper à l'ennui; elles
 remplissent les heures, sans que l'on ait l'inquiétude de
 les remplir; elles dispensent un homme de beaucoup de
 105 ce calme du bonheur qu'on ne voit sur aucun front,
 celui d'une distraction suffisante qui concilie tout, et ne
 nuit qu'aux acquisitions de l'esprit.

Le soir je pris la clef pour rentrer pendant la nuit, et
 n'être point assujéti à l'heure. La lune n'était pas levée,
 110 je me promenais le long des eaux vertes de la Thièle.
 Mais me sentant disposé à rêver long-temps, et trouvant
 dans la chaleur de la nuit la facilité de la passer toute [25]
 entière au dehors, je pris la route de Saint-Blaise. Je la
 quittai à un petit village nommé Marin, qui a le lac au
 115 sud; je descendis une pente escarpée, et je me plaçai sur
 le sable où venaient expirer les vagues. L'air était calme,
 on n'apercevait aucune voile sur le lac. Tous reposaient,
 les uns dans l'oubli des travaux, d'autres dans celui des
 douleurs. La lune parut: je restai long-temps. Vers le
 120 matin, elle répandait sur les terres et sur les eaux l'inef-
 fable mélancolie de ses dernières lueurs. La nature paraît
 bien grande lorsque, dans un long recueillement on
 entend le roulement des ondes sur la rive solitaire, dans
 le calme d'une nuit encore ardente et éclairée par la lune
 125 qui finit.

Indicible sensibilité, charme et tourment de nos vaines
 années; vaste conscience d'une nature partout accablante
 et partout impénétrable, passion universelle, sagesse

108. rentrer dans AB — 112. tout entière B — 122. grande à l'homme
 lorsque AB; il entend AB — 128. universelle, indifférence, sagesse A B.

avancée, voluptueux abandon ; tout ce qu'un cœur mortel
 130 peut contenir de besoins et d'ennuis profonds, j'ai tout
 senti, tout éprouvé dans cette nuit mémorable. J'ai fait
 un pas sinistre vers l'âge d'affaiblissement ; j'ai dévoré dix
 années de ma vie. Heureux l'homme simple dont le cœur
 est toujours jeune !

135 Là, dans la paix de la nuit, j'interrogeai ma destinée
 incertaine, mon cœur agité, et cette nature inconcevable
 qui, contenant toutes choses, semble pourtant ne pas
 contenir ce que cherchent mes désirs. Qui suis-je donc ?
 me disais-je. Quel triste | mélange d'affection universelle, [26]
 140 et d'indifférence pour tous les objets de la vie positive.
 L'imagination me porte-t-elle à chercher, dans un ordre
 bizarre, des objets préférés par cela seul que leur existence
 chimérique, pouvant se modifier arbitrairement, se
 revêt à mes yeux de formes spécieuses, et d'une beauté
 145 pure et sans mélange plus fantastique encore ?

Ainsi, voyant dans les choses des rapports qui n'y sont
 guère, et cherchant toujours ce que je n'obtiendrai jamais,
 étranger dans la nature réelle, ridicule au milieu des
 hommes, je n'aurai que des affections vaines ; et soit que
 150 je vive selon moi-même, soit que je vive selon les
 hommes, je n'aurai dans l'oppression extérieure, ou dans
 ma propre contrainte, que l'éternel tourment d'une vie
 toujours réprimée et toujours misérable. Mais les écarts
 d'une imagination ardente et immodérée sont sans constance
 155 comme sans règle : jouet de ses passions mobiles
 et de leur ardeur aveugle et indomptée, un tel homme
 n'aura ni continuité dans ses goûts ni paix dans son cœur.

Que puis-je avoir de commun avec lui ? Tous mes goûts
 sont uniformes, tout ce que j'aime est facile et naturel :

141. Une imagination romanesque me A B — 147. sont point A B.

160 je ne veux que des habitudes simples, des amis paisibles,
 une vie toujours la même. Comment mes vœux seraient-
 ils désordonnés ? je n'y vois que le besoin, que le senti-
 ment de l'harmonie et des convenances. Comment mes
 affections seraient-elles odieuses aux hommes ? je n'aime
 165 que | ce que les meilleurs d'entre eux ont aimé ; je ne [27]
 cherche rien aux dépens d'aucun d'eux ; je cherche ce
 que chacun peut avoir, ce qui est nécessaire aux besoins de
 tous, ce qui finirait leurs misères, ce qui rapproche, unit,
 console : je ne veux que la vie des peuples bons, ma paix
 170 dans la paix de tous 1.

Je n'aime, il est vrai, que la nature ; mais c'est pour
 cela qu'en m'aimant moi-même je ne m'aime point exclu-
 sivement, et que les autres hommes sont encore, dans la
 nature, ce que j'en aime davantage. Un sentiment impé-
 175 rieux m'attache à toutes les impressions aimantes ; mon
 cœur plein de lui-même, de l'humanité, et de l'accord
 primitif des êtres, n'a jamais connu de passions person-
 nelles ou irascibles. Je m'aime moi-même, mais c'est dans
 la nature, c'est dans l'ordre qu'elle veut, c'est en société
 180 avec l'homme qu'elle veut, c'est en société avec l'homme
 qu'elle fit, et d'accord avec l'universalité des choses. A la
 vérité, jusqu'à présent du moins, rien de ce qui existe n'a
 pleinement mon affection, et un vide inexprimable est la
 constante habitude de mon âme altérée. Mais tout ce que
 185 j'aime pourrait exister, la terre entière pourrait être selon
 mon cœur, sans que rien ne fût changé dans la nature ou
 dans l'homme lui-même, excepté les accidens éphémères
 de l'œuvre sociale.

1. Ses besoins ne seront pas toujours aussi simples, et ce sera
 peut-être parce qu'il n'aura pas eu cela qu'il voudra davantage.

162. les besoins A B — 165. ce qu'ont aimé les meilleurs d'entre
 eux A B.

Non, l'homme singulier n'est pas ainsi. Sa folie | a des [28]
 190 causes factices. Il ne se trouve point de suite ou d'en-
 semble dans ses affections ; et comme il n'y a d'erreur et
 de bizarreries que dans les innovations humaines, tous
 les objets de sa démence sont pris dans l'ordre des choses
 qui excite les passions immodérées des hommes, et l'in-
 195 dustrieuse fermentation de leurs esprits toujours agités
 en sens contraires.

Pour moi, j'aime les choses existantes ; je les aime
 comme elles sont. Je ne désire, je ne cherche, je n'ima-
 gine rien hors de la nature. Loin que ma pensée divague
 200 et se porte sur des objets difficiles ou bizarres, éloignés ou
 extraordinaires, et qu'indifférent pour ce qui s'offre à moi,
 pour ce que la nature produit habituellement, j'aspire à ce
 qui m'est refusé, à des choses étrangères et rares, à des cir-
 constances invraisemblables et à une destinée romanesque,
 205 je ne veux, au contraire, je ne demande à la nature et aux
 hommes, je ne demande pour ma vie entière que ce que
 la nature contient nécessairement, ce que les hommes
 doivent tous posséder, ce qui peut seul occuper nos jours
 et remplir nos cœurs, ce qui fait la vie.

210 Comme il ne me faut point des choses difficiles ou pri-
 vilégiées, il ne me faut pas non plus des choses nou-
 velles, changeantes, multipliées. Ce qui m'a plu me plaira
 toujours ; ce qui a suffi à mes besoins leur suffira dans
 tous les temps. Le jour semblable au jour qui fut heu-
 220 reux est encore un jour heureux pour moi ; et comme
 les besoins positifs | de ma nature sont toujours à peu [29]
 près les mêmes, ne cherchant que ce qu'ils exigent, je
 désire toujours à peu près les mêmes choses. Si je suis
 satisfait aujourd'hui, je le serai toute ma vie ; et si mon

225 sort est toujours le même, mes vœux toujours simples
seront toujours remplis.

L'amour du pouvoir ou des richesses est presque aussi étranger à ma nature que l'envie, la vengeance ou les haines. Rien ne doit aliéner de moi les autres hommes ;
230 je ne suis le rival d'aucun d'eux ; je ne puis pas plus les envier que les haïr ; je refuserais ce qui les passionne, je refuserais de triompher d'eux, et je ne veux pas même les surpasser en vertu. Je me repose dans ma bonté naturelle. Heureux qu'il ne me faille point d'efforts pour ne pas
235 faire le mal, je ne me tourmenterai point sans nécessité ; et pourvu que je sois homme de bien, je ne prétendrai pas être vertueux. Ce mérite est très-grand, mais j'ai le bonheur qu'il ne me soit pas indispensable, et je le leur abandonne : c'est détruire la seule rivalité qui pût sub-
240 sister entre nous. Leurs vertus sont ambitieuses comme leurs passions ; ils les étalent fastueusement ; et ce qu'ils y cherchent surtout, c'est la primauté. Je ne suis point leur concurrent ; je ne le serai pas même en cela. Que perdrai-je à leur abandonner cette supériorité ? Dans ce
245 qu'ils appellent vertus, les unes, seules utiles, sont naturellement dans l'homme constitué comme je me trouve l'être, et | comme je penserais volontiers que tout homme [30] l'est primitivement ; les autres, compliquées, difficiles, imposantes et superbes, ne dérivent point immédiatement
250 de la nature de l'homme : c'est pour cela que je les trouve ou fausses ou vaines, et que je suis peu curieux d'en obtenir le mérite, au moins incertain. Je n'ai pas besoin d'efforts pour atteindre à ce qui est dans ma nature, et je n'en veux point faire pour parvenir à ce qui lui est
255 contraire. Ma raison le repousse, et me dit que, dans moi

du moins, ces vertus fastueuses seraient des altérations et un commencement de déviation.

Le seul effort que l'amour du bien exige de moi, c'est une vigilance soutenue, qui ne permette jamais aux
260 maximes de notre fausse morale de s'introduire dans une âme trop droite pour les parer de beaux dehors, et trop simple pour les contenir. Telle est la vertu que je me dois à moi-même, et le devoir que je m'impose. Je sens irrésistiblement que mes penchans sont naturels : il ne me
265 reste qu'à m'observer bien moi-même pour écarter de cette direction générale toute impulsion particulière qui pourrait s'y mêler, pour me conserver toujours simple et toujours droit, au milieu des perpétuelles altérations et des bouleversemens que peuvent me préparer l'oppression
270 d'un sort précaire et les subversions de tant de choses mobiles. Je dois rester, quoi qu'il arrive, toujours le même et toujours moi, non pas précisément tel que je suis dans des habitudes contraires à mes besoins, | mais [31] tel que je me sens, tel que je veux être, tel que je suis
275 dans cette vie intérieure, seul asile de mes tristes affections.

Je m'interrogerai, je m'observerai, je sonderai ce cœur naturellement vrai et aimant, mais que tant de dégoûts peuvent avoir déjà rebuté. Je déterminerai ce que je suis,
280 je veux dire ce que je dois être; et cet état une fois bien connu, je m'efforcerai de le conserver toute ma vie, convaincu que rien de ce qui m'est naturel n'est dangereux ou condamnable, persuadé que l'on n'est jamais bien que quand on est selon sa nature, et décidé à ne jamais réprimer en moi que ce qui tendrait à altérer ma forme originale.

J'ai connu l'enthousiasme des vertus difficiles ; dans ma superbe erreur, je pensais remplacer tous les mobiles de la vie sociale par ce mobile aussi illusoire ¹. Ma fermeté stoïque bravait le malheur comme les passions ; et
 290 je me tenais assuré d'être | le plus heureux des hommes, [32] si j'en étais le plus vertueux. L'illusion a duré près d'un mois dans sa force ; un seul incident l'a dissipée. C'est alors que toute l'amertume d'une vie décolorée et fugitive
 295 vint remplir mon âme dans l'abandon du dernier prestige qui l'abusât. Depuis ce moment, je ne prétends plus employer ma vie, je cherche seulement à la remplir ; je ne veux plus en jouir, mais seulement la tolérer ; je n'exige point qu'elle soit vertueuse, mais qu'elle ne soit
 300 jamais coupable.

Et cela même, où l'espérer, où l'obtenir ? Où trouver des jours commodes, simples, occupés, uniformes ? Où fuir le malheur ? Je ne veux que cela. Mais quelle destinée que celle où les douleurs restent, où les plaisirs ne sont
 305 plus ! Peut-être quelques jours paisibles me seront-ils

1. Appliquer à la sagesse cette idée que tout est vanité, n'est-ce pas, pourra-t-on dire, la pousser jusqu'à l'exagération ?

On entend par sagesse cette doctrine des sages, qui est magnanime et pourtant vaine, au moins dans un sens. Quant au
 5 moyen raisonné de passer ses jours en recevant et en produisant le plus de bien possible, on ne peut en effet l'accuser de vanité. La vraie sagesse a pour objet l'emploi de la vie, l'amélioration de notre existence ; et cette existence étant tout, quelque peu durable, quelque peu importante même qu'on la puisse supposer,
 10 il est évident que ce n'est point dans cette sagesse-là qu'Obermann trouve de l'erreur et de la vanité.

Note, 3-4. est sublime A B — 7. à pour (*faute d'impression*) B — 10. qu' O... A.

donnés ; mais plus de charme, plus d'ivresse, jamais un moment de pure joie ; jamais ! et je n'ai pas vingt-un an ! et je suis né sensible, ardent ! et je n'ai jamais joui ! et après la mort..... Rien non plus dans la vie ; rien
 310 dans la nature..... Je ne pleurai point ; je n'ai plus de larmes. Je sentis que je me refroidissais ; je me levai, je marchai, et le mouvement me fut utile.

Insensiblement je revins à ma première recherche. Comment me fixer ? le puis-je ? et quel lieu choisirai-je ?
 315 Comment, parmi les hommes, vivre autrement qu'eux ; ou comment vivre loin d'eux sur cette terre dont ils fatiguent les derniers recoins ? Ce n'est qu'avec de l'argent que l'on peut obtenir | même ce que l'argent ne paie pas, [33]
 et que l'on peut éviter ce qu'il procure. La fortune que je
 320 pouvais attendre se détruit. Le peu que je possède maintenant devient incertain. Mon absence achèvera peut-être de tout perdre ; et je ne suis point d'un caractère à me faire un sort nouveau. Je crois qu'il faut en cela laisser aller les choses. Ma situation tient à des circonstances
 325 dont les résultats sont encore éloignés. Il n'est pas certain que, même en sacrifiant les années présentes, je trouve les moyens de disposer à mon gré l'avenir. J'attendrai ; je ne veux pas écouter une prudence inutile, qui me livrerait de nouveau à des ennuis devenus intolé-
 330 rables. Mais il m'est impossible maintenant de m'arranger pour toujours, et de prendre une position fixe et une manière de vivre qui ne change plus. Il faut bien différer, et long-temps peut-être : ainsi se passe la vie ! Il faut
 335 livrer des années encore aux caprices du sort, à l'enchaînement des circonstances, à de prétendues convenances.

310. point, car je A B — 312. marchai sur la grève; et A B — 331. toujours, de A B.

Je vais vivre comme au hasard, et sans plan déterminé, en attendant le moment où je pourrai suivre le seul qui me convienne. Heureux si dans le temps que j'abandonne, je parviens à préparer un temps meilleur ; si je puis
 340 choisir, pour ma vie future, les lieux, la manière, les habitudes, régler mes affections, me réprimer, et retenir dans l'isolement et dans les bornes d'une nécessité accidentelle ce cœur avide et simple, à qui rien ne sera donné ; si je puis lui apprendre à s'alimenter lui-même | dans son [34]
 345 dénûment, à reposer dans le vide, à rester calme dans ce silence odieux, à subsister dans une nature muette.

Vous qui me connaissez, qui m'entendez, mais qui, plus heureux peut-être et plus sage, cédez sans impatience aux habitudes de la vie, vous savez quels sont en
 350 moi, dans l'éloignement où nous sommes destinés à vivre, les besoins qui ne peuvent être satisfaits. Il est une chose qui me console, c'est de vous avoir : ce sentiment ne cessera point. Mais nous nous le sommes toujours dit, il faut que mon ami sente comme moi ; il faut que
 355 notre destinée soit la même ; il faut qu'on puisse passer ensemble sa vie. Combien de fois j'ai regretté que nous ne fussions pas ainsi l'un à l'autre ! Avec qui l'intimité sans réserve pourra-t-elle m'être aussi douce, m'être aussi naturelle ? N'avez-vous pas été jusqu'à présent ma seule
 360 habitude ? Vous connaissez ce mot admirable : *Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus*. Je suis fâché qu'il n'ait pas été dit par Épicure, ou même par Léontium, plutôt que par un orateur ¹. Vous êtes le point où j'aime à me

1. Cicéron ne fut point un homme ordinaire, il fut même un grand homme ; il eut de très-grandes qualités et de très-grands

338. Heureux encore si A B — 357. ne soyons A B.

re | poser dans l'inquiétude qui m'é gare, où j'aime à [35]
 365 revenir lorsque j'ai parcouru toutes choses, et que je me
 suis trouvé seul dans le monde. Si nous vivions ensemble,
 si nous nous suffisions, je m'arrêteraîs là, je connaîtraîs
 le repos, je ferais quelque chose sur la terre, et ma vie
 commencerait. Mais il faut que j'attende, que je cherche,
 370 que je me hâte vers l'inconnu, et que, sans savoir où je
 vais, je fuie le présent comme si j'avais quelque espoir
 dans l'avenir.

Vous excusez mon départ ; vous le justifiez même ; et
 375 cependant, indulgent avec des étrangers, vous n'oubliez
 pas que l'amitié demande une justice plus austère. Vous

talens ; il remplit un beau rôle ; il écrivit très-bien sur les
 matières philosophiques : mais je ne vois pas qu'il ait eu l'âme
 5 d'un sage. Obermann n'aimait point qu'on en eût seulement la
 plume. Il trouvait d'ailleurs qu'un homme d'état rencontre l'oc-
 casion de se montrer tout ce qu'il est ; il croyait encore qu'un
 homme d'état peut faire des fautes, mais ne peut pas être faible ;
 qu'un père de la patrie n'a pas besoin de flatter ; que la vanité est
 10 quelquefois la ressource presque inévitable de ceux qui restent
 inconnus, mais qu'autrement on ne peut en avoir que par peti-
 tesse d'âme. Je le soupçonne aussi de ne point aimer qu'un con-
 sul de Rome pleure *plurimis lacrymis*, parce que madame son
 épouse est obligée de changer de demeure. Voilà probablement
 15 sa manière de penser sur cet orateur, dont le génie n'était peut-
 être pas aussi grand que les talens. Au reste, en interprétant son
 sentiment d'après la manière de voir que ses lettres annoncent,
 je crains de me tromper, car je m'aperçois que je lui prête tout-
 à-fait le mien. Je suis bien aise que l'auteur de *De Officiis* ait
 20 réussi dans l'affaire de Catilina ; mais je voudrais qu'il eût été
 grand dans ses revers.

Note, 5. O..... A ; en ait A B — II. mais qu'un maître du monde
 ne peut A B.

avez raison, il le fallait ; c'est la force des choses. Je ne vois qu'avec une sorte d'indignation cette vie ridicule que j'ai quittée ; mais je ne m'en impose pas sur celle que [36]
 380 j'attends. Je ne commence qu'avec effroi des années pleines d'incertitudes, et je trouve quelque chose de sinistre à ce nuage épais qui reste devant moi.

LETTRE V.

Saint-Maurice, 18 août, I.

J'attendais pour vous écrire que j'eusse un séjour fixe. Enfin je suis décidé ; je passerai l'hiver ici. Je ferai auparavant des courses peu considérables ; mais dès que l'automne sera avancée, je ne me déplacerai plus.

Je devais traverser le canton de Fribourg, et entrer dans le Valais par les montagnes ; mais les pluies m'ont forcé de me rendre à Vevay, par Payerne et Lausanne.
 10 Le temps était remis lorsque j'entrai à Vevay ; mais quelque temps qu'il eût fait, je n'eusse pu me résoudre à continuer ma route en voiture. Entre Lausanne et Vevay le chemin s'élève et s'abaisse continuellement, presque toujours à mi-côte, entre des vignobles assez ennuyeux à
 15 mon avis dans une telle contrée. Mais Vevay, Clarens, Chillon, les trois lieues depuis Saint-Saphorien jusqu'à Villeneuve, surpassent ce que j'ai vu jusqu'ici. C'est du côté de Rolle qu'on admire le lac de Genève ; pour moi je ne veux pas en décider, mais c'est à Vevay, à Chillon
 20 surtout, que je le trouve dans toute sa beauté. Que n'y

a-t-il | dans cet admirable bassin, à la vue de la dent de [37]
 Jamant, de l'aiguille du Midi et des neiges du Velan, là
 devant les rochers de Meillerie, un sommet sortant des
 eaux, une île escarpée, bien ombragée, de difficile accès ;
 25 et, dans cette île, deux maisons, trois au plus ! Je n'irais
 pas plus loin. Pourquoi la nature ne contient-elle presque
 jamais ce que notre imagination compose pour nos
 besoins ? Ne serait-ce point que les hommes nous rédui-
 sent à imaginer, à vouloir ce que la nature ne forme pas
 30 ordinairement ; et que, si elle se trouve l'avoir préparé
 quelque part, ils le détruisent bientôt ?

J'ai couché à Villeneuve, lieu triste dans un aussi beau
 pays. J'ai parcouru, avant la chaleur du jour, les collines
 boisées de Saint-Tryphon, et les vergers continuels qui
 35 remplissent la vallée jusqu'à Bex. Je marchais entre deux
 chaînes d'Alpes d'une grande hauteur ; au milieu de leurs
 neiges, je suivais une route unie le long d'un pays abon-
 dant, qui semble avoir été, dans des temps reculés, presque
 entièrement couvert par les eaux.

40 La vallée où coule le Rhône depuis Martigny jusqu'au
 lac est coupée, à peu près au milieu, par des rochers cou-
 verts de pâturages et de forêts, qui forment les premiers
 gradins des dents de Morcle et du Midi, et qui ne sont
 séparés que par le lit du fleuve. Vers le nord, ces rocs
 45 sont en partie couverts de bois de châtaigniers surmontés
 par des sapins. C'est dans ces lieux un | peu sauvages [38]
 qu'est ma demeure sur la base de l'aiguille du Midi. Cette
 cime est l'une des plus belles des Alpes : elle en est aussi
 l'une des plus élevées, si l'on ne considère pas unique-
 50 ment sa hauteur absolue, mais aussi son élévation visible,
 et l'amphithéâtre si bien ménagé qui développe toute la

45. en grande partie A B.

majesté de ses formes. De tous les sommets dont des calculs trigonométriques ou les estimations du baromètre ont déterminé la hauteur, je n'en vois aucun, d'après le
 55 simple aperçu des cartes et l'écoulement des eaux, dont la base soit assise dans des vallées aussi profondes ; je me crois fondé à lui donner une élévation apparente à peu près aussi grande qu'à aucun autre sommet de l'Europe.

A la vue de ces gorges habitées, fertiles, et pourtant
 60 sauvages, je quittai la route d'Italie, qui se détourne en cet endroit pour passer à Bex, et me dirigeant vers le pont du Rhône, je pris des sentiers à travers des prés tels que nos peintres n'en font guère. Le pont, le château et le cours du Rhône, en cet endroit, forment un coup d'œil
 65 très pittoresque ; quant à la ville, je n'y vis de remarquable qu'une sorte de simplicité. Le site est un peu triste, mais de la tristesse que j'aime. Les montagnes sont belles, la vallée est unie ; les rochers touchent la ville et semblent la couvrir ; le sourd roulement du Rhône remplit de mélancolie cette terre comme séparée du globe, et qui paraît creusée et fermée de toutes parts. Peuplée et cultivée, elle | semble pourtant affligée ou embellie de [39]
 toute l'austérité des déserts, lorsque des nuages noirs l'obscurcissent, roulent sur les flancs des montagnes, en
 75 brunissent les sombres sapins, se rapprochent, s'entassent, et s'arrêtent immobiles comme un toit ténébreux : ou lorsque, dans un jour sans nuages, l'ardeur du soleil s'y concentre, en fait fermenter les vapeurs invisibles, agite d'une ardeur importune ce qui respire sous le ciel aride,
 80 et fait de cette solitude trop belle un amer abandon.

66. Son site AB — 71-2. Peuplée, cultivée, chargée de fruits et de vignes, elle AB — 72. affligée et AB — 74. flancs de ses A B — 75-6. s'entassent, s'arrêtent immobiles, et semblent la recouvrir toute (B : tout entière comme A B — 80. fait de sa AB.

Les pluies froides que je venais d'éprouver en passant le Jorat, qui n'est qu'une butte auprès des Alpes, et les neiges dont j'ai vu se blanchir alors les monts de la Savoie, au milieu de l'été, m'ont fait penser plus sérieusement à
85 la rigueur, et plus encore à la durée des hivers dans la partie élevée de la Suisse. Je désirais réunir les beautés des montagnes et la température des plaines. J'espérais trouver dans les hautes vallées quelques pentes exposées au midi, précaution bonne pour les beaux froids, mais très-
90 peu suffisante contre les mois nébuleux, et surtout contre la lenteur du printemps. Décidé pourtant à ne point vivre ici dans les villes, je me croyais bien dédommagé de ces inconvéniens si je pouvais avoir pour hôtes de bons montagnards, dans une simple vacherie, à l'abri des vents
95 froids, près d'un torrent, dans les pâturages et les sapins toujours verts.

L'événement en a décidé autrement. J'ai trouvé ici un climat doux; non pas dans les montagnes, | à la vérité, [40] mais entre les montagnes. Je me suis laissé entraîner à
100 rester près de Saint-Maurice. Je ne vous dirai point comment cela s'est fait, et je serais très-embarrassé s'il fallait que je m'en rendisse compte.

Ce que vous pourrez d'abord trouver bizarre, c'est que l'ennui profond que j'ai éprouvé ici pendant quatre jours
105 pluvieux a beaucoup contribué à m'y arrêter. Le découragement m'a pris; j'ai craint pour l'hiver, non pas l'ennui de la solitude, mais l'ennui de la neige. Du reste j'ai été décidé involontairement, sans choix, et par une sorte d'instinct qui semblait me dire que tel était ce qui arrive-
110 rait.

Quand on vit que je songeais à m'arrêter dans le pays, plusieurs personnes me témoignèrent de l'empressement

d'une manière obligeante et simple. Le propriétaire d'une maison fort jolie et voisine de la ville fut le seul avec qui
115 je me liai. Il me pressa d'habiter sa campagne, ou de choisir entre d'autres, dont il me parla, et qui appartenaient à ses amis. Mais je voulais une situation pittoresque, et une maison où je fusse seul. Heureusement je sentis à temps que, si j'allais voir ces diverses demeures, je me
120 laisserais engager par complaisance, ou par faiblesse, à en prendre une, quand même elles seraient toutes fort éloignées de ce que désirais. Alors le regret d'un mauvais choix ne m'aurait laissé d'autre parti honnête à prendre que de quitter tout-à-fait l'endroit. Je lui dis franchement
125 mes | motifs, et il me parut les goûter assez. Je me mis [41] à parcourir les environs, à visiter les sites qui me plaisaient davantage, et à chercher une demeure au hasard, sans m'informer même s'il y en avait dans ces endroits-là.

130 Je cherchais depuis deux jours ; et c'était dans un pays où, près de la ville, on trouve des lieux reculés comme au fond des déserts, et où par conséquent je n'avais destiné que trois jours à des recherches que je ne voulais pas étendre au loin. J'avais vu beaucoup d'habitations dans
135 des lieux qui ne me convenaient point, et plusieurs sites heureux sans bâtimens, ou dont les maisons de pierre et de construction misérable commençaient à me faire renoncer à mon projet, lorsque j'aperçus un peu de fumée derrière de nombreux châtaigniers.

140 Les eaux, l'épaisseur des ombrages, la solitude des prés de toute cette pente, me plaisaient beaucoup ; mais elle est inclinée vers le nord, et comme je voulais une exposition plus favorable, je ne m'y serais pas arrêté sans

cette fumée. Après avoir fait bien des détours, après avoir
 145 passé des ruisseaux rapides, je parvins à une maison iso-
 lée à l'entrée des bois et dans les prés les plus solitaires.
 Un logement passable, une grange en bois, un potager
 fermé d'un large ruisseau, deux fontaines d'une bonne
 eau, quelques rocs, le bruit des torrens, la terre partout
 150 inclinée, des haies vives, une végétation abondante, un
 pré universel pro | longé sous les hêtres épars et sous les [42]
 châtaigniers jusqu'aux sapins de la montagne : tel est
 Charrières. Dès le même soir, je pris des arrangemens
 avec le fermier ; puis j'allai voir le propriétaire, qui
 155 demeure à Montey, une demi-lieue plus loin. Il me fit les
 offres les plus obligeantes. Nous convînmes aussitôt, mais
 d'une manière moins favorable pour moi que sa première
 proposition. Ce qu'il voulait d'abord n'eût pu être accepté
 que par un ami ; et ce qu'il me força d'accepter eût paru
 160 généreux de la part d'une ancienne connaissance. Il faut
 que cette manière d'agir soit naturelle dans quelques lieux,
 surtout dans certaines familles. Lorsque j'en parlai dans la
 sienne à Saint-Maurice, je ne vis point que cela surprit
 personne.

165 Je veux jouir de Charrières avant l'hiver. Je veux y être
 pour la récolte des châtaignes, et j'ai bien résolu de ne
 pas perdre la tranquille automne.

Dans vingt jours je prends possession de la maison, de
 la châtaigneraie, d'une partie des prés et des vergers. Je
 170 laisse au fermier l'autre partie des pâturages et des fruits,
 le jardin potager, l'endroit destiné au chanvre, et surtout
 le terrain labouré.

Le ruisseau traverse circulairement la partie que je me
 suis réservée. Ce sont les plus mauvaises terres, mais les

175 plus beaux ombrages et les recoins les plus solitaires. La
 mousse y nuit à la récolte des foins; les châtaigniers, trop
 pressés, | y donnent peu de fruits; l'on n'y a ménagé [43]
 aucune vue sur la longue vallée du Rhône; tout y est sau-
 vage et abandonné; on n'a pas même débarrassé un
 180 endroit resserré entre les rocs, où les arbres, renversés
 par le vent et consumés de vétusté, arrêtent la vase et
 forment une sorte de digue; des aunes et des coudriers y
 prirent racine, et rendent ce passage impénétrable. Cepen-
 dant le ruisseau filtre à travers ces débris; il en sort tout
 185 rempli d'écume pour former un bassin naturel d'une
 grande pureté. De là il s'échappe entre les rocs; il roule
 sur la mousse ses flots précipités; et beaucoup plus bas,
 il ralentit son cours, quitte les ombrages, et passe devant
 la maison sous un pont de trois planches de sapin.
 190 On dit que les loups, chassés par l'abondance des
 neiges, descendent, en hiver, chercher jusque là les os et
 les restes des viandes qu'il faut à l'homme même dans les
 vallées pastorales. La crainte de ces animaux a long-temps
 laissé cette demeure inhabitée. Pour moi, ce n'est pas ce
 195 que j'y craindrai. Que l'homme me laisse libre, du moins
 près de leurs antres!

 LETTRE VI.

Saint-Maurice, 26 août, I.

Un instant peut changer nos affections, mais ces ins-
 tans sont rares.

5 C'était hier : j'ai remis au lendemain pour vous | écrire; [44]

183. passage comme impénétrable A B — 194-5. pas les loups que
 A B — 195. les hommes me laissent A B.

je ne voulais pas que ce trouble passât si vite. J'ai senti que je touchais à quelque chose. J'avais comme de la joie, je me suis laissé aller ; il est toujours bon de savoir ce que c'est.

10 N'allez pas rire de moi, parce que j'ai fait tout un jour comme si je perdais la raison. Il s'en est peu fallu, je vous assure, que je fusse assez simple pour ne pas soutenir ma folie un quart d'heure.

J'entrais à Saint-Maurice. Une voiture de voyage allait au pas, et plusieurs personnes descendaient aussi le pont.
15 Vous savez déjà que de ce nombre était une femme. Mon habillement français me fit apparemment remarquer ; je fus salué. Sa bouche est ronde ; son regard.... Pour sa taille, pour tout le reste, je ne le sais pas plus que je ne sais son âge : je ne m'inquiète pas de cela ; il se peut
20 même qu'elle ne soit pas très-jolie.

Je n'ai point examiné dans quelle auberge ils allaient, mais je suis resté à Saint-Maurice. Je crois que l'aubergiste (c'est chez lui que je vais toujours) m'aura mis à la même table parce qu'ils sont Français : il me semble qu'il
25 me l'a proposé. Vous pensez bien que je n'ai pas fait chercher quelque chose de délicat pour le dessert afin de lui en offrir.

J'ai passé le reste de la journée près du Rhône. Ils doivent être partis ce matin ; ils vont jusqu'à Sion : c'est
30 le chemin de Leuck, où l'un des voyageurs va prendre les bains. On dit que la route est belle. |

[45]

C'est une chose étonnante que l'accablement où un homme qui a quelque force laisse consumer sa vie, pendant qu'il faut si peu pour le tirer de sa léthargie.

7. touchais quelque chose dans le vide A ; touchais quelque chose de vide B — 12. que je n'aie été assez A B — 19. de tout cela A B.

35 Croyez-vous qu'un homme qui achève son âge sans
avoir aimé soit vraiment entré dans les mystères de la vie,
que son cœur lui soit bien connu, et que l'étendue de
son existence lui soit dévoilée ? Il me semble qu'il est
resté comme en suspens, et qu'il n'a vu que de loin ce
40 que le monde aurait été pour lui.

Je ne me tais pas avec vous, parce que vous ne direz
point : Le voilà amoureux. Jamais ce sot mot, qui rend
ridicule celui qui le dit ou celui de qui on le dit, ne sera
dit de moi, je l'espère, par d'autres que par des sots.

45 Quand deux verres de punch ont écarté nos défiances,
ont pressé nos idées dans cette impulsion qui nous sou-
tient, nous croyons que désormais nous allons avoir plus
de force dans le caractère et vivre plus libres ; mais le len-
demain matin nous nous ennuyons un peu plus.

50 Si le temps n'était pas à l'orage, je ne sais comment je
passerais la journée ; mais le tonnerre retentit déjà dans
les rochers, le vent devient très-violent : j'aime beaucoup
tout ce mouvement des airs. S'il pleut l'après-midi, il y
aura de la fraîcheur, et du moins je pourrai lire auprès
55 du feu.

Le courrier qui va arriver dans une heure doit m'ap-
porter des livres de Lausanne, où je suis abonné ; mais [46]
s'il m'oublie, je ferai mieux, et le temps se trouvera passé
de même : je vous écrirai, pourvu que j'aie seulement le
60 courage de commencer

LETTRE VII.

Saint-Maurice, 3 septembre, I.

J'ai été jusqu'à la région des glaces perpétuelles, sur la dent du Midi. Avant que le soleil parût dans la
 5 vallée, j'étais déjà parvenu sur le massif de roc qui domine la ville, et je traversais le replain ¹ en partie cultivé qui le couvre. Je continuai par une pente rapide, à travers d'épaisses forêts de sapins, dont plusieurs parties furent couchées par d'anciens hivers : ruines fécondes,
 10 vaste et confus amas d'une végétation morte et reproduite de ses vieux débris. A huit heures, j'atteignis au sommet découvert qui surmonte cette pente, et qui forme le premier degré remarquable de la masse étonnante dont la cime restait encore si loin de moi. Alors je ren-
 15 voyai mon guide, je m'essayai avec mes propres forces ; je voulais que rien de mercenaire n'altérât cette liberté alpestre, et que nul homme de la plaine n'affaiblît l'austérité d'une ré | gion sauvage. Je sentis s'agrandir mon [47]
 être ainsi livré seul aux obstacles et aux dangers d'une
 20 nature difficile, loin des entraves factices et de l'industrielle oppression des hommes.

Je voyais avec une sorte de fermeté voluptueuse s'éloigner rapidement le seul homme que je dusse trouver dans ces vastes précipices. Je laissai à terre montre,

1. Ce mot, qu'il serait difficile de remplacer par une expression aussi juste, a été adopté ici apparemment pour cette raison : comme il est usité dans les Alpes, je ne l'ai point changé.

3. Je suis monté hier jusqu'à A B — 11. j'atteignis le A B.

25 argent, tout ce qui était sur moi, et à peu près tous mes
vêtemens, et je m'éloignai sans prendre soin de les ca-
cher. Ainsi, direz-vous, le premier acte de mon indépen-
dance fut au moins une bizarrerie, et je ressemblai à ces
30 enfans trop contraints, qui ne font que des étourderies
lorsqu'on les laisse à eux-mêmes. Je conviens qu'il y
eut bien quelque puérilité dans mon empressement de
tout abandonner, dans mon accoutrement nouveau ;
mais enfin, j'en marchais plus à mon aise, et tenant le
plus souvent entre les dents la branche que j'avais coupée
35 pour m'aider dans les descentes, je me mis à gravir avec
les mains la crête des rocs qui joint ce sommet secon-
daire à la masse principale. Plusieurs fois je me traînai
entre deux abîmes dont je n'apercevais pas le fond. Je
parvins ainsi jusqu'aux granits.

40 Mon guide m'avait dit que je ne pourrais pas m'élever
davantage. Je fus en effet arrêté long-temps ; mais enfin
je trouvai, en redescendant un peu, des passages plus
praticables, et les gravissant avec l'audace d'un monta-
gnard, j'arrivai à une sorte de bassin rempli d'une neige
45 glacée et | encroûtée que les étés n'ont jamais fondue. [48]
Je montai encore beaucoup ; mais, parvenu au pied du
pic le plus élevé de toute la dent, je ne pus atteindre [à]
la pointe dont l'escarpement se trouvait à peine incliné,
et qui m'a paru surpasser d'environ cinq cents pieds le
50 point où j'étais.

Quoique j'eusse traversé peu de neiges, comme je n'a-
vais pris aucunes précautions contre elles, mes yeux fati-
gués de leur éclat, et brûlés par la réflexion du soleil de

32. abandonner et dans accoutrement (*L'erratum supprime et, mais oubliée de compléter mon*) A — 39. *L'erratum de A supprime cette phrase qui a pourtant subsisté dans les autres éditions* — 47. en atteindre la pointe, dont AB; pus atteindre, la pointe à dont (*correction mal faite*) C.

midi sur leur surface glacée, ne purent bien discerner les
 55 objets. D'ailleurs beaucoup des sommets que j'apercevais
 me sont inconnus : je n'ai pu être certain que des plus
 remarquables. Depuis que je suis en Suisse, je ne lis que
 de Saussure, Bourrit, Tableau de la Suisse, etc., mais je
 suis encore fort étranger dans les Alpes. Je n'ai pu néan-
 60 moins méconnaître la cime colossale du mont Blanc, qui
 s'élevait sensiblement au-dessus de moi ; celle du Velan ;
 une autre plus éloignée, mais plus haute, que je suppose
 être le mont Rosa ; et la dent de Morcle, de l'autre côté
 de la vallée, vis-à-vis, près de moi, mais plus bas, par-
 65 delà les abîmes. Le bloc que je ne pouvais escalader nui-
 sait beaucoup à la partie la plus frappante peut-être de
 cette vaste perspective. C'est derrière lui que s'étendaient
 les longues profondeurs du Valais, bordées de l'un et de
 l'autre côté par les glaciers de Sanetz, de Lauter-Brunnen
 70 et des Pennines, et terminées par les dômes du Gothard
 et du Titlis, les neiges de la Furca, les pyramides du [49]
 Schreckhorn et du Finster-aar-horn.

Mais cette vue des sommets abaissés sous les pieds de
 l'homme, cette vue si grande, si imposante, si éloignée
 75 de la monotone nullité du paysage des plaines, n'était pas
 encore ce que je cherchais dans la nature libre, dans
 l'immobilité silencieuse, dans l'air pur. Sur les terres
 basses, c'est une nécessité que l'homme naturel soit sans
 cesse altéré, en respirant cette atmosphère sociale si
 80 épaisse, si orageuse, si pleine de fermentation, toujours
 ébranlée par le bruit des arts, le fracas des plaisirs osten-
 sibles, les cris de la haine et les perpétuels gémissements
 de l'anxiété et des douleurs. Mais là, sur ces monts

58. Tableaux A — 65. Le bloc de granit que (*Erratum* : Le roc que)
 A ; pouvais monter A B — 67. de cet immense tableau, A B.

déserts, où le ciel est immense, où l'air est plus fixe, et
 35 les temps moins rapides, et la vie plus permanente ; là,
 la nature entière exprime éloquemment un ordre plus
 grand, une harmonie plus visible, un ensemble éternel.
 Là, l'homme retrouve sa forme altérable, mais indes-
 tructible ; il respire l'air sauvage loin des émanations
 90 sociales ; son être est à lui comme à l'univers : il vit
 d'une vie réelle dans l'unité sublime.

Voilà ce que je voulais éprouver, ce que je cherchais
 du moins. Incertain de moi-même dans l'ordre de choses
 arrangé à grands frais par d'ingénieux enfans ¹, je montai
 95 demander à la nature | pourquoi je suis mal au milieu [50]
 d'eux. Je voulais savoir enfin si mon existence est étran-
 gère dans l'ordre humain, ou si l'ordre social actuel s'é-
 loigne de l'harmonie éternelle, comme une sorte d'irrég-
 ularité ou d'exception accidentelle dans le mouvement
 100 du monde. Enfin je crois être sûr de moi. Il est des mo-
 mens qui dissipent la défiance, les préventions, les incer-

1. Jeune homme qui sentez comme lui, ne décidez point que
 vous sentirez toujours de même. Vous ne changerez pas, mais
 les temps vous calmeront : vous mettrez ce qui est à la place de
 ce que vous aimiez. Vous vous lasserez ; vous voudrez une vie
 5 commode : ce consentement est très-commode. Vous direz : si
 l'espèce subsiste, chaque individu ne faisant que passer, c'est
 peu la peine qu'il raisonne pour lui-même et qu'il s'inquiète.
 Vous chercherez des délassemens ; vous vous mettrez à table,
 vous verrez le côté bizarre de chaque chose, vous sourirez dans
 10 l'intimité. Vous trouverez une sorte de mollesse assez heureuse
 dans votre ennui même, et vous passerez en oubliant que vous
 n'avez pas vécu. Plusieurs ont enfin passé de même.

84. est plus immense, A B — 94. je suis monté A B.

titudes, et où l'on connaît ce qui est, par une impérieuse et inébranlable conviction.

Qu'il en soit donc ainsi. Je vivrai misérable et presque
 105 ridicule sur une terre assujettie aux caprices de ce monde
 éphémère; opposant à mes ennuis cette conviction qui
 me place intérieurement auprès de l'homme tel qu'il
 serait. Et s'il se rencontre quelqu'un d'un caractère assez
 peu flexible pour que son être, formé sur le modèle anté-
 110 rieur, ne puisse être livré aux empreintes sociales, si, dis-
 je, le hasard me fait rencontrer un tel homme, | nous nous [51]
 entendrons; il me restera; je serai à lui pour toujours;
 nous reporterons l'un vers l'autre nos rapports avec le
 reste du monde; et quittés des autres hommes, dont nous
 115 plaindrons les vains besoins, nous suivrons, s'il se peut,
 une vie plus naturelle, plus égale. Cependant qui pourra
 dire si elle serait plus heureuse, sans accord avec les
 choses, et passée au milieu des peuples souffrans?

Je ne saurais vous donner une idée juste de ce monde
 120 nouveau, ni exprimer la permanence des monts dans une
 langue des plaines. Les heures m'y semblaient à la fois
 et plus tranquilles et plus fécondes, et comme si le rou-
 lement des astres eût été ralenti dans le calme universel,
 je trouvais dans la lenteur et l'énergie de ma pensée une
 125 succession que rien ne précipitait et qui pourtant
 avançait son cours habituel. Quand je voulus estimer
 sa durée, je vis que le soleil ne l'avait pas suivie; et je
 jugeai que le sentiment de l'existence est réellement plus
 pesant et plus stérile dans l'agitation des terres humaines.
 130 Je vis que malgré la lenteur des mouvemens apparens,
 c'est dans les montagnes, sur leurs cimes paisibles, que
 la pensée, moins pressée, est plus véritablement active.

L'homme des vallées consume, sans en jouir, sa durée inquiète et irritable ; semblable à ces insectes toujours
 135 mobiles qui perdent leurs efforts en vaines oscillations, et que d'autres, aussi faibles, mais plus tranquilles, laissent derrière eux dans leur marche directe et toujours soutenue. | [52]

La journée était ardente, l'horizon fumeux, et les val-
 140 lées vaporeuses. L'éclat des glaces remplissait l'atmosphère inférieure de leurs reflets lumineux ; mais une pureté inconnue semblait essentielle à l'air que je respirais. A cette hauteur, nulle exhalaison des lieux bas, nul accident de lumière ne troublait, ne divisait la vague
 145 et sombre profondeur des cieux. Leur couleur apparente n'était plus ce bleu pâle et éclairé, doux revêtement des plaines, agréable et délicat mélange qui forme à la terre habitée une enceinte visible où l'œil se repose et s'arrête. Là* l'éther indiscernable laissait la vue se perdre dans
 150 l'immensité sans bornes ; au milieu de l'éclat du soleil et des glaciers, chercher d'autres mondes et d'autres soleils comme sous le vaste ciel des nuits ; et par-dessus l'atmosphère embrasée des feux du jour, pénétrer un univers nocturne.

155 Insensiblement des vapeurs s'élevèrent des glaciers et formèrent des nuages sous mes pieds. L'éclat des neiges ne fatigua plus mes yeux, et le ciel devint plus sombre encore et plus profond. Un brouillard couvrit les Alpes ; quelques pics isolés sortaient seuls de cet océan de va-
 160 peurs ; des filets de neige éclatante retenus dans les fentes de leurs aspérités, rendaient le granit plus noir et plus sévère. Le dôme neigeux du mont Blanc élevait sa masse inébranlable sur cette mer grise et mobile, sur ces brumes

amoncelées que le vent creusait et soulevait en ondes
165 immenses. Un point noir parut | dans leurs abîmes ; il [53]
s'éleva rapidement, il vint droit à moi ; c'était le puissant
aigle des Alpes, ses ailes étaient humides et son œil
farouche ; il cherchait une proie, mais à la vue d'un homme
il se mit à fuir avec un cri sinistre, il disparut en se préci-
170 pitant dans les nuages. Ce cri fut vingt fois répété ; mais
par des sons secs, sans aucun prolongement, semblables
à autant de cris isolés dans le silence universel. Puis tout
rentra dans un calme absolu ; comme si le son lui-même
eût cessé d'être, et que la propriété des corps sonores
175 eût été effacée de l'univers. Jamais le silence n'a été connu
dans les vallées tumultueuses ; ce n'est que sur les cimes
froides que règne cette immobilité, cette solennelle per-
manence que nulle langue n'exprimera, que l'imagination
n'atteindra pas. Sans les souvenirs apportés des plaines,
180 l'homme ne pourrait croire qu'il soit hors de lui quelque
mouvement dans la nature ; le cours des astres lui serait
inexplicable ; et jusqu'aux variations des vapeurs, tout
lui semblerait subsister dans le changement même.
Chaque moment présent lui paraissant continu, il aurait
185 la certitude sans avoir jamais le sentiment de la succession
des choses ; et les perpétuelles mutations de l'univers
seraient à sa pensée un mystère impénétrable.

Je voudrais avoir conservé des traces plus sûres non
pas de mes sensations générales dans ces contrées
190 muettes, elles ne seront point oubliées, mais des idées
qu'elles amenèrent et dont ma mémoire | n'a presque rien [54]
gardé. Dans des lieux si différents, l'imagination peut à
peine rappeler un ordre de pensées que semblent repous-
ser tous les objets présents. Il eût fallu écrire ce que j'é-

195 prouvais ; mais alors j'eusse bientôt cessé de sentir d'une
manière extraordinaire. Il y a dans ce soin de conserver
sa pensée pour la retrouver ailleurs, quelque chose de
servile, et qui tient aux soins d'une vie dépendante. Ce
n'est pas dans les momens d'énergie que l'on s'occupe des
200 autres temps ou des autres hommes : on ne penserait pas
alors pour des convenances factices, pour la renommée.
ou même pour l'utilité publique. On est plus naturel,
on ne pense pas même pour user du moment présent ;
on ne commande pas à ses idées, on ne veut pas réflé-
205 chir, on ne demande pas à son esprit d'approfondir une
matière, de découvrir des choses cachées, de trouver ce
qui n'a pas été dit. La pensée n'est pas active et réglée,
mais passive ou libre : on songe, on s'abandonne ; on est
profond sans esprit, grand sans enthousiasme, énergique
210 sans volonté ; on rêve, on ne médite point. Ne soyez
pas surpris que je n'aie rien à vous dire après avoir eu,
pendant plus de six heures, des sensations et des idées
que ma vie entière ne ramènera peut-être pas. Vous savez
comment fut trompée l'attente de ces hommes du Dau-
215 phiné qui herborisaient avec Jean-Jacques. Ils parvinrent
à un sommet dont la position était propre à échauffer un
génie poétique : ils attendaient un beau morceau d'élo-
quence ; l'auteur de Julie s'assit | à terre, se mit à jouer [55]
avec quelques brins d'herbe, et ne dit mot.

220 Il pouvait être cinq heures lorsque je remarquai com-
bien les ombres s'allongeaient, et que j'éprouvai quelque
froid dans l'angle ouvert au couchant où j'étais resté long-
temps immobile sur le granit. Je n'y pouvais prendre de
mouvement : la marche était trop difficile sur ces escar-
225 pemens. Les vapeurs étaient dissipées ; et je vis que la
soirée serait belle, même dans les vallées.

J'aurais été dans un vrai danger si les nuages se fussent épaissis ; mais je n'y avais pas songé jusqu'à ce moment La couche d'air grossier qui enveloppe la terre m'était
 230 trop étrangère dans l'air pur que je respirais, vers les confins de l'éther (D) : toute prudence s'était éloignée de moi, comme si elle n'eût été qu'une convenance de la vie factice.

En redescendant sur la terre habitée, je sentis que je
 235 reprenais la longue chaîne des sollicitudes et des ennuis. Je rentrai à dix heures ; la lune donnait sur ma fenêtre. Le Rhône roulait avec bruit : il ne faisait aucun vent ; tout dormait dans la ville. Je songeai aux monts que je quittais, à Charrières que je vais habiter, à la liberté que
 240 je me suis donnée. | [56]

LETTRE VIII.

Saint-Maurice, 14 septembre, I.

Je reviens d'une course de plusieurs jours dans les montagnes. Je ne vous en dirai rien ; j'ai d'autres choses
 5 à vous apprendre. J'avais découvert un site étonnant, et je me promettais d'y retourner plusieurs fois : il n'est pas loin de Saint-Maurice. Avant de me coucher, j'ouvris une lettre ; elle n'était point de votre écriture : le mot pressée, écrit d'une manière très-apparente, me donna de
 10 l'inquiétude. Tout est suspect à celui qui n'échappe qu'avec peine à d'anciennes contraintes. Dans mon repos,

231. éther ; et toute A B.

VIII. — 4. j'ai bien d'autres A B — 6. fois, car il A B.

tout changement devait me répugner ; je n'attendais rien de favorable, et je pouvais beaucoup craindre.

Je crois que vous soupçonneriez facilement ce dont il s'agit. Je fus frappé, accablé ; puis je me décidai à tout négliger, à tout surmonter, à abandonner pour toujours ce qui me rapprocherait des choses que j'ai quittées. Cependant, après bien des incertitudes, plus sensé ou plus faible, j'ai cru voir qu'il fallait perdre un temps pour assurer le repos de l'avenir. Je cède, j'abandonne Charrières, et je me prépare à partir. Nous parlerons de cette malheureuse affaire.

Ce matin je ne pouvais supporter la pensée d'un si grand changement ; et même je me mis à délibérer de nouveau. Enfin j'allai à Charrières prendre d'autres dispositions et annoncer mon départ. C'est là que je me suis décidé irrévocablement. Je voulais écarter l'idée de la saison qui s'avance, et des ennuis dont je sens déjà le poids. J'ai été dans les prés ; on les fauchait pour la dernière fois. Je me suis arrêté sur un roc pour ne voir que le ciel, il se voilait de brumes. J'ai regardé les châtaigniers, j'ai vu des feuilles qui tombaient. Alors je me suis rapproché du ruisseau, comme si j'eusse craint qu'il ne fût aussi tari ; mais il coulait toujours.

Inexplicable nécessité des choses humaines ! Je vais à Lyon. J'irai à Paris, voilà qui est résolu. Adieu. Plaignons l'homme qui trouve bien peu, et à qui ce peu est encore enlevé.

Enfin, du moins, nous nous verrons à Lyon.

LETTRE IX.

Lyon, 22 octobre, I.

Je partis pour Méterville le surlendemain de votre départ de Lyon. J'y ai passé dix-huit jours. Vous savez
5 quelle inquiétude m'environne, et de quels misérables
soins je suis embarrassé sans avoir rien de satisfaisant à
m'en promettre. Mais attendant une lettre qui ne pouvait
arriver qu'au bout de douze à quinze jours, j'allai passer
ce temps à Méterville.

10 Si je ne sais pas rester indifférent et calme au milieu
des ennuis dont je dois m'occuper, et dont | l'issue paraît [58]
dépendre de moi, je me sens au moins capable de les
oublier absolument dès que je n'y puis rien faire. Je sais
attendre avec sécurité l'avenir, quelque alarmant qu'il
15 puisse être, dès que le soin de le prévenir ne demandant
plus mon attention présente, je puis en suspendre le sou-
venir et en détourner ma pensée.

En effet, je ne chercherais pas pour les plus beaux jours
de ma vie une paix plus profonde que la sécurité de ce
20 court intervalle. Il fut pourtant obtenu entre des sollici-
tudes dont le terme ne saurait être prévu; et comment ?
Par des moyens si simples qu'ils feraient rire tant
d'hommes à qui ce calme ne sera jamais connu.

Cette terre est peu considérable, et dans une situation
25 plus tranquille que brillante. Vous en connaissez les
maîtres, leurs caractères, leurs procédés, leur amitié
simple, leurs manières attachantes. J'y arrivai dans un
moment favorable. On devait le lendemain commen-

25. Vous connaissez ses maîtres A (*texte*) B; Vous en connaissez les
maîtres, vous savez leur caractère A (*erratum*).

cer à cueillir le raisin d'un grand treillage exposé au midi
 30 et qui regarde le bois d'Armand. Il fut décidé à souper
 que ce raisin, destiné à faire une pièce de vin soigné,
 serait cueilli par nos mains seules, et avec choix, pour
 laisser quelques jours à la maturité des grappes les moins
 avancées. Le lendemain, dès que le brouillard fut un peu
 35 dissipé, je mis un van sur une brouette, et j'allai le pre-
 mier au fond du clos commencer la récolte. Je la fis
 presque seul, sans chercher un moyen plus prompt ;
 j'ai | mais cette lenteur ; je voyais à regret quelque autre [59]
 y travailler : elle dura, je crois, douze jours. Ma brouette
 40 allait et revenait dans des chemins négligés et remplis
 d'une herbe humide ; je choisissais les moins unis, les
 plus difficiles, et les jours coulaient ainsi dans l'oubli, au
 milieu des brouillards, parmi les fruits, au soleil d'au-
 tomne. Et quand le soir était venu, on versait du thé dans
 45 du lait encore chaud ; on riait des hommes qui cherchent
 des plaisirs ; on se promenait derrière de vieilles char-
 milles, et l'on se couchait content. J'ai vu les vanités de
 la vie, et je porte en mon cœur l'ardent principe des plus
 vastes passions. J'y porte aussi le sentiment des grandes
 50 choses sociales, et celui de l'ordre philosophique. J'ai lu
 Marc-Aurèle, il ne m'a point surpris ; je conçois les ver-
 tus difficiles, et jusqu'à l'héroïsme des monastères. Tout
 cela peut animer mon âme, et ne la remplit pas. Cette
 brouette que je charge de fruits et pousse doucement, la
 55 soutient mieux. Il semble qu'elle voiture paisiblement
 mes heures, et que ce mouvement utile et lent, cette
 marche mesurée, conviennent à l'habitude ordinaire de
 la vie.

36. fonds (*faute d'impression*) A — 45-6. cherchent le plaisir A —
 48. de ses plus A B — 56. son mouvement A B ; sa marche A B.

LETTRE X.

Paris, 20 juin, seconde année.

Rien ne se termine : les misérables affaires qui me retiennent ici se prolongent chaque jour, et | plus je [60]
5 m'irrite de ces retards, plus le terme devient incertain. Les faiseurs d'affaires pressent les choses avec le sang-froid de gens à qui leur durée est habituelle, et qui d'ailleurs se plaisent dans cette marche lente et embarrassée digne de leur âme astucieuse, et si commode pour leurs
10 ruses cachées. J'aurais plus de mal à vous en dire s'ils m'en faisaient moins : au reste, vous savez mon opinion sur ce métier, que j'ai toujours regardé comme le plus suspect ou le plus funeste. Un homme de loi me promène de difficultés en difficultés : croyant que je dois être inté-
15 ressé et sans droiture, il marchande pour sa partie ; il pense, en m'excédant de lenteurs et de formalités, me réduire à donner ce que je ne puis accorder, puisque je ne l'ai pas. Ainsi, après avoir passé six mois à Lyon malgré moi, je suis encore condamné à en passer davantage
20 peut-être ici.

L'année s'écoule : en voilà une encore à retrancher de mon existence. J'ai perdu le printemps presque sans murmure, mais l'été dans Paris ! Je passe une partie du temps dans les dégoûts inséparables de ce qu'on appelle faire
25 ses affaires ; et quand je voudrais rester en repos le reste du jour, et chercher dans ma demeure une sorte d'asile contre ces longs ennuis, j'y trouve un ennui plus intolé-

5. leur terme A B — 11. opinion constante A B — 12-3. le plus plat et le plus funeste A B.

rable. J'y suis dans le silence au milieu du bruit, et seul
 je n'ai rien à faire dans un monde turbulent. Il n'y a point
 30 ici de milieu entre l'inquiétude et l'inaction ; il faut s'en-
 nuier si l'on n'a des | affaires et des passions. Je suis dans [61]
 une chambre ébranlée du retentissement perpétuel de tous
 les cris, de tous les travaux, de toute l'inquiétude d'un
 peuple actif. J'ai sous ma fenêtre une sorte de place
 35 publique remplie de charlatans, de faiseurs de tours, de
 marchandes de fruits et de crieurs de tous genres. Vis-à-
 vis est le mur élevé d'un monument public ; le soleil
 l'éclaire depuis deux heures jusqu'au soir : cette masse
 blanche et aride tranche durement sur le ciel bleu ; et les
 40 plus beaux jours sont pour moi les plus pénibles. Un
 colporteur infatigable répète les titres de ses journaux :
 sa voix dure et monotone semble ajouter à l'aridité de
 cette place brûlée du soleil ; et si j'entends quelque blan-
 chisseuse chanter à sa fenêtre sous les toits, je perds
 45 patience et je m'en vais. Voici trois jours qu'un pauvre
 estropié et ulcéré se place au coin d'une rue tout près de
 moi, et là il demande d'une voix élevée et lamentable
 durant douze grandes heures. Imaginez l'effet de cette
 plainte répétée à intervalles égaux, pendant les beaux jours
 50 fixes. Il faut que je reste dehors tout le jour, jusqu'à ce
 qu'il change de place. Mais où aller ? je connais ici très
 peu de monde ; ce serait un grand hasard que dans si peu
 de personnes il y en eût une seule à qui je convinsse :
 aussi ne vais-je nulle part. Pour les promenades publiques,
 55 il y en a de fort belles à Paris ; mais pas une où je puisse
 rester une demi-heure sans ennui.

Je ne connais rien qui fatigue tant nos jours que | cette [62]

31. je suis là, ne sachant que faire, dans ma chambre A B — 50. dehors
 tour (*faute d'impression*) B.

perpétuelle lenteur de toutes choses. Elle retient sans
 cesse dans un état d'attente : elle fait que la vie s'écoule
 60 avant qu'on ait atteint le point où l'on prétendait com-
 mencer à vivre. De quoi me plaindrai-je pourtant ? com-
 bien peu d'hommes ne perdent pas leur vie ! Et ceux qui
 la passent dans les cachots construits par la bienfaisance
 des lois ! Mais comment peut-il se résoudre à vivre, celui
 65 qui supporte dans un cachot vingt années de jeunesse ? il
 ignore toujours combien il doit y rester encore : si le
 moment de la délivrance était proche ! J'oubliais ceux qui
 n'oseraient finir volontairement ; les hommes ne leur ont
 pas au moins permis de mourir. Et nous osons gémir sur
 70 nous-mêmes !

 LETTRE XI.

Paris, 27 juin, II.

Je passe assez souvent deux heures à la bibliothèque ;
 non pas précisément pour m'instruire, ce désir-là se
 5 refroidit sensiblement ; mais parce que ne sachant trop
 avec quoi remplir ces heures qui pourtant coulent irrépa-
 rables, je les trouve moins pénibles quand je les emploie
 au dehors, que s'il faut les consumer chez moi. Des occu-
 pations un peu commandées me conviennent dans mon
 10 découragement : trop de liberté me laisserait dans l'indo-
 lence. J'ai plus de tranquillité entre des gens silen [63]
 comme moi, que seul au milieu d'une population tumul-
 tueuse. J'aime ces longues salles, les unes solitaires, les
 autres remplies de gens attentifs, antique et froid dépôt
 15 des efforts et de toutes les vanités humaines.

Quand je lis Bougainville, Chardin, Laloubère, je me pénètre de l'ancienne mémoire des terres épuisées, de la renommée d'une sagesse lointaine, ou de la jeunesse des îles heureuses ; mais oubliant enfin et Persépolis, et 20 Bénarès, et Tinian même, je réunis les temps et les lieux dans le point présent où les conceptions humaines les perçoivent tous. Je vois ces esprits avides qui acquièrent dans le silence et la contention, tandis que l'éternel oubli, roulant sur leurs têtes savantes et séduites, amène leur 25 mort nécessaire, et va dissiper en un moment de la nature, et leur être, et leur pensée, et leur siècle.

Les salles environnent une cour longue, tranquille, couverte d'herbe, où sont deux ou trois statues, quelques ruines et un bassin d'eau verte qui paraît ancienne comme 30 ces monumens. Je sors rarement sans m'arrêter un quart d'heure dans cette enceinte silencieuse. J'aime à rêver en marchant sur ces vieux pavés que l'on a tirés des carrières, pour préparer aux pieds de l'homme une surface sèche et stérile. Mais le temps et l'abandon les remettent 35 en quelque sorte sous la terre en les recouvrant d'une couche nouvelle, et en redonnant au sol sa végétation et des teintes de son aspect | naturel. Quelquefois je trouve [64] ces pavés plus éloquens que les livres que je viens d'admirer.

40 Hier, en consultant l'Encyclopédie, j'ouvris le volume à un endroit que je ne cherchais pas, et je ne me rappelle pas quel était cet article ; mais il s'agissait d'un homme qui, fatigué d'agitations et de revers, se jeta dans une solitude absolue par une de ces résolutions victorieuses des 45 obstacles, et qui font qu'on s'applaudit tous les jours d'en avoir eu une de volonté forte. L'idée de cette vie indé-

pendante n'a rappelé à mon imagination ni les libres solitudes de l'Imaüs, ni les îles faciles de la Pacifique, ni les Alpes plus accessibles et déjà tant regrettées. Mais un
50 souvenir distinct m'a présenté d'une manière frappante, et avec une sorte de surprise et d'inspiration, les rochers stériles et les bois de Fontainebleau.

Il faut que je vous parle davantage de ce lieu un peu étranger au milieu de nos campagnes. Vous comprendrez
55 mieux alors comment je m'y suis fortement attaché.

Vous savez que, jeune encore, je demeurai quelques années à Paris. Les parens avec qui j'étais, malgré leur goût pour la ville, passèrent plusieurs fois le mois de septembre à la campagne chez des amis. Une année ce fut à
60 Fontainebleau, et deux autres fois depuis nous allâmes chez ces mêmes personnes, qui demeuraient alors au pied de la forêt, vers la rivière. J'avais, je crois, quatorze, quinze et dix-sept ans, lorsque je vis Fontainebleau. Après | une enfance casanière, inactive et ennuyée, si je [65]
65 sentais en homme à certains égards, j'étais enfant à beaucoup d'autres. Embarrassé, incertain; pressentant tout peut-être, mais ne connaissant rien; étranger à ce qui m'environnait, je n'avais d'autre caractère décidé que d'être inquiet et malheureux. La première fois je n'allai
70 point seul dans la forêt; je me rappelle peu ce que j'y éprouvai, je sais seulement que je préférerais ce lieu à tous ceux que j'avais vus, et qu'il fut le seul où je désirais de retourner.

L'année suivante, je parcourus avidement ces solitudes; 75 je m'y égarais à dessein, content lorsque j'avais perdu toute trace de ma route, et que je n'apercevais aucun chemin fréquenté. Quand j'atteignais l'extrémité de la

forêt, je voyais avec peine ces vastes plaines nues et ces clochers dans l'éloignement. Je me retournais aussitôt, je*
 80 m'enfonçais dans le plus épais du bois ; et quand je trou-
 vais un endroit découvert et fermé de toutes parts, où je
 ne voyais que des sables et des genièvres, j'éprouvais un
 sentiment de paix, de liberté, de joie sauvage, pouvoir de
 la nature sentie pour la première fois dans l'âge facile-
 85 ment heureux. Je n'étais pas gai pourtant : presque heu-
 reux, je n'avais que l'agitation du bien-être. Je m'ennuyais
 en jouissant, et je rentrais toujours triste. Plusieurs* fois
 j'étais dans les bois avant que le soleil parût. Je gravis-
 90 dans la bruyère pleine de rosée ; et quand le soleil parais-
 sait, je regrettais la clarté incertaine qui | précède l'au- [66]
 rora. J'aimais les fondrières, les vallons obscurs, les bois
 épais ; j'aimais les collines couvertes de bruyère ; j'aimais
 beaucoup les grès renversés et les rocs ruineux ; j'aimais
 95 bien plus ces sables mobiles, dont nul pas d'homme ne
 marquait l'aride surface sillonnée çà et là par la trace
 inquiète de la biche ou du lièvre en fuite. Quand j'entendais
 un écureuil, quand je faisais partir un daim, je m'arrêtais,
 j'étais mieux, et pour un moment je ne cherchais plus rien.
 100 C'est à cette époque que je remarquai le bouleau, arbre
 solitaire qui m'attristait déjà, et que depuis je ne rencon-
 tre jamais sans plaisir. J'aime le bouleau ; j'aime cette écorce
 blanche, lisse et crevassée ; cette tige agreste ; ces branches
 qui s'inclinent vers la terre ; la mobilité des feuilles, et tout
 105 cet abandon, simplicité de la nature, attitude des déserts.
 Temps perdus, et qu'on ne saurait oublier ! Illusion
 trop vaine d'une sensibilité expansive ! Que l'homme est

79. rochers (*corrigé en clochers à l'erratum*) A — 80. Je retournais A
 B — 95. sables vastes et mobiles A B — 99. étais assez bien A B.

grand dans son inexpérience : qu'il serait fécond, si le regard froid de son semblable, si le souffle aride de
 110 l'injustice ne venait pas dessécher son cœur ! J'avais besoin de bonheur. J'étais né pour souffrir. Vous connaissez ces jours sombres, voisins des frimas, dont l'aurore* elle-même épaississant les brumes, ne commence la lumière que par des traits sinistres d'une couleur ardente
 115 sur les nues amoncelées. Ce voile ténébreux, ces rafales orageuses, ces lueurs pâles, ces sifflemens à travers les arbres qui plient et frémissent, ces dé | chiremens pro- [67] longés semblables à des gémissemens funèbres ; voilà le matin de la vie : à midi, des tempêtes plus froides et plus
 120 continues ; le soir, des ténèbres plus épaisses, et la journée de l'homme est achevée.

Le prestige spécieux, infini, qui naît avec le cœur de l'homme, et qui semblait devoir subsister autant que lui, se ranima un jour : j'allai jusqu'à croire que j'aurais des
 125 désirs satisfaits. Ce feu subit et trop impétueux brûla dans le vide, et s'éteignit sans avoir rien éclairé. Ainsi, dans la saison des orages, apparaissent, pour l'effroi de l'être vivant, des éclairs instantanés dans la nuit ténébreuse.

C'était en mars : j'étais à Lu**. Il y avait des violettes
 130 au pied des buissons, et des lilas dans un petit pré bien printanier, bien tranquille, incliné au soleil du midi. La maison était au-dessus, beaucoup plus haut. Un jardin en terrasse ôtait la vue des fenêtres. Sous le pré, des rocs difficiles et droits comme des murs : au fond, un large
 135 torrent, et par-delà, d'autres rochers couverts de prés, de haies et de sapins ! Les murs antiques de la ville passaient à travers tout cela : il y avait un hibou dans leurs vieilles tours. Le soir, la lune éclairait ; des cors se répon-

daient dans l'éloignement ; et la voix que je n'entendrais
 140 plus..... ! Tout cela m'a trompé. Ma vie n'a encore eu que
 cette seule erreur. Pourquoi donc ce souvenir de Fontaine-
 nebleau, et non pas celui de Lu** ? ! [68]

LETTRE XII.

28 juillet, II.

Enfin je me crois dans le désert. Il y a ici des espaces
 où l'on n'aperçoit aucune trace d'hommes. Je me suis sous-
 5 trait, pour une saison, à ces soins inquiets qui usent notre
 durée, qui confondent notre vie avec les ténèbres qui la
 précèdent et les ténèbres qui la suivent, ne lui laissant
 d'autre avantage que d'être elle-même un néant moins
 tranquille.

10 Quand je passai, le soir, le long de la forêt, et que je
 descendis à Valvin, sous les bois, dans le silence, il me
 sembla que j'allais me perdre dans des torrens, des fon-
 drières, des lieux romantiques et terribles. J'ai trouvé des
 collines de grès culbutées, des formes petites, un sol assez
 15 plat et à peine pittoresque ; mais le silence, et l'abandon,
 et la stérilité m'ont suffi.

Entendez-vous bien le plaisir que je sens quand mon
 pied s'enfonce dans un sable mobile et brûlant, quand
 j'avance avec peine, et qu'il n'y a point d'eau, point de
 20 fraîcheur, point d'ombrage ? Je vois un espace inculte et
 muet, des roches ruineuses, dépouillées, ébranlées, et les
 forces de la nature assujetties à la force des temps. N'est-

11. Valvain B — 21. dépouillées et ébranlées A B.

ce pas comme si j'étais paisible, quand je trouve, au dehors, sous le ciel ardent, d'autres difficultés et d'autres
 25 excès que ceux de mon cœur? | [69]

Je ne m'oriente point ; au contraire, je m'égare quand je puis. Souvent je vais en ligne droite, sans suivre de sentiers. Je cherche à ne conserver aucun renseignement, et à ne pas connaître la forêt, afin d'avoir toujours quelque
 30 chose à y trouver. Il y a un chemin que j'aime à suivre ; il décrit un cercle comme la forêt elle-même, en sorte qu'il ne va ni aux plaines ni à la ville ; il ne suit aucune direction ordinaire ; il n'est ni dans les vallons, ni sur les hauteurs ; il semble n'avoir point de fin ; il passe à tra-
 35 vers tout, et n'arrive à rien : je crois que j'y marcherais toute ma vie.

Le soir, il faut bien rentrer, dites-vous, et vous plaisantez au sujet de ma prétendue solitude : mais vous vous trompez ; vous me croyez à Fontainebleau, ou dans un
 40 village, dans une chaumière. Rien de tout cela. Je n'aime pas plus les maisons *champêtres* de ces pays-ci que leurs villages, ni leurs villages que leurs villes. Si je condamne le faste, je hais la misère. Autrement, il eût mieux valu rester à Paris ; j'y eusse trouvé l'un et l'autre.

45 Mais voici ce que je ne vous ai point dit dans ma dernière lettre, remplie de l'agitation qui me presse quelquefois.

Jadis, comme je parcourais ces bois-ci, je vis, dans un lieu épais, deux biches fuir devant un loup. Il était assez
 50 près d'elles ; je jugeai qu'il les devait atteindre, et je m'avançai du même côté pour voir la résistance, et l'aider s'il se pouvait. Elles sortirent du bois dans une place découverte ; | occupée par des roches et des bruyères ; [70]

mais lorsque j'arrivai je ne les vis plus. Je descendis dans
55 tous les fonds de cette sorte de lande creusée et inégale,
où l'on avait taillé beaucoup de grès pour les pavés : je
ne trouvai rien. En suivant une autre direction pour ren-
trer dans le bois, je vis un chien, qui d'abord me regard-
60 de lui. En effet, j'arrivais presque à l'entrée de la demeure
pour laquelle il veillait. C'était une sorte de souterrain
fermé en partie naturellement par les rocs, et en partie
par des grès rassemblés, par des branches de genévriers,
de la bruyère et de la mousse. Un ouvrier qui pendant
65 plus de trente ans avait taillé des pavés dans les carrières
voisines, n'ayant ni bien ni famille, s'était retiré là pour
quitter, avant de mourir, un travail forcé, pour échapper
aux mépris et aux hôpitaux. Je lui vis une armoire. Il y
avait auprès de son rocher quelques légumes dans un ter-
70 rain assez aride ; et ils vivaient lui, son chien et son chat,
d'eau, de pain et de liberté. J'ai beaucoup travaillé, me
dit-il, je n'ai jamais rien eu ; mais enfin je suis tran-
quille, et puis je mourrai bientôt. Cet homme grossier
me disait l'histoire humaine ; mais la savait-il ? croyait-
75 il d'autres hommes plus heureux ? souffrait-il en se com-
parant à d'autres ? Je n'examinai point tout cela ; j'étais
bien jeune. Son air rustre et un peu farouche m'occupait
beaucoup. Je lui avais offert un écu ; il l'accepta, et me
dit qu'il aurait du vin : ce mot- | là diminua de mon [71]
80 estime pour lui. Du vin ! me disais-je ; il y a des choses
plus utiles : c'est peut-être le vin, l'inconduite qui l'auront
mené là, et non pas le goût de la solitude. Pardonne,
homme simple, malheureux solitaire ! Je n'avais point
appris alors que l'on buvait l'oubli des douleurs. Mainte-

68. vis un lit et une A B — 76. examinerai A B — 84-5. Mainte-
nant je suis homme, je connais A B.

85 nant je connais l'amertume qui navre, et les dégoûts qui ôtent les forces ; je sais respecter celui dont le premier besoin est de cesser un moment de gémir ; je suis indigné quand je vois des hommes à qui la vie est facile, reprocher durement à un pauvre qu'il boit du vin, et qu'il
 90 n'a pas de pain. Quelle âme ont donc reçue ces gens-là, qui ne connaissent pas de plus grande misère que d'avoir faim ?

Vous concevez à présent la force de ce souvenir qui me vint inopinément à la bibliothèque. Cette idée rapide
 95 me livra à tout le sentiment d'une vie réelle, d'une sage simplicité, de l'indépendance de l'homme dans une nature possédée.

Ce n'est pas que je prenne pour une telle vie celle que je mène ici, et que, dans mes grès, au milieu des plaines
 100 misérables, je me croie l'homme de la nature. Autant vaudrait comme un homme du quartier Saint-Paul, montrer à mes voisins le beautés champêtres d'un pot de réséda appuyé sur la gouttière, et d'un jardin de persil encaissé sur un côté de la fenêtre ; ou donner à un demi-
 105 arpent de terre entouré d'un ruisseau, des noms de promontoires et de solitudes maritimes d'un autre | hémis- [72] phère, pour rappeler de grands souvenirs et des mœurs lointaines entre les plâtres et les toits de chaume d'une paroisse champenoise.

110 Seulement, puisque je suis condamné à toujours attendre la vie, je m'essaie à végéter absolument seul et isolé : j'ai mieux aimé passer quatre mois ainsi, que de les perdre à Paris dans d'autres puérités plus grandes et plus misérables. Je veux vous dire, quand nous nous verrons, com-
 115 ment je me suis choisi un manoir et comment je l'ai

fermé ; comment j'y ai transporté le peu d'effets que j'ai amenés ici sans mettre personne dans mon secret ; comment je me nourris de fruits et de certains légumes ; où je vais chercher de l'eau ; comment je suis vêtu quand il pleut ; et toutes les précautions que je prends pour rester bien caché, et pour que nul Parisien, passant huit jours à la campagne, ne vienne ici se moquer de moi.

Vous rirez aussi, mais j'y consens : votre rire ne sera pas comme le leur ; et j'ai ri de tout ceci avant vous. Je trouve pourtant que cette vie a bien de la douceur, quand, pour en mieux sentir l'avantage, je sors de la forêt, que je pénètre dans les terres cultivées, que je vois au loin un château fastueux dans les campagnes nues ; quand, après une lieue labourée et déserte, j'aperçois cent chaumières entassées, odieux amas, dont les rues, les étables et les potagers, les murs, les planchers, les toits humides, et jusqu'aux hardes et aux meubles, ne paraissent qu'une même fange, dans laquelle | toutes les femmes crient, [73] tous les enfans pleurent, tous les hommes suent. Et si, parmi tant d'avilissement et de douleurs, je cherche, pour ces malheureux, une paix morale et des espérances religieuses, je vois pour patriarche, un prêtre avide, aigri par les regrets, séparé trop tôt du monde ; un jeune homme chagrin, sans dignité, sans sagesse, sans onction, que l'on ne vénère pas, que l'on voit vivre, qui damne les faibles, et ne console pas les bons : et pour tout signe d'espérance et d'union, un signe de crainte et d'abnégation, étrange emblème, triste reste d'institutions antiques et grandes que l'on a misérablement perverties.

Il est pourtant des hommes qui voient cela bien tran-

123. consens : car votre A B — 124. point comme A B — 137. avide, sinistre, aigri A B — 141. ce signe AB — 142-3. abnégation, ce gibet sanctifié, étrange A B.

quillement, et qui ne se doutent même pas qu'on puisse le voir d'une autre manière.

Triste et vaine conception d'un monde meilleur ! Indignification extension d'amour ! Regret des temps qui coulent
 150 inutiles ! Sentiment universel¹, soutiens et | dévore ma [74]
 vie : que serait-elle sans ta beauté sinistre ? C'est par toi qu'elle est sentie, c'est par toi qu'elle périra.

Que* quelquefois encore, sous le ciel d'automne, dans ces derniers beaux jours que les brumes rem | plissent [75]
 155 d'incertitude, assis près de l'eau qui emporte la feuille jaunie, j'entende les accens simples et profonds d'une mélodie primitive. Qu'un jour, montant le Grimsel ou le Titlis, seul avec l'homme des montagnes, j'entende sur l'herbe courte, auprès des neiges, les sons romantiques
 160 bien connus des vaches d'Underwalden et d'Hasly ; et que là, une fois avant la mort, je puisse dire à un homme qui m'entende : Si nous avions vécu !

1. On a communément une idée trop étroite de l'homme sensible. On en fait un personnage ridicule ; j'en ai vu faire une femme, je veux dire une de ces femmes qui pleurent sur l'indisposition de leur oiseau, que le sang d'une piqûre d'aiguille fait
 5 pâmer, et qui frémissent au son de certaines syllabes, comme serpent, araignée, fossoyeur, petite vérole, tombeau, vieillesse.

J'imagine* une certaine modération dans ce qui nous émeut, une combinaison subite des sentimens contraires, une habitude de supériorité sur l'affection même qui nous commande ; | une [74]
 10 gravité de l'âme, et une profondeur de la pensée, une étendue qui appelle aussitôt en nous la perception secrète que la nature voulut opposer à la sensation visible ; une sagesse du cœur dans sa perpétuelle agitation ; un mélange enfin, une harmonie de toutes choses qui n'appartient qu'à l'homme d'une vaste sensibi-

159-60. romantiques que connaissent les vaches A B.

LETTRE XIII.

Fontainebleau, 31 juillet, II.

Quand* un sentiment invincible nous entraîne loin des choses que l'on possède, et nous remplit de volupté, puis
 5 de regrets, en nous faisant pressentir des biens que rien ne peut donner, cette sensation profonde et fugitive n'est qu'un témoignage intérieur de la supériorité de nos facultés sur notre destinée. C'est cette raison même qui le rend si court, et le change aussitôt en regret : il est déli-
 10 cieux, puis déchirant. L'abattement suit toute impulsion

15 lité : dans sa force, il a pressenti tout ce qui est destiné à l'homme ; dans sa modération, lui seul a connu la mélancolie du plaisir et les grâces de la douleur.

L'homme qui sent avec chaleur, et même avec profondeur, mais sans modération, consume dans des choses indifférentes
 20 cette force presque surnaturelle. Je ne dis pas qu'il ne la trouvera plus dans les occasions du génie : il est des hommes grands dans les petites choses, et qui pourtant le sont encore dans les grandes circonstances. Malgré leur mérite réel, ce caractère a deux incon-
 vénients. Ils seront regardés comme fous par les sots et par plu-
 25 sieurs gens d'esprit, et ils seront prudemment évités par des hommes mêmes qui sentiront leur prix, et qui concevront d'eux une haute opinion. Ils dégradent le génie en le prostituant à des choses tout-à-fait vulgaires, et parmi les derniers des hommes. Par là ils fournissent à la foule des prétextes spécieux pour pré-
 30 tendre que le bon sens vaut mieux que le génie, parce qu'il n'a pas ses écarts ; et pour prétendre, ce qui est plus funeste, que les hommes droits, forts, expansifs, généreux, ne sont pas au-dessus des hommes prudents, ingénieux, réguliers, toujours retenus, et souvent personnels.

immodérée. Nous souffrons de n'être pas ce que nous pourrions être ; mais si nous nous trouvions dans l'ordre des choses qui manque à nos désirs, nous n'aurions plus ni cet excès des désirs, ni cette surabondance
 15 des facultés, nous ne jouirions plus du plaisir d'être au-delà de nos destinées, d'être plus grands que ce | qui nous [76] entoure, plus féconds que nous n'avons besoin de l'être. Dans l'occasion de ces voluptés que nos conceptions présenteraient si ardemment, nous resterons froids et souvent
 20 rêveurs, indifférens, ennuyés même ; parce qu'on ne peut pas être d'une manière effective plus que soi-même ; parce que nous sentons alors la limite irrésistible de la nature des êtres, et qu'employant nos facultés à des choses positives, nous ne les trouvons plus pour nous transpor-
 25 ter au-delà, dans la région supposée des choses idéales soumises à l'empire de l'homme réel.

Mais pourquoi ces choses seraient-elles purement idéales ? C'est ce que je ne saurais concevoir. Pourquoi ce qui n'est point semble-t-il plus selon la nature de
 30 l'homme que ce qui est ? La vie positive est aussi comme un songe ; c'est elle qui n'a point d'ensemble, point de suite, point de but ; elle a des parties certaines et fixes ; elle en a d'autres qui ne sont que hasard et discordance, qui passent comme des ombres, et dans lesquelles on ne
 35 trouve jamais ce qu'on a vu. Ainsi, dans le sommeil, on pense en même temps des choses vraies et suivies, et d'autres bizarres, désunies et chimériques, qui se lient, je ne sais comment, aux premières. Le même mélange compose et les rêves de la nuit et les sentimens du jour. La*
 40 sagesse antique a dit que le moment du réveil viendrait enfin. | [77]

18. voluptés mêmes A B — 29. davantage selon A — 41. enfin..... A B.

LETTRE XIV.

Fontainebleau, 7 août, II.

M. W., que vous connaissez, disait dernièrement :
 « Quand je prends ma tasse de café, j'arrange bien le
 5 monde. » Je me permets aussi ces sortes de songes; et
 lorsque* je marche dans les bruyères, entre les genièvres
 encore humides, je me surprends quelquefois à imaginer
 les hommes heureux. Je vous l'assure, il me semble qu'ils
 pourraient l'être. Je ne veux pas faire une autre espèce,
 10 ni un autre globe ; je ne veux pas tout réformer : ces
 sortes d'hypothèses ne mènent à rien, dites-vous, puis-
 qu'elles ne sont applicables à rien de connu. Eh bien,
 prenons ce qui existe nécessairement ; prenons-le tel
 qu'il est, en arrangeant seulement ce qu'il y a d'acciden-
 15 tel. Je ne veux pas des espèces chimériques ou nouvelles ;
 mais voilà mes matériaux, d'après eux je fais mon plan
 selon ma pensée.

Je voudrais deux points : un climat fixe, des hommes
 vrais. Si je sais quand la pluie fera déborder les eaux,
 20 quand le soleil desséchera mes plantes, quand l'ouragan
 ébranlera ma demeure, c'est à mon industrie à lutter
 contre les forces naturelles contraires à mes besoins ;
 mais quand j'ignore le moment de chaque chose, quand
 le mal m'opprime sans que le danger m'ait averti, quand la
 25 prudence peut me perdre, et que les intérêts | des autres [78]
 confiés à mes précautions m'interdisent l'insouciance et
 jusqu'à la sécurité, n'est-ce pas une nécessité que ma vie
 soit inquiète et malheureuse ? N'en est-ce pas une que

3. M. R**... A — 20. séchera A B.

l'inaction succède à des travaux forcés, et que, comme
 30 l'a si bien dit Voltaire, je consume tous mes jours dans
 les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de
 l'ennui ?

Si les hommes sont presque tous dissimulés, si la
 duplicité des uns force au moins les autres à la réserve,
 35 n'est-ce pas une nécessité qu'ils joignent au mal inévitable
 que plusieurs cherchent à faire aux autres en leur propre
 faveur, une masse beaucoup plus grande de maux inu-
 tiles ? N'est-ce pas une nécessité que l'on se nuise
 réciproquement, malgré soi, que chacun s'observe et se
 40 prévienne, que les ennemis soient inventifs, et que les
 amis soient prudents ? N'est-ce pas une nécessité qu'un
 homme de bien soit perdu dans l'opinion par un propos
 indiscret, par un faux jugement ; qu'une inimitié, née
 d'un soupçon mal fondé, devienne mortelle ; que ceux
 45 qui auraient voulu bien faire soient découragés ; que de
 faux principes s'établissent ; que la ruse soit plus utile
 que la sagesse, la valeur, la magnanimité ; que des enfans
 reprochent à un père de famille de n'avoir pas fait ce
 qu'on appelle une rouerie, et que des états périssent pour
 50 ne pas s'être permis un crime ? Dans cette perpétuelle
 incertitude, je demande ce que devient la morale ; et
 dans l'incertitude des choses, ce que | devient la sûreté : [79]
 sans sûreté, sans morale, je demande si le bonheur n'est
 pas un rêve d'enfant.

55 L'instant de la mort resterait inconnu. Il n'y a pas de
 mal sans durée ; et pour vingt autres raisons, la mort
 ne doit pas être mise au nombre des malheurs. Il est
 bien d'ignorer quand tout doit finir : on commencerait
 rarement ce que l'on saurait ne pas achever. Je veux

60 donc que chez l'homme, à peu près tel qu'il est, l'igno-
 rance de la durée de la vie ait plus d'utilité que d'incon-
 vénients ; mais l'incertitude des choses de la vie n'est
 point comme celle de leur terme. Un incident que vous
 n'avez pu prévoir dérange votre plan, et vous prépare de
 65 longues contrariétés : pour la mort, elle anéantit votre
 plan, elle ne le dérange pas ; vous ne souffrirez point de
 ce que vous ne saurez pas. Le plan de ceux qui restent
 en peut être contrarié ; mais c'est avoir assez de certi-
 tude que d'avoir celle de ses propres affaires, et je ne
 70 veux pas imaginer des choses tout-à-fait bonnes selon
 l'homme. Le monde que j'arrange me serait suspect s'il
 ne contenait plus de mal, et je ne supposerais qu'avec
 une sorte d'effroi une harmonie parfaite : il me semble
 que la nature n'en admet pas de telle.

75 Un climat fixe, et surtout des hommes vrais, inévita-
 blement vrais, cela me suffit. Je suis heureux, si je sais
 ce qui est. Je laisse au ciel ses orages et ses foudres ; à
 la terre les boues, les sécheresses ; au sol la stérilité ;
 à nos corps leur faiblesse, leur dégénération ; aux
 80 hommes leurs différences et | leurs incompatibilités, [80]
 leur inconstance, leurs erreurs, leurs vices mêmes, et
 leur nécessaire égoïsme ; au temps sa lenteur et son irré-
 vocabilité : ma cité est heureuse si les choses sont réglées,
 si les pensées sont connues. Il ne lui faut plus qu'une
 85 bonne législation ; et si les pensées sont connues, il est
 impossible qu'elle ne l'ait pas.

79. faiblesse, leurs besoins, leur A B — 81. leurs inconstance (*faute d'impression ou correction incomplète*) B.

LETTRE XV.

Fontainebleau, 9 août, II.

Parmi quelques volumes d'un format commode que j'apportai ici, je ne sais trop pourquoi, j'ai trouvé le
 5 roman ingénieux de Phrosine et Mélidor ; je l'ai parcouru, j'en ai lu et relu la fin. Il est des jours pour les douleurs : nous aimons à les chercher dans nous, à suivre leurs profondeurs, et à rester surpris devant leurs proportions démesurées ; nous essayons, du moins dans
 10 les misères humaines, cet infini que nous voulons donner à notre ombre avant qu'un souffle du temps l'efface.

Ce moment déplorable, cette situation sinistre, cette mort nocturne au milieu des voluptés mystérieuses ! Dans ces brouillards ténébreux, tant d'amour, tant de pertes
 15 et d'affreuses vengeances ! et ce déchirement d'un cœur trompé quand Phrosine, cherchant à la nage le roc et le flambeau, entraînée par la lueur perfide, périt épuisée dans | la vaste mer. Je ne connais pas de dénouement [81]
 plus beau, de mort plus lamentable.

20 Le* jour finissait, il n'y avait point de lune ; il n'y avait point de mouvement ; le ciel était calme, les arbres immobiles. Quelques insectes sous l'herbe, un seul oiseau éloigné chantaient dans la chaleur du soir. Je m'assis, je restai longtemps ; il me semble que je n'eus
 25 que des idées vagues. Je parcourais la terre et les siècles ; je frémissais de l'œuvre de l'homme. Je reviens à moi, je me trouve dans ce chaos ; j'y vois ma vie perdue ; je

18. mer... ! (*La phrase qui suit commence le paragraphe*) A B — 23. chantait (*faute d'impression*) B.

pressens les temps futurs du monde. Rochers de Righi !
 si j'avais eu là vos abîmes¹ !

30 La nuit était déjà sombre. Je me retirai lentement ;
 je marchais au hasard, j'étais rempli d'ennui. J'avais
 besoin de larmes, mais je ne pus que gémir. Les premiers
 temps ne sont plus : j'ai les tourmentes de la jeunesse,
 et n'en ai point les consolations. Mon cœur, encore
 35 fatigué du feu d'un âge inutile, est flétri et desséché
 comme s'il était dans l'épuisement de l'âge refroidi. Je
 suis éteint, sans être calmé. Il y en a qui jouissent de
 leurs maux ; mais pour moi tout a passé : je n'ai ni joie,
 ni espérance, ni repos ; il ne me reste rien, je n'ai plus
 40 de larmes. | [82]

LETTRE XVI.

Fontainebleau, 12 août, II.

Que de sentimens généreux ! Que de souvenirs !
 Quelle* majesté tranquille dans une nuit douce, calme,
 5 éclairée ! Quelle grandeur ! Cependant l'âme est accablée
 d'incertitude. Elle voit que le sentiment qu'elle a reçu
 des choses la livre aux erreurs ; elle voit qu'il y a des
 vérités, mais qu'elles sont dans un grand éloignement.
 On ne saurait comprendre la nature, à la vue de ces
 10 astres immenses dans le ciel toujours le même.

1. Le mont Righi est près de Lucerne ; le lac est au pied de
 ces rocs perpendiculaires.

28. Rugi A B — 31. remplis (*faute d'impression ou correction mal faite à ennui*) C.

XVI. — 3. sentimens augustes ! A B — 6. incertitudes A B.

Note. mont Rugi A B ; de ses A B.

Il y a là une permanence qui nous confond : c'est pour l'homme une effrayante éternité. Tout passe ; l'homme passe, et les mondes ne passent pas ! La pensée est dans un abîme entre les vicissitudes de la terre et les cieus
 15 immuables ¹.

LETTRE XVII.

Fontainebleau, 14 août, II.

Je* vais dans les bois avant que le soleil éclaire ; je le vois se lever pour un beau jour ; je marche dans la fou-
 5 gère encore humide, dans les ronces, parmi les biches, sous les bouleaux du mont Chau | vet : un sentiment de [83]
 ce bonheur qui était possible m'agite avec force, me pousse et m'opprime. Je monte, je descends, je vais comme un homme qui veut jouir ; puis un soupir, quelque
 10 humeur, et tout un jour misérable.

LETTRE XVIII.

Fontainebleau, 17 août, II.

Même ici, je n'aime que le soir. L'aurore me plaît un moment : je crois que je sentirais sa beauté, mais le jour
 5 qui va la suivre doit être si long ! J'ai bien une terre

1. Les cieus ne sont pas immuables : chaque écolier dira cela.

13. pas ? A B.

libre à parcourir ; mais elle n'est pas assez sauvage, assez imposante. Les formes en sont basses ; les roches petites et monotones ; la végétation n'y a pas en général cette force, cette profusion qui m'est nécessaire ; on n'y
 10 entend bruire aucun torrent dans des profondeurs inaccessibles ; c'est une terre des plaines. Rien ne m'opprime ici, rien ne me satisfait. Je crois même que l'ennui augmente : c'est que je ne souffre pas assez. Je suis donc plus heureux ? Point du tout : souffrir ou être malheu-
 15 reux, ce n'est pas la même chose ; jouir ou être heureux, ce n'est pas non plus une même chose.

Ma situation est douce et je mène une triste vie. Je suis ici on ne peut mieux ; libre, tranquille, bien portant, sans affaires, indifférent sur l'avenir dont je
 20 n'attends rien, et perdant sans peine le passé dont je n'ai pas joui. Mais il est en moi une in | quiétude qui ne [84] me quittera pas ; c'est un besoin que je ne connais pas, qui me commande, qui m'absorbe, qui m'emporte au-delà des êtres périssables... Vous vous trompez, et je
 25 m'y étais trompé moi-même ; ce n'est pas le besoin d'aimer. Il y a une distance bien grande du vide de mon cœur à l'amour qu'il a tant désiré ; mais il y a l'infini entre ce que je suis et ce que j'ai besoin d'être. L'amour est immense, il n'est pas infini. Je* ne veux point jouir ;
 30 je veux espérer, je voudrais savoir ! Il me faut des illusions sans bornes, qui s'éloignent pour me tromper toujours. Que m'importe ce qui peut finir ? L'heure qui arrivera dans soixante années est là près de moi. Je n'aime point ce qui se prépare, s'approche, arrive, et
 35 n'est plus. Je veux un bien, un rêve, une espérance enfin

21. joui. Il y a dans moi A B — 22-3. connais pas, que je ne conçois pas, qui me A B — 33. là tout auprès de A B.

qui soit toujours devant moi, au-delà de moi, plus grande que mon attente elle-même, plus grande que ce qui passe. Je voudrais être tout intelligence, et que l'ordre éternel du monde. . . Et, il y a trente ans, l'ordre
40 était, et je n'étais point !

Accident éphémère et inutile, je n'existais pas, je n'existerai pas : je trouve avec étonnement mon idée plus vaste que mon être ; et si je considère que ma vie est ridicule à mes propres yeux, je me perds dans des
45 ténèbres impénétrables. Plus heureux, sans doute, celui qui coupe du bois, qui fait du charbon, et qui prend de l'eau bénite quand le tonnerre gronde ! Il vit comme la brute. Non ; mais il chante en travaillant. Je ne connaîtraï point | sa paix, et je passerai comme lui. Le temps [85]
50 aura fait couler sa vie ; l'agitation, l'inquiétude, les fantômes d'une grandeur inconnue égarent et précipitent la mienne.

LETTRE XIX.

Fontainebleau, 18 août, II.

Il* est pourtant des momens où je me vois plein d'espérance et de liberté ; le temps et les choses descendent
5 devant moi avec une majestueuse harmonie, et je me sens heureux, comme si je pouvais l'être : je me suis surpris revenant à mes anciennes années ; j'ai retrouvé dans la rose les beautés du plaisir et sa céleste éloquence. Heureux ! moi ? cependant je le suis ; et heureux avec

37. que tout ce qui A B — 38. être toute A B — 48. brute ? A B — 51. d'une puérole grandeur égarent A B.

10 plénitude, comme celui qui se réveille des alarmes d'un
 songe pour rentrer dans une vie de paix et de liberté ;
 comme celui qui sort de la fange des cachots, et revoit,
 après dix ans, la sérénité du ciel ; heureux comme celui
 qui aime... celle qu'il a sauvée de la mort ! Mais l'instant
 15 passe ; un nuage devant le soleil intercepte sa lumière
 féconde ; les oiseaux se taisent ; l'ombre en s'étendant
 entraîne et chasse devant elle et mon rêve et ma joie.

Alors je me mets à marcher ; je vais, je me hâte pour
 rentrer tristement, et bientôt je retourne dans les bois,
 20 parce que le soleil peut paraître encore. Il* | y a dans [86]
 tout cela quelque chose qui tranquillise et qui console.
 Ce que c'est ? je ne le sais pas bien ; mais quand la dou-
 leur m'endort, le temps ne s'arrête pas, et j'aime à voir
 mûrir le fruit qu'un vent d'automne fera tomber.

LETTRE XX.

Fontainebleau, 27 août, II.

Combien peu il faut à l'homme qui veut seulement
 vivre, et combien il faut à celui qui veut vivre content
 5 et employer ses jours ! Celui-là serait bien plus heureux
 qui aurait la force de renoncer au bonheur, et de voir
 qu'il est trop difficile ; mais faut-il rester toujours seul ?
 La paix elle-même est un triste bien si on n'espère point
 la partager.

10 Je sais que plusieurs trouvent assez de permanence
 dans un bien du moment, et que d'autres savent se bor-

23. arrête point A B.

XX. — 7. faut-il donc qu'il reste A B.

ner à une manière d'être sans ordre et sans goût. J'en ai vu se faire la barbe devant un miroir cassé. Les langes des enfans étaient étendus à la fenêtre ; une de leurs robes
 15 pendait contre le tuyau du poêle ; leur mère les lavait auprès de la table sans nappe, où étaient servis, sur des plats recousus, du bouilli réchauffé et les restes du dindon du dimanche. Il y aurait eu de la soupe si le chat n'eût pas renversé le bouillon (E). On appelle
 20 cela une vie simple : pour moi, je l'appelle une vie | [87] malheureuse, si elle est momentanée ; je l'appelle une vie de misère, si elle est forcée et durable ; mais si elle est volontaire si l'on ne s'y déplaît pas, si l'on compte subsister ainsi, je l'appelle une existence ridicule.

25 C'est une bien belle chose, dans les livres, que le mépris des richesses ; mais avec un *ménage* et point d'argent, il faut ou ne rien sentir, ou avoir une force inébranlable ; or je doute qu'avec un grand caractère on se soumette à une telle vie. On supporte tout ce qui est
 30 accidentel ; mais c'est adopter cette misère que d'y plier pour toujours sa volonté. Ces stoiciens-là manqueraient-ils du sentiment des choses convenables, qui apprend à l'homme que vivre ainsi n'est point vivre selon sa nature ? Leur simplicité sans ordre, sans délicatesse, sans
 35 honte, ressemble plus à mon avis à la sale abnégation d'un moine mendiant, à la grossière pénitence d'un fakir, qu'à la fermeté, qu'à l'indifférence philosophique.

Il est une propreté, un soin, un accord, un ensemble dans la simplicité même. Les gens dont je parle n'ont
 40 pas un miroir de vingt sous, et ils vont au spectacle ; ils ont de la faïence écornée, et des habits de fin drap ; ils

17. réchauffé avec des petits oignons, et les AB — 18. soupe grasse si A B — 39. simplicité elle-même. Mais ces gens A B.

ont des manchettes bien plissées à des chemises d'une
 toile grossière. S'ils se promènent, c'est aux Champs-
 Élysées ; ces solitaires vont voir les passans, disent-ils ;
 45 et pour voir ces passans, ils vont s'en faire mépriser et
 s'asseoir sur quelques restes d'herbe parmi la poussière
 que fait la foule. Dans leur flegme philosophique [88]
 ils dédaignent les convenances arbitraires, et mangent leur
 brioche à terre, entre les enfans et les chiens, entre les
 50 pieds de ceux qui vont et reviennent. Là ils étudient
 l'homme en jasant avec les bonnes et les nourrices : là
 ils méditent une brochure, où les rois seront avertis des
 dangers de l'ambition ; où le luxe de la bonne société
 sera réformé ; où tous les hommes apprendront qu'il
 55 faut modérer ses désirs, vivre selon la nature, et manger
 des gâteaux de Nanterre.

Je ne veux pas vous en dire plus. Si j'allais vous
 mener trop loin dans la disposition à plaisanter sur de
 certaines choses, vous pourriez rire aussi de la manière
 60 bizarre dont je vis dans ma forêt : il y a bien quelque
 puérité à se faire un désert auprès d'une capitale. Il faut
 que vous conveniez pourtant qu'il reste encore de la dis-
 tance entre mes bois près de Paris, et un tonneau dans
 Athènes (F) ; et je vous accorderai de mon côté que les
 65 Grecs, policés comme nous, pouvaient faire plus que
 nous des choses singulières, parce qu'ils étaient plus près
 des anciens temps. Le tonneau fut choisi pour y
 mener publiquement, et dans la maturité de l'âge, la
 vie d'un sage. Cela est bien extraordinaire, mais l'extra-
 70 ordinaire ne choquait pas excessivement les Grecs. L'u-

48. dédaignent ces A B — 48-9. leurs brioches A B — 55. nature,
 manger A B — 56. Nanterre et boire à la fraîche. A B — 58. plaisanter
 certaines A B — 60. forêt ; car il A B.

sage, les choses reçues ne formaient point leur code suprême. Tout chez eux pouvait avoir son caractère particulier ; et ce qu'il était rare d'y rencontrer, c'était une chose qui leur fût ordinaire et universelle. Comme
75 un peuple qui fait ou | qui continue l'essai de la vie [89]
sociale, ils semblaient chercher l'expérience des institutions et des usages, et ignorer encore quelles étaient les habitudes exclusivement bonnes. Mais nous à qui il ne reste aucun doute là-dessus, nous qui avons, en tout,
80 adopté le mieux possible, nous faisons bien de consacrer nos moindres manières, et de punir de mépris l'homme assez stupide pour sortir d'une trace si bien connue. Au reste, ce qui m'excuse sérieusement, moi qui n'ai nulle envie d'imiter les cyniques, c'est que je ne prétends ni
85 me faire honneur d'un caprice de jeune homme, ni, au milieu des hommes, opposer directement ma manière à la leur, dans les choses que le devoir ne me prescrit point. Je me permets une singularité indifférente par elle-même, et que je juge m'être bonne à certains égards. Elle cho-
90 querait leur manière de penser : il me semble que c'est le seul inconvénient qu'elle puisse avoir et je la leur cache afin de l'éviter.

LETTRE XXI.

Fontainebleau, 1^{er} septembre, II.

Il fait de bien beaux jours, et je suis dans une paix profonde. Autrefois j'aurais joui davantage dans cette liberté

79. reste plus aucun A B — 84. prétends point me A B — 87. dans des A B.

5 entière, dans cet abandon de toute affaire, de tout projet, dans cette indifférence sur tout ce qui peut arriver.

Je commence à sentir que j'avance dans la vie. [Ces 90]
 impressions délicieuses, ces émotions subites qui m'agi-
 taient autrefois et m'entraînaient si loin d'un monde de
 10 tristesse, je ne les retrouve plus qu'altérées et affaiblies.
 Ce désir que réveillait en moi chaque sentiment de quelque
 beauté dans les choses naturelles, cette espérance pleine
 d'incertitude et de charme, ce feu céleste qui éblouit et
 15 consume un cœur jeune, cette volupté expansive dont il
 éclaire devant lui le fantôme immense, tout cela n'est
 déjà plus. Je commence à voir ce qui est utile, ce qui est
 commode, et non plus ce qui est beau.

Vous qui connaissez mes besoins sans bornes, dites-
 moi ce que je ferai de la vie, quand j'aurai perdu ces
 20 momens d'illusions qui brillaient dans ses ténèbres,
 comme les lueurs orageuses dans une nuit sinistre ! Ils
 la rendaient plus sombre, je l'avouerai ; mais ils mon-
 traient qu'elle pouvait changer, et que la lumière subsis-
 tait encore. Maintenant que deviendrai-je, s'il faut que je
 25 me borne à ce qui est, et que je reste contenu dans ma
 manière de vivre, dans mes intérêts personnels, dans le
 soin de me lever, de m'occuper, de me coucher ?

J'étais bien différent dans ces temps où il était possible
 que j'aimasse. J'avais été romanesque dans mon enfance,
 30 et alors encore j'imaginai une retraite selon mes goûts.
 J'avais faussement réuni, dans un point du Dauphiné,
 l'idée des formes alpestres à celles d'un climat d'oliviers,
 de citronniers ; mais enfin le mot de *Chartreuse* m'avait [91]
 frappé : c'était là, près de Grenoble que je rêvais ma

11. désir ineffable que A B ; dans moi A B — 13. incertitudes A B
 — 21. sinistre ? A B — 34. frappé ; et c'était A B.

35 demeure. Je croyais alors que des lieux heureux faisaient beaucoup pour une vie heureuse ; et que là, avec une femme aimée, je posséderais cette félicité inaltérable dont le besoin remplissait mon cœur trompé.

Mais voici une chose bien étrange, dont je ne puis
 40 rien conclure, et dont je n'affirmerai rien, sinon que le fait est tel. Je n'avais jamais rien vu, rien lu, que je sache, qui m'eût donné quelque connaissance du local de la Grande Chartreuse. Je savais uniquement que cette soli-
 45 tude était dans les montagnes du Dauphiné. Mon imagination composa, d'après cette notion confuse et d'après ses propres penchans, le site où devait être le monastère, et, près de lui, ma demeure. Elle approcha singulièrement de la vérité. Voyant long-temps après une gravure qui représentait ces mêmes lieux, je me dis, avant d'avoir lu :
 50 Voilà la Grande Chartreuse ; tant elle me rappela ce que j'avais imaginé. Et quand il se trouva que c'était elle effectivement, cela me fit frémir de surprise et de regret ; il me sembla que j'avais perdu une chose qui m'était comme destinée. Depuis ce projet de ma première jeunesse, je
 55 n'entends point sans une émotion pleine d'amertume ce mot Chartreuse.

Plus je rétrograde dans ma jeunesse, plus je trouve les impressions profondes. Si je passe l'âge où les idées ont déjà de l'étendue ; si je cherche dans mon enfance ces
 60 premières fantaisies d'un cœur mélancolique, qui n'a [92] jamais eu de véritable enfance, et qui s'attachait aux émotions fortes et aux choses extraordinaires avant qu'il fût seulement décidé s'il aimerait ou n'aimerait pas les jeux ; si, dis-je, je cherche ce que j'éprouvais à sept ans, à six

41. vu, ni rien A B — 48. vérité ; car voyant A B — 52. regret : et il A B.

65 ans, à cinq ans, je trouve des impressions aussi ineffaçables, plus confiantes, plus douces, et formées par ces illusions entières dont aucun autre âge n'a possédé le bonheur.

Je ne me trompe point d'époque ; je sais avec certitude quel âge j'avais lorsque j'ai pensé à telles choses, lorsque
 70 j'ai lu tel livre. J'ai lu l'histoire du Japon de Kœmpfer, dans ma place ordinaire, auprès d'une certaine fenêtre, dans cette maison près du Rhône que mon père a quittée peu de temps avant sa mort. L'été suivant, j'ai lu Robinson Crusôé. C'est alors que je perdis cette exactitude que
 75 l'on avait remarquée en moi : il me devint impossible de faire, sans plume, des calculs moins compliqués que celui que j'avais fait à quatre ans et demi, sans rien écrire et sans savoir aucune règle d'arithmétique, si ce n'est l'addition ; calcul qui avait tant surpris toutes les personnes
 80 rassemblées chez Madame Belp... dans cette soirée dont vous savez l'histoire.

La faculté de percevoir les rapports indéterminés l'emporta alors sur celle de combiner des rapports mathématiques. Les relations morales devenaient sensibles : le sentiment du beau commençait à naître... |

[93]

2 septembre.

J'ai vu qu'insensiblement j'allais raisonner : je me suis arrêté. Lorsqu'il ne s'agit que du sentiment, on peut ne consulter que soi ; mais dans les choses qui doivent être
 90 discutées, il y a toujours beaucoup à gagner quand on peut savoir ce qu'en ont pensé d'autres hommes. J'ai précisé ici un volume qui contient les *Pensées philosophiques* de Diderot, son *Traité du beau*, etc. Je l'ai pris et je suis sorti.

95 Si je suis de l'avis de Diderot, peut-être il paraîtra que

c'est parce qu'il parle le dernier, et je conviens que cela fait ordinairement beaucoup ; mais je modifie sa pensée à ma manière, car je parle encore après lui.

Laissant Wolf, Crouzas et le sixième sens d'Hutcheson,
 100 je pense à peu près comme tous les autres ; et c'est pour
 cela que je ne pense point que la définition du beau puisse
 être exprimée d'une manière si simple et si brève que l'a
 fait Diderot. Je crois, comme lui, que le sentiment de la
 beauté ne peut exister hors de la perception des rapports ;
 105 mais de quels rapports ? S'il arrive que l'on songe au beau
 quand on voit des rapports quelconques, ce n'est pas
 qu'on en ait alors la perception, l'on ne fait que l'imagi-
 ner. Parce qu'on voit des rapports, on suppose un centre,
 on pense à des analogies, on s'attend à une extension
 110 nouvelle de l'âme et des idées ; mais ce qui est beau ne [94]
 fait pas seulement penser à tout cela comme par réminis-
 cence ou par occasion, il le contient et le montre. C'est
 un avantage sans doute quand une définition peut être
 exprimée par un seul mot ; mais il ne faut pas que cette
 115 concision la rende trop générale et dès lors fausse.

Je dirai donc : *Le* beau est ce qui excite en nous l'idée de rapports disposés vers une même fin, selon des convenances analogues à notre nature.* Cette définition renferme les notions d'ordre, de proportions, d'unité, et même d'utilité.

120 Ces rapports sont ordonnés vers un centre ou un but ;
 ce qui fait l'ordre et l'unité. Ils suivent des convenances
 qui ne sont autre chose que la proportion, la régularité,
 la symétrie, la simplicité, selon que l'une ou l'autre de
 ces convenances se trouve plus ou moins essentielle à la
 125 nature du tout que ces rapports composent. Ce tout est
 l'unité sans laquelle il n'y a pas de résultat, pas d'ouvrage

116. dirais A — 124. essentielles (*faute d'impression*) A — 126. résultat, ni d'ouvrage A B.

qui puisse être beau, parce qu'alors il n'y a pas même d'ouvrage. Tout produit doit être un : on n'a rien fait si l'on n'a pas mis d'ensemble à ce qu'on a fait. Une chose
 130 n'est pas belle sans ensemble ; elle n'est pas une chose, mais un assemblage de choses qui pourront produire l'unité et la beauté, lorsque, unies à ce qui leur manque encore, elles formeront un tout. Jusque là, ce sont des matériaux : leur réunion n'opère point de beauté, quoi-
 135 qu'ils puissent être beaux en particulier, comme ces composés | individuels, entiers et complets peut-être, mais [95] dont l'assemblage encore informe n'est pas un ouvrage : ainsi une compilation des plus belles pensées morales éparses et sans liaison ne forme point un traité de morale.
 140 Dès que cet ensemble plus ou moins composé, mais pourtant un et complet, a des analogies sensibles avec la nature de l'homme, il lui est utile, directement ou indirectement. Il peut servir à ses besoins, ou du moins étendre ses connaissances ; il peut être pour lui un moyen
 145 nouveau, ou l'occasion d'une industrie nouvelle ; il peut ajouter à son être, et plaire à son esprit inquiet, à son avidité.

La chose est plus belle, il y a vraiment unité, lorsque les rapports perçus sont exacts, lorsqu'ils concourent à
 150 un centre commun ; et s'il n'y a précisément que ce qu'il faut pour coopérer à ce résultat, la beauté est plus grande, il y a simplicité. Toute qualité est altérée par le mélange d'une qualité étrangère : lorsqu'il n'y a point de mélange, la chose est plus exacte, plus symétrique, plus simple,
 155 plus une, plus belle ; elle est parfaite.

La notion d'utilité entre principalement de deux manières dans celle de la beauté. D'abord l'utilité de

140. Dès lors que A B — 146. espoir inquiet A — 157. celles (*faute d'impression*) A.

chaque partie pour leur fin commune ; puis l'utilité du tout pour nous qui avons des analogies avec ce tout.

160 On lit dans la *Philosophie de la nature* : *Il me semble que le philosophe peut définir la beauté, l'accord expressif d'un tout avec ses parties.* | [96]

J'ai trouvé, dans une note, que vous l'aviez ainsi définie autrefois : *La convenance des diverses parties d'une chose*
165 *avec leur destination commune, selon les moyens les plus féconds à la fois et les plus simples.* Ce qui se rapproche du sentiment de Crouzas, à l'assaisonnement près. Il compte cinq caractères du beau ; et il définit ainsi la proportion qui en est un, *l'unité assaisonnée de variété, de régularité et*
170 *d'ordre dans chaque partie.*

Si la chose bien ordonnée, analogue à nous et dans laquelle nous trouvons de la beauté, nous paraît supérieure ou égale à ce que nous contenons en nous, nous la disons belle. Si elle nous paraît inférieure, nous la
175 disons jolie. Si ses analogies avec nous sont relatives à des choses de peu d'importance, mais qui servent directement à nos habitudes et à nos désirs présents, nous la disons agréable. Quand elle suit les convenances de notre âme, en animant, en étendant notre pensée, en générali-
180 sant, en exaltant nos affections, en nous montrant dans les choses extérieures des analogies grandes ou nouvelles, qui nous donnent le sentiment d'un ordre universel, d'une fin commune à beaucoup d'êtres, nous la disons sublime.

185 La perception des rapports ordonnés produit l'idée de la beauté, et l'extension de l'âme, occasionnée par leur analogie avec notre nature, en est le sentiment.

Quand les rapports indiqués ont quelque chose de

167. près. Car il A B — 182. donnent une extension inespérée et le sentiment d'un ordre immense, universel A B.

vague et d'immense, quand l'on sent bien mieux | qu'on [97]
 190 ne voit leurs convenances avec nous et avec une partie
 de la nature, il en résulte un sentiment délicieux, plein
 d'espoir et d'illusions, une jouissance indéfinie qui pro-
 met des jouissances sans bornes : voilà le genre de beauté
 qui charme, qui entraîne. Le joli amuse la pensée, le
 195 beau soutient l'âme, le sublime l'étonne ou l'exalte ; mais
 ce qui séduit et passionne les cœurs, ce sont des beautés
 plus vagues et plus étendues encore, peu connues, jamais
 expliquées, mystérieuses et ineffables.

Ainsi, dans les cœurs faits pour aimer [,] l'amour embellit
 200 toutes choses, et rend délicieux le sentiment de la nature
 entière. Comme il établit en nous le rapport le plus grand
 qu'on puisse connaître hors de soi, il nous rend habiles
 au sentiment de tous les rapports, de toutes les harmo-
 nies ; il découvre à nos affections un monde nouveau.
 205 Emportés par ce mouvement rapide, séduits par cette
 énergie qui promet tout, et dont rien encore n'a pu nous
 désabuser, nous cherchons, nous sentons, nous aimons,
 nous voulons tout ce que la nature contient pour l'homme.

Mais les dégoûts de la vie viennent nous comprimer
 210 et nous forcer de nous replier en nous-mêmes. Dans
 notre marche rétrograde, nous nous attachons à aban-
 donner les choses extérieures et à nous contenir dans nos
 besoins positifs ; centre de tristesse, où l'amertume et le
 silence de tant de choses n'attendent pas la mort, pour
 215 creuser à nos cœurs ce vide du tombeau où se consume
 et s'é | teint tout ce qu'ils pouvaient avoir de candeur, [98]
 de grâces, de désirs et de bonté primitive.

190. leur (*faute d'impression*) A — 215-16. se consomment et s'étei-
 gnent tout A B.

LETTRE XXII.

Fontainebleau, 12 octobre, II.

Il fallait bien revoir une fois tous les sites que j'aimais à fréquenter. Je parcours les plus éloignés, avant que les
5 nuits soient froides, que les arbres se dépouillent, que les oiseaux s'éloignent.

Hier je me mis en chemin avant le jour ; la lune éclairait encore, et malgré l'aurore on pouvait discerner les ombres. Le vallon de Changy restait dans la nuit ; déjà
10 j'étais sur les sommités d'Avon. Je descends aux Basses-Loges, et j'arrivais à Valvin, lorsque le soleil, s'élevant derrière Samoreau, colora les rochers de Samois.

Valvin n'est point un village, et n'a pas de terres labourées. L'auberge est isolée, au pied d'une éminence, sur
15 une petite plage facile, entre la rivière et les bois. Il faudrait supporter l'ennui du coche, voiture très-désagréable, et arriver à Valvin ou à Thomery par eau, le soir, quand la côte est sombre et que les cerfs brament dans la forêt ; ou bien, au lever du soleil, quand tout repose encore,
20 quand le cri du batelier fait fuir les biches, quand il retentit sous les hauts peupliers et dans les collines de bruyère toutes fumantes sous les premiers feux du jour. |

[99]

C'est beaucoup si l'on peut, dans un pays plat, rencontrer ces faibles effets, qui du moins sont intéressans à
25 certaines heures. Mais le moindre changement les détruit : dépeuplez de bêtes fauves les bois voisins, ou coupez ceux qui couvrent le coteau, Valvin ne sera plus rien. Tel qu'il est même, je ne me soucierais pas de m'y arrêter :

35 dans le jour, c'est un lieu très-ordinaire ; de plus, l'aubergerie n'est pas logeable.

En quittant Valvin je montai vers le nord ; je passai près d'un amas de grès dont la situation, dans une terre unie et découverte, entourée de bois et inclinée vers le
 40 couchant d'été, donne un sentiment d'abandon mêlé de quelque tristesse. En m'éloignant, je comparais ce lieu à un autre qui m'avait fait une impression opposée près de Bourron. Trouvant ces deux lieux fort semblables, excepté sous le rapport de l'exposition, j'entrevis enfin la raison
 45 de ces effets contraires que j'avais éprouvés, vers les Alpes, dans des lieux en apparence les mêmes. Ainsi m'ont attristé Bulle et Planfayon, quoique leurs pâturages, sur les limites de la Gruyère, en portent le caractère, et qu'on reconnaisse aussitôt dans leurs sites les habitudes
 50 et le ton de la montagne. Ainsi j'ai regretté, jadis, de ne pouvoir rester dans une gorge perdue et stérile de la Dent du Midi. Ainsi je trouvai l'ennui à Iverdun ; et, sur le même lac, à Neuchâtel, un bien-être remarquable : ainsi s'expliqueront la douceur de Vevay, la mélancolie de
 55 l'Underwalden ; | et, par des raisons semblables peut être, [100] les divers caractères de tous les peuples. Ils sont modifiés par les différences des expositions, des climats, des vapeurs, autant et plus encore que par celles des lois et des habitudes ¹. En effet, ces dernières oppositions ont

1. Il faudrait pourtant sans doute en excepter les mœurs nationales chez les peuples qui ont eu des législateurs, comme les Spartiates, les Hébreux, les Péruviens, les Parsis.

43. Bouvron A B — 45. éprouvé (*faute d'impression*) A — 49. dans la manière de leurs sites A B — 53. lac de Neuchâtel (*corrigé à l'er-ratum*) A.

60 eu elles-mêmes, dans le principe, de semblables causes physiques.

Ensuite je tournai vers le couchant, et j'e cherchai la fontaine du mont Chauvet. On a pratiqué, avec les grès dont tout cet endroit est couvert, un abri qui protège la
 65 source contre le soleil et l'éboulement du sable, 'ainsi qu'un banc circulaire, où l'on vient déjeuner en puisant de son eau. L'on y rencontre quelquefois des chasseurs, des promeneurs, des ouvriers ; mais quelquefois aussi une triste société de valets de Paris et de marchands du quartier
 70 Saint-Martin ou de la rue Saint-Jacques, retirés dans une ville où le roi *fait des voyages*. Ils sont attirés de ce côté par l'eau, qu'il est commode de trouver quand on veut manger entre voisins un pâté froid, et par un certain grès creusé naturellement, qu'on rencontre sur le chemin, et
 75 qu'ils s'amuse beaucoup à voir. Ils le vénèrent, ils le nomment *confessional* ; ils y reconnaissent avec attendrissement ces *jeux de la nature* qui imitent les choses saintes. et qui attestent que la religion du pays est la fin de toutes choses. |

[101]

80 Pour moi je descendis dans le vallon retiré où cette eau trop faible se perd sans former de ruisseau. En tournant vers la croix du Grand-Veneur, je trouvai une solitude austère comme l'abandon que je cherche. Je passai derrière les rochers de Cuvier ; j'étais plein de tristesse :
 85 je m'arrêtai longtemps dans les gorges d'Aspremont. Vers le soir, je m'approchai des solitudes du Grand-Franchart, ancien monastère isolé dans les collines et les sables ; ruines abandonnées que, même loin des hommes, les vanités humaines consacrèrent au fanatisme de l'humilité,

64. sa source A B — 69. marchandes A B — 78. religion de Jésus crucifié est A B.

90 à la passion d'étonner le peuple. Depuis ce temps, des brigands y remplacèrent, dit-on, les moines ; ils y ramenèrent des principes de liberté, mais pour le malheur de ce qui n'était pas libre avec eux. La nuit approchait ; je me choisis une retraite dans une sorte de parloir dont
 95 j'enfonçai la porte antique, et où je rassemblai quelques débris de bois avec de la fougère et d'autres herbes, afin de ne point passer la nuit sur la pierre. Alors je m'éloignai pour quelques heures encore : la lune devait éclairer.

Elle éclaira en effet, et faiblement, comme pour ajouter à la solitude de ce monument désert. Pas un cri, pas
 100 un oiseau, pas un mouvement n'interrompit le silence durant la nuit entière. Mais quand tout ce qui nous opprime est suspendu, quand tout dort et nous laisse au repos, les fantômes veillent dans notre propre cœur.

105 Le lendemain, je pris au midi. Pendant que | j'étais [102] entre les hauteurs, il fit un orage que je vis se former avec beaucoup de plaisir. Je trouvai facilement un abri dans ces rocs presque partout creusés ou suspendus les uns sur les autres. J'aimais à voir, du fond de mon antre,
 110 les genévriers et les bouleaux résister à l'effort des vents, quoique privés d'une terre féconde et d'un sol commode, et conserver leur existence libre et pauvre, quoiqu'ils n'eussent d'autre soutien que les parois des roches entr'ouvertes entre lesquelles ils se balançaient, ni d'autre
 115 nourriture qu'une humidité terreuse amassée dans les fentes où leurs racines s'étaient introduites.

Dès que la pluie diminua, je m'enfonçai dans les bois humides et embellis. Je suivis les bords de la forêt vers Reclose, la Vignette et Bourron. Me rapprochant ensuite
 120 du petit mont Chauvet jusqu'à la Croix-Hérant, je me

dirigeai entre Malmontagne et la Route-aux-Nymphes. Je rentrai vers le soir avec quelque regret, et content de ma course ; si toutefois quelque chose peut me donner précisément du plaisir ou du regret.

12, Il y a dans moi un dérangement, une sorte de délire, qui n'est pas celui des passions : qui n'est pas non plus de la folie : c'est le désordre des ennuis ; c'est la discordance qu'ils ont commencée entre moi et les choses ; c'est l'inquiétude que des besoins long-temps comprimés
130 ont mise à la place des désirs.

Je ne veux plus de désirs, ils ne me trompent | point. [103]
Je ne veux pas qu'ils s'éteignent, ce silence absolu serait plus sinistre encore. Cependant c'est la vaine beauté d'une rose devant l'œil qui ne s'ouvre plus ; ils montrent ce
135 que je ne saurais posséder, ce que je puis à peine voir. Si l'espérance semble encore jeter une lueur dans la nuit qui m'environne, elle n'annonce rien que l'amertume qu'elle exhale en s'éclipsant ; elle n'éclaire que l'étendue de ce vide où je cherchais, et où je n'ai rien trouvé.

140 De* doux climats, de beaux lieux, le ciel des nuits, des sons particuliers, d'anciens souvenirs ; les temps, l'occasion ; une nature belle, expressive, des affections sublimes, tout a passé devant moi ; tout m'appelle, et tout m'abandonne. Je suis seul ; les forces de mon cœur ne sont
145 point communiquées, elles réagissent dans lui, elles attendent : me voilà dans le monde, errant, solitaire au milieu de la foule qui ne m'est rien ; comme l'homme frappé dès long-temps d'une surdité accidentelle, et dont l'œil avide se fixe sur tous ces êtres muets qui passent et
150 s'agitent devant lui. Il voit tout, et tout lui est refusé ; il devine les sons qu'il aime, il les cherche, et ne les entend

141. sons ineffables, d'anciens A B — 148. accidentelle, dont A B.

pas ; il souffre le silence de toutes choses au milieu du bruit du monde. Tout se montre à lui, il ne saurait rien saisir : l'harmonie universelle est dans les choses extérieures, elle est dans son imagination, elle n'est plus dans son cœur ; il est séparé de l'ensemble des êtres, il n'y a plus de contact ; tout existe en vain devant lui, il vit [104] seul, il est absent dans le monde vivant.

LETTRE XXIII.

Fontainebleau, 18 octobre, II.

L'homme connaîtrait-il aussi la longue paix de l'automne, après l'inquiétude de ses fortes années ? comme le feu, après s'être hâté de consumer, dure en s'éteignant.

Long-temps avait l'équinoxe, les feuilles tombaient en quantité, cependant la forêt conservait encore beaucoup de sa verdure et toute sa beauté. Il y a plus de quarante jours, tout paraissait devoir finir avant le temps, et voici que tout subsiste par-delà le terme prévu ; recevant, aux limites de la destruction, une durée prolongée, qui, sur le penchant de sa ruine, s'arrête avec beaucoup de grâce ou de sécurité, et qui, s'affaiblissant dans une douce lenteur, semble tenir à la fois et du repos de la mort qui s'offre, et du charme de la vie perdue.

LETTRE XXIV.

Fontainebleau, 28 octobre, II.

Lorsque les frimas s'éloignent, je m'en aperçois à peine : le printemps passe, et ne m'a pas attaché ; l'été [105] passe, je ne le regrette point. Mais je me plais à marcher sur les feuilles tombées, aux derniers beaux jours, dans la forêt dépouillée.

D'où* vient à l'homme la plus durable des jouissances de son cœur, cette volupté de la mélancolie, ce charme plein de secrets, qui le fait vivre de ses douleurs et s'aimer encore dans le sentiment de sa ruine ? Je m'attache à la saison heureuse qui bientôt ne sera plus : un intérêt tardif, un plaisir qui paraît contradictoire, m'amène à elle lorsqu'elle va finir. Une même loi morale me rend pénible l'idée de la destruction, et m'en fait aimer ici le sentiment dans ce qui doit cesser avant moi. Il est naturel que nous jouissions mieux de l'existence périssable, lorsque, avertis de toute sa fragilité, nous la sentons néanmoins durer en nous. Quand la mort nous sépare des choses, elles subsistent sans nous. Mais à la chute des feuilles, la végétation s'arrête, elle meurt ; nous, nous restons pour des générations nouvelles. L'automne est délicieux parce que le printemps doit venir encore pour nous.

Le printemps est plus beau dans la nature ; mais l'homme a tellement fait que l'automne est plus doux. La verdure qui naît, l'oiseau qui chante, la fleur qui s'ouvre ; et ce

14. alors qu'elle A B — 19-20. sépare de tout, tout reste pourtant : tout subsiste sans nous A B — 22. nouvelles et l'automne A B — 23. délicieuse A B — 26. douce A B.

feu qui revient affermir la vie, ces ombrages qui protègent d'obscurs asiles ; et ces herbes fécondes, ces fruits
 30 sans culture, ces nuits faciles qui permettent l'indépendance ! Saison de bonheur ! je vous redoute trop dans mon | ardente inquiétude. Je trouve plus de repos vers [106]
 le soir de l'année : la saison où tout paraît finir est la seule où je dorme en paix sur la terre de l'homme.

LETTRE XXV.

Fontainebleau, 6 novembre, II.

Je quitte mes bois. J'avais eu quelque intention d'y rester pendant l'hiver ; mais si je veux me délivrer enfin
 5 des affaires qui m'ont rapproché de Paris, je ne puis les négliger plus long-temps. On me rappelle, on me presse, on me fait entendre que puisque je reste tranquillement à la campagne, apparemment je puis me passer que tout cela finisse. Ils ne se doutent guère de la manière dont
 10 j'y vis : s'ils le savaient, ils diraient plutôt le contraire, ils croiraient que c'est par économie.

Je crois encore que même sans cela je me serais décidé à quitter la forêt. C'est avec beaucoup de bonheur que je suis parvenu à être ignoré jusqu'à présent. La fumée
 15 me trahirait ; je ne saurais échapper aux bûcherons, aux charbonniers, aux chasseurs ; je n'oublie pas que je suis dans un pays très-policé. D'ailleurs je n'ai pu prendre les arrangemens qu'il faudrait pour vivre ainsi en toute saison ; il pourrait m'arriver de ne savoir trop que devenir

33. année : et la A B.

XXV. — 10. vis ; car s'ils A B — 11. croiraient bonnement que A B.

20 pendant les neiges molles, pendant les dégels et les pluies
froides. | [107]

Je vais donc laisser la forêt, le mouvement, l'habitude
rêveuse, et la faible mais paisible image d'une terre
libre.

25 Vous me demandez ce que je pense de Fontainebleau,
indépendamment et des souvenirs qui pouvaient me le
rendre plus intéressant, et de la manière dont j'y ai passé
ces momens-ci.

Cette terre-là est peu de chose en général, et il faut
30 aussi fort peu de chose pour en gâter les meilleurs
recoins. Les sensations que peuvent donner les lieux
auxquels la nature n'a point imprimé un grand caractère
sont nécessairement variables et en quelque sorte précaires.
Il faut vingt siècles pour changer une *Alpe*. Un vent du
35 nord, quelques arbres abattus, une plantation nouvelle,
la comparaison avec d'autres lieux, suffisent pour rendre
des sites ordinaires très-différens d'eux-mêmes. Une
forêt remplie de bêtes fauves perdra beaucoup si elle n'en
contient plus ; et un endroit qui n'est qu'agréable perdra
40 plus encore si on le voit avec les yeux d'un autre âge.

J'aime ici l'étendue de la forêt, la majesté des bois
dans quelques parties, la solitude des petites vallées, la
liberté des landes sablonneuses ; beaucoup de hêtres et
de bouleaux ; une sorte de propreté et d'aisance exté-
45 rieure dans la ville ; l'avantage assez grand de n'avoir
jamais de boues, et celui non moins rare de voir peu de
misère ; de | belles routes, une grande diversité de chemins, [108]
et une multitude d'*accidens*, quoique à la vérité trop

petits et trop semblables. Mais ce séjour ne saurait con-
50 venir réellement qu'à celui qui ne connaît et n'imagine
rien de plus. Il n'est pas un site d'un grand caractère auquel
on puisse sérieusement comparer ces terres basses, qui
n'ont ni vagues, ni torrens, rien qui étonne ou qui at-
tache ; surface monotone, à qui il ne resterait plus
55 aucune beauté si l'on en coupait les bois ; assemblage
trivial et muet de petites plaines de bruyère, de petits
ravins et de rochers mesquins uniformément amassés ;
terre des plaines dans laquelle on peut trouver beaucoup
d'hommes avides du sort qu'ils se promettent, et pas un
60 satisfait de celui qu'il a.

La paix d'un lieu semblable n'est que le silence d'un
abandon momentané ; sa solitude n'est point assez sau-
vage. Il faut à cet abandon un ciel pur du soir ; un ciel
incertain mais calme d'automne, le soleil de dix heures
65 entre les brouillards. Il faut des bêtes fauves errantes dans
ces solitudes : elles sont intéressantes et pittoresques,
quand on entend des cerfs bramer la nuit à des distances
inégales, quand l'écureuil saute de branches en branches
dans les beaux bois de Tillas avec son petit cri d'alarme.
70 Sons isolés de l'être vivant ! vous ne peuplez point les
solitudes, comme le dit mal l'expression vulgaire, vous
les rendez plus profondes, plus mystérieuses ; c'est par
vous qu'elles sont romantiques. |

[109]

LETTRE XXVI.

Paris, 9 février, troisième année.

Il faut que je vous dise toutes mes faiblesses, afin que vous me souteniez, car je suis bien incertain : quelque-
5 fois j'ai pitié de moi-même, et quelquefois aussi je sens autrement.

Quand je rencontre un cabriolet mené par une femme telle à peu près que j'en imagine, je vais droit le long du cheval jusqu'à ce que la roue me touche presque ; alors
10 je ne regarde plus, je serre le bras en me courbant un peu, et la roue passe.

Une fois j'étais ainsi dans l'imaginaire, les yeux occupés, sans être précisément fixes. Aussi fut-elle obligée d'arrêter ; j'avais oublié la roue : elle avait et de la jeu-
15 nesse et de la maturité ; elle était presque belle et extrêmement aimable. Elle retint son cheval, sourit à peu près, et parut ne pas vouloir sourire. Je la regardais encore, et sans voir ni le cheval ni la roue, je me trou-
vai lui répondre... Je suis sûr que mon œil était déjà
20 rempli de douleur. Le cheval fut détourné ; elle se penchait pour voir si la roue ne me toucherait pas. Je restai dans mon songe ; mais un peu plus loin, je heurtai du pied ces fagots que les fruitiers font pour vendre à des
pauvres : alors je ne vis plus rien. Ne serait-il pas temps
25 de prendre de la fermeté, d'entrer dans l'oubli ? Je veux dire, de ne s'occuper que de... ce qui convient à l'homme ? Ne faut-il pas laisser | toutes ces pué-
rilités [110] qui me fatiguent et m'affaiblissent ?

Je les voudrais bien ôter de moi ; mais je ne sais que

21. point. Je A B.

Obermann,

30 mettre à la place ; et quand je me dis, il faut être homme enfin, je ne trouve que de l'incertitude. Dans votre première lettre, dites-moi ce que c'est qu'être homme.

LETTRE XXVII.

Paris, 11 février, III.

Je ne conçois pas du tout ce qu'ils entendent par amour-propre. Ils le blâment, et ils disent qu'il en faut
5 avoir. J'aurais conclu de là que cet amour de soi et des convenances est bon et nécessaire ; qu'il est inséparable du sentiment de l'honneur, et que ses excès seuls étant funestes comme le doivent être tous les excès, il faut
10 considérer si les choses qu'on fait par amour-propre sont bonnes ou mauvaises, et non les critiquer uniquement parce que c'est l'amour-propre qui paraît les faire faire.

Ce n'est pas cela pourtant. Il faut avoir de l'amour-propre ; quiconque n'en a pas est un pied-plat : et il ne faut rien faire par amour-propre ; ce qui est bon pour soi-même, ou au moins indifférent, devient mauvais quand
15 c'est l'amour-propre qui nous y porte. Vous qui connaissez | mieux la société, expliquez-moi, je vous prie, ses [111] secrets. J'imagine qu'il vous sera plus facile de répondre à cette question-ci qu'à celle de ma dernière lettre. Au
20 reste, comme vous êtes brouillé avec l'idéal, voici un exemple, afin que le problème qu'il faut résoudre en soit un de science pratique.

Un étranger demeure depuis peu à la campagne chez des amis opulens ; il croit devoir à ses amis et à lui-

7. l'excès seul en étant funeste (*leçon qui n'a point passé dans les éditions suivantes*) A (erratum).

25 même de ne pas s'avilir dans l'opinion des gens de la maison, et il suppose que les apparences sont tout pour cette classe d'hommes. Il ne recevait point chez lui, il ne voyait personne de la ville : un seul individu, un parent qui vient par hasard, se trouve être un homme original
 30 et d'ailleurs peu aisé, dont la manière bizarre et l'extérieur assez commun doivent donner à des domestiques l'idée d'une condition basse. On ne parle pas à ces gens-là ; on ne peut pas les mettre au fait par un mot, on ne s'explique pas avec eux, ils ne savent pas qui vous êtes ;
 35 ils ne vous voient d'autre connaissance qu'un homme qui est loin de leur imposer et dont ils se permettent de rire : aussi le personnage dont je parle fut très-contrarié. On l'en blâme d'autant plus que c'est à l'occasion d'un parent : voilà une réputation d'amour-propre établie ; et
 40 cependant je trouve qu'elle n'est pas méritée. | [112]

 LETTRE XXVIII.

Paris, 27 février, III.

Vous ne pouviez me demander plus à propos d'où vient l'expression de pied-plat. Ce matin, je ne le savais
 5 pas plus que vous ; je crains bien de ne le pas savoir mieux ce soir, quoiqu'on m'ait dit ce que je vais vous rendre.

Puisque les Gaulois ont été soumis aux Romains, c'est qu'ils étaient faits pour servir ; puisque les Francs ont

36. leur en imposer A B — 37. la personne A B ; contrariée A B —
 40. qu'elle l'est bien mal à propos. A B.
 XXVIII. — 5. davantage A.

10 envahi les Gaules, c'est qu'ils étaient nés pour vaincre : conclusions frappantes. Or les Galles ou Welches avaient les pieds fort plats, et les Francs les avaient fort élevés. Les Francs méprisèrent tous ces pieds-plats, ces vaincus, ces serfs, ces cultivateurs; et maintenant que les descen-

15 dans des Francs sont très-exposés à obéir aux enfans des Gaulois, un pied-plat est encore un homme fait pour servir. Je ne me rappelle point où je lisais dernièrement qu'il n'y a pas en France une famille qui puisse prétendre, avec quelque fondement, descendre de cette horde du

20 Nord qui prit un pays déjà pris, et que ses maîtres ne savaient comment garder. Mais ces origines qui échappent à l'art par excellence, à la science héraldique, se trouvent prouvées par le fait. Dans la foule la plus confuse, on distinguera facilement les petits-neveux des

25 Scythes ¹, et tous les pieds-plats recon | naîtront leurs [113] maîtres. Je ne me ressouviens point des formes plus ou moins nobles de votre pied, mais je vous avertis que le mien est celui des conquérans : c'est à vous de voir si vous pouvez conserver avec moi le ton familial.

1. Plusieurs savans prétendent que les Francs sont le même peuple que les Russes, et qu'ainsi ils sont originaires de cette contrée dont les hordes semblent destinées de temps immémorial à dompter les nations, et à recommencer leur ouvrage.

14. ses cultivateurs (*faute d'impression*) A — 20. pris que A B.
Note, 1. et à. . . . recommencer A B.

LETTRE XXIX.

Paris, 2 mars, III.

Je n'aime pas un pays où le pauvre est réduit à demander au nom du ciel. Quel peuple que celui chez qui
5 l'homme n'est rien par lui-même !

Quand ce malheureux me dit : Que la bonne Vierge !...
Quand il m'exprime ainsi sa triste reconnaissance, je ne me sens point porté à m'applaudir dans un secret orgueil, parce que je suis libre de chaînes ridicules ou adorées,
10 et de ces préjugés contraires qui mènent aussi le monde,
Mais plutôt ma tête se baisse sans que j'y songe, mes yeux se fixent vers la terre, je me sens affligé, humilié, en voyant l'esprit de l'homme si vaste et si stupide.

Lorsque c'est un homme infirme qui mendie tout un
15 jour, avec le cri des longues douleurs, au milieu | d'une [114]
ville populeuse, je m'indigne, et je heurterais volontiers ces gens qui font un détour en passant auprès de lui, qui le voient et ne l'entendent pas. Je me trouve avec humeur au milieu de cette tourbe de plats tyrans ; j'ima-
20 gine un plaisir juste et mâle à voir l'incendie vengeur anéantir ces villes et tout leur ouvrage, ces arts de caprice, ces livres inutiles, ces ateliers, ces forges, ces chantiers. Cependant sais-je ce qu'il faudrait, ce que l'on peut faire ? Je ne voudrais rien.

25 Je regarde les choses positives : je rentre dans le doute ; je vois une obscurité profonde. J'abandonnerai l'idée même d'un monde meilleur ! Las et rebuté, je

3. point un A B — 4. nom de Dieu A B — 6. dit : Que le bon Jésus ! que la Vierge A B.

plains seulement une existence stérile et des besoins for-
tuits. Ne sachant où je suis, j'attends le jour qui doit
30 tout terminer et ne rien éclaircir.

A la porte d'un spectacle, à l'entrée pour les premières
loges, l'infortuné n'a pas trouvé un seul individu qui lui
donnât : ils n'avaient rien ; et la sentinelle qui veillait
pour les gens comme il faut le repoussa rudement. Il
35 alla vers le bureau du parterre, où la sentinelle chargée
d'un ministère moins auguste tâcha de ne pas l'aperce-
voir. Je l'avais suivi des yeux. Enfin un homme qui me
parut un garçon de boutique, et qui tenait déjà la pièce
qu'il fallait pour son billet, le refusa doucement, hésita,
40 chercha dans sa poche et n'en tira rien ; il finit par lui
donner la pièce d'argent, et s'en retourna. Le pauvre sen-
tit le sacrifice ; il le regardait s'en aller, et fit quelques [115]
pas selon ses forces : il était entraîné à le suivre.

LETTRE XXX.

Paris, 7 mars, III.

Il faisait sombre et un peu froid ; j'étais abattu, je
marchais parce que je ne pouvais rien faire. Je passai
5 auprès de quelques fleurs posées sur un mur à hauteur
d'appui. Une jonquille était fleurie. C'est la plus forte
expression du désir : c'était le premier parfum de l'année.
Je sentis tout le bonheur destiné à l'homme. Cette indi-
cible harmonie des êtres, le fantôme du monde idéal fut
10 tout entier dans moi ; jamais je n'éprouvai quelque chose

43. suivre : je vis qu'il le sentait bien A B,

de plus grand et de si instantané. Je ne saurais trouver
 quelle forme, quelle analogie, quel rapport secret a pu
 me faire voir dans cette fleur une beauté illimitée, l'ex-
 pression, l'élégance, l'attitude d'une femme heureuse et
 15 simple dans toute la grâce et la splendeur de la saison
 d'aimer. Je ne concevrai point cette puissance, cette
 immensité que rien n'exprimera; cette forme que rien ne
 contiendra; cette idée d'un monde meilleur, que l'on
 sent et que la nature n'aurait pas fait; cette lueur céleste
 20 que nous croyons saisir, qui nous passionne, qui nous
 entraîne, et qui n'est qu'une ombre indiscernable, errante,
 égarée dans le ténébreux abîme. | [116]

Mais cette ombre, cette image embellie dans le vague,
 puissante de tout le prestige de l'inconnu, devenue né-
 25 cessaire dans nos misères, devenue naturelle à nos
 cœurs opprimés, quel homme a pu l'entrevoir une fois
 seulement, et l'oublier jamais ?

Quand* la résistance, quand l'inertie d'une puissance
 morte, brute, immonde, nous entrave, nous enveloppe,
 30 nous comprime, nous retient plongés dans les incerti-
 tudes, les dégoûts, les puérités, les folies imbéciles ou
 cruelles; quand on ne sait rien, quand on ne possède
 rien; quand tout passe devant nous comme les figures
 bizarres d'un songe odieux et ridicule; qui réprimera
 35 dans nos cœurs le besoin d'un autre ordre, d'une autre
 nature ?

Cette lumière ne serait-elle qu'une lueur fantastique ?
 Elle séduit, elle subjugue dans la nuit universelle. On s'y
 attache, on la suit: si elle nous égare, elle nous éclaire
 40 et nous embrase. Nous imaginons, nous voyons une terre
 de paix, d'ordre, d'union, de justice, où tous sentent,

23. image élyséenne, embellie A B — 35. ordre, d'un (*faute d'impression*) A.

veulent et jouissent avec la délicatesse qui fait les plaisirs, avec la simplicité qui les multiplie. Quand on a eu la perception des délices inaltérables et permanentes ;
 45 quand on a imaginé la candeur de la volupté, combien les soins, les vœux, les plaisirs du monde visible sont vains et misérables ! Tout est froid, tout est vide ; on végète dans un lieu d'exil, et, du sein des dégoûts, on fixe dans sa patrie imaginaire ce cœur chargé d'ennuis.
 50 Tout ce qui l'occupe ici, tout ce qui l'arrête n'est plus qu'une chaîne avilissante : on ritait de pitié, si l'on n'était accablé de douleurs. Et lorsque l'imagination reportée vers ces lieux meilleurs compare un monde raisonnable au monde où tout fatigue et tout ennuie, l'on ne
 55 sait plus si cette grande conception n'est qu'une idée heureuse, et qui peut distraire des choses réelles, ou si la vie sociale n'est pas elle-même une longue distraction*.

[117]

LETTRE XXXI.

Paris, 30 mars, III.

J'ai beaucoup de soin dans les petites choses ; je songe alors à mes intérêts. Je ne néglige rien dans les détails,
 5 dans ces minuties qui feraient sourire de pitié des hommes raisonnables : si les choses sérieuses me semblent petites, les petites ont pour moi de la valeur. Il faudra que je me rende raison de ces bizarreries ; que je voie si je suis, par caractère, étroit et minutieux. S'il s'agissait de choses

XXXI. — 6. raisonnables : et si A B.

10 vraiment importantes, si j'étais chargé de la félicité d'un
 peuple, je sens que je trouverais une énergie égale à ma
 destinée sous ce poids difficile et beau. Mais j'ai honte
 des affaires de la vie civile : tous ces soins d'hommes ne
 sont, à mes tristes yeux, que des soucis d'enfans. Beau-
 15 coup de grandes choses ne me paraissent que des embar-
 ras misérables, où l'on s'engage avec plus de légèreté | [118]
 que d'énergie, et dans lesquels l'homme ne chercherait
 pas sa grandeur, s'il n'était affaibli et troublé par une
 perfection trompeuse.

20 Je vous le dis avec simplicité, si je vois ainsi, ce n'est
 pas ma faute, et je ne m'entête pas d'une vaine préten-
 tion : souvent j'ai voulu voir autrement, je ne l'ai jamais
 pu. Que vous dirai-je ? plus misérable qu'eux, je souffre
 parmi eux, parce qu'ils sont faibles ; et dans une nature
 25 plus forte, je souffrirais encore, parce qu'ils m'ont affaibli
 comme eux.

Si vous pouviez savoir comme je m'occupe de ces
 riens qu'on quitterait à douze ans ; comme j'aime ces
 ronds d'un bois dur et propre, qui servent d'assiette vers
 30 les montagnes ; comme je conserve de vieux journaux,
 non pas pour les relire, mais on pourrait envelopper
 quelque chose avec un papier souple ! Comme à la vue
 d'une planche bien régulière, bien unie, je dirais volon-
 tiers : Que cela est beau ! tandis qu'un bijou bien tra-
 35 vaillé me semble à peine curieux, et qu'une chaîne de
 diamans me fait hausser les épaules.

Je ne vois que l'utilité première ; les rapports indirects
 ont peine à me devenir familiers : je perdrais dix louis

18. troublé dans A B — 29. ronds de A B — 32. chose ! un papier
 simple [A (*erratum*) : souple] est si commode ! A B — 38. familiers ; et
 je A B.

avec moins de regret qu'un couteau bien proportionné
40 que j'aurais long-temps porté sur moi.

Vous me disiez il y a déjà du temps : Ne négligez
point vos affaires, et n'allez pas perdre ce qui vous reste ;
vous n'êtes point de caractère à | acquérir. Je crois que [119]
vous ne serez pas aujourd'hui d'un autre avis.

45 Suis-je borné aux petits intérêts ? Attribuerai-je ces singularités au goût des choses simples, à l'habitude des ennuis, ou bien sont-elles une manie puérile, signe d'inaptitude quant aux choses solides, mâles et généreuses ? C'est quand je vois tant de grands enfans, desséchés par
50 l'âge et par l'intérêt, parler d'occupations sérieuses ; c'est quand je porte l'œil du dégoût sur ma vie réprimée ; quand je considère tout ce que l'espèce humaine demande, et ce que nul ne fait ; c'est alors que je fronce le sourcil, que mon œil se fixe, et qu'un frémissement involontaire
55 fait trembler mes lèvres. Aussi mes yeux se creusent et s'abattent, et je deviens comme un homme fatigué de veilles. Un important m'a dit : Vous travaillez donc beaucoup ! Heureusement je n'ai pas ri. L'air laborieux manquait à ma honte.

60 Tous ces hommes qui, dans le fait, ne sont rien, et que pourtant il faut bien voir quelquefois, me dédommagent un peu de l'ennui qu'inspirent leurs villes. J'en aime assez les plus raisonnables ; ceux-là m'amuse.

42. affaires ; n'allez A B — 42-3. reste, car vous A B — 48. inaptitude aux A B — 49. séchés A B — 50. sérieuses (*en italiques*) A B.

LETTRE XXXII.

Paris, 29 avril, III.

Il y a quelque temps qu'à la Bibliothèque j'entendis nommer près de moi le célèbre L... Une | autre fois je [120]
 5 me trouvai à la même table que lui ; l'encre manquait, je lui passai mon écritoire : ce matin je l'aperçus en arrivant, et je me plaçai auprès de lui. Il eut la complaisance de me communiquer des idylles qu'il trouva dans un vieux manuscrit latin, et qui sont d'un auteur grec
 10 fort peu connu. Je copiai seulement la moins longue : l'heure de sortir approchait.

10. longue, car l'heure A B — 11. approchait. La voici telle que je viens de la traduire.

Je suis hors d'état de m'attacher à aucune chose, et je ne saurais plus m'occuper d'aucune. Malgré tous mes efforts, je reviens toujours à toi ;
 5 et mes idées, que je voudrais | un moment tourner vers d'autres objets [A, 194] me présentent toujours ton image. Il me semble que mon existence soit liée à la tienne, et que je ne sois pas tout entier là où tu n'es pas : toutes mes facultés seraient perdues si je ne t'aimais point.

Ecoute : je vais te parler simplement et comme un homme qui n'a pas
 10 besoin de cacher ce qu'il désire. Depuis que je t'ai vue, voici deux fois que l'hiver a glacé nos ruisseaux et blanchi nos prés ; mais il n'a pas refroidi mon cœur. Que deviendrai-je si je cesse de t'aimer ? Où seront mes plaisirs, et à quoi passerai-je ma vie ? Si tu m'ôtes l'espérance, que restera-t-il pour me soutenir ? Vois la fleur épuisée par les feux du
 15 soleil ; si on cesse de l'arroser, elle se flétrit, elle souffre, elle meurt.

Je suis bien jeune encore : si tu le veux, je t'aimerai longtemps. Nous vivrons dans la même vallée, et nos troupeaux iront dans les mêmes pâturages. Si les loups avides enlèvent tes agneaux, j'accourrai, je combattrai le loup furieux, je rapporterai près de toi l'agneau encore
 20 épouvanté. Tu me souriras en le rassurant ; et, comme | lui, j'oublierai [A, 195] le danger. Si la mortalité s'attache à mes brebis et qu'elle respecte les tiennes, je me consolerais en voyant qu'elle ne t'a rien enlevé. Si elle ravage ton troupeau, je t'offrirai mes brebis les plus douces, mes bœufs les plus beaux ; je les aimerai davantage si tu les acceptes, ils
 25 seront plus à moi quand je te les aurai donnés.

Lorsque les vents d'hiver souffleront dans la vallée, quand les frimas couvriront nos prairies, j'irai dans les forêts et je rapporterai les branches des ifs et des pins que l'hiver ne dépouille point : je couvrirai ton toit

24. accepte (*faute d'impression*) A.

LETTRE XXXIII.

Paris, 7 mai, III.

Si je ne me trompe, mes idylles ne sont pas fort intéressantes pour vous, me dit hier l'auteur dont je vous ai
5 parlé, qui me cherchait des yeux, et qui me fit signe
lorsque j'arrivai. J'allais tâcher de répondre quelque

d'une verdure nouvelle, et la neige ne pénétrera pas dans tes foyers.
30 Quand l'herbe renaîtra, et que la saison sera encore mauvaise, j'appellerai tes brebis ; elles sortiront avec les miennes, et tu resteras dans ta demeure. Mais aussi, dès qu'il y aura de beaux momens, j'observerai la fleur encore fermée ; j'écarterai l'ombre qui la retarderait, je t'apporterai la première qui fleurira.

35 Mais si tu me commandes de te fuir, | j'oublierai la feuille nouvelle. [A, 196]
Le soleil du printems et les jours d'été seront pour moi comme les brouillards qui finissent l'année, comme les nuits sombres de l'hiver. Je serai seul au milieu des pasteurs, comme si j'étais abandonné dans un pays stérile ; je serai muet au milieu de leurs chants ; et je m'éloignerai des sacrifices et des danses, afin de ne point importuner de ma
40 tristesse ceux qui peuvent avoir du plaisir*.

*(*En note*). La scène paraît être dans la partie élevée du Péloponèse. Ces peuples pasteurs étaient connus pour leurs mœurs simples et heureuses, entre Corinthe et Lacédémone déjà très-changée. Il y a beaucoup
45 de fictions sans doute dans ce qui a été dit des Arcadiens ; mais l'Arcadie était dans la Grèce ce qu'est la Suisse dans l'Europe occidentale. Même sol, même climat, mêmes habitudes, autant que cette ressemblance peut exister dans des lieux éloignés et dans des siècles fort différens.

50 Les Arcadiens avaient la manie de donner leurs hommes aux puissances voisines, et de les donner à la première venue, en sorte qu'ils se trouvaient quelquefois réduits à se battre les uns contre les autres. Voyez Thucydide, livre 7.

Ce service dans l'étranger, considéré sous d'autres rapports, | a fait [A, 197]
55 plus de mal aux Suisses qu'il n'en avait fait aux Arcadiens. Les Arcadiens différaient beaucoup des peuples chez lesquels leur jeunesse servait. Mais les vallées suisses devaient différer plus encore des capitales de leurs voisins. Les mœurs modernes ne sont à peu près que des habitudes ; elles n'ont pas la force, la sanction que des moyens, perdus
60 maintenant, donnaient aux Institutions anciennes. Les Suisses avaient donc doublement à craindre de perdre les leurs, lorsque la jeunesse, dont l'audace, l'inexpérience et l'activité frondent si volontiers les vieux usages, rapporterait les manières brillantes des grandes villes dans des rochers trop rustiques à leurs yeux.

65 Les Suisses ont été reconnus pour sages, parce qu'en effet ils ont eu

chose qui fût honnête et pourtant vrai, lorsqu'en me regardant, il m'en évita le soin, et ajouta aussitôt : Peut-être aimerez-vous mieux un fragment moral ou philosophique, qui a été attribué à Aristippe, dont Varron a parlé, et que depuis l'on a cru perdu. Il ne l'était pas pourtant, puisqu'il a été traduit au quinzième siècle en français de ce temps-là. Je l'ai trouvé manuscrit, et ajouté à la suite de Plutarque dans un exemplaire imprimé

des vues nationales lorsque les autres cabinets en avaient de ministérielles : mais pourquoi leurs guerres en Italie ? Pourquoi ? . . . et surtout pourquoi ce service dans l'étranger ? Pour entretenir le peuple dans l'art des guerriers, sans pourtant partager les fléaux de la perpétuelle agitation de l'Europe ? Ce motif, plausible, n'était pas suffisant : le temps en a fait voir les raisons, et elles seraient trop longues à dire. Pour remédier à un excédent de population ? Telle est la faiblesse de notre politique : elle sait éluder les maux, mais non les réparer ; elle n'ose surtout les prévenir.

75 Comment les anciens de la Suisse n'empêchèrent-ils pas ce mal dont ils ne pouvaient ignorer les dangers et la honte ? C'est qu'un peuple [A, 198] pauvre, au milieu des peuples qui aiment l'argent, et qui en ont, l'aime excessivement lui-même, dès qu'il commence à le connaître. C'est que dans les conseils et dans les assemblées des cantons, tandis que les 80 affaires du second ordre étaient réglées par des hommes mûrs, qui formaient le gouvernement, les questions importantes passaient à la pluralité des voix dans le corps en qui résidait la souveraineté. Or le souverain y était principalement composé de jeunes gens plus ou moins surpris de conduire l'Etat, ou plus avides de courses, de dangers et d'honneurs, que d'une prospérité obscure et tranquille ; de jeunes gens 85 plus occupés de montrer leur pouvoir, et d'entraîner les vieillards sous leurs lois, que de se soumettre eux-mêmes aux mœurs antiques et aux maximes que les vieillards voulaient conserver. C'est enfin que la Suisse n'avait pas une véritable diète ; et que son union imparfaite, 90 et troublée, selon les temps, soit par l'ambition de quelques-uns de ses confédérés, soit par l'opposition des religions, ne permettait guère de statuer sur ce qui eût paru attaquer l'indépendance individuelle des cantons.

Quoique cette confédération mérite d'être respectée autant peut-être 95 qu'aucune de celles dont l'histoire ait parlé, on pourrait observer que les cantons réunis en nombre suffisant, et à peu près délivrés de la crainte de l'Autriche, eussent dû revoir leurs constitutions dans une assemblée générale. En gardant chacun leur souveraineté et la différence de leurs lois, ils eussent consenti tous à régler selon l'intérêt [A, 199] commun, ce que l'intérêt de la patrie exigeait de tous. On eût réparé 100 les fautes qu'avait faites une politique fautive ou personnelle. Ces hommes simples et d'un sens droit, ces magistrats d'alors qui avaient

15 d'Amyot, que personne n'ouvrait, parce qu'il y manque beaucoup de feuilles.

J'ai avoué que n'étant pas un érudit, j'avais en effet le malheur d'aimer mieux les choses que les mots, | et que [121] j'étais beaucoup plus curieux des sentimens d'Aristippe
20 que d'une élogue, fût-elle de Bion ou de Théocrite.

On n'a point, à ce qu'il m'a paru, de preuves suffisantes que ce petit écrit soit d'Aristippe ; et l'on doit à sa mémoire de ne pas lui attribuer ce que peut-être il désavouerait. Mais s'il est de lui, ce Grec célèbre, aussi mal
25 jugé qu'Épicure, et que l'on a cru voluptueux avec mollesse, ou d'une philosophie trop facile, avait cependant cette sévérité qu'exigent la prudence et l'ordre, seule sévérité qui convienne à l'homme né pour jouir et passer sur la terre.

30 J'ai changé comme j'ai pu en français moderne ce langage quelquefois heureux, mais suranné, que j'ai eu de la peine à comprendre en plusieurs endroits. Voici donc tout ce morceau, intitulé dans le manuscrit *Manuel*

une patrie, et dont l'âme était pure, eussent achevé et consolidé le bonheur d'un pays, que sa situation, sa révolution très-heureuse, et
105 d'autres circonstances destinaient au bonheur. Ils eussent senti, par exemple, que Berne, Fribourg, etc., eurent des vues étroites, lorsque pour réprimer la noblesse, ils la gênèrent en la laissant subsister : c'était entretenir exprès un ennemi intérieur. Admettre des nobles, et leur ôter des prérogatives que l'on réserve à d'autres, ce n'est pas les
110 contenir, c'est les mécontenter, c'est préparer des troubles. Un corps dont la nature est de chercher et de vouloir les distinctions, qui ne peut cesser d'y prétendre, et dont l'existence est fondée sur elles, doit être ou expulsé ou réduit à une entière impuissance, ou enfin être mis au dessus de tout, si ce n'est par le pouvoir, au moins par les honneurs.
115 Mais il est contradictoire de recevoir des nobles, et de leur interdire ce que la noblesse cherche nécessairement ; de marquer la limite de leur élévation, tandis que la nature de la noblesse est de s'élever toujours ; et d'exiger de ceux d'entre eux à qui on accorde du pouvoir, qu'ils renoncent aux titres que l'opinion met | au dessus, et pour lesquels [A, 200]
120 seuls ordinairement les nobles cherchent le pouvoir.

Cette longue note s'écarte trop de son premier objet ; il est temps de la terminer. A B.

de *Pseusophanes*, à l'exception de près de deux lignes qu'on
 35 n'a pu déchiffrer.

MANUEL*.

Tu viens de t'éveiller sombre, abattu, déjà fatigué du
 temps qui commence. Tu as porté sur la vie le regard du
 dégoût; tu l'as trouvée vaine, pesante; dans une heure
 40 tu la sentiras plus tolérable: aura-t-elle donc changé?

Elle n'a point de forme déterminée. Tout ce que
 l'homme éprouve est dans son cœur; ce qu'il connaît [122]
 est dans sa pensée. Il est tout entier dans lui-même.

Quelles pertes peuvent t'accabler ainsi? Que peux-tu
 45 perdre? Est-il hors de toi quelque chose qui soit à toi?
 Qu'importe ce qui peut périr? Tout passe, excepté la
 justice cachée sous le voile des choses inconstantes. Tout
 est vain pour l'homme, s'il ne s'avance point d'un pas
 égal et tranquille, selon les lois de l'intelligence.

50 Tout s'agite autour de toi, tout menace: si tu te livres
 à des alarmes, tes sollicitudes seront sans terme. Tu ne
 posséderas pas les choses qui ne sauraient être possédées,
 et tu perdras ta vie, qui t'appartenait. Ce qui arrive passe
 à jamais. Ce sont des accidens nécessaires, qui s'en-
 55 gendrent en un cercle éternel: ils s'effacent comme
 l'ombre imprévue et fugitive.

Quels sont tes maux? des craintes imaginaires, des
 besoins d'opinion, des contrariétés d'un jour. Faible
 esclave! tu t'attaches à ce qui n'est point, tu sers des fan-
 60 tômes. Abandonne à la foule trompée ce qui est illusoire,
 vain et mortel. Ne songe qu'à l'intelligence, qui est le
 principe de l'ordre du monde, et à l'homme, qui en est

l'instrument : à l'intelligence qu'il faut suivre, à l'homme qu'il faut aider.

- 65 L'intelligence lutte contre la résistance de la matière, contre ces lois aveugles, dont l'effet inconnu fut nommé le hasard. Quand la force qui t'a été donnée a suivi l'intelligence, quand tu as | servi à l'ordre du monde, que [123] veux-tu davantage ? Tu as fait selon ta nature ; et qu'y
70 a-t-il de meilleur pour l'être qui sent et qui connaît, que de subsister selon sa nature ?

Chaque jour, en naissant à une nouvelle vie, souviens-toi que tu as résolu de ne point passer en vain sur cette terre. Le monde s'avance vers son but. Mais toi, tu t'ar-
75 rêtes, tu rétrogrades, tu restes dans un état de suspension et de langueur. Tes jours écoulés se reproduiront-ils dans un temps meilleur ? La vie se fond toute entière dans ce présent que tu négliges pour le sacrifier à l'avenir : le présent est le temps, l'avenir n'en est que l'appar-
80 rence.

Vis en toi-même, et cherche ce qui ne périt point. Examine ce que veulent nos passions inconsidérées ; de tant de choses, en est-il une qui suffise à l'homme ? L'intelligence ne trouve qu'en elle-même l'aliment de sa vie :
85 sois juste et fort. Nul ne connaît le jour qui doit suivre : tu ne trouveras point de paix dans les choses ; cherche-la dans ton cœur. La force est la loi de la nature : la puissance c'est la volonté ; l'énergie dans les peines est meilleure que l'apathie dans les voluptés. Celui qui obéit
90 et qui souffre est souvent plus grand que celui qui jouit ou qui commande. Ce que tu crains est vain, ce que tu désires est vain. Une seule chose te sera bonne, c'est d'être ce que la nature a voulu.

75. reste (*faute d'impression*) A — 79. n'est que son apparence A B — 86-7. cherche-là (*faute d'impression*) A.

Tu es intelligence et matière. Le monde n'est | pas autre [124]
 95 chose. L'harmonie modifie les corps, et le tout tend à la
 perfection par l'amélioration perpétuelle de ses diverses
 parties. Cette loi de l'univers est aussi la loi des indivi-
 dus.

.... Ainsi tout est bon quand l'intelligence le dirige ;
 100 et tout est mauvais quand l'intelligence l'abandonne. Use
 des biens du corps, mais avec la prudence qui les soumet
 à l'ordre. Une volupté que l'on possède selon la nature
 universelle est meilleure qu'une privation qu'elle ne de-
 mande pas, et l'acte le plus indifférent de notre vie est
 105 moins mauvais que l'effort de ces vertus sans but qui
 retardent la sagesse.

Il n'y a pas d'autre morale pour nous que celle du
 cœur de l'homme ; d'autre science ou d'autre sagesse que
 la connaissance de ses besoins, et la juste estimation des
 110 moyens de bonheur. Laisse la science inutile, et les sys-
 tèmes surnaturels, et les dogmes mystérieux. Laisse à des
 intelligences supérieures ou différentes ce qui est loin de
 toi : ce que ton intelligence ne discerne pas bien, cela ne
 lui fut point destiné.

115 Console, éclaire et soutiens tes semblables : ton rôle a
 été marqué par la place que tu occupes dans l'immensité
 de l'être vivant. Connais et suis les lois de l'homme, et
 tu aideras les autres hommes à les connaître, à les suivre.
 Considère et montre-leur le centre et la fin des choses ;
 120 qu'ils voient la raison de ce qui les surprend, l'instabilité
 de ce qui les trouble, le néant de ce qui les entraîne. | [125]

Ne t'isole point de l'ensemble du monde ; regarde tou-
 jours l'univers, et souviens-toi de la justice. Tu auras
 rempli ta vie, tu auras fait ce qui est de l'homme.

107. morale que A — 108. homme; ni d'autre A B — 113. toi
 (virgule) pas bien (deux points) A B.

LETTRE XXXIV.

EXTRAIT DE DEUX LETTRES.

Paris, 2 et 4 juin, III.

Les premiers acteurs vont quelquefois à Bordeaux, à
 5 Marseille, à Lyon ; mais le spectacle n'est bon qu'à Paris.
 La tragédie et la vraie comédie exigent un ensemble trop
 difficile à trouver ailleurs. L'exécution des meilleures
 pièces devient indifférente, ou même ridicule, si elles ne
 sont pas jouées avec un talent qui approche de la perfec-
 10 tion ; un homme de goût n'y trouve aucun agrément
 lorsqu'il n'y peut pas applaudir à une imitation noble et
 exacte de l'expression naturelle. Pour les pièces dont le
 genre est le comique du second ordre, il peut suffire que
 l'acteur principal ait un vrai talent. Le burlesque n'exige
 15 pas le même accord, la même harmonie ; il souffre plutôt
 des discordances, parce qu'il est fondé lui-même sur le
 sentiment délicat de quelques discordances ; mais dans un
 sujet héroïque on ne peut supporter des fautes qui font
 rire le parterre.

20 Il est des spectateurs heureux qui n'ont pas be | soin [126]
 d'une grande vraisemblance : ils croient toujours voir
 une chose réelle ; et de quelque manière qu'on joue, c'est
 une nécessité qu'ils pleurent dès qu'il y a des soupirs ou
 un poignard. Mais ceux qui ne pleurent pas ne vont
 25 guère au spectacle pour entendre ce qu'ils pourraient lire
 chez eux ; ils y vont pour voir comment on l'exprime, et
 pour comparer dans un même passage le jeu de tel avec
 celui de tel autre.

J'ai vu, à peu de jours de distance, le rôle difficile de
 30 Mahomet par les trois acteurs seuls capables de l'essayer.
 La R. . . . , mal costumé, débitant ses tirades d'une manière
 trop animée, trop peu solennelle, et pressant surtout à
 l'excès la dernière, ne m'a fait plaisir que dans trois ou
 quatre passages où j'ai reconnu ce tragédien supérieur
 35 qu'on admire dans les rôles qui lui conviennent mieux.

S.-P. joue bien ce rôle, il l'a bien étudié, il le raisonne assez bien, mais il est toujours acteur, et n'est point Mahomet.

B. m'a paru entendre vraiment ce rôle extraordinaire.
 40 Sa manière, extraordinaire elle-même, paraissait bien celle d'un prophète de l'Orient ; mais peut-être elle n'était pas aussi grande, aussi auguste, aussi imposante qu'il l'eût fallu pour un législateur conquérant, un envoyé du ciel destiné à convaincre par l'étonnement, à
 45 soumettre, à triompher, à régner. Il est vrai que Mahomet, *chargé des soins de l'autel et du trône*, n'était pas aussi
 fas | tueux que Voltaire l'a fait, comme il n'était pas non [127]
 plus aussi fourbe. Mais l'acteur dont je parle n'est peut-être pas même le Mahomet de l'histoire, tandis qu'il
 50 devrait être celui de la tragédie. Cependant il m'a plus satisfait que les deux autres, quoique le second ait un physique plus beau, et que le premier possède des moyens en général bien plus grands. B. seul a bien arrêté l'imprécation de Palmyre. S.-P. a tiré son *sabre* : je
 55 craignais qu'on ne se mît à rire. La R. y a porté la main, et son regard atterrait Palmyre ; à quoi servait donc cette main sur le cimenterre, cette menace contre une femme, contre Palmyre jeune et aimée ? B. n'était pas

31. M. . . . , mal A — 34. *tragédien (italiques)* A B — 36. S. . . . joue A — 54. S. . . . a A — 55. M. . . . y A.

même armé, ce qui m'a fait plaisir. Lorsque, las d'en-
60 tendre Palmyre, il voulut enfin l'arrêter, son regard pro-
fond, terrible, sembla le lui commander au nom d'un
Dieu, et la forcer de rester suspendue entre la terreur de
son ancienne croyance, et ce désespoir de la conscience et
de l'amour trompés.

65 Comment peut-on prétendre sérieusement que la
manière d'exprimer est une affaire de convention ? C'est
la même erreur que celle de ce proverbe si faux dans
l'acception qu'on lui donne ordinairement : il ne faut pas
disputer des goûts et des couleurs.

70 Que prouvait M. R. en chantant sur les mêmes notes :
J'ai perdu mon Eurydice, J'ai trouvé mon Eurydice ? Les
mêmes notes peuvent servir à exprimer la plus grande
joie, ou la douleur la plus amère ; on n'en disconvient
pas ; mais le sens musical est-il tout entier dans les [128]

75 notes ? Quand vous substituez le mot trouvé au mot
perdu, quand vous mettez la joie à la place de la douleur,
vous conservez les mêmes notes ; mais vous changez abso-
lument les moyens secondaires de l'expression. Il est
incontestable qu'un étranger qui ne comprendrait ni l'un
80 ni l'autre de ces deux mots ne s'y tromperait pourtant
pas. Ces moyens secondaires font aussi partie de la
musique : qu'on dise, si l'on veut, que la note est arbi-
traire.

Cette* pièce (*Mahomet*) est une des plus belles de Vol-
85 taire ; mais peut-être, chez un autre peuple, n'eût-il point
fait du prophète conquérant l'amant de Palmyre. Il est
vrai que l'amour de Mahomet est mâle, absolu, et même
un peu farouche ; il n'aime point comme Titus, mais

59. lassé A B — 61. profond et terrible A — 64. ligne de points A B —
83. ligne de points A B.

peut-être serait-il mieux qu'il n'aimât point. On connaît
 90 la passion de Mahomet pour les femmes ; mais il est probable que dans ce cœur ambitieux et profond, après tant d'années de dissimulation, de retraite, de périls et de triomphes, cette passion n'était pas de l'amour.¹

Cet amour pour Palmyre était peu convenable à ses
 95 hautes destinées et à son génie : l'amour n'est point à sa place dans un cœur sévère, que ses projets remplissent, que le besoin de l'autorité vieillit, qui ne connaît de plaisirs que par oubli, et pour qui le bonheur même ne serait qu'une distraction.

100 Que signifie : L'amour seul me console ? Qui le forçait à chercher le trône de l'Orient, à quitter ses femmes et son obscure indépendance pour porter | l'encensoir et le [129] sceptre et les armes ? L'amour seul me console ! Régler le sort des peuples, changer le culte et les lois d'une partie
 105 du globe, sur les débris du monde élever l'Arabie, est-ce donc une vie si triste, une inaction si léthargique ? C'est un soin difficile, sans doute, mais c'est précisément le cas de ne pas aimer. Ces nécessités du cœur commencent dans le vide de l'âme : qui a de grandes choses à faire a
 110 bien moins besoin d'amour.

Si du moins cet homme, qui dès long-temps n'a plus d'égaux, et qui doit régir en Dieu l'univers prévenu, si ce favori du Dieu des batailles aimait une femme qui pût
 115 l'aider à tromper l'univers, ou une femme née pour régner, une Zénobie ; si du moins il était aimé ; mais ce Mahomet, qui asservit la nature à son austérité, le voilà ivre d'amour pour un enfant qui ne pense pas à lui.

Il se peut qu'une nuit avec Laïs soit le plus grand plaisir

107. difficile : sans doute A B — 108. On sait que Cicéron a employé la même expression en parlant de l'amitié. (Note à nécessités) A B — 117. Ne faut-il pas lire une ? — 118. Je sais qu'une nuit de Palmyre est le plus A B.

de l'homme ; mais enfin ce n'est qu'un plaisir. S'occuper
 120 d'une femme extraordinaire, et dont on est aimé, c'est
 davantage, c'est un devoir même ; mais enfin ce n'est
 qu'un devoir secondaire.

Je ne conçois pas ces *puissances* à qui un regard d'une
 maîtresse fait la loi. Je crois sentir ce que peut l'amour ;
 125 mais un homme qui gouverne n'est pas à lui. L'amour
 entraîne à des erreurs, à des illusions, à des fautes ; et les
 fautes de l'homme puissant sont trop importantes, trop
 funestes, elles sont des malheurs publics.

Je n'aime pas ces hommes chargés d'un grand | pouvoir, [130]
 130 qui oublient de gouverner dès qu'ils trouvent à s'occuper
 autrement ; qui placent leurs affections avant leur affaire,
 et croient que si tout leur est soumis c'est pour leur amu-
 sement ; qui arrangent selon les fantaisies de leur vie
 privée les besoins des nations, et qui feraient hacher leur
 135 armée pour voir leur maîtresse. Je plains les peuples que
 leur maître n'aime qu'après toutes les autres choses qu'il
 aime, ces peuples qui seront livrés, si la fille de chambre
 d'une favorite s'aperçoit qu'on peut gagner quelque chose
 à les trahir.

LETTRE XXXV.

Paris, 8 juillet, III.

Enfin j'ai un homme sûr pour finir les choses dont le
 soin me retenait ici. D'ailleurs elles sont presque ache-
 5 vées : il n'y a plus de remède, et il est bien connu que

121. davantage : c'est un plaisir très grand, c'est un devoir A B.

me voilà ruiné. Il ne me reste pas même de quoi subsister jusqu'à ce qu'un événement, peut-être très-éloigné, vienne changer ma situation. Je ne sens pas d'inquiétude, et je ne vois pas que j'aie beaucoup perdu en perdant tout, puisque je ne jouissais de rien. Je puis devenir, il est vrai, plus malheureux que je n'étais ; mais je ne deviendrai pas moins heureux. Je suis seul, je n'ai que mes propres besoins ; assurément, tant que je ne serai ni malade, ni dans les fers, mon sort sera toujours supportable. Je crains peu le malheur, tant je suis las | d'être [131] inutilement heureux. Il faut bien que la vie ait des temps de revers ; c'est le moment de la résistance et du courage. On espère alors ; on se dit : Je passe la saison de l'épreuve, je consume mon malheur, il est vraisemblable que le bien lui succédera. Mais, dans la prospérité, lorsque les choses extérieures semblent nous mettre au nombre des heureux, et que pourtant le cœur ne jouit de rien, on supporte impatiemment de voir ainsi se perdre ce que la fortune n'accordera pas toujours. On déplore la tristesse du plus beau temps de la vie ; on craint ce malheur inconnu que l'on attend de l'instabilité des choses ; on le craint d'autant plus qu'étant malheureux, même sans lui, on doit regarder comme tout-à-fait insupportable ce poids nouveau dont il doit nous surcharger. C'est ainsi que ceux qui vivent dans leurs terres supportent mieux de s'y ennuyer pendant l'hiver, qu'ils appellent d'avance la saison triste, que l'été dont ils attendent les agrémens de la campagne.

Il ne me reste aucun moyen de remédier à rien de ce qui est fait, et je ne saurais voir quel parti je dois prendre jusqu'à ce que nous en ayons parlé ensemble ; ainsi je ne songe qu'au présent. Me voilà débarrassé de tous

soins : jamais je n'ai été si tranquille. Je pars pour Lyon :
 je passerai chez vous dix jours dans la plus douce insou-
 40 ciance, et nous verrons ensuite. | [132]

PREMIER FRAGMENT.

Cinquième année.

Si* le bonheur suivait la proportion de nos privations
 ou de nos biens, il y aurait trop d'inégalité entre les
 5 hommes. Si le bonheur dépendait uniquement du caractè-
 re, cette inégalité serait trop grande encore. S'il dépen-
 dait absolument de la combinaison du caractère et des
 circonstances, les hommes que favorisent de concert et
 leur prudence et leur destinée auraient trop d'avantages.
 10 Il y aurait des hommes très-heureux, et des hommes
 excessivement malheureux. Mais ce ne sont pas les cir-
 constances seules qui font notre sort ; ce n'est pas même
 le seul concours des circonstances actuelles avec la trace,
 ou avec l'habitude laissée par les circonstances passées,
 15 ou avec les dispositions particulières de notre caractère.
 La combinaison de ces causes a des effets très-étendus ;
 mais elle ne fait pas seule notre humeur difficile et cha-
 grine, notre mécontentement, notre dégoût des choses
 et des hommes, et de toute la vie humaine. Nous avons
 20 en nous-mêmes ce principe général de refroidissement,
 et d'aversion ou d'indifférence ; nous l'avons tous, indé-
 pendamment de ce que nos inclinations individuelles et
 nos habitudes peuvent faire pour y ajouter ou pour en
 affaiblir les suites. Une certaine modification de nos
 25 humeurs, une certaine situation de notre être, doivent

produire en nous | cette affection morale. C'est une nécessité que nous ayons de la douleur comme de la joie : nous avons besoin de nous fâcher contre les choses, comme nous avons besoin d'en jouir. [133]

30 L'homme ne saurait désirer et posséder sans interruption, comme il ne peut toujours souffrir. La continuité d'un ordre de sensations heureuses ou de sensations malheureuses ne peut subsister long-temps dans la privation absolue des sensations contraires. La mutabilité des
35 choses de la vie ne permet pas cette constance dans les affections que nous en recevons; et quand même il en serait autrement, notre organisation n'est pas susceptible d'invariabilité.

Si l'homme qui croit à sa fortune ne voit point le
40 malheur venir du dehors, il ne saurait tarder à le découvrir dans lui-même. Si l'infortuné ne reçoit pas de consolations extérieures, il en trouvera bientôt dans son cœur.

Quand nous avons tout arrangé, tout obtenu pour jouir toujours, nous avons peu fait pour le bonheur. Il faut
45 bien que quelque chose nous mécontente et nous afflige; si nous sommes parvenus à écarter tout le mal, ce sera le bien lui-même qui nous déplaira.

Mais si la faculté de jouir ou celle de souffrir ne peuvent être exercées, ni l'une ni l'autre, à l'exclusion totale
50 de celle que notre nature destine à la contre-balancer, chacune du moins peut l'être accidentellement beaucoup plus que l'autre; ainsi les circonstances, sans être tout pour nous, auront | pourtant une grande influence sur [134]
notre habitude intérieure. Si les hommes que le sort
55 favorise n'ont pas de grands sujets de douleur, les plus petites choses suffiront pour en exciter en eux; au défaut

de causes, tout deviendra occasion. Ceux que l'adversité poursuit, ayant de grandes occasions de souffrir, souffriront fortement; mais ayant assez souffert à la fois, ils ne
 60 souffriront pas habituellement : aussitôt que les circonstances les laisseront à eux-mêmes, ils ne souffriront plus, parce que le besoin de souffrir est satisfait en eux ; et même ils jouiront, parce que le besoin opposé réagit d'autant plus constamment, que l'autre besoin rempli
 65 nous a emportés plus loin dans la direction contraire ¹.

Ces deux forces tendent à l'équilibre ; mais elles n'y arrivent point, à moins que ce soit pour l'espèce entière. S'il n'y avait pas de tendance à l'équilibre, il n'y aurait pas d'ordre ; si l'équilibre s'établissait dans les détails,
 70 tout serait fixe, il n'y aurait pas de mouvement. Dans chacune de ces suppositions, il n'y aurait point un ensemble unique et varié, le monde ne serait pas.

Il me semble que l'homme très-malheureux, mais inégalement, et par reprises isolées, doit avoir une propension habituelle à la joie, au calme, | aux jouissances affectueuses, à la confiance, à l'amitié, à la droiture. [135]

L'homme très-malheureux, mais également, lentement, uniformément, sera dans une lutte perpétuelle des deux moteurs ; il sera d'une humeur incertaine, difficile, irritable.
 80 toujours imaginant le bien, et toujours par cette raison même, s'irritant du mal, minutieux dans le sentiment de cette alternative, il sera plus fatigué que séduit

1. Dans l'état de malheur, la réaction doit être plus forte, puisque la nature de l'être organisé le pousse plus particulièrement à son bien-être comme à sa conservation.

62-3. plus, car le A B — 65. emporté A B — 78-9. deux principes moteurs A B.

par les moindres illusions : il est aussitôt détrompé ; tout le décourage comme tout l'intéresse.

85 Celui qui est continuellement moitié heureux, en quelque sorte, et moitié malheureux, approchera de l'équilibre : assez égal, il sera bon plutôt que d'un grand caractère ; sa vie sera plus douce qu'heureuse ; il aura du jugement, et peu de génie.

90 Celui qui jouit habituellement, et sans avoir jamais de malheur visible, ne sera séduit par rien : il n'a plus besoin de jouir, et dans son bien-être extérieur, il éprouve secrètement un perpétuel besoin de souffrir. Il ne sera pas expansif, indulgent, aimant : mais il sera indifférent
95 dans la jouissance des plus grands biens, et susceptible de trouver un malheur dans le plus petit inconvénient. Habitué à ne pas éprouver de revers, il sera confiant, mais confiant en lui-même ou dans son sort, et non point envers les autres hommes : il ne sent pas le besoin de
100 leur appui ; et comme sa fortune est meilleure que celle du plus grand nombre, il est bien près de se sentir plus sage que tous. Il veut toujours | jouir, et surtout il veut [13 paraître jouir beaucoup, et cependant il éprouve un besoin interne de souffrir ; ainsi, dans le moindre pré-
105 texte, il trouvera facilement un motif de se fâcher contre les choses, d'être indisposé contre les hommes. N'étant pas vraiment bien, mais n'ayant pas à espérer d'être mieux, il ne désirera rien d'une manière positive ; mais il aimera le changement en général, et il l'aimera dans
110 les détails plus que dans l'ensemble. Ayant trop, il sera prompt à tout quitter. Il trouvera quelque plaisir, il mettra une sorte de vanité à être irrité, aliéné, souffrant, mécontent. Il sera difficile, il sera exigeant ; sans cela,

que lui resterait-il de cette supériorité qu'il prétend avoir
 115 sur les autres hommes, et qu'il affecterait encore, si même
 il n'y prétendait plus ? Il sera dur ; il cherchera à s'entourer
 d'esclaves, pour que d'autres avouent cette supériorité,
 pour qu'ils en souffrent du moins, quand lui-même n'en
 jouit pas.

120 Je doute qu'il soit bon à l'homme actuel d'être habi-
 tuellement fortuné, sans avoir jamais eu le sort contre
 lui. Peut-être l'homme heureux, parmi nous, est-il celui
 qui a beaucoup souffert, mais non pas habituellement et
 de cette manière lentement comprimante qui abat les
 125 facultés sans être assez extrême pour exciter l'énergie
 secrète de l'âme, pour la réduire heureusement à cher-
 cher en elle des ressources qu'elle ne se connaissait
 pas ¹. |

[137]

C'est un avantage pour la vie entière d'avoir été mal-
 130 heureux dans l'âge où la tête et le cœur commencent
 à vivre. C'est la leçon du sort : elle forme les hommes
 bons ² ; elle étend les idées, et mûrit les cœurs avant
 que la vieillesse les ait affaiblis ; elle fait l'homme assez
 tôt pour qu'il soit entièrement homme. Si elle ôte la joie
 135 et les plaisirs, elle inspire le sentiment de l'ordre et le
 goût des biens domestiques ; elle donne le plus grand
 bonheur que nous devons attendre, celui de n'en attendre

1. Tout cela, quoique exprimé d'une manière positive, ne doit
 pas être regardé comme vrai *rigoureusement*.

2. Il y a des hommes qu'elle aigrit, ceux qui ne sont point
 méchants, et non pas ceux qui sont bons.

122. est celui A B.

Note, 3. aigrit : c'est eux A B.

d'autre que de végéter utiles et paisibles. On est bien moins malheureux quand on ne veut plus que vivre : on
 140 est plus près d'être utile, lorsque étant encore dans la force de l'âge, on ne cherche plus rien pour soi. Je ne vois que le malheur qui puisse, avant la vieillesse, mûrir ainsi les hommes ordinaires.

La vraie bonté exige des conceptions étendues, une
 145 âme grande et des passions réprimées. Si la bonté est le premier mérite de l'homme, si les perfections morales sont essentielles au bonheur, c'est parmi ceux qui ont beaucoup souffert dans les premières années de la vie du cœur, que l'on trouvera les hommes les mieux organisés
 150 pour eux-mêmes et pour l'intérêt de tous, les hommes les plus justes, les plus sensés, les moins éloignés du bonheur, et le plus invariablement attachés à la vertu. | [138]

Qu'importe à l'ordre social qu'un vieillard ait renoncé aux objets des passions, et qu'un homme faible n'ait pas
 155 le projet de nuire ? De bonnes gens ne sont pas des hommes bons ; ceux qui ne font le bien que par faiblesse pourront faire beaucoup de mal dans des circonstances différentes. Susceptible de défiance, d'animosité, de superstition, et surtout d'entêtement, l'instrument aveugle
 160 de plusieurs choses louables où le portait son penchant, sera le vil jouet d'une idée folle qui dérangera sa tête, d'un manie qui gâtera son cœur, ou de quelque projet funeste auquel un fourbe saura l'employer.

Mais l'homme de bien est invariable : il n'a les passions
 165 d'aucune coterie, ni les habitudes d'aucun état ; on ne l'emploie pas ; il ne peut avoir ni animosité, ni ostentation, ni manies ; il n'est étonné ni du bien, parce qu'il l'eût fait également, ni du mal, parce qu'il est dans la

nature ; il s'indigne contre le crime, et ne hait pas le
 170 coupable ; il méprise la bassesse de l'âme, mais il ne
 s'irrite pas contre un ver à cause que le malheureux n'a
 point d'ailes.

Il n'est pas l'ennemi du superstitieux ; il n'a pas de
 superstitions contraires. Il cherche l'origine souvent très-
 175 sage¹ de tant d'opinions devenues insensées, et il rit de
 ce qu'on a ainsi pris le change. | Il a des vertus, non par [139]
 fanatisme, mais parce qu'il cherche l'ordre ; il fait le bien
 pour diminuer l'inutilité de sa vie ; il préfère les jouis-
 sances des autres aux siennes, car les autres peuvent jouir,
 180 et lui ne le peut guère ; il aime seulement à se réserver
 ce qui procure les moyens d'être bon à quelque chose et
 aussi de vivre sans trouble : il faut du calme à qui n'at-
 tend pas de plaisirs. Il n'est point défiant ; mais comme
 il n'est pas séduit, il pense quelquefois à contenir la faci-
 185 lité de son cœur : il sait s'amuser à être un peu victime,
 mais il n'entend pas qu'on le prenne pour dupe. Il peut
 avoir à souffrir de quelques fripons ; il n'est pas leur
 jouet. Il laissera parfois à de certains hommes à qui il
 est utile le petit plaisir de se donner en cachette les airs
 190 de le protéger. Il n'est pas content de ce qu'il fait, parce

1. Les idées obscures ou profondes s'altèrent avec le temps, et
 on s'habitue à les considérer sous un autre aspect : lorsqu'elles
 commencent à devenir fausses, le peuple commence à les trouver
 divines ; lorsqu'elles sont tout-à-fait absurdes, il veut mourir
 5 pour elles. Ce n'est que vingt siècles après qu'il aime autant
 travailler et boire.

173. car il n'a A B — 182. trouble, car il A B — 188. à certains A B.
 Note, 3. devenir absurdes A B — 4. lorsqu'elles le sont tout à fait,
 il A B.

qu'il sent qu'on pourrait faire beaucoup plus ; il l'est seulement un peu de ses intentions, sans être plus fier de cette organisation intérieure qu'il ne le serait d'avoir reçu un nez d'une belle forme. Il consumera ainsi ses
 195 heures en se traînant vers le mieux ; quelquefois d'un pas énergique quoique embarrassé ; plus souvent avec incertitude, avec un peu de faiblesse, avec le sourire du découragement.

Quand il est nécessaire d'opposer le mérite de | [140]
 200 l'homme à quelques autres mérites feints ou inutiles, par lesquels on prétend tout confondre et tout avilir, il dit que le premier mérite est l'imperturbable droiture de l'homme de bien, puisque c'est le plus certainement utile ; on lui répond qu'il est orgueilleux, et il rit. Il souffre
 205 les peines, il pardonne les torts domestiques ; on lui dit : Que ne faites-vous de plus grandes choses ? il rit. Ces grandes choses lui sont confiées ; il est accusé par les amis d'un traître, et condamné par celui qu'on trahit : il sourit, et s'en va. Les siens lui disent que c'est une injustice
 210 inouïe ; et il rit davantage.

 SECOND FRAGMENT.

Sixième année.

Je ne suis pas surpris que la* justesse des idées soit assez rare en morale. Les anciens, qui n'avaient pas l'ex-
 5 périence des siècles, ont plusieurs fois songé à mettre la destinée du cœur de l'homme entre les mains des sages.

210. ligne de points A B.

La politique moderne est plus profonde : elle a livré l'unique science aux prédicateurs, et à cette foule que les imprimeurs appellent hommes de lettres ; mais elle pro-
 10 tége solennellement l'art de faire des fleurs en sucre, et l'invention des perruques d'une nouvelle forme. | [141]

Dès que l'on observe les peines d'une certaine classe d'hommes, et qu'on commence à en découvrir les causes, on reconnaît qu'une des choses les plus nouvelles et les
 15 plus utiles que l'on pût faire serait de les prémunir contre des vérités qui les trompent, contre des vertus qui les perdent.

Le mépris de l'or est une chose absurde. Sans doute, préférer l'or à son devoir est un crime ; mais ne sait-on
 20 pas que la raison prescrit de préférer le devoir à la vie comme aux richesses ? Si la vie n'en est pas moins un bien en général, pourquoi l'or n'en serait-il pas aussi un ? Quelques hommes indépendans et isolés font très-bien
 25 de s'en passer ; mais tous ne sont pas dans ce cas, et ces déclamations si vaines, qui ont un côté faux, nuisent beaucoup à la vertu. Vous avez rendu contradictoires les principes de conduite ; si la vertu n'est que l'effort vers l'ordre, est-ce par tant de désordre et de confusion que vous prétendez y amener les hommes ? Pour moi, qui
 30 estime encore plus dans l'homme les qualités du cœur que celles de l'esprit, je pense néanmoins que l'instituteur d'un peuple trouverait plus de ressources pour contenir de mauvais cœurs que pour concilier des esprits faux.

35 Les chrétiens et d'autres ont soutenu que la continence perpétuelle était une vertu ; ils ne l'ont pas exigée des hommes, ils ne l'ont même conseillée qu'à ceux qui

prétendaient à la perfection. Quelque absolue et quelque indiscreète que doive être une loi qui vient du ciel, elle
 40 n'a pas osé da | vantage. Quand on demande aux hommes [142]
 de ne pas aimer l'argent, on ne saurait y mettre aussi
 trop de modération et de justesse. L'abnégation religieuse
 ou philosophique a pu conduire plusieurs individus à
 une indifférence sincère pour les richesses, et même pour
 45 toute propriété ; mais dans la vie ordinaire le désir de
 l'or est inévitable. Avec l'or, dans quelque lieu habité
 que je paraisse, je fais un signe ; ce signe dit : Que l'on
 me prévienne, que l'on me nourrisse, que l'on m'habille,
 que l'on me désennuie, que l'on me considère, que l'on
 50 serve moi et les miens, que tout jouisse auprès de moi ;
 si quelqu'un souffre, qu'il le déclare, ses peines sont
 finies ! Et comme il a été dit, il est fait.

Ceux qui méprisent l'or sont comme ceux qui méprisent
 la gloire, qui méprisent les femmes, qui méprisent les
 55 talents, la valeur, le mérite. Quand l'imbécillité de l'esprit,
 l'impuissance des organes, ou la grossièreté de l'âme
 rendent incapable d'user d'un bien sans le pervertir, on
 calomnie ce bien, ne voyant pas que c'est sa propre bas-
 sesse que l'on accuse. Un homme de mauvaises mœurs
 60 méprise les femmes, un raisonneur épais blâme l'esprit,
 un sophiste moralise contre l'argent. Sans doute, les
 faibles esclaves de leurs passions, des oisifs ingénieux, des
 bourgeois étonnés seront plus malheureux ou plus
 méchants quand ils seront riches. Ces gens-là doivent avoir
 65 peu, parce que, posséder ou abuser, c'est pour eux la
 même chose. Sans doute encore, celui qui devient riche

41. mettre trop A B — 59. homme crapuleux méprise A B — 62.
 3. les bourgeois A B.

et qui se | met à vivre le plus qu'il peut en riche, ne gagne [143]
pas, et quelquefois perd à changer de situation. Mais
pourquoi n'est-il pas mieux qu'auparavant ? c'est qu'il
70 n'est pas réellement plus riche : plus opulent, il est plus
géné et plus inquiet. Il a de grands revenus, et il s'arrange
si bien que le moindre incident les dérange, et qu'il accu-
mule des dettes jusqu'à sa ruine. Il est clair que cet
homme est pauvre. Centupler ses besoins, faire tout pour
75 l'ostentation ; avoir vingt chevaux parce qu'un tel en a
quinze, et si demain il en a vingt, en avoir bien vite
trente ; c'est s'embarasser dans les chaînes d'une pénurie
plus pénible et plus soucieuse que la première. Mais avoir
80 de la propreté, une certaine abondance, une élégance
simple, s'arrêter là quand même la fortune deviendrait
quatre fois plus grande, employer le reste à tirer un ami
d'embaras, à parer d'avance aux événemens funestes, à
donner à l'homme bon devenu malheureux ce qu'il a
85 donné dans sa jeunesse à de plus heureux que lui, à rem-
placer la vache de cette mère de famille qui n'en avait
qu'une, à envoyer du grain chez ce cultivateur dont le
champ vient d'être grêlé, à réparer le chemin où des
charrs ¹ ont versé, où les chevaux se blessent ; s'oc | cu- [144]
90 cuper selon ses facultés et ses goûts ; donner à ses enfans

1. Le mot char n'est pas usité en ce sens, du moins dans la plus grande partie de la France, où les charrettes à deux roues sont plus en usage. Mais en Suisse et dans plusieurs autres endroits, on nomme ainsi les chariots légers, les voitures de campagne à quatre roues qui y servent au lieu de charrettes.

89. sont versés A B.

des connaissances, l'esprit d'ordre et des talens : tout cela vaut bien la misère gauchement prônée par la fausse sagesse.

Le mépris de l'or, inconsidérément recommandé dans
95 l'âge qui en ignore la valeur, a souvent ôté à des hommes supérieurs un des plus grands moyens, et peut-être le plus sûr, de ne point vivre inutiles comme la foule.

Combien de jeunes personnes, dans le choix d'un maître, se piquent de compter les bien pour rien, et se
100 précipitent ainsi dans tous les dégoûts d'un sort précaire, et dans l'ennui habituel qui seul contient tant de maux !

Un homme sensé, tranquille, et qui méprise un caractère folâtre, se laisse séduire par quelque conformité dans les goûts ; il abandonne au vulgaire la gaieté, l'humeur riante, et même la vivacité, l'activité ; il prend une
105 femme sérieuse, triste, que la première contrariété rend mélancolique, que les chagrins aigrissent, qui avec l'âge devient taciturne, brusque, impérieuse, austère, et qui s'attachant avec humeur à se passer de tout, et se passant
110 bientôt de tout par humeur et pour en donner aux autres la leçon, rendra toute sa maison malheureuse.

Ce n'était pas dans un sens trivial qu'Épicure | disait : [145]
Le sage choisit pour ami un caractère gai et complaisant. Un philosophe de vingt ans passe légèrement sur ce conseil, et c'est beaucoup s'il n'en est pas révolté, car il a
115 rejeté les préjugés communs, mais il en sentira l'importance quand il aura quitté ceux de la sagesse.

C'est peu de chose de n'être point comme le vulgaire des hommes ; mais c'est avoir fait un pas vers la sagesse,
120 que de n'être plus comme le vulgaire des sages.

95. qui ignore sa valeur A B — 96. l'un A B — 100. sort gêné et précaire A B — 101. ligne de points A B — 108. taciturne, impérieuse, austère et brusque et qui A B.

LETTRE XXXVI.

Lyon, 7 avril, VI.

Monts* superbes, écroulement des neiges amoncelées,
 paix solitaire du vallon dans la forêt, feuilles jaunies
 5 qu'emporte le ruisseau silencieux ! que seriez-vous à
 l'homme, si vous ne lui parliez point des autres hommes ?
 La nature serait muette, s'ils n'étaient plus. Si je restais
 seul sur la terre, que me feraient, et les sons de la nuit
 austère, et le silence solennel des grandes vallées, et la
 10 lumière du couchant dans un ciel rempli de mélancolie,
 sur les eaux calmes ? La nature sentie n'est que dans les
 rapports humains, et l'éloquence des choses n'est rien
 que l'éloquence de l'homme. La terre féconde, les cieux
 immenses, les eaux passagères ne sont qu'une expression
 15 des rapports que nos cœurs produisent et contiennent. | [146]

Convenance entière ; amitié des anciens ! Quand celui
 qui possédait l'affection sans bornes recevait des tablettes
 où il voyait les traits de la main d'un ami, lui restait-il
 des yeux pour examiner alors les beautés d'un site, ou
 20 les dimensions d'un glacier ? Mais les relations de la vie
 humaine sont multipliées ; la perception de ces rapports
 est incertaine, inquiète, pleine de froideurs et de dégoûts ;
 l'amitié antique est toujours loin de nos cœurs ou de
 notre destinée. Les liaisons restent incomplètes entre l'es-
 25 poir et les précautions, entre les délices que l'on attend
 et l'amertume qu'on éprouve. L'intimité elle-même est
 entravée par les ennuis, ou affaiblie par le partage, ou
 arrêtée par les circonstances. L'homme vieillit, et son

3. Deux lignes de points avant Monts A B.

cœur rebuté vieillit avant lui. Si tout ce qu'il peut aimer
 30 est dans l'homme, tout ce qu'il évite est aussi dans lui.
 Là où sont tant de convenances sociales, là, et par une
 nécessité invincible, se trouvent aussi toutes les discor-
 dances. Ainsi, celui qui craint plus qu'il n'espère reste un
 peu éloigné de l'homme. Les choses mortes sont moins
 35 puissantes ; mais elles sont plus à nous, elles sont ce que
 nous les faisons. Elles contiennent moins ce que nous
 cherchons ; mais nous sommes plus assurés d'y trouver,
 à notre choix, les choses qu'elles contiennent. Ce sont
 les biens de la médiocrité, bornés, mais certains. La
 40 passion cherche l'homme, quelquefois la raison se trouve
 réduite à le quitter pour des choses moins bonnes et
 moins funestes. | Ainsi s'est formé un lien puissant de [147]
 l'homme avec cet ami de l'homme, pris hors de son es-
 pèce, et qui lui convient tant, parce qu'il est moins que
 45 nous, et qu'il est plus que les choses insensibles. S'il
 fallait que l'homme prît au hasard un ami, il lui vaudrait
 mieux le prendre dans l'espèce des chiens que dans celle
 des hommes. Le dernier de ses semblables lui donnerait
 moins de consolations et moins de paix que le dernier de
 50 ces animaux.

Et quand une famille est dans la solitude, non pas
 dans celle du désert, mais dans celle de l'isolement ;
 quand ces êtres faibles, souffrants, qui ont tant de moyens
 d'être malheureux, et si peu d'être satisfaits, qui n'ont
 55 que des instans pour jouir et qu'un jour pour vivre ;
 quand le père et sa femme, quand la mère et ses filles
 n'ont point de condescendance, n'ont point d'union,
 qu'ils ne veulent pas aimer les mêmes choses, qu'ils ne

31. par des conséquences d'une A B — 43. l'homme à A B — 52.
 isolement ou de la misère ; A B.

savent pas se soumettre aux mêmes misères, et soutenir
 60 ensemble, à distances égales, la chaîne des douleurs ;
 quand, par égoïsme ou par humeur, chacun, refusant ses
 forces, la laisse traîner pesamment sur le sol inégal, et
 creuser le long sillon où germent, avec une fécondité
 sinistre, les ronces qui les déchirent tous : O hommes !
 65 qu'êtes-vous donc pour l'homme ?

Quand une attention, une parole de paix, de bienveil-
 lance, de pardon généreux, sont reçues avec dédain, avec
 humeur, avec une indifférence qui glace. . . . nature uni-
 verselle ! tu l'as fait ainsi | pour que la vertu fût grande, [148]
 70 et que le cœur de l'homme devînt meilleur encore et plus
 résigné sous le poids qui l'écrase.

{ LETTRE XXXVII.

Lyon, 2 mai, VI.

J'ai des momens où je désespérerais de contenir l'in-
 quiétude qui m'agite. Tout m'entraîne alors et m'enlève
 5 avec une force immodérée : de cette hauteur, je retombe
 avec épouvante, et je me perds dans l'abîme qu'elle a
 creusé.

Si j'étais absolument seul, ces momens-là seraient
 intolérables ; mais j'écris, et il semble que le soin de
 10 vous exprimer ce que j'éprouve soit une distraction qui
 en adoucisse le sentiment. A qui m'ouvrirais-je ainsi ?
 quel autre supporterait le fatigant bavardage d'une manie

69. fût sublime A B.
 XXXVII. — 5. et de cette A B.

sombre, d'une sensibilité si vaine ? C'est mon seul plaisir de vous conter ce que je ne puis dire qu'à vous, ce que
15 je ne voudrais dire à nul autre, ce que d'autres ne voudraient pas entendre. Que m'importe le contenu de mes lettres ? Plus elles sont longues, ou plus j'y mets de temps, plus elles valent pour moi ; et si je ne me trompe, l'épaisseur du paquet ne vous a jamais rebuté. On parlerait ensemble pendant dix heures, pourquoi ne s'écrirait-on pas pendant deux ?

Je ne veux pas vous faire un reproche. Vous êtes | [149]
moins long, moins diffus que moi. Vos affaires vous fatiguent, vous écrivez avec moins de plaisir même à
25 ceux que vous aimez. Vous me dites ce que vous avez à me dire dans l'intimité ; mais moi solitaire, moi rêveur au moins bizarre, je n'ai rien à dire, et j'en suis d'autant plus long. Tout ce qui me passe par la tête, tout ce que je dirais en jasant, je l'écris si l'occasion se présente :
30 mais tout ce que je pense, tout ce que je sens, je vous l'écris nécessairement ; c'est un besoin pour moi. Quand je cesserai, dites que je ne sens plus rien, que mon âme s'éteint, que je suis devenu tranquille et raisonnable, que je passe enfin mes jours à manger, dormir, jouer aux
35 cartes. Je serais plus heureux !

Je voudrais avoir un métier ; il animerait mes bras et endormirait ma tête. Un talent ne vaudrait pas cela ; cependant si je savais peindre, je crois que je serais moins inquiet. J'ai été long-temps dans la stupeur, je
40 regrette de m'être éveillé. J'étais dans un abattement plus tranquille que l'abattement actuel.

De tous les momens rapides et incertains où j'ai cru dans ma simplicité qu'on était sur la terre pour y vivre,

aucun ne s'est embelli d'une erreur aussi durable, aucun
 45 ne m'a laissé de si profonds souvenirs que ces vingt
 jours d'oubli et d'espérance, où, vers l'équinoxe de mars,
 près du torrent, devant les rochers, entre la jacinthe
 heureuse et la simple violette, j'allai m'imaginer qu'il
 me serait donné d'aimer. † [150]

50 Je touchai ce que je ne devais jamais saisir. Sans
 goûts, sans espérance, j'aurais pu végéter ennuyé mais
 tranquille : je pressentais l'énergie humaine, mais dans
 ma vie ténébreuse, je supportais mon sommeil. Quelle
 force sinistre m'a ouvert le monde pour m'ôter les conso-
 55 lations du néant ?

Entraîné dans une activité expansive; avide de tout
 aimer, de tout soutenir, de tout consoler; toujours com-
 battu entre le besoin de voir changer tant de choses
 funestes et cette conviction qu'elles ne seront point
 60 changées, je reste fatigué des maux de la vie, et plus
 indigné de la perfide séduction des plaisirs, l'œil tou-
 jours arrêté sur l'immense amas des haines, des iniqui-
 tés, des opprobres et des misères de la terre égarée.

Et moi ! voici ma vingt-septième année : les beaux
 65 jours sont passés, je ne les ai pas même vus. Malheureux
 dans l'âge du bonheur, qu'attendrai-je des autres âges ?
 J'ai passé dans le vide et les ennuis la saison heureuse de
 la confiance et de l'espoir. Partout comprimé, souffrant,
 le cœur vide et navré, j'ai atteint, jeune encore, les
 70 regrets de la vieillesse. Dans l'habitude de voir toutes
 les fleurs de la vie se flétrir sous mes pas stériles, je suis
 comme ces vieillards que tout a fuis ; mais plus malheu-
 reux qu'eux, j'ai tout perdu long-temps avant de finir

46-7. mars, devant les rochers, près du torrent A B — 61. de ses
 plaisirs A B — 72. fui A B.

moi-même. Avec une âme avide, je ne puis reposer
75 dans ce silence de mort.

Souvenir des ans dès long-temps passés, des choses à
jamais effacées, des lieux qu'on ne reverra | pas, des [151]
hommes qui ont changé ! sentiment de la vie perdue !

Quels lieux furent jamais pour moi ce qu'ils sont pour
80 les autres hommes ? quels temps furent tolérables, et
sous quel ciel ai-je trouvé le repos du cœur ? J'ai vu le
remuement des villes, et le vide des campagnes, et l'aus-
térité des monts ; j'ai vu la grossièreté de l'ignorance, et
le tourment des arts ; j'ai vu les vertus inutiles, les succès
85 indifférens, et tous les biens perdus dans tous les maux ;
l'homme et le sort, toujours inégaux, se trompant sans
cesse, et dans la lutte effrénée de toutes les passions,
l'odieux vainqueur recevoir pour prix de son triomphe
le plus pesant chaînon des maux qu'il a su faire.

90 Si l'homme était conformé pour le malheur, je le
plaindrais bien moins ; et considérant sa durée passa-
gère, je mépriserais pour lui comme pour moi le tour-
ment d'un jour. Mais tous les biens l'entourent, mais
toutes ses facultés lui commandent de jouir, mais tout
95 lui dit : Sois heureux ; et l'homme a dit : Le bonheur
sera pour la brute ; l'art, la science, la gloire, la grandeur
seront pour moi. Sa mortalité, ses douleurs, ses crimes
eux-mêmes ne sont que la plus faible moitié de sa misère.
Je déplore ses pertes, le calme, le choix, l'union, la pos-
100 session tranquille. Je déplore cent années que des millions
d'êtres sensibles épuisent dans les sollicitudes et la con-
trainte, au milieu de ce qui ferait la sécurité, la liberté,
la joie ; et vivant | d'amertume sur une terre voluptueuse, [152]

99. pertes, l'indifférence, l'union A B — 100. que mille millions
A B.

parce qu'ils ont voulu des biens imaginaires et des biens
 105 exclusifs.

Cependant tout cela est peu de chose : je ne le voyais
 point il y a un demi-siècle, et dans un demi-siècle je ne
 le verrai pas.

Je me disais : S'il n'appartient pas à ma destinée de
 110 ramener à des mœurs primordiales une contrée circon-
 crite et isolée ; si je dois m'efforcer d'oublier le monde,
 et me croire assez heureux d'obtenir pour moi des jours
 tolérables sur cette terre séduite, je ne demande alors
 qu'un bien, qu'une ombre dans ce songe dont je ne
 115 veux plus m'éveiller. Il reste sur la terre, telle qu'elle est,
 une illusion qui peut encore m'abuser : elle est la seule ;
 j'aurais la sagesse d'en être trompé ; le reste n'en vaut
 pas l'effort. Voilà ce que je me disais alors ; mais le
 hasard seul pouvait m'en permettre l'inestimable erreur.
 120 Le hasard est lent et incertain ; la vie rapide, irrévocable :
 son printemps passe ; et ce besoin trompé, en achevant
 de perdre ma vie, doit enfin aliéner mon cœur et altérer
 ma nature. Quelquefois déjà je sens que je m'aigris, je
 m'indigne, mes affections se resserrent ; l'impatience
 125 rendra ma volonté farouche, et une sorte de mépris me
 porte à des desseins grands mais austères. Cependant
 cette amertume ne dure point dans toute sa force : je
 m'abandonne ensuite, comme si je sentais que les
 hommes distraits, et les choses incertaines, et ma vie si
 130 courte ne méritent pas l'in | quiétude d'un jour, et qu'un [153]
 réveil sévère est inutile quand on doit sitôt s'endormir
 pour jamais.

108. point A B — 109. destinée inféconde de A B — 127. et je A B.

LETTRE XXXVIII.

Lyon, 8 mai, VI.

J'ai été jusqu'à Blammont, chez le chirurgien qui a remis si adroitement le bras de cet officier tombé de cheval en revenant de Chessel.

Vous n'avez pas oublié comment, lorsque nous entrâmes chez lui, à cette occasion, il y a plus de douze ans, il se hâta d'aller cueillir dans son jardin les plus beaux abricots; et comment, en revenant les mains pleines, ce vieillard déjà infirme, heurta du pied le pas de la porte, ce qui fit tomber à terre presque tout le fruit qu'il tenait. Sa fille lui dit brusquement : Voilà comme vous faites toujours ; vous voulez vous mêler de tout, et c'est pour tout gâter ; ne pouvez-vous pas rester sur votre chaise ? c'est bien présentable à présent ! Nous avons le cœur navré, car il souffrait et ne répondait rien. Le malheureux ! il est plus malheureux encore. Il est paralytique ; il est couché dans un véritable lit de douleurs, il n'a auprès de lui que cette misérable qui est sa fille. Depuis plusieurs mois il ne parle plus ; mais le bras droit n'est pas encore attaqué, il s'en sert pour faire des signes. Il en fit que j'eus le chagrin de ne pouvoir expliquer ; il voulait dire à sa fille de m'offrir quel | que [154] chose. Elle ne l'entendit pas, et cela arrive très-souvent.

Lorsqu'il lui survint quelques affaires au dehors, j'en profitai pour que son malheureux père sût du moins que ses maux étaient sentis : il a encore une oreille assez bonne. Il me fit comprendre que cette fille, regardant sa fin

comme très-prochaine, se refusait à tout ce qui pourrait
 30 diminuer de quelques sous l'héritage assez considérable
 qu'il lui laisse ; mais que, quoiqu'il en eût bien des cha-
 grins, il lui pardonnait tout, afin de ne pas cesser d'ai-
 mer, à son dernier moment, le seul être qui lui restât à
 35 finir avec tant d'amertume dans sa propre maison ! Et nos
 lois ne peuvent rien !

Il faut qu'un tel abîme de misères touche aux percep-
 tions de l'immortalité. S'il* était possible que, dans un
 âge de raison, j'eusse manqué essentiellement à mon
 40 père, je serais malheureux toute ma vie, parce qu'il n'est
 plus, et que ma faute serait aussi irréparable que mons-
 trueuse. On pourrait dire, il est vrai, qu'un mal fait à
 celui qui ne le sent plus, qui n'existe plus, est actuelle-
 ment chimérique en quelque sorte et indifférent, comme
 45 le sont les choses tout-à-fait passées. Je ne saurais le
 nier ; cependant j'en serais inconsolable. La raison de ce
 sentiment est bien difficile à trouver. S'il n'était autre
 que le sentiment d'une chute avilissante dont on a perdu
 l'occasion de se relever avec une noblesse qui puisse
 50 consoler intérieurement, on trouverait ce même dédom-
 magement dans la vérité | de l'intention. Lorsqu'il ne [155]
 s'agit que de notre propre estime, le désir d'une chose
 louable doit nous satisfaire comme son exécution. Celle-
 ci ne diffère du désir que par les suites, et il n'en peut
 55 être aucune pour l'offensé qui ne vit plus. On voit pour-
 tant le sentiment de cette injustice dont les effets ne sub-
 sistent plus nous accabler encore, nous avilir, nous déchirer,
 comme si elle devait avoir des résultats éternels. On
 dirait que l'offensé n'est qu'absent, et que nous devons

46. et cependant A B — 47. trouver; car s'il A B — 55. L'on A B.

60 retrouver les rapports que nous avons avec lui, mais dans un état qui ne permettra plus de rien changer, de rien réparer, et où le mal sera perpétuel malgré nos remords.

L'esprit humain trouve toujours à se perdre dans cette
65 liaison des choses effectuées avec leurs conséquences inconnues. Il pourrait imaginer que ces conceptions d'un ordre futur et d'une suite sans borne aux choses présentes n'ont d'autres fondemens que la possibilité de leurs suppositions ; qu'elles doivent être comptées parmi
70 les moyens qui retiennent l'homme dans la diversité, dans les oppositions, dans la perpétuelle incertitude, où le plonge la perception incomplète des propriétés et de l'enchaînement des choses.

Puisque ma lettre n'est pas fermée, il faut que je cite
75 Montaigne. Je viens de rencontrer par hasard un passage si analogue à l'idée dont j'étais occupé, que j'en ai été frappé et satisfait. Il y a dans cette conformité de pensées un principe de joie secrète ; c'est elle qui rend l'homme nécessaire | à l'homme, parce qu'elle rend nos idées [156]
80 fécondes, parce qu'elle donne de l'assurance à notre imagination, et confirme en nous l'opinion de ce que nous sommes.

On ne trouve point dans Montaigne ce que l'on cherche, on rencontre ce qui s'y trouve. Il faut l'ouvrir
85 au hasard, et c'est rendre une sorte d'hommage à sa manière. Elle est très-indépendante, sans être burlesque ou affectée ; et je ne suis pas surpris qu'un Anglais ait mis les *Essais* au-dessus de tout. On a reproché à Montaigne deux choses qui le font admirable, et dont je n'ai nul
90 besoin de le disculper entre nous.

61. état de permanence qui (A: que, *faute d'impression*) A B — 69. et qu'elles A B — 71. et dans la A B — 74. je vous cite A B — 77. des A.

C'est au chapitre huitième du livre second qu'il dit :
 « Comme je scay, par une trop certaine expérience, il
 n'est aucune si douce consolation en la perte de nos
 amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir
 95 rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication. »

Cette entière communication avec l'être moral semblable à nous, et mis auprès de nous dans des rapports respectés, semble une partie essentielle du rôle qui nous
 100 est départi pour l'emploi de notre durée. Nous sommes mécontents de nous quand, l'acte étant fini, nous avons perdu sans retour le mérite de l'exécution dans la scène qui nous était confiée.

Ceci prouve, me direz-vous peut-être, que nous pres-
 105 sentons une autre durée. Je vous l'accorde, et nous conviendrons aussi que le chien, qui ne veut plus alimenter sa vie parce que son maître a perdu la sienne, et qui s'élan-
 ce dans le bûcher embrasé où l'on consume son corps, veut mourir avec lui parce qu'il croit fermement
 110 à l'immortalité, et qu'il a la certitude consolante de le rejoindre dans un autre monde. [157]

Je n'aime pas à rire de ce qu'on veut mettre à la place du désespoir, et cependant j'allais plaisanter si je ne m'étais retenu. La confiance dont l'homme se nourrit dans
 115 les opinions qu'il aime, et où il ne peut rien voir, est respectable, puisqu'elle diminue quelquefois l'amertume de ses misères ; mais il y a quelque chose de comique dans cette inviolabilité religieuse dont il prétend l'environner. Il n'appellerait pas sacrilège celui qui assurerait
 120 qu'un fils peut sans crime égorger son père ; il le conduirait à la maison des fous, et ne se fâcherait pas :

mais il devient furieux si on ose lui dire que peut-être il mourra comme un chêne ou un renard, tant il a peur de le croire. Ne saurait-il s'apercevoir qu'il prouve sa
125 propre incertitude ? Sa foi est aussi fausse que celle de certains dévots qui crieraient à l'impiété si l'on doutait qu'un poulet mangé le vendredi pût nous plonger dans l'enfer, et qui pourtant en mangent en secret; tant il y a de proportion entre la terreur d'un supplice éternel et
130 plaisir de manger deux bouchées de viande sans attendre le dimanche.

Que ne prend-on le parti de laisser à la libre fantaisie de chacun les choses dont on peut rire, et même les espérances que tous ne peuvent égale | ment recevoir ? [158]
135 La morale gagnerait beaucoup à abandonner la force d'un fanatisme éphémère, pour s'appuyer avec majesté sur l'inviolable évidence. Si vous voulez des principes qui parlent au cœur, rappelez ceux qui sont dans le cœur de tout homme bien organisé.

140 Dites : Sur une terre de plaisirs et de tristesse, la destination de l'homme est d'accroître le sentiment de la joie, de féconder l'énergie expansive, et de combattre, dans tout ce qui sent, le principe de l'avilissement et des douleurs...

TROISIÈME FRAGMENT.

DE L'EXPRESSION ROMANTIQUE, ET DU *RANZ*
DES VACHES.

Le romanesque séduit les imaginations vives et fleuris; le romantique suffit seul aux âmes profondes, à la véritable sensibilité. La nature est pleine d'effets romantiques dans les pays simples : une longue culture les détruit dans les terres vieilles, surtout dans les plaines dont l'homme s'assujettit facilement toutes les parties ¹.

10 Les effets romantiques sont les accens d'une langue que les hommes ne connaissent pas tous, et qui devient étrangère à plusieurs contrées. On | cesse bientôt de les entendre quand on ne vit plus avec eux; et cependant [159] cette harmonie romantique est la seule qui conserve à
15 nos cœurs les couleurs de la jeunesse et la fraîcheur de la vie. L'homme de la société ne sent plus ces effets trop éloignés de ses habitudes; il finit par dire : Que m'importe ? Il est comme ces tempéramens fatigués du feu desséchant d'un poison lent et habituel; il se trouve
20 vieilli dans l'âge de la force, et les ressorts de la vie sont relâchés en lui, quoiqu'il garde l'extérieur d'un homme.

Mais vous, que le vulgaire croit semblables à lui, parce que vous vivez avec simplicité, parce que vous

1. L'acception du mot romantique a changé depuis l'époque où ces lettres ont été écrites.

4. *Plusieurs points avant* Le A B.
La note manque A B.

avez du génie sans avoir les prétentions de l'esprit, ou
 25 simplement parce qu'il vous voit vivre, et que, comme
 lui, vous mangez et vous dormez ; hommes primitifs,
 jetés çà et là dans le siècle vain, pour conserver la trace
 des choses naturelles, vous vous reconnaissez, vous vous
 entendez dans une langue que la foule ne sait point,
 30 quand le soleil d'octobre paraît dans les brouillards sur
 les bois jaunés ; quand un filet d'eau coule et tombe dans
 un pré fermé d'arbres, au coucher de la lune ; quand
 sous le ciel d'été, dans un jour sans nuages, une voix de
 femme chante à quatre heures, un peu au loin, au milieu
 35 des murs et des toits d'une grande ville.

Imaginez une plaine d'une eau limpide et blanche. Elle
 est vaste, mais circonscrite ; sa forme oblongue et un peu
 circulaire se prolonge vers le | couchant d'hiver. Des [160]
 sommets élevés, des chaînes majestueuses la ferment de
 40 trois côtés. Vous* êtes assis sur la pente de la montagne,
 au-dessus de la grève du nord, que les flots quittent et
 recouvrent. Des rochers perpendiculaires sont derrière
 vous ; ils s'élèvent jusqu'à la région des nues ; le triste
 vent du pôle n'a jamais soufflé sur cette rive heureuse. A
 45 votre gauche, les montagnes s'ouvrent, une vallée tran-
 quille s'étend dans leurs profondeurs, un torrent descend
 des cimes neigeuses qui la ferment ; et quand le soleil
 du matin paraît entre les pics glacés, sur les brouillards,
 quand des voix de la montagne indiquent les chalets, au-
 50 dessus des prés encore dans l'ombre, c'est le réveil d'une
 terre primitive, c'est un monument de nos destinées
 méconnues !

Voici les premiers momens nocturnes ; l'heure du

27. jetez (*faute d'impression*) A — 43. ils montent A B — 48. entre
 leurs dents glacées A B.

repos et de la tristesse sublime. La vallée est fumeuse,
55 elle commence à s'obscurcir. Vers le midi, le lac est dans
la nuit ; les rochers qui le ferment sont une zone téné-
breuse sous le dôme glacé qui les surmonte, et qui
semble retenir dans ses frimas la lumière du jour. Ses
derniers feux jaunissent les nombreux châtaigniers sur les
60 rocs sauvages ; ils passent en longs traits sous les hautes
flèches du sapin alpestre ; ils brunissent les monts ; ils
allument les neiges ; ils embrasent les airs ; et l'eau sans
vagues, brillante de lumière et confondue avec les cieux,
est devenue infinie comme eux, et plus pure encore, plus
65 éthérée, plus belle. Son calme étonne, | sa limpidité [161]
trompe, la splendeur aérienne qu'elle répète semble creu-
ser ses profondeurs ; et sous ces monts séparés du globe
et comme suspendus dans les airs, vous trouvez à vos
pieds le vide des cieux et l'immensité du monde. Il y a
70 là un temps de prestige et d'oubli. L'on ne sait plus où
est le ciel, où sont les monts, ni sur quoi l'on est porté
soi-même ; on ne trouve plus de niveau, il n'y a plus
d'horizon ; les idées sont changées, les sensations incon-
nues : vous êtes sortis de la vie commune. Et lorsque
75 l'ombre a couvert cette vallée d'eau, lorsque l'œil ne dis-
cerne plus ni les objets ni les distances, lorsque le vent
du soir a soulevé les ondes, alors, vers le couchant, l'ex-
trémité du lac reste seule éclairée d'une pâle lueur ; mais
tout ce que les monts entourent n'est qu'un gouffre indis-
80 cernable, et au milieu des ténèbres et du silence vous
entendez, à mille pieds sous vous, s'agiter ces vagues
toujours répétées, qui passent et ne cessent point, qui
frémissent sur la grève à intervalles égaux, qui s'en-
gouffrent dans les roches, qui se brisent sur la rive, et

85 dont les bruits semblent résonner d'un long murmure dans l'abîme invisible.

C'est* dans les sons que la nature a placé la plus forte expression du caractère romantique ; c'est surtout au sens de l'ouïe que l'on peut rendre sensibles, en peu de traits et d'une manière énergique, les lieux et les choses extraordinaires. Les odeurs occasionnent des perceptions rapides et immenses, mais vagues ; celles de la vue semblent | intéresser plus l'esprit que le cœur : on admire [162] ce qu'on voit, mais on sent ce qu'on entend¹. La voix
95 d'une femme aimée sera plus belle encore que ses traits ; les sons que rendent des lieux sublimes feront une impression plus profonde et plus durable que leurs formes. Je n'ai point vu de tableau des Alpes qui me les rendit présentes comme le peut faire un air vraiment alpestre.
100 Le *ranz des vaches* ne rappelle pas seulement des souvenirs, il peint. Je sais que Rousseau a dit le contraire, mais je crois qu'il s'est trompé. Cet effet n'est point imaginaire ; il est arrivé que deux personnes, parcourant séparément les planches des *Tableaux pittoresques de la*
105 *Suisse*, ont dit toutes deux, à la vue du Grimsel : « Voilà où il faut entendre le ranz des vaches. » S'il est exprimé d'une manière plus juste que savante, si celui qui le joue le sent bien, les premiers sons nous placent dans les hautes vallées, près des rocs nus et d'un gris roussâtre,
110 sous le ciel froid, sous le soleil ardent. On est sur la

1. Le clavecin des couleurs était ingénieux ; celui des odeurs eût intéressé davantage.

85. bruits romantiques semblent A B — 87. et c'est A B — 93. davantage l'esprit A B — 104. planches de A — 108. sons vous A B.

croupe des sommets arrondis et couverte de pâturages. On se pénètre de la lenteur des choses et de la grandeur des lieux ; on y trouve la marche tranquille des vaches et le mouvement mesuré de leurs grosses cloches, près des
 115 nuages, dans l'étendue doucement inclinée depuis la crête des granits inébranlables jusqu'aux granits | ruinés des [163]
 ravins neigeux. Les vents frémissent d'une manière austère dans les mélèses éloignés ; on discerne le roulement du torrent caché dans les précipices qu'il s'est creusés durant
 120 de longs siècles. A ces bruits solitaires dans l'espace succèdent les accens hâtés et pesans des Küheren¹, expression nomade d'un plaisir sans gaieté, d'une joie des montagnes. Les chants cessent ; l'homme s'éloigne ; les cloches ont passé les mélèses , on n'entend plus que le choc
 125 des cailloux roulans, et la chute interrompue des arbres que le torrent pousse vers les vallées. Le vent apporte ou recule ces sons alpestres ; et quand il les perd, tout paraît froid, immobile et mort. C'est le domaine de l'homme qui n'a pas d'empressement. Il sort du toit bas
 130 et large, que les lourdes pierres assurent contre les tempêtes ; si le soleil est brûlant, si le vent est fort, si le tonnerre roule sous ses pieds, il ne le sait pas. Il marche

1. *Küher* en allemand, *Armailli* en roman, homme qui conduit les vaches aux montagnes, qui passe la saison entière dans les pâturages élevés, et y fait des fromages. En général, les Armailis restent ainsi quatre ou cinq mois dans les hautes Alpes, 5 entièrement séparés des femmes, et souvent même des autres hommes.

111. couverts A B (couverte dans C est-il voulu ou est-ce une faute d'impression)? — 119. creusé A — 130. que de A B.

Note, 4. et cinq A ; Hautes-Alpes (faute d'impression) A.

du côté où les vaches doivent être, elles y sont ; il les appelle, elles se rassemblent, elles s'approchent successi-
135 vement, et il retourne avec la même lenteur, chargé de ce lait destiné aux plaines qu'il ne connaîtra pas. Les vaches s'arrêtent, elles ruminent ; il n'y a plus de mouvement visible, | il n'y a plus d'hommes. L'air est froid, [164] le vent a cessé avec la lumière du soir ; il ne reste que
140 la lueur des neiges antiques, et la chute des eaux dont le bruissement sauvage, en s'élevant des abîmes, semble ajouter à la permanence silencieuse des hautes cimes, et des glaciers, et de la nuit (G).

LETTRE XXXIX.

Lyon, 11 mai, VI.

Ce que peut avoir de séduisant la multitude de rapports qui lient chaque individu à son espèce et à l'univers,
5 cette attente expansive que donne à un cœur jeune tout un monde à expérimenter, ce dehors inconnu et fantastique, ce prestige est décoloré, fugitif, évanoui. Ce monde terrestre offert à l'action de mon être est devenu aride et nu : j'y cherchais la vie de l'âme, il ne la contient
10 pas.

J'ai vu la vallée doucement éclairée dans l'ombre, sous la voile humide, charme vaporeux du matin ; elle était belle. Je l'ai vue changer et se flétrir : l'astre qui consume a passé sur elle ; il l'a embrasée, il l'a fatiguée
15 de lumière ; il l'a laissée sèche, vieillie et d'une stérilité pénible à voir. Ainsi s'est levé lentement, ainsi s'est

dissipé le voile heureux de nos jours. Il n'y a plus de ces demi-ténèbres, de ces espaces cachés qui plaisent tant à pénétrer. Il n'y a plus de clartés douteuses où se
 20 puissent reposer mes yeux. Tout est aride et fatigant, comme | le sable qui brûle sous le ciel de Sahara ; toutes [165] les choses de la vie, dépouillées de ce revêtement, présentent, dans une vérité rebutante, le savant et triste mécanisme de leur squelette découvert. Leur mouvemens
 25 continus, nécessaires, irrésistibles, m'entraînent sans m'intéresser, et m'agitent sans me faire vivre.

Voilà plusieurs années que le mal menace, se prépare, se décide, se fixe. Si le malheur du moins ne vient pas rompre cet uniforme ennui, il faudra que tout cela
 30 finisse.

LETTRE XL.

Lyon, 14 mai, VI.

J'étais près de la Saône, derrière le long mur où nous marchions autrefois ensemble, lorsque nous parlions de
 5 Tinian au sortir de l'enfance, que nous aspirions au bonheur, que nous avions l'intention de vivre. Je considérais cette rivière qui coulait de même qu'alors, et ce ciel d'automne, aussi tranquille, aussi beau que dans ces
 10 temps-là, dont il ne subsiste plus rien. Une voiture venait ; je me retirai insensiblement, et je continuai à marcher, les yeux occupés des feuilles jaunies que le vent promenait sur l'herbe sèche et dans la poussière du chemin. La

voiture s'arrêta ; M^{me} Del** était seule avec sa fille âgée de six ans. Je montai, et j'allai | jusqu'à sa campagne, où [166]
 15 je ne voulus pas entrer. Vous savez que M^{me} Del** n'a pas vingt-cinq ans, et qu'elle est bien changée : mais elle parle avec la même grâce simple et parfaite ; ses yeux ont une expression plus douloureuse et non moins belle. Nous n'avons rien dit de son mari ; vous vous rappelez
 20 qu'il a trente ans de plus qu'elle, et que c'est une sorte de financier fort instruit quand il s'agit de l'or, mais nul dans tout le reste. Femme infortunée ! Voilà une vie perdue ; et le sort semblait la lui promettre si heureuse ! Que lui manquait-il pour mériter le bonheur, et pour faire le
 25 bonheur d'un autre ? Quel esprit ! quelle âme ! quelle pureté d'intention ! Tout cela est inutile. Il y a bientôt cinq ans que je ne l'avais vue. Elle renvoyait sa voiture à la ville : je me fis descendre auprès de l'endroit où elle m'avait rencontré ; j'y restai fort tard.
 30 Comme j'allais rentrer, un homme âgé, faible, et qui paraissait abattu par la misère, s'approcha de moi en me regardant beaucoup : il me nomma, et me demanda quelques secours. Je ne sus pas le reconnaître pour le moment ; mais ensuite je fus accablé en me rappelant que
 35 ce ne pouvait être que ce professeur de *troisième*, si laborieux et si bon. Je me suis informé ce matin ; mais je ne sais si je pourrai découvrir le triste grenier où, sans doute, il passe ses derniers jours. L'infortuné aura cru que je ne voulais pas le reconnaître. Si je le trouve, il faut qu'il ait
 40 une chambre et quelques li | vres qui lui rendent ses [167]
 habitudes : il me semble qu'il y voit encore bien. Je ne sais ce que je dois lui promettre de votre part ; mar-

41. habitudes ; car il A B.

- quez-le moi : il ne s'agit pas d'un moment, mais du reste de sa vie. Je ne ferai rien sans savoir vos intentions.
- 45 J'avais passé plus d'une heure, je crois, à hésiter de quel côté j'irais pour marcher un peu. Quoique cet endroit fût plus loin de ma demeure, j'y fus entraîné ; apparemment c'était par le besoin d'une tristesse qui pût convenir à celle dont j'étais déjà rempli.
- 50 J'aurais volontiers affirmé que je ne la reverrais jamais. C'était une chose comme résolue, et cependant.... Son idée, quoique affaiblie par le découragement, par le temps, par l'affaiblissement même de ma confiance en un genre d'affections trop trompées ou trop inutiles, son idée se
- 65 trouvait liée aux sentimens de mon existence et de ma durée au milieu des choses. Je la voyais en moi, mais comme le souvenir ineffaçable d'un songe passé, comme ces idées de bonheur dont on garde l'empreinte, et qui ne sont plus de mon âge.
- 60 Car je suis un homme fait. Les dégoûts m'ont mûri : grâce à ma destinée, je n'ai d'autre maître que ce peu de raison qu'on reçoit d'en haut sans savoir pourquoi. Je ne suis point sous le joug des passions ; les désirs ne m'égareront pas, la volupté ne me corrompra pas. J'ai laissé là toutes
- 70 ces futilités des âmes fortes : je n'aurai point le ridicule de jouir des choses romanesques dont on doit re | venir. [168] ou d'être dupe d'un beau sentiment, Je me sens en état de voir avec indifférence un site heureux, un beau ciel, une action vertueuse, une scène touchante ; et, si j'y mettais assez d'importance, je pourrais, comme l'homme du meilleur ton, bâiller toujours en souriant toujours, m'amu-

43. moi : comme il A B — 44. vie, je A B ; avoir A B — 47. fus comme entraîné A B — 54. et trop A B — 55. trouvait comme liée A B — 64. point, la A B — 67. ni d'être A B.

ser consumé de chagrins, et mourir d'ennui avec beaucoup de calme et de dignité.

Dans le premier moment, j'ai été surpris de la voir, et
 75 maintenant je le suis encore, parce que je ne vois pas à
 quoi cela peut mener. Mais quelle nécessité y a-t-il que
 cela mène à quelque chose ? Que d'incidens isolés dans
 le cours du monde, ou qui n'ont pas de résultats que nous
 80 puissions connaître ! Je ne parviens pas à me défaire de
 cette sorte d'instinct qui cherche une suite et des consé-
 quences à chaque chose, surtout à celles que le hasard
 amène. Je veux toujours y voir et l'effet d'une intention,
 et un moyen de la nécessité. Je m'amuse de ce singulier
 penchant : il nous a fourni plus d'une occasion de rire
 85 ensemble ; et, dans ce moment-ci, je ne le trouve point
 du tout incommode.

Il est certain que, si j'avais su la rencontrer, je n'aurais
 pas été de ce côté : je crois pourtant que j'aurais eu tort.
 Un rêveur doit tout voir, et un rêveur n'a malheureusement
 90 ment pas grand'chose à craindre. Faudrait-il* d'ailleurs
 éviter tout ce qui tient à la vie de l'âme, et tout ce qui
 l'avertit de ses pertes ? le pourrait-on ? Une odeur, un
 son, un | trait de lumière me diront de même qu'il y a [169]
 autre chose dans la nature humaine que digérer et s'en-
 95 dormir. Un mouvement de joie dans le cœur du malheu-
 reux, ou le soupir de celui qui jouit, tout m'avertira de
 cette mystérieuse combinaison dont l'intelligence entretient
 et change sans cesse la suite infinie, et dont les corps
 ne sont que les matériaux qu'une idée éternelle arrange
 100 comme les figures d'une chose invisible, qu'elle roule
 comme des dés, qu'elle calcule comme des nombres.

Revenu sur le bord de la Saône, je me disais : L'œil est incompréhensible ! Non seulement il reçoit pour ainsi dire l'infini, mais il semble le reproduire. Il voit tout un
 105 monde ; et ce qu'il rend, ce qu'il peint, ce qu'il exprime est plus vaste encore. Une grâce qui entraîne tout, une éloquence douce et profonde, une expression plus étendue que les choses exprimées, l'harmonie qui fait le lien universel, tout cela est dans l'œil d'une femme. Tout
 110 cela, et plus encore, est dans la voix illimitée de celle qui sent. Lorsqu'elle parle, elle tire de l'oubli les affections et les idées ; elle éveille l'âme de sa léthargie, elle l'entraîne et la conduit dans tout le domaine de la vie morale. Lorsqu'elle chante, il semble qu'elle agite les
 115 choses, qu'elle les déplace, qu'elle les forme, et qu'elle crée des sentimens nouveaux. La vie naturelle n'est plus la vie ordinaire : tout est romantique, animé, enivrant. Là, assise en repos, ou occupée d'autre chose, elle nous emporte, elle nous précipite avec | elle dans le monde [170]
 120 immense ; et notre vie s'agrandit de ce mouvement sublime et calme. Combien, alors, paraissent froids ces hommes qui se remuent tant pour de si petites choses ! dans quel néant ils nous retiennent, et qu'il est fatigant de vivre parmi des êtres turbulens et muets !
 125 Mais quand tous les efforts, tous les talens, tous les succès, et tous les dons du hasard ont formé un visage admirable, un corps parfait, une manière finie, une âme grande, un cœur délicat, un esprit étendu, il ne faut qu'un jour pour que l'ennui et le découragement com-
 130 mencent à tout anéantir dans le vide d'un cloître, dans

102. disais, après l'avoir quittée : L'œil A B — 105. peut (*pour peint faute d'impression*) A — 113. sa vie A B — 127. fine A B. (*finie dans C n'est-il pas une faute d'impression ?*)

les dégoûts d'un mariage trompeur, dans la nullité d'une vie fastidieuse.

Je veux continuer à la voir. Elle n'attend plus rien, nous serons bien ensemble. Elle ne sera pas surprise que
 135 je sois consumé d'ennui, et je n'ai pas à craindre d'ajouter au sien. Notre situation est fixe, et tellement, que je ne changerai pas la mienne en allant chez elle dès qu'elle aura quitté la campagne.

Je me figure déjà avec quelle grâce riante et fatiguée
 140 elle reçoit une société qui l'excède, et avec quelle impatience elle attend le lendemain des jours de plaisir.

Je vois tous les jours à peu près les mêmes ennuis. Les concerts, les soirées, tous ces passe-temps sont le travail des prétendus heureux ; il leur est à charge, comme celui
 145 de la vigne l'est à l'homme de journée, et davantage : il [171]
 ne porte pas avec lui sa consolation, il ne produit rien.

LETTRE XLI.

Lyon, 18 mai, VI.

On dirait que le sort s'attache à ramener l'homme sous la chaîne qu'il a voulu secouer malgré le sort. Que m'a-t-il servi de tout quitter pour chercher une vie plus libre ? Si j'ai vu des choses selon ma nature, ce ne fut qu'en passant, sans en jouir, et comme pour redoubler en moi l'impatience de les posséder.

Je ne suis point l'esclave des passions, je suis plus mal-

135. point A B — 145. car il A B.
 XLI. — 3. L'on A B.

10 heureux : leur vanité ne me trompera point; mais enfin
 ne faut-il pas que la vie soit remplie par quelque chose ?
 Quand l'existence est vide, peut-elle satisfaire ? Si la vie
 du cœur n'est qu'un néant agité, ne vaut-il pas mieux la
 laisser pour un néant plus tranquille ? Il me semble que
 15 l'intelligence cherche un résultat; je voudrais que l'on me
 dit quel est celui de ma vie. Je veux quelque chose qui
 voile et entraîne mes heures : je ne saurais toujours les
 sentir rouler si pesamment sur moi, seules et lentes, sans
 désirs, sans illusions, sans but. Si je ne puis connaître de
 20 la vie que ses misères, est-ce un bien de l'avoir reçue ?
 est-ce une sagesse de la conserver ?

Vous ne pensez pas que, trop faible contre les | maux [172]
 de l'humanité, je n'ose même en soutenir la crainte: vous
 25 me connaissez mieux. Ce n'est point dans le malheur que
 je songerais à rejeter la vie. La résistance éveille l'âme et
 lui donne une attitude plus fière; l'on se retrouve enfin
 quand il faut lutter contre de grandes douleurs; on peut
 se plaire dans son énergie, on a du moins quelque chose
 30 à faire. Mais ce sont les embarras, les ennuis, les con-
 traintes, l'insipidité de la vie, qui me fatiguent et me
 rebutent. L'homme passionné peut se résoudre à souffrir,
 puisqu'il prétend jouir un jour; mais quelle considéra-
 tion peut soutenir l'homme qui n'attend rien ? Je suis las
 35 de mener une vie si vaine. Il est vrai que je pourrais
 prendre patience encore; mais ma vie passe sans que je
 fasse rien d'utile, et sans que je jouisse, sans espoir, comme
 sans paix. Pensez-vous qu'avec une âme indomptable,
 tout cela puisse durer de longues années ?
 40 Je croirais qu'il y a aussi une raison des choses phy-
 siques, et que la nécessité elle-même a une marche suivie,

une sorte de fin que l'intelligence peut pressentir. Je me demande quelquefois où me conduira cette contrainte qui m'enchaîne à l'ennui, cette apathie d'où je ne puis jamais
45 sortir ; cet ordre de choses nul et insipide dont je ne saurais me débarrasser, où tout manque, diffère, s'éloigne ; où toute probabilité s'évanouit ; où l'effort est détourné ; où tout changement avorte ; où l'attente est toujours trompée, même celle d'un malheur du moins énergique ; où
50 l'on dirait qu'une | volonté ennemie s'attache à me retenir dans un état de suspension et d'entraves, à me leurrer [173] par des choses vagues et des espérances évasives, afin de consumer ma durée entière sans qu'elle ait rien atteint, rien produit, rien possédé.

55 Je revois le triste souvenir des longues années perdues. J'observe comment cet avenir, qui séduit toujours, change et s'amoindrit en s'approchant. Frappé d'un souffle de mort à la lueur funèbre du présent, il se décolore dès l'instant où l'on veut jouir ; et laissant derrière lui les
60 séductions qui le masquaient et le prestige déjà vieilli, il passe seul, abandonné, traînant avec pesanteur son sceptre épuisé et hideux, comme s'il insultait à la fatigue que donne le glissement sinistre de sa chaîne éternelle. Lorsque
je pressens cet espace désenchanté où vont se traîner les
65 restes de ma jeunesse et de ma vie, lorsque ma pensée cherche à suivre d'avance la pente uniforme où tout coule et se perd, que trouvez-vous que je puisse attendre à son terme, et qui pourrait me cacher l'abîme où tout cela va finir ? Ne faudra-t-il pas bien que, las et rebuté, quand je
70 suis assuré de ne pouvoir rien, je cherche au moins du repos ? Et quand une force inévitable pèse sur moi sans

relâche, comment reposerai-je, si ce n'est en me précipitant moi-même ?

Il faut que toute chose ait une fin selon sa nature.

75 Puisque ma vie relative est retranchée du cours du monde, pourquoi végéter long-temps en | core inutile au monde [174] et fatigant à moi-même ? Pour le vain instinct d'exister ! pour respirer et avancer en âge ! pour m'éveiller amèrement quand tout repose, et chercher des ténèbres quand
80 la terre fleurit; pour n'avoir que le besoin des désirs, et ne connaître que le songe de l'existence ; pour rester déplacé, isolé sur la scène des afflictions humaines, quand nul n'est heureux par moi, quand je n'ai que l'idée du rôle d'un homme ; pour tenir à une vie perdue, lâche esclave,
85 que la vie repousse et qui s'attache à son ombre, avide de l'existence, comme si l'existence réelle lui était laissée, et voulant être misérablement faute d'oser n'être plus !

Que me feront les sophismes d'une philosophie douce et flatteuse, vain déguisement d'un instinct pusillanime,
90 vaine sagesse des patients qui perpétue les maux si bien supportés, et qui légitime notre servitude par une nécessité imaginaire ?

Attendez, me dira-t-on; le mal moral s'épuise par la durée même : attendez ; les temps changeront, et vous
95 serez satisfait ; ou s'ils restent semblables, vous serez changé vous-même. En usant du présent tel qu'il est, vous aurez affaibli le sentiment trop impétueux d'un avenir meilleur ; et quand vous aurez toléré la vie, elle deviendra bonne à votre cœur plus tranquille. — Une passion cesse,
100 une perte s'oublie, un malheur se répare: moi je n'ai point de passions, je ne plains ni perte ni malheur, rien qui puisse cesser, qui puisse être oublié, qui puisse être

réparé. Une passion nouvelle | peut distraire de celle qui [175]
 vieillit ; mais où trouverai-je un aliment pour mon cœur
 105 quand il aura perdu cette soif qui le consume ? Il désire
 tout, il veut tout, il contient tout. Que mettre à la place
 de cet infini qu'exige ma pensée ? Les regrets s'oublient,
 d'autres biens les effacent ; mais quels biens pourront
 tromper des regrets universels ? Tout ce qui est propre à
 110 la nature humaine appartient à mon être ; il a voulu s'en
 nourrir selon sa nature, il s'est épuisé sur une ombre
 impalpable : savez-vous quelque bien qui console du regret
 du monde ? Si mon malheur est dans le néant de ma vie,
 le temps calmera-t-il des maux que le temps aggrave, et
 115 dois-je espérer qu'ils cessent, quand c'est par leur durée
 même qu'ils sont intolérables ? — Attendez, des temps,
 meilleurs produiront peut-être ce que semble vous inter-
 dire votre destinée présente. — Hommes d'un jour, qui
 projetez en vieillissant, et qui raisonnez, pour un avenir
 120 reculé quand la mort est sur vos pas, en rêvant des illu-
 sions consolantes dans l'instabilité des choses, n'en senti-
 rez-vous jamais le cours rapide ? ne verrez-vous point
 que votre vie s'endort en se balançant, et que cette vicis-
 situde qui soutient votre cœur trompé ne l'agite que pour
 125 l'éteindre dans une secousse dernière et prochaine ? Si la
 vie de l'homme était perpétuelle, si seulement elle était
 plus longue, si seulement elle restait semblable jusque
 près de sa dernière heure, alors l'espérance pourrait me
 séduire, et j'attendrais peut-être ce qui du moins | serait [176]
 130 possible. Mais y a-t-il quelque permanence dans la vie ?
 Le jour futur peut-il avoir les besoins du jour présent, et
 ce qu'il fallait aujourd'hui sera-t-il bon demain ? Notre

121. ne sentirez vous jamais leur cours A B — 125. éteindre à jamais dans A B — 126. éternelle A B.

cœur change plus rapidement que les saisons annuelles ; leurs vicissitudes souffrent du moins quelque constance, 135 puisqu'elles se répètent dans l'étendue des siècles. Mais nos jours, que rien ne renouvelle, n'ont pas deux heures qui puissent être semblables : leurs saisons, qui ne se réparent pas, ont chacune leurs besoins ; s'il en est une qui ait perdu ce qui lui était propre, elle l'a perdu sans 140 retour, et nul autre âge ne saurait posséder ce que l'âge puissant n'a pas atteint. — C'est le propre de l'insensé de prétendre lutter contre la nécessité. Le sage reçoit les choses telles que la destinée les donne ; il ne s'attache qu'à les considérer sous les rapports qui peuvent les lui 145 rendre heureuses : sans s'inquiéter inutilement dans quelles voies il erre sur ce globe, il sait posséder, à chaque gîte qui marque sa course, et les douceurs de convenances et la sécurité du repos ; et devant sitôt trouver le terme de sa marche, il va sans effort, il s'égaré même sans inquié- 150 tude. Que lui servirait de vouloir davantage, de résister à la force du monde et de chercher à éviter des chaînes et une ruine inévitable ? Nul individu ne saurait arrêter le cours universel, et rien n'est plus vain que la plainte des maux attachés nécessairement à notre nature. — Si tout est né- 155 cessaire, que prétendez-vous opposer à mes ennuis ? Pourquoi les blâmer ? puis-je sentir autrement ? Si au contraire, notre sort particulier est dans nos mains, si l'homme peut choisir et vouloir, il existera pour lui des obstacles qu'il ne saurait vaincre et des misères auxquelles il ne 160 pourra soustraire sa vie ; mais tout l'effort du genre humain ne pourrait faire plus contre lui que de l'anéantir. Celui-

135. parce qu'elles A B — 143. que sa A B — 147. douceurs des A B (de dans C n'est-il pas une fautive d'impression ?) — 148. trouver, quoi qu'il arrive le A B.

là seul peut être soumis à tout qui veut absolument vivre ; mais celui qui ne prétend à rien ne peut être soumis à rien. Vous exigez que je me résigne à des maux inévitables ; je le veux bien aussi ; mais quand je consens à tout quitter, il n'y a plus pour moi de maux inévitables.

Les biens nombreux qui restent à l'homme dans le malheur même ne sauraient me retenir. Il y a plus de biens que de maux ; cela est vrai dans le sens absolu, et pourtant ce serait s'abuser étrangement que de compter ainsi. Un seul mal que nous ne pouvons oublier anéantit l'effet de vingt biens dont nous paraissions jouir ; et malgré les promesses du raisonnement, il est beaucoup de maux que l'on ne saurait cesser de sentir qu'avec des efforts et du temps, si du moins l'on n'est sectaire et un peu fanatique. Le temps, il est vrai, dissipe ces maux, et la résistance du sage les use plus vite encore ; mais l'industrielle imagination des autres hommes les a tellement multipliés, qu'ils seront toujours remplacés avant leur terme : et comme les biens passent ainsi que les douleurs, y eût-il dans l'homme dix plaisirs pour une seule peine, si l'amertume | d'une seule peine corrompt cent plaisirs [178] pendant toute sa durée, la vie sera au moins indifférente et inutile à qui n'a plus d'illusions. Le mal reste, le bien n'est plus : par quel prestige, pour quelle fin porterais-je la vie ? Le dénouement est connu ; qu'y a-t-il à faire encore ? La perte vraiment irréparable est celle des désirs.

Je sais qu'un penchant naturel attache l'homme à la vie ; mais c'est en quelque sorte un instinct d'habitude, il ne prouve nullement que la vie soit bonne. L'être, par cela qu'il existe, doit tenir à l'existence ; la raison seule peut lui faire voir le néant sans effroi. Il est remarquable que l'homme, dont la raison affecte tant de mépriser l'ins-

inct, s'autorise de ce qu'il a de plus aveugle pour justifier les sophismes de cette même raison.

On objectera que l'impatience habituelle tient à l'impétuosité des passions, et que le vieillard s'attache à la vie à mesure que l'âge le calme et l'éclaire. Je ne veux pas examiner en ce moment si la raison de l'homme qui s'éteint vaut plus que celle de l'homme dans sa force ; si chaque âge n'a pas sa manière de sentir convenable alors, et déplacée dans d'autres temps ; si enfin nos institutions stériles, si nos vertus de vieillards, ouvrage de la caducité, du moins dans leur principe, prouvent solidement en faveur de l'âge refroidi. Je répondrais seulement : Toute chose mélangée est regrettée au moment de sa perte ; une perte sans retour n'est jamais vue froidement après une longue possession : | notre imagination, que nous voyons [179] toujours dans la vie abandonner un bien dès qu'il est acquis, pour fixer nos efforts sur celui qui nous reste à acquérir, ne s'arrête dans ce qui finit que sur le bien qui nous est enlevé, et non sur le mal dont nous sommes délivrés.

Ce n'est pas ainsi que l'on doit estimer la valeur de la vie effective pour la plupart des hommes. Mais chaque jour de cette existence dont ils espèrent sans cesse, demandez-leur si le moment présent les satisfait, les mécontente, ou leur est indifférent ; vos résultats seront sûrs alors. Toute autre estimation n'est qu'un moyen de s'en imposer à soi-même ; et je veux mettre une vérité claire et simple à la place des idées confuses et des sophismes rebattus.

L'on me dira sérieusement : Arrêtez vos désirs ; bornez ces besoins trop avides ; mettez vos affections dans les

196. impatience de la vie tient A B — 197. s'y attache à mesure A B — 203. ouvrages A B — 208. et notre A B — 210. atteint, pour A B.

choses faciles. Pourquoi chercher ce que les circonstances
 225 éloignent ? Pourquoi exiger ce dont les hommes se passent
 si bien ? Pourquoi vouloir des choses utiles ? tant d'autres
 n'y pensent même pas ! Pourquoi vous plaindre des dou-
 leurs publiques ? Voyez-vous qu'elles troublent le som-
 meil d'un seul heureux ? Que servent ces pensers d'une
 230 âme forte, et cet instinct des choses sublimes ? Ne sauriez-
 vous rêver la perfection sans y prétendre amener la foule
 qui s'en rit, tout en gémissant ; et vous faut-il, pour jouir
 de votre vie, une existence grande ou simple, des cir-
 constances énergiques, des lieux choisis, des hommes et
 235 des choses selon | votre cœur ? Tout est bon à l'homme, [180]
 pourvu qu'il existe ; et partout où il peut vivre, il peut
 vivre content. S'il a une bonne réputation, quelques con-
 naissances qui lui veillent du bien, une maison et de
 quoi se présenter dans le monde, que lui faut-il davantage ?
 240 — Certes je n'ai rien à répondre à ces conseils qu'un
 homme mûr me donnerait, et je les crois très-bons en
 effet pour ceux qui les trouvent tels.

Cependant je suis plus calme maintenant, et je com-
 mence à me lasser de mon impatience même. Des idées
 245 sombres, mais tranquilles, me deviennent plus familières.
 Je songe volontiers à ceux qui, le matin de leurs jours,
 ont trouvé leur éternelle nuit ; ce sentiment me repose et
 me console, c'est l'instinct du soir. Mais pourquoi ce
 besoin des ténèbres ? pourquoi la lumière m'est-elle
 250 pénible ? Ils le sauront un jour ; quand ils auront changé,
 quand je ne serai plus.

Quand vous ne serez plus!... Méditez-vous un crime ?
 — Si, fatigué des maux de la vie, et surtout désabusé de

237. vivre bien. A B — 244. impatience elle-même A B — 246. qui,
 dans le A B.

ses biens, déjà suspendu sur l'abîme, marqué pour le
255 moment suprême, retenu par l'ami, accusé par le mora-
liste, condamné par ma patrie, coupable aux yeux de
l'homme social, j'avais à répondre à ses efforts, à ses
reproches, voici, ce me semble, ce que je pourrais dire :

J'ai tout examiné, tout connu ; si je n'ai pas tout
260 éprouvé, j'ai du moins tout pressenti. Vos douleurs ont
flétri mon âme ; elles sont intolérables parce | qu'elles [181]
sont sans but. Vos plaisirs sont illusoires, fugitifs, un
jour suffit pour les connaître et les quitter. J'ai cherché en
moi le bonheur, mais sans fanatisme ; j'ai vu qu'il n'était
265 pas fait pour l'homme seul : je le proposai à ceux qui
m'environnaient, ils n'avaient pas le loisir d'y songer.
J'interrogeai la multitude que flétrit la misère, et les pri-
vilégiés que l'ennui opprime ; ils m'ont dit : Nous souf-
frons aujourd'hui, mais nous jouirons demain. Pour moi,
270 je sais que le jour qui se prépare va marcher sur la trace
du jour qui s'écoule. Vivez, vous que peut tromper encore
un prestige heureux ; mais moi, fatigué de ce qui peut
égarer l'espoir, sans attente et presque sans désir, je ne
dois plus vivre. Je juge la vie comme l'homme qui des-
275 cend dans la tombe ; qu'elle s'ouvre donc pour moi : recu-
lerais-je le terme quand il est déjà atteint ? La nature offre
des illusions à croire et à aimer ; elle ne lève le voile
qu'au moment marqué pour la mort : elle ne l'a pas levé
pour vous, vivez ; elle l'a levé pour moi, ma vie n'est
280 déjà plus.

Il se peut que le vrai bien de l'homme soit son indépen-
dance morale, et que ses misères ne soient que le senti-
ment de sa propre faiblesse dans des situations multipliées ;
que tout devienne songe hors de lui, et que la paix soit

285 dans le cœur inaccessible aux illusions. Mais sur quoi se
 reposera la pensée désabusée ? Que faire dans la vie quand
 on est indifférent à tout ce qu'elle renferme ? Quand la
 passion de toutes choses, quand ce besoin universel des
 âmes fortes a consumé nos cœurs, le | charme abandonne [182]
 290 nos désirs détrompés, et l'irréremédiable ennui naît de ces
 cendres refroidies. Funèbre, sinistre, il absorbe tout espoir,
 il règne sur les ruines, il dévore, il éteint ; d'un effort
 invincible, il creuse notre tombe, asile qui donnera du
 moins le repos par l'oubli, le calme dans le néant.

295 Sans les désirs, que faire de la vie ? Végéter stupide-
 ment ; se traîner sur la trace inanimée des soins et des
 affaires ; ramper énérvé dans la bassesse de l'esclave ou la
 nullité de la foule ; penser sans servir l'ordre universel ;
 sentir sans vivre ! Ainsi, jouet lamentable d'une destinée
 300 que rien n'explique, l'homme abandonnera sa vie aux
 hasards et des choses et des temps. Ainsi, trompé par l'op-
 position de ses vœux, de sa raison, de ses lois, de sa
 nature, il se hâte d'un pas riant et plein d'audace vers la
 nuit sépulcrale. L'œil ardent, mais inquiet au milieu des
 305 fantômes, et le cœur chargé de douleurs, il cherche et
 s'égare, il végète et s'endort.

Harmonie du monde, rêve sublime ! Fin morale, recon-
 naissance sociale, lois, devoirs ; mots sacrés parmi les
 hommes ! je ne puis vous braver qu'aux yeux de la foule
 310 trompée.

A la vérité, j'abandonne des amis que je vais affliger,
 ma patrie dont je n'ai point assez payé les bienfaits, tous
 les hommes que je devais servir : ce sont des regrets et
 non pas des remords. Qui, plus que moi, pourra sentir le

286. sa pensée A B — 289. cœurs ; quand le A B — 290. détrompés,
 l'irréremédiable A B — 297. énérvés A B.

315 prix de l'union, l'autorité des devoirs, le bonheur d'être
 utile ? J'espérais faire | quelque bien : ce fut le plus flat- [183]
 teur, le plus insensé de mes rêves. Dans la perpétuelle
 incertitude d'une existence toujours agitée, précaire, asservie,
 vous suivez tous, aveugles et dociles, la trace battue
 320 de l'ordre établi ; abandonnant ainsi votre vie à vos habi-
 tudes, et la perdant sans peine comme vous perdriez un
 jour. Je pourrais, entraîné de même par cette déviation
 universelle, laisser quelques bienfaits dans ces voies d'er-
 reur ; mais ce bien, facile à tous, sera fait sans moi par les
 325 hommes bons. Il en est ; qu'ils vivent, et qu'utiles à
 quelque chose, ils se trouvent heureux. Pour moi, dans
 cet abîme de maux, je ne serai point consolé, je l'avoue,
 si je ne fais pas plus. Un infortuné près de moi sera peut-
 être soulagé, cent mille gémiront ; et moi, impuissant au
 330 milieu d'eux, je verrai sans cesse attribuer à la nature des
 choses les fruits amers de l'égarément humain, et se per-
 pétuer, comme l'œuvre inévitable de la nécessité, ces
 misères où je crois sentir le caprice accidentel d'une per-
 fectibilité qui s'essaie ! Que l'on me condamne sévèrement,
 335 si je refuse le sacrifice d'une vie heureuse au bien géné-
 ral ; mais lorsque, devant rester inutile, j'appelle un repos
 trop long-temps attendu, j'ai des regrets, je le répète, et
 non pas des remords.

Sous le poids d'un malheur passager, considérant la
 340 mobilité des impressions et des événemens, sans doute je
 devrais attendre des jours plus favorables. Mais le mal
 qui pèse sur mes ans n'est point | un mal passager. Ce [184]
 vide dans lequel ils s'écoulent lentement, qui le remplira ?
 Qui rendra des désirs à ma vie, et une attente à ma volonté ?

326. moi, au sein de cet A B — 336. j'appelle une mort trop long-temps attendue A B.

345 C'est le bien lui-même que je trouve inutile ; fassent les
hommes qu'il n'y ait plus que des maux à déplorer !
Durant l'orage, l'espoir soutient, et l'on s'affermit contre
le danger parce qu'il peut finir ; mais si le calme lui-même
vous fatigue, qu'espérerez-vous alors ? Si demain peut
350 être bon, je veux bien attendre ; mais si ma destinée est
telle que demain, ne pouvant être meilleur, puisse être
plus malheureux encore, je ne verrai pas ce jour funeste.

Si c'est un devoir réel d'achever la vie qui m'a été don-
née, sans doute j'en braverai les misères ; le temps rapide
355 les entraînera bientôt. Quelque opprimés que puissent
être nos jours, ils sont tolérables, puisqu'ils sont bornés.
La mort et la vie sont en mon pouvoir ; je ne tiens pas
à l'une, je ne désire point l'autre : que la raison décide si
j'ai le droit de choisir entre elles.

360 C'est un crime, me dit-on, de désertier la vie. — Mais
ces mêmes sophistes qui me défendent la mort m'exposent
ou m'envoient à elle. Leurs innovations la multiplient
autour de moi, leurs préceptes m'y conduisent, ou leurs
lois me la donnent. C'est une gloire de renoncer à la vie
365 quand elle est bonne, c'est une justice de tuer celui qui
veut vivre ; et cette mort que l'on doit chercher quand on
la redoute, ce serait un crime de s'y livrer quand on la
désire ! Sous cent prétextes, ou spécieux, ou ridi- cules, [185]
vous vous jouez de mon existence ; moi seul je n'aurais
370 plus de droits sur moi-même ! Quand j'aime la vie, je
dois la mépriser ; quand je suis heureux, vous m'envoyez
mourir : et si je veux la mort, c'est alors que vous me la
défendez ; vous m'imposez la vie quand je l'abhorre ! | [186]

1. Beccaria a dit d'excellentes choses contre la peine de mort ;

352. verrai point A B — 354. je braverai ses misères A B — 370.
point d'interrogation A B.

Si je ne puis m'ôter la vie, je ne puis non plus m'exposer à une mort probable. Est-ce là cette prudence que vous demandez de vos sujets ? Sur le champ de bataille, ils devraient calculer les probabilités avant de marcher à l'ennemi, et vos héros sont tous des criminels. L'ordre que vous leur donnez ne les justifie point ; vous n'avez pas eu le droit de les envoyer à la mort, s'ils n'ont pas eu le

mais je ne saurais penser comme lui sur celles-ci. Il prétend que le citoyen *n'ayant pu aliéner que la partie de sa liberté la plus petite possible*, n'a pu consentir à la perte de sa vie, il ajoute que *n'ayant pas le droit de se tuer lui-même*, il n'a pu céder à la cité le droit de le tuer.

Je crois qu'il importe que de ne dire que des choses justes et incontestables, lorsqu'il s'agit des principes qui servent de base aux lois positives et à la morale. Il y a du danger à appuyer les meilleures choses par des raisons seulement spécieuses ; lorsqu'un jour l'illusion se trouve évanouie, la vérité même qu'elles paraissaient soutenir en est ébranlée. Les choses vraies ont leur raison réelle ; il n'en faut pas chercher d'arbitraires. Si la législation morale et politique de l'antiquité n'avait été fondée que sur des principes évidens, sa puissance, moins persuasive, il est vrai, dans les premiers temps, et moins propre à faire des enthousiastes, fût restée inébranlable. Si l'on essayait maintenant de construire cet édifice que l'on n'a pas encore élevé, je conviens que peut-être il ne serait utile que quand les années l'auraient cimenté ; mais cette considération n'en détruit point la beauté, et ne dispense pas de l'entreprendre.

Obermann ne fait que douter, supposer, rêver ; il pense et ne raisonne guère ; il examine, et ne décide pas, n'établit pas. Ce

377. doivent A B.

Note, 3. portion A B — 11. leur illusion A B — 20. ne détruit point sa A B — 22. O... ne A ; supposer, chercher, rêver A B

droit de consentir à y être envoyés. Une même démen-
 ce autorise vos fureurs et dicte vos préceptes, et tant d'incon-
 séquence pourrait justifier tant d'injustice !

Si je n'ai point sur moi-même ce droit de mort, qui l'a
 385 donné à la société ? ai-je cédé ce que je n'avais point ?
 Quel principe social avez-vous inventé, qui m'explique
 comment un corps acquiert un pouvoir interne et réci-
 proque que ses membres n'avaient pas, et comment j'ai
 donné pour m'opprimer un droit que je n'avais pas même
 390 pour | échapper à l'oppression ? Dira-t-on que si l'homme [187]
 isolé jouit de ce droit naturel, il l'aliène en devenant
 membre de la société ? Mais ce droit est inaliénable par sa
 nature, et nul ne saurait faire une convention qui lui ôte
 tout pouvoir de la rompre quand on la fera servir à son
 395 préjudice. On a prouvé, avant moi, que l'homme n'a pas
 le droit de renoncer à sa liberté, ou, en d'autres termes,
 de cesser d'être homme : comment perdrait-il le droit le

qu'il dit n'est rien, si l'on veut, mais peut mener à quelque chose.
 25 Si, dans sa manière indépendante et sans système, il suit pour-
 tant quelque principe, c'est surtout celui de chercher à ne dire
 que des vérités en faveur de la vérité même, de ne rien admettre
 que tous les temps ne pussent avouer, de ne pas confondre la
 bonté de l'intention avec la justesse des preuves, et de ne pas
 30 croire qu'il soit indifférent par quelle voie l'on persuade les meil-
 leures choses. L'histoire de tant de sectes religieuses et politiques
 a prouvé que les moyens expéditifs ne produisent que l'ouvrage
 d'un jour. Cette manière de voir m'a paru d'une grande impor-
 tance, et c'est principalement à cause d'elle que je publie ces
 35 lettres, si vides sous d'autres rapports, et si vagues.

388. point A B.

Note, 26. celui de ne dire A B — 33. parue A.

plus essentiel, le plus sûr, le plus irrésistible de cette même liberté, le seul qui garantisse son indépendance, et qui lui
 400 reste toujours contre le malheur ? Jusques à quand de palpables absurdités asserviront-elles les hommes ?

Si ce pouvait être un crime d'abandonner la vie, c'est vous que j'accuserais, vous dont les innovations funestes m'ont conduit à vouloir la mort, que sans vous j'eusse
 405 éloignée ; cette mort, perte universelle que rien ne répare, triste et dernier refuge que même vous osez m'interdire, comme s'il vous restait quelque prise sur ma dernière heure, et que là aussi les formes de votre législation pussent limiter des droits placés hors du monde qu'elle
 410 gouverne. Opprimez ma vie, la loi est souvent aussi le droit du plus fort ; mais la mort est la borne que je veux poser à votre pouvoir. Ailleurs vous commanderez, ici il faut prouver.

Dites-moi clairement, sans vos détours habituels, sans cette vaine éloquence des mots qui ne me trompera pas,
 415 sans ces grands noms mal entendus | de force, de vertu, [188] d'ordre éternel, de destination morale ; dites-moi simplement si les lois de la société sont faites pour le monde actuel et visible, ou pour une vie future, éloignée de nous ? Si elles sont faites pour le monde positif, dites-moi comment des lois relatives à un ordre de choses peuvent m'obliger quand cet ordre n'est plus ; comment ce qui règle la vie peut s'étendre au-delà ; comment le mode selon lequel nous avons déterminé nos rapports peut subsister quand ces rapports ont fini ; et comment j'ai pu jamais
 420 consentir que nos conventions me retinssent quand je n'en voudrais plus ? Quel est le fondement, je veux dire le prétexte, de vos lois ? N'ont-elles pas promis *le bonheur de*

tous ? Quand je veux la mort, apparemment je ne me sens pas heureux. Le pacte qui m'opprime doit-il être irrévocable ? Un engagement onéreux dans les choses particulières de la vie peut trouver au moins des compensations, et on peut sacrifier un avantage quand il nous reste la faculté d'en posséder d'autres ; mais l'abnégation totale peut-elle entrer dans l'idée d'un homme qui conserve quelque notion de droit et de vérité ? Toute société est fondée sur une réunion de facultés, un échange de services ; mais quand je nuis à la société, ne refuse-t-elle pas de me protéger ? Si donc elle ne fait rien pour moi, ou si elle fait beaucoup contre moi, j'ai aussi le droit de refuser de la servir. Notre pacte ne lui convient plus, elle le rompt ; il ne me convient plus, je le romps aussi : je ne me révolte pas, je sors. | [189]

C'est un dernier effort de votre tyrannie jalouse. Trop de victimes vous échapperaient ; trop de preuves de la misère publique s'élèveraient contre le vain bruit de vos promesses, et découvriraient vos codes astucieux dans leur nudité aride et leur corruption financière. J'étais simple de vous parler de justice ! j'ai vu le sourire de la pitié dans votre regard paternel. Il me dit que c'est la force et l'intérêt qui mènent les hommes. Vous l'avez voulu ; eh bien ! comment votre loi sera-t-elle maintenue ? Qui punira-t-elle de son infraction ? Atteindra-t-elle celui qui n'est plus ? Vengera-t-elle sur les siens un effort méprisé ? Quelle démence inutile ! Multipliez nos misères, il le faut pour les grandes choses que vous projetez, il le faut pour le genre de gloire que vous cherchez ; asservissez, tourmentez, mais du moins ayez un but ; soyez iniques et froidement atroces, mais du moins ne le soyez pas en

vain. Quelle dérision, qu'une loi de servitude qui ne sera
460 ni obéie ni vengée !

Où votre force finit, vos impostures commencent ; tant
il est nécessaire à votre empire que vous ne cessiez pas
de vous jouer des hommes ! C'est la nature, c'est l'intel-
ligence suprême qui veulent que je plie ma tête sous le
465 joug insultant et lourd. Elles veulent que je m'attache à
ma chaîne, et que je la traîne docilement, jusqu'à l'ins-
tant où il vous plaira de la briser sur ma tête. Quoi que
vous fassiez, un Dieu vous livre ma vie, et l'ordre du
monde serait interverti si votre esclave échappait. | [190]

470 L'Éternel m'a donné l'existence et m'a chargé de mon
rôle, dites-vous, dans l'harmonie de ses œuvres ; je dois
le remplir jusqu'à la fin, et je n'ai pas le droit de me sous-
traire à son empire. — Vous oubliez trop tôt l'âme que
vous m'avez donnée. Ce corps terrestre n'est que pous-
475 sière, ne vous en souvient-il plus ? Mais mon intelligence,
souffle impérissable émané de l'intelligence universelle,
ne pourra jamais se soustraire à sa loi. Comment quitte-
rais-je l'empire du maître de toutes choses ? Je ne change
que de lieu : les lieux ne sont rien pour celui qui contient
480 et gouverne tout. Il ne m'a pas placé plus exclusivement
sur la terre que dans la contrée où il m'a fait naître.

La nature veille à ma conservation ; je dois aussi me
conserver pour obéir à ses lois, et puisqu'elle m'a donné
la crainte de la mort, elle me défend de la chercher. —
485 C'est une belle phrase ; mais la nature me conserve ou
m'immole à son gré : du moins le cours des choses n'a
point en cela de loi connue. Lorsque je veux vivre, un
gouffre s'entr'ouvre pour m'engloutir, la foudre descend
me consumer. Si la nature m'ôte la vie qu'elle m'a fait

490 aimer, je me l'ôte quand je ne l'aime plus ; si elle m'ar-
rache un bien, je rejette un mal ; si elle livre mon existe-
nce au cours arbitraire des événemens, je la quitte ou la
conserve avec choix. Puisqu'elle m'a donné la faculté de
495 vouloir et de choisir, j'en use dans la circonstance où j'ai
à décider entre les plus grands intérêts ; et je ne saurais
comprendre que faire servir | la liberté reçue d'elle à choi- [191]
sir ce qu'elle m'inspire, ce soit l'outrager. Ouvrage de la
nature, j'interroge ses lois, j'y trouve ma liberté. Placé
dans l'ordre social, je réponds aux préceptes erronés des
500 moralistes, et je rejette des lois que nul législateur n'avait
le droit de faire.

Dans tout ce que n'interdit pas une loi supérieure et
évidente, mon désir est ma loi, puisqu'il est le signe de
l'impulsion naturelle ; il est mon droit par cela seul qu'il
505 est mon désir. La vie n'est pas bonne pour moi si, désa-
busé de ses biens, je n'ai plus d'elle que ses maux : elle
m'est funeste alors ; je la quitte, c'est le droit de l'être qui
choisit et qui veut ¹.

Si j'ose prononcer où tant d'hommes ont douté, c'est
510 d'après une conviction intime. Si ma décision se trouve
conforme à mes besoins, elle n'est dictée du moins par

1. Je sens combien cette lettre est propre à scandaliser. Je dois
avertir que l'on verra dans la suite la manière de penser d'un
autre âge sur la même question. J'ai déjà lu le passage que j'in-
dique : peut-être scandalisera-t-il autant que celui-ci ; mais il ne
5 choquera que les mêmes personnes.

Note, 4. indique : il blâme le suicide, et peut-être il scandalisera tout
autant que A B.

aucune partialité ; si je suis égaré, j'ose affirmer que je ne suis pas coupable, ne concevant pas comment je pourrais l'être.

515 J'ai voulu savoir ce que je pouvais faire ; je ne dis point ce que je ferai. Je n'ai ni désespoir ni | passion ; il suffit [192] à ma sécurité d'être certain que le poids inutile pourra être secoué quand il me pressera trop. Dès long-temps la vie me fatigue, et elle me fatigue tous les jours davan-
520 tage ; mais je ne suis point exaspéré. Je trouve aussi quelque répugnance à perdre irrévocablement mon être. S'il fallait choisir à l'instant, ou de briser tous les liens, ou d'y rester nécessairement attaché pendant quarante ans encore, je crois que j'hésiterais peu ; mais je me hâte
525 moins, parce que dans quelques mois je le pourrai comme aujourd'hui, et que les Alpes sont le seul lieu qui convienne à la manière dont je voudrais m'éteindre.

LETTRE XLII.

Lyon, 29 mai, VI.

J'ai lu plusieurs fois votre lettre entière. Un intérêt trop vif l'a dictée. Je respecte l'amitié qui vous trompe ;
5 j'ai senti que je n'étais pas aussi seul que je le prétendais. Vous faites valoir ingénieusement des motifs très-louables ; mais croyez que s'il y a beaucoup à dire à l'homme passionné que le désespoir entraîne, il n'y a pas un mot solide à répondre à l'homme tranquille qui raisonne sa
10 mort.

515. décide A B — 520. point passionné. A B — 523. vingt A B.

Ce n'est pas que j'aie rien décidé. L'ennui m'accable, le dégoût m'atterre. Je sais que ce mal est en | moi. [193]
 Que ne puis-je être content de manger et de dormir! car enfin je mange et je dors. La vie que je traîne n'est pas
 15 très-malheureuse. Chacun de mes jours est supportable, mais leur ensemble m'accable. Il faut que l'être organisé agisse, et qu'il agisse selon sa nature. Lui suffit-il d'être bien abrité, bien chaudement, bien mollement couché, nourri de fruits délicats, environné du murmure
 20 des eaux et du parfum des fleurs? Vous le retenez immobile : cette mollesse le fatigue, ces essences l'importunent, ces alimens choisis ne le nou[r]rissent pas. Retirez vos dons et vos chaînes : qu'il agisse, qu'il souffre même; qu'il agisse, c'est jouir et vivre.

25 Cependant l'apathie m'est devenue comme naturelle; il semble que l'idée d'une vie active m'effraie ou m'étonne. Les choses étroites me répugnent, et leur habitude m'attache. Les grandes choses me séduiront toujours, et ma paresse les craindrait. Je ne sais ce que je suis, ce
 30 que j'aime, ce que je veux; je gémis sans cause, je désire sans objet, et je ne vois rien, sinon que je ne suis pas à ma place.

Ce pouvoir que l'homme ne saurait perdre, ce pouvoir de cesser d'être, je l'envisage non pas comme l'objet d'un
 35 désir constant, non pas comme celui d'une résolution irrévocable, mais comme la consolation qui reste dans les maux prolongés, comme le terme toujours possible des dégoûts et de l'importunité.

Vous me rappelez le mot qui termine une lettre de

13. dormir ? (*point d'interrogation*) A B — 38. importunité. C'est là ma chimère. Tout homme a fait, dit-on, des châteaux en Espagne. Quelquefois le sort les réalise. (*Ce qui suit est séparé par un grand trait*) A B — 39. mot éloquent qui A B.

40 *mylord Edouard*. Je n'y vois pas une preuve | contre moi. [194]
 Je pense de même sur le principe ; mais la loi sans excep-
 tion qui défend de quitter volontairement la vie ne m'en
 paraît pas une conséquence.

La* moralité de l'homme, et son enthousiasme, l'in-
 45 quiétude de ses vœux, le besoin d'extension qui lui est
 habituel, semblent annoncer que sa fin n'est pas dans les
 choses fugitives ; que son action n'est pas bornée aux
 spectres visibles ; que sa pensée a pour objet les concepts
 nécessaires et éternels ; que son affaire est de travailler à
 50 l'amélioration ou à la réparation du monde ; que sa des-
 tination est, en quelque sorte, d'élaborer, de subtiliser,
 d'organiser, de donner à la matière plus d'énergie, aux
 êtres plus de puissance, aux organes plus de perfection,
 aux germes plus de fécondité, aux rapports des choses
 55 plus de rectitude, à l'ordre plus d'empire.

On le regarde comme l'agent de la nature, employé
 par elle à achever, à polir son ouvrage ; à mettre en
 œuvre les portions de la matière brute qui lui sont acces-
 sibles ; à soumettre aux lois de l'harmonie les composés
 60 informes ; à purifier les métaux, à embellir les plantes ; à
 dégager ou à combiner les principes ; à changer les sub-
 stances grossières en substances volatiles, et la matière
 inerte en matière active ; à rapprocher de lui les êtres
 moins avancés, et à s'élever et s'avancer lui-même vers
 65 le principe universel de feu, de lumière, d'ordre, d'har-
 monie, d'activité. |

[195]

Dans cette hypothèse, l'homme qui est digne d'un aussi
 grand ministère, vainqueur des obstacles et des dégoûts,
 reste à son poste jusqu'au dernier moment. Je respecte
 70 cette constance ; mais il ne m'est pas prouvé que ce soit
 là son poste. Si l'homme survit à la mort apparente,

pourquoi, je le répète, son poste exclusif est-il plutôt sur la terre que dans la condition, dans le lieu où il est né ? Si au contraire la mort est le terme absolu de son existence, de quoi peut-il être chargé, si ce n'est d'une amélioration sociale ? Ses devoirs subsistent ; mais, nécessairement bornés à la vie présente, ils ne peuvent ni l'obliger au-delà, ni l'obliger de rester obligé. C'est dans l'ordre social qu'il doit contribuer à l'ordre. Parmi les hommes il doit servir les hommes. Sans doute l'homme de bien ne quittera pas la vie tant qu'il pourra y être utile : être utile et être heureux sont pour lui une même chose. S'il souffre, et qu'en même temps il fasse beaucoup de bien, il est plus satisfait que mécontent. Mais quand le mal qu'il éprouve est plus grand que le bien qu'il opère, il peut tout quitter : il le devrait quand il est inutile et malheureux, s'il pouvait être assuré que, sous ces deux rapports, son sort ne changera pas. On lui a donné la vie sans son consentement ; s'il était encore forcé de la garder, quelle liberté lui resterait-il ? Il peut aliéner ses autres droits, mais jamais celui-là : sans ce dernier asile, sa dépendance est affreuse. Souffrir beaucoup pour être un peu utile, | c'est une vertu qu'on peut [196] conseiller dans la vie, mais non un devoir qu'on puisse prescrire à celui qui s'en retire. Tant que vous usez des choses, c'est une vertu obligatoire ; à ces conditions, vous êtes membre de la cité : mais quand vous renoncez au pacte, le pacte ne vous oblige plus. Qu'entend-on d'ailleurs par être utile, en disant que chacun peut l'être ? Un cordonnier, en faisant bien son métier, sauve à ses pratiques des désagrémens ; cependant je doute qu'un cor-

76. Une virgule après subsistent et après présente, et aucune ponctuation après mais A — 101. pratiques le désagrément d'avoir des cors ; cependant A B.

donnier très-malheureux soit en conscience obligé de ne mourir que de paralysie, afin de continuer à bien prendre la mesure du pied. Quand c'est ainsi que nous sommes
 105 utiles, il nous est bien permis de cesser de l'être. L'homme est souvent admirable en supportant la vie; mais ce n'est pas à dire qu'il y soit toujours obligé.

Il me semble que voilà beaucoup de mots pour une chose très-simple. Mais quelque simple que je la trouve,
 110 ne pensez pas que je m'entête de cette idée, et que je mette plus d'importance à l'acte volontaire qui peut terminer la vie qu'à un autre acte de cette même vie. Je ne vois pas que mourir soit une si grande affaire; tant d'hommes meurent sans avoir le temps d'y penser, sans
 115 même le savoir! Une mort volontaire doit être réfléchie sans doute, mais il en est de même de toutes les actions dont les conséquences ne sont pas bornées à l'instant présent.

Quand une situation devient probable, voyons | aussi- [197]
 120 tôt ce qu'elle pourra exiger de nous. Il est bon d'y avoir pensé d'avance, afin de ne pas se trouver dans l'alternative d'agir sans avoir délibéré, ou de perdre en délibérations l'occasion d'agir. Un homme qui, sans s'être fait des principes, se trouve seul avec une femme, ne se met
 125 pas à raisonner ses devoirs; il commence par manquer aux engagements les plus saints: il y pensera peut-être ensuite. Combien aussi d'actions héroïques n'eussent pas été faites s'il eût fallu, avant de hasarder sa vie, donner une heure à la discussion!

130 Je le répète, je n'ai point pris de résolution; mais j'aime à voir qu'une ressource infaillible par elle-même, et dont l'idée peut souvent diminuer mon impatience, ne m'est pas interdite.

LETTRE XLIII.

Lyon, 30 mai, VI.

La Bruyère a dit : « Je ne haïrais pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument, et toujours. Je serais sûr de bien faire, sans avoir le soin de délibérer ; je jouirais de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison. »

Moi, je vous dis que je voudrais être esclave afin d'être indépendant ; mais je ne le dis qu'à vous. | Je ne sais si [198] vous appellerez cela une plaisanterie. Un homme chargé d'un rôle dans ce monde et qui peut faire céder les choses à sa volonté est sans doute plus libre qu'un esclave, ou du moins il a une vie plus satisfaisante, puisqu'il peut vivre selon sa pensée. Mais il y a des hommes entravés de toutes parts. S'ils font un mouvement, cette chaîne inextricable qui les enveloppe comme un filet les repousse dans leur nullité ; c'est un ressort qui réagit d'autant plus qu'il est heurté avec plus de force. Que voulez-vous que fasse un pauvre homme ainsi embarrassé ? Malgré sa liberté apparente, il ne peut pas plus *produire au dehors des actes de sa vie* que celui qui consume la sienne dans un cachot. Ceux qui ont trouvé à leur cage un côté faible, et dont le sort avait oublié de river les fers, s'attribuant ce hasard heureux, viennent vous dire : Courage ! il faut entreprendre, il faut oser ; faites comme nous. Ils ne voient point que ce n'est pas eux qui ont fait. Je ne dis pas que le hasard produise les choses humaines ; mais je crois

qu'elles sont conduites, au moins en partie, par une
 30 force étrangère à l'homme, et qu'il faut, pour réussir, un
 concours indépendant de notre volonté.

S'il n'y avait pas une force morale qui modifiât ce que
 nous appelons les probabilités du hasard, le cours du
 monde serait dans une incertitude bien plus grande. Un
 35 calcul changerait plus souvent le sort d'un peuple; toute
 destinée serait livrée à une supputation obscure: le
 monde serait autre, il | n'aurait plus de lois, puisqu'elles [199]
 n'auraient plus de suite. Qui n'en voit l'impossibilité? Il
 y aurait contradiction; des hommes bons deviendraient
 40 libres dans leurs projets.

S'il n'y a point une force générale qui entraîne toutes
 choses, quel singulier prestige empêche les hommes de
 voir avec effroi que, pour avoir des chandelles romaines,
 des cravates élastiques et des dragées de baptême, ils ont
 45 tout arrangé de manière qu'une seule faute ou un seul
 événement peut flétrir et corrompre toute une existence
 d'homme? Une femme, pour avoir oublié l'avenir durant
 une minute, n'a plus dans cet avenir que neuf mois
 d'amères sollicitudes et une vie d'opprobre. L'odieux
 50 étourdi qui vient de tuer sa victime va le lendemain
 perdre à jamais sa santé en oubliant à son tour. Et vous
 ne voyez pas que cet état de choses, où un incident perd
 la vie morale, où un seul caprice enlève mille hommes,
 et que vous appelez l'édifice social, n'est qu'un amas de
 55 misères masquées et d'erreurs illusoires, et que vous êtes
 ces enfans qui pensent avoir des jouets d'un grand prix
 parce qu'ils sont couverts de papier doré. Vous dites

39. hommes de bien A B; deviendraient fortunés! A B — 43. des
 miroirs, des chandelles A B — 47-8. durant moins d'une A B — 52.
 des choses A B.

tranquillement : C'est comme cela que le monde est fait. Sans doute ; et n'est-ce pas une preuve que nous ne
60 sommes autre chose dans l'univers que des figures burlesques qu'un charlatan agite, oppose, promène en tous sens ; fait rire, battre, pleurer, sauter, pour amuser... qui ? je ne le sais pas. Mais c'est pour cela que je voudrais | être esclave ; ma volonté serait soumise, et ma [200]
65 pensée serait libre. Au contraire, dans ma prétendue indépendance, il faudrait que je fisse selon ma pensée : cependant je ne le puis pas, et je ne saurais voir clairement pourquoi je ne le pourrais pas ; il s'ensuit que tout mon être est dans l'assujettissement, sans se résoudre à
70 le souffrir.

Je ne sais pas bien ce que je veux. Heureux celui qui ne veut que faire ses affaires ; il peut se montrer à lui-même son but. Rien de grand (je le sens profondément), rien de ce qui est possible à l'homme et sublime selon
75 sa pensée, n'est inaccessible à ma nature : et pourtant, je le sens de même, ma fin est manquée, ma vie est perdue, stérilisée ; elle est déjà frappée de mort ; son agitation est aussi vaine qu'immodérée ; elle est puissante, mais stérile, oisive et ardente au milieu du paisible et
80 éternel travail des êtres. Je ne sais que vouloir ; il faut donc que je veuille toutes choses : car enfin je ne puis trouver de repos quand je suis consumé de besoins, je ne puis m'arrêter à rien dans le vide. Je voudrais être heureux ! Mais quel homme aura le droit d'exiger le bonheur
85 sur une terre où presque tous s'épuisent tout entiers seulement à diminuer leurs misères ?

Si je n'ai point la paix du bonheur, il me faut l'activité d'une vie forte. Certes, je ne veux pas me traîner de degrés en degrés, prendre place dans la société, avoir des

90 supérieurs avoués pour tels, afin d'avoir des inférieurs à
 mépriser. Rien | n'est burlesque comme cette hiérarchie [201]
 des mépris qui descend selon des proportions très-exac-
 tement nuancées, et embrasse tout l'état, depuis le prince
 soumis à Dieu seul, dit-il, jusqu'au plus pauvre décrot-
 95 teur du faubourg, soumis à la femme qui le loge la nuit
 sur de la paille usée. Un maître d'hôtel n'ose marcher
 dans l'appartement de monsieur ; mais dès qu'il s'est
 retourné vers la cuisine, le voilà qui règne. Vous pren-
 driez pour le dernier des hommes le marmiton qui tremble
 100 sous lui ? Pas du tout : il commande durement à la
 femme pauvre qui vient emporter les ordures et qui
 gagne quelques sous par sa protection. Le valet que l'on
 charge des commissions est homme de confiance ; il
 donne lui-même ses commissions au valet dont la figure
 105 moins heureuse est laissée aux gros ouvrages ; et le men-
 diant qui a su se mettre en vogue accable de tout son
 génie le mendiant qui n'a pas d'ulcère.

Celui-là seul aura pleinement vécu qui passe sa vie
 entière dans la position à laquelle son caractère le rend
 110 propre ; ou bien celui-là encore dont le génie embrasse
 les divers objets, que sa destinée conduit dans toutes les
 situations possibles à l'homme, et qui dans toutes sait
 être ce que sa situation demande. Dans les dangers, il
 est Morgan ; maître d'un peuple, il est Lycurgue ; chez
 115 des barbares, il est Odin ; chez les Grecs, il est Alcibiade ;
 dans le crédule Orient, il est Zerdust ; il vit dans la retraite
 comme Philoclès ; il gouverne comme Tra | jan ¹ ; dans [202]

1. Si Obermann avait lu davantage, et écrit plus tard, il aurait
 pu apprendre que Théodose fut bien plus grand que Trajan :

100. car il A B ; très-durement A — 117. Philoclès ; maître du monde
 il A B.

Note, 1. O... avait A.

une terre sauvage, il s'affermit pour d'autres temps, il dompte les caïmans, il traverse les fleuves à la nage, il poursuit le bouquetin sur les granits glacés, il allume sa pipe à la lave des volcans ¹ ; il détruit autour de son asile l'ours du nord, percé des flèches que lui-même a faites. Mais l'homme doit si peu vivre, et la durée de ce qu'il laisse après lui a tant d'incertitude ! Si son cœur n'était pas avide, peut-être sa raison lui dirait-elle de vivre seulement sans douleurs, en donnant auprès de lui le bonheur à quelques amis dignes d'en jouir sans détruire son ouvrage.

Les* sages, dit-on, vivant sans passion, vivent sans impatience, et comme ils voient toutes choses d'un même œil, ils trouvent dans leur quiétude la paix et la dignité de la vie. Mais de grands obstacles s'opposent souvent à cette tranquille indifférence. Pour recevoir le présent comme il s'offre, et mépriser l'espoir ainsi que les craintes de l'avenir, il n'est qu'un moyen sûr, facile et simple, c'est d'éloigner de son idée cet avenir dont la pensée agite toujours, puisqu'elle est toujours incertaine. | Pour n'avoir [203] ni craintes ni désirs, il faut tout abandonner à l'événement comme à une sorte de nécessité, jouir ou souffrir selon qu'il arrive, et l'heure suivante dût-elle amener la mort, n'en pas user moins paisiblement de l'instant pré-

cela se dit maintenant, en attendant qu'on le dise aussi de Constantin.

1. Ceci a beaucoup de rapport à un fait rapporté dans l'*Histoire des voyages*. Un Islandais a dit à un savant Danois qu'il avait allumé plusieurs fois sa pipe à un ruisseau de feu qui coula en Islande pendant près de deux années.

136. désir A.

sent. Une âme ferme, habituée à des considérations élevées, peut parvenir à l'indifférence du sage sur ce que les hommes inquiets ou prévenus appellent des malheurs et
 145 des biens; mais quand il faut songer à cet avenir, comment n'en être pas inquiété? S'il faut le disposer, comment l'oublier? S'il faut arranger, projeter, conduire, comment n'avoir point de sollicitude? On doit prévoir les incidens, les obstacles, les succès; or les prévoir,
 150 c'est les craindre ou les espérer. Pour faire, il faut vouloir; et vouloir, c'est être dépendant. Le grand mal est d'être forcé d'agir librement. L'esclave a bien plus de facilité pour être véritablement libre. Il n'a que des devoirs personnels; il est conduit par la loi de sa nature:
 155 c'est la loi naturelle à l'homme, et elle est simple. Il est encore soumis à son maître; mais cette loi-là est claire. Epictète fut plus heureux que Marc-Aurèle. L'esclave est exempt de sollicitudes, elles sont pour l'homme libre; l'esclave n'est pas obligé de chercher sans cesse à accor-
 160 der lui-même avec le cours des choses: concordance toujours incertaine et inquiétante, perpétuelle difficulté de la vie de l'homme qui veut raisonner sa vie. Certainement c'est une nécessité, c'est un devoir de songer à l'avenir, de s'en occuper, d'y | mettre même ses affections, lors- [204]
 165 qu'on est responsable du sort des autres. L'indifférence alors n'est plus permise; et quel est l'homme, même isolé en apparence, qui ne puisse être bon à quelque chose, et qui par conséquent ne doive en chercher les moyens? Quel est celui dont l'insouciance n'entraînera jamais
 170 d'autres maux que les siens propres?

Le sage d'Epicure ne doit avoir ni femme ni enfans; mais cela ne suffit pas encore. Dès que les intérêts de

153. véritablement B — 168. *point d'exclamation* B — 172. cela même ne A B; Dès lors que A B.

quelque autre sont attachés à notre prudence, des soins
petits et inquiétans altèrent notre paix, inquiètent notre
175 âme, et souvent même éteignent notre génie.

Qu'arrivera-t-il à celui que de telles entraves compriment, et qui est né pour s'en irriter? Il luttera péniblement entre ces soins auxquels il se livre malgré lui, et le dédain qui les lui rend étrangers. Il ne sera ni au-
180 dessus des événemens parce qu'il ne le doit pas, ni propre à en bien user. Il sera variable dans la sagesse, et impatient ou gauche dans les affaires : il ne fera rien de bon, parce qu'il ne pourra rien faire selon sa nature. Il ne faut être ni père ni époux, si l'on veut vivre indépendant, et
185 il faudrait peut-être n'avoir pas même d'amis; mais être ainsi seul, c'est vivre bien tristement, c'est vivre inutile. Un homme qui règle la destinée publique, qui médite et fait de grandes choses, peut ne tenir à aucun individu en particulier; les peuples sont ses amis, et, bienfaiteur
190 des | hommes, il peut se dispenser de l'être d'un homme. [205] Mais il me semble que, dans la vie obscure, il faut au moins chercher quelqu'un avec qui l'on ait des devoirs à remplir. Cette indépendance philosophique est une vie commode, mais froide. Celui qui n'est pas enthousiaste
195 doit la trouver insipide à la longue. Il est affreux de finir ses jours en disant : Nul cœur n'a été heureux par mon moyen; nulle félicité d'homme n'a été mon ouvrage; j'ai passé impassible et nul, comme le glacier qui, dans les antres des montagnes, a résisté aux feux du midi, mais
200 qui n'est pas descendu dans la vallée protéger de son eau le pâturage flétri sous leurs rayons brûlans.

La* religion finit toutes ces inquiétudes (H); elle fixe tant

182. et il A B — 184. indépendant; il A B — 200-201. de ses eaux les pâturages flétris A B — 202. ses A B.

d'incertitudes ; elle donne un but qui, n'étant jamais atteint, n'est jamais dévoilé ; elle nous assujettit pour nous mettre
 205 en paix avec nous-mêmes ; elle nous promet des biens dont l'espoir reste toujours, parce que nous ne saurions en faire l'épreuve ; elle écarte l'idée du néant, elle écarte les passions de la vie ; elle nous débarrasse de nos maux désespérans, de nos biens fugitifs ; et elle met à la place
 210 un songe dont l'espérance, meilleure peut-être que tous les biens réels, dure du moins jusqu'à la mort. Si elle n'annonçait pas d'épouvantables châtimens, elle paraîtrait aussi bienfaisante que solennelle ; mais elle entraîne la pensée de l'homme vers des abîmes nouveaux. Elle
 215 est fondée sur des dogmes que plusieurs ne peuvent [206] croire : en désirant ses effets, ils ne peuvent les éprouver ; en regrettant cette sécurité, ils ne sauraient en jouir. Ils cherchent ces célestes espérances, et ils ne voient qu'un rêve des mortels ; ils aiment la récompense de l'homme
 220 bon, mais ils ne voient pas qu'ils aient mérité de la nature ; ils voudraient perpétuer leur être, et ils voient que tout passe. Tandis que des novices à peine tonsurés entendent distinctement un ange qui célèbre leurs jeûnes et leurs mérites, ceux qui ont le sentiment de la vertu
 225 savent assez qu'ils n'atteignent pas à cette hauteur : accablés de leur faiblesse et du vide de leurs destins, ils n'ont pas une autre attente que de désirer, de s'agiter et de passer comme l'ombre qui n'a rien connu.

211-14. mort. Elle est aussi bienfaisante qu'elle est solennelle : mais elle semble n'exister que pour ouvrir au cœur de l'homme des abîmes A B — 215. sa sécurité A B — 222-24. que le novice à peine tonsuré, entend distinctement les anges qui célèbrent ses jeûnes et ses mérites, eux qui A B — 225. atteignent point sa sublime hauteur. A B.

LETTRE XLIV.

Lyon, 15 juin, VI.

J'ai relu, j'ai pesé vos objections, ou, si vous voulez, vos reproches : c'est ici une question sérieuse ; je vais y
 5 répondre à peu près. Si les heures que l'on passe à discuter sont ordinairement perdues, celles qu'on passe à s'écrire ne le sont point.

Croyez-vous bien sérieusement que cette opinion, qui, dites-vous, ajoute à mon malheur, dépende de moi ? Le
 10 plus sûr est de croire : je ne le conteste pas. Vous me rappelez aussi ce que l'on n'a pas moins dit, que cette [207] croyance est nécessaire pour sanctionner la morale.

J'observe d'abord que je ne prétends point décider, que j'aimerais même à ne pas nier, mais que je trouve au
 15 moins téméraire d'affirmer. Sans doute, c'est un malheur que de pencher à croire impossible ce dont on désirerait la réalité ; mais j'ignore comment on peut échapper à ce malheur ¹ quand on y est tombé.

La mort, dites-vous, n'existe point pour l'homme. Vous
 20 trouvez impie le *hic jacet*. L'homme de bien, l'homme de génie n'est pas là sous ce marbre froid, dans cette cendre morte. Qui dit cela ? Dans ce sens *hic jacet* sera faux sur la tombe d'un chien ; son instinct fidèle et industrieux n'est plus là. Où est-il ? Il n'est plus.

25 Vous me demandez ce qu'est devenu le mouvement,

1. Peut-être par quelque réflexion plus profonde, qui ramènerait des doutes plus religieux dans leur indépendance.

Note, 1. En lisant la *Démonstration évangélique*. A B.

l'esprit, l'âme de ce corps qui vient de se dissoudre : la réponse est très simple. Quand le feu de votre cheminée s'éteint, sa lumière, sa chaleur, son mouvement enfin le quitte, comme chacun sait, et s'en va dans un autre
 30 monde pour y être éternellement récompensé s'il a réchauffé vos pieds, et éternellement puni s'il a brûlé vos pantoufles. Ainsi l'harmonie de la lyre que l'éphore vient de faire briser passera de pipeaux en sifflets, jusqu'à ce qu'elle ait expié par des sons plus austères ces mo- | [208]
 35 dulations voluptueuses qui corrompaient la morale.

Rien ne peut être anéanti. Non : un être, un corpuscule n'est pas anéanti ; mais une forme, un rapport, une faculté le sont. Je voudrais bien que l'âme de l'homme bon et infortuné lui survécût pour un bonheur immortel.
 40 Mais si l'idée de cette félicité céleste a quelque chose de céleste elle-même, cela ne prouve point qu'elle ne soit pas un rêve. Ce dogme est beau et consolant sans doute ; mais ce que j'y vois de beau, ce que j'y trouverais de consolant, loin de me le prouver, ne me donne pas même
 45 l'espérance de le croire. Quand un sophiste s'avisera de me dire que, si je suis dix jours soumis à sa doctrine, je recevrai au bout de ce temps des facultés surnaturelles, que je resterai invulnérable, toujours jeune, possédant tout ce qu'il faut au bonheur, puissant pour faire le bien,
 50 et dans une sorte d'impuissance de vouloir aucun mal, ce songe flattera, sans doute, mon imagination ; j'en regretterai peut-être les promesses séduisantes, mais je ne pourrai pas y voir la vérité.

En vain il m'objectera que je ne cours aucun risque à
 55 le croire. S'il me promettait plus encore pour être persuadé que le soleil luit à minuit, cela ne serait pas en

mon pouvoir. S'il me disait ensuite : « A la vérité, je vous faisais un mensonge, et je trompe de même les autres hommes ; mais ne les avertissez point, car c'est
60 pour les consoler, » ne pourrais-je lui répliquer que sur ce globe âpre et fangeux, où discutent et souffrent, dans une même incertitude, | quelques cent millions d'immor- [209]
tels gais ou navrés, ivres ou moroses, sémillans ou trompés, nul n'a encore prouvé que ce fût un devoir de dire
65 ce qu'on croit consolant et de taire ce que l'on croit vrai ?

Très-inquiets* et plus ou moins malheureux, nous attendons sans cesse l'heure suivante, le jour suivant, l'année suivante. Il nous faut à la fin une vie suivante.
70 Nous avons existé sans vivre; nous vivrons donc un jour : conséquence plus flatteuse que juste. Si elle est une consolation pour le malheureux, cela même est une raison de plus pour que la vérité m'en soit suspecte. C'est un assez beau rêve qui dure jusqu'à ce qu'on s'endorme pour
75 jamais. Conservons cet espoir : heureux celui qui l'a ! Mais convenons que la raison qui le rend si universel n'est pas difficile à trouver.

Il est vrai qu'on ne risque rien d'y croire quand on le le peut ; mais il ne l'est pas moins que Pascal a dit une
80 puérité quand il a dit : « Croyez, parce que vous ne risquez rien de croire, et que vous risquez beaucoup en ne croyant pas. » Ce raisonnement est décisif s'il s'agit de la conduite, il est absurde quand c'est la foi que l'on demande. Croire a-t-il jamais dépendu de la volonté ?

85 L'homme de bien ne peut que désirer l'immortalité. On a osé dire d'après cela : le méchant seul n'y croit pas. Ce

63. sémillans ou imbécilles, trompés ou atroces, nul A B — 78-79. on peut AB — 79. que le grand Paschal (B : Pascal) A B.

jugement téméraire place dans la classe de ceux qui ont à redouter une justice éternelle plusieurs des plus sages et des plus grands des hommes. Ce mot de l'intolérance
 90 serait atroce s'il n'était pas imbécile. | [210]

Tout homme qui croit finir en mourant est l'ennemi de la société ; il est nécessairement égoïste et méchant avec prudence. — Autre erreur. Helvétius connaissait mieux les différences du cœur humain lorsqu'il disait :
 95 « Il y a des hommes si malheureusement nés, qu'ils ne sauraient se trouver heureux que par des actions qui mènent à la Grève. » Il y a aussi des hommes qui ne peuvent être bien qu'au milieu des hommes contents, qui se sentent dans tout ce qui jouit et souffre, et qui ne
 100 sauraient être satisfaits d'eux-mêmes que s'ils contribuent à l'ordre des choses et à la félicité des hommes. Ceux-là tâchent de bien faire sans croire beaucoup à l'étang de de soufre.

Au moins, objectera-t-on, la foule n'est pas ainsi organisée. Dans le vulgaire des hommes, chaque individu ne
 105 cherche que son intérêt personnel, et sera méchant s'il n'est utilement trompé. — Ceci peut être vrai jusqu'à un certain point. Si les hommes ne devaient et ne pouvaient jamais être détrompés, il n'y aurait plus qu'à déci-
 110 der si l'intérêt public donne le droit de mentir, et si c'est un crime ou du moins un mal de dire la vérité contraire. Mais si cette erreur utile, ou donnée pour telle, ne peut avoir qu'un temps, et s'il est inévitable qu'un jour on cesse de croire sur parole, ne faut-il pas avouer que tout
 115 votre édifice moral restera sans appui, quand une fois ce brillant échafaudage se sera écroulé ? Pour prendre des moyens plus faciles et plus courts d'assurer le présent,

vous expo | sez l'avenir à une subversion peut-être irréd- [211]
 inédiabie. Si, au contraire, vous eussiez su trouver dans le
 110 cœur humain les bases naturelles de sa moralité; si vous
 eussiez su y mettre ce qui pouvait manquer au mode
 social, aux institutions de la cité, votre ouvrage, plus
 difficile, il est vrai, et plus savant, eût été durable comme
 le monde.

125 Si donc il arrivait que, mal persuadé de ce que n'ont
 pas cru eux-mêmes plusieurs des plus vénérables d'entre
 vous, on vînt à dire : « Les nations commencent à vou-
 loir des certitudes et à distinguer les choses positives ; la
 morale se modifie, et la foi n'est plus : il faut se hâter
 130 de prouver aux hommes qu'indépendamment d'une vie
 future, la justice est nécessaire à leurs cœurs ; que, pour
 l'individu même, il n'y a point de bonheur sans la raison,
 et que les vertus sont des lois de la nature aussi néces-
 saires à l'homme en société que les lois des besoins des
 135 sens » : si, dis-je, il était de ces hommes justes et amis de
 l'ordre par leur nature, dont le premier besoin fût de
 ramener les hommes à plus d'union, de conformités et de
 jouissances ; si, laissant dans le doute ce qui n'a jamais été
 prouvé, ils rappelaient les principes de justice et d'amour
 140 universel qu'on ne saurait contester ; s'ils se permettaient
 de parler des voies invariables du bonheur ; si, entraînés
 par la vérité qu'ils sentent, qu'ils voient et que vous
 reconnaissez vous-mêmes, ils consacraient leur vie à l'an-
 noncer de différentes manières et à la persuader avec le
 145 temps : par | donnez, ministres de certaine vérité, des [212]

118. avenir à la subversion la plus sinistre et peut-être la plus irréd-
 diable A B — 129. morale modifie A B — 133. vertus morales sont A B
 — 139. rappelaient aux hommes les A B — 141. de leur parler A B —
 145. ministres de vérité à des A B.

moyens qui ne sont pas précisément les vôtres ; considérez, je vous prie, qu'il n'est plus d'usage de lapider, que les miracles modernes ont fait beaucoup rire, que les temps sont changés, et qu'il faudra que vous changiez
150 avec eux.

Je quitte les interprètes du ciel, que leur grand caractère rend très-utiles ou très-funestes, tout-à-fait bons ou tout-à-fait méchants, les uns vénérables, les autres méprisables. Je reviens à votre lettre. Je ne réponds pas à tous
155 les points, parce que la mienne serait trop longue ; mais je ne saurais laisser passer une objection spécieuse en effet, sans observer qu'elle n'est pas aussi fondée qu'elle pourrait d'abord le paraître.

La nature est conduite par des forces inconnues et selon
160 des lois mystérieuses ; l'ordre est sa mesure, l'intelligence est son mobile : il n'y a pas bien loin, dit-on, de ces données prouvées et obscures à nos dogmes inexplicables. Plus loin qu'on ne pense ¹.

Beaucoup d'hommes extraordinaires ont cru aux pré-
165 sages, aux songes, aux moyens secrets des for | ces invi- [213]
sibles ; beaucoup d'hommes extraordinaires ont donc été

1. Il y a effectivement quelque différence entre avouer qu'il existe des choses inexplicables à l'homme, ou affirmer que l'explication inconcevable de ces choses est juste et infaillible. Il est différent de dire, dans les ténèbres : Je ne vois pas ; ou de dire : Je vois une lumière divine ; vous qui me suivez, non seulement ne dites point que vous ne la voyez pas, mais voyez-la, sinon vous êtes anathème.

146. vôtres, mais qui serviront la vérité ; considérez A B — 153. au-
dignes dignes d'exécration A B — 155. tous ses A B.

Note, 4. est encore différent A B.

superstitieux : je le veux bien, mais du moins ce ne fut pas à la manière des petits esprits. L'historien d'Alexandre dit qu'il était superstitieux, frère Labre l'était aussi ; mais
 170 Alexandre et frère Labre ne l'étaient pas de la même manière, il y avait bien quelques différences entre leurs pensers. Je crois que nous reparlerons de cela une autre fois.

Pour les efforts presque surnaturels que la religion fit
 175 faire, je n'y vois pas une grande preuve d'origine divine. Tous les genres de fanatisme ont produit des choses qui surprennent quand on est de sang-froid.

Quand vos dévots ont trente mille livres de rente, et qu'ils donnent beaucoup de sous aux pauvres, on vante
 180 leurs aumônes. Quand les bourreaux leur *ouvrent le ciel*, on crie que, sans la grâce d'en haut, ils n'auraient jamais eu la force d'accepter une félicité éternelle. En général, je n'aperçois point ce que leurs vertus peuvent avoir qui m'étonnât à leur place. Le prix est assez grand ; mais eux
 185 sont souvent bien petits. Pour aller droit, ils ont sans cesse besoin de voir l'enfer à gauche, le purgatoire à droite, le ciel en face. Je ne dis pas qu'il n'y ait point d'exceptions ; il me suffit qu'elles soient rares.

Si la religion a fait de grandes choses, c'est avec des
 190 moyens immenses. Celles que la bonté a faites tout naturellement sont moins éclatantes peut-être, | moins opi- [214] niâtres et moins prônées, mais plus sûres comme plus utiles.

Le stoïcisme eut aussi ses héros. Il les eut sans pro-
 195 messes éternelles, sans menaces infinies. Si un culte eût fait tant avec si peu, on en tirerait de belles preuves de son institution divine. A demain.

190. bonté du cœur a A B.
 Obermann.

Examinez deux choses : si la religion n'est pas un des plus faibles moyens sur la classe qui reçoit ce qu'on appelle de l'éducation ; et s'il n'est pas absurde qu'il ne soit donné de l'éducation qu'à la dixième partie des hommes.

Quand on a dit que le stoicien n'avait qu'une fausse vertu, parce qu'il ne prétendait pas à la vie éternelle, on a porté l'impudence du zèle à un excès rare.

C'est un exemple non moins curieux de l'absurdité où la fureur du dogme peut entraîner même un bon esprit, que ce mot du célèbre Tillotson : la véritable raison pour laquelle un homme est athée, c'est qu'il est méchant.

Je* veux que les lois civiles se trouvent insuffisantes pour cette multitude que l'on ne forme pas, dont on ne s'inquiète pas, que l'on fait naître, et qu'on abandonne au hasard des affections ineptes et des habitudes crapuleuses. Cela prouve seulement qu'il n'y a que misère et confusion sous le calme apparent des vastes états ; que la politique, dans la véritable acception de ce mot, s'est absentée de notre terre, où la diplomatie, où l'administration financière font des pays florissans pour les poèmes, et gagnent des victoires pour les gazettes.

Je ne veux point discuter une question compliquée : que l'histoire prononce ! Mais n'est-il pas notoire que les terreurs de l'avenir ont retenu bien peu de gens disposés à n'être retenus par aucune autre chose ? Pour le reste des hommes, il est des freins plus naturels, plus directs, et dès lors plus puissans. Puisque l'homme avait reçu le sentiment de l'ordre, puisqu'il était dans sa nature, il fallait en rendre le besoin sensible à tous les individus. Il fût resté moins de scélérats que vos dogmes n'en laissent ; et vous eussiez eu de moins tous ceux qu'ils font.

On dit que les premiers crimes mettent aussitôt dans le cœur le supplice du remords, et qu'ils y laissent pour toujours le trouble; et on dit qu'un athée, s'il est conséquent, doit voler son ami et assassiner son ennemi : c'est
 235 une des contradictions que je croyais voir dans les écrits des défenseurs de la foi. Mais il ne peut y en avoir, puisque les hommes qui écrivent sur des choses révélées n'auraient aucun prétexte qui excusât l'incertitude et les variations : ils en sont tellement éloignés, qu'ils n'en
 240 pardonnent pas même l'apparence à ces profanes qui annoncent avoir reçu en partage une raison faible et non inspirée, le doute et non l'infailibilité.

Qu'importe, diront-ils encore, d'être content de | soi- [216]
 même, si l'on ne croit pas à la vie future ? Il importe au
 245 repos de celle-ci, laquelle est tout alors.

S'il n'y avait point d'immortalité, poursuivent-ils, qu'est-ce que l'homme vertueux aurait gagné à bien faire ? Il y aurait gagné ce que l'homme vertueux estime, et perdu seulement ce que l'homme vertueux n'estime pas,
 250 c'est-à-dire ce que vos passions ambitionnent souvent malgré votre croyance.

Sans l'espérance et la terreur de la vie future, vous ne reconnaissez point de mobile ; mais la tendance à l'ordre ne peut-elle faire une partie essentielle de nos inclinations,
 255 de notre *instinct*, comme la tendance à la conservation, à la reproduction ? N'est-ce rien de vivre dans le calme et la sécurité du juste ?

Dans* l'habitude trop exclusive de lier à vos désirs immortels et à vos idées célestes tout sentiment magna-
 260 nime, toute idée droite et pure, vous supposez toujours que tout ce qui n'est pas surnaturel est vil, que tout ce

233. et l'on A B — 248. gagné tout ce A B — 256. rien que de A B.

qui n'exalte pas l'homme jusqu'au séjour des béatitudes
 le rabaisse nécessairement au niveau de la brute, que des
 vertus terrestres ne sont qu'un déguisement misérable, et
 265 qu'une âme bornée à la vie présente n'a que des désirs
 infâmes et des pensées immondes. Ainsi l'homme juste et
 bon, qui, après quarante ans de patience dans les dou-
 leurs, d'équité parmi les fourbes, et d'efforts généreux
 que le ciel doit couronner, viendrait à reconnaître la faus-
 270 seté des dogmes qui faisaient sa consolation, et qui sou-
 tenaient sa vie laborieuse dans l'attente d'un long | repos; [217]
 ce sage, dont l'âme est nourrie du calme de la vertu, et
 pour qui bien faire c'est vivre, changeant de besoins pré-
 sents parce qu'il a changé de système sur l'avenir, et ne
 275 voulant plus du bonheur actuel, parce qu'il pourrait bien
 ne pas durer toujours, va tramer une perfidie contre l'an-
 cien ami qui n'a jamais douté de lui ? il va s'occuper des
 moyens vils mais secrets d'obtenir de l'or et du pouvoir ?
 et pourvu qu'il échappe à la justice des hommes, il va
 280 croire que son intérêt se trouve désormais à tromper les
 bons, à opprimer les malheureux, à ne garder de l'hon-
 nête homme qu'un dehors prudent, et à mettre dans son
 cœur tous les vices qu'il avait abhorrés jusqu'alors ?
 Sérieusement, je n'aimerais pas faire une pareille ques-
 285 tion à vos sectaires, à ces vertueux exclusifs : s'ils me
 répondaient par la négative, je leur dirais qu'ils sont très-
 inconséquens. Or il ne faut jamais perdre de vue que des
 hommes inspirés n'ont pas d'excuse en cela ; et s'ils
 osaient avancer l'affirmative, ils feraient pitié.
 290 Si l'idée de l'immortalité a tous les caractères d'un

271. d'un repos céleste ; ce A B — 272. calme et de la (*faute d'impression*) B — 277. de son cœur ; il A B — 285. car s'il A B — 288. que des inspirés A B.

songe admirable, celle de l'anéantissement n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse. L'homme de bien désire nécessairement de ne pas périr tout entier ; n'est-ce pas assez pour l'affermir ?

295 Si pour être juste on avait besoin de l'espoir d'une vie future, cette possibilité vague serait encore suffisante. Elle est superflue pour celui qui | raisonne sa vie ; les [218] considérations du temps présent peuvent lui donner moins de satisfaction, mais elles le persuadent de même : il a le
300 besoin présent d'être juste. Les autres hommes n'écoutent que les intérêts du moment. Ils pensent au paradis quand il s'agit des rites religieux ; mais dans les choses morales, la crainte des suites, celle de l'opinion, celle des lois, les penchans de l'âme sont leur seule règle. Les devoirs imaginaires sont fidèlement observés par quelques-uns ;
305 les véritables sont sacrifiés par presque tous quand il n'y a pas de danger temporel.

Donnez* aux hommes la justice de l'esprit et la bonté du cœur, vous aurez une telle majorité d'hommes de bien, que le reste sera entraîné par ses intérêts même les
310 plus directs et les plus grossiers. Au contraire, vous rendez les esprits faux et les âmes petites. Depuis trente siècles, les résultats sont dignes de la sagesse des moyens. Tous les genres de contrainte ont des effets funestes et des résultats éphémères : il faudra enfin persuader.

315 J'ai de la peine à quitter un sujet aussi important qu'inépuisable.

Je* suis si loin d'avoir de la partialité contre le christianisme, que je déplore, en un sens, ce que la plupart des zélateurs ne pensent guère à déplorer eux-mêmes. Je me
320 plaindrais volontiers comme eux de la perte du christia-

299. car il AB — 318. déplore ce que A B.

nisme, avec cette différence néanmoins qu'il le regrettent tel qu'il fut exécuté ; tel même qu'il existait il y a un siècle, | et que je ne trouve pas que ce christianisme-là [219] soit bien regrettable.

325 Les conquérans, les esclaves, les poètes, les prêtres *païens* et les nourrices parvinrent à défigurer les traditions de la sagesse antique à force de mêler les races, de détruire les écrits, d'expliquer et de confondre les allégories, de laisser le sens profond et vrai pour chercher des
330 idées absurdes qu'on puisse admirer, et de personnifier les êtres abstraits afin d'avoir beaucoup à adorer.

Les grandes conceptions étaient avilies. Le Principe de vie, l'Intelligence, la Lumière, l'Éternel n'était plus que le mari de Junon ; l'Harmonie, la Fécondité, le lien des
335 êtres n'étaient plus que l'amante d'Adonis ; la Sagesse impérissable n'était plus connue que par son hibou ; les grandes idées de l'immortalité et de la rémunération consistaient dans la crainte de tourner une roue, et dans
340 l'espoir de se promener sous des rameaux verts. La Divinité invisible était partagée en une multitude hiérarchique agitée de passions misérables ; le résultat du génie des races primitives, les emblèmes des lois universelles n'étaient plus que des pratiques superstitieuses, dont les enfans riaient dans les villes.

345 Rome avait changé une partie du monde, et Rome changeait. L'Occident inquiet, agité, opprimé ou menacé, instruit ou trompé, ignorant et désabusé, avait tout perdu sans avoir rien remplacé ; encore endormi dans l'erreur, il était déjà | étonné du bruit confus des vérités [220]
350 que la science cherchait.

322. un demi-siècle A B — 345. changé le monde A B — 346. La Terre inquiète, agitée, opprimée ou menacée, instruite et trompée, ignorante et désabusée, avait A B — 348. endormie dans l'erreur, elle était déjà étonnée du A B.

Une même domination, les mêmes intérêts, la même terreur, le même esprit de ressentiment et de vengeance contre le peuple-roi, tout rapprochait les nations. Leurs habitudes étaient interrompues, leurs constitutions
 355 n'étaient plus ; l'amour de la cité, l'esprit de séparation, d'isolement, de haine pour les étrangers, s'était affaibli dans le désir général de résister aux vainqueurs, ou dans la nécessité d'en recevoir des lois : le nom de Rome avait tout réuni. Les vieilles religions des peuples n'étaient
 360 plus que des traditions de province, le Dieu du Capitole avait fait oublier leurs Dieux, et l'apothéose des empereurs le faisait oublier lui-même ; les autels les plus fréquentés étaient ceux des Césars.

C'était une des grandes époques de l'histoire du
 365 monde : il fallait élever un monument majestueux et simple sur ces monumens ruinés de diverses régions.

Il fallait une croyance morale, puisque la pure morale était méconnue ; il fallait des dogmes impénétrables peut-être, mais nullement risibles, puisque les lumières s'éten-
 370 daient. Puisque tous les cultes étaient avilis, il fallait un culte majestueux et digne de l'homme qui cherche à agrandir son âme par l'idée d'un Dieu du monde. Il fallait des rites imposans, rares, désirés, mystérieux, mais simples, des rites comme surnaturels, mais aussi con- | [221]
 375 venables à la raison de l'homme qu'à son cœur. Il fallait ce qu'un grand génie pouvait seul établir, et que je ne fais qu'entrevoir.

Mais vous avez fabriqué, raccommodé, essayé, corrigé,

357. vainqueurs de la terre, ou A B — 361. même ; partout, les A B — 364. C'était la plus grande époque de A B — 366. des diverses régions connues A B — 367. croyance sublime A B ; la morale était A B.

recommencé je ne sais quel amas incohérent de cérémonies triviales et de dogmes un peu propres à scandaliser les faibles : vous avez mêlé ce composé hasardeux à une morale quelquefois fausse, souvent fort belle, et habituellement austère, seul point sur lequel vous n'avez pas été gauches. Vous passez quelques centaines d'années à
 385 arranger tout cela par inspiration, et votre lent ouvrage, industrieusement réparé, mais mal conçu, n'est fait pour durer qu'à peu près autant de temps que vous en mettez à l'achever.

Jamais on ne fit une maladresse plus surprenante que
 390 de confier le sacerdoce aux premiers venus, et d'avoir un ramas d'hommes de Dieu. On multiplia hors de toute mesure un sacrifice dont la nature est essentiellement l'unité. On parut ne voir jamais qu'actes directs et les convenances du moment ; on eut des sacrifi-
 395 cateurs et des confesseurs ; on fit paraître des prêtres et moines, ils se mêlèrent de tout, et partout on en trouva des troupes dans le luxe ou dans la mendicité.

Cette multitude est commode, dit-on, pour les fidèles. Mais il n'est pas bon qu'en cela le peuple trouve ainsi
 400 toutes ses commodités au coin de sa rue. Il est insensé de confier les fonctions religieuses à un million d'individus : c'est les abandonner | continuellement aux derniers [222] des hommes, c'est en compromettre la dignité ; c'est effacer l'empreinte sacrée dans un commerce trop habituel ; c'est avancer de beaucoup l'instant où doit périr
 405 tout ce qui n'a pas de fondemens impérissables.

390-91. une populace d' A B — 391. mesure ce sacrifice auguste dont A B — 396. trouve A B — 401. à des millions A B — 403. la sainte dignité A — 406. des A B.

LETTRE XLV.

Chessel, 27 juillet, VI.

Je n'ai jamais pensé que ce fût une faiblesse d'avoir une larme pour des maux qui ne nous sont point personnels, pour un malheur qui nous est étranger, mais qui nous est bien connu. Il est mort : c'est peu de chose, qui est-ce qui ne meurt pas ? mais il a été constamment malheureux et triste ; jamais l'existence ne lui a été bonne ; il n'a eu que des douleurs, et maintenant il n'a plus rien. Je l'ai vu, je l'ai plaint : je le respectais, il était malheureux et bon. Il n'a pas eu des malheurs éclatans ; mais, en entrant dans la vie, il s'est trouvé sur une longue trace de dégoûts et d'ennuis ; il y est resté, il y a vécu, il y a vieilli avant l'âge, il s'y est éteint.

Je n'ai pas oublié ce bien de campagne qu'il désirait, et que j'allai voir avec lui, parce que j'en connaissais le propriétaire. Je lui disais : Vous y serez bien, vous y aurez des années meilleures, elles vous feront oublier les autres ; vous prendrez cet appartement-ci, vous y serez seul et tranquille. — | J'y serais heureux, mais je ne le [223] crois pas. — Vous le serez demain, vous allez passer l'acte. — Vous verrez que je ne l'aurai point.

Il ne l'eut pas : vous savez comment tout cela tourna. La multitude des hommes vivans est sacrifiée à la prospérité de quelques-uns, comme le plus grand nombre des enfans meurt et est sacrifié à l'existence de ceux qui resteront ; comme des millions de glands le sont à la beauté des grands chênes qui doivent couvrir librement

3. deux lignes de points au début A B — 1. affirmé A B — 5. est connu A B — 6. n'a encore eu A B — 7. allais A B.

un vaste espace. Et, ce qui est déplorable, c'est que,
30 dans cette foule que le sort abandonne et repousse dans
les marais bourbeux de la vie, il se trouve des hommes
qui ne sauraient descendre comme leur sort, et dont
l'énergie impuissante s'indigne en s'y consumant. Les
lois générales sont fort belles, et je leur sacrifierais volon-
35 tiers un an, deux, dix ans même de ma vie ; mais tout
mon être, c'est trop : ce n'est rien dans la nature, c'est
tout pour moi. Dans ce grand mouvement, sauve qui
peut, dit-on. Cela serait assez bien, si le tour de chacun
venait tôt ou tard, ou si du moins on pouvait l'espérer
40 toujours ; mais quand la vie s'écoule, quoique l'instant
de la mort reste incertain, l'on sait bien du moins que
l'on s'en va. Dites-moi où est l'espérance de l'homme qui
arrive à soixante ans sans avoir encore autre chose que
de l'espérance ! Ces lois de l'ensemble, ce soin des
45 espèces, ce mépris des individus, cette marche des êtres
est bien dure pour nous qui sommes des individus. J'ad-
mire cette providence qui | taille tout en grand ; mais [224]
comme l'homme est culbuté parmi les rognures ! et que
nous sommes plaisans de nous croire quelque chose !
50 Dieux par la pensée, insectes pour le bonheur, nous
sommes ce Jupiter dont le temple est aux Petites-Mai-
sons : il prend pour une cassolette d'encens l'écuelle de
bois où fume la soupe qu'on apporte dans sa loge ; il
règne sur l'Olympe, jusqu'à l'instant où le plus vil géô-
55 lier, lui donnant un soufflet, le rappelle à la vérité, pour
qu'il baise la main et mouille de larmes son pain moisi.

Infortuné ! vous avez vu vos cheveux blanchir, et de
tant de jours, vous n'en avez pas eu un de contentement,
pas un ; pas même le jour du mariage funeste, du mariage
60 d'inclination qui vous a donné une femme estimable, et

qui vous a perdu[s] tous deux. Tranquilles, aimans, sages, vertueux et pieux, tous deux la bonté même, vous avez vécu plus mal ensemble que ces insensés que leurs passions entraînent, qu'aucun principe ne retient, et qui ne
 65 sauraient imaginer à quoi peut servir la bonté du cœur. Vous vous êtes mariés pour vous aider mutuellement, disiez-vous, pour adoucir vos peines en les partageant, pour faire votre salut ; et le même soir, le premier soir, mécontens l'un de l'autre et de votre destinée, vous
 70 n'eûtes plus d'autre vertu, d'autre consolation à attendre, que la patience de vous supporter jusqu'au tombeau. Quel fut donc votre malheur, votre crime ? de vouloir le bien, de le vouloir trop, de ne pouvoir jamais le négliger, de le vouloir | minutieusement et avec assez de passion [225]
 75 pour ne le considérer que dans le détail du moment présent.

Vous voyez que je les connaissais. On paraissait me voir avec plaisir : on voulait me convertir, et quoique ce projet n'ait pas absolument réussi, nous jasions assez en-
 80 semble. C'est lui surtout dont le malheur me frappait. Sa femme n'était ni moins bonne ni moins estimable ; mais, plus faible, elle trouvait dans son abnégation un certain repos où devait s'engourdir sa douleur. Dévote avec tendresse, offrant ses amertumes et remplie de l'idée
 85 d'une récompense future, elle souffrait, mais d'une manière qui n'était pas sans dédommagement. Il y avait d'ailleurs dans ses maux quelque chose de volontaire ; elle était malheureuse par goût ; et ses gémissemens, comme ceux des saints, quoique très-pénibles quelque-
 90 fois, lui étaient précieux et nécessaires.

63. vertueux, religieux, tous A B — 66. marié (*faute d'impression*) A B — 70. vertu, ni d'autre A B.

Pour lui, il était religieux sans être absorbé par la dévotion : il était religieux par devoir, mais sans fanatisme et sans faiblesses comme sans momerie ; pour réprimer ses passions, et non pour en suivre une plus particulière. Je
 95 n'assurerais pas même qu'il ait joui de cette conviction sans laquelle la religion peut plaire, mais ne saurait suffire.

Ce n'est pas tout : on voyait comment il eût pu être heureux ; on sentait même que les causes de son malheur
 100 n'étaient pas dans lui. Mais sa femme eût été à peu près la même dans quelque situation qu'elle eût vécu : elle eût trouvé partout le moyen | de se tourmenter et d'affli-ger les autres, en ne voulant que le bien, en ne s'occupant nullement d'elle-même, en croyant sans cesse se
 105 sacrifier pour tous, mais ne sacrifiant jamais ses idées, et prenant sur elle tous les efforts, excepté celui de changer sa manière. Il semblait donc que son malheur appartenait en quelque sorte à sa nature ; et on était plus disposé à s'en consoler et à prendre là-dessus son parti, [226]
 110 comme sur l'effet d'une destinée irrévocable. Au contraire, son mari eût vécu comme un autre, s'il eût vécu avec toute autre qu'avec elle. On sait quel remède trouver à un mal ordinaire, et surtout à un mal qui ne mérite pas de ménagement : mais c'est une misère à laquelle
 115 on ne peut espérer de terme, de ne pouvoir que plaindre celle dont la perpétuelle manie nous déplaît avec amitié, nous harcèle avec douceur, et nous impatiente toujours sans se déconcerter jamais, qui ne nous fait mal que par une sorte de nécessité, qui n'oppose à notre indignation
 120 que des larmes pieuses, qui en s'excusant fait pis encore

94. non pas pour A B — 105. mais en ne A B ; idées, en prenant A B — 112. tout A B.

qu'elle n'avait fait ; et qui avec de l'esprit, mais dans un aveuglement inconcevable, fait en gémissant tout ce qu'il faut pour nous pousser à bout.

Si quelques hommes ont été un fléau pour l'homme,
 125 ce sont bien les législateurs profonds qui ont rendu le mariage indissoluble, afin que l'on fût *forcé* de s'aimer. Pour compléter l'histoire de la sagesse humaine, il nous en manque un, qui, voyant la nécessité de s'assurer de l'homme sus | pecté d'un crime et l'injustice de rendre [227]
 130 malheureux en attendant son jugement celui qui peut être innocent, ordonne dans tous les cas deux ans de cachot provisoirement, au lieu d'un mois de prison, afin que la nécessité de s'y faire adoucisse le sort du détenu et lui rende sa chaîne aimable.

135 On ne remarque pas assez quelle insupportable répétition de peines comprimantes, et souvent mortelles, produisent, dans le secret des appartemens, ces humeurs difficiles, ces manies tracassières, ces habitudes orgueilleuses à la fois et petites, où s'engagent, par hasard, sans
 140 le soupçonner et sans pouvoir s'en retirer, tant de femmes à qui on n'a jamais cherché à faire connaître le cœur humain. Elles achèvent leur vie avant d'avoir découvert qu'il est bon de savoir vivre avec les hommes : elles élèvent des enfans ineptes comme elles ; c'est une géné-
 145 ration de maux, jusqu'à ce qu'il survienne un tempérament heureux qui se forme lui-même un caractère ; et tout cela parce qu'on a cru leur donner une éducation très-suffisante en leur apprenant à coudre, danser, mettre le couvert et lire les psaumes en latin.

150 Je ne sais pas quel bien peut résulter de ce qu'on ait

des idées étroites, et je ne vois pas qu'une imbécile ignorance soit de la simplicité : l'étendue des vues produit au contraire moins d'égoïsme, moins d'opiniâtreté, plus de bonne foi, une délicatesse officieuse, et cent moyens de
 155 conciliation. | Chez les gens trop bornés, à moins que le [228]
 le cœur ne soit d'une bonté extrême, ce qu'il faut rarement attendre, vous ne voyez qu'humeur, oppositions, entêtement ridicule, altercations perpétuelles : et la plus faible altercation devient en deux minutes une dispute pleine
 160 d'aigreur. Des reproches amers, des soupçons hideux, des manières brutes semblent, à la moindre occasion, brouiller ces gens-là pour jamais. Il y a cependant chez eux une chose heureuse ; c'est que comme l'humeur est leur seul mobile, si quelque bêtise vient les divertir, ou
 165 si quelque tracasserie contre une autre personne vient les réunir, voilà mes gens qui rient ensemble et se parlent à l'oreille, après s'être traités avec le dernier mépris. Une demi-heure plus tard, voici une fureur nouvelle ; un quart d'heure après on chante ensemble. Il faut rendre à
 170 de telles gens cette justice, qu'il ne résulte ordinairement rien de leur brutalité, si ce n'est un dégoût insurmontable dans ceux que des circonstances particulières engageaient à vivre avec eux.

Vous* êtes hommes, vous vous dites chrétiens ; et
 175 cependant, malgré les lois que vous ne sauriez désavouer, et malgré celles que vous adorez, vous fomentez, vous perpétuez une extrême inégalité entre les lumières et les sentimens des hommes. Cette inégalité est dans la nature ; mais vous l'avez augmentée contre toute mesure,
 180 quand vous deviez, au contraire, travailler à la restreindre.

156. extrême, et qu'il (*faute d'impression*) A — 169. après, cela chante A B — 172. engageraient A B (*engageaient, dans C, n'est-il pas une faute d'impression ?*).

Il faut bien que les prodiges de votre industrie soient une sura | bondance funeste, puisque vous n'avez ni le [229] temps ni les facultés de faire tant de choses indispensables. La masse des hommes est brute, inepte et livrée
 185 à elle-même ; tous vos maux viennent de là : ou ne les faites pas exister, ou donnez-leur une existence d'homme.

Que conclure, à la fin, de tous mes longs propos ? C'est que l'homme étant peu de chose dans la nature, et étant tout pour lui même, il devrait bien s'occuper un peu moins
 190 des lois du monde, et un peu plus des siennes ; laisser peut-être celles des sciences qui sont transcendantes, et qui n'ont pas séché une seule larme dans les hameaux et au quatrième étage ; laisser peut-être certains arts admirables et inutiles ; laisser des passions héroïques et funestes ; tâcher, s'il se peut, d'avoir des institutions qui
 195 arrêtent l'homme et qui cessent de l'abrutir, d'avoir moins de science et moins d'ignorance ; et convenir enfin que si l'homme n'est pas un ressort aveugle qu'il faille abandonner aux forces de la fatalité, que si ses mouvements ont quelque chose de spontané, la morale est la
 200 seule science de l'homme livré à la providence de l'homme.

Vous laissez aller sa veuve dans un couvent : vous faites très bien, je crois. C'est là qu'elle eût dû vivre : elle
 205 était née pour le cloître, mais je soutiens qu'elle n'y eût pas trouvé plus de bonheur. Ce n'est donc pas pour elle que je dis que vous faites bien. Mais en la prenant chez vous, vous étaleriez une générosité inutile ; elle n'en serait | [230] pas plus heureuse. Votre bienfaisance prudente et éclairée se soucie peu des apparences, et ne considère dans le
 210 bien à faire que la somme plus ou moins grande du bien qui doit en résulter.

191. des hautes sciences AB ; sont sublimes A B.

LETTRE XLVI.

Lyon, 2 août, VI.

Quand le jour commence, je suis abattu, je me sens triste et inquiet ; je ne puis m'attacher à rien ; je ne vois
 5 pas comment je remplirai tant d'heures. Quand il est dans sa force, il m'accable ; je me retire dans l'obscurité, je tâche de m'occuper, et je ferme tout pour ne pas savoir qu'il n'a point de nuages. Mais lorsque sa lumière s'adoucit, et que je sens autour de moi ce charme d'une soirée
 10 heureuse qui m'est devenu si étranger, je m'afflige, je m'abandonne ; dans ma vie commode, je suis fatigué de plus d'amertumes que l'homme pressé par le malheur. On m'a dit : Vous êtes tranquille maintenant.

Le paralytique est tranquille dans son lit de douleur.
 15 Consumer les jours de l'âge fort, comme le vieillard passe les jours du repos ! Toujours attendre, et ne rien espérer ; toujours de l'inquiétude sans désirs, et de l'agitation sans objet ; des heures constamment nulles ; des conversations où l'on parle pour placer des mots, où l'on évite de dire
 20 des choses ; des repas où on mange par ex | cès d'en- [231]nui ; de froides parties de campagne dont on n'a jamais désiré que la fin ; des amis sans intimité ; des plaisirs pour l'apparence ; du rire pour contenter ceux qui baillent comme vous ; et pas un sentiment de joie dans
 25 deux années ! Avoir sans cesse le corps inactif, la tête agitée, l'âme malheureuse, et n'échapper que fort mal dans le sommeil même à ce sentiment d'amertumes, de contrainte, et d'ennuis inquiets, c'est la lente agonie du cœur : ce n'est pas ainsi que l'homme devait vivre.

3 août.

S'il vit ainsi, me direz-vous, c'est donc ainsi qu'il devait vivre : ce qui existe est selon l'ordre ; où seraient les causes, si elles n'étaient pas dans la nature ? Il faudra que j'en convienne avec vous : mais* cet ordre de choses
 35 n'est que momentané ; il n'est point selon l'ordre essentiel, à moins que tout ne soit déterminé irrésistiblement. Si tout est nécessaire, il l'est que j'agisse comme s'il n'y avait point de nécessité : ce que nous disons est vain ; il
 40 n'y a point de sentiment préférable au sentiment contraire, point d'erreur, point d'utilité. Mais s'il en est autrement, avouons nos écarts ; examinons où nous en sommes ; cherchons comment on pourrait réparer tant de pertes. La résignation est souvent bonne aux individus ; elle ne peut être que fatale à l'espèce. C'est ainsi que va
 45 le monde, est le mot d'un bourgeois quand on le dit des misères publi | ques ; ce n'est celui du sage que dans les [232] cas particuliers.

Dira-t-on* qu'il ne faut pas s'arrêter au beau imaginaire, au bonheur absolu, mais aux détails d'une utilité directe
 50 dans l'ordre actuel ; et que, la perfection n'étant pas accessible à l'homme, et surtout aux hommes, il est à la fois inutile et romanesque de les en entretenir ? Mais la nature elle-même prépare toujours le plus pour obtenir le moins. De mille graines, une seule germera. Nous voudrions
 55 apercevoir quel serait le mieux possible, non pas précisément dans l'espoir d'y atteindre, mais afin de nous en approcher plus que si nous en envisagions seulement pour terme de nos efforts ce qu'ils pourront en effet produire. Je cherche des données qui m'indiquent les

54. Dans mille A B — 56. de l'atteindre A B — 57. davantage A B.
Obermann.

60 besoins de l'homme ; et je les cherche dans moi, pour me tromper moins. Je trouve dans mes sensations un exemple limité, mais sûr ; et en observant le seul homme que je puisse bien sentir, je m'attache à découvrir quel pourrait être l'homme en général.

65 Vous seuls savez remplir votre vie, hommes simples et justes, pleins de confiance et d'affections expansives, de sentiment et de calme, qui sentez votre existence avec plénitude, et qui voulez voir l'œuvre de vos jours ! Vous placez votre joie dans l'ordre et la paix domestique, sur
70 le front pur d'un ami, sur la lèvre heureuse d'une femme. Ne venez point vous soumettre dans nos villes à la médiocrité misérable, à l'ennui superbe. N'oubliez pas | les [233] choses naturelles : ne livrez pas votre cœur à la vaine tourmente des passions équivoques ; leur objet, toujours
75 indirect, fatigue et suspend la vie jusqu'à l'âge infirme qui déplore trop tard le néant où se perdit la faculté de bien faire.

Je suis comme ces infortunés en qui une impression trop violente a pour jamais irrité la sensibilité de certaines fibres, et qui ne sauraient éviter de retomber dans leur manie toutes les fois que l'imagination, frappée d'un objet analogue, renouvelle en eux cette première émotion. Le sentiment des rapports me montre toujours les convenances harmoniques comme l'ordre et la fin de la
80 nature. Ce besoin de chercher les résultats dès que je vois les données, cet instinct à qui il répugne que nous soyons en vain..... croyez-vous que je le puisse vaincre ? Ne voyez-vous pas qu'il est dans moi, qu'il est plus fort que ma volonté, qu'il m'est nécessaire, qu'il faut qu'il
90 m'éclaire ou m'égare, qu'il me rende malheureux et que je lui obéisse ? Ne voyez-vous pas que je suis déplacé,

isolé, que je ne trouve rien ? Je rejette tout ce qui passe; je me presse, je me hâte par dégoût : j'échappe au présent, je ne désire point l'avenir ; je me consume, 95 je dévore mes jours, et je me précipite vers le terme de mes ennuis, sans désirer rien après eux. On dit que le temps n'est rapide qu'à l'homme heureux, on dit faux : je le vois passer maintenant avec une vitesse que je ne lui connaissais pas. Puisse le dernier des hommes n'être 100 jamais heureux ainsi ! |

[234]

Je ne le dissimule point, j'avais un moment compté sur quelque douceur intérieure : je suis bien désabusé. Qu'attendais-je en effet ? que les hommes sussent arranger ces détails que les circonstances leur abandonnent. 105 user des avantages que peuvent offrir ou les facultés intérieures, ou quelque conformité de caractère, établir et régler ces riens dont on ne se lasse pas, et qui peuvent embellir ou tromper les heures ; qu'ils sussent ne point perdre leurs années les plus tolérables, et n'être pas plus 110 malheureux par leur maladresse que par le sort même ; qu'ils sussent vivre ! Devais-je donc ignorer qu'il n'en est point ainsi ? ne savais-je pas assez que cette apathie, et surtout cette sorte de crainte et de défiance mutuelles, cette incertitude, cette ridicule réserve qui, étant l'instinct des uns, devient le devoir des autres, condamnaient tous les hommes à se voir avec ennui, à se lier avec indifférence, à s'aimer avec lassitude, à se convenir inutilement, et à bailler tous les jours ensemble, faute de se dire une fois : Ne baillons plus ?

120 En toutes choses, et partout, les hommes perdent leur

92. isolé, lassé ; que A B ; rien, que l'ennui me tue ? Je A B — 101. ne vous le A B — 109. perdre dans l'ennui leurs A B — 110. sort lui-même A B — 112. et ne A B.

existence ; ils se fâchent ensuite contre eux-mêmes, ils croient que ce fut leur faute. Malgré l'indulgence pour nos propres faiblesses, peut-être sommes-nous trop sévères en cela, trop portés à nous attribuer ce que nous
 125 ne pouvions éviter. Lorsque le temps est passé, nous oublions les détails de cette fatalité impénétrable dans ses causes, et à peine sensible dans ses résultats. | [235]

Tout* ce qu'on espérait se détruit sourdement ; toutes les fleurs se flétrissent, tous les germes avortent ; tout
 130 tombe, comme ces fruits naissans qu'une gelée a frappés de mort, qui ne mûriront pas, qui périront tous, mais qui végètent encore plus ou moins long-temps suspendus à la branche stérilisée, comme si la cause de leur ruine eût voulu rester inconnue.

135 On a la santé, l'intimité ; on voit dans ses mains ce qu'il faut pour une vie assez douce : les moyens sont tout simples, tout naturels ; nous les tenons, ils nous échappent pourtant. Comment cela se fait-il ? La réponse serait longue et difficile : je la préférerais à bien des traités de philosophie ; elle n'est pas même dans les trois
 140 mille *lois* de Pythagore.

Peut-être se laisse-t-on trop aller à négliger des choses indifférentes par elle-mêmes, et que pourtant il faut désirer, ou du moins recevoir, pour que les heures soient
 145 occupées sans langueur. Il y a une sorte de dédain, qui est une prétention fort vaine, mais à laquelle on se trouve entraîné sans y songer. On voit beaucoup d'hommes ; chacun d'eux, livré à d'autres goûts, est ou se montre insensible à bien des choses dont nous ne voulons pas
 150 alors paraître plus émus que lui. Il se forme dans nous

129. se détruisent (*erreur causée par le voisinage du mot détruit?*) B —
 131. muriront point A B.

une certaine habitude d'indifférence et de renoncement ; elle ne coûte point de sacrifices, mais elle augmente l'ennui. Ces riens qui, pris chacun à part, étaient tous inutiles, devenaient bons par leur ensemble ; ils entretenaient cette activité des | affections qui fait la vie. Ils [236] n'étaient pas des causes suffisantes de sensations, mais ils nous faisaient échapper au malheur de n'en plus avoir. Ces biens, si faibles, convenaient mieux à notre nature que la puérile grandeur qui les rejette, et qui ne les remplacera pas. Le vide devient fastidieux à la longue ; il dégénère en une morne habitude : et, bien trompés dans notre superbe indolence, nous laissons se dissiper en une triste fumée la lumière de la vie, faute du souffle qui l'animerait.

165 Je vous le répète, le temps fuit avec une vitesse qui s'accroît à mesure que l'âge change. Mes jours perdus s'entassent derrière moi ; ils remplissent l'espace vague de leurs ombres sans couleur ; ils amoncellent leurs squellettes atténués ; c'est le ténébreux simulacre d'un monument funèbre. Et si mon regard inquiet se détourne et cherche à se reposer sur la chaîne, jadis plus heureuse, des jours que prépare l'avenir, il se trouve que leurs formes pleines et leurs brillantes images ont beaucoup perdu. Leurs couleurs pâlissent : cet espace voilé qui les 170 embellissait d'une grâce céleste dans la magie de l'incertitude, découvre maintenant à nu leurs fantômes arides et chagrins. A la lueur austère qui les montre dans l'éternelle nuit, j'en discerne déjà le dernier qui s'avance seul sur l'abîme, et n'a plus rien devant lui.

180 Vous* souvient-ils de nos vains désirs, de nos projets d'enfant ? La joie d'un beau ciel, l'oubli du monde, et la liberté des déserts ! | [237]

Jeune enchantement d'un cœur qui croit au bonheur,
 qui veut ce qu'il désire, et ignore la vie ! Simplicité de
 185 l'espérance, qu'êtes-vous devenue ? Le silence des forêts,
 la pureté des eaux, les fruits naturels, l'habitude intime
 nous suffisaient alors. Le monde réel n'a rien qui rem-
 place ces besoins d'un cœur juste, d'un esprit incertain,
 ce premier songe de nos premiers printemps.

190 Quand* une heure plus favorable vient placer sur nos
 front une sérénité imprévue, quelque nuance fugitive de
 paix et de bien-être, l'heure suivante se hâte d'y fixer les
 traits chagrins et fatigués, les rides abreuvées d'amertume
 qui en effacent pour jamais la candeur primitive.

195 Depuis cet âge qui est déjà si loin de moi, les instants
 épars qui ont pu rappeler l'idée du bonheur ne forment
 pas dans ma vie un jour que je dusse consentir à voir
 renouveler. C'est ce qui caractérise ma fatigante destinée ;
 d'autres sont bien plus malheureux, mais j'ignore s'il fut
 200 jamais un homme moins heureux. Je me dis que l'on est
 porté à la plainte, et que l'on sent tous les détails de ses
 propres misères, tandis qu'on affaiblit ou qu'on ignore
 celles que l'on n'éprouve pas soi-même ; et pourtant je me
 crois juste en pensant que l'on ne saurait moins jouir,
 205 moins vivre, être plus constamment au-dessous de ses
 besoins.

Je ne suis pas souffrant, impatienté, irrité ; je suis las,
 abattu ; je suis dans l'accablement. Quelquefois, à la
 vérité, par un mouvement imprévu, | je m'élançai hors de [238]
 210 la sphère étroite où je me sentais comprimé. Ce mouve-
 ment est si rapide, que je ne puis le prévenir. Ce senti-

183. cœur vierge A ; cœur de vierge (*faute d'impression* ?) B —
 189. incertain, premier A ; incertain, le premier B — 197. un demi-
 jour A B — 201. plainte ; que l'on A B — 207. lassé A B — 209.
 vérité, un mouvement imprévu m'élançai A B.

ment me remplit et m'entraîne sans que j'aie pensé à la vanité de son impulsion : je perds ainsi ce repos raisonné qui éternise nos maux, en les calculant avec son froid
215 compas, avec ses formules savantes et mortelles.

Alors j'oublie ces considérations accidentelles, chaînons misérables dont ma faiblesse a tissu le fragile lien : je vois seulement, d'un côté, mon âme avec ses forces et ses désirs, comme un moteur borné mais indépendant, que
220 rien ne peut empêcher de s'éteindre à son terme, que rien aussi ne peut empêcher d'être selon sa nature ; et de l'autre, toutes choses sur la terre comme son domaine nécessaire, comme les moyens de son action, les matériaux de sa vie. Je méprise cette prudence timide et lente,
225 qui, pour des jouets qu'elle travaille, oublie la puissance du génie, laisse éteindre le feu du cœur, et perd à jamais ce qui fait la vie, pour arranger des ombres puériles.

Je me demande ce que je fais ; pourquoi je ne me mets pas à vivre ; quelle force m'enchaîne, quand je suis libre ;
230 quelle faiblesse me retient, quand je sens une énergie dont l'effort réprimé me consume ; ce que j'attends, quand je n'espère rien ; ce que je cherche ici, quand je n'y aime rien, n'y désire rien ; quelle fatalité me force à faire ce que je ne veux pas, sans que je voie comment elle
235 me le fait faire ? |

[239]

Il est facile de s'y soustraire ; il en est temps ; il le faut : et à peine ce mot est dit, que l'impulsion s'arrête, l'énergie s'éteint, et me voilà replongé dans le sommeil où s'anéantit ma vie. Le temps coule uniformément : je
240 me lève avec dégoût, je me couche fatigué, je me réveille sans désirs. Je m'enferme, et je m'ennuie ; je vais dehors

219. un principe moteur A B — 222. terre humaine comme A B —
234. veux point A B.

et je gémis. Si le temps est sombre, je le trouve triste ;
 et s'il est beau, je le trouve inutile. La ville m'est insipide,
 et la campagne m'est odieuse. La vue des malheureux
 245 m'afflige, celle des heureux ne me trompe point. Je ris
 amèrement quand je vois des hommes qui se tourmentent ;
 et si quelques-uns sont plus calmes, je souris en songeant
 qu'on les croit contents.

Je vois tout le ridicule du personnage que je fais ; je
 250 me rebute, et je ris de mon impatience. Cependant je
 cherche dans chaque chose le caractère bizarre et double
 qui la rend un moyen de nos misères, et ce comique
 d'oppositions qui fait de la terre humaine une scène con-
 tradictoire où toutes choses sont importantes au sein de la
 255 vanité de toutes choses. Je me précipite ainsi, ne sachant
 plus de quel côté me diriger. Je m'agite, parce que je ne
 trouve point d'activité ; je parle, afin de ne point penser ;
 je m'anime, par stupeur. Je crois même que je plaisante :
 je ris de douleur, et l'on me trouve gai. Voilà qui va bien,
 260 disent-ils, il prend son parti. Il faut que je le prenne : je
 n'y pourrai plus tenir. |

[240]

5 août.

Je crois, je sens que tout cela va changer. Plus j'ob-
 serve ce que j'éprouve, plus j'en viendrai à me convaincre
 265 que les choses de la vie sont indiquées, préparées et mû-
 ries dans une marche progressive dirigée par une force
 inconnue.

Dès* qu'une série d'incidens marche vers un terme, ce
 résultat qu'elle annonce se trouve aussitôt un centre que
 270 beaucoup d'autres incidens environnent avec une ten-
 dance marquée. Cette tendance qui les unit au centre par

247. je ris A B — 260. prenne, car je A B — 264. viendrais A.

des liens universels nous le fait paraître comme un but qu'une intention de la nature se serait proposé, comme un chaînon qu'elle travaillerait à dessein selon ses lois
275 générales, et où nous cherchons à découvrir, à pressentir dans des rapports individuels, la marche, l'ordre et les harmonies du plan du monde.

Si nous y sommes trompés, c'est peut-être par notre seul empressement. Nos désirs cherchent toujours à anti-
280 ciper sur l'ordre des événemens, et notre impatience ne saurait attendre cette tardive maturité.

On dirait aussi qu'une volonté inconnue, qu'une intelligence d'une nature indéfinissable nous entraîne par des apparences, par la marche des nombres, par des songes
285 dont les rapports avec les faits surpassent de beaucoup les probabilités du hasard. On dirait que tous les moyens lui servent à nous séduire; que les sciences occultes, que
| les résultats extraordinaires de la divination, et les [241]
290 vages de cette industrie cachée; qu'elle précipite ainsi ce que nous croyons conduire; qu'elle nous égare afin de varier le monde. Si vous voulez avoir un sentiment de cette force invisible et de l'impuissance où l'ordre même se trouve de produire la perfection, calculez toutes les
295 forces bien connues, vous verrez qu'elles n'ont pas leur résultat direct. Faites plus; imaginez un ordre de choses où toutes les convenances particulières soient observées; où toutes les destinations particulières soient remplies: vous trouverez, je crois, que l'ordre de chaque chose ne
300 produirait pas le véritable ordre des choses; que tout serait trop bien; que non seulement ce n'est pas ainsi que va le monde, mais que ce n'est pas même ainsi qu'il

pourrait aller, et qu'une perpétuelle déviation dans les
détails opposés semble être la grande loi de l'universalité
305 des choses.

Voici des faits sur un objet où les probabilités peuvent
être calculées rigoureusement, des songes relatifs à la
loterie de Paris. J'en ai connu douze ou quinze avant les
tirages. La personne âgée qui les faisait n'avait assurément
310 ni le démon de Socrate, ni aucune donnée cabalistique ;
elle était pourtant mieux fondée à s'entêter de ses songes
que moi à l'en dissuader. La plupart furent réalisés : il y
avait au moins vingt mille à parier contre un que l'évé-
nement ne les justifierait pas ainsi. | Elle fut séduite, elle [242]
315 rêva encore ; elle mit, et rien alors ne se réalisa.

On n'ignore pas que les hommes sont trompés par de
faux calculs et par la passion ; mais, dans ce qui peut
être supputé mathématiquement, est-il bien vrai que
tous les siècles croient à ce qui n'a en sa faveur qu'autant
320 d'incidens que le hasard en doit donner ?

Moi-même, qui assurément ne m'occupais guère de ces
sortes de rêves, il m'est arrivé trois fois de rêver que je
voyais les numéros sortis. Un de ces songes n'eut point
de rapport avec l'événement du lendemain ; le second en
325 eut un aussi frappant que si l'on eût deviné un nombre
sur quatre-vingt mille. Le dernier fut plus étrange ; j'avais
vu dans cet ordre : 7, 39, 72, 81.... Je n'avais pas vu le
cinquième numéro, et quand au troisième, je l'avais mal
discerné ; je n'étais pas assuré si c'était 72 ou 70. J'avais
330 même noté tous deux, mais je penchai pour le 72. Cette
fois, je voulus mettre au moins le quaterne, et je mis 7,
39, 72, 81. Si j'eusse choisi le 70, j'eusse eu le quaterne,
ce qui est déjà extraordinaire, mais ce qui l'est bien

316. trompés et par A ; des faux (*faute d'impression* ?) B.

davantage, c'est que ma note, faite exactement selon
 335 l'ordre dans lequel j'avais vu les quatre numéros, porta
 un terme déterminé, et que c'eût été un quaterne déter-
 miné, si, en hésitant entre le 70 et le 72, j'eusse choisi
 le 70.

Est-il dans la nature une intention qui leurre les
 340 hommes, ou du moins beaucoup d'hommes ? | Serait-ce [243]
 un de ses moyens, une loi nécessaire pour les faire ce
 qu'ils sont ? ou bien, tous les peuples ont-ils été dans le
 délire en trouvant que les choses réalisées surpassaient
 évidemment l'occurrence naturelle ? La philosophie mo-
 345 derne le nie, elle nie tout ce qu'elle n'explique pas. Elle
 a remplacé celle qui expliquait ce qui n'était point.

Je* suis loin d'affirmer, de croire positivement, qu'il y
 ait en effet dans la nature une force qui séduise les
 les hommes, indépendamment du prestige de leurs pas-
 350 sions ; qu'il existe une chaîne occulte de rapports, soit
 dans les nombres, soit dans les affections, qui puisse faire
 juger, ou sentir d'avance, ces choses futures que nous
 croyons accidentelles. Je ne dis pas, Cela est ; mais n'y
 a-t-il pas quelque témérité à dire, Cela n'est pas ?

355 Serait-il même impossible que les pressentimens appar-

I. « C'est une sottise présomption d'aller dédaignant et con-
 damnant pour faux ce qui ne nous semble pas vraisemblable :
 qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffi-
 sance, outre la commune. J'en faisais ainsi autrefois..... et à
 5 présent je trouve que j'étais pour le moins autant à plaindre moi-
 même. »

MONTAIGNE.

341. ces moyens B — 447. affirmer, et même de croire A B.
 Note, 7. MONTAIGNE. *Essais*, Liv. I, chap. 26 A B.

tinissent à un mode particulier d'organisation, et qu'ils fussent refusés à d'autres hommes ? Nous voyons par exemple, que la plupart ne sauraient concevoir des rapports entre l'odeur qu'exhale une plante et les moyens du 360 bonheur du monde. Doivent-ils pour cela regarder comme | une erreur de l'imagination le sentiment de ces [244] rapports ? Ces deux perceptions si étrangères l'une à l'autre pour plusieurs esprits, le sont-elles pour quiconque peut suivre la chaîne qui les unit ? Celui qui 365 abattait les hautes têtes des pavots savait bien qu'il serait entendu : il savait aussi que ses esclaves ne le comprendraient point, qu'ils n'auraient point son secret.

Vous ne prendrez pas tout ceci plus sérieusement que je ne le dis. Mais je suis las des choses certaines, et je 370 cherche partout des voies d'espérance.

Si vous venez bientôt, cela pourra me donner un peu de courage : celui d'attendre toujours des lendemains est du moins quelque chose pour qui n'en a pas d'autre.

357. fussent impossibles aux autres A B — 363-64. pour le génie qui peut A B.

APPENDICE

MORCEAUX D'*Obermann* REPRIS DANS LES *Réveries* de 1809.

Ces variantes ont été recueillies par M. J. Merlant. Les deux premiers chiffres qui précèdent chaque variante indiquent la page et la ligne de la présente édition. Le chiffre romain et le chiffre arabe qui viennent ensuite indiquent la *Réverie* et la page de l'édition de 1809 ; les autres pages, quand la variante s'étend à plusieurs pages (suivantes ou précédentes), ont été indiquées dans le texte. Le premier et le dernier mot de chaque variante (ou de chaque fragment de variante transposé par l'auteur) sont, pour plus de clarté, imprimés en petites capitales. Les points remplacent les mots et les lignes où les *Réveries* reproduisent fidèlement le texte de C.

Page 46, ligne 149 ; XL 235 : L'À, l'éther indiscernable laisse la... du soleil ou des neiges, on cherche d'autres soleils comme... du jour, on pénètre un univers NOCTURNE.

58, 79 ; XXXI, 182 : SOUVENT je m'enfonçois dans les bois les plus sauvages et quand je trouvois un endroit découvert et entouré d'arbres épais, un espace enfermé de toutes... ..genièvres et un filet d'eau pure dans l'herbe fleurie, j'éprouvois... ..joie solitaire, pouvoir des choses naturelles dans l'âge facilement HEUREUX.

58, 88 ; XXXI, 183 : QUELQUEFOIS j'errois dans les forêts dès le premier moment du jour : je gravissois... ..bois épais, les collines... ..ruineux : ces sables vastes et mobiles... ..marquoit la surface... ..en fuite. C'est à cette époque que je remarquois le bouleau, arbre solitaire que je ne rencontre jamais sans plaisir. J'aime cette écorce... ..terre, cette mobilité... ..déserts.

Temps... sauroit oublier ! Que l'homme paroît grand... .. injustice nevenoient pas sécher son CŒUR !

59, 111 ; XXXI, 184 : Dès le matin, les brumes s'épaississent et la lumière ne commence que par des traits... amoncelées. Tous les vents s'élèvent : les arbres plient et frémissent sous des rafales orageuses. On entend des bruits prolongés, semblables à des gémissemens funèbres, et des sifflemens qui sont comme le rire de la démence. A midi, les tempêtes sont plus froides et plus continues, puis les ténèbres se hâtent : et le temps de l'homme est ACHEVÉ.

65, *note*, l. 7 ; VIII, 48 : LA sensibilité entière ou parfaite se compose d'une combinaison... ...contraire jointe à une sorte de modération dans tout ce qui nous émeut : c'est une habitude de supériorité sur l'affection même qui semble nous commander actuellement, c'est une gravité de l'âme, une sagesse du cœur en sa perpétuelle agitation, une étendue de pensée dans laquelle se trouve aussitôt la perception... ...visible. Dans sa force, l'homme sensible pressent tout... ...seul connoît la mélancolie...
...DOULEUR.

65, 153 ; VIII, 46 : QUE quelquefois... feuille jaunie, j'entende... romantiques que connoissent les vaches... homme qui me comprend : Si... VÊCU !

66, 1 ; VI, 31 : QUAND un sentiment imprévu nous entraîne loin des choses présentes et nous fait pressentir des biens que pourtant rien ne peut donner, cette sensation fugitive, mais invincible, n'est qu'un témoignage intérieur de la supériorité de nos forces plus grandes que notre destinée. Nous souffrons...
...nous nous trouvons dans les situations effectives analogues à celles que cherchoient ces désirs, nous n'aurons plus ni cet excès... ...facultés. Nous ne jouirons plus d'être au delà de nos destinées, d'être plus féconds... ...l'être, car nous prendrons le vide des choses pour un effet de notre impuissance. Dans ces

voluptés imparfaites qui offrent la ressemblance de celles que nos conceptions pressentoient ardemment, nous restons froids, rêveurs, ennuyés, car nous nous sentons pressés dans les limites qui bornent les objets réels. Si nous employons nos facultés...
...l'homme terrestre.

Mais pourquoi... ..seulement idéales ? C'est ce qu'on ne sauroit concevoir. [32] On les rejette de la vie effective, mais cette vie effective n'est-elle pas comme un songe ? souvent aussi elle n'a point de suite, point d'ensemble et point de but. Ce n'est que hasards et discordances et l'on ne revoit jamais toutes ces ombres telles qu'on les avait vues. Dans le sommeil aussi, l'on pense en même temps des choses qui paraissent vraies et suivies et d'autres qui sont bizarres, désunies et chimériques et qui se lient... ..du JOUR.

67, 39 ; VI, 32 : LA sagesse...[33]...viendra ENFIN.

68, 6 ; XXXII, 185 : QUAND je marche sur la mousse humide à l'ombre des hauts sapins, je me surprands imaginant des hommes heureux ; quelquefois même, il me semble qu'en effet les hommes pourroient l'être. Ne cherchons pas une autre espèce, ou des êtres chimériques sur un globe nouveau : prenons ce qui existe, en arrangeant seulement à notre manière ce qui est accidentel.

Je voudrois deux points : l'un agréable, l'autre essentiel : je voudrois un climat fixe et des hommes... ..soleil séchera mes plantes... ..m'interdisent toute indifférence, n'est-ce pas une nécessité... ..malheureuse, que l'inaction... ..et que je consume tous mes jours, ainsi que l'a dit Voltaire, dans les convulsions... ..ennui ?

Si les hommes... [186] ...joignent aux maux calculés que plusieurs font aux autres pour leur propre avantage, une masse plus grande encore de maux inutiles. N'est-ce pas une nécessité que malgré soi l'on se nuise réciproquement, ou que chacun... ..bien

soit flétri dans l'opinion par un propos indiscret, qu'une inimitié... ..ceux qui eussent voulu... ..valeur ou la magnanimité, que des familles soient proscrites pour avoir été vertueuses et que des gouvernements périssent pour ne s'être pas permis un crime ? Dans cette opposition des intérêts et des principes, je demande ce que devient la morale, et dans l'incertitude des résultats, ce que devient la sûreté personnelle. Sans sûreté, sans morale, le bonheur n'est-il pas le rêve d'un cerveau romanesque ?

L'instant de la mort pourra rester inconnu. La mort n'est pas précisément un mal, il n'y a pas de malheur sans durée. D'ailleurs, il est bon que l'on ignore quand tout doit finir : on commencerait bien rarement ce que l'on seroit sûr de ne pas achever. Chez les peuples policés, l'ignorance de la durée de la vie peut avoir plus d'utilité que d'inconvénients. Mais s'il est bon d'ignorer combien [187] l'on vivra, il ne sauroit guère l'être de pouvoir à peine conjecturer comment l'on vivra. Un incident... ..contrariétés. Au contraire, la mort ne déranger rien : quand elle vient anéantir tout à coup vos projets, ils ne sont plus à vous. Il est vrai que ce changement peut interrompre les desseins de ceux qui restent, mais c'est avoir assez de certitude que de posséder celle de ses propres affaires et je ne veux pas... ..de mal relatif ; il me semble que la nature n'admet point cette sorte d'harmonie.

Un climat constant et surtout des hommes vrais, invariablement vrais ; cela me suffit. Je suis heureux, si je sais ce qui doit être : je le suis même si je sais bien ce qui est. Je laisse au ciel les orages et les foudres ; à la terre les inondations et la sécheresse ; à nos corps la faiblesse, les besoins, la dégénération ; ..vices si l'on veut et leur nécessaire égoïsme ; je laisse au temps... ..l'ait PAS.

71, 20 ; XXI, 141 : LE JOUR... herbe et un seul... restai LONG-TEMPS.

72, (xvi), 2 ; II, 9 : QUE de grandeur dans une nuit douce, calme, éclairée ! Quelle majesté tranquille ! A la vue des astres immenses

dans le ciel toujours le même, on sent mieux tout ce que la nature a d'incompréhensible. Il y a là une... l'homme passe et il semble que les mondes ne passent point. L'âme est accablée d'incertitudes, et elle voit que le sentiment qu'elle reçoit des choses la livre aux erreurs. La pensée est... cieus IMMUABLES.

73, (XVII), 1 ; IX, 49 : JE vais... ...éclaire, je marche... ...ronces, sous les bouleaux, parmi les biches. Je ne sais quel souvenir de ce bonheur... ...descends, je marche comme un homme qui veut JOUIR.

74, 29 ; IX, 49 : MAIS je ne veux point jouir... savoir.

Que m'importe... ...là tout auprès de moi... ...plus. Il faut que l'illusion soit sans borne ; il faut qu'elle s'éloigne pour tromper toujours. Je veux un bien... ...au delà de moi, qui soit plus grande que mon désir même, plus grande [50] que tout ce qui passe... ...étois point !

Accident périssable et inutile... ...existerai pas. Et si je considère... ...fantômes d'une puérole grandeur... la MIENNE.

75, (XIX) 1 ; IX, 50 : IL est... liberté ; les choses que le temps soumet descendent devant moi dans une majestueuse harmonie ; et je croirois que le bonheur a touché la Terre.

Je me suis surpris... plaisir et comme des inspirations d'une éloquence CÉLESTE.

76, 20 ; IX, 51 : IL y a, dans les habitudes de la tristesse quelque chose ...quand l'ennui m'arrête, le temps continue et j'aime
.....TOMBER.

83, 116 ; XXXVII, 219 : LE beau est... [220] ...utilité.

Ces rapports... ...résultat ni d'ouvrage... choses qui ne pourront produire l'unité et la beauté que lorsqu'étant jointes à ce qui leur manque... ...matériaux dont la réunion informe n'a point de beauté... ...comme des composés individuels.

Dès lors que cet ensemble... ...plaire à son avidité.

La chose est plus... [221]...faut pour ce résultat... est parfaite. La notion... ce tout.

Si une chose bien ordonnée nous paraît supérieure ou égale aux idées habituelles que nous nous formions antérieurement des objets analogues, nous la disons belle... jolie. S'il n'y a d'analogie avec nous que dans des rapports de peu d'importance... ..habitudes ou à nos désirs... ..Quand elle remplit notre âme en animant... ..ordre immense, universel... ..sublime.

La perception des rapports *coordonnés*... beauté : le mouvement de l'âme occa [222] sionné par l'analogie de ces rapports avec notre nature en est le sentiment .

Quand les rapports... quand on sent... voit ces convenances... résulte une jouissance d'espoir, un pressentiment de jouissances indéfinies, une illusion sans borne. Voilà le genre de beauté qui entraîne. Le joli... ..sublime des choses connues l'étonne ou l'exalte : mais ce qui entraîne et passionne les cœurs, c'est une beauté plus étendue encore et plus vague, peu connue, jamais expliquée, mystérieuse et ineffable, c'est le sublime invisible.

Par un effet de ces lois, l'amour embellit tout et rend... ..rapport le plus actif que l'on puisse connoître, il nous rend... ..séduits par une énergie... ..cherchons et nous sentons, nous aimons et nous voulons tout ce que la nature peut offrir qui soit propre à l'homme.

Mais les dégoûts de la vie nous consomment et nous forcent à nous replier sur nous-mêmes. Dans cette marche... ..extérieures et à rester [223] contenus dans nos besoins positifs. C'est un centre... choses regrettées n'attendent... bonté PRIMITIVE.

91, 140 ; VI, 29 : DES sites heureux, le ciel des nuits, des sons ineffables, d'anciens souvenirs, une sensation inattendue, des

affections sublimes, les temps, l'occasion, tout semble s'offrir à nous et rien ne nous reste. Nous attendons, nous voilà seuls dans le monde populeux, nous errons au milieu d'une foule étrangère comme l'homme... accidentelle, dont l'œil... muets qui s'agitent... sont semblables à ceux qu'il aimoit ; il les cherche... souffre du silence... milieu des bruits du monde. Il est séparé de l'ensemble, il n'y a plus de contact : l'harmonie universelle est dans les choses extérieures, elle est dans son imagination, elle n'est pas dans son cœur ; il vit... monde VIVANT.

93, 8 ; VIII, 45 : D'où vient... ruine ? On s'attache à la saison heureuse quand bientôt elle ne sera... contradictoire nous y ramène alors qu'elle va finir. C'est une même loi morale qui nous rend... destruction et qui nous en fait... cesser avant nous. On jouit mieux de cette existence périssable, lorsqu'étant averti de la fragilité des choses, on sent néanmoins qu'on les possède encore. Quand la mort nous sépare de tout, tout reste pourtant, tout subsiste sans nous : mais à la chute... nouvelles et l'automne est heureuse parce que... nous.

Le printemps... plus douce. La verdure naît, l'oiseau chante, la fleur s'ouvre ; le feu revient affermir la vie, les ombrages protègent d'obscurs asiles, les herbes fécondes, les fruits sans culture, les nuits faciles permettent l'indépendance : c'est la saison du bonheur ! mais je la redoute... de l'année ; je me [46] plais à marcher sur les feuilles tombées dans la forêt dépourvée : la saison... terre de l'HOMME.

103, 28 ; VI, 29 : QUAND la résistance, l'inertie d'une puissance immonde nous comprime et nous enveloppe, quand elle nous retient plongés dans l'incertitude, dans les dégoûts, dans les puérités, quand on ne sait rien, quand on ne possède rien, quand tout se présente et passe comme les figures d'un songe odieux ou ridicule... ordre, le sentiment d'une autre NATURE ?

104, *in fine*; cf. VI, 33, *in-fine*,

111, *Manuel* ; cf. R. 288 : *Manuel*.

116, 84 ; *Fragmens*, 324 : CETTE pièce... ..passion n'étoit pas l'amour du cœur.

Cet amour pour Palmyre convenoit mal à ses hautes... ..distraction.

Que signifie... ..quitter les femmes et l'indépendance... [325]
...du cœur commencent dans le sommeil de l'âme... ..a beaucoup moins besoin d'amour.

Si du moins... ..l'aider à soumettre l'univers, une femme faite pour régner, s'il aimoit une Zénobie... ..pas à lui.

Je ne conçois pas... ..la loi. L'amour ne convient pas à un homme qui règne. L'amour entraîne... ..des fautes : les fautes... ..funestes ; ce sont des malheurs publics.

Je n'aime pas... ..leur *affaire*, qui croient.. [326] ..ces peuples seront livrés, si la femme de chambre... ..à les TRAHIR.

120 (1^{er} *frag.*), 1 ; XXXVIII, 223 : Si le bonheur... ..d'avantages. S'il en étoit ainsi, il y auroit... ..chagrine, notre mécontentement... ..et des hommes. Nous avons [124] ...d'en JOUIR.

[224] L'HOMME ne sauroit... ..comme il ne sauroit toujours souffrir... ..D'INVARIABILITÉ.

[225] SI L'HOMME qui croit... ..découvrir en lui-même... ..SON CŒUR.

[225] QUAND nous avons... ..afflige : nous sommes... ..mal, mais ce sera... ..DÉPLAIRA.

[224] MAIS si la faculté... [225] ...ne peuvent être exercées, ni... ..totale de celle qui est destinée à la contre-balancer... ..influence sur nos HABITUDES.

[225] PARCE QUE les hommes que le sort favorise... ..tout devient occasion... ..poursuit, ayant assez souffert à la fois, ne souffriront pas constamment : aussitôt... ..plus, car le besoin...

...en eux ; ils jouiront même parce que... ...d'autant plus que l'autre besoin nous avoit emportés plus loin.

Ces deux forces contraires tendent... [226] ...seroit pas.

Il me semble... ...droiture.

L'homme très-malheureux, mais constamment, lentement, . . . deux mobiles ; il sera . . . l'intéresse.

Celui qui est . . . génie.

Celui qui jouit habituellement et sans éprouver de malheur... ...rien ; car il n'a plus... [227] ...Habitué à ne point connoître de revers, il est confiant, mais cette confiance en lui-même ou dans son sort ne s'étend point aux autres hommes : il ne sent pas... ...bien près de se croire plus sage... ...jouir, surtout... ...prétexte, il trouve facilement... ...choses et d'être... vanité à être mécontent, souffrant... ...pour que du moins ils en souffrent quand il n'en jouit pas lui-même.

[228] Peut-être n'est-ce pas un bonheur réel d'être habituellement fortuné, de n'avoir jamais le sort contre soi. Peut-être même l'homme heureux... ...souffert, non pas habituellement et de cette manière lente qui abat les facultés, mais par des secousses vives qui excitent l'énergie secrète, et qui forcent à chercher en soi des ressources qu'on ne connoissoit pas.

[228] C'EST un avantage pour toute la durée de nos jours, d'avoir été malheureux dans le temps où l'âme commence à vivre... sort : elle étend les idées ; elle perfectionne les cœurs... ...entièrement homme. Cette épreuve détruit la joie et les plaisirs : mais elle inspire... [229] ...domestiques et elle donne... ...On est moins mécontent quand on ne veut plus que vivre ; on est moins loin d'être utile, lorsqu'étant... ...qui puisse murir ainsi les hommes ordinaires.

La vraie bonté... ...sensés et le plus invariablement attachés à la vertu.

Qu'importe à l'ordre... fait bien que par... ...l'employer.

[230] Mais l'homme de bien... ...du mal parce que le mal est dans la nature... ...crime, mais il ne hait pas... ...superstitieux car il n'a pas... ...change.

(dans le texte, la note) : Car les idées obscures... ..et boire.

L'homme sage a des vertus... fait quelque bien... jouir : il aime seulement... ..trouble, car il faut... [231] ...fripons, mais il n'est pas leur jouet. Il ne sera pas content de ce qu'il fait, parce qu'il sentira qu'on pourroit faire beaucoup plus : il le sera seulement... ..intérieure qu'on ne le seroit... DÉCOU-RAGEMENT.

127, (2^{eme} frag.) 1 ; XX, 134 : LA justesse des idées est rare en morale ; il y a diverses raisons pour que cela soit ainsi. Il arrive même que le progrès général des lumières n'y apporte pas de remède ; car le temps actuel a un désavantage sous ce rapport, dans la comparaison avec les temps antérieurs. Les anciens qui n'avoient pas une longue tradition de l'expérience des siècles ont songé plusieurs fois à mettre les destinées du cœur... ..profonde : elle sait enfin que la morale est peu de chose et que l'industrie est tout. Elle a livré l'unique science aux maîtres d'école, aux prédicateurs... ..perruques d'une forme ingénieuse.

Une des choses les plus utiles que l'on pût faire pour le commun des hommes ce seroit de les prémunir... ..PERDENT.

[135] LE mépris... ..absurde. L'or est un des plus grands moyens de l'homme et c'est surtout par l'emploi qu'il en sait faire qu'il se montre ce qu'il est. Sans doute, préférer l'or au devoir... ..vie, aussi bien qu'aux richesses... ..cas. Ces déclamations si vaines nuisent beaucoup à la vertu : ce qu'elles ont de faux affaiblit l'autorité du VRAI.

[134] L'ON a rendu... ..moi qui pense que, dans la nature, les qualités du cœur sont avant celles de l'esprit, je suis persuadé néanmoins... ..FAUX.

[135] LORSQUE les chrétiens... ..l'ont cependant pas... ..hommes et même ils ne l'ont conseillée qu'à ceux qui aspiraient à une perfection PARTICULIÈRE.

[135] QUAND on demande... ..JUSTESSE.

[134] L'ABNÉGATION... [135]...prévienne, que l'on me désennuie... ..jouisce ici ; quelqu'un souffre-t-il ? qu'il le déclare... ..est FAIT.

[138] CEUX qui méprisent... ..gloire ou les femmes, les talens... ..Quand l'impuissance des organes et l'imbécillité de l'âme rendent incapables d'atteindre à un bien sans en pervertir l'usage, on cherche à déprimer ce bien ; mais il est visible que c'est sa propre bassesse que l'on accuse. Un raisonneur... ..esprit, un homme crapuleux méprise les femmes, un sophiste... ..doute de faibles esclaves des passions ou des bourgeois... ..malheureux et plus... ..posséder et abuser c'est pour eux une même chose. Souvent en gagnant beaucoup, on perd en effet : mais ce mal est dans la faiblesse de tel ou tel homme, et non dans la nature des choses. Ne sortir des entraves de la gêne que pour se livrer aux besoins de l'ostentation, c'est s'embarrasser... ..PREMIÈRE.

[141] QUE de préjugés dans la sagesse commune. C'est peu de chose... ..mais ce seroit avoir fait un pas vers la sagesse de n'être... ..SAGES.

132, 1 ; XXVIII, 171 : MONTS... ..jaunies qu'entraîne le ruisseau... ..feroient les sons de la nuit austère et la lumière du couchant sur les eaux tranquilles et le silence solennel des hautes vallées. La terre... ..expression des convenances que nos cœurs produisent et contiennent, et l'éloquence des choses n'est que l'éloquence de l'HOMME.

MAIS les relations... ..multipliées et contradictoires ; la perception... ..l'amitié entière, l'union réelle est toujours loin... [172]... ..précautions, entre la sécurité que l'on attend et le trouble qu'on éprouve... ..ennuis, affaiblie par le partage, arrêtée... ..est dans l'homme, tout ce qu'il doit éviter est aussi dans l'homme. Là où sont... ..là et par des conséquences d'une nécessité... ..discordances. Celui... ..choses inanimées sont... ..plus à nous, elles deviennent ce que nous les faisons ; elles contiennent moins ce que nos recherches se promettoient ; mais nous sommes... ..choix tout ce qu'elles contiennent... ..CERTAINS.

[173] LA passion cherche l'homme : mais quelquefois... ..fu-

nestes. S'il faut que vous preniez au hasard un ami, que ce soit dans l'espèce des chiens, et non dans celle des hommes : le dernier des hommes vous donneroit moins de consolation... animaux.

Et quand une famille est dans l'isolement, non pas dans la solitude des forêts, mais dans la proscription de la misère ; quand ces êtres... tant d'occasions d'être malheureux et si peu de moyens d'être satisfaits... soumettre aux [174] mêmes-contraintes et soutenir... chaîne des ennuis ; quand, par humeur ou par égoïsme, chacun... reçues avec cette indifférence qui glace ! En est-il ainsi pour que la vertu soit sublime et que le cœur de l'homme soit meilleur... ÉCRASE ?

140, 38 ; XLI, 238 : LORSQUE nous avons eu des torts envers un homme qui ne vit plus, nous en sommes inconsolables. Si c'étoit seulement le regret d'une chute d'autant plus malheureuse que l'on a perdu toute occasion de s'en relever, on trouveroit une consolation dans la vérité de l'intention. Lorsqu'il ne s'agit que de notre propre... doit satisfaire autant que l'exécution même ; le désir ne diffère de l'exécution que par les suites et ces suites n'existent point pour l'offensé qui ne vit plus. Pourquoi donc voit-on le sentiment de cette injustice, dont les effets extérieurs ne subsistent pas nous accabler... comme si nos torts devoient avoir des résultats... [239] ...état de permanence qui... malgré nos repentirs.

L'esprit... avec les conséquences... n'ont d'autre fondement que la possibilité de les supposer et qu'il faut les compter parmi... oppositions et dans... des CHOSES.

142, 92 ; XLI, 237 : COMME je scay, dit Montaigne, par... communication.

[238] Cette entière... confiée.

144, 4 ; XXX, 178 : LES idées romanesques séduisent les esprits faibles et plaisent aux imaginations vives et fleuries. Mais l'expression romantique est celle de la véritable sensibilité : les âmes profondes ne s'at[179]tangent qu'à celle-là. Dans cette étendue vague et non pas chimérique, la pensée s'arrête aux possibles qui flattent les affections justes, et où l'on peut apercevoir des convenances réelles et la manière de la nature.

Les effets... .langue primitive que... .entendre quand on a trop négligé de les écouter ; et cependant cette mélodie romantique est... .cœurs les mouvements de la jeunesse... .habitudes. Comme les tempéramens desséchés par un poison... .habituel, il se... .homme.

(*En note.* Les hommes qui n'ont précisément que l'instinct particulier à l'homme, n'aiment et n'admirent que les choses humaines : ceux qui ont quelque chose de l'intellect universel, s'attachent à toutes les expressions de l'ordre général que nos faibles yeux peuvent reconnoître).

Mais vous que... .semblables à lui-même, hommes primitifs... .soleil d'automne paroît... [180]...sous le soleil d'été... .chante involontairement ses misères, à quatre... .VILLE.

145, 40 ; XL, 233 : Vous êtes assis sur la pente de la montagne. Vous discernez à peine dans la vallée les ondes du lac, et les faibles vagues qui quittent et recouvrent la grève. Des rochers... .des nues. À votre gauche, les roches s'ouvrent ; un vallon repose dans ces abîmes ; un torrent descend des cimes neigeuses ; et quand le soleil... .entre les dents glacées... [234] ...méconnues.

Mais voici... .repos ou de la tristesse douce ou sublime. La vallée commence... .nuit : les immenses rochers... .sont comme une zone ténébreuse sous les dômes blancs qui les surmontent et dont les frimas semblent retenir la lumière. Les derniers feux du jour jaunissent les châtaigniers... .airs. L'eau, limpide et immobile, est belle de lumière, et semble con-

fondue avec l'espace ; elle est calme, aérienne, infinie comme les CIEUX.

Et quand la nuit couvre déjà cette vallée d'eau, quand le vent du soir a soulevé les ondes et que l'œil ne discerne plus les distances, alors l'extrémité du lac, vers le couchant, reste..... lueur ; mais au milieu... . toujours renouvelées, qui passent... . et dont les bruits romantiques se prolongent en longs MURMURES.

147, 87 ; XXX, 180 : C'EST dans les sons... . romantique et c'est...
...immenses, mais elles sont vagues... . intéresser davantage
l'esprit... . aimée est plus... . traits et les sons... . sublimes font une impression... . durable que les formes qu'ils
montrent. Je n'ai point vu de tableaux... . comme peut le
faire une mélodie vraiment expressive.

Le *Ranz des vaches*... . peint. S'il est exprimé... . sons
vous placent... . et couverts de pâ[181]turages... . lieux : on
voit la marche... . ravins profonds. Les vents... . éloignés :
et l'on discerne... . Küheren (*en note* : Hommes qui vont
à la montagne, qui passent quatre mois environ dans les vacheries
élevées, qui y font les fromages, etc.)... . chants s'éloignent, les
cloches... . interrompue des marbres que le torrent...
...perd, il semble que tout cesse. Cependant l'homme est là :
mais il n'a pas d'empressement : il quitte le toit bas et large que
de lourdes... . tempêtes de la saison des neiges : si le soleil...
[182]...connoitra pas.

Les chalets sont fermés : le vent fuit avec la lumière du soir,
l'air est froid, le mouvement n'est plus. Dans l'espace nocturne,
il ne subsiste de la vie passée que les lueurs des sommets nei-
geux, et la chute des eaux, dont le bruissement sauvage, en
s'élevant des abîmes, comme un dernier bruit du monde en
repos, redira l'existence secrète des choses et la permanence
silencieuse des glaciers, et des hautes cimes, et des vieilles NEIGES.

153, 90 ; VI, 29 : Faut-il éviter... [30]... lumière nous disent qu'il y a... ..humaine que l'instinct de digérer et de se promener. Un mouvement... ..tout nous avertit... ..NOMBRES.

176, 44 ; XXVII, 169 : MAIS l'inquiétude de nos vœux et le besoin démesuré qui nous est habituel, cet enthousiasme et cette moralité qui en sont les résultats semblent annoncer que la fin de l'homme... ..action n'est point bornée... ..concepts absolus, que son affaire... ..amélioration, à la réparation... ..sorte, d'organiser et de subtiliser, de donner au mouvement plus d'énergie... ..empire.

On peut considérer l'homme comme l'agent... ..principes, à volatiliser les substances, à rendre active la manière inerte, à rapprocher... ..feu, de mouvement, d'ordre et de LUMIÈRE.

183, 129 ; XV, 94 : LE sage, pouvant vivre sans passion, devrait vivre sans impatience ; comme il s'attache à voir toutes les choses d'un œil juste, il peut les voir presque d'un œil égal, et il trouveroit ainsi la paix et la dignité d'une belle vie. Mais souvent de grands obstacles s'opposant [*faute pour s'opposent*] à cette tranquillité, à cette inquiétude sans laquelle pourtant il n'y a point de sages, et sans laquelle celui qui aspire à l'être ne trouve dans la recherche du vrai qu'une joie troublée et des dédommagements à peine préférables à ces biens vulgaires dont il a négligé les séductions.

Pour ne s'attacher qu'au présent, et trouver bien ce qui est, pour surmonter l'espoir ainsi que les [95] craintes, il n'est qu'un moyen facile et peut-être sûr, c'est d'éloigner de son idée l'avenir dont l'attente nous agiteroit toujours, parce que l'avenir est toujours incertain et que rien n'est plus difficile que le repos dans le doute. Pour n'avoir ni craintes, ni désirs, il faut laisser dans l'oubli tout ce qui est futur, il faut l'abandonner au sort et le regarder même comme étant sous la loi de la nécessité, il faut

trouver bon ce qui arrive et user toujours en paix de l'instant présent, l'heure suivante dût-elle amener la mort. Mais lorsque c'est un devoir de songer à cet avenir... point de sollicitudes ? On cherche à prévoir les incidens, les obstacles, les succès : prévoir, c'est presque toujours craindre ou espérer... vouloir ; or vouloir, c'est être dépendant. Le mal... L'esclave a beaucoup plus de facilités pour être... accorder le cours des choses avec lui-même, concordance... [96]... sa vie. Lorsqu'on est responsable du sort des autres, c'est une nécessité... occuper et d'y mettre même ses affections : l'indifférence... PERMISE.

185, 202 ; XXXVI, 208 : LA religion finit les anxiétés ; elle fixe notre incertitude ; elle nous indique un but qui, n'étant jamais visible, n'est jamais dévoilé ; elle nous assujettit pour nous retenir dans la paix ; elle nous promet une félicité dans l'espoir... l'épreuve ; [209] elle nous distrait du sentiment du néant ; elle écoute les passions fatigantes [*ici une note, cf. éd. Merlant*] ; elle nous détourne de nos maux répétés et de nos biens fugitifs ; elle met... croire : en la désirant, ils ne peuvent la recevoir ; en regrettant la sécurité qu'elle promet, ils ne sauroient en jouir ; ils cherchent les secrètes espérances, et ils ne trouvent qu'un rêve... qu'ils aient bien mérité... être, et ils sentent que tout PASSE.

189, 66, XXXVI, 210 : TRÈS-inquiets... juste. Si elle sert de consolation au malheureux, si elle est séduisante pour tout homme droit, cela même... C'est un beau rêve, puisqu'il dure jusqu'au moment où l'on s'endort pour jamais. Heureux de bien des manières, celui qui ne se réveille point avant la mort ! mais la raison qui fait ainsi sommeiller le [la : *faute d'impression*] grand nombre n'est pas difficile à TROUVER.

L'HOMME de bien... immortalité. L'intolérance a osé dire, d'après cela, que le méchant seul n'y croyoit pas. Ce jugement

téméraire seroit atroce, s'il n'étoit pas imbécile. Il place dans la classe de ceux qui ont tout à redouter d'une justice éternelle, plusieurs des plus sages et des plus grands des hommes. Ces puissants logiciens ont apparemment décidé que croire dépendoit de la VOLONTÉ.

194, 210 ; XXXVI, 216 : JE veux que... . . .hasard dans les affections... . . .Cela prouvera seulement... . . .états, et que... . . .notre TERRE.

195, 258 ; XXXVI, 211 : DANS l'habitude... . . .supposez que... . . .patience dans les chagrins, d'équité... . . .ciel, selon lui, doit... . . .dogmes qui consolient sa vie difficile dans l'attente d'un repos céleste, ce sage... . . .vertu, ce juste pour qui... . . .l'avenir, va tramer... . . .douté de son cœur ; il va s'occuper de moyens vils et secrets d'obtenir de l'or ou du pouvoir... . . .intérêt consiste désormais... . . .jusqu'ALORS?

197, 307 ; XXXVI, 215 : SI L'ON donne aux hommes... . . .cœur, l'on aura une telle... . . .contraire, l'on rend les esprits... . . .siècles, les effets sont... [216]... ont des résultats funestes et un pouvoir éphémère : il faudra enfin PERSUADER.

197, 317 ; XXXVI, 216 : JE suis loin d'avoir... . . .christianisme ; je déplore ce que la plupart... . . .là soit regrettable [*ici une note. Voir Merlant*].

Les conquérans... [217]... à adorer.

Les grandes conceptions étoient avilies. Le feu, la lumière, le principe de vie n'étoit plus que le mari... . . .êtres n'étoit plus que l'amante d'Adonis, et la Sagesse impérissable n'étoit connue... [218]... universelles n'étoient plus autre chose que des pratiques superstitieuses ; et, dans les villes, les enfants en rioient.

Rome avoit changé le monde... ..changeoit. La terre inquiète, agitée, opprimée ou menacée, instruite et trompée, ignorante et déchirée, avoit... ..endormie dans l'erreur, elle étoit déjà étonnée du bruit... ..cherchoit.

Une même... ..esprit de vengeance et de ressentiment contre... ..des Césars.

C'étoit la plus grande époque... [219]... ..ruinés des diverses régions connues ; il falloit ce qu'un grand génie pouvoit seul songer à faire et, pour l'exécuter, il eût fallu que ce génie se trouvât parmi les Césars. Puisque la morale étoit méconnue, il falloit une croyance, mais il la falloit sublime. Si les dogmes devoient être impénétrables, et si même il devoit y avoir des dogmes, il convenoit du moins qu'ils ne donnassent aucun prétexte au rire ; car les lumières... ..raison de l'homme qu'intéressans pour ses AFFECTIONS.

206, 174 ; XX, 130 : Vous êtes... ..chrétiens : cependant... ..adorez, vous [131] établissez, vous perpétuez... ..dans la nature ; mais vous l'avez augmentée, vous l'avez portée au dernier excès ; et au contraire vous deviez travailler... ..faire les choses indispensables. La majorité des hommes... ..tous les maux... ..faites pas vivre, ou donnez... ..existence d'HOMME.

209, 34 ; IV, 22 : JE suppose que l'ordre présent n'est que momentané, qu'il n'est point une conséquence essentielle de l'ordre général, que tout n'est point déterminé irrésistiblement. Si au contraire tout est nécessaire, nul n'est blâmable ; il est nécessaire aussi que nous agissions comme s'il n'y avoit pas de nécessité et celui qui s'élèveroit contre les crimes ou contre les abus se tromperoit sans néanmoins avoir tort. Mais s'il n'est point de forces absolues et invincibles, examinons où nous en sommes, observons ce qui est, calculons ce qui pourroit être, cherchons... ..résignation qui souvent est bonne aux individus ne peut être...

...bourgeois quand il s'agit de calamités pu [23] bliques... ...sage que dans les afflictions PERSONNELLES.

209, 48 ; I, 6 : IL ne convient point, dit-on, de s'occuper du beau imaginaire, ni de prétendre au bonheur absolu, mais il faut s'arrêter aux détails d'une utilité directe dans l'ordre présent ; la perfection... ..il est inutile... ..entretenir. Cependant la nature elle-même prépare le [7] plus... ..moins et de mille... ..approcher davantage que... ..PRODUIRE.

212, 128 ; VI, 30 : TOUT ce... ..sourdement ; les fleurs se flétrissent, les germes avortent. Ils tomberont ces fruits... ..mort ; ils ne mûriront point, ils périront tous ; mais ils végètent... ..branche devenue stérile, comme... ..INCONNUE.

213, 180 ; VI, 30 : VAINS désirs ! projets d'enfant ! la joie... ..déserts ! Jeune, on croit au bonheur, on attend ce qu'on désire, on ignore la vie. Simplicité... ..intime suffisoient... ..besoins d'une âme juste, ces chimères d'un esprit incertain, premier... ..PRINTEMPS.

214, 190 ; VI, 30 : QUAND une... ..imprévue et quelque nuance fugitive de grandeur ou de paix, l'heure... ..PRIMITIVE.

216, 263 ; XXXIII, 191 : DÈS qu'une... ..universels, nous fait regarder ce centre comme un but... [192] ..rapports continuels la marche... ..monde.

Si nous... ..notre empressement... ..et leur impatience... ..maturité.

On dirait... .surpassent les probabilités... .extraordinaires de la civilisation [*faute d'impression*] et les vastes... conduire, et qu'elle... .le MONDE.

219, 347; XXXIII, 192 : JE suis... .affirmer, et même de croire... .passions et qu'il... .n'est pas ? [*La note supprimée*].

Les pressentiments appartiendroient-ils à un [193] mode particulier d'organisation ? Certains hommes en auroient de distincts, d'autres n'en pourraient recevoir que de plus ou moins confus, d'autres encore n'en discerneroient aucuns.

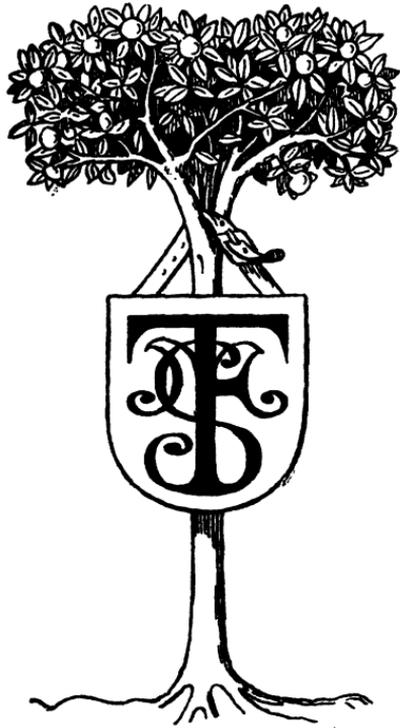
La plupart de nous ne sauroient concevoir de rapports entre les moyens du bonheur du monde et les impressions que les émanations des fleurs peuvent produire. Doivent-ils... .ces rapports, et ces deux perceptions, si éloignées l'une de l'autre pour plusieurs esprits, sont-elles étrangères l'une à l'autre pour ceux qui peuvent suivre... .unit.

Celui... .savait de qui il seroit entendu, et de qui il ne le seroit pas : ses esclaves n'eurent point son SÉCRÈT.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| Notice bibliographique..... | a |
| Table (de la 1 ^{re} édition)..... | 1 |
| Indications (de la 1 ^{re} édition)..... | 11 |
| Observations..... | I |
| Lettre I..... | 1 |
| — II..... | 8 |
| — III..... | 13 |
| — IV..... | 18 |
| — V..... | 32 |
| — VI..... | 38 |
| — VII..... | 41 |
| — VIII..... | 49 |
| — IX..... | 51 |
| — X..... | 53 |
| — XI..... | 55 |
| — XII..... | 60 |
| — XIII..... | 66 |
| — XIV..... | 68 |
| — XV..... | 71 |
| — XVI..... | 72 |
| — XVII..... | 73 |
| — XVIII..... | 73 |
| — XIX..... | 75 |
| — XX..... | 76 |
| — XXI..... | 79 |
| — XXII..... | 87 |
| — XXIII..... | 92 |
| — XXIV..... | 93 |

| | |
|-------------------------------|-----|
| Lettre XXV..... | 94 |
| — XXVI..... | 97 |
| — XXVII..... | 98 |
| — XXVIII..... | 99 |
| — XXIX..... | 101 |
| — XXX..... | 102 |
| — XXXI..... | 104 |
| — XXXII..... | 107 |
| — XXXIII..... | 108 |
| — XXXIV..... | 114 |
| — XXXV..... | 118 |
| 1 ^{er} fragment..... | 120 |
| 2 ^e fragment..... | 127 |
| Lettre XXXVI..... | 132 |
| — XXXVII..... | 134 |
| — XXXVIII..... | 139 |
| 3 ^e fragment..... | 144 |
| Lettre XXXIX..... | 149 |
| — XL..... | 150 |
| — XLI..... | 155 |
| — XLII..... | 174 |
| — XLIII..... | 179 |
| — XLIV..... | 187 |
| — XLV..... | 201 |
| — XLVI..... | 208 |
| Appendice..... | 221 |



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

OBERMANN

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

DE SENANCOUR

OBERMANN

**

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

GUSTAVE MICHAUT



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1913

OBERMANN

LETTRE XLVII.

[244]

Lyon, 28 août.

Vous renvoyez en deux mots tous mes possibles dans la région des songes. Pressentimens, propriétés secrètes ; des nombres, pierre philosophale, influences mutuelles des astres, sciences cabalistiques, haute magie, toutes chimères déclarées telles par la certitude une et infail-
10 lible. Vous avez l'empire ; on ne saurait mieux user du sacerdoce suprême. Cependant je suis opiniâtre comme tous les hérésiarques ; il y a plus, votre science certaine |
m'est suspecte, je vous soupçonne d'être heureux. [245]

Supposons un moment que rien ne vous réussit : vous souffrirez alors que je vous expose jusqu'où vont mes doutes.

15 On dit que l'homme conduit et gouverne, que le hasard n'est rien. Tout cela se peut ; voyons pourtant si ce hasard ne ferait pas quelque chose. Je veux que ce soit l'homme qui fasse toutes les choses humaines ; mais il les fait avec des moyens, avec des facultés ; d'où les a-t-il ? Les forces
20 physiques, ou la santé, la justesse et l'étendue de l'esprit, les richesses, le pouvoir composent à peu près ces moyens. Il est vrai que la sagesse ou la modération peuvent main-

7. telle (*faute d'impression*) A.

tenir la santé, mais le hasard donne et quelquefois rétablit une forte constitution. Il est vrai que la prudence
 25 évite quelques dangers, mais le hasard préserve à tout moment d'être blessé ou mutilé. Le travail améliore nos facultés morales ou intellectuelles ; le hasard les donne, et souvent il les développe, ou les préserve de tant d'accidens dont un seul pourrait les détruire. La sagesse fait
 30 parvenir au pouvoir un homme dans un siècle ; le hasard l'offre à tous les autres maîtres des destinées vulgaires. La prudence, la conduite élèvent lentement quelques fortunes ; tous les jours le hasard en fait rapidement. L'histoire du monde ressemble beaucoup à celle de ce commis-
 35 sionnaire qui gagna cent louis en vingt ans de courses et d'épargnes, et qui ensuite mit à la loterie un seul écu, et en reçut soixante-quinze mille. |

Tout est loterie. La guerre n'est plus qu'une loterie pour [246] presque tous, à l'exception du général en chef, qui cependant n'en est rien moins que tout-à-fait exempt. Dans la
 40 tactique moderne, l'officier qui va être comblé d'honneurs et élevé à un grade supérieur, voit auprès de lui le guerrier aussi brave, plus savant, plus robuste, oublié pour jamais dans le tas des morts.

45 Si tant de choses se font au hasard, et que pourtant le hasard ne puisse rien faire, il y a dans la nature ou une grande force cachée, ou un nombre de forces inconnues qui suivent des lois inaccessibles aux démonstrations des sciences humaines.

50 On peut *prouver* que le fluide électrique n'existe pas. On peut prouver qu'un corps aimanté ne saurait agir sur un autre sans le toucher, et que la faculté de se diriger vers tel point de la terre est une propriété occulte et par

trop péripatéticienne. On avait prouvé que l'on ne pou-
 55 vait voyager dans les airs, que l'on ne pouvait brûler des
 corps éloignés de soi, que l'on ne pouvait précipiter la
 foudre ou allumer des volcans. On sait encore aujour-
 d'hui que l'homme, qui fait un chêne, ne peut pas faire
 de l'or. On sait que la lune peut causer les marées, mais
 60 non pas influencer sur la végétation. Il est prouvé que tous
 les effets des affections de la mère sur le fœtus sont des
 contes de vieilles, et que tous les peuples qui les ont vus
 ne les ont pas vus. On sait que l'hypothèse d'un fluide
 pensant n'est qu'une impiété absurde ; mais que certains |
 65 hommes ont la permission de faire avant déjeuner une [247]
 sorte d'âme universelle ou de nature métaphysique, que
 l'on peut rompre en autant d'âmes universelles que bon
 semble, afin que chacun digère la sienne.

Il est *certain* qu'un Châtillon reçut, selon la promesse
 70 de saint Bernard, cent fois autant de terres labourables à la
 charrue d'en haut, qu'il en avait donné ici-bas aux moines
 de Clairvaux. Il est certain que l'empire du Mogol est
 dans une grande prospérité, quand son maître pèse deux
 livres de plus que l'année précédente. Il est certain que
 75 l'âme survit au corps, excepté s'il est écrasé par la chute
 subite d'un roc : alors elle n'a pas le temps de s'enfuir ¹
 et il faut qu'elle meure là. Tout le monde a su que les
 comètes sont dans l'usage d'engendrer des monstres, et
 qu'il y a d'excellentes recettes pour se préserver de cette

1. On peut voir dans la cinquante-septième épître de *Sénèque*
 cette opinion, commune chez les stoïciens, et les raisons non
 moins remarquables par lesquelles Sénèque la réfute.

76. roc, car alors A B.

80 contagion. Tout le monde convient qu'un individu de ce petit globe où rampent nos génies impérissables a trouvé les lois du mouvement et de la position respective de cent milliards de mondes. Nous sommes admirablement certains, et c'est pure malice si tous les temps et tous les

85 peuples s'accusent mutuellement d'erreur.

Pourquoi chercher à rire des anciens qui regardaient [248] les nombres comme le principe universel ? L'étendue *, les forces, la durée, toutes les propriétés des choses naturelles ne suivent-elles pas les lois des nombres ? Ce qui 90 est à la fois réel et mystérieux n'est-il pas ce qui nous avance le plus dans la profondeur des secrets de la nature ? N'est-elle pas elle-même une perpétuelle expression d'évidence et de mystère, visible et impénétrable, calculable et infinie, prouvée et inconcevable, contenant tous les 95 principes de l'être et toute la vanité des songes ? Elle se découvre à nous, et nous ne la voyons pas ; nous avons analysé ses lois, et nous ne saurions imaginer ses procédés ; elle nous a laissé prouver que nous remuons un globe, mais le mouvement d'un insecte est l'abîme où 100 elle nous abandonne. Elle nous donne une heure d'existence au milieu du néant ; elle nous montre et nous supprime ; elle nous produit pour que nous ayons été. Elle nous fait un œil qui pourrait tout voir ; elle met devant lui tout le mécanisme, toute l'organisation des choses, 105 tous les prodiges de l'être infini : nous regardons, nous allons connaître, et voilà qu'elle ferme à jamais cet œil si admirablement préparé.

Pourquoi donc, ô hommes qui passez aujourd'hui ! voulez-vous des certitudes ? et jusques à quand faudra-t-il

104. toute la mécanique A B — 105. toute la métaphysique de l'être A B.

110 vous affirmer nos rêves pour que votre vanité dise : Je
sais ? Vous êtes moins petits quand vous ignorez. Vous
voulez qu'en parlant de la nature, on vous dise, comme
vos balances et vos | chiffres : Ceci est, ceci n'est pas. Et [249]
bien, voici un roman ; sachez, soyez certains.

115 Le Nombre... Nos dictionnaires définissent le nombre
une collection d'unités ; en sorte que l'unité, qui est le
principe de tous les nombres, devient étrangère au terme
qui les exprime. Je suis fâché que notre langue n'ait pas
un mot qui comprenne l'unité, et tous ses produits plus
120 ou moins directs, plus ou moins complexes. Supposons
tous deux que le mot nombre veut dire cela, et puisque
j'ai un songe à vous conter, je vais reprendre un peu le
ton des grandes vérités que je veux vous envoyer par le
courrier de demain.

125 Écoutez, c'est de l'antiquité ; mais elle ne savait pas le
calcul des fluxions ¹.

Le * nombre est le principe de toute dimension, de
toute harmonie, de toute propriété, de toute agrégation ;
il est la loi de l'univers organisé.

130 Sans les lois des nombres, la matière serait une masse
informe, indigeste ; elle serait le *chaos*. La matière arran-
gée selon ces lois est le *monde* ; la nécessité de ces lois

1. Obermann n'a pu avoir l'intention de ridiculiser des sciences
qu'il admirait, et qu'il ne possédait pas. Sans doute, il désirait
seulement que les vastes progrès modernes ne portassent pas si
inconsidérément les demi-savans à mépriser l'antiquité, à rire de
5 ses conceptions profondes.

131-134. Chaos, Monde, Destin, Nature *sont écrits avec une majuscule.*
A B.

1. O... n'a A ; — de plaisanter A B.

est le *destin* ; leur puissance et leurs propriétés sont la *nature*, et la conception universelle de ces propriétés est
 135 *Dieu*. |

Les analogies de ces propriétés forment la doctrine [250]
 magique, secret de toutes les initiations, principe de tous
 les dogmes, base de tous les cultes, source des relations
 morales et de tous les devoirs.

140 Je me hâte, et vous me saurez gré de tant de discrétion,
 car je pourrais suivre la filiation de toutes les idées
 cabalistiques et religieuses. Je rapporterais aux nombres
 les religions du feu ; je prouverais que l'idée même de
 l'Esprit pur est le résultat de certains calculs ; je réunirais
 145 dans un même enchaînement tout ce qui a pu asservir ou
 flatter l'imagination humaine. Cet aperçu d'un monde
 mystérieux ne serait pas sans intérêt ; mais il ne vaudrait
 pas l'odeur numérique exhalée de sept fleurs de jasmin
 que le souffle de l'air va porter et perdre dans le sable
 150 sur votre terrasse de Chessel.

Cependant, sans les nombres, point de fleurs, point de
 terrasse. Tout phénomène est nombre ou proportion.
 Les formes, l'espace, la durée sont des effets, des produits
 du nombre ; mais le nombre n'est produit, n'est
 155 modifié, n'est perpétué que par lui-même. La musique,
 c'est-à-dire la science de toute harmonie, est une expression
 des nombres. Notre musique elle-même, source peut-être
 des plus fortes impressions que l'homme puisse éprouver,
 est fondée sur les nombres.

160 Si j'étais versé dans l'astrologie, je vous dirais bien
 d'autres choses ; mais enfin toute la vie n'est-elle pas
 réglée sur les nombres ? Sans eux, qui saurait l'heure [251]

153. sont des efforts (*faute d'impression, sans doute*) B — 157. musique
 elle même, la musique des sons, source des A B.

d'un office, d'un enterrement ? qui pourrait danser ? qui saurait quand il est *bon de couper les ongles ?*

165 L'unité est assurément le principe, comme l'image de toute unité, et dès lors de tout ouvrage complet, de tout concept, de tout projet, de tout achèvement, de la perfection, de l'ensemble. Ainsi tout nombre complexe est un, ainsi toute perception est une, ainsi l'univers est un.

170 Un est aux nombres engendrés comme le rouge est aux couleurs, ou Adam aux générations humaines. Adam était le premier, et le mot Adam signifie rouge. C'est ce qui fait que la matière du Grand-Œuvre doit se nommer Adam lorsqu'elle est poussée au rouge, parce que la
175 quintessence rouge de l'univers est comme Adam qu'Ado-
[n]aï forma de quintessence.

Pythagore a dit : Cultivez assidument la science des nombres ; nos vices et nos crimes ne sont que des erreurs de calcul. Ce mot, si utile et d'une vérité profonde, est
180 sans doute ce qui peut être dit de mieux sur les nombres. Mais voici ce que Pythagore n'a point dit ¹. |

1. Dans toutes les sectes, les disciples, ou beaucoup d'entre les disciples, sont moins grands hommes que leur maître. Ils défigurent sa pensée, surtout quand le fanatisme superstitieux ou l'ambition d'innover se joignent aux erreurs de l'esprit.

5 Pythagore, ainsi que Jésus, n'a pas écrit : les successeurs, prétendus tels, de l'un et de l'autre, ont montré qu'ils sentaient tout l'avantage de cette circonstance.

171. Car Adam était A B — 176. Adouaï (*faute d'impression*) C — 179. si profonde A B.

5. n'a pas écrit : *ajoute* (du moins les écrits de Pythagore, perdus maintenant, paraissent n'avoir pas été bien reconnus des Anciens eux-mêmes) et *continuez l'aliméa*. A (*erratum*) ; — successeurs, ou prétendus A B (ou a *peut-être été simplement oublié dans C.*).

Sans Un, il n'y aurait ni deux ni trois : l'unité est donc [252] le principe universel. Un est infini par ce qui sort de lui : il produit co-éternellement deux, | et même trois, [253] d'où vient tout le reste. Quoique infini, il est impénétrable ; il est assurément dans tout ; il ne peut cesser, nul ne l'a fait, il ne saurait changer ; de plus, il n'est ni

Considérons * un moment le nombre comme Pythagore paraît l'avoir entendu.

10 Si, d'un lieu élevé et qui domine une vaste étendue, on discerne dans la plaine, entre les hautes forêts, quelques-uns de ces êtres qui se soutiennent debout ; si l'on vient à se rappeler que les forêts sont abattues, que les fleuves sont dirigés, que les pyramides sont élevées, que la terre est changée par eux, on
15 éprouve de l'étonnement. Le temps est leur grand moyen ; le temps est une série de nombres. Ce sont les nombres rassemblés ou successifs qui font tous les incidens, les vicissitudes, les combinaisons, toutes les œuvres individuelles de l'univers. La force, l'organisation, l'espace, l'ordre, la durée ne sont rien sans les
20 nombres. Tous les moyens de la nature sont une suite des propriétés des nombres ; la réunion de ces moyens est la nature elle-même ; cette harmonie sans bornes est le principe infini par lequel tout ce qui existe existe ainsi : le génie de Pythagore vaut bien les esprits qui ne l'entendent pas.

25 Pythagore paraît avoir dit que tout était fait selon les propriétés des nombres, mais non par leur vertu.

Voyez, dans *De mysteriis numerorum* par Bungo, ce que Porphyre, Nicomaque, etc., ont dit sur les nombres.

Voyez *Lois de Pythagore* 2036, 2038, etc., dans *Voyages de*
30 *Pythagore*. On peut remarquer, en parcourant ce volume de l'ancienne sagesse, ces trois mille cinq cents sentences dites *Lois de Pythagore*, combien il y est peu question des nombres.

10. depuis un A B — 17. font tous les phénomènes, les vicissitudes A B — 23. ainsi : et le A B.

visible, ni bleu, ni large, ni épais, ni lourd : c'est comme qui dirait... plus qu'un nombre.

190 Pour Deux, c'est très-différent. S'il n'y avait pas deux, il n'y aurait qu'un. Or, quand tout est un, tout est semblable ; quand tout est semblable, il n'y a pas de discordance ; là où il n'y a pas de discordance, là est la perfection : c'est donc deux qui brouille tout. Voilà le mau-
195 vais principe, c'est Satan. Aussi, de tous nos chiffres, le chiffre deux est celui qui a la forme la plus sinistre, l'angle le plus aigu.

Pendant, sans deux, il n'y aurait point de composition, point de rapports, point d'harmonie. Deux est l'élé-
200 ment de toute chose composée en tant que composée. Deux est le symbole et le moyen de toute génération. Il y avait deux chérubins sur l'arche, et les oiseaux ont deux ailes ; ce qui fait de deux le principe de l'élévation.

Trois réunit l'expression de l'ensemble et celle de la
205 composition ; c'est l'harmonie parfaite. La raison en est palpable ; c'est un nombre composé qui ne peut être divisé que par un. De trois points placés dans des rapports égaux naît la plus simple des figures. Cette figure triple n'est pourtant qu'une, ainsi que l'harmonie parfaite.

210 Et, dans la sagesse | orientale, la puissance qui crée, [254] Brahma ; la puissance qui conserve, Vitsnou ; et la puissance qui détruit, Routren ; ces trois puissances réunies, n'est-ce pas Trimourti ? Dans Trimourti, ne reconnaissez-vous pas trois ? C'est ce qui fait Brahm, l'unique
215 principe.

Dans les choses de la terre, trente-trois, nombre exprimé par deux trois, n'est-il pas celui de l'âge de la perfection

pour l'homme ? Et l'homme, qui est bien la plus belle œuvre de Brahm, n'a-t-il pas eu trois âmes autrefois ?

220 Trois est le principe de perfection : c'est le nombre de la chose composée et ramenée à l'unité, de la chose élevée à l'agrégation, et achevée par l'unité. Trois est le nombre mystérieux du premier ordre : aussi y a-t-il trois règnes dans les choses terrestres ; et pour tout composé
225 organique trois accidens, formation, vie, décomposition.

Quatre ressemble beaucoup au corps, parce que le corps a quatre facultés. Il renferme aussi toute la religion du serment : comment cela ? je l'ignore ; mais puisqu'un maître l'a dit, sans doute ses disciples l'expliqueront.

230 Cinq est protégé par Vénus : car elle préside au mariage ; et cinq a dans sa forme quelque chose d'heureux qu'on ne saurait définir. De là vient que nous avons cinq sens et cinq doigts ; il n'en faut pas chercher d'autres raisons.

235 Je ne sais rien sur le nombre Six, sinon que le cube a six faces. Tout le reste m'a paru indigne des | grandes [255] choses que j'ai rassemblées sur d'autres nombres.

Mais Sept est d'une importance extrême. Il représente toutes les créatures, ce qui le rend d'autant plus intéressant qu'elles nous appartiennent toutes : droit divin transféré depuis long-temps, et que prouvent la bride et le filet, malgré ce qu'en disent quelquefois les ours, les lions, les serpens. Cet empire a manqué être perdu par le péché ; mais il faut mettre deux sept ensemble ; l'un
240 détruira l'autre : car le baptême étant aussi là-dedans, soixante-dix-sept signifie l'abolition de tous les péchés par le baptême, comme saint Augustin l'a démontré aux académies d'Afrique.

On voit facilement dans Sept l'union des deux nombres

250 parfaits, de deux principes de perfection, union complé-
tée, en quelque sorte, et consolidée par cette unité su-
blime qui lui imprime un grand caractère d'ensemble, et
qui fait que sept n'est pas six. C'est là le nombre mysté-
rieux du second ordre, ou, si l'on veut, le principe de
255 tous les nombres très-composés. Les divers aspects de la
lune l'ont prouvé, et en conséquence on a choisi le sep-
tième jour pour celui du repos. Les fêtes religieuses ren-
dirent ainsi ce nombre sacré chez les peuples. De là l'idée
des cycles septénaires, liée à celle du grand cataclysme.
260 Dieu a imprimé partout dans l'univers le caractère sacré
du nombre sept, dit Joachitès. Dans le *ciel étoilé*, tout a
été fait par sept. Toute la mysticité ancienne est pleine
du | nombre sept : c'est le plus mystérieux des nombres [256]
apocalyptiques, des nombres du culte mithriaque et des
265 mystères d'initiation. Sept étoiles du génie lumineux, sept
Gâhanbards, sept Amschaspands ou anges d'Ormusd.
Les Juifs ont leur semaine d'années, et le carré de
sept était le vrai nombre de leur période jubilaire. On
remarquait que, du moins pour notre planète et même
270 pour notre système solaire, le nombre sept était le plus
particulièrement indiqué par les phénomènes naturels.
Sept sphères du premier ordre ¹; sept métaux²; sept

1. Apparemment cette époque est antérieure aux dernières
d'entre les découvertes modernes : au reste, neuf est, comme
sept, un nombre sacré. Quatre fragmens ne vaudront qu'un
tout.

2. Comme il en fallait sept, et qu'il était impossible de ne

258. chez tous les A B — 270. système planétaire A B — 272. Sept
planètes A B.

3. La note 1 finit à sacré A B.

odeurs¹ ; sept saveurs ; sept rayons de lumière ; sept tons ; sept articulations simples de la voix humaine². |

275 Sept * années font une semaine de la vie, et quarante- [257]
neuf la grande semaine. L'enfant qui naît à sept mois peut
vivre ; à quatorze soleils, il voit ; à sept lunes, il a des
dents ; à sept ans les dents se renouvellent, et l'on fait
commencer alors le discernement du bien et du mal. A
280 quatorze ans, l'homme peut engendrer ; à vingt-un, il est
parvenu à une sorte de maturité qui fait choisir ce temps
pour la majorité politique et légale. Vingt-huit ans est
l'époque d'un grand changement dans les affections hu-
maines et dans les couleurs de la vie. A trente-cinq, la
285 jeunesse finit. A quarante-deux, la progression rétrograde
de nos facultés commence. A quarante-neuf, la plus belle
vie est à sa moitié, quant à la durée extrême, et à son
automne pour les sensations : on aperçoit les premières
rides physiques et morales. A cinquante-six, commence la

pas admettre le platine, on rejetait le mercure, qui semble avoir
un caractère particulier, et différer des autres métaux par di-
verses propriétés, entre autres par celle de rester dans un état de
5 fusion, même à un degré de froid que l'on a cru long-temps pas-
ser le froid naturel de notre âge. Malheureusement la chimie
moderne reconnaît un plus grand nombre de métaux ; mais il
est probable alors qu'il y en aura quarante-neuf, ce qui revient
au même.

1. Linnæus divisait les odeurs végétales en sept classes. De
Saussure en admet une huitième ; mais on voit bien qu'il ne doit
y en avoir que sept pour la gammé.

2. Les Grecs avaient sept voyelles. Les grammairiens français
en reconnaissent aussi sept, les trois E, et les quatre autres.

274. humaines (*faute d'impression*) A.

290 vieillesse la plus hâtive. Soixante-trois est la première époque de la mort naturelle. (Je me rappelle que vous blâmez cette expression : nous dirons donc mort nécessaire, mort amenée par les causes générales du déclin de la vie.) Je veux dire que, si l'on meurt de vieillesse à
 295 quatre-vingt-quatre, à quatre-vingt-dix-huit, on meurt d'âge à soixante-trois : c'est la première époque où la vie finisse par les maladies de la décrépitude. Beaucoup de personnages célèbres sont morts à soixante-dix ans, à quatre-vingt-quatre, à quatre-vingt-dix-huit, à cent quatre
 300 (ou cent cinq). Aristote, Abailard, Héloïse, Luther, Constantin, Schah- | Abbas, Nostradamus et Mahomet [258] moururent à soixante-trois ; et Cléopâtre sentit bien qu'il fallait attendre vingt-huit jours pour mourir après Antoine.

305 Neuf ! Si l'on en croit les hordes Mongoles et plusieurs peuplades de la Nigritie, voilà le plus harmonique des nombres. C'est le carré du seul nombre qui ne soit divisible que par l'unité ; c'est le principe des productions indirectes ; c'est le mystère multiplié par le mystère. On
 310 peut voir dans le *Zend-Avesta* combien neuf était vénéré d'une partie de l'Orient. Dans la Géorgie, dans l'Iranved, tout se fait par neuf : les Avars et les Chinois l'ont aimé particulièrement. Les Musulmans de la Syrie comptent quatre-vingt-dix-neuf attributs de la divinité, et les
 315 peuples de la partie orientale de l'Inde connaissent dix-huit mondes, neuf bons, neuf mauvais.

Mais le signe de ce nombre a la queue en bas, comme

290. la vieillesse. Soixante-trois A B — 301. Son tombeau est à Salon, petite ville à quatre lieues d'Aix. Il est dit dans l'építaphe que Nostradamus (dont la plume fut divine à peu de chose près, *pene divino calamo*) vécut soixante-deux ans six mois et dix jours. A B (*note à Nostradamus*) — 307. nombres complexes. A B.

une comète qui sème des monstres ; et neuf est l'emblème de toute vicissitude funeste : en Suisse particulièrement
 320 les bises destructives durent neuf jours. Quatre-vingt-un, ou neuf multiplié par lui-même, est le nombre de la grande climatérique¹ ; tout homme qui aime l'ordre doit mourir à cet âge, et Denis d'Héraclée donna en cela un grand exemple au monde. |

325 J'avoue que dix-huit ans passe pour un assez bel âge, [259] et pourtant c'est la destruction multipliée par le mauvais principe ; mais il y a moyen de s'entendre. Dans dix-huit ans il y a deux cent seize mois, nombre très-funeste et très-compiqué. On y voit d'abord quatre-vingt-un mul-
 330 tiplié par deux ; ce qui est épouvantable. Dans l'excédant cinquante-quatre, on trouve un serment et Vénus. Quatre et cinq réunis ressemblent donc fort au mariage, état qui séduit à dix-huit ans ; qui n'est bon à rien pour l'un et l'autre sexe, vers quarante-cinq ou cinquante-quatre ; qui
 335 ne laisse pas d'être ridicule à quatre-vingt-un, et qui peut en tout temps, par ses plaisirs mêmes, altérer, désoler, dégrader la nature humaine d'après les horreurs attachées au culte du nombre cinq. Qu'y a-t-il de pire que
 340 dix-huit ans que ces dangers sont dans leur force ; il n'est donc point d'âge plus funeste. Voilà ce qu'on ne pouvait découvrir que par les nombres ; et c'est ainsi que les nombres sont le fondement de la morale.

Que si vous trouvez dans tout cela quelque incertitude,
 345 repoussez le doute, redoublez de foi ; voici maintenant

1. Les climatériques d'Hippocrate sont les septièmes années ; ce qui est analogue à ce qu'on a dit au nombre sept.

318. Voyez plus haut dans la même lettre. A B (*note à sème*).

ce que disait la première lumière des premiers siècles ¹. Dix est justice et béatitude [,] résultant de la créature qui est sept, et de la Trinité qui est trois. Onze, c'est le péché, parce qu'il | transgresse dix ou la justice. Vous [260]
 350 voyez le plus haut point du sublime ; après quoi il faut se taire : saint Augustin lui-même n'en a pas su davantage.

S'il me restait assez de papier, je vous prouverais l'existence de la pierre philosophale ; je vous prouverais
 355 que tant d'hommes savans et célèbres n'étaient pas des insensés ; je vous prouverais qu'elle n'est pas plus étonnante que la boussole ; qu'elle n'est pas plus inconcevable que le chêne provenu du gland que vous avez semé ; mais qu'il l'est, ou qu'il devait l'être, que des étourdis, qui en
 360 finissant leurs humanités ont fait un madrigal, décident que Sthall, Becher, Paracelse, ont mérité les Petites-Maisons.

Allez voir vos jasmins ; laissez mes doutes et mes preuves. Je cherche un peu de délire, afin de pouvoir au
 365 moins rire de moi : il y a un certain repos, un plaisir, bizarre si l'on veut, à considérer que tout est songe. Cela peut distraire de tant de rêves plus sérieux et affaiblir ceux de notre inquiétude.

Vous ne voulez pas que l'imagination nous entraîne,
 370 parce qu'elle nous égare ; mais quand il s'agit des jouissances individuelles de la pensée, notre destination présente ne serait-elle pas dans les écarts ? Tous les hommes ont rêvé ; tous en ont eu besoin : quand le génie du mal les fit vivre, le génie du bien les fit dormir et songer.

1. De l'Église.

356. des radoteurs ; je A B — 365. moi : car il A B.

LETTRE XLVIII.

[261]

Méterville, 1^{er} septembre, VI.

Dans quelque indifférence* que l'on traîne ses années, il arrive pourtant que l'on aperçoive le ciel dans une
 5 nuit sans nuages. On voit les astres immenses; ce n'est pas une fantaisie de l'imagination, ils sont là sous nos yeux : on voit leur distance bien plus vaste, et ces soleils qui semblent montrer des mondes où des êtres différens de nous naissent, sentent et meurent.

10 La tige du jeune sapin est auprès de moi, droite et fixe ; elle s'avance dans l'air, elle semble n'avoir ni vie ni mouvement ; mais elle subsiste, et si elle se connaît elle-même, son secret et sa vie sont en elle : elle croît invisiblement. Elle est la même dans la nuit, et dans le
 15 jour ; elle est la même sous la froide neige, et sous le soleil des étés. Elle tourne avec la terre ; elle tourne immobile parmi tous ces mondes. La cigale s'agite pendant le repos de l'homme, elle mourra : le sapin tombera ; les mondes changeront. Où seront nos livres, nos
 20 renommées, nos craintes, notre prudence, et la maison que l'on voudrait bâtir, et le blé que la grêle n'a pas couché ? Pour quel temps amassez-vous ? pour quel siècle est votre espérance ? Encore la révolution d'un astre, encore une heure de sa durée, et tout ce qui est vous ne
 25 sera plus : tout ce qui est vous sera plus perdu, plus anéanti, plus impossi- | ble que s'il n'eût jamais été. Celui [262] dont le malheur vous accable sera mort ; celle qui est belle sera morte. Le fils qui vous survivra sera mort.

7. leurs distances bien plus vastes A B — 13. sont dans elle A B.

Vous avez rassemblé les moyens des arts ¹ ; vous voyez
 30 sur la lune comme si elle était près de vos télescopes ;
 vous y cherchez du mouvement ; il n'y en a point : il y
 en a eu, mais elle est morte. Et le lieu, le globe où vous
 êtes, sera mort comme elle. A quoi vous arrêtez-vous ?
 Vous auriez pu faire un mémoire pour votre procès, ou
 35 finir une ode dont on eût parlé demain au soir. Intelligence
 des mondes ! qu'ils sont vains les soins de
 l'homme ! Quelles risibles sollicitudes pour des incidens
 d'une heure ! Quels tourmens insensés pour arranger les
 détails de cette vie qu'un souffle du temps va dissiper !
 40 Regarder, jouir de ce qui passe, imaginer, s'abandonner :
 ce serait là tout notre être. Mais, régler, établir, con-
 naître, posséder ; que de démente !

Pendant celui qui ne veut point s'inquiéter pour
 des jours incertains n'aura pas le repos qui laisse l'homme
 45 à lui-même, ou le délassement qui peut distraire de
 ces dégoûts qu'on préfère à la vie tranquille : il n'aura
 pas, quand il la voudra, la coupe pleine de café ou de
 vin qui doit écarter pour un moment le mortel ennui. Il
 n'y aura point | d'ordre et de suite dans ce qu'il sera forcé [263]
 50 de faire ; il n'y aura pas de sécurité pour les siens. Parce
 que sa pensée aura embrassé le monde dans ses hautes
 conceptions, il arrivera que son génie, éteint par la lan-
 gueur, n'aura plus même ces conceptions : parce que sa

1. On est enfin parvenu au point d'amener la lune à une
 proximité apparente plus grande que celle des montagnes que
 dans certains climats l'œil nu distingue parfaitement, quoiqu'elles
 soient éloignées de plus d'une journée de marche.

53. ces hautes conceptions A B.

Note. 2. apparente de notre œil, plus A.

55 pensée aura cherché trop de vérités dans la nature des choses, il ne sera plus donné à sa pensée elle-même de se maintenir selon sa propre nature.

On ne parle que de réprimer ses passions, et d'avoir la force de faire ce qu'il faut ; mais au milieu de tant d'impénétrabilité, montrez donc ce qu'il faut. Pour moi, 60 je ne le sais pas, et j'ose soupçonner que plusieurs autres l'ignorent. Tous les sectaires ont prétendu le dire et le montrer avec évidence ; leurs preuves surnaturelles nous ont laissés dans un doute plus grand. Peut-être une connaissance certaine et un but connu ne sont-ils ni 65 selon notre nature ni selon nos besoins. Cependant il faut vouloir. C'est une triste nécessité, c'est une sollicitude intolérable, d'être toujours contraint d'avoir une volonté, quand on ne sait sur quoi la régler.

Souvent je me repose dans cette idée, que le cours 70 accidentel des choses et les effets directs de nos intentions ne sauraient être qu'une apparence, et que toute action humaine est nécessaire et déterminée par la marche irrésistible de l'ensemble des choses. Il me paraît que c'est une vérité dont j'ai le sentiment ; mais quand je perds de 75 vue les considérations générales, je m'inquiète et je projette comme un autre. Quelquefois, au contraire, je m'efforce d'approfondir tout ceci, pour savoir si ma volonté peut avoir une base, et si mes vues peuvent se rapporter à un plan suivi. Vous pensez bien que dans cette obscurité 80 impénétrable, tout m'échappe, jusqu'aux probabilités elles-mêmes : je me lasse bientôt ; je me rebute, et je ne vois rien de certain, si ce n'est peut-être l'inévitable incertitude de ce que les hommes voudraient connaître.

Ces* conceptions étendues qui rendent l'homme si

85 superbe et si avide d'empire, d'espérances et de durée,
sont-elles plus vastes que les cieux réfléchis sur la surface
d'un peu d'eau de pluie qui s'évapore au premier vent ?
Le* métal que l'art a poli reçoit l'image d'une partie de
l'univers ; nous la recevons comme lui. — Mais il n'a
90 pas le sentiment de ce contact. — Ce sentiment a quelque
chose d'étonnant, qu'il nous plaît d'appeler divin. Et ce
chien qui vous suit, n'a-t-il pas le sentiment des forêts,
des piqueurs et du fusil, dont son œil reçoit l'empreinte
en répercutant les figures ? Cependant, après avoir
95 poursuivi quelques lièvres, léché la main de ses maîtres
et déterré quelques taupes, il meurt ; vous l'abandonnez
aux corbeaux, dont l'instinct perçoit les propriétés
des cadavres, et vous avouez qu'il n'a plus ce sen-
timent.

100 Ces* conceptions, dont l'immensité surprend notre fai-
blesse, et remplit d'enthousiasme nos cœurs bornés, sont
peut-être moins pour la nature que le | plus imparfait [265]
des miroirs pour l'industrie humaine : et pourtant
l'homme le brise sans regret. Dites* qu'il est affreux à
105 notre âme avide de n'avoir qu'une existence accidentelle ;
dites qu'il est sublime d'espérer la réunion au prin-
cipe de l'ordre impérissable : n'affirmez rien de plus.

L'homme* qui travaille à s'élever est comme ces ombres
du soir qui s'étendent pendant une heure [,] qui deviennent
110 plus vastes que leurs causes, qui semblent grandir en
s'épuisant, et qu'une seconde fait disparaître.

Et moi* aussi [,] j'ai des momens d'oubli, de force, de
grandeur : j'ai des besoins démesurés ; *sepulchri immemor !*
Mais je vois les monumens des générations effacées ; je
115 vois le caillou soumis à la main de l'homme, et qui exis-

tera cent siècles après lui. J'abandonne les soins de ce qui passe, et ces pensées du présent déjà perdu. Je m'arrête étonné ; j'écoute ce qui subsiste encore ; je voudrais entendre ce qui subsistera : je cherche dans le mouvement de la forêt, dans le bruit des pins, quelques-uns des accens de la langue éternelle.

Force vivante ! Dieu du monde ! J'admire ton œuvre, si l'homme doit rester ; et j'en suis atterré, s'il ne reste pas.

LETTRE XLIX.

[266]

Méterville, 14 septembre, VI.

Ainsi parce que je n'ai point d'horreur pour vos dogmes, je serais près de les révéler ! Je pense que c'est tout le contraire. Vous avez, je crois, projeté de me convertir.

Dites-moi, me savez-vous quelque intérêt à ne pas admettre vos opinions religieuses ? Si je n'ai contre elles ni intérêt, ni partialité, ni passion, ni éloignement même, quelle prise auront-elles pour s'introduire dans une tête sans systèmes et dans un cœur que le remords ne leur préparera jamais ?

C'est l'intérêt des passions qui empêche d'être chrétien. Je dirais volontiers que voilà un argument bien misérable. Je vous parle en ennemi : nous sommes en état de guerre, vous en voulez un peu à ma liberté. Si vous accusez les non crédules de n'avoir pas la conscience pure, j'accuserai les crédules de n'avoir pas un zèle sincère. Il résulte

5. convertir : et vous n'avez pas ri ! A B.

tera de tout cela de vains mots, un bavardage répété par-tout jusqu'à la satiété, et qui jamais ne prouvera rien.

20 Et si j'allais vous dire qu'il n'y a de chrétiens que les méchants, puisqu'il n'y a qu'eux qui aient besoin de chimères pour ne pas voler, égorger, trahir. Certains chrétiens dont l'humeur dévote et la croyance burlesque ont dérangé le cœur et l'esprit, se trouvent toujours entre le
25 désir du crime et | la crainte du diable. Selon la méthode [267] vulgaire de juger des autres par soi-même, ils sont alarmés dès qu'ils voient un homme qui ne se signe point : il n'est pas des nôtres, il est contre nous ; il ne craint pas ce que nous craignons, donc il ne craint rien, donc il est
30 capable de tout ; il n'a pas les mains jointes, c'est qu'il les cache ; il y a sûrement un stylet dans l'une, et du poison dans l'autre.

Je n'en veux point à ces bonnes gens : comment croiraient-ils que l'ordre suffise ? le désordre est dans leurs
35 idées. D'autres parmi eux me diront : Voyez tout ce que j'ai souffert, d'où aurais-je tiré ma force, si je ne l'avais reçue d'en haut ? — Mon ami, d'autres ont souffert davantage, et n'ont rien reçu d'en haut : il y a encore cette différence qu'ils n'en font pas de bruit, et ne se
40 croient pas bien grands pour cela. On souffre, comme on marche. Quel est l'homme qui peut faire vingt mille lieues ? Celui qui fait une lieue par jour et qui vit soixante ans. Chaque matin ramène des forces nouvelles, et l'espérance éteinte laisse encore un espoir vague.

45 *Les lois sont évidemment insuffisantes.* Eh bien ! je veux vous montrer des êtres plus forts que vous, et qui sont presque toujours indomptés ; qui vivent au milieu de vous non seulement sans frein religieux, mais même sans lois ; dont les besoins sont souvent très-mal satisfaits ; qui ren-
50 contrent ce qu'on leur refuse, et ne font pas un mouve-

ment pour l'arracher : et parmi eux, trente-neuf au moins sur | quarante mourront sans avoir nui, tandis que vous [268] prônez l'effet de la grâce, si, parmi vos chrétiens, il y en a dans ce cas trois ou quatre. — Où sont ces êtres miraculeux, ces sages ? — Ne vous fâchez point ; ce ne sont pas des philosophes, ce ne sont pas du tout des êtres miraculeux, ce ne sont pas des chrétiens ; ce sont tout bonnement ces dogues qui ne sont ni muselés, ni gouvernés, ni catéchisés, et que vous rencontrez à tout moment, sans exiger que leur gueule terrible fasse, pour vous rassurer, un signe sacré. — Vous plaisantez. — De bonne foi, que voulez-vous qu'on fasse autre chose ?

Toutes les religions s'anathématisent, parce qu'aucune ne porte un caractère divin. Je sais bien que la vôtre a ce 65 caractère, mais que le reste de la terre ne le voit point, parce qu'il est caché : je suis comme le reste de la terre, je discerne fort mal ce qui est invisible.

Je ne dis pas que la religion chrétienne soit mauvaise ; mais pour la croire, il faut la croire divine, ce qui n'est 70 pas aisé. Elle peut être fort belle, comme ouvrage humain ; mais une religion ne saurait être humaine, quelque terrestres que soient ses ministres.

Pour la sagesse *, elle est humaine ; elle n'aime pas à s'élever dans les nues pour retomber en débris ; elle exalte 75 moins les têtes, mais elle ne les expose pas à l'oubli des devoirs par le mépris de ses lois démasquées ; elle ne défend point d'examen, et ne craint point d'objections ; il n'y aura pas de | prétexte pour la méconnaître, la dépra- [269] vation du cœur reste seule contre elle : et si la sagesse

56. Ce n'est pas du tout A — 57, ce n'est pas des chrétiens A ; c'est tout bonnement A — 69. mais que pour A B — 75. point à l'oubli A B.

80 humaine était la base des institutions morales, son empire
serait à peu près universel, puisqu'on ne pourrait se sous-
traire à ses lois sans faire par là même un aveu formel de
turpitude. — Nous ne convenons pas de cela ; nous n'ap-
prouvons pas la sagesse. — C'est que vous êtes consé-
85 quens.

Je laisse les hommes de parti qui font semblant d'être
de bonne foi, et qui vont jusqu'à se faire des amis pour
qu'on sache qu'ils les ont convertis ; je reviens à vous
qui êtes vraiment persuadé, et qui voudriez me donner ce
90 repos que je n'aurai point.

Je n'aime pas plus que l'on soit intolérant contre la
religion qu'en sa faveur. Je n'approuve guère plus ses
adversaires déclarés, que ses zélateurs fanatiques. Je ne
décide pas que l'on doive se hâter, dans certains pays, de
95 détromper un peuple qui croit vraiment, pourvu qu'il ait
passé le moment des guerres sacrées, et qu'il ne soit déjà
plus dans la ferveur des conversions. Mais quand un culte
est désenchanté, je trouve ridicule qu'on prétende en
ramener les prestiges ; quand l'arche est usée, quand les
100 lévites embarrassés et pensifs autour de ses débris, me
crient : N'approchez pas, votre souffle profane les terni-
rait, je suis obligé de les examiner, pour voir s'ils parlent
sérieusement. — Sérieusement ? Sans doute ; et l'Église,
qui ne périra point, va rendre à la foi des peuples cette
105 antique ferveur dont le retour vous paraît chimé | rique ! [270]
— Je ne suis pas fâché que vous en fassiez l'expérience ;
je n'en conteste point le succès, et je le désirerais volon-
tiers : ce serait un fait curieux.

Puisque c'est toujours à *eux* que je finis par m'adresser,

82-83. de sa turpitude A B — 92. guère davantage A B — 98-99.
prétende ramener ses A B — 105. chimérique ? (*point d'interrogation*) A.

110 il est temps de fermer une lettre qui n'est pas pour vous.
 Nous garderons chacun nos opinions sur ce point; et
 nous nous entendrons très-bien sur les autres. Les *
 manies superstitieuses et les écarts du zèle n'existent pas
 plus pour un véritable homme de bien, que les périls
 115 tant exagérés de ce qu'ils appellent ridiculement athé-
 isme. Je ne désire pas que vous renonciez à cette croyance;
 mais il est * très-utile qu'on cesse de la regarder comme
 indispensable au cœur de l'homme, parce que si on est
 conséquent, et si on prétend qu'il n'y a pas de morale
 120 sans elle, il faut rallumer les bûchers.

LETTRE L.

Lyon, 22 juin. Septième année.

Depuis que la mode n'a plus cette uniformité locale
 qui en faisait aux yeux de tant de gens une manière d'être
 5 nécessaire, et à peu près une loi de la nature, chaque
 femme pouvant choisir la mise qu'elle veut adopter,
 chaque homme veut aussi décider celle qui convient.

Les gens qui entrent dans l'âge où l'on aime à | blâmer [271]
 ce qui n'est pas comme autrefois, trouvent de très-mau-
 10 vais goût que l'on n'ait plus les cheveux dressés au-dessus
 du front, le chignon relevé et empâté, la partie inférieure
 du corps tout à nu sous une voûte d'un noble diamètre,
 et les talons juchés sur de hautes pointes. Ces usages
 vénérables maintenaient une grande pureté de mœurs;

116. désire point A B — 118. l'homme, car si l'on A B — 119. et
 qu'on prétende A B.

15 mais depuis, les femmes ont perverti leur goût au point
d'imiter les seuls peuples qui aient eu du goût : elles ont
cessé d'être plus larges que hautes, et ayant quitté par
degrés les corps ferrés et baleinés, elles outragent la
nature jusqu'à pouvoir respirer et manger quoique habil-
20 lées.

Je conçois qu'une mise perfectionnée choque ceux à
qui plaisait la raideur ancienne, la manière des Goths ;
mais je ne puis les excuser de mettre une si risible impor-
tance à ces changemens qui étaient inévitables.

25 Dites-moi si vous avez trouvé de nouvelles raisons de
ce que nous avons déjà remarqué ensemble sur ces enne-
mis déclarés des mœurs actuelles. Ce sont presque infail-
liblement des hommes sans mœurs. Les autres, s'ils les
blâment, n'y mettent du moins pas cette chaleur qui
30 m'est suspecte.

Personne ne sera surpris que les hommes qui se sont
joués des mœurs parlent ensuite de *bonnes mœurs* avec
exclamation ; qu'ils en exigent si sévèrement des femmes,
après avoir passé leur vie à tâcher de les leur ôter ; et qu'ils
35 les méprisent toutes, parce que plusieurs d'elles ont eu le
mal | heur de ne pas les mépriser eux-mêmes. C'est une [272]
petite hypocrisie dont je crois même qu'ils ne s'aper-
çoivent pas. C'est davantage encore, et bien plus commu-
nément, un effet de la dépravation de leurs goûts, des
40 excès de leurs habitudes et du désir secret de trouver une
résistance sérieuse pour avoir la vanité de la vaincre ;
c'est une suite de l'idée que d'autres ont probablement
joui des mêmes faiblesses, et de la crainte qu'on leur
manque à eux-mêmes, comme ils sont parvenus à faire
45 manquer à d'autres en leur faveur.

Lorsque les années font qu'ils n'ont plus d'intérêt à
introduire le mépris de tous les droits, l'intérêt de leurs

passions, qui fut toujours leur seule loi, commence à les
avertir qu'on violera ces mêmes droits à leur égard. Ils
50 ont contribué à faire perdre les mœurs sévères qui les
généraient, ils déclament maintenant contre les mœurs
libres qui les inquiètent. Ils prêchent bien vainement :
des choses bonnes recommandées par de tels hommes
tombent dans le mépris, au lieu d'en recevoir une nou-
55 velle autorité.

Aussi vainement quelques-uns disent que s'ils s'élèvent
contre des mœurs licencieuses, c'est qu'ils en ont
reconnu les dangers. Cette cause, quelquefois réelle,
n'est pas celle à laquelle on croit, parce qu'on sait bien
60 qu'ordinairement l'homme qui a été injuste, quand cela
lui était commode pendant l'âge des passions, ne devient
juste ensuite que par des motifs personnels. Sa justice, |
plus honteuse que sa licence même, est encore plus [273]
méprisée, parce qu'elle est moins franche.

65 Mais que des jeunes gens soient choqués subitement
et avant la réflexion par des choses dont la nature est de
plaire à leurs sens, et qu'ils ne pourraient improuver
naturellement qu'après y avoir pensé, voilà, à mon avis,
la plus grande preuve d'une dépravation réelle. Je suis
70 surpris que des gens sensés regardent cela comme une
dernière voix de *la nature qui se révolte*, et qui rappelle au
fond des cœurs ses lois méconnues. La corruption,
disent-ils, ne peut franchir de certaines bornes : cela les
rassure et les console.

75 Pour moi, je crois voir le contraire. Je voudrais savoir
ce que vous en penserez, et si je serai seul à voir ainsi.
Je n'assure point que ce soit la vérité, je conviens même
que beaucoup d'apparences sont contre moi.

Ma manière de penser là-dessus ne pouvait guère
 80 résulter que de ce que j'éprouve personnellement ; je
 n'étudie pas, je ne fais pas d'observations systématiques, et
 j'en serais assez peu capable. Je réfléchis par occasion ; je
 me rappelle ce que j'ai senti. Quand cela me conduit à
 examiner ce que je ne sais pas par moi-même, c'est du
 85 moins en cherchant mes données dans ce qui m'est connu
 avec plus de certitude, c'est-à-dire, dans moi : ces données
 n'ayant rien de supposé ou de paradoxal, servent à me
 découvrir plusieurs choses dans ce qui leur est analogue
 ou opposé. |

90 Je sais qu'avec le vulgaire des hommes il y a des incon- [274]
 véniens à ce que gâte la bêtise de leurs idées, la brutalité
 de leurs sensations, et une fade suffisance abusant de tout
 ce qui n'avertit pas que l'on sera réprimé. Je ne dis point
 que les femmes dont la mise paraît trop libre soient tout-
 95 à-fait exemptes de blâme : celles d'entre elles qui n'en
 méritent pas un autre, oublient du moins qu'on vit parmi
 la foule, et cet oubli est une imprudence. Mais ce n'est
 point d'elles qu'il s'agit ; je parle de la sensation que la
 légèreté de leurs vêtemens peut faire sur des hommes de
 100 différens caractères.

Je cherche pourquoi des hommes qui se permettent
 tout, et qui, loin de respecter ce qu'ils appellent pudeur,
 montrent jusque dans leurs discours qu'ils ne connaissent
 pas même les lois du goût, pourquoi des hommes qui ne
 105 raisonnent point leur conduite, et qui s'abandonnent aux
 fantaisies de l'instant présent, s'avisent de trouver de l'in-
 décence à des choses où je n'en sens pas, et où la
 réflexion même ne blâmerait que l'inconvenance ' du

81. systématiques ; j'en A B — 87. ou d'hypothétique A B — 92.
 et la fade suffisance qui abuse de A B — 107. sens point A B.

moment. Comment en trouvent-ils à des choses qui par
 110 elles-mêmes, et lorsqu'elles ne sont point déplacées,
 paraissent toutes simples à d'autres, et qui plairaient même
 à ceux qui aiment une pudeur réelle, et non l'hypocrisie
 ou la superstition de la pudeur.

C'est une erreur funeste de mettre aux mots et à la
 115 partie extérieure des choses une importance si grande : il
 suffira d'être familiarisé avec ces fan | tômes par quelque [275]
 habitude, même légitime, pour cesser d'en mettre aux
 choses elles-mêmes.

Lorsqu'une dévote qui ne pouvait à seize ans souffrir
 120 qu'on l'embrassât dans des jeux de société, qui, mariée à
 vingt-deux, n'envisageait qu'avec horreur la première
 nuit, reçoit à vingt-quatre son directeur dans ses bras, je
 ne crois pas que ce soit tout-à-fait hypocrisie de sa part.
 J'y vois beaucoup plus la sottise des préceptes qui lui
 125 furent donnés. Il peut y avoir chez elle de la mauvaise
 foi, d'autant plus qu'une morale fausse altère toujours la
 candeur de l'âme, et qu'une longue contrainte inspire le
 déguisement et la duplicité. Mais s'il y en a dans son
 cœur, il y a bien plus encore d'ineptie dans sa tête. On
 130 lui a rendu l'esprit faux, on l'a retenue sans cesse dans la
 terreur des devoirs chimériques ; on ne lui a pas donné
 le moindre sentiment des devoirs réels. Au lieu de lui
 montrer la véritable fin des choses, on l'a habituée à tout
 rapporter à une fin imaginaire. Les rapports ne sont plus
 135 sensibles ; les proportions deviennent arbitraires ; les
 causes, les effets sont comptés pour rien ; les conve-
 nances des choses sont impossibles à découvrir. Elle
 n' imagine pas même qu'il puisse exister une raison du
 mal et du bien, hors de la règle qu'on lui a imposée, et

140 dans d'autres rapports que les relations obscures entre
ses habitudes les plus secrètes, et la volonté impéné-
trable des intelligences qui veulent toujours autrement
que l'homme. |

On lui a dit : Fermez les yeux, puis marchez droit [276]
145 devant vous, c'est le chemin du bonheur et de la gloire ;
c'est le seul ; la perte, l'horreur, les abîmes, l'éternelle
damnation, remplissent tout le reste de l'espace. Elle va
donc aveuglément, et elle s'égare en suivant une ligne
oblique. Cela devait arriver. Si vous marchiez les yeux
150 fermés dans un espace ouvert de toutes parts, vous ne
retrouveriez point votre première direction, lorsqu'une
fois vous l'auriez perdue, et souvent même vous ne sau-
riez pas que vous la perdez. Si donc elle ne s'aperçoit
point de son erreur, elle se détourne toujours davantage,
155 elle se perd avec confiance. Si elle s'en aperçoit, elle se
trouble et s'abandonne : elle ne connaît pas de propor-
tions dans le mal ; elle croit n'avoir plus rien à perdre
dès qu'elle a perdu cette première innocence, qu'elle esti-
mait seule et qu'elle ne saurait retrouver.

160 On a vu des filles simples se maintenir avec ignorance
dans la sagesse la plus sévère, et avoir horreur d'un baiser
comme d'un sacrilège ; mais s'il est obtenu, elles pensent
qu'il n'y plus rien à conserver, et se livrent uniquement
parce qu'elles se croient déjà livrées. On ne leur avait
165 jamais dit les conséquences plus ou moins grandes des
diverses choses. On avait voulu les préserver seulement
contre le premier pas, comme si l'on eût eu la certitude
que ce premier pas ne serait jamais franchi, ou que l'on
serait toujours là pour les retenir ensuite. |

170 La dévote dont je parlais n'évitait pas des imprudences, [277]

150. toute part A B — 156. s'abandonne, car elle A — 167. on eût
la (*faute d'impression*) B.

mais elle redoutait un fantôme. Il s'ensuivra naturellement que lorsqu'on lui aura dit à l'autel de coucher avec son mari, elle l'égratignera les premiers jours, et quelque temps après couchera avec un autre qui lui parlera du salut et des mortifications de la chair. Elle était effrayée
 175 quand on lui baisait la main, mais c'était par instinct ; elle s'y fait, et ne l'est plus quand on jouit d'elle. C'était son ambition d'être placée au ciel parmi les vierges ; mais elle n'est plus vierge ; cela est irrémédiable, que lui
 180 importe le reste ? Elle devait tout à un époux céleste, et à l'exemple que la Vierge donna. Maintenant elle n'est plus la suivante de la Vierge, elle n'est plus épouse céleste ; un homme l'a possédée, si un autre homme la possède aussi, quel grand changement cela fera-t-il ? Les
 185 droits d'un mari font très-peu d'impression sur elle ; elle n'a jamais réfléchi à des choses si mondaines ; il est très-possible même qu'elle les ignore, et il est très-certain du moins qu'elle n'en est pas frappée, parce qu'elle n'en sent pas la raison.

190 A la vérité, elle a reçu l'ordre d'être fidèle ; mais c'est un mot dont l'impression a passé, parce qu'il appartenait à un ordre de choses sur lequel elle n'arrête pas ses idées, sur lequel elle rougirait de s'entretenir avec elle-même. Dès qu'elle a couché avec un homme, ce qui
 195 l'embarrassait le plus est fait ; et s'il arrive qu'en l'absence de son mari, un homme plus saint que lui ait l'adresse de ré | pondre à ses scrupules dans un moment de désirs [278 ou de besoins, elle cédera comme elle a cédé en se mariant ; elle jouira avec moins de terreur que lors de ses
 200 premières jouissances, parce que c'est une chose qui n'est

180. à Jésus, son époux A B — 181. la Sainte-Vierge A B — 193. avec elle. (*La suppression de même est-elle voulue ?*) B.

plus nouvelle, et qui fait un moins grand changement dans son état. Comme elle ne s'inquiète point d'une prudence terrestre, comme elle aurait horreur de porter des précautions dans le péché, de l'attention et de la réflexion
205 dans un acte qu'elle permet à ses sens, mais dont son âme écarte la souillure, il arrivera encore qu'elle sera enceinte, et que souvent elle ignorera ou doutera si son mari est le père de l'enfant dont elle le charge. Si même elle le sait, elle aimera mieux le laisser dans l'erreur,
210 pourvu qu'elle ne prononce pas un mensonge, que de l'exposer à se mettre dans une colère qui offenserait le ciel, que de s'exposer elle-même à médire du prochain, en nommant son séducteur.

Il est très-vrai que la religion, mieux entendue, ne lui
215 permettrait pas une pareille conduite, et je ne parle ici contre aucune religion. La* morale, bien conçue par tous, ferait les hommes très-justes, et dès lors très-bons et très-heureux. La religion, qui est la morale moins raisonnée, moins prouvée, moins persuadée par les raisons
220 directes des choses, mais soutenue par ce qui étonne, mais affermie, mais nécessitée par une sanction divine ; la religion, *bien entendue*, ferait les hommes parfaitement purs. Si je parle d'une dévote, c'est | parce que l'erreur [279] morale n'est nulle part plus grande et plus éloignée des
225 vrais besoins du cœur humain que dans les erreurs des dévots. J'admire la religion telle qu'elle devrait être ; je l'admire comme un grand ouvrage. Je* n'aime point qu'en s'élevant contre les religions on nie leur beauté, et l'on méconnaisse ou désavoue le bien qu'elles étaient
230 destinées à faire. Ces hommes ont tort : le bien qui est fait en est-il moins un bien, pour être fait d'une manière

contraire à leur pensée ? Que l'on cherche des moyens de faire mieux avec moins ; mais que l'on convienne du bien qui s'est fait, car enfin il s'en est fait beaucoup. Voilà
 235 quelques mots de ma profession de foi¹ : nous nous sommes crus, je pense, trop éloignés l'un de l'autre en ceci.

Si vous voulez absolument que je revienne à mon premier objet par une transition selon les règles, vous
 240 me mettez dans un grand embarras. Mais quoique mes lettres ressemblent beaucoup trop à des traités, et que je vous écrive en solitaire qui parle avec son ami comme il rêve en lui-même, je vous avertis que j'y veux conserver toute la liberté épistolaire quand cela m'arrange.

245 Ces hommes dont les jouissances inconsidérées, ou mal choisies, ont perverti les affections et abruti les sens, ne voient plus, je crois, dans l'amour | physique que les [280] grossièretés de leurs habitudes : ils ont perdu le délicieux pressentiment du plaisir. Une nudité les choque, parce
 250 qu'il n'y a plus chez eux d'intervalle entre la sensation qu'ils en reçoivent, et l'appétit brut auquel se réduit toute leur volupté. Ce besoin réveillé dans eux, leur plairait encore en rappelant du moins ces plaisirs informes que cherchent des sens plus lascifs qu'embrasés ; mais
 255 comme ils n'ont pas conservé la véritable pudeur, ils ont laissé les dégoûts se mêler dans les plaisirs. Comme ils n'ont pas su distinguer ce qui convenait d'avec ce qui ne convenait pas, même dans l'abandon des sens, ils ont

1. Moins jeune, Obermann serait plus d'accord avec lui-même, malgré ses doutes.

1. *point de note.* A B.

cherché de ces femmes qui corrompent les mœurs, en
260 perdant les manières, et qui sont méprisables, non pas
précisément parce qu'elles donnent le plaisir, mais parce
qu'elles le dénaturent, parce qu'elles le détruisent en
mettant la licence à la place de la liberté. Comme en se
265 permettant ce qui répugne à des sens délicats, et en con-
fondant des choses d'un ordre très-différent, ils ont laissé
s'échapper les séduisantes illusions ; comme leurs impru-
dences ont été punies par des suites funestes et rebu-
tantes, ils ont perdu la candeur de la volupté avec les
incertitudes du désir. Leur imagination n'est plus allumée
270 que par l'habitude ; leurs sensations plus indécentes
qu'avidées, leurs idées plus grossières que voluptueuses,
leur mépris pour les femmes, preuve assez claire du
mépris qu'ils ont eux-mêmes mérité, tout leur rappelle ce
que l'amour | a d'odieux et peut-être ce qu'il a de dange- [281]
275 reux. Son charme primitif, sa grâce si puissante sur les
âmes pures, tout ce qu'il a d'aimable et d'heureux n'est
plus pour eux. Ils sont parvenus à ce point qu'il ne leur
faut que des filles pour s'amuser sans retenue et avec
leur dédain habituel, ou des femmes très-modestes qui
280 puissent leur imposer encore quand aucune délicatesse
ne les contient plus, et qui, n'étant pas des femmes à leur
égard, ne leur donnent point le sentiment importun de
ce qu'ils ont perdu.

N'est-il pas visible que si une mise un peu libre leur
285 déplaît, c'est que leur imagination dégradée et leurs sens
affaiblis ne peuvent plus être émus que par une sorte de
surprise ? Ce qui fait leur humeur chagrine, c'est le dépit
de ne plus pouvoir sentir dans des occasions ordinaires
et faciles. Ils n'ont la faculté de voir que les choses qui

280. leur en imposer A B.

290 ont été cachées et qui sont découvertes subitement :
comme un homme presque aveugle n'est averti de la
présence de la lumière qu'en passant brusquement des
ténèbres à une grande clarté.

Quiconque entend quelque chose aux mœurs trouvera
295 que la femme méprisable est celle qui, scrupuleuse et
sévère dans ses habitudes visibles, prépare pendant plu-
sieurs jours de réflexions, le moyen d'en imposer à un
mari qui met son honneur ou sa satisfaction à la possé-
der seul. Elle rit avec son amant ; elle plaisante son mari
300 trompé : je mets au-dessus d'elle une courtisane qui
conserve quel | que dignité, quelque choix, et surtout [282]
quelque loyauté dans ses mœurs trop libres.

Si les hommes étaient seulement sincères, malgré leurs
intérêts personnels, leurs oppositions et leurs vices, la
305 terre serait encore belle.

Si la morale qu'on leur prêche était vraie, conséquente,
jamais exagérée ; si elle leur montrait la raison des devoirs
en conservant de justes proportions ; si elle ne tendait
qu'à leur fin réelle, il ne resterait dans chaque nation
310 autre chose à faire que de contenir une poignée d'hommes,
dont la tête mal organisée ne pourrait reconnaître la jus-
tice.

On pourrait mettre ces esprits de travers avec les imbé-
ciles et les maniaques : le nombre des premiers ne serait
315 pas grand. Il est peu d'hommes qui ne soient pas suscep-
tibles de raison ; mais beaucoup ne savent où trouver la
vérité parmi ces erreurs publiques qui affectent d'en por-
ter le nom : si même ils la rencontrent, ils ne savent
comment la reconnaître à cause de la manière gauche,
320 rebutante et fausse dont on la présente.

Le bien inutile, le mal imaginaire, les vertus chimériques, l'incertitude, absorbent notre temps, et nos facultés, et nos volontés ; comme tant de travaux et de soins superflus ou contradictoires empêchent, dans un pays
325 florissant, de faire ceux qui seraient utiles et ceux qui auraient un but invariable.

Quand il n'y a plus de principes dans le cœur, | on est [283]
bien scrupuleux sur les apparences publiques et sur les
devoirs d'opinion : cette sévérité déplacée est un témoi-
330 gnage peu suspect des reproches intérieurs. « En réfléchissant, dit Jean-Jacques, à la folie de nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste que les cœurs sont plus corrompus, et pourquoi les
335 procédés sont d'autant plus exacts que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes. »

Peut-être est-ce un avantage d'avoir peu joui : il est bien difficile que des plaisirs tant répétés le soient toujours sans mélange et sans satiété. Ainsi altérés ou seule-
340 ment affaiblis par l'habitude qui dissipe les illusions, ils ne donnent plus cette surprise qui avertit d'un bonheur auquel on ne croyait pas, ou qu'on n'attendait pas ; ils ne portent plus l'imagination de l'homme au-delà de ce qu'il concevait ; ils ne l'élèvent plus par une progression dont
345 le dernier terme est devenu trop connu : l'espérance rebutée l'abandonne à ce sentiment pénible d'une volupté qui s'échappe, à ce sentiment du retour qui souvent est venu la refroidir. On se souvient trop qu'il n'y a rien au-delà, et ce bonheur jadis tant imaginé, tant espéré, tant
350 possédé, n'est plus qu'un amusement d'une heure et le passe-temps de l'indifférence. Des sens épuisés, ou du moins satisfaits, ne s'embrasent plus à une première émotion ; la présence d'une femme ne les étonne plus ; ses

beautés dévoilées ne les agitent plus d'un frémis | sement [284]
 355 universel ; la séduisante expression de ses désirs ne donne
 plus à l'homme qu'elle aime une félicité inattendue. Il
 sait quelle est la jouissance qu'il obtient ; il peut imaginer
 qu'elle finira ; sa volupté n'a plus rien de surnaturel : celle
 qu'il possède n'est plus qu'une femme, et lui-même a
 360 tout perdu, il ne sait plus aimer qu'avec les facultés d'un
 homme.

Il est bien l'heure de finir ; le jour commence. Si
 vous êtes revenu hier à Chessel, vous allez en ce moment
 visiter vos fruits. Pour moi qui n'ai rien de semblable à
 365 faire, et qui suis très-peu touché d'un beau matin depuis
 que je ne sais pas employer le jour, je vais me coucher.
 Je ne suis point fâché, quand le jour paraît, d'avoir encore
 ma nuit toute entière à passer, afin d'arriver sans peine à
 l'après-midi, dont je me soucie peu.

LETTRE LI

Paris, 2 septembre, VII.

Un nommé Saint-Félix, qui fut ermite à Franchart¹,
 a, dit-on, sa sépulture auprès de ce monastère sous *la*
 5 *roche qui pleure*. C'est un grès dont le cube peut avoir
 les dimensions d'une chambre | de grandeur ordinaire. [285]
 Selon les saisons, il en suinte, ou il en coule goutte à
 goutte, de l'eau qui tombe sur une pierre plate un peu

1. Dans la forêt de Fontainebleau.

concave ; et comme les siècles l'ont creusée par l'effet
10 insensible et continu de l'eau, cette eau a des vertus
particulières. Prise pendant neuf jours, elle guérit les
yeux des petits enfans. On y apporte ceux qui ont mal
aux yeux, ou qui pourraient y avoir mal un jour ; au
bout de la neuvaine, plusieurs sont en bon état.

15 Je ne sais trop à quel propos je vous parle aujourd'hui
d'un endroit auquel je n'ai point songé depuis long-temps.
Je me sens triste, et j'écris. Quand je suis d'une humeur
plus heureuse, je parviens à me passer de vous ; mais
dans les momens sombres, je vous cherche. Je sais bien
20 des gens qui prendraient cela fort mal ; c'est leur affaire :
assurément ils n'auront pas à se plaindre de moi, ce n'est
pas eux que je chercherai dans ma tristesse. Au reste,
j'ai laissé ma fenêtre ouverte toute la nuit, et la matinée
est tranquille, douce et nébuleuse ; je conçois que j'aie
25 pensé à ce monument d'une religion mélancolique dans
les bruyères et les sables de la forêt. Le * cœur de
l'homme, si mobile, si périssable, trouve une sorte de
perpétuité dans cette communication des sentimens
populaires qui les propage, les accroît et semble les
30 éterniser. Un ermite grossier, sale, stupide, fourbe peut-
être, et inutile au monde, appelle sur son tombeau toutes
les générations. En affectant de se vouer au néant sur
la terre, il y trouve une vénération immortelle. | Il dit [286]
aux hommes : Je renonce à tout ce que prétendent vos
35 désirs, je ne suis pas digne d'être l'un de vous ; et cette
abnégation le place sur l'autel, entre le pouvoir suprême
et toutes les espérances des hommes.

Les hommes veulent qu'on aille à la gloire avec fracas,
ou avec un détour hypocrite ; en les massacrant, ou en
40 les trompant ; en insultant à leur malheur ou à leur

crédulité. Celui qui les écrase est auguste, celui qui les
 abrutit est vénérable. Tout cela m'est fort égal, quant à
 moi. Je me sens très-disposé à mettre l'opinion des
 sages avant celle du peuple. Posséder l'estime de mes
 45 amis, et la bienveillance publique, serait un besoin pour
 moi ; une grande réputation ne serait qu'un amusement ;
 je n'aurais point de passion pour elle, j'aurais tout au
 plus un caprice. Que* peut faire au bonheur de mes
 jours une renommée qui, pendant que je vis, n'est
 50 presque rien encore, et qui s'agrandira quand je ne serai
 plus ? C'est l'orgueil des vivans qui prononce avec tant
 de respect les grands noms des morts. Je ne vois pas
 un avantage bien solide à servir dans mille ans aux
 passions des divers partis et aux caprices de l'opinion.
 55 Il me suffit que l'homme vrai ne puisse pas accuser ma
 mémoire ; le reste est vanité. Le hasard en décide trop
 souvent, et les moyens m'en déplaisent plus souvent
 encore : je ne voudrais être ni un Charles XII, ni un
 Pacôme. Chercher la gloire sans y atteindre est trop
 60 humiliant ; la mériter et la | perdre est triste peut-être, [287]
 et l'obtenir n'est pas la première fin de l'homme.

Dites-moi si les plus grands noms sont ceux des
 hommes justes. Quand nous pouvons faire des choses
 bonnes, faisons-les pour elles-mêmes, et si notre sort
 65 nous éloigne des grandes choses, n'abandonnons pas
 du moins ce que la gloire ne récompensera point :
 laissons les incertitudes, et soyons bons dans l'obscurité.
 Assez d'hommes, cherchant la renommée pour elle-
 même, donneront une impulsion peut-être nécessaire
 70 dans les grands états ; pour nous, cherchons seulement
 à faire ce qui devrait donner la gloire, et soyons indiffé

51. plus rien ? A B — 69. donneront à l'état une A B.

rens sur ces fantaisies du destin, qui l'accordent souvent au bonheur, la refusent quelquefois à l'héroïsme, et la donnent si rarement à la pureté des intentions.

75 Je me sens depuis quelques jours un grand regret des choses simples. Je m'ennuie déjà à Paris : ce n'est pas que la ville me déplaie absolument, mais je ne saurais jamais me plaire dans des lieux où je ne suis qu'en passant. Et puis voici cette saison qui me rappelle
80 toujours quelle douceur on pourrait trouver à la vie domestique, si deux amis, à la tête de deux familles peu nombreuses et bien unies, possédaient deux foyers voisins au fond des prés, entre des bois, près d'une ville, et loin pourtant de son influence. On consacre le matin
85 aux occupations sérieuses ; et la soirée est pour ces petites choses, qui intéressent autant que les grandes, quand celles-ci n'agitent pas trop. Je ne désire | rais [288] pas maintenant une vie tout-à-fait obscure et oubliée dans les montagnes. Je ne veux plus des choses si
90 simples ; puisque je n'ai pu avoir très-peu, je veux avoir davantage. Les refus obstinés de mon sort ont accru mes besoins ; je cherchais cette simplicité où repose le cœur de l'homme, et je ne désire maintenant que celle où son esprit peut aussi jouer un rôle. Je veux jouir de la paix,
95 et avoir le plaisir d'arranger cette paix. Là où elle règne universellement, elle serait trop facile ; trouvant tout ce qu'il faudrait aux désirs du sage, je ne trouverais pas de quoi remplir les heures d'un esprit inquiet. Je commence à projeter, à porter les yeux sur l'avenir, à penser à
100 un autre âge : j'aurais aussi la manie de vivre ?

Je ne sais si vous faites assez d'attention à ces riens

88. point maintenant A B — 93. l'homme, je A B — 96. facile ; et trouvant A B.

qui rapprochent, qui lient tous les individus de la maison, et les amis qui viennent s'y joindre ; à ces minuties qui cessent d'en être, puisqu'on s'y attache, 105 qu'on s'empresse pour elles, et qu'on se hâte d'y courir ensemble. Lorsqu'aux premiers jours secs, après l'hiver, le soleil échauffe l'herbe où l'on est tous assis ; ou lorsque les femmes chantent dans une pièce sans lumière, tandis que la lune luit derrière les chênes ; n'est-
 110 on pas aussi bien que rangés en cercle pour dire avec effort des phrases insipides, ou encaissés dans une loge à l'Opéra, où l'haleine de deux mille corps d'une propreté et d'une santé plus ou moins suspecte vous met tout en sueur. Et ces soins amusans et | répétés d'une vie [289]
 115 libre ! Si, en avançant en âge, nous ne les cherchons plus, nous les partageons du moins ; nous voyons nos femmes les aimer, et nos enfans en faire leurs délices. Violettes que l'on trouve avec tant de jouissance, que l'on cherche avec tant d'intérêt ! fraises, mûrons¹, noi-
 120 settes ; récolte des poires sauvages, des châtaignes abattues ; pommes de sapin pour le foyer d'automne ! douces habitudes d'une vie plus naturelle ! Bonheur des hommes simples, simplicité des terres heureuses ! Je vous vois, vous me glacez. Vous dites : J'attendais une
 125 exclamation pastorale. Vaut-il mieux en faire sur les roulades d'une cantatrice ?

Vous avez tort : vous êtes trop raisonnable ; quel plaisir y avez-vous gagné ? Cependant j'ai bien peur de devenir assez tôt raisonnable comme vous.

130 Il est arrivé. Qui ? *Lui*. Il mérite bien de n'être pas nommé : je crois qu'il sera des nôtres un jour, il a une forme de tête. . . . Vous rirez peut-être aussi de cela ;

1. Fruits de la ronce.

mais vraiment la direction du nez forme avec la ligne du front un angle si peu sensible ! Comme vous
135 voudrez ; laissons cela. Mais si je vous accorde que Lavater est un enthousiaste, vous m'accorderez qu'il n'est pas un radoteur. Je soutiens que de trouver le caractère, et surtout les facultés des hommes dans leurs traits, c'est une conception du génie, et non pas un écart de
140 l'ima | gination. Examinez la tête d'un des hommes les [290] plus étonnans des siècles modernes. Vous le savez ; en voyant son buste, j'ai deviné que c'était lui. Je n'avais nul autre indice que le rapport de ce qu'il avait fait avec ce que je voyais. Heureusement je n'étais pas seul, et ce
145 fait prouve en ma faveur. Au reste, nulles recherches peut-être ne sont moins susceptibles de la certitude des sciences exactes. Après des siècles, on pourra connaître assez bien le caractère, les inclinations, les moyens naturels ; mais on sera toujours exposé à l'erreur pour cette
150 partie du caractère que les causes accidentelles modifient, sans avoir le temps ou le pouvoir d'altérer sensiblement les traits. De tous les ouvrages sur ce sujet difficile, les fragmens de Lavater forment, je crois, le plus curieux : je vous le porterai. Nous l'avons parcouru trop superfi-
155 ciellement à Méterville, il faut que nous le lisions de nouveau. Je n'en veux rien dire de plus aujourd'hui, parce que je prévois que nous aurons le plaisir de beaucoup disputer.

154. Essai sur la physiognomonie, etc. par J. G. Lavater de Zurich, ministre. A (note à porterai).

LETTRE I.II

Paris, 9 octobre, VII.

Je suis très-content de votre jeune ami. Je pense qu'il sera aimable homme et je me crois sûr qu'il ne sera pas
5 un aimable. Il part demain pour Lyon. Vous lui rappelleriez qu'il laisse ici deux personnes | dont il ne sera pas [291] oublié. Vous devinez bien la seconde : elle est digne de l'aimer en mère ; mais elle est trop aimable pour n'être pas aimée d'une autre manière, et il est trop jeune pour
10 prévenir et éviter ce charme qui se glisserait dans un attachement d'ailleurs si légitime. Je ne suis point fâché qu'il parte : vous êtes prévenu, vous lui parlerez avec prudence.

Il me paraît justifier tout l'intérêt que vous prenez à
15 lui : s'il était votre fils, je vous féliciterais. Le vôtre serait précisément de cet âge ; et lui, il n'a plus de père ! Votre fils et sa mère devaient périr avant l'âge. Je n'évite point de vous en parler. Les anciennes douleurs nous attristent sans nous déchirer : cette amertume profonde, mais adou-
20 cie par le temps et rendue tolérable, nous devient comme nécessaire ; elle nous ramène à nos longues habitudes ; elle plaît à nos cœurs avides d'émotions, et qui cherchent l'infini jusque dans leurs regrets. Votre fille vous reste ; bonne, aimable, intéressante comme eux qui ne sont plus,
25 elle peut les remplacer pour vous. Quelque grandes que soient vos pertes, votre malheur n'est pas celui de l'infortuné, mais seulement celui de l'homme. Si ceux que que vous n'avez plus vous étaient restés, votre bonheur

eût passé la mesure accordée aux heureux. Donnons-à
 30 leur mémoire ces souvenirs qu'elle mérite si bien, sans
 trop nous arrêter au sentiment des peines irrémédiables.
 Conservez la paix, la modération que rien ne doit ôter
 entiè | rement à l'homme, et plaignez-moi de rester loin [292]
 de vous en cela.

35 Je reviens à celui que vous appelez mon protégé. Je
 pourrais dire que c'est plutôt le vôtre ; mais en effet vous
 êtes plus que son protecteur, et je ne vois pas ce que son
 père eût pu faire de mieux pour lui. Il me paraît le bien
 sentir, et je le crois d'autant plus qu'il n'y met aucune
 40 affectation. Quoique dans notre course à la campagne
 nous ayons parlé de vous à chaque coin de bois, à chaque
 bout de prairie, il ne m'a presque rien dit des obligations
 qu'il vous a : il n'avait pas besoin de m'en parler, je vous
 connais trop ; il ne devait pas m'en parler, je ne suis pas
 45 un de vos amis. Cependant je sais ce qu'il en a dit à ma-
 dame T*** avec qui, je le répète, il se plaisait beaucoup,
 et qui vous est elle-même très-attachée.

Je vous avais écrit que nous irions voir incessamment
 les environs de Paris : il faut vous rendre compte de
 50 cette course, afin qu'avant mon départ pour Lyon vous
 ayez une longue lettre de moi, et que vous ne puissiez
 plus me dire que cette année-ci je n'écris que trois lignes¹
 comme un homme répandu dans le monde.

Il n'a pas tardé à s'ennuyer à Paris. Si son âge est
 55 curieux, ce n'est guère de cette curiosité qu'une grande
 ville peut long-temps alimenter. Il est moins curieux
 d'une médaille, que d'un château | ruiné dans les bois : [293]
 quoiqu'il ait des manières agréables, il laissera le cercle
 le mieux composé pour une forêt bien giboyeuse ; et

1. Relatif à des lettres supprimées.

60 malgré son goût naissant pour les arts, il quittera volontiers un soleil levant de Vernet pour une belle matinée, et le paysage le plus *vrai* de Hue, pour les vallons de Bièvre ou de Montmorency.

Vous êtes pressé de savoir où nous avons été, ce qui
65 nous est arrivé. D'abord il ne nous est rien arrivé : pour le reste, vous le verrez, mais pas encore ; j'aime les écarts. Savez-vous qu'il serait très-possible qu'un jour il aimât Paris, quoique maintenant il ne puisse en convenir. C'est possible, dites-vous assez froidement, et vous voulez
70 poursuivre ; mais je vous arrête, je veux que vous en soyez convaincu.

Il n'est pas naturel à un jeune homme qui sent beaucoup d'aimer une capitale, attendu qu'une capitale n'est pas absolument naturelle à l'homme. Il lui faut un air
75 pur, un beau ciel, une vaste campagne offerte aux courses, aux découvertes, à la chasse, à la liberté. La paix laborieuse des fermes et des bois lui plaît mieux que la turbulente mollesse de nos prisons. Les peuples chasseurs ne conçoivent pas qu'un homme libre puisse se
80 courber au travail de la terre : pour lui, il ne voit pas comment un homme peut s'enfermer dans une ville et encore moins comment il aimera lui-même un jour ce qui le choque maintenant. Le temps viendra néanmoins où la plus belle campagne, quoi | que toujours belle à ses [294]
85 yeux, lui sera comme étrangère. Un nouvel ordre d'idées absorbera son attention ; d'autres sensations se mettront naturellement à la place de celles qui lui étaient seules naturelles. Quand le sentiment des choses factices lui sera aussi familier que celui des choses simples, celui-

75. ouverte aux courses A B — 80. travail de la guerre (*faute d'impression*) A B.

90 ci s'effacera insensiblement dans son cœur : ce n'est pas parce que le premier lui plaira plus, mais parce qu'il agitera davantage. Les relations de l'homme à l'homme excitent toutes nos passions ; elles sont accompagnées de tant de trouble, elles nous maintiennent dans une agitation si cont[i]nue, que le repos après elles nous accable,
 95 comme le silence de ces déserts nus où il n'y a ni variété ni mouvement, rien à chercher, rien à espérer. Les soins et le sentiment de la vie rustique animent l'âme sans l'inquiéter ; ils la rendent heureuse : les sollicitudes
 100 de la vie sociale l'agitent, l'entraînent, l'exaltent, la pressent de toutes parts ; ils l'asservissent. Ainsi le gros jeu retient l'homme en le fatiguant ; sa funeste habitude lui rend nécessaire ces alternatives d'espoir et de crainte qui le passionnent et le consomment.

105 Il faut que je revienne à ce que je dois vous dire ; cependant comptez que je ne manquerai pas de m'interrompre encore ; j'ai d'excellentes dispositions à raisonner mal à propos.

Nous résolûmes d'aller à pied ; cette manière lui convint fort, mais heureusement elle ne fut point du goût de son domestique. Alors, pour n'avoir | pas avec nous un [295] mécontent qui eût suivi de mauvaise grâce nos arrangements très-simples, je trouvai quelques commissions à lui donner à Paris et nous l'y laissâmes, ce qui ne lui
 115 plut pas davantage.

Je suis bien aise de m'arrêter à vous dire que les valets aiment la dépense. Ils en partagent les commodités et les avantages, ils n'en ont pas les inquiétudes ; ils n'en jouissent pas non plus assez directement pour en

95. continue AB ; contenue (qui paraît bien une faute d'impression) C — 101. asservisset (faute d'impression) C — 115. davantage... (plusieurs points) A B.

120 être rassasiés, et pour n'y plus mettre de prix. Comment
donc ne l'aimeraient-ils point ? ils ont trouvé le secret de
de la faire servir à leur vanité. Quand la voiture du
maître est la plus belle de la ville, il est clair que le
laquais est un être d'une certaine importance ; s'il a l'hu-
125 meur modeste, au moins ne peut-il se refuser au plaisir
d'être le premier laquais du quartier. J'en sais un qui a
été entendu disant ; Un domestique peut tirer vanité de
servir un maître riche, puisqu'un noble met son honneur
à servir un grand roi, puisqu'il dit avec orgueil, le roi
130 mon maître. Cet homme aura lu dans l'antichambre, et
il se perdra.

Je pris tout simplement, dans les commissionnaires,
un homme dont on me répondit. Il porta le peu de
linge et d'effets nécessaires ; il nous fut commode en
135 beaucoup de choses, et ne nous gêna pour aucune. Il
parut très-content de se promener sans fatigue à la suite
de gens qui le nourrissaient bien, et le traitaient encore
mieux : et nous ne fûmes pas fâchés, dans une course de
ce genre, d'a | voir à notre disposition un homme avec [296].
140 qui on pouvait quitter, sans se compromettre, le ton des
maîtres. C'était un compagnon de voyage fort serviable,
fort discret ; mais qui enfin osait quelquefois marcher à
côté de nous, et même nous parler de sa curiosité et de
ses remarques, sans que nous fussions obligés de le con-
145 tenir dans le silence, et de le renvoyer derrière avec un
demi-regard d'une certaine dignité.

Nous partîmes le 14 septembre ; il faisait un beau
temps d'automne, et nous l'eûmes avec peu d'interrup-
tion pendant toute notre course. Ciel calme, soleil faible
150 et souvent caché, matinées de brouillards, belles soirées,

terre humide et chemins propres ; le temps enfin le plus favorable, et partout beaucoup de fruits. Nous étions bien portans, d'assez bonne humeur : lui, avide de voir et tout prêt à admirer ; moi, assez content de prendre de l'exercice, et surtout d'aller au hasard. Quant à l'argent, beaucoup de personnages de roman n'en ont pas besoin ; ils vont toujours leur train, ils font leurs affaires, ils vivent partout sans qu'on sache comment ils en ont, et souvent quoiqu'on voie qu'ils n'en doivent pas avoir : ce privilège est beau ; mais il se trouve des aubergistes qui ne sont pas au fait, et nous crûmes à propos d'en emporter. Ainsi il ne manqua rien, à l'un pour s'amuser beaucoup, à l'autre pour faire avec lui une tournée agréable ; et plusieurs pauvres furent justement surpris de ce que des gens qui dépensaient un peu d'or pour leur plaisir, trouvaient quelques sous pour les besoins du misérable. [297]

Suivez-nous sur un plan des environs de Paris. Imaginez un cercle dont le centre soit le beau pont de Neuilly près de Paris, vers le couchant d'été. Ce cercle est coupé deux fois par la Seine et une fois par la Marne. Laissez la portion comprise entre la Marne et la petite rivière de Bièvre ; prenez seulement le grand contour qui commence à la Marne, qui coupe la Seine au-dessous de Paris, et qui finit à Antony sur la Bièvre : vous aurez à peu près la trace que nous avons suivie pour visiter, sans nous éloigner beaucoup, les sites les plus boisés, les plus jolis ou les plus passables d'une contrée qui n'est point belle, mais qui est assez agréable et assez variée.

Voilà vingt jours bien passés, et qui n'ont coûté qu'à peu près onze louis. Si nous eussions fait cette course

d'une manière en apparence plus commode, nous eussions été assujettis et souvent contrariés ; nous eussions dépensé beaucoup plus, et certainement elle nous eût
185 donné moins d'amusement et de bonne humeur.

Un inconvénient encore plus grand dans des choses de ce genre, ce serait d'y porter une économie trop contrainte. S'il faut craindre à chaque auberge le moment où la carte paraîtra, et s'arranger, en demandant à dîner,
190 de manière à dépenser le moins possible, il vaut beaucoup mieux ne pas sortir de chez soi. Tout plaisir où l'on ne porte pas quelque aisance et une certaine liberté, | cesse [298]
d'en être un. Il ne devient pas seulement indifférent, mais désagréable ; il donnait un espoir qu'il n'a pu remplir ;
195 il n'est pas ce qu'il devait être ; et quelque peu de de soins ou d'argent qu'il ait coûté, c'est au moins un sacrifice en pure perte.

Dans le peu que je connais en France, Chessel et Fontainebleau sont les seuls endroits où je consentirais
200 volontiers à me fixer, et Chessel le seul où je désirerais vivre. Vous m'y verrez bientôt.

Je vous avais déjà dit que les trembles et les bouleaux de Chessel n'étaient pas comme d'autres trembles et d'autres bouleaux : les châtaigniers et les étangs et le
205 bateau n'y sont pas comme ailleurs. Le ciel d'automne est là comme le ciel de la patrie. Ce raisin muscat, ces reines-marguerites d'une couleur pâle que vous n'aimiez point, et que maintenant nous aimons ensemble, et l'odeur du foin de Chessel, dans cette belle grange où nous
210 sautions quand j'étais enfant ! Quel foin ! quels fromages à la crème ! les belles génisses ! Comme les marrons, en sortant du sac, roulent agréablement sur le plancher au-

dessus de mon cabinet ! Il semble que ce soit un bruit de la jeunesse. Mais soyez-y.

215 Mon ami, il n'y a plus de bonheur. Vous avez des affaires ; vous avez un état ; votre raison mûrit ; votre cœur ne change pas, mais le mien se serre. Vous n'avez plus le temps de mettre les marrons sous la cendre, il faut qu'on vous les prépare ; qu'avez-vous fait de nos
220 plaisirs ?

J'y serai dans six jours : cela est décidé.

LETTRE LIII.

[299]

Fribourg¹, 11 mars, huitième année.

Je ne vois pas comment j'aurais pu faire si cet héritage ne fût point venu : je ne l'attendais assurément pas, et
5 cependant j'étais plus fatigué du présent que je n'étais inquiet de l'avenir. Dans l'ennui d'être seul, je trouvais du moins l'avantage de la sécurité. Je ne songeais guère à la crainte de manquer du nécessaire ; et maintenant que je n'ai cette crainte d'aucune manière, je sens quel vide
10 c'est pour un cœur sans passions que de n'avoir point d'heureux à faire, et de ne vivre qu'avec des étrangers, quand on a enfin ce qu'il faut pour une vie aisée.

Il était temps que je partisse, j'étais bien à la fois et fort mal. J'avais l'usage de ces biens que tant de gens
15 cherchent sans les connaître, et que plusieurs condamnent par dépit, dont la privation serait pénible dans la société, mais dont la possession donne peu de jouissances. Je ne

1. Freyburg, ville de franchises.

suis point de ceux qui comptent l'opulence pour rien. Sans être chez moi, sans rien gérer, sans dépendance
 20 comme sans embarras, j'avais ce qui me convenait assez dans une ville comme Lyon, un logement décent, des chevaux, et une table où je pouvais recevoir des... des amis. Une autre manière de vivre | m'eût ennuyé davan- [300
 tage dans une grande ville, mais celle-là ne me satisfaisait
 25 pas. Elle pourrait tromper si on en partageait la jouissance avec quelqu'un qui y trouvât du plaisir ; mais je suis destiné à être toujours comme si je n'étais pas.

Nous le disions souvent : un homme raisonnable n'est pas ordinairement malheureux, lorsqu'il est libre et qu'il
 30 a un peu de ce pouvoir que donne l'argent. Cependant me voici dans la Suisse, sans plaisir, rempli d'ennui et ne sachant quelle résolution prendre. Je n'ai point de famille ; je ne tiens à rien ici : vous n'y viendrez pas, je suis bien isolé. J'ai quelque espoir confus que cela ne
 35 subsistera pas ainsi. Puisque je peux me fixer enfin, il faut songer à le faire : le reste viendra peut-être.

Il tombe encore de la neige ; j'attendrai à Fribourg que la saison soit plus avancée. Vous savez que le domestique que j'ai emmené est d'ici. Sa mère est très-
 40 malade, et n'a pas d'autre enfant que lui : c'est à Fribourg qu'elle demeure ; elle aura la consolation de l'avoir auprès d'elle ; et, pour un mois environ, je suis aussi bien ici qu'ailleurs.

19. moi, sans rien posséder, sans dépendance A B — 33. viendrez point, je A B.

LETTRE LIV.

Fribourg, 25 mars, VIII.

Vous trouvez que ce n'était pas la peine de quitter sitôt Lyon pour m'arrêter dans une ville, je vous envoie pour
5 réponse une vue de Fribourg. | Quoiqu'elle ne soit pas [301]
exacte, et que l'artiste ait jugé à propos de composer au lieu de copier fidèlement, vous y verrez du moins que je suis au milieu des rocs : être à Fribourg, c'est aussi être à la campagne. La ville est dans les rochers, et sur les
10 rochers. Presque toutes ses rues ont une pente rapide ; mais malgré cette situation incommode, elle est mieux bâtie que la plupart des petites villes de France. Dans les environs, et aux portes mêmes de la ville, il y a plusieurs sites pittoresques et un peu sauvages.

15 L'ermitage dit *la Madelaine* ne mérite pas sa célébrité. Il est occupé par une espèce de fou qui est devenu à moitié saint, ne trouvant plus d'autre sottise à faire. Cet homme n'a jamais eu l'esprit de son état ; dans le gouvernement il ne fut pas magistrat, et dans l'ermitage il ne
20 fut pas ermite ; il portait le cilice sous l'habit d'officier, et le pantalon de hussard sous la robe du désert.

Le roc a été bien choisi par le fondateur. Il est sec et dans une bonne exposition ; la persévérance des deux hommes qui l'ont percé seuls est sûrement très-remar-
25 quable. Mais cet ermitage, que tous les curieux visitent, est du nombre des choses qu'il est inutile d'aller voir, et dont on a une idée suffisante quand on en sait les dimensions.

11. est beaucoup mieux A B — 19. point magistrat A B — 20. point ermite A B.

Je n'ai rien à vous dire des habitans, parce que je n'ai
 30 pas le talent de connaître un peuple pour avoir parlé
 quelques momens à deux ou trois personnes : la nature
 ne m'a point fait voyageur. J'a | perçois seulement [302]
 quelque chose d'antique dans les habitudes ; le vieux car-
 35 caractère ne s'y perd qu'avec lenteur. Les hommes et les
 lieux ont encore la physionomie helvétique. Les voya-
 geurs y viennent peu : il n'y a point de lacs ou de gla-
 ciers considérables, point de monumens. Cependant ceux
 qui ne vont que dans la partie occidentale de la Suisse
 40 devraient au moins traverser le canton de Fribourg au
 pied de ses montagnes ; les terres basses de Genève, de
 Morges, d'Yverdun, de Nidau, d'Anet, ne sont point
 suisses ; elles ressemblent à celles des autres peuples.

LETTRE LV.

Fribourg, 30 mars, VIII.

Je juge comme autrefois de la beauté d'un site pitto-
 resque ; mais je la sens moins, ou la manière dont je la
 5 sens ne me suffit plus. Je pourrais dire : Je me souviens
 que cela est beau. Autrefois aussi je quittais les beaux
 lieux ; c'était l'impatience du désir, l'inquiétude que donne
 la jouissance qu'on a seul, et qu'on pourrait posséder
 davantage. Je les quitte aujourd'hui, c'est l'ennui de leur
 10 silence. Ils ne parlent pas assez haut pour moi : je n'y
 vois pas ce que je voudrais voir, ce que je voudrais en-

36-37. lac, point de glacier considérables A B.
 LV. 3. autrefois la A B.

tendre, et je sens qu'à force de ne plus me trouver dans les choses, j'en viens à ce point, de ne plus me trouver dans moi-même. |

- 15 Je commence à voir les beautés physiques comme les [303] illusions morales : tout se décolore insensiblement, et cela devait être. Le * sentiment des convenances visibles n'est que la perception indirecte d'une harmonie intellectuelle. Comment trouverais-je dans les choses ces mou-
- 20 vemens qui ne sont plus dans mon cœur, cette éloquence des passions que je n'ai pas, et ces sons silencieux, ces élans de l'espérance, ces voix de l'être qui jouit, prestige d'un monde déjà quitté 1 ? |

1. Nos* jours, que rien ne ramène, se composent de momens orageux qui élèvent l'âme en la déchirant ; de longues sollicitudes qui la fatiguent, l'énervent, l'avilissent ; de temps indifférens qui l'arrêtent dans le repos s'ils sont rares, et dans l'ennui ou la

5 mollesse s'ils ont de la continuité. Il y a aussi quelques éclairs de plaisir pour l'enfance du cœur. La paix est le partage d'un homme sur dix mille. Pour le bonheur, on le veut, on le cherche, on s'épuise. Il est vrai qu'on l'espère, et peut-être on l'aurait, si la mort ou la décrépitude ne venaient avant lui.

- 10 Cependant la vie n'est pas odieuse en général. Elle a ses douceurs pour l'homme de bien : il s'agit seulement d'imposer à son cœur le repos que l'âme a conservé quand elle est restée juste. On s'effraie de n'avoir plus d'illusions ; on se demande avec quoi l'on remplira ses jours. C'est une erreur : il ne s'agit pas
- 15 d'occuper son cœur, mais de parvenir à le distraire sans l'égarer ; et quand l'espérance n'est plus, il nous reste, pour arriver jusqu'à la fin, un peu de curiosité et quelques habitudes.

C'est assez pour attendre la nuit : le sommeil est naturel quand on n'est pas agité.

7. bonheur, il éveille, il agite, on le veut A B.

LETTRE LVI.

[304]

Thun, 2 mai VIII.

Il* faut que tout s'éteigne ; c'est lentement et par degrés que l'homme étend son être, et c'est ainsi qu'il doit le
5 perdre.

Je ne sens plus que ce qui est extraordinaire. Il me faut des sons romantiques pour que je commence à entendre, et des lieux nouveaux pour que je me rappelle ce que j'aimais dans un autre âge.

LETTRE LVII.

Des bains du Schwartz-sée, 6 mai matin, VIII.

La neige a quitté de bonne heure les parties basses des montagnes. Je fais des courses pour me choisir une
5 demeure. Je comptais m'arrêter ici deux jours : le vallon est uni, les montagnes escarpées depuis leur base ; il n'y a que des pâturages, des sapins et de l'eau ; c'est une solitude comme je les aime, et le temps est bon, mais les heures sont longues.

10 Nous en avons passé d'agréables sur votre étang de Chessel. Vous le trouviez trop petit ; mais ici que le lac est bien encadré, et d'une étendue très-commode, vous seriez indigné contre celui qui tient les bains. Il y reçoit dans l'été plusieurs malades à qui l'exercice et un moyen

LVII. 6. leurs bases A B — 8-10. mais je m'ennuie. (*alinéa*) Nous avons passé des heures agréables A B.

15 de passer le temps seraient | nécessaires, et il n'a pas un [305]
bateau, quoique le lac soit poissonneux.

LETTRE LVIII.

6, soir.

Il y a ici comme ailleurs, et peut-être un peu plus
qu'ailleurs, des pères de famille intimement persuadés
5 qu'une femme, pour avoir des mœurs, doit à peine savoir
lire, attendu que celles qui s'avisent de savoir écrire
écrivent tout de suite à des amans, et que celles qui
écrivent très-mal n'ont jamais d'amans. Il y a plus : pour
que leurs filles deviennent de bonnes ménagères, il con-
10 vient qu'elles ne sachent que faire la soupe et compter le
linge de cuisine.

Cependant un mari dont la femme n'a d'autre talent
que de faire cuire le bouilli frais et le bouilli salé s'en-
nuie, se lasse d'être chez lui, et prend l'habitude de n'y
15 être pas. Il s'en éloigne davantage lorsque sa femme,
ainsi délaissée et abandonnée aux embarras de la maison,
devient d'une humeur difficile : il finit par n'y être ja-
mais dès qu'elle a trente ans, et par employer au dehors,
parmi tant d'occasions de dépenses, l'argent qu'il faut pour
20 échapper à son ennui, l'argent qui eût mis de l'aisance
dans la maison. La gêne s'y introduit ; l'humeur y aug-
mente ; les enfans, toujours seuls avec leur mère mécon-
tente, n'attendent que l'âge d'é | chapper, comme leur [306]

4. convaincus A B — 16-17. maison, prend une humeur A B — 21.
La misère s'y A B

père, aux dégoûts de cette vie domestique ; tandis que les
 25 fils et les parens eussent pu s'y attacher, si l'amabilité
 d'une femme y eût établi, dès sa jeunesse, des habitudes
 heureuses.

Ces pères de famille avouent ces petits inconvéniens-
 là ; mais quelles sont les choses où l'on n'en trouve pas ?
 30 D'ailleurs il faut aussi être juste avec eux ; il y a compen-
 sation, les marmites sont très-bien lavées.

Ces bonnes ménagères savent avec exactitude le nom-
 bre des mailles que leurs filles doivent tricoter en une
 heure, et combien de chandelle on peut brûler après sou-
 35 per dans une maison réglée : elles sont assez ce qu'il faut
 à de certains hommes, qui passent les deux tiers de leurs
 jours à boire et à fumer. Le grand point pour eux est de
 ne consacrer à leur maison et à leurs enfans qu'autant de
 batz¹ qu'ils donnent d'écus au cabaret² ; et dès lors ils se
 40 marient pour avoir une excellente servante.

Dans les lieux où ces principes dominent, l'on voit
 peu de mariages rompus, parce qu'on ne quitte pas volon-
 tiers une servante qui fait bien son état, à laquelle on ne
 donne pas de gages, et qui a apporté du bien ; mais l'on
 45 y voit aussi rarement | cette union qui fait le bonheur de [307]
 la vie, qui suffit à l'homme, qui le dispense de chercher
 ailleurs des plaisirs moins vrais avec des inconvéniens
 certains.

Les partisans de ces principes sont capables d'objecter
 50 le peu d'intimité des mariages à Paris, ou dans d'autres

1. Batzen, à peu près la septième partie de la livre tournois.

2. Voyez une note de la lettre 89^e.

36. à certains A B — 38. leurs maisons A — 49. de vous objecter
 A B.

lieux à peu près semblables : comme si les raisons qui empêchent de penser à l'intimité dans les capitales, où il ne s'agit pas d'union conjugale, pouvaient se trouver dans des mœurs très-différentes, et dans des lieux où
 55 l'intimité ferait le bonheur. C'est une chose pénible à y voir, que la manière dont les deux sexes s'isolent. Rien n'est si triste, surtout pour les femmes, qui n'en sont point dédommagées, et pour lesquelles il n'y a pas d'heures agréables, pas de lieux de délassemens. Rebu-
 60 tées, aigries et réduites à une économie sévère ou au désordre, elles se mettent à suivre l'ordre avec chagrin et par dépit, se réunissent très-peu entre elles, ne s'aiment point du tout, et se font dévotes, parce qu'elles ne connaissent que l'église où elles puissent aller.

 LETTRE LIX.

Du châ. de Chupru, 22 mai, VIII.

...A deux heures, nous étions déjà dans le bois à la recherche des fraises. Elles couvraient les pentes méridio-
 5 nales : plusieurs étaient à peine | formées, mais un grand [308] nombre avaient déjà les couleurs et le parfum de la maturité. La fraise est une des plus aimables productions naturelles : elle est abondante et salubre jusque sous les climats polaires ; elle me paraît dans les fruits ce qu'est la
 10 violette parmi les fleurs, suave, belle et simple. Son odeur se répand avec le léger souffle des airs, lorsqu'il s'intro-

58. point d'heures A B — 59. point de lieux A B.

LIX. 8. salubre, elle mûrit jusque A B (la suppression de elle mûrit dans C, est-elle voulue ?).

duit, par intervalles, sous la voûte des bois pour agiter doucement les buissons épineux et les lianes qui se soutiennent sur les troncs élevés. Elle est entraînée dans les
 15 ombrages les plus épais avec la chaude haleine du sol plus découvert où la fraise mûrit ; elle vient s'y mêler à la fraîcheur humide, et semble s'exhaler des mousses et des ronces. Harmonies sauvages ! vous êtes formées de ces contrastes.

20 Tandis que nous sentions à peine le mouvement de l'air dans la solitude fraîche et sombre, un vent orageux passait librement sur la cime des sapins ; leurs branches frémissaient d'un ton pittoresque en se courbant contre les branches qui les heurtaient. Quelquefois les hautes
 25 tiges se séparaient dans leur balancement, et l'on voyait alors leurs têtes pyramidales éclairées de toute la lumière du jour et brûlées de ses feux, au-dessus des ombres de cette terre silencieuse où s'abreuvaient leurs racines.

Quand nos corbeilles furent remplies, nous quittâmes
 30 le bois, les uns gais, les autres contents. Nous allâmes par des sentiers étroits, à travers des | prés fermés de haies, [309] le long desquelles sont plantés des merisiers élevés et de grands poiriers sauvages. Terre encore patriarcale quand les hommes ne le sont plus ! J'étais bien, sans avoir eu
 35 précisément du plaisir. Je* me disais que les plaisirs purs sont, en quelque sorte, des plaisirs qu'on ne fait qu'essayer ; que l'économie dans les jouissances est l'industrie du bonheur ; qu'il ne suffit pas qu'un plaisir soit sans remords, ni même qu'il soit sans mélange, pour être un
 40 plaisir pur ; qu'il faut encore qu'on n'en ait accepté que ce qui était nécessaire pour en percevoir le sentiment, pour

15. sol où la A B — 21. solitude couverte et sombre A B — 35-36. que ce qu'on appelle plaisirs purs n'est, en quelque sorte, que des A B.

en nourrir l'espoir, et que l'on sache réserver pour d'autres temps ses plus séduisantes promesses. C'est une bien douce volupté de prolonger la jouissance en édulcorant le désir, de ne point précipiter sa joie, de ne point user sa vie. L'on ne jouit bien du présent que lorsqu'on attend un avenir au moins égal, et on perd tout bonheur si l'on veut être absolument heureux. C'est cette loi de la nature qui fait le charme inexprimable d'un premier amour. Il faut à nos jouissances un peu de lenteur, de la continuité dans leurs progressions et quelque incertitude dans leur terme. Il nous faudrait une volupté habituelle et non des émotions extrêmes et passagères : il nous faudrait la tranquille possession qui se suffit à elle-même dans sa paix domestique, et non cette fièvre de plaisir dont l'ivresse consumante anéantit dans la satiété nos cœurs ennuyés de ses retours, de ses dégoûts, de la vanité de son espoir, de la fatigue de ses regrets. Mais notre raison elle-même doit-elle songer, dans la société inquiète, à cet état de bonheur sans plaisirs, à cette quiétude si méconnue, à ce bien-être constant et simple où l'on ne pense pas à jouir, où l'on n'a plus besoin de désirer ?

Tel devait être le cœur de l'homme : mais l'homme a changé sa vie ; il a dénaturé son cœur, et les ombres colossales sont venues fatiguer ses désirs, parce que les proportions naturelles des êtres vrais ont paru trop exactes à sa folle grandeur. Les vanités sociales me rappellent souvent cette fastueuse puérilité d'un prince qui se crut grand lorsqu'il fit dessiner en lampions le chiffre de l'autocratrice sur la pente d'une montagne de plusieurs lieues.

Nous avons aussi taillé les montagnes, mais nos travaux ont été moins gigantesques. Ils furent faits de nos mains,

47. l'on perd A B — 62. jouir, ou (*faute d'impression*) B.

et non de celles des esclaves ; nous, nous n'avions pas des maîtres à recevoir, mais des amis à placer.

75 Un ravin profond borde les bois du château ; il est creusé dans des rocs très-escarpés et très-sauvages. Au haut de ces rocs, au fond du bois, il paraît que l'on a autrefois coupé des pierres : les angles que ce travail a laissés ont été arrondis par le temps ; mais il en résulte
80 une sorte d'enceinte formant à peu près la moitié d'un hexagone, et dont la capacité est très-propre à recevoir commodément six ou huit personnes. Après avoir un peu nivelé le fond de pierres et avoir achevé le gradin destiné à servir de buffet, nous fîmes un siège circulaire avec
85 de grosses branches recouvertes de feuilles. La table fut une planche posée sur des éclats de bois laissés par les ouvriers qui venaient de couper près de là quelques arpens de hêtres.

Tout cela fut préparé le matin. Le secret fut gardé, et
90 nous conduisîmes nos hôtes, chargés de fraises, dans ce réduit sauvage qu'ils ne connaissaient pas. Les femmes parurent flattées de trouver les agrémens d'une simplicité délicate au milieu d'une scène de terreur. Des branches de pin étaient allumées dans un angle du roc suspendu
95 sur un précipice que les branches avancées des hêtres rendaient moins effrayant. Des cuillers de buis faites à la manière du Koukisberg ¹, des tasses d'une porcelaine élégante, des corbeilles de merises étaient placées sans ordre

1. Petite contrée montueuse, où l'on trouve des usages qui lui sont particuliers, et même quelque chose d'assez extraordinaire dans les mœurs.

73. esclaves ; nous n'avions A B.

le long du gradin de pierre avec des assiettées de la
 100 crème épaisse des montagnes, et des jattes remplies de
 cette seconde crème qui peut seule servir pour le café, et
 dont le goût d'amande, très-légèrement parfumé, n'est
 guère connu, dit-on, que vers les Alpes. Des carafons
 contenaient une eau chargée de sucre préparée pour les
 105 fraises.

Le café n'était ni moulu ni grillé. Il faut laisser aux
 femmes ces sortes de soins, qu'elles aiment | ordinaire- [312]
 ment à prendre elle-mêmes : elles sentent si bien qu'il
 faut préparer sa jouissance, et, du moins en partie, devoir
 110 à soi ce que l'on veut posséder ! Un plaisir qui s'offre
 sans être un peu cherché par le désir perd souvent de sa
 grâce, comme un bien trop attendu a laissé passer l'ins-
 tant qui lui donnait du mérite.

Tout était préparé, tout paraissait prévu, mais quand
 115 on voulut faire le café, il se trouva que la chose la plus
 facile était celle qui nous manquait : il n'y avait pas d'eau.
 On se mit à réunir des cordes qui semblaient n'avoir eu
 d'autre destination que de lier les branches apportées pour
 nos sièges, et de courber celles qui nous donnaient de
 120 l'ombre : et non sans avoir cassé quelques carafes, on en
 remplit enfin deux de l'eau glaciale du torrent, trois cents
 pieds au-dessous de nous.

La réunion fut intime, et le rire sincère. Le temps
 était beau ; le vent mugissait dans cette longue enceinte
 125 d'une sombre profondeur où le torrent, tout blanc d'é-
 cume, roulait entre ces rochers anguleux. Le k-hou-hou
 chantait dans les bois, et les bois plus élevés multipliaient
 tous ces sons austères : on entendait à une grande dis-

103. connu que A B — 126. les rochers A B — 128. tous ses
 (faute d'impression) B.

tance les grosses cloches des vaches qui montaient au
130 Kousin-berg. L'odeur sauvage du sapin brûlé s'unissait à
ces bruits montagnards, et au milieu des fruits simples,
dans un asile désert, le café fumait sur une table d'amis.

Cependant les seuls d'entre nous qui jouirent | de cet [313]
instant furent ceux qui n'en sentaient pas l'harmonie
135 morale. Triste faculté de penser à ce qui n'est point pré-
sent !... Mais il n'était pas parmi nous deux cœurs sem-
blables. La * mystérieuse nature n'a point placé dans
chaque homme le but de sa vie. Le vide et l'accablante
vérité sont dans le cœur qui se cherche lui-même ; l'illu-
140 sion entraînant ne peut venir que de celui qu'on aime.
On ne sent pas la vanité des biens possédés par un autre ;
et chacun se trompant ainsi, des cœurs amis deviennent
vraiment heureux au milieu du néant de tous les biens
directs.

145 Pour moi, je me mis à rêver au lieu d'avoir du plaisir.
Cependant il me faut peu de chose ; mais j'ai besoin que
ce peu soit d'accord : les biens les plus séduisants ne sau-
raient m'attacher si j'y découvre de la discordance, et la
plus faible jouissance que rien ne flétrit suffit à tous mes
150 désirs. C'est ce qui me rend la simplicité nécessaire ; elle
seule est harmonique. Aujourd'hui le site était trop beau.
Notre salle pittoresque, notre foyer rustique, un goûter
de fruits et de crème, notre intimité momentanée, le
chant de quelques oiseaux, et le vent qui à tout moment
155 jetait dans nos tasses des feuilles de sapin, c'était assez ;
mais le torrent dans l'ombre, et les bruits éloignés de la
montagne, c'était beaucoup trop : j'étais le seul qui enten-
dît.

LETTRE LX.

[314]

Villeneuve, 16 juin, VIII.

Je viens de parcourir presque toutes les vallées habitables qui sont entre Charmey, Thun, Sion, Saint-Maurice et Vevay. Je n'ai pas été avec espérance, pour admirer ou pour jouir. J'ai revu les montagnes que j'avais vues il y a près de sept années. Je n'y ai point porté ce sentiment d'un âge qui cherchait avidement leurs sauvages beautés. C'étaient les noms anciens, mais moi aussi je porte le même nom ! Je me suis assis auprès de Chillon sur la grève. J'entendais les vagues, et je cherchais encore à les entendre. Là où j'ai été jadis, cette grève si belle dans mes souvenirs, ces ondes que la France n'a point, et les hautes cimes, et Chillon, et le Léman, ne m'ont pas surpris, ne m'ont pas satisfait. J'étais là, comme j'eusse été ailleurs. J'ai retrouvé les lieux ; je ne puis ramener les temps.

Quel homme suis-je maintenant ? Si je ne sentais l'ordre, si je n'aimais encore à être la cause de quelque bien, je croirais que le sentiment des choses est déjà éteint, et que la partie de mon être qui se lie à la nature ordonnée a cessé sa vie.

Vous n'attendez de moi ni des narrations historiques, ni des descriptions comme en doit faire celui qui voyage pour observer, pour s'instruire lui-même, ou pour faire connaître au public des lieux nouveaux. Un solitaire ne vous parlera point | des hommes que vous fréquentez plus [315] que lui. Il n'aura pas d'aventures, il ne vous fera pas le roman de sa vie. Mais nous sommes convenus que je continuerais à vous dire ce que j'éprouve, parce que c'est

moi que vous avez accoutumé, et non pas ce qui m'envi-
ronne. Quand nous nous entretenons l'un avec l'autre,
c'est de nous-mêmes : rien n'est plus près de nous. Il
m'arrive souvent d'être surpris que nous ne vivions pas
35 ensemble : cela me paraît contradictoire et comme impos-
sible. Il faut que ce soit une destinée secrète qui m'ait
entraîné à chercher je ne sais quoi loin de vous, tandis
que je pouvais rester où vous êtes, ne pouvant vous em-
mener où je suis.

40 Je ne saurais dire quel besoin m'a rappelé dans une
terre peu ordinaire dont je ne retrouve plus les beautés,
et où je ne me retrouve pas moi-même. Mon premier
besoin n'était-il pas dans cette habitude de penser, de sen-
tir ensemble ? N'était-ce pas une nécessité de rêver nous
45 seuls sur cette agitation qui, dans un cœur périssable,
creuse un abîme d'avidité qui semble ne pouvoir être
rempli que par des choses impérissables ? Nous nous met-
tions à sourire de ce mouvement toujours ardent et tou-
jours trompé ; nous applaudissions à l'adresse qui en a
50 tiré parti pour nous faire immortels ; nous cherchions
avec empressement quelques exemples des illusions les
plus grossières et les plus puissantes, afin de nous figurer
aussi que la mort elle-même et toutes choses visibles
n'étaient que des fantômes, | et que l'intelligence subsis- [316]
55 terait pour un rêve meilleur. Nous nous abandonnions
avec une sorte d'indifférence et d'impassibilité à l'oubli
des choses de la terre ; et, dans l'accord de nos âmes,
nous imaginions l'harmonie d'un monde divin caché sous
la représentation du monde visible. Mais maintenant je
60 suis seul, je n'ai plus rien qui me soutienne. Il y a quatre
jours, j'ai réveillé un homme qui mourait dans la neige

sur le Sanetz. Sa femme, ses deux enfans, qui vivent par lui, et dont il paraît être pleinement le mari et le père, comme l'étaient les patriarches, comme on l'est encore
65 aux montagnes et dans les déserts : tous trois faibles et demi-morts de crainte et de froid, l'appelaient dans les rochers et au bord du glacier. Nous les avons rencontrés. Imaginez une femme et deux enfans heureux. Et tout le reste du jour, je respirais en homme libre, je marchais
70 avec plus d'activité. Mais depuis, le même silence est autour de moi, et il ne se passe rien qui me fasse sentir mon existence.

J'ai donc cherché dans toutes les vallées pour acquérir un pâturage isolé, mais facilement accessible, d'une tem-
75 pérature un peu douce, bien situé, traversé par un ruisseau, et d'où l'on entende ou la chute d'un torrent, ou les vagues d'un lac. Je veux maintenant une possession non pas importante, mais étendue, et d'un genre tel que la vallée du Rhône n'en offre pas. Je veux aussi bâtir en
80 bois, ce qui sera plus facile ici que dans le Bas-Valais. Dès que je serai fixé, j'irai à Saint-Maurice et à Char- [317] rières. Je ne me suis pas soucié d'y passer à présent, de crainte que ma paresse naturelle, et l'attachement que je prends si facilement pour les lieux dont j'ai quelque habi-
85 tude, ne me fissent rester à Charrières. Je préfère choisir un lieu commode et y bâtir à ma manière comme il convient, à présent que je puis me fixer pour du temps, et peut-être pour toujours.

Hantz, qui parle le roman, et qui sait aussi un peu
90 l'allemand de l'Oberland, suivait les vallées et les chemins, et s'informait dans les villages. Pour moi, j'allais de chalets en chalets à travers les montagnes, et dans les lieux où il n'eût pas osé passer, quoiqu'il soit plus robuste

que moi et plus habitué dans les Alpes, et où je n'aurais
95 point passé moi-même si je n'eusse été seul.

J'ai trouvé un domaine qui me conviendrait beaucoup,
mais je ne sais pas si je pourrai l'avoir. Il y a trois pro-
priétaires : deux sont de la Gruyère, le troisième est à
Vevay. Celui-ci, dit-on, n'a pas l'intention de vendre ;
100 cependant il me faut le tout.

Si vous avez connaissance de quelque carte nouvelle de
la Suisse, ou d'une carte topographique de quelques-unes
de ses parties, envoyez-les moi. Toutes celles que j'ai pu
trouver sont pleines de fautes ; quoique dans les modernes
105 il y en ait de bien soignées pour l'exécution, et qui
marquent avec beaucoup d'exactitude la position de plu-
sieurs lieux. Il faut avouer qu'il y a peu de pays dont le
plan soit aussi difficile à faire. |

Je pensais à essayer celui du peu d'espace compris [318]
110 entre Vevay, Saint-Gingouph, Aigle, Sepey, Etivaz,
Montbovon et Sempales, dans la supposition toutefois
que j'aurai le pâturage dont je vous parle, près de la dent
de Jamant, dont j'aurais fait le sommet de mes principaux
triangles. Je me promettais de passer dans cette fatigue la
115 saison inquiète de la chaleur et des beaux jours. Je l'au-
rais entrepris l'année prochaine, mais j'y ai renoncé.
Lorsque toutes les gorges, tous les revers, tous les aspects
me seraient connus avec exactitude, il ne me resterait
plus rien à trouver. Il vaut mieux conserver le seul moyen
120 d'échapper aux momens d'ennui intolérables en m'égarant
dans des lieux nouveaux, en cherchant avec impatience
ce qui ne m'intéresse point, en grim pant avec ardeur aux
dents les plus difficiles pour vérifier un angle, pour m'as-
surer d'une ligne que j'oublierai ensuite, afin de retour-
125 ner l'observer comme si j'avais un but.

LETTRE LXI.

Saint-Saphorin, 26 juin, VIII.

Je ne me repens pas d'avoir emmené Hantz. Dites à madame T*** que je la remercie de me l'avoir donné.

5 Il me paraît franc et susceptible d'attachement. Il est intelligent, et d'ailleurs il donne du cor avec plus de goût que je ne l'aurais espéré.

Le soir, dès que la lune est levée, je prends deux | bateaux. Je n'ai dans le mien qu'un seul rameur ; et [319]
10 quand nous sommes avancés sur le lac, il a une bouteille de vin à boire pour rester assis et ne dire mot. Hantz est dans l'autre bateau, dont les rameurs frappent les ondes en passant et repassant un peu au loin devant le mien, qui reste immobile, ou doucement entraîné
15 par de faibles vagues. Il a avec lui son cor, et deux femmes allemandes chantent à l'unisson.

C'est un bien bon homme, et il faudra que je le fixe auprès de moi, puisqu'il y trouve son sort assez doux. Il me dit qu'il n'a plus d'inquiétude, et qu'il espère que
20 je le garderai toujours. Je crois qu'il a raison : irais-je m'ôter le seul bien que j'aie, un homme qui est content ?

J'avais sacrifié pour des connaissances assez intimes les seules ressources qui me restassent alors. Pour
25 laisser ensemble ceux qui paraissaient devoir trouver ensemble quelque bonheur, j'ai abandonné le seul espoir qui pût me flatter. Ces sacrifices et d'autres encore n'ont

3. point d'avoir A — 15. par les faibles A — 18. moi, car il trouve A B — 27. pouvait me A B.

produit aucun bien ; mais voilà un valet qui est heureux, et je n'ai rien fait pour lui, si ce n'est de le traiter en
 30 homme. Je l'estime parce qu'il n'en est pas surpris : puisqu'il trouve cela tout simple, il n'en abusera point. Il n'est pas vrai d'ailleurs que ce soit la bonté qui produise ordinairement l'insolence ; c'est la faiblesse. Hantz voit bien que je lui parle avec une certaine confiance ; mais
 35 il sent fort bien aussi que je saurais parler en maître. |

Vous ne soupçonneriez pas qu'il s'est mis à lire la [320]
Julie de Jean-Jacques. Hier il disait, en dirigeant son bateau vers le rivage de Savoie : C'est donc là Meillerie ! Mais que ceci ne vous inquiète pas ; rappelez-vous
 40 qu'il est sans prétentions. Il ne serait pas avec moi s'il avait de l'esprit d'antichambre.

C'est surtout la mélodie¹ des sons qui, réunissant l'étendue sans limites précises à un mouvement sensible mais vague, donne à l'âme ce sentiment de l'infini qu'elle
 45 croit posséder en durée et en étendue.

J'avoue* qu'il est naturel à l'homme de se croire moins borné, moins fini, de se croire plus grand que sa vie présente, lorsqu'il arrive qu'une perception subite lui montre les contrastes et l'équilibre, le lien, l'organi-
 50 sation de l'univers. Ce sentiment lui paraît comme une découverte d'un monde à connaître, comme un premier aperçu de ce qui pourrait lui être dévoilé un jour.

J'aime les chants dont je ne comprends point les

1. La mélodie, si l'on prend cette expression dans toute l'étendue dont elle est susceptible, peut aussi résulter d'une suite de couleurs ou d'une suite d'odeurs. La mélodie peut résulter de toute suite bien ordonnée de certaines sensations, de toute série
 5 convenable de ces effets, dont la propriété est d'exciter en nous ce que nous appelons exclusivement un sentiment.

paroles. Elles nuisent toujours pour moi à la beauté de
 55 l'air, ou du moins à son effet. Il est | presque impossible [321]
 que les idées qu'elles expriment soient entièrement
 d'accord avec celles que me donnent les sons. D'ailleurs
 l'accent allemand a quelque chose de plus romantique.
 Les syllabes sourdes et indéterminées ne me plaisent
 60 point dans la musique. Notre *e* muet est désagréable
 quand le chant force à le faire sentir ; et on prononce
 presque toujours d'une manière fausse et rebutante la
 syllabe inutile des rimes féminines, parce qu'en effet on
 ne saurait guère la prononcer autrement.

65 J'aime beaucoup l'unisson de deux ou de plusieurs
 voix ; il laisse à la mélodie tout son pouvoir et toute sa
 simplicité. Pour la savante harmonie, ses beautés me
 sont étrangères : ne sachant pas la musique, je ne jouis
 pas de ce qui n'est qu'art ou difficultés.

70 Le lac est bien beau, lorsque la lune blanchit nos deux
 voiles ; lorsque les échos de Chillon répètent les sons
 du cor, et que le mur immense de Meillerie oppose ses
 ténèbres à la douce clarté du ciel, aux lumières mobiles
 des eaux ; quand les vagues se brisent contre nos bateaux
 75 arrêtés ; quand elles font entendre au loin leur roule-
 ment sur les cailloux innombrables que la Vevayse a fait
 descendre des montagnes.

Vous, qui savez jouir, que n'êtes-vous là pour
 entendre deux voix de femme, sur les eaux, dans la nuit !
 80 Mais moi je devrais tout laisser. Cependant j'aime à être
 averti de mes pertes, quand | l'austère beauté des lieux [322]
 peut me faire oublier combien tout est vain dans
 l'homme, jusqu'à ses regrets.

68-69. jouis point A — 71. voiles et que A B — 72. cor ; quand
 le A B — 76-77. a descendus des A B.

Étang de Chessel ! Là, nos promenades étaient moins
85 belles, et plus heureuses. La nature accable le cœur de
l'homme, mais l'intimité le satisfait : on s'appuie mutuel-
lement, on parle, et tout s'oublie.

J'aurai le lieu en question ; mais il faut attendre
quelques jours avant d'obtenir les certitudes nécessaires
90 pour terminer. Je ferai aussitôt commencer les travaux :
la saison s'avance.

LETTRE LXII.

Juillet, VIII.

J'oublie toujours de vous demander une copie du
Manuel de Pseusophanes : je ne sais comment j'ai perdu
5 celle que j'avais gardée. Je n'y verrai rien dont je dusse
avoir besoin d'être averti ; mais si je le lis les matins, il
me rappellera d'une manière plus présente combien je
devrais avoir honte de tant de faiblesses.

J'ai l'intention d'y joindre une note sur certains
10 réglemens d'hygiène, sur ces choses d'une habitude
individuelle et locale auxquelles je crois qu'on ne met
pas assez d'importance. Aristippe ne pouvait guère les
prescrire à son disciple imaginaire, ou à ses disciples
réels ; mais cette note sera plus utile encore que des
15 considérations générales pour | maintenir en moi ce bien- [323]
être, cette aptitude physique qui soutient notre âme si
physique elle-même.

J'ai deux grands malheurs : un seul me détruirait

peut-être ; mais je vis entre deux parce qu'ils sont con-
 20 traies. Sans cette habitude triste, ce découragement,
 cet abandon, sans cette humeur tranquille contre tout ce
 qu'on pourrait désirer, l'activité qui me presse et m'agite
 me consumerait plus tôt, et aussi vainement : mon
 ennui sert du moins à l'affaiblir. La raison la calmerait ;
 25 mais, entre ces deux grandes forces, ma raison est bien
 faible : tout ce qu'elle peut faire, c'est d'appeler l'une à
 son secours quand l'autre prend le dessus. On végète
 ainsi ; quelquefois même on s'endort (I).

 LETTRE LXIII.

Juillet, VIII.

Il * était minuit : la lune avait passé ; le lac ¹ semblait
 agité ; les cieus étaient transparens, la nuit profonde et
 5 belle. Il y avait de l'incertitude sur la terre. On entendit
 frémir les bouleaux, et des feuilles de peuplier tombèrent :
 les pins rendirent des murmures sauvages ; des sons
 romantiques descendaient de la montagne ; de grosses
 vagues | roulaient sur la grève. Alors l'orfraie se mit à [324]
 10 gémir sous les roches cavernieuses ; et quand elle cessa,
 les vagues étaient affaiblies, le silence fut austère.

1. Rien n'indique quel lac ce peut être ; ce n'est point celui
 de Genève. Le commencement de la lettre manque, et j'en ai
 supprimé la fin.

23. plutôt A.
 LXIII. — 9. Alors l'effraie A B.

Le rossignol plaça de loin en loin, dans la paix inquiète, cet accent solitaire, unique et répété, ce chant des nuits heureuses, sublime expression d'une mélodie primitive ;
 15 indicible élan d'amour et de douleur ; voluptueux comme le besoin qui me consume ; simple, mystérieux, immense comme le cœur qui aime.

Abandonné dans une sorte de repos funèbre au balancement mesuré de ces ondes pâles, muettes, à jamais
 20 mobiles, je me pénétrai de leur mouvement toujours lent et toujours le même, de cette paix durable, de ces sons isolés dans le long silence. La nature me sembla trop belle ; et les eaux, et la terre, et la nuit trop faciles, trop heureuses : la paisible harmonie des choses fut sévère à
 25 mon cœur agité. Je songeai au printemps du monde périssable et au printemps de ma vie. Je vis ces années qui passent, tristes et stériles, de l'éternité future dans l'éternité perdue. Je vis ce présent, toujours vain et jamais possédé, détacher du vague avenir sa chaîne indé-

30 finie ; approcher ma mort enfin visible, traîner dans la nuit les fantômes de mes jours, les atténuer, les dissiper ; atteindre la dernière ombre, dévorer aussi froidement ce jour après lequel il n'en sera plus, et fermer l'abîme muet. |
 35 Comme si tous les hommes n'avaient point passé, et [325] tous passé en vain ! Comme si la vie était réelle, et existante essentiellement ! comme si la perception de l'univers était l'idée d'un être positif, et le moi de l'homme quelque autre chose que l'expression accidentelle d'un
 40 alliage éphémère ! Que veux-je ? que suis-je ? Que demander à la nature ? Est-il un système universel, des conve-

nances, des droits selon nos besoins ? L'intelligence conduit-elle les résultats que mon intelligence voudrait attendre ? Toute cause est invisible, toute fin trompeuse ;
 45 toute forme change, toute durée s'épuise : et le tourment du cœur insatiable est le mouvement aveugle d'un météore errant dans le vide où il doit se perdre. Rien n'est possédé comme il est conçu : rien n'est connu comme il existe. Nous voyons les rapports, et non les essences ;
 50 nous n'usons pas des choses, mais de leurs images. Cette nature cherchée au dehors et impénétrable dans nous est partout ténébreuse. Je sens est le seul mot de l'homme qui ne veut que des vérités. Et ce qui fait la certitude de de mon être en est aussi le supplice. Je sens, j'existe
 55 pour me consumer en désirs indomptables, pour m'abreuver de la séduction d'un monde fantastique, pour rester atterré de sa voluptueuse erreur.

Le bonheur ne serait pas la première loi de la nature humaine ! Le plaisir ne serait pas le premier moteur du
 60 monde sensible ! Si nous ne cherchons pas le plaisir, quel sera notre but ? Si vivre n'est | qu'exister, qu'avons-nous [326] besoin de vivre ? Nous ne saurions découvrir ni la première cause ni le vrai motif d'aucun être : le pourquoi de l'univers reste inaccessible à l'intelligence individuelle.

65 La fin de notre existence nous est inconnue ; tous les actes de la vie restent sans but : nos désirs, nos sollicitudes, nos affections deviennent ridicules, si ces actes ne tendent pas au plaisir, si ces affections ne se le proposent pas.

70 L'homme s'aime lui-même, il aime l'homme, il aime tout ce qui est animé. Cet amour paraît nécessaire à l'être organisé ; c'est le mobile des forces qui le conservent.

L'homme s'aime lui-même : sans ce principe actif comment agirait-il, et comment subsisterait-il? L'homme aime
 75 les hommes parce qu'il sent comme eux, parce qu'il est près d'eux dans l'ordre du monde : sans ce rapport, quelle serait sa vie?

L'homme aime tous les êtres animés. S'il cessait de souffrir en voyant souffrir, s'il cessait de sentir avec tout
 80 ce qui a des sensations analogues aux siennes, il ne s'intéresserait plus à ce qui ne serait pas lui, il cesserait peut-être de s'aimer lui-même : sans doute, il n'est point d'affection bornée à l'individu, puisqu'il n'est point d'être essentiellement isolé.

85 Si l'homme sent dans tout ce qui est animé, les biens et les maux de ce qui l'environne sont aussi réels pour lui que ses affections personnelles ; il faut à son bonheur le bonheur de ce qu'il connaît ; | il est lié à tout ce qui [327] sent, il vit dans le monde organisé.

90 L'enchaînement de rapports dont il est le centre, et qui ne peuvent finir entièrement qu'aux bornes du monde, le constitue partie de cet univers, unité numérique dans le nombre de la nature. Le lien que forment ces liens personnels est l'ordre du monde, et la force qui perpétue son harmonie est la loi naturelle. Cet instinct nécessaire qui conduit l'être animé, passif lorsqu'il veut, actif lorsqu'il fait vouloir, est un assujétissement aux lois générales. Obéir à l'esprit de ces lois serait la science de l'être qui voudrait librement. Si l'homme est libre en
 95 délibérant, c'est la science de la vie humaine : ce qu'il veut lorsqu'il est assujéti lui indique comment il doit vouloir là où il est indépendant.

Un être isolé n'est jamais parfait : son existence est

incomplète ; il n'est ni vraiment heureux ni vraiment bon.
 105 Le complément de chaque chose fut placé hors d'elle,
 mais il est réciproque. Il y a une sorte de fin pour les
 êtres naturels : il la trouvent dans ce qui fait que deux
 corps rapprochés sont productifs, que deux sensations
 mutuellement partagées deviennent plus heureuses. C'est
 110 dans cette harmonie que tout ce qui existe s'achève, que
 tout ce qui est animé se repose et jouit. Ce complément
 de l'individu est principalement dans l'espèce. Pour
 l'homme, ce complément a deux modes dissemblables
 et analogues : voilà ce qui lui fut donné ; | il a deux [328]
 115 manières de sentir sa vie ; le reste est douleur ou fumée.

Toute possession que l'on ne partage point exaspère
 nos désirs sans remplir nos cœurs : elle ne les nourrit
 point, elle les creuse et les épuise.

Pour que l'union soit harmonique, celui qui jouit avec
 120 nous doit être semblable et différent. Cette convenance
 dans la même espèce se trouve ou dans la différence des
 individus, ou dans l'opposition des sexes. Le premier
 accord produit l'harmonie qui résulte de deux êtres sem-
 blables et différens avec le moindre degré d'opposition
 125 et le plus grand de similitude. Le second donne un résul-
 tat harmonique produit par la plus grande différence pos-
 sible entre des semblables ¹. Tout choix, toute affection,
 toute union, tout bonheur est dans ces deux modes. Ce
 qui s'en écarte peut nous séduire, mais nous trompe et

1. La plus grande différence sans opposition repoussante,
 comme la plus grande similitude sans uniformité insipide.

107. dans cet accord harmonique qui fait A B.

130 nous lasse : ce qui leur est contraire nous égare et nous rend vicieux ou malheureux.

Nous n'avons plus de législateurs. Quelques anciens avaient entrepris de conduire l'homme par son cœur : nous les blâmons ne pouvant les suivre. Le soin des lois
135 financières et pénales fait oublier les institutions. Nul génie n'a su trouver toutes les lois de la société, tous les devoirs de la vie dans | le besoin qui unit les hommes, [329] dans celui qui unit les sexes.

L'unité de l'espèce est divisée. Des êtres semblables
140 sont pourtant assez différens pour que leurs oppositions mêmes les portent à s'aimer ; séparés par leurs goûts, mais nécessaires l'un à l'autre, ils s'éloignent dans leurs habitudes, et sont ramenés par un besoin mutuel. Ceux qui naissent de leur union, formés également de tous
145 deux, perpétueront pourtant ces différences. Cet effet essentiel de l'énergie donnée à l'animal, ce résultat suprême de son organisation sera le moment de la plénitude de sa vie, le dernier degré de ses affections, et en quelque sorte l'expression harmonique de ses facultés.
150 Là est le pouvoir de l'homme physique ; là est la grandeur de l'homme moral ; là est l'âme tout entière ; et qui n'a pas pleinement aimé, n'a pas possédé sa vie.

Des affections abstraites, des passions spéculatives ont obtenu l'encens des individus et des peuples. Les affec-
155 tions heureuses ont été réprimées ou avilies : l'industrie sociale a opposé les hommes que l'impulsion primitive aurait conciliés ¹.

1. Notre industrie sociale a opposé les hommes que le véritable art social devait concilier.

155. heureuses *manque dans A, mais est donné par l'erratum* — 156. l'harmonie primitive A B.

L'amour doit gouverner la terre que l'ambition fatigue.
 L'amour est ce feu paisible et fécond, cette chaleur des
 160 cieux qui anime et renouvelle, qui fait naître et fleurir,
 qui donne des couleurs, la grâce, | l'espérance et la vie. [330]
 L'ambition est le feu stérile qui brûle sous les glaces, qui
 consume sans rien animer, qui creuse d'immenses
 165 abîmes, et laisse un siècle de désolation sur la contrée
 qu'étonna cette lumière d'une heure.

Lorsqu'une* agitation nouvelle étend les rapports de
 l'homme qui essaie sa vie, il se livre avidement, il
 demande à toute la nature, il s'abandonne, il s'exalte lui-
 170 même ; il place son existence dans l'amour, et dans tout
 il ne voit que l'amour seul. Tout autre sentiment se perd
 dans ce sentiment profond, toute pensée y ramène, tout
 espoir y repose. Tout est douleur, vide, abandon, si
 l'amour s'éloigne : s'il s'approche, tout est joie, espoir,
 175 félicité. Une voix lointaine, un son dans les airs, l'agita-
 tion des branches, le frémissement des eaux, tout l'an-
 nonce, tout l'exprime, tout imite ses accens et augmente
 les désirs. La grâce de la nature est dans le mouvement
 d'un bras ; la loi du monde est dans l'expression d'un
 180 regard. C'est pour l'amour que la lumière du matin vient
 éveiller les êtres et colorer les cieux ; pour lui les feux
 de midi font fermenter la terre humide sous la mousse
 des forêts ; c'est à lui que le soir destine l'aimable mélan-
 colie de ses lueurs mystérieuses. Cette fontaine est celle
 185 de Vaucluse, ces rochers ceux de Meillerie, cette avenue
 celle des Pamplémousses. Le silence protège les rêves de
 l'amour ; le mouvement des eaux pénètre de sa douce
 agitation ; | la fureur des vagues inspire ses efforts ora- [331]

geux, et tout commandera ses plaisirs quand la nuit sera
 190 douce, quand la lune embellira la nuit, quand la volupté
 sera dans les ombres et la lumière, dans la solitude, dans
 les airs et les eaux et la nuit.

Heureux délire ! seul moment resté à l'homme. Cette
 fleur rare, isolée, passagère sous le ciel nébuleux, sans
 195 abri, battue des vents, fatiguée par les orages, languit et
 meurt sans s'épanouir : le froid de l'air, une vapeur, un
 souffle font avorter l'espoir dans son bouton flétri. On
 passe au-delà, on espère encore, on se hâte ; plus loin,
 sur un sol aussi stérile, on en voit qui seront précaires,
 200 douteuses, instantanées comme elle, et qui comme elle
 périront inutiles. Heureux celui qui possède ce que
 l'homme doit chercher, et qui jouit de tout ce que
 l'homme doit sentir ! Heureux encore, dit-on, celui qui
 ne cherche rien, ne sent rien, n'a besoin de rien, et pour
 205 qui exister, c'est vivre !

Ce n'est pas seulement une erreur triste et farouche,
 mais une erreur très-funeste, de condamner ce plaisir
 vrai, nécessaire, qui, toujours attendu, toujours renais-
 sant, indépendant des saisons et prolongé sur la plus belle
 210 partie de nos jours, forme le lien le plus énergique et le
 plus séduisant des sociétés humaines. C'est une sagesse
 bien singulière, qu'une sagesse contraire à l'ordre naturel.
 Toute faculté, toute énergie est une perfection ¹. Il est

1. Quelques-uns vantent leur froideur comme le calme de la
 sagesse ; il en est qui prétendent au stérile bonheur d'être inac-
 cessibles : c'est l'aveugle qui se croit mieux organisé que le com-
 mun des hommes, parce que la cécité lui évite des distractions.

211. le séduisant (*faute corrigée à l'erratum*) A.

beau | d'être plus fort que ses passions ; mais c'est stu- [332]
 215 pidité d'applaudir au silence des sens et du cœur ; c'est se
 croire plus parfait, par cela même que l'on est moins
 capable de l'être.

Celui qui est homme sait aimer l'amour sans oublier
 que l'amour n'est qu'un accident de la vie : et quand il
 220 aura ces illusions, il en jouira, il les possédera, mais sans
 oublier que les vérités les plus sévères sont encore avant
 les illusions les plus heureuses. Celui qui est homme sait
 choisir ou attendre avec prudence, aimer avec continuité,
 se donner sans faiblesse comme sans réserve. L'activité
 225 d'une passion profonde est pour lui l'ardeur du bien, le
 feu du génie : il trouve dans l'amour l'énergie voluptueuse,
 la mâle jouissance du cœur juste, sensible et grand ;
 il rencontre le bonheur, et sait s'en nourrir.

L'amour ridicule ou coupable est une faiblesse avilis-
 230 sante ; l'amour juste est le charme de la vie : la démence
 n'est que dans la gauche austérité qui confond un senti-
 ment noble avec un sentiment vil, et qui condamne
 indistinctement l'amour, parce que, n'imaginant que des
 hommes brutis, elle ne peut imaginer que des passions
 235 misérables.

Ce plaisir reçu, ce plaisir donné ; cette progression
 cherchée et obtenue ; ce bonheur que l'on offre | et que [333]
 l'on espère ; cette confiance voluptueuse, qui nous fait
 tout attendre du cœur aimé ; cette volupté plus grande
 240 encore de rendre heureux ce qu'on aime, de se suffire
 mutuellement, d'être nécessaire l'un à l'autre ; cette plé-
 nitude de sentiment et d'espoir agrandit l'âme, et la
 presse de vivre. Indicible abandon ! L'homme qui l'a pu

220. ses illusions A B — 228. il atteint le bonheur A B — 230. vie : et
 la A B.

connaître n'en a jamais rougi ; et celui qui n'est pas fait
 245 pour le sentir n'est pas né pour juger l'amour.

Je ne condamnerai point celui qui n'a pas aimé, mais
 celui qui ne peut pas aimer. Les circonstances déter-
 minent nos affections ; mais les sentimens expansifs sont
 naturels à l'homme dont l'organisation morale est par-
 250 faite : celui qui est incapable d'aimer est nécessairement
 incapable d'un sentiment magnanime, d'une affection
 sublime. Il peut être probe, bon, industriel, prudent ;
 il peut avoir des qualités douces, et même des vertus par
 réflexion ; mais il n'est pas homme, il n'a ni âme ni
 255 génie : je veux bien le connaître, il aura ma confiance et
 jusqu'à mon estime, mais il ne sera pas mon ami. Cœurs
 vraiment sensibles ! qu'une destinée sinistre a comprimés
 dès le printemps, qui vous blâmera de n'avoir pas aimé ?
 Tout sentiment généreux vous était naturel, et tout le
 260 feu des passions était dans votre mâle intelligence.
 L'amour lui était nécessaire, il devait l'alimenter, il eût
 achevé de la former pour de grandes choses ; mais rien
 ne vous a été donné : le silence de l'amour a commencé
 le néant où s'éteint votre vie. |

265 Le sentiment de l'honnête et du juste, le besoin de [334]
 l'ordre et des convenances morales, conduit nécessaire-
 ment au besoin d'aimer. Le beau est l'objet de l'amour ;
 l'harmonie est son principe et son but : toute perfection,
 tout mérite semble lui appartenir, les grâces aimables
 270 l'appellent, et une moralité expansive et vertueuse le fixe.
 L'amour n'existe pas, à la vérité, sans le prestige de la
 beauté corporelle ; mais il me semble tenir plus encore à

258. point aimé A B — 259. naturel : tout A B — 263. donné, et le
 A B — 270. l'appellent, une A B — 270-271. fixe : et l'amour A B.

l'harmonie intellectuelle, aux grâces de la pensée, aux profondeurs du sentiment.

275 L'union, l'espérance, l'admiration, les prestiges, vont toujours croissant jusqu'à l'intimité parfaite ; elle remplit l'âme que cette progression agrandissait. Là s'arrête et rétrograde l'homme ardent sans être sensible, et n'ayant d'autre besoin que celui du plaisir. Mais l'homme aimant
280 ne change pas ainsi ; plus il obtient, plus il est lié ; plus il est aimé, plus il aime ; plus il possède ce qu'il a désiré, plus il chérit ce qu'il possède. Ayant tout reçu, il croit tout devoir : celle qui se donne à lui devient nécessaire à son être ; des années de jouissance n'ont pas changé ses
285 désirs, elles ont ajouté à son amour la confiance d'une habitude heureuse et les délices d'une libre mais délicate intimité.

On prétend condamner l'amour comme une affection tout-à-fait sensuelle, et n'ayant d'autre principe qu'un
290 besoin qu'on appelle grossier. Mais je ne vois rien dans nos désirs les plus compliqués dont la véritable fin ne soit un des premiers be | soins physiques ; le sentiment [335] n'est que leur expression indirecte, et l'homme purement intellectuel ne fut jamais qu'un fantôme. Nos besoins
295 éveillent en nous la perception de leur objet positif, et les perceptions innombrables des objets qui leur sont analogues. Les moyens directs ne rempliraient pas seuls la vie ; mais ces impulsions accessoires l'occupent toute entière, parce qu'elles n'ont point de bornes. Celui qui
300 ne saurait vivre sans espérer de soumettre la terre, n'y eût pas songé s'il n'eût pas eu faim. Nos besoins réunissent deux modifications d'un même principe, l'appétit et le sentiment ; la prépondérance de l'une sur l'autre

293. indirecte ; l'homme A B — 298. tout entière B.

dépendra de l'organisation individuelle et des circonstances déterminantes. Tout but d'un désir naturel est
 305 légitime ; tous les moyens qu'il inspire sont bons s'ils n'attaquent les droits de personne, et s'ils ne produisent dans nous-mêmes aucun désordre réel qui compense son utilité.

310 Vous avez trop étendu les devoirs. Vous avez dit : Demandons plus, afin d'obtenir assez. Vous vous êtes trompé ; si vous exigez trop des hommes, ils se rebute-
 ront ¹ ; si vous voulez qu'ils montrent | des vertus chimé- [336
 riques, il les montreront : ils disent que cela coûte peu.
 315 Mais parce que cette vertu n'est pas dans leur nature, ils ils auront une conduite cachée tout-à-fait contraire ; et parce que cette conduite sera cachée, vous ne pourrez en arrêter les excès. Il ne vous restera que ces moyens dan-
 gereux dont la vaine tentative augmentera le mal, en
 320 augmentant la contrainte et l'opposition entre le devoir

1. Ce qui doit exalter l'imagination, déranger l'esprit, passionner le cœur et interdire tout raisonnement, réussit d'autant mieux qu'on y joint plus d'austérité ; mais il n'en est pas des institutions durables, des lois temporelles et civiles, des mœurs
 5 intérieures et de tout ce qui permet l'examen, comme de l'impulsion du fanatisme, dont la nature est de porter à tout ce qui est difficile, et de faire vénérer tout ce qui est extraordinaire. Cette distinction essentielle paraît avoir été oubliée. On a très-bien
 10 observé dans l'homme ses affections multipliées, et en quelque sorte les incidens de son cœur ; mais il reste à faire un grand pas au-delà. Il est si important que la considération de son utilité pourra entraîner à l'essayer ; il est si difficile, qu'en l'entreprenant on sera bien persuadé de ne faire qu'une tentative.

315. que ces vertus ne sont pas A B.

et les penchans. Vous croirez d'abord que vos lois seront mieux suivies, parce que l'infraction en sera mieux masquée ; mais un jugement faux, un goût dépravé, une dissimulation habituelle, et des ruses hypocrites, en
 325 seront les véritables résultats.

Les plaisirs de l'amour contiennent de grandes oppositions physiques ; ses désirs agitent l'imagination, ses besoins changent les organes ; c'est donc l'objet sur lequel la manière de sentir et de voir devait varier davantage. Il
 330 fallait prévenir les suites de cette trop grande différence, et non pas y joindre des lois morales qui fussent propres à l'accroître encore. Mais les vieillards ont fait ces lois ; et les vieillards, n'ayant plus le sentiment de l'amour, [337] ne sauraient avoir ni la véritable pudeur, ni la délicatesse
 335 du goût. Ils ont très-mal entendu ce que leur âge ne devait plus entendre. Ils auraient entièrement proscrit l'amour, s'ils avaient pu trouver d'autres moyens de reproduction. Leurs sensations surannées ont flétri ce qu'il fallait contenir dans les grâces du désir ; et pour éviter
 340 quelques écarts odieux à leur impuissance, ils imaginèrent des entraves si gauches, que la société est troublée tous les jours par de véritables crimes que ne se reproche même point l'honnête homme qui n'a pas réfléchi ¹.

C'est dans l'amour qu'il fallait permettre tout ce qui
 345 n'est pas vraiment nuisible. C'est par l'amour que l'homme se perfectionne ou s'avilit ; c'est en cela surtout

1. C'est dans l'amour que la déviation est devenue extrême chez les nations à qui nous trouvons des mœurs ; et c'est ce qui concerne l'amour que nous avons exclusivement appelé mœurs.

qu'il fallait retenir son imagination dans les bornes d'une juste liberté, qu'il fallait mettre son bonheur dans les limites de ses devoirs, qu'il fallait régler son jugement
 350 par le sentiment précis de la raison des lois. C'était le plus puissant moyen naturel de lui donner la perception de toutes les délicatesses du goût et de leur vraie base, d'ennoblir et de réprimer ses affections, d'imprimer à toutes ses sensations une sorte de volupté sincère et droite, d'ins-
 355 pérer à l'homme mal orga | nisé quelque chose de la [338] sensibilité de l'homme supérieur, de les réunir, de les concilier, de former une patrie réelle, et d'instituer une véritable société.

Laissez-nous des plaisirs légitimes ; c'est notre droit, 360 c'est votre devoir. J'imagine que vous avez cru faire quelque chose par l'établissement du mariage ¹. Mais l'union dans laquelle les résultats de vos institutions nous forcent de suivre les convenances du hasard, ou de chercher celles de la fortune à la place des convenances
 365 réelles ; l'union qu'un moment peut flétrir pour toujours, et que tant de dégoûts altèrent nécessairement ; une telle union ne nous suffit pas. Je vous demande un prestige

1. J'ai mal usé du droit d'éditeur, j'ai retranché des passages de plusieurs lettres, et cependant j'ai laissé trop de choses hasardées ou inutiles. Mais cette négligence ne serait pas aussi excusable dans une lettre comme celle-ci : c'est à dessein que j'ai laissé
 5 ce mot sur le mariage. Je ne l'ai pas supprimé, parce que je n'ai pas en vue la foule de ceux qui lisent : elle seule pourrait ne pas trouver évident que cela n'attaque ni l'utilité de l'institution du mariage, ni même tout ce qu'il y a d'heureux dans un mariage heureux.

2-3. choses au moins inutiles A B — 7. utilité, ni la beauté de A B.

qui puisse se perpétuer ; vous me donnez un lien dans lequel je vois à nu le fer d'un esclavage sans terme, 170 sous ces fleurs d'un jour dont vous l'aviez maladroitement couvert, et que vous-même avez déjà fanées. Je vous demande un prestige qui puisse déguiser ou rajeunir ma vie ; la nature me l'avait donné. Vous osez me parler des ressources qui me restent. Vous souffririez que, vil con- 375 tempteur d'un engagement où | la promesse doit être [339] observée religieusement, puisqu'elle est donnée, j'aie persuader à une femme d'être méprisable afin que je l'aime ? Moins directement coupable, mais non moins inconsidéré, m'efforcerai-je de troubler une famille, de 380 désoler des parens, de déshonorer celle à qui ce genre d'honneur est si nécessaire dans la société ? Ou bien, pour n'attaquer aucun droit, pour n'exposer personne, irai-je, dans des lieux méprisés, chercher celles qui peuvent être à moi, non par une douce liberté de mœurs, non par un 385 désir naturel, mais parce que leur métier les donne à tous ? N'étant plus à elles-mêmes, elles ne sont plus des femmes, mais je ne sais quoi d'analogue. L'oubli de toute délicatesse, l'inaptitude aux sentimens généreux, et le joug de la misère, les livrent aux caprices les plus brutes 390 de l'homme en qui une telle habitude dépravera aussi les sensations et les désirs. Il reste des circonstances pos-

1. Il y avait ici dans le texte : « Je ne la presserai point d'être fourbe en ma faveur, je m'y refuserais même ; et je ne ferais rien en cela que de très-simple, rien qui ne soit, pour quiconque y a su penser, un devoir rigoureux dont l'infraction l'avilirait. 5 Nulle force du désir, nulle passion mutuelle même ne peut servir d'excuse. »

373. donné! (*point d'exclamation*) A B — 374. restent! (*point d'exclamation*) B — 387. analogue à elles que l'oubli A B — 389. misère, livrent A B.

sibles, j'en conviens ; mais elles sont très-rares, et quelquefois elles ne se rencontrent point dans une vie entière. Les uns, retenus par la raison ¹, consomment leurs | jours [340] 395 dans des privations nécessaires et injustes ; les autres, en nombre bien plus grand, se jouent du devoir qui les contrarie.

Ce devoir a cessé d'en être un dans l'opinion, parce que son observation est contraire à l'ordre naturel des 400 choses. Le mépris qu'on en fait mène pourtant à l'habitude de n'obéir qu'à l'usage, de se faire à soi-même une règle selon ses penchans, et de mépriser toute obligation dont l'infraction ne conduit pas positivement aux peines légales, ou à la honte dans la société. C'est la suite inévitable des bassesses réelles dont on s'amuse tous les 405 jours. Quelle moralité voulez-vous attendre d'une femme qui trompe celui par qui elle vit, ou pour qui elle devrait vivre ; qui est sa première amie, et se joue de sa confiance ; qui détruit son repos, ou rit de lui, s'il le conserve, et qui s'impose la nécessité de le trahir jusqu'au 410 dernier jour, en laissant à ses affections l'enfant qui ne lui appartient pas ? De tous les engagemens, le mariage n'est-il pas celui dans lequel la confiance et la bonne

1. On l'est aussi par la timidité du sentiment. L'on a distingué dans toute affection de notre être deux choses analogues, mais non semblables : le sentiment et l'appétit. L'amour du cœur donne aux hommes sensibles beaucoup de réserve et d'embaras : 5 le sentiment est plus fort alors que le besoin direct. Mais comme il n'y a point de sensibilité profonde dans une organisation intérieurement faible, celui qui est ainsi dans une véritable passion n'est plus le même dans l'amour sans passion ; s'il est retenu alors, c'est par ses devoirs, et nullement par sa timidité.

foi importent le plus à la sécurité de la vie ? | Quelle [341]
 415 misérable probité que celle qui paie scrupuleusement un
 écu, et compte pour un vain mot la promesse la plus
 sacrée qui soit entre les hommes ! Quelle moralité vou-
 lez-vous attendre de l'être qui s'attachait à persuader une
 420 femme en se moquant d'elle, qui la méprise parce qu'elle
 a été telle qu'il la voulait, la déshonore parce qu'elle l'a
 aimé, la quitte parce qu'il en a joui, et l'abandonne
 quand elle a le malheur visible d'avoir partagé ses plai-
 sirs ? Quelle moralité, quelle équité voulez-vous attendre
 de cet homme, au moins inconséquent, qui exige de sa
 425 femme des sacrifices qu'il ne paie point, et qui la veut
 sage et inaccessible, tandis qu'il va perdre, dans des habi-
 tudes secrètes, l'attachement dont il l'assure, et qu'elle a
 droit de prétendre, pour que sa fidélité ne soit pas un
 injuste esclavage ?

430 Des plaisirs sans choix dégradent l'homme, des plaisirs
 coupables le corrompent ; mais l'amour sans passion ne
 l'avilit point. Il y a un âge pour aimer et jouir, il y en
 un pour jouir sans amour. Le cœur n'est pas toujours
 jeune, et même, s'il l'est encore, il ne rencontre pas tou-
 435 jours ce qu'il peut vraiment aimer.

Toute jouissance est un bien lorsqu'elle est | exempte [342]

1. Je n'ai pas encore découvert la différence entre le misérable
 qui rend une femme enceinte, puis l'abandonne, et le soldat qui,
 dans le saccage d'une ville, en jouit et l'égorge. Celui-ci serait-il
 moins infâme, et parce que du moins il ne la trompe pas, et parce
 5 que ordinairement il est ivre ?

2. qui.... rend A B.

et d'injustice et d'excès, lorsqu'elle est amenée par les convenances naturelles, et possédée selon les désirs d'une organisation délicate.

440 L'hypocrisie de l'amour est un des fléaux de la société. Pourquoi l'amour sortirait-il de la loi commune ? pourquoi n'être pas en cela, comme dans tout le reste, juste et sincère ? Celui-là seul est certainement éloigné de tout mal, qui cherche avec naïveté ce qui peut le faire jouir
445 sans remords. Toute vertu imaginaire ou accidentelle m'est suspecte ; quand je la vois sortir orgueilleusement de sa base erronée, je cherche, et je découvre une laideur interne sous le costume des préjugés, sous le masque fragile de la dissimulation.

450 Permettez, autorisez des plaisirs, afin que l'on ait des vertus ; montrez la raison des lois, afin qu'on les vénère ; invitez à jouir, afin d'être écouté quand vous commandez de souffrir. Élevez l'âme par le sentiment des voluptés naturelles ; vous la rendrez forte et grande, elle respectera les privations légitimes ; elle en jouira même dans
455 la conviction de leur utilité sociale. Je veux que l'homme use librement de ses facultés, quand elles n'attaquent point d'autres droits. Je veux qu'il jouisse, afin d'être bon ; qu'il soit animé par le plaisir, mais dirigé par
460 l'équité visible ; que sa vie soit juste, heureuse et même voluptueuse. J'aime que celui qui pense raisonne ses devoirs ; je fais peu de cas d'une femme qui n'est retenue dans les siens que par une sorte de terreur superstitieuse pour | tout ce qui appartient à des jouissances dont [343]
465 elle n'oserait s'avouer le désir.

J'aime qu'on se dise : Ceci est-il mal, et pourquoi l'est-il ? S'il l'est, on se l'interdit ; s'il ne l'est point, on en jouit avec un choix sévère, avec la prudence qui est l'art

d'y trouver une volupté plus grande ; mais sans autre
470 réserve, sans honte, sans déguisement ¹.

La vraie pudeur doit seule contenir la volupté. La
pudeur est une perception exquise, une partie de la sen-
sibilité parfaite ; c'est la grâce des sens, et le charme de
l'amour. Elle évite tout ce que nos organes repoussent ;
475 elle permet ce qu'ils désirent ; elle sépare ce que la
nature a laissé à notre intelligence le soin de séparer ; et
c'est principalement l'oubli de cette réserve voluptueuse
qui éteint l'amour dans l'indiscrete liberté du mariage ².

1. Vraisemblablement on objectera que le vulgaire est inca-
pable de chercher ainsi la raison de ses devoirs, et surtout de le
faire sans partialité. Mais cette difficulté n'est pas très grande en
elle-même, et n'existe guère que dans la confusion présente de
5 la morale. D'ailleurs, dans des institutions différentes des nôtres,
il n'y aurait peut-être pas des esprits aussi instruits que parmi
nous, mais il n'y aurait certainement pas une foule aussi stupide,
et surtout aussi trompée.

2. Voici une partie de ce que j'ai retranché du texte. L'on
trouvera peut-être que j'eusse dû le supprimer entièrement. Mais
je réponds, pour cette circonstance-ci et pour d'autres, que l'on
peut se permettre de parler aux hommes quand on n'a rien dans
5 sa pensée qu'on doive leur taire. Je suis responsable de ce que je
publie. J'ose juger les devoirs : si jamais on peut me dire qu'il
me soit arrivé de manquer, en ce genre, à des devoirs réels, non
seulement je ne les jugerai plus, mais je renoncerai pour toujours
au droit d'écrire.

10 « J'aurais peu de confiance dans une femme qui ne sentirait
» pas la raison de ses devoirs, qui les suivrait strictement,

478. mariage. *lignes de points* A B.

Note 1. 3. Mais la difficulté d'estimer ainsi ses devoirs n'est A B —
Note 2. 7. manquer à un seul devoir réel, non A B.

LETTRE LXIV.

[344]

Saint-Saphorin, 10 juillet, VIII.

Il n'y a pas l'ombre de sens dans la manière dont je vis ici. Je sais que j'y fais des sottises, et je les continue
 5 sans pourtant tenir beaucoup à les continuer. Mais si je ne fais pas plus sagement, c'est que je ne puis parvenir à y mettre de l'importance. Je passe sur le lac la moitié du jour et la moitié de la nuit ; et quand je m'en éloignerai, je serai tellement habitué au balancement des vagues,
 10 au bruit des eaux, que je me déplairai sur un sol immobile et dans le silence des prés.

Les uns me prennent pour un homme dont quelque amour a un peu dérangé la tête, d'autres sou | tiennent [345]
 que je suis un Anglais qui a le spleen ; les bateliers ont
 15 appris à Hantz que j'étais l'*amant* d'une belle femme étrangère qui vient de partir subitement de Lausanne. Il faudra que je cesse mes courses nocturnes, car les plus sensés me plaignent, et les meilleurs me prennent pour

» aveuglement et par l'instinct de la prévention. Il peut arriver
 » qu'une telle conduite soit sûre ; mais ce genre de conduite ne
 » me satisfera pas. J'estime davantage une femme que rien abso-
 15 » lument ne pourrait engager à trahir celui qui compterait sur
 » sa foi, mais qui, dans sa liberté naturelle, n'étant liée ni par
 » une promesse quelconque, ni par un attachement sérieux, et
 » se trouvant dans des circonstances assez particulières pour l'y
 » déterminer, jouirait avec plusieurs hommes, et même dans
 20 » l'ivresse, dans la nudité, dans la délicate folie du plaisir (K). »

Note. 15. reposerait sur A B — 19. jouirait de plusieurs A B ; et en jouirait même A B.

un fou. On lui a dit à Vevay : N'êtes-vous pas au ser-
20 vice de cet Anglais dont on parle tant ? Le mal gagne ;
et pour les gens de la côte, je crois qu'ils se moqueraient
de moi si je n'avais pas d'argent : heureusement je
passe pour fort riche. L'aubergiste veut absolument me
dire, Milord ; et je suis très respecté. Riche étranger,
25 ou milord, sont synonymes.

De plus, en revenant du lac, je me mets ordinairement
à écrire, en sorte que je me couche quand il fait grand
jour. Une fois les gens de l'auberge entendant quelque
bruit dans ma chambre, et surpris que je me fusse
30 levé si tôt, montèrent me demander si je ne prendrais
rien le matin. Je leur répondis que je ne soupais point,
et que j'allais me coucher. Je ne me lève donc qu'à
midi, ou même à une heure ; je prends du thé, j'écris ;
puis, au lieu de dîner, je prends encore du thé, je ne
35 mange autre chose que du pain et du beurre, et aussitôt
je vais au lac. La première fois que j'allai seul dans un
petit bateau que j'avais fait chercher exprès pour cela,
ils remarquèrent que Hantz restait au rivage, et que je
partais à la fin du jour : il y eut assemblée au cabaret,
40 et ils décidèrent que | pour cette fois le spleen avait pris [346]
le dessus, et que je fournirais un beau suicide aux
annales du village.

Je suis fâché de n'avoir pas pensé d'avance à l'effet que
ces singularités pourraient produire. Je n'aime pas à être
45 remarqué : mais je ne l'ai su que quand tout cela était
une habitude déjà prise ; et on ne parlerait pas moins si
j'allais en changer pour le peu de jours que je dois
encore passer ici. Comme je n'y savais que faire, j'ai
cherché à consumer les heures. Quand je suis actif,

50 je n'ai pas d'autres besoins ; mais si je m'ennuie, j'aime du moins m'ennuyer avec mollesse.

Le thé est d'un grand secours pour s'ennuyer d'une manière calme. Entre les poisons un peu lents qui font les délices de l'homme, je crois que c'est un de ceux qui
55 conviennent le mieux à ses ennuis. Il donne une émotion faible et soutenue : comme elle est exempte des dégoûts du retour, elle dégénère en une habitude de paix et d'indifférence, en une faiblesse qui tranquillise le cœur que ses besoins fatigueraient, et nous débarrasse de
60 notre force malheureuse. J'en ai pris l'usage à Paris, puis à Lyon : mais ici, j'ai eu l'imprudence de le porter jusqu'à l'excès. Ce qui me rassure, c'est que je vais avoir un domaine et des ouvriers, cela m'occupera et me retiendra. Je me fais beaucoup de mal maintenant ; mais
65 comptez sur moi, je vais devenir sage par nécessité.

Je m'aperçois, ou je crois m'apercevoir que le | chan- [347]
gement qui s'est fait en moi a été beaucoup avancé par l'usage journalier du thé et du vin. Je pense que, toutes choses d'ailleurs égales, les buveurs d'eau conservent
70 bien plus long-temps la délicatesse des sensations, et en quelque sorte, leur première candeur. L'usage* des stimulans vieillit nos organes. Ces émotions outrées, et qui ne sont pas dans l'ordre des convenances naturelles entre nous et les choses, effacent les émotions
75 simples, et détruisent cette proportion pleine d'harmonie qui nous rendait sensibles à tous les rapports extérieurs, quand nous n'avions, pour ainsi dire, de sentimens que par eux.

Tel est le cœur humain ; le principe le plus essentiel
80 des lois pénales n'a pas d'autre fondement. Si on ôte

61. la porter A B.

la proportion entre les peines et les délits, si on veut trop presser le ressort de la crainte, on perd sa souplesse ; et si on va encore plus loin, il arrive enfin qu'on le brise : on donne aux âmes le courage du crime ;
 85 on éteint toute énergie dans celles qui ont de la faiblesse, et l'on entraîne les autres à des vertus atroces. Si l'on porte au delà des limites naturelles l'émotion des organes, on les rend insensibles à des impressions plus modérées. En* employant trop souvent, en excitant mal
 90 à propos leurs facultés extrêmes, on émousse leurs forces habituelles ; on les réduit à ne pouvoir que trop, ou rien ; on détruit cette proportion ordonnée pour les circonstances diverses, qui nous unissait même aux choses muettes, et nous y attachait | par des convenances [348]
 95 intimes. Elle nous laissait dans l'attente ou l'espoir, en nous montrant partout des occasions de sentir ; elle nous laissait ignorer la borne du possible ; elle nous laissait croire que nos cœurs avaient des moyens immenses, puisque ces moyens étaient indéfinis, et puisque, toujours
 100 relatifs aux choses du dehors, ils pouvaient toujours devenir plus grands dans des situations inconnues.

Il existe encore une différence essentielle entre l'habitude d'être émus par l'impression des autres objets, ou celle de l'être par l'impulsion interne d'un excitatif
 105 donné par notre caprice ou par un incident fortuit, et non par l'occurrence des temps. Nous ne suivons plus le cours du monde ; nous sommes animés lorsqu'il nous abandonnerait au repos, et souvent c'est lorsqu'il nous animerait, que nous nous trouvons dans l'abattement que
 110 nos excès produisent. Cette fatigue, cette indifférence

93-94. unissait aux choses muettes elles-mêmes et A B — 95. laissait toujours A B — 97. possible et nous B — 103. ému A B.

nous rend inaccessibles aux impressions des choses, à ces mobiles extérieurs, qui, devenus étrangers à nos habitudes, se trouvent fréquemment en discordance ou en opposition avec nos besoins.

115 Ainsi l'homme a tout fait pour se séparer du reste de la nature, pour se rendre indépendant du cours des choses. Mais cette liberté, qui n'est point selon sa propre nature, n'est pas une vraie liberté : elle est comme la licence d'un peuple qui a brisé le joug des lois et des
120 mœurs nationales, elle ôte bien plus qu'elle ne donne, elle met l'impuissance | du désordre à la place d'une [349] dépendance légitime qui s'accorderait avec nos besoins. Cette indépendance illusoire, qui détruit nos facultés pour y substituer nos caprices, nous rend semblables à
125 cet homme qui, malgré l'autorité du magistrat, voulait absolument élever dans la place publique le monument d'un culte étranger, au lieu de se borner à en dresser chez lui les autels. Il se fit exiler dans un désert de sable mouvant où personne ne s'opposa à sa volonté, mais où
130 sa volonté ne put rien produire ; il y mourut libre, mais sans autels domestiques aussi bien que sans temples, sans alimens comme sans lois, sans amis comme sans maîtres¹. |

1. Les* stimulans de la Torride pourraient avoir contribué à nous vieillir. Leurs feux agissent moins dans l'Inde, parce qu'on y est moins actif ; mais l'inquiétude européenne, excitée par leur fermentation, produit ces hommes remuans et agités, dont le
5 reste du globe voit la manie avec un étonnement toujours nouveau.

Je ne dis pas que, dans l'état présent des choses, ce ne soit

117. sa nature A B.

Note. 6. nouveau. Rév. A.

Je conviens qu'il serait plus à propos de raisonner [350]
moins sur l'usage du thé, et d'en cesser l'excès ; mais dès
135 qu'on a quelque habitude de ces sortes de choses, on
ne sait plus où s'arrêter. S'il est difficile de quitter une
telle habitude, il ne l'est pas moins peut-être de la
régler, à moins que l'on ne puisse également régler toute
sa manière de vivre. Je ne sais comment avoir beaucoup
140 d'ordre dans une chose, quand il m'est interdit d'en
avoir dans le reste ; comment mettre de la suite dans
ma conduite, quand je n'ai aucun espoir d'en avoir une
qui soit constante, et qui s'accorde avec mes autres
habitudes. C'est encore ainsi que je ne sais rien faire
145 sans moyens : plusieurs hommes ont cet art de créer
des moyens, ou de faire beaucoup avec très-peu. Pour
moi, je saurais peut-être employer mes moyens avec
ordre et utilité ; mais le premier pas demande un autre
art, et cet art, je ne l'ai point. Je crois que ce défaut
150 vient de ce qu'il m'est impossible de voir les choses
autrement que dans toute leur étendue, celle du moins
que je puis saisir. Je veux donc que leurs principales

pas un allègement pour des individus, et même pour un corps
de peuple, que cette activité valeureuse et spirituelle, qui voit
160 dans le mal le plaisir de le souffrir gaiement, et dans le désordre
le côté burlesque que présentent toutes les choses de la vie.
L'homme qui tient aux objets de ses désirs dit bien souvent :
Que le monde est triste ! Celui qui ne prétend plus autre chose
que de ne pas souffrir se dit : Que la vie est bizarre ! C'est déjà
165 trouver les choses moins malheureuses, que de les trouver
comiques : c'est plus encore quand on s'amuse de toutes les
contrariétés qu'on éprouve, et quand, afin de mieux rire, on
cherche les dangers. Pour les Français, s'ils ont jamais Naples,
ils bâtiront une salle de bal dans le cratère du Vésuve.

convenances soient toutes observées ; et le sentiment de l'ordre, poussé peut-être trop loin, ou du moins trop
155 exclusif, ne me permet de rien faire, de rien conduire dans le désordre. J'aime mieux m'abandonner que de faire ce que je ne saurais bien faire. | Il y a des hommes qui, [351] sans rien avoir, établissent leur ménage ; ils empruntent, ils font valoir, ils s'intriguent, ils paieront quand ils
160 pourront : en attendant, ils vivent et dorment tranquilles, quelquefois même ils réussissent. Je n'aurais pu me résoudre à une vie si précaire ; et quand j'aurais voulu m'y hasarder, je n'aurais pas eu les talens nécessaires. Cependant celui qui, avec cette industrie, réussit à faire
165 subsister sa famille, sans s'avilir et sans manquer à ses engagemens, est sans doute un homme louable. Pour moi, je ne serais guère capable que de me résoudre à manquer de tout, comme si c'était une loi de la nécessité. Je chercherai toujours à employer le mieux possible des
170 moyens suffisans, ou à rendre tels, par mes privations personnelles, ceux qui ne le seraient pas sans cela. Je ferais jour et nuit des choses convenables, réglées et assurées, pour donner le nécessaire à un ami, à un enfant ; mais entreprendre dans l'incertitude, mais
175 rendre suffisans, à force d'industrie hasardée, des moyens très-insuffisans par eux-mêmes, c'est ce que je ne saurais espérer de moi.

Il résulte d'une telle disposition ce grand inconvénient, que je ne puis vivre bien, sagement, et dans
180 l'ordre, ni même suivre mes goûts, ou songer à mes besoins, qu'avec des facultés à peu près certaines ; et que si je suis peut-être au nombre des hommes capables d'user bien de ce qu'on appelle une grande fortune, ou même

d'une médiocrité | facile, je suis aussi du nombre de [352]
 185 ceux qui, dans le dénuement, se trouvent sans ressources
 et ne savent faire autre chose que d'éviter la misère, le
 ridicule ou la bassesse, quand le sort ne les place pas
 lui-même au-dessus du besoin.

La* prospérité est plus difficile à soutenir que l'adver-
 190 sité, dit-on généralement. Mais c'est le contraire pour
 l'homme qui n'est pas soumis à des passions positives,
 qui aime à faire bien ce qu'il fait, qui a pour premier
 besoin celui de l'ordre, et qui considère plutôt l'ensemble
 des choses que leurs détails.

195 L'adversité convient à un homme ferme et un peu
 enthousiaste, dont l'âme s'attache à une vertu austère,
 et dont heureusement l'esprit n'en voit pas l'incertitude.
 Mais l'adversité est bien triste, bien décourageante pour
 celui qui n'y trouve rien à son usage, parce qu'il vou-
 200 drait faire bien, et que pour faire il faut pouvoir, parce
 qu'il voudrait être utile, et que le malheureux trouve
 peu d'occasions de l'être. N'étant pas soutenu par le
 noble fanatisme d'Épictète, il sait bien résister au
 malheur, mais mal à une vie malheureuse, dont il se
 205 rebute enfin, sentant qu'il y perd tout son être.

L'homme religieux, et surtout celui qui est certain
 d'un Dieu rémunérateur, a un grand avantage : il est bien
 facile de supporter le mal quand le mal est le plus grand
 bien que l'on puisse éprouver. J'avoue que je ne sau- [353]
 210 rais voir ce qu'il y a d'étonnant dans la vertu d'un homme

1. L'homme de bien est inébranlable dans sa vertu sévère ;
 l'homme à systèmes cherche souvent des vertus austères.

197. ne voit (*faute d'impression* ?) B.

qui lutte sous l'œil de son Dieu, et qui sacrifie des caprices d'une heure à une félicité sans borne et sans terme. Un homme tout-à-fait persuadé ne peut faire autrement à moins qu'il ne soit en délire. Il me paraît
 215 démontré que celui qui succombe à la vue de l'or, à la vue d'une belle femme ou des autres objets des passions terrestres, n'a pas la foi. Il est évident qu'il ne voit bien que la terre : s'il voyait avec la même certitude ce ciel et cet enfer qu'il se rappelle quelquefois, s'ils étaient là,
 220 comme les choses de la terre, présents dans sa pensée, il serait impossible qu'il succombât jamais. Où est le sujet qui, jouissant de sa raison, ne sera pas dans l'impuissance de contrevenir à l'ordre de son prince, s'il lui a dit : Vous voilà dans mon harem, au milieu de toutes mes
 225 femmes ; pendant cinq minutes n'approchez d'aucune : j'ai l'œil sur vous ; si vous êtes fidèle pendant ce peu de temps, tous ces plaisirs vous seront permis ensuite pendant trente années d'une prospérité constante ? Qui ne voit que cet homme, quelque ardent qu'on le suppose,
 230 n'a pas même besoin de force pour résister pendant un temps si court ? il n'a besoin que de croire à la parole de son prince. Assurément les tentations du chrétien ne sont pas plus fortes, et la vie de l'homme est bien moins devant l'éternité, que cinq minutes comparées à trente
 235 années : il y a l'infini de distance entre le bonheur promis au chrétien, et les plaisirs of | ferts au sujet dont je [354] parle ; enfin la parole du prince peut laisser quelque incertitude, celle de Dieu n'en peut laisser aucune. Si donc il n'est pas démontré que sur cent mille de ceux
 240 qu'on appelle vrais chrétiens, il y en a tout au plus un

212. bornes A B — 219. enfer dont il A — 224. mon sérail A B — 225. n'en approchez aucune A B.

qui ait presque la foi, il me l'est à moi que rien au monde ne peut être démontré.

Pour les conséquences de ceci, vous les trouverez très-simples ; et je veux revenir aux besoins que donne l'habitu-
 245 tude des fermentés. Il faut vous rassurer et achever de vous dire comment vous pouvez m'en croire, quoique je promette de me réformer précisément dans le temps que je me contiens le moins, et que je donne à l'habitude une force plus grande.

250 Il y a encore un aveu à vous faire auparavant, c'est que je commence à perdre enfin le sommeil. Quand le thé m'a trop fatigué, je n'y connais d'autre remède que le vin, je ne dors que par ce moyen, et voilà encore un excès : il faut bien en prendre autant qu'il se puisse sans
 255 que la tête en soit affectée visiblement. Je ne sais rien de plus ridicule qu'un homme qui prostitu[e] sa pensée devant des étrangers ; et dont on dit : Il a bu, en voyant ce qu'il fait, ce qu'il dit. Mais pour soi-même, rien n'est plus doux à la raison que de la déconcerter un peu
 260 quelquefois. Je prétends encore qu'un demi-désordre serait autant à sa place dans l'intimité, qu'un véritable excès devient honteux devant les hommes et avilissant dans le secret même. |

Plusieurs des vins de Lavaux que l'on recueille ici près, [355]
 265 entre Lausanne et Vevay, passent pour dangereux. Mais, quand je suis seul, je ne fais usage que du courtailloux : c'est un vin de Neufchâtel, que l'on estime autant que le petit bourgogne : Tissot le regarde comme aussi salubre.

270 Dès que je serai propriétaire, je ne manquerai point de moyens de passer les heures, et d'occuper aux soins

246. malgré que A — 254. excès : car il A B — 256. prostitué (*faute d'impression*) C.

d'arranger, de bâtir, d'approvisionner, cette activité intérieure dont les besoins ne me laissent aucun repos dans l'inaction. Pendant le temps que dureront ces
 275 embarras, je diminuerai graduellement l'usage du vin ; et quant au thé, j'en quitterai tout-à-fait l'habitude : je veux à l'avenir n'en prendre que rarement. Lorsque tout sera arrangé, et que je pourrai commencer à suivre la manière de vivre que depuis si long-temps j'aurais
 280 voulu prendre, je me trouverai ainsi préparé à m'y conformer sans éprouver les inconvéniens d'un changement trop subit et trop grand.

Pour les besoins de l'ennui, j'espère ne les plus connaître dès que je pourrai assujettir toutes mes habitudes
 285 à un plan général ; j'occuperai facilement les heures ; je mettrai à la place des désirs et des jouissances l'intérêt que l'on prend à faire ce qu'on a cru bon, et le plaisir de céder à ses propres lois.

Ce n'est pas que je me figure un bonheur qui ne m'est
 290 pas destiné, ou qui du moins est encore bien loin de moi. J'imagine seulement que je ne sentirai guère le poids du temps ; je pourrai prévenir l'ennui, ou bien [356] je ne m'ennuierai plus qu'à ma manière.

Je ne veux pas m'assujettir à une règle monastique. Je
 295 me réserverai des ressources pour les instans où le vide sera plus accablant, mais la plupart seront prises dans le mouvement et dans l'activité. Les autres ressources auront leurs limites assez étroites, et l'extraordinaire lui-même sera réglé. Jusqu'à ce que ma vie soit remplie,
 300 j'ai besoin d'une règle fixe. Autrement il me faudrait des excès sans autre terme que celui de mes forces, et encore

291. sentirais plus le A ; sentirais point le B — 292. temps, que je A
 B — 292-293. l'ennui ordinaire, et que je A B.

comment rempliraient-ils un vide sans bornes ? J'ai vu quelque part que l'homme qui sent n'a pas besoin de vin. Cela peut être vrai pour celui qui n'en a point l'habitude. Lorsque j'ai été quelques jours sobre et occupé, ma tête s'agite excessivement, le sommeil se perd. J'ai besoin d'un excès qui me tire de mon apathie inquiète, et qui dérange un peu cette raison divine dont la vérité gêne notre imagination, et ne remplit pas nos cœurs.

Il y a une chose qui me surprend. Je vois des gens qui paraissent boire uniquement pour le plaisir de la bouche, pour le goût, et prendre un verre de vin comme ils prendraient une bavarose. Cela n'est pas pourtant, mais ils le croient ; et si vous le leur demandez, ils seront même surpris de votre question.

Je vais m'interdire ces moyens de tromper les besoins du plaisir et l'inutilité des heures. Je ne sais pas si ce que je mettrai à la place ne sera pas moindre encore ; mais enfin je me dirai : Voici un ordre établi, il faut le suivre. Afin de le suivre constamment, j'aurai soin qu'il ne soit ni d'une exactitude scrupuleuse, ni d'une trop grande uniformité ; il se trouverait des prétextes, et même des motifs, de manquer à la règle, et si une fois on y manque, il n'y a plus de raison pour qu'on ne la secoue pas tout-à-fait.

Il est bon que ce qui plaît soit limité par une loi antérieure. Au moment où on l'éprouve, il en coûte de le soumettre à une règle qui le borne. Ceux mêmes qui en ont la force ont encore eu tort de n'avoir pas décidé, dans le temps propre à la réflexion, ce que la réflexion doit décider, et d'avoir attendu le moment où ses raisonnemens altèrent les affections agréables qu'ils sont forcés

316. vais donc A B — 320-321. soit pas d'une A B — 322. car il A B.

de combattre. En pensant aux raisons de ne pas jouir davantage, on réduit à bien peu de chose la jouissance
 335 qu'on se permet ; il est de la nature du plaisir qu'il soit possédé avec une sorte d'abandon et de plénitude. Il se dissipe lorsqu'on veut le borner autrement que par la nécessité ; et puisqu'il faut pourtant que la raison le borne, le seul moyen de concilier ces deux choses, qui
 340 sans cela seraient contraires, c'est d'imposer d'avance au plaisir la retenue d'une loi générale.

Quelque faible que soit une impression, le moment où elle agit sur nous est celui d'une sorte de passion. La chose actuelle est difficilement estimée | à sa juste valeur : [358]
 345 ainsi dans les objets de la vue, la proximité, la présence, agrandissent les dimensions. C'est avant les désirs qu'il faut se faire des principes contre eux. Dans le moment de la passion, le souvenir de cette règle n'est plus la voix importune de la froide réflexion, mais la loi de la
 350 nécessité, et cette loi n'attriste pas un homme sage.

Il est donc essentiel que la loi soit générale ; celle des cas particuliers est trop suspecte. Cependant abandonnons quelque chose aux circonstances : c'est une liberté que l'on conserve, parce qu'on n'a pu tout prévoir, et
 355 parce qu'il faut se soumettre à ses propres lois seulement de la même manière que notre nature nous a soumis à celles de la nécessité. Nos affections doivent avoir de l'indépendance, mais une indépendance contenue dans des limites qu'elle ne puisse passer. Elles sont semblables
 360 aux mouvemens du corps, qui n'ont point de grâce s'ils sont gênés, contraints et trop uniformes, mais qui manquent de décence comme d'utilité, s'ils sont brusques, irréguliers, ou involontaires.

C'est un excès dans l'ordre même que de prétendre
365 nuancer parfaitement, modérer, régler ses jouissances,
et les ménager avec la plus sévère économie, pour les
rendre durables et même perpétuelles. Cette régularité
absolue est trop rarement possible : le plaisir nous
séduit, il nous emporte, comme la tristesse nous retient
370 et nous enchaîne. Nous vivons au milieu des songes ; et
de tous nos | songes, l'ordre parfait pourrait bien être [359]
le moins naturel.

Ce que j'ai peine à me figurer, c'est comment on
cherche l'ivresse des boissons quand on a celle des
375 choses. N'est-ce pas le besoin d'être ému qui fait nos
passions ? Quand nous sommes agités par elles, que
pouvons-nous trouver dans le vin, si ce n'est un repos
qui suspende leur action immodérée ?

Apparemment l'homme chargé de grandes choses
380 cherche aussi dans le vin l'oubli, le calme, et non pas
l'énergie. C'est ainsi que le café, en s'agitant, rend
quelquefois le sommeil à ma tête fatiguée d'une autre
agitation. Ce n'est pas ordinairement le besoin des
impressions énergiques qui entraîne les âmes fortes aux
385 excès de vins ou de liqueurs. Une âme forte, occupée
de grandes choses, trouve dans leur habitude une activité
plus digne d'elle en les gouvernant selon l'ordre. Le vin
ne peut que la reposer. Autrement, pourquoi tant de
héros de l'histoire, pourquoi tant de gouvernans, pour-
390 quoi des *maîtres du monde* auraient-ils bu ? C'était chez
plusieurs peuples un honneur de boire beaucoup ; mais
des hommes extraordinaires ont fait de même dans des
temps où l'on ne mettait à cela aucune gloire. Je laisse
donc tous ceux que l'opinion entraîna et tous ceux des

395 gouvernans qui furent des hommes très-ordinaires. Il
reste quelques hommes forts et occupés de choses utiles ;
ceux-là n'ont pu chercher dans | le vin que le repos [360]
d'une tête surchargée de ces soins dont l'habitude
atténue l'importance, mais sans la détruire, puisqu'il n'y
400 a rien au-dessus.

LETTRE LXV.

Saint-Saphorin, 14 juillet, VIII.

Soyez assuré que votre manière de penser ne sera pas
combattue : si j'avais assez de faiblesse pour qu'il me fût
5 un jour nécessaire en ceci d'être ramené à la raison, je
retrouverais votre lettre. J'aurais d'autant plus de honte de
de moi que j'aurais bien changé, car maintenant je pense
absolument comme vous. Jusque là, si elle est inutile sous
ce rapport, elle ne m'en satisfait pas moins. Elle est pleine
10 de cette sollicitude de la vraie amitié qui fait redouter par-
dessus toutes choses, que l'homme en qui on a mis une
partie de soi-même se laisse aller à cesser d'être homme
de bien.

Non, je n'oublierai jamais que l'argent est un des plus
15 grands moyens de l'homme, et que c'est par son usage
qu'il se montre ce qu'il est. Le mieux possible nous est
rarement permis : je veux dire que les convenances sont
si opposées, qu'on ne peut presque jamais faire bien sous
tous les rapports. Je crois que c'en est une essentielle de
20 vivre avec une certaine décence, et d'établir dans sa mai-

son des habitudes commodes, une manière réglée. Mais, passé cela, l'on ne saurait excuser un | homme raison- [361]
nable d'employer à des superfluités ce qui permet de faire tant de choses meilleures.

25 Personne ne sait que je veux me fixer ici : cependant je fais faire à Lausanne et à Vevey quelques meubles et diverses autres choses. On a pensé apparemment que j'étais en état de sacrifier une somme un peu forte aux caprices d'un séjour momentané ; on aura cru que j'allais
30 prendre une maison pour passer l'été. Voilà comment on a trouvé que je faisais de la dépense, et comment j'ai obtenu beaucoup de respects, quoique j'eusse le malheur d'avoir la tête un peu dérangée.

Ceux qui ont à louer des maisons de quelque apparence
35 ne m'abordent pas comme un homme ordinaire ; et moi je suis tenté de rendre ces mêmes hommages à mes louis quand je songe que voilà déjà un heureux. Hantz me donne de l'espérance, si celui-là est satisfait sans que j'y aie pensé, d'autres le seront peut-être à présent que je puis
40 quelque chose. Le* dénuement, la gêne, l'incertitude lient les mains dans les choses mêmes que l'argent ne fait pas. On ne peut s'arranger en rien ; on ne peut avoir aucun projet suivi. On est au milieu d'hommes que la misère accable, on a quelque aisance extérieure, et cependant on
45 ne peut rien faire pour eux ; on ne peut même leur faire connaître cette impuissance, afin que du moins ils ne soient pas indignés. Où est celui qui songe à la fécondité de l'argent ? Les hommes le perdent comme ils dissipent leurs forces, leur santé, leurs ans. Il est si aisé | de l'en- [362]
50 tasser ou de le prodiguer, si difficile de l'employer bien !
Je sais un curé, près de Fribourg, qui est mal vêtu, qui

30. maison seulement pour A.

se nourrit mal, qui ne dépense pas un demi-batz sans nécessité ; mais il donne tout, et le donne avec intelligence. Un de ses paroissiens, je l'ai entendu, parlait de
 55 son avarice ; mais cette avarice est bien belle !

Quand on s'arrête à l'importance du temps et à celle de l'argent, on ne peut voir qu'avec peine la perte d'une minute ou celle d'un batz. Cependant le train des choses nous entraîne ; une convenance arbitraire emporte vingt
 60 louis, tandis qu'un malheureux n'a pu obtenir un écu. Le hasard nous donne ou nous ôte beaucoup plus qu'il ne faudrait pour consoler l'infortuné. Un autre hasard condamne à l'inaction celui dont le génie aurait conservé l'état. Un boulet brise cette tête que l'on croyait destinée
 65 aux grandes choses, et que trente ans de soins avaient préparée. Dans cette incertitude, sous la loi de la nécessité, que deviennent nos calculs et l'exactitude des détails ?

Sans cette incertitude, on ne voudrait pas avoir des mouchoirs de batiste ; ceux de toile serviraient aussi bien,
 70 et l'on pourrait en donner à ce pauvre homme de journée qui se prive de tabac quand on l'emploie dans l'intérieur d'une maison, parce qu'il n'a pas de mouchoir dont il ose se servir *devant le monde*.

Ce serait une vie heureuse que celle qu'on passe | rait [363]
 75 comme ce curé respectable. Si j'étais pasteur de village, je voudrais me hâter de faire ainsi, avant qu'une grande habitude me rendit nécessaire l'usage de ce qui compose une vie aisée. Mais il faut être célibataire, être seul, être indépendant de l'opinion ; sans quoi l'on peut perdre dans
 80 trop d'exactitude les occasions de sortir des bornes d'une utilité si restreinte. S'arranger de cette manière, c'est trop limiter son sort ; mais aussi, sortez de là, et vous voilà

comme assujetti à tous ces besoins convenus dont il est difficile de marquer le terme, et qui entraînent si loin de
 85 l'ordre réel, qu'on voit des gens ayant cent mille livres de revenu, craindre une dépense de vingt francs.

On ne s'arrête pas assez à ce qu'éprouve une femme qui se traîne sur une route avec son enfant, qui manque de pain pour elle et pour lui-même, et qui enfin trouve
 90 ou reçoit une pièce de six sous. Alors elle entre avec confiance dans une maison où elle aura de la paille pour tous deux ; avant de se coucher, elle lui fait une panade, et dès qu'il dort, elle s'endort contente, laissant à la Providence les besoins du lendemain.

95 Que* de maux à prévenir, à réparer ! que de consolations à donner ! que de plaisirs à faire, qui sont là en quelque sorte, dans une bourse d'or, comme des germes cachés et oubliés, et qui n'attendent pour produire des fruits admirables que l'industrie d'un bon cœur ! Toute
 100 une campagne est misérable et avilie : les besoins, l'inquiétude, le désor | dre ont flétri tous les cœurs ; tous [364] souffrent et s'irritent. L'humeur, les divisions, les maladies, la mauvaise nourriture, l'éducation brutale, les habitudes malheureuses, tout peut être changé. L'union,
 105 l'ordre, la paix, la confiance peuvent être ramenés ; et l'espérance elle-même, et les mœurs heureuses ! Fécondité de l'argent !

Celui qui a pris un état, celui dont la vie peut être réglée, dont le revenu est toujours le même, qui est con-
 110 tenu dans cela, est borné là, comme un homme l'est par les lois de sa nature ; l'héritier d'un petit patrimoine, un ministre de campagne, un rentier tranquille peuvent calculer ce qu'ils ont, fixer leur dépense annuelle, réduire

101. désord- (*faute d'impression*) C — 110. et borné (*faute d'impression*) A B.

leurs besoins personnels aux besoins absolus, et compter
 115 alors tous les sous qui leur restent comme des jouissances
 qui ne périront point. Il ne doit pas sortir de leurs mains
 une seule monnaie qui ne ramène la joie ou le repos dans
 le cœur d'un malheureux.

J'entre avec affection dans cette cuisine patriarcale, sous
 120 un toit simple, dans l'angle de la vallée. J'y vois des
 légumes que l'on apprête avec un peu de lait, parce qu'ils
 sont moins coûteux ainsi qu'avec le beurre. On y fait une
 soupe avec des herbes, parce que le bouillon gras a été
 porté à une demi-lieue de là chez un malade. Les plus
 125 beaux fruits se vendent à la ville, et le produit sert à dis-
 tribuer à chacune des femmes les moins aisées de l'endroit
 quelques bichets de farine de | mais qu'on ne leur donne [365
 pas comme une aumône, mais dont on leur montre à faire
des gaudes et des galettes. Pour les fruits salubres et qui
 130 ne sont pas d'un grand prix, tels que les cerises, les gro-
 seilles, le raisin commun, on les consomme avec autant
 de plaisir que ces belles poires ou ces pêches qui ne rafraî-
 chiraient pas mieux, et dont on a tiré un bien meilleur
 parti.

135 Dans la maison tout est propre, mais d'une simplicité
 rigoureuse. Si l'avarice ou la misère avaient fait cette loi,
 ce serait triste à voir, mais c'est l'économie de la bienfai-
 sance. Ses privations raisonnées, sa sévérité volontaire,
 sont plus douces que toutes les recherches et l'abondance
 140 d'une vie voluptueuse ; celles-ci deviennent des besoins
 dont on ne supporterait pas d'être privé, mais auxquels on
 ne trouve point de plaisir ; les premières donnent des
 jouissances toujours répétées, et qui nous laissent notre
 indépendance. Des étoffes de ménage fortes et peu salis-

145 santes composent presque tout l'habillement des enfans
et du père. Sa femme ne porte que des robes blanches de
toile de coton ; et tous les ans, on trouve des prétextes
pour répartir plus de deux cents aunes de toile entre ceux
qui sans cela auraient à peine des chemises. Il n'y a d'autre
150 porcelaine que deux tasses du Japon, qui servaient jadis
dans la maison paternelle ; tout le reste est d'un bois
très-dur, agréable à l'œil, et que l'on maintient dans une
grande propreté. Il se casse difficilement, et on le renou-
velle à peu de frais ; en | sorte que l'on n'a pas besoin de [366]
155 craindre ou de gronder, et qu'on a de l'ordre sans humeur,
de l'activité sans inquiétude. On n'a pas de domestiques :
comme les soins du ménage sont peu considérables et
bien réglés, on se sert soi-même afin d'être libre. De plus,
on n'aime ni à surveiller ni à perdre : on se trouve plus
160 heureux avec plus de peine, et plus de confiance. Seule-
ment, une femme qui mendiait auparavant vient tous les
jours pendant une heure, elle fait l'ouvrage le moins
propre, et elle emporte chaque fois le salaire convenu.
Avec cette manière d'être, on connaît au juste ce qu'on
165 dépense. Là on sait le prix d'un œuf, et l'on sait aussi
donner sans aucun regret un sac de blé au débiteur pauvre
poursuivi par un riche créancier.

Il importe à l'ordre même qu'on le suive sans répu-
gnance. Les besoins positifs sont faciles à contenir, par
170 l'habitude, dans les bornes du simple nécessaire ; mais
les besoins de l'ennui n'auraient point de bornes, et mène-
raient d'ailleurs aux besoins d'opinion, illimités comme
eux. On a tout prévu pour ne laisser aucun dégoût inter-
rompre l'accord de l'ensemble. On ne fait pas usage des

175 stimulans, ils rendent nos sensations trop irrégulières : ils
donnent à la fois l'avidité et l'abattement. Le vin et le
café sont interdits. Le thé seul est admis, mais aucun pré-
texte ne peut en rendre l'usage fréquent ; on en prend
régulièrement une fois tous les cinq jours. Aucune fête
180 ne vient troubler l'imagination par ses plaisirs espé- [367]
rés, par son indifférence imprévue ou affectée, par les
dégoûts et l'ennui qui succèdent également aux désirs
trompés et aux désirs satisfaits. Tous les jours sont à peu
près semblables, afin que tous soient heureux. Quand les
185 uns sont pour le plaisir et les autres pour le travail,
l'homme qui n'est pas contraint par une nécessité absolue
devient bientôt mécontent de tous et curieux d'essayer
une autre manière de vivre. Il faut à l'incertitude de nos
cœurs, ou l'uniformité pour la fixer, ou une variété per-
190 pétuelle qui la suspende et la séduise toujours. Avec les
amusemens s'introduiraient les dépenses ; et l'on perdrait
à s'ennuyer dans les plaisirs les moyens d'être contents et
aimés au milieu d'une bourgade contente. Cependant il
ne faut pas que toutes les heures de la vie soient insipides
195 et sans joie. On se fait à l'uniformité de l'ennui ; mais le
caractère en est altéré : l'humeur devient difficile ou cha-
grine, et au milieu de la paix des choses, on n'a plus la
paix de l'âme et le calme du bonheur. Cet homme de bien
l'a senti. Il a voulu que les services qu'il rend, que l'ordre
200 qu'il a établi donnassent à sa famille la félicité d'une vie
simple, et non pas l'amertume des privations et de la
misère. Chaque jour a pour les enfans un moment de fête
tel qu'on peut en avoir chaque jour. Il ne finit jamais
sans qu'ils se soient réjouis, sans que leurs parens aient
205 eu le plaisir des pères, celui de voir leurs enfans devenir

178. peut rendre son usage A B — 196-197. et chagrine ; au milieu A B.

toujours meilleurs en restant | toujours aussi contens. Le [368]
 repas du soir se fait de bonne heure ; il est composé de
 choses simples, mais qu'ils aiment, et que souvent on
 leur laisse disposer eux-mêmes. Après le souper, les jeux
 210 en commun chez soi, ou chez des voisins honnêtes, les
 courses, la promenade, la gaieté nécessaire à leur âge, et
 si bonne à tout âge, ne leur manquent jamais. Tant le
 maître de la maison est convaincu que le bonheur attache
 aux vertus, comme les vertus disposent au bonheur.

215 Voilà comme il faudrait vivre ; voilà comme j'aimerais
 à faire, surtout si j'avais un revenu considérable.
 Mais vous savez quelle chimère je nourris dans ma pen-
 sée. Je n'y crois pas, et pourtant je ne saurais m'y refu-
 ser. Le sort, qui ne m'a donné ni femme, ni enfans, ni
 220 patrie ; je ne sais quelle inquiétude qui m'a isolé, qui m'a
 toujours empêché de prendre un rôle sur la scène du monde,
 ainsi que font les autres hommes ; ma destinée enfin,
 semble me retenir, elle me laisse dans l'attente, et ne me
 permet pas d'en sortir : elle ne dispose point de moi,
 225 mais elle m'empêche d'en disposer moi-même. Il semble
 qu'il y ait une force qui me retienne et me prépare en
 secret, que mon existence ait une fin terrestre encore
 inconnue, et que je sois réservé pour une chose que je ne
 saurais soupçonner. C'est une illusion peut-être ; cepen-
 230 dant je ne puis volontairement détruire ce que je crois
 pressentir, ce que le temps peut me réserver en effet.

A la vérité, je pourrais m'arranger ici à peu | près de [369]
 la manière dont je parle ; j'aurais un objet insuffisant, mais
 du moins certain ; et voyant à quoi je dois m'attacher,
 235 je m'efforcerais d'occuper à ces soins journaliers l'inquié-

211. nécessaire à leur jeunesse A B — 225. d'en disposer de moi-même (*faute d'impression* ?) B — 231. réserver. (*alinéa*) A la vérité A B.

tude qui me presse. En faisant dans un cercle étroit le bien de quelques hommes, je parviendrais à oublier combien je suis inutile aux hommes. Peut-être même prendrais-je ce parti, si je ne me trouvais pas dans un isolement qui ne m'y offrirait point de douceur intérieure ; si j'avais un enfant que je formerais, que je suivrais dans les détails ; si j'avais une femme qui aimât les soins du ménage bien conduit, à qui il fût naturel d'entrer dans mes vues, qui pût trouver des plaisirs dans l'intimité domestique et jouir comme moi de toutes ces choses qui n'ont de prix que celui d'une simplicité volontaire.

Bientôt il me suffirait de suivre l'ordre dans les choses de la vie privée. Le vallon ignoré serait pour moi la seule terre humaine. On n'y souffrirait plus, et je deviendrais content. Puisque dans quelques années je serai un peu de poussière que les vers auront abandonnée, j'en viendrais à ce point de regarder comme un monument assez grand la fontaine dont j'aurais amené les eaux intarissables, et ce serait assez, pour l'emploi de mes jours, que dix familles trouvassent mon existence utile.

Dans une terre convenable, je jouirais plus de cette simplicité des montagnes, que je ne jouirais dans une grande ville de toutes les habitudes de l'opulence. Mon parquet serait un plancher de sapin ; au lieu de boiseries vernies, j'aurais des murs de sapin ; mes meubles ne seraient point d'acajou, ils seraient de chêne ou de sapin. Je me plainrais à voir arranger les châtaignes sous la cendre, au foyer de la cuisine, comme j'aime à être assis sur un meuble élégant à vingt pieds de distance d'un feu de salon, à la lumière de quarante bougies.

Mais je suis seul ; et, outre cette raison, j'en ai d'autres

encore de faire différemment. Si je savais qui partagera ma manière de vivre, je saurais selon quels besoins et quels goûts il faut que je la dispose. Si je pouvais être assez
 270 utile dans ma vie domestique, je verrais à borner là toute considération de l'avenir ; mais, dans l'ignorance où je suis de ceux avec qui je vivrai et de ce que je deviendrai moi-même, je ne veux point rompre des rapports qui peuvent devenir nécessaires, et je ne puis adopter des
 275 habitudes trop particulières. Je vais donc m'arranger selon les lieux, mais d'une manière qui n'écarte de moi personne de ceux dont on peut dire : C'est un des nôtres.

Je ne possède pas un bien considérable ; et ce n'est point d'ailleurs dans un vallon des Alpes que j'irais introduire un luxe déplacé. Ces lieux-là permettent la simplicité que j'aime. Ce n'est pas que les excès y soient ignorés, non plus que les besoins d'opinion. L'on ne peut pas dire précisément que le pays soit simple, mais il convient à la simpli | cité. L'aisance y semble plus douce qu'ail-
 285 leurs, et le luxe moins séduisant. Beaucoup de choses [371] naturelles n'y sont pas encore ridicules. Il n'y faut pas aller vivre, si on est réduit à très-peu ; mais si on a seulement assez, on y sera mieux qu'ailleurs.

Je vais donc m'y arranger comme si j'étais à peu près
 290 sûr d'y passer ma vie entière. J'y vais établir en tout la manière de vivre que les circonstances m'indiquent. Après que je me serai pourvu des choses nécessaires, il ne me restera pas plus de huit mille livres d'un revenu clair ; mais ce sera suffisant, et j'y serai moins gêné avec cela
 295 qu'avec le double dans une campagne ordinaire, ou le quadruple dans une grande ville.

274. puis non plus adopter A.
 Obermann, II.

LETTRE LXVI.

19 juillet, VIII.

Quand on n'aime pas à changer de domestiques, on doit être satisfait d'en avoir un dont l'opinion permette
 5 de faire à peu près ce qu'on veut. Le mien s'arrange bon-
 nement de ce qui me convient. Si son maître est mal
 nourri, il se contente de l'être un peu mieux que lui ; si,
 dans des lieux où il n'existe point de lits, je passe la nuit
 tout habillé sur le foin, il s'y place de même, sans me
 10 faire valoir trop cette condescendance. Je n'en abuse point,
 et | je viens de faire monter ici un matelas pour lui. [372]

Au reste, j'aime à avoir quelqu'un qui, rigoureusement
 parlant, n'ait pas besoin de moi. Les gens qui ne peuvent
 rien par eux-mêmes et qui sont réduits, naturellement et
 15 par inaptitude, à devoir tout à autrui, sont trop difficiles.
 N'ayant jamais rien acquis par leurs propres moyens, ils
 n'ont pas eu l'occasion de connaître la valeur des choses
 et de se soumettre à des privations volontaires ; en sorte
 que toutes leur sont odieuses. Ils ne distinguent point de
 20 la misère une économie raisonnable, ni de la lésinerie une
 gêne momentanée, que les circonstances prescrivent, et
 leurs prétentions ont d'autant moins de bornes, que sans
 vous ils ne pourraient prétendre à rien. Laissez-les à eux-
 mêmes, ils auront à peine du pain de seigle. Prenez-les
 25 chez vous, ils dédaignent les légumes, la viande de bou-
 cherie est bien commune, et leur santé ne saurait s'ac-
 commodier de l'eau.

4-5. permette à peu près de faire ce A B — 10. faire trop valoir tant de condescendance A ; faire valoir trop de condescendance (*correction incomplètement faite ?*) B — 17. point eu l'occasion A B.

Je suis enfin chez moi, et cela dans les Alpes. Il n'y a pas bien des années que c'eût été pour moi un grand
30 bonheur ; maintenant j'y trouve le plaisir d'être occupé. J'ai des ouvriers de la Gruyère pour bâtir ma maison de bois, et pour y faire des poêles à la manière du pays. J'ai commencé par faire élever un grand toit couvert d'*anscelles*, qui joindra la grange et la maison, et sous lequel seront
35 le bûcher, la fontaine, etc. C'est maintenant l'atelier général, et on y a pratiqué à la hâte quelques cases où l'on passe la nuit, pendant que la beauté de la | saison le per- [373] met. De cette manière, les ouvriers ne sont point dérangés, l'ouvrage avancera beaucoup plus. Ils font aussi leur
40 cuisine en commun, et me voilà à la tête d'un petit état très-laborieux et bien uni. Hantz, mon premier ministre, daigne quelquefois manger avec eux. Je suis parvenu à lui faire comprendre que, quoiqu'il eût l'intendance de mes bâtimens, s'il voulait se faire aimer de mon peuple,
45 il ferait bien de ne point mépriser des hommes de condition libre, des paysans, des ouvriers à qui peut-être la philosophie du siècle donnerait l'impudence de l'appeler valet.

Si vous trouvez un moment, envoyez-moi vos idées
50 sur tous les détails auxquels vous penserez, afin qu'en disposant les choses pour long-temps, et peut-être pour la vie, je ne fasse rien qu'il faille ensuite changer.

Adressez à Imenstrøm, par Vevay.

45. hommes condition (*faute d'impression*) B.

LETTRE LXVII.

Imenstròm, 21 juillet, VIII.

Ma chartreuse n'est éclairée par l'aurore en aucune saison, et ce n'est presque que dans l'hiver qu'elle voit
 5 le coucher du soleil. Vers le solstice d'été, on ne le voit pas le soir, et on ne l'aperçoit le matin que trois heures après le moment où il a passé l'horizon. Il sort alors entre les tiges droites des sa | pins, près d'un sommet nu, [374] qu'il éclaire plus haut que lui dans les cieux ; il paraît
 10 porté sur l'eau du torrent, au-dessus de sa chute ; ses rayons divergent avec le plus grand éclat à travers le bois noir ; le disque lumineux repose sur la montagne boisée et sauvage dont la pente reste encore dans l'ombre ; c'est l'œil étincelant d'un colosse ténébreux.

15 Mais c'est aux approches de l'équinoxe que les soirées seront admirables et vraiment dignes d'une tête plus jeune. La gorge d'Imenstròm s'abaisse et s'ouvre vers le couchant d'hiver : la pente méridionale sera dans l'ombre ; celle que j'occupe et qui regarde le midi, toute éclairée
 20 de la splendeur du couchant, verra le soleil s'éteindre dans le lac immense embrasé de ses feux. Et ma vallée profonde sera comme un asile d'une douce température, entre la plaine ardente fatiguée de lumière, et la froide neige des cimes qui la ferment à l'orient.

25 J'ai soixante-dix arpens de prés plus ou moins bons ; vingt de bois assez beaux, et à peu près trente-cinq dont la surface est toute en rocs, en fondrières trop humides,

4. et ce n'est que A B — 6. pas se coucher, et on A B — 18. sa pente A B — 19. tout éclairée B.

ou toujours dans l'ombre, et en bois ou très-faibles, ou à peu près inaccessibles. Ceci ne donnera presque aucun
30 produit ; c'est un espace stérile, dont on ne tire d'autre avantage que le plaisir de l'enfermer chez soi et de pouvoir, si l'on veut, le disposer pour l'agrément.

Ce qui me plaît dans cette propriété, outre la situation, c'est que toutes les parties en sont contiguës et peuvent
35 être réunies par une clôture com | mune ; de plus, elle ne [375] contient ni champs, ni vignes. La vigne y pourrait réussir d'après l'exposition ; il y en avait même autrefois : on a mis des châtaigniers à la place, et je les préfère de beaucoup.

40 Le froment y réussit mal ; le seigle y serait très-beau, dit-on, mais il ne me servirait que comme moyen d'échange : les fromages peuvent le faire plus commodément. Je veux simplifier tous les travaux et les soins de la maison, afin d'avoir de l'ordre et peu d'embarras.

45 Je ne veux point de vignes, parce qu'elles exigent un travail pénible, et que j'aime voir l'homme occupé, mais non surchargé ; parce que leur produit est trop incertain, trop irrégulier, et que j'aime à savoir ce que j'ai, ce que je puis. Je n'aime point les champs, parce que le travail
50 qu'ils demandent est trop inégal, parce qu'une grêle, et ici les gelées du mois de mai, peuvent trop facilement enlever leur récolte ; parce que leur aspect est presque continuellement ou désagréable, ou du moins fort indifférent pour moi.

55 De l'herbe, du bois et du fruit, voilà tout ce que je veux, surtout dans ce pays-ci. Malheureusement le fruit manque à Imenström. C'est un grand inconvénient ; il faut attendre beaucoup pour jouir des arbres que l'on plante, et moi qui aime à être en sécurité pour l'avenir,

60 mais qui ne compte que sur le présent, je n'aime pas
attendre. Comme il n'y avait point ici de maison, on n'y
a mis aucun arbre | fruitier, à l'exception des châtaigniers [376]
et de quelques pruniers très-vieux, qui apparemment
appartiennent au temps où il y avait de la vigne et sans
65 doute des habitations ; car ceci paraît avoir été partagé
entre divers propriétaires. Depuis la réunion de ces diffé-
rentes possessions, ce n'était plus qu'un pâturage où les
vaches s'arrêtaient lorsqu'elles commençaient à monter
au printemps et lorsqu'elles redescendaient pour l'hiver.
70 Cet automne et le printemps prochain, je planterai
beaucoup de pommiers et de merisiers, quelques poiriers
et quelques pruniers. Pour les autres fruits, qui vien-
draient difficilement ici, je préfère m'en passer. Quand
on a dans un lieu ce qu'il peut naturellement produire,
75 je trouve que l'on est assez bien. Les soins que l'on se
donnerait pour y avoir ce que le climat n'accorde qu'avec
peine, coûteraient plus que la chose ne vaudrait.

Par une raison semblable, je ne prétendrai pas avoir
chez moi toutes les choses qui me seront nécessaires ou
80 dont je ferai usage. Il en est beaucoup qu'il vaut mieux
se procurer par échange. Je ne désapprouve point que,
dans un grand domaine, on fasse tout chez soi, sa toile,
son pain, son vin ; qu'on ait dans sa basse-cour porcs,
dindes, paons, pintades, lapins, et tout ce qui peut, étant
85 bien administré, donner quelque avantage. Mais j'ai vu
avec surprise ces ménages mesquins et embarrassés, où,
pour une économie toujours incertaine et souvent oné-
reuse, on se donnait cent sollicitudes, | cent causes d'hu- [377]
meur, cent occasions de pertes. Les opérations rurales
90 sont toutes utiles ; mais la plupart ne le sont que lorsqu'on

a les moyens de les faire un peu en grand. Autrement, il vaut mieux se borner à son affaire et la bien conduire. En simplifiant, on rend l'ordre plus facile, l'esprit moins inquiet, les subalternes plus fidèles, et la vie domestique
95 bien plus douce.

Si je pouvais faire faire annuellement cent pièces de toile, je verrais peut-être à me donner chez moi cet embarras : mais irai-je, pour quelques aunes, semer du chanvre et du lin, avoir soin de le faire tirer, de le faire
100 rouir, de le faire tiller, avoir des fileuses, envoyer je ne sais où faire la toile, et encore ailleurs la blanchir ? Quand tout serait bien calculé, quand j'aurais évalué les pertes, les infidélités, l'ouvrage mal fait, les frais indirects, je suis persuadé que je trouverais ma toile très-
105 chère. Au lieu que, sans tout ce soin, je la choisis comme je veux. Je ne la paie que ce qu'elle vaut réellement, parce que j'en achète une quantité à la fois, et que je la prends dans un magasin. D'ailleurs, je ne change de marchands, comme d'ouvriers ou de domestiques, que
110 quand il m'est impossible de faire autrement : cela, quoi que l'on dise, arrive rarement, quand on choisit avec l'intention de ne pas changer, et que l'on fait de son côté ce qui est juste pour les satisfaire soi-même.

LETTRE LXVIII.

[378]

Im., 23 juillet, VIII

J'ai fait à peu près les mêmes réflexions que vous sur mon nouveau séjour. Je trouve, il est vrai, qu'un froid

5 médiocre est naturellement aussi incommode qu'une cha-
 leur très-grande. Je hais les vents de nord et la neige ; de
 tout temps mes idées se sont portées vers les beaux cli-
 mats qui n'ont point d'hivers, et autrefois il me semblait
 pour ainsi dire chimérique que l'on vécût à Archangel, à
 10 Jeniseick. J'ai peine à sentir que les travaux du commerce
 et des arts puissent se faire sur une terre perdue vers le
 pôle, où, pendant une si longue saison, les liquides sont
 solides, la terre pétrifiée, et l'air extérieur mortel. C'est
 le Nord qui me paraît inhabitable ; quant à la Torride,
 15 je ne vois pas de même pourquoi les anciens l'ont crue
 telle. Ses sables sont arides sans doute ; mais on sent
 d'abord que les contrées bien arrosées doivent y convenir
 beaucoup à l'homme, en lui donnant peu de besoins, et
 en subvenant, par les produits d'une végétation forte et
 20 perpétuelle, au seul besoin absolu qu'il y éprouve. La
 neige a, dit-on, ses avantages : cela est certain ; elle fer-
 tilise des terres peu fécondes, mais j'aimerais mieux les
 terres naturellement fertiles, ou fertilisées par d'autres
 moyens. Elle a ses beautés : cela doit être, car l'on en
 25 découvre toujours dans les choses, en les | considérant [379]
 sous tous leurs aspects ; mais les beautés de la neige sont
 les dernières que je découvrirai.

Mais maintenant que la vie indépendante n'est qu'un
 songe oublié ; maintenant que peut-être je ne chercherais
 30 autre chose que de rester immobile, si la faim, le froid ou
 l'ennui ne me forçaient de me remuer, je commence à
 juger des climats par réflexion plus que par sentiment.
 Pour passer le temps comme je puis dans ma chambre,
 autant vaut le ciel glacé des Samoïèdes que le doux ciel

5. plus incommode A B — 6. et les neiges A B — 7. ces beaux
 A B — 27. découvrirais B — 29. que je ne chercherais A B.

35 de l'Ionie. Ce que je craindrais le plus, ce serait peut-être
le beau temps perpétuel de ces contrées ardentes, où le
vieillard n'a pas vu pleuvoir dix fois. Je trouve les beaux
jours bien commodes ; mais malgré le froid, les brumes,
la tristesse, je supporte mieux l'ennui des mauvais temps
40 que celui des beaux jours.

Je ne dors plus comme autrefois. L'inquiétude des
nuits, le désir du repos me font songer à tant d'insectes
qui tourmentent l'homme dans les pays chauds, et dans
les étés de plusieurs pays du Nord. Les déserts ne sont
45 plus à moi ; les besoins de convention me deviennent
naturels. Que m'importe l'indépendance de l'homme ? Il
me faut de l'argent ; et avec de l'argent, je puis être bien
à Pétersbourg comme à Naples. Dans le Nord, l'homme
est assujéti par les besoins et les obstacles ; dans le Midi,
50 il est asservi par l'indolence et la volupté. Dans le Nord,
le malheureux n'a pas | d'asile ; il est nu, il a froid, il a [380]
faim, et la nature serait pour lui aussi terrible que l'au-
mône et les cachots. Sous l'équateur, il a les forêts, et la
nature lui suffit quand l'homme n'y est pas. Là il trouve
55 des asiles contre la misère et l'oppression ; mais moi, lié
par mes habitudes et ma destinée, je ne dois pas aller si
loin. Je cherche une cellule commode, où je puisse respi-
rer, dormir, me chauffer, me promener en long et en
large, et compter ma dépense. C'est donc beaucoup si je
60 la bâtis près d'un rocher suspendu et menaçant, près
d'une eau bruyante, qui me rappellent de temps à autre
que j'eusse pu faire autre chose.

Cependant j'ai pensé à Lugano. Je voulais l'aller voir ;
j'y ai renoncé. C'est un climat facile : on n'y a pas à
65 souffrir l'ardeur des plaines d'Italie, ni les brusques alter-

natives et la froide intempérie des Alpes ; la neige y tombe rarement, et n'y reste pas. On y a, dit-on, des oliviers, et les sites y sont beaux ; mais c'est un coin bien reculé. Je craignais encore plus la manière italienne ; et quand, 70 après cela, j'ai songé aux maisons de pierres, je n'ai pas pris la peine d'y aller. Ce n'est plus être en Suisse. J'aimerais bien mieux Chessel, et j'y devrais être, mais il paraît que je ne le puis. J'ai été conduit ici par une force qui n'est peut-être que l'effet de mes premières idées sur 75 la Suisse, mais qui me semble être autre chose. Lugano a un lac, mais un lac n'eût pas suffi pour que je vous quittasse.

Cette partie de la Suisse où je me fixe est devenue | comme ma patrie, ou comme un pays où j'aurais passé [381
80 des années heureuses dans les premiers temps de la vie. J'y suis avec indifférence, et c'est une grande preuve de mon malheur ; mais je crois que je serais mal partout ailleurs. Ce beau bassin de la partie orientale du Léman, si vaste, si romantique, si bien environné ; ces maisons 85 de bois, ces chalets, ces vaches qui vont et reviennent avec leurs cloches des montagnes ; les facilités des plaines et la proximité des hautes cimes ; une sorte d'habitude anglaise, française et suisse à la fois ; un langage que j'entends, un autre qui est le mien, un autre plus rare 90 que je ne comprends pas ; une variété tranquille que tout cela donne ; une certaine union peu connue des catholiques ; la douceur d'une terre qui voit le couchant, mais un couchant éloigné du Nord ; cette longue plaine d'eau courbée, prolongée, indéfinie, dont les vapeurs lointaines 95 s'élèvent sous le soleil de midi, s'allument et s'embrasent

83. partie occidentale A B — 87. des Hautes-Alpes (*faute d'impression pour hautes Alpes*) A B — 92. la douce mélodie d'une A B.

aux feux du soir, et dont la nuit laisse entendre les vagues qui se forment, qui viennent, qui grossissent et s'étendent pour se perdre sur la rive où l'on repose : cet ensemble entretient l'homme dans une situation qu'il ne trouve pas
 100 ailleurs. Je n'en jouis guère, et j'aurais peine à m'en passer. Dans d'autres lieux, je serais étranger ; je pourrais attendre un site plus heureux, et quand je veux reprocher aux choses l'impuissance et le néant où je vis, je saurais de quelle chose me plaindre : mais ici je ne puis l'attribuer qu'à des désirs | vagues, à des besoins trompeurs. Il [382]
 105 faut donc que je cherche en moi les ressources qui y sont peut-être sans que je les connaisse ; et si mon impatience est sans remède, mon incertitude sera du moins finie.

Je dois avouer que j'aime à posséder, même sans jouir :
 110 soit que la vanité des choses, ne me laissant plus d'espoir, m'inspire une tristesse convenable à l'habitude de ma pensée ; soit que, n'ayant pas d'autres jouissances à attendre, je trouve de la douceur à une amertume qui ne fait pas précisément souffrir, et qui laisse l'âme découragée dans le repos d'une mollesse douloureuse. Tant d'indifférence pour des choses séduisantes par elles-mêmes, et autrefois désirées, triste témoignage de l'insatiable avidité de nos cœurs, flatte encore leur inquiétude ; elle paraît à leur ambition ingénieuse une marque de notre
 115 supériorité sur ce que les hommes cherchent, et sur toutes les choses que la nature nous avait données, comme assez grandes pour l'homme.

Je voudrais connaître la terre entière. Je voudrais non pas la voir, mais l'avoir vue : la vie est trop courte pour
 125 que je surmonte ma paresse naturelle. Moi qui crains le moindre voyage, et même quelquefois un simple dépla-

cement, irais-je me mettre à courir le monde, afin d'obtenir, si par hasard j'en revenais, le rare avantage de savoir, deux ou trois ans avant ma fin, des choses qui ne
 130 me serviraient pas ! |

Que celui-là voyage, qui compte sur ses moyens, qui [383
 préfère des sensations nouvelles, qui attend de ce qu'il ne connaît pas des succès ou des plaisirs, et pour qui voyager c'est vivre. Je ne suis ni homme de guerre, ni
 135 commerçant, ni curieux, ni savant, ni homme à système ; je suis mauvais observateur des choses usuelles, et je ne rapporterai du bout du monde rien d'utile à mon pays. Je voudrais avoir vu, et être rentré dans ma chartreuse avec la certitude de n'en jamais sortir : je ne suis plus
 140 propre qu'à finir en paix. Vous vous rappelez sans doute, qu'un jour, tandis que nous parlions de la manière dont on passe le temps sur les vaisseaux avec la pipe, le punch et les cartes ; vous vous rappelez que moi, qui hais les cartes, qui ne fume point et qui bois peu, je ne vous fis
 145 d'autre réponse que de mettre mes pantouffles, de vous entraîner dans la pièce du déjeuner, de fermer vite la fenêtre, et de me mettre à me promener avec vous à petits pas, sur le tapis, auprès du guéridon où fumait la bouilloire. Et vous me parlez encore de voyages ! Je
 150 vous le répète, je ne suis plus propre qu'à finir en paix, en conduisant ma maison dans la médiocrité, la simplicité, l'aisance, afin d'y voir des amis contents. De quelle autre chose irais-je m'inquiéter ? et pourquoi passer ma vie à la préparer ? Encore quelques étés et quelques
 155 hivers, et votre ami, le grand voyageur, sera un peu de cendre humaine. Vous lui rappelez qu'il doit être utile,

140. rappellerez (*faute d'impression, car plus bas on lit rappelez*) A.

c'est bien son espoir : il fournira à la | terre quelques [384]
onces d'humus ; autant vaut-il que ce soit en Europe.

Si je pouvais d'autres choses, je m'y livrerais ; je les
160 regarderai comme un devoir, et cela me ranimerait un
peu : mais pour moi, je ne veux rien faire. Si je parviens
à n'être pas seul dans ma maison de bois, si je parviens à
ce que tous y soient à peu près heureux, on dira que je
suis un homme utile ; je n'en croirai rien. Ce n'est pas
165 être utile que de faire, avec de l'argent, ce que l'argent
peut faire partout, et d'améliorer le sort de deux ou trois
personnes, quand il y a des hommes qui perdent ou qui
sauvent des milliers d'hommes. Mais enfin je serai content
en voyant que l'on est content. Dans ma chambre bien
170 close, j'oublierai tout le reste : je deviendrai étroit
comme ma destinée, et peut-être je parviendrai à croire
que ma vallée est une partie essentielle du monde.

A quoi me servirait donc d'avoir vu le globe, et pour-
quoi le désirerais-je ? Il faut que je cherche à vous le dire,
175 afin de le savoir moi-même. D'abord vous pensez bien
que le regret de ne l'avoir pas vu m'affecte assez peu. Si
j'avais mille ans à vivre, je partirais demain. Comme il
en est autrement, les relations des Cook, des Norden, des
Pallas, m'ont dit sur les autres contrées ce que j'ai besoin
180 d'en savoir. Mais si je les avais vues, je comparerais une
sensation avec une autre sensation du même ordre sous
un autre ciel ; je verrais peut-être un peu plus clair dans
les rapports entre l'homme | et les choses, et comme il [385]
faudra que j'écrive parce que je n'ai rien de plus à
185 faire, je dirais peut-être des choses moins inutiles.

En rêvant seul, sans lumière, dans une nuit pluvieuse,
auprès d'un beau feu qui tombe en débris, j'aimerais à me

dire : J'ai vu les sables et les mers et les monts, les capi-
tales et les déserts, les nuits du tropique et les nuits
190 boréales ; j'ai vu la Croix du Sud et la Petite Ourse, j'ai
souffert une chaleur de 145 degrés, un froid de 130¹. J'ai
| marché dans les neiges de l'Équateur, et j'ai vu l'ar- [386
deur du jour allumer les pins sous le cercle polaire ; j'ai
comparé les formes simples du Caucase avec les anfrac-
195 tuosités des Alpes, et les hautes forêts des monts Félices
avec le granit nu de la Thébaïde ; j'ai vu l'Irlande tou-

1. Ceci ne peut s'entendre que du thermomètre de Fahren-
heit. 145 degrés au-dessus de zéro, ou 113 au-dessus de la
congélation naturelle de l'eau, répond à 50 degrés et quelque
chose du thermomètre dit de Réaumur, et 130 degrés au-des-
5 sous de zéro répond à 72 au-dessous de glace. On prétend qu'un
froid de 70 degrés n'est pas sans exemple à la New-Zemble.
Mais je ne sais si l'on a vu sur les rives même de la Gambie
50 degrés. La chaleur extrême de la Thébaïde est, dit-on, de 38,
et celle de la Guinée paraît tellement au-dessous de 50, que je
10 doute qu'elle aille à ce point en aucun lieu, si ce n'est tout-à-
fait accidentellement, comme pendant le passage du Samiel.
Peut-être faut-il aussi douter des 70 degrés de glace dans les
contrées habitées quelconques, quoiqu'on ait prétendu les avoir
éprouvés à Jeniseick.

15 Voici le résultat d'observations faites en 1786. A Ostroug-
Viliki, au 61^e degré, le mercure gela le 4 novembre. Le ther-
momètre de Réaumur indiquait 31 degrés et demi. Le matin du
1^{er} décembre il descendit à 40; le même jour à 51; et le 7
décembre à 60. Ceci rendrait vraisemblable un froid de 70
20 degrés soit dans la New-Zemble, soit dans les parties les plus
septentrionales de la Russie, qui sont plus près du pôle, et qui
pourtant ont des habitations.

9. de Guinée (*faute d'impression* ?) B — 21. sont beaucoup plus A B.

jours humide, et la Libye toujours aride ; j'ai passé le
 long hiver d'Edimbourg sans souffrir du froid, et j'ai vu
 des chameaux gelés dans l'Abyssinie ; j'ai mâché le bétel,
 200 j'ai pris l'opium, j'ai bu l'ava ; j'ai séjourné dans une
 bourgade où l'on m'aurait cuit si l'on ne m'eût pas cru
 empoisonné, puis chez un peuple qui m'a adoré, parce
 que j'y apparaissais dans un de ces globes dont le peuple
 d'Europe s'amuse ; j'ai vu l'Esquimau satisfait avec ses
 205 poissons gâtés et son huile de baleine ; j'ai vu le faiseur
 d'affaires mécontent de ses vins de Chypre et de Cons-
 tance ; j'ai vu l'homme libre faire deux cents lieues à la
 poursuite d'un ours, et le bourgeois manger, grossir,
 peser sa marchandise et attendre l'extrême-onction dans
 210 la boutique sombre que sa mère achalanda. La fille d'un
 mandarin mourut de honte parce qu'une heure trop tôt
 son mari avait aperçu son pied découvert ; dans la Paci-
 fique, deux jeunes filles montèrent sur le pont, prirent à
 la main l'unique vêtement qui les couvrait, s'avancèrent
 215 ainsi nues parmi les matelots étrangers, en emmenèrent
 à terre, et jouirent à la vue du navire. Un sauvage se tua
 de désespoir devant le meurtrier de son ami : le vrai fidèle
 vendit la femme qui l'avait aimé, qui l'avait sauvé, qui [387]
 l'avait nourri, et la vendit davantage en apprenant qu'il
 220 l'avait rendue enceinte (M).

Mais quand j'aurais vu ces choses et beaucoup d'autres ;
 quand je vous dirais : Je les ai vues ; hommes trompés
 et construits pour l'être ! ne les savez-vous pas ? en êtes-
 vous moins fanatiques de vos idées étroites ? en avez-
 225 vous moins besoin de l'être pour qu'il vous reste quelque
 décence morale ?

Non : ce n'est que songe ! Il vaut mieux acheter de

l'huile en gros, la revendre en détail, et gagner deux sous par livre ¹.

230 Ce que je dirais à l'homme qui pense n'en aurait pas une autorité beaucoup plus grande. Nos livres peuvent suffire à l'homme impartial, toute l'expérience du globe est dans nos cabinets. Celui qui n'a rien vu par lui-même, et qui est sans préventions, sait mieux que beaucoup de
235 voyageurs. Sans doute, si cet homme d'un esprit droit, si cet observateur avait parcouru le monde, il saurait mieux encore ; mais la différence ne serait pas assez grande pour être essentielle : il pressent dans les rapports des autres les choses qu'ils n'ont pas senties, mais qu'à
240 leur place il eût vues.

Si les Anacharsis, les Pythagore, les Démocrite vivaient maintenant, il est probable qu'ils ne voyageraient pas ; car tout est divulgué. La science secrète n'est plus dans un lieu particulier ; il n'y a plus de mœurs inconnues, il [388]
245 n'y a plus d'institutions extraordinaires, il n'est plus indispensable d'aller au loin. S'il fallait tout voir par soi-même, maintenant que la terre est si grande et la science si compliquée, la vie entière ne suffirait ni à la multiplicité des choses qu'il faudrait étudier, ni à l'étendue
250 des lieux qu'il faudrait parcourir. On n'a plus ces grands desseins, parce que leur objet, devenu trop vaste, a passé les facultés et l'espoir même de l'homme ; comment conviendraient-ils à mes facultés solitaires, à mon espoir éteint ?

255 Que vous dirai-je encore ? La servante qui trait ses

1. Allusion à Démocrite apparemment.

vaches, qui met son lait reposer, qui enlève la crème et la bat, sait bien qu'elle fait du beurre. Quand elle le sert, et qu'elle voit qu'on l'étend avec plaisir sur le pain, et qu'on met des feuilles nouvelles dans la théière, parce
 260 que le beurre est bon, voilà sa peine payée ; son travail est beau, elle a fait ce qu'elle a voulu faire. Mais quand un homme cherche ce qui est juste et utile, sait-il ce qu'il produira, et s'il produira quelque chose ?

En vérité, c'est un lieu bien tranquille que cette gorge
 265 d'Imenstròm, où je ne vois au-dessus de moi que le sapin noir, le roc nu, le ciel infini : plus bas s'étendent au loin les terres que l'homme travaille.

Dans d'autres âges, on estimait la durée de la vie par le nombre des printemps ; et moi, dont il faut que le toit de
 270 bois devienne semblable à celui | des hommes antiques, [389] je compterai ainsi ce qui me reste par le nombre de fois que vous y viendrez passer, selon votre promesse, un mois de chaque année.

 LETTRE LXIX.

Im., 27 juillet, VIII.

J'apprends avec plaisir que M. de Fonsalbe est revenu de Saint-Domingue ; mais on dit qu'il est ruiné, et de
 5 plus marié. On me dit encore qu'il a quelque affaire à Zurich, et qu'il doit y aller bientôt.

Recommandez-lui de passer ici : il sera bien reçu. Cependant il faut le prévenir qu'il le sera fort mal sous

d'autres rapports. Je crois que ceux-là lui importent peu :
10 s'il n'a bien changé, c'est un excellent cœur. Un bon
cœur change-t-il ?

Je le plaindrais peu d'avoir eu son habitation dévastée
par les ouragans, et ses espérances détruites, s'il n'était
pas marié ; mais puisqu'il l'est, je le plains beaucoup. S'il
15 a vraiment une femme, il lui sera pénible de ne la pas
voir heureuse ; s'il n'a avec lui qu'une personne qui porte
son nom, il sera plongé dans bien des dégoûts auxquels
l'aisance seule permet d'échapper. On ne m'a pas marqué
qu'il eût ou qu'il n'eût pas d'enfans.

20 Faites-lui promettre de passer par Vevay, et de s'arrê-
ter ici plusieurs jours. Le frère de madame | Dellemar [390]
m'est peut-être destiné. — Il me vient une espérance.
Dites-moi quelque chose à son sujet, vous qui le connais-
sez davantage. Félicitez sa sœur de ce qu'il a échappé à
25 ce dernier malheur de la traversée. Non ; ne *lui* dites rien
de ma part ; laissez périr les temps passés.

Mais apprenez-moi quand il viendra ; et dites-moi,
dans notre langue, votre pensée sur sa femme. Je souhaite
qu'elle fasse avec lui le voyage ; c'est même à peu près
30 nécessaire. La saison favorable pour voir la Suisse est un
prétexte qui vous servira à les décider. Si l'on craint
l'embarras ou les frais, assurez qu'elle pourra être agréa-
blement et convenablement à Vevay, pendant qu'il ter-
minera ses affaires à Zurich.

LETTRE LXX.

Im., 29 juillet, VIII.

Quoique ma dernière lettre ne soit partie qu'avant-hier, je vous écris sans avoir rien de particulier à vous dire. Si
5 vous recevez les deux lettres à la fois, ne cherchez point dans celle-ci quelque chose de pressant ; je vous prévien
qu'elle ne vous apprendra rien, sinon qu'il fait un temps d'hiver : c'est pour cela que je vous écris, et que je passe
l'après-midi auprès du feu. La neige couvre les montagnes,
10 les nuages sont très-bas, une | pluie froide inonde les [391]
vallées ; il fait froid, même au bord du lac ; il n'y avait ici que cinq degrés à midi, et il n'y en avait pas deux un
peu avant le lever du soleil 1.

Je ne trouve point désagréables ces petits hivers au milieu
15 de l'été. Jusqu'à un certain point, le changement con-
vient même aux hommes constans, même à ceux que leurs
habitudes entraînent. Il est des organes qu'une action
trop continue fatigue : je jouis entièrement du feu main-
tenant, au lieu que dans l'hiver il me gêne, et je m'en
20 éloigne.

Ces vicissitudes, plus subites et plus grandes que dans
les plaines, rendent plus intéressante, en quelque sorte,
la température incommode des montagnes. Ce n'est point
au maître qui le nourrit bien et le laisse en repos que le
25 chien s'attache davantage, mais à celui qui le corrige et
le caresse, le menace et lui pardonne. Un climat irrégu-

1. Thermomètre dit de Réaumur.

20. éloigne habituellement. A B.

lier, orageux, incertain, devient nécessaire à notre inquiétude ; un climat plus facile et plus uniforme qui nous satisfait, nous laisse indifférens.

30 Peut-être les jours égaux, le ciel sans nuages, l'été perpétuel, donnent-ils plus d'imagination à la multitude ; ce qui viendrait de ce que les premiers besoins absorbent alors moins d'heures, et de ce que les hommes sont plus semblables dans ces contrées où il y a moins de diversité
35 dans les temps, dans les formes, dans toutes choses. Mais les lieux | pleins d'oppositions, de beautés et d'horreur, où [392] l'on éprouve des situations contraires et des sentimens rapides, élèvent l'imagination de certains hommes vers le romantique, le mystérieux, l'idéal.

40 Des champs toujours tempérés peuvent nourrir des savans profonds ; des sables toujours brûlés peuvent contenir des gymnosophistes et des ascètes. Mais la Grèce montagnueuse, froide et douce, sévère et riante, la Grèce couverte de neige et d'oliviers, eut Orphée, Homère, Épiménide ; la Calédonie, plus difficile, plus changeante,
45 plus polaire et moins heureuse, produisit Ossian.

Quand les arbres, les eaux, les nuages sont peuplés par les âmes des ancêtres, par les esprits des héros, par les dryades, par les divinités ; quand des êtres invisibles sont
50 enchaînés dans les cavernes, ou portés par les vents ; quand ils errent sur les tombeaux silencieux, et qu'on les entend gémir dans les airs pendant la nuit ténébreuse, quelle patrie pour le cœur de l'homme ! quel monde pour l'éloquence !

Sous un ciel toujours le même, dans une plaine sans

1. C'est une grande facilité pour un poète : celui qui veut dire tout ce qu'il imagine a un grand avantage sur celui qui ne doit dire que des choses positives, qui ne dit que ce qu'il croit.

55 bornes, des palmiers droits ombragent les rives d'un fleuve large et muet ; le musulman s'y fait asseoir sur des carreaux, il y fume tout le jour entre les éventails qu'on agite devant lui. |

Mais des rochers mousseux s'avancent sur l'abîme des [393]
 60 vagues soulevées ; une brume épaisse les a séparés du monde pendant un long hiver ; maintenant le ciel est beau, la violette et la fraise fleurissent, les jours grandissent, les forêts s'animent. Sur l'Océan tranquille, les filles des guerriers chantent les combats et l'espérance de la patrie.
 65 Voici que les nuages s'assemblent ; la mer se soulève, le tonnerre brise les chênes antiques ; les barques sont englouties ; la neige couvre les cimes ; les torrens ébranlent la cabane, ils creusent des précipices. Le vent change ; le ciel est clair et froid. A la lueur des étoiles,
 70 on distingue des planches sur la mer encore menaçante ; les filles des guerriers ne sont plus. Les vents se taisent, tout est calme ; on entend des voix humaines au-dessus des rochers, et des *gouttes froides tombent du toit*. Le Calédonien s'arme, il part dans la nuit, il franchit les monts
 75 et les torrens, il court à Fingal ; il lui dit : Slisama est morté ; mais je l'ai entendue ; elle ne nous quittera pas, elle a nommé tes amis, elle nous a commandé de vaincre.

C'est au Nord que semblent appartenir l'héroïsme de l'enthousiasme et les songes gigantesques d'une mélancolie sublime ¹. A la Torride appartiennent les conceptions

1. Encore un aperçu vague. Cette observation serait même inutile ici ; mais elle ne l'est pas en général, et pour les autres passages auxquels elle peut se trouver applicable.

78. semble (*faute d'impression*) B.

austères, les rêveries mys | tiques, les dogmes impéné- [394]
trables, les sciences secrètes, magiques, cabalistiques, et
les passions opiniâtres des solitaires.

Le mélange des peuples et la complication des causes,
85 ou relatives au climat, ou étrangères à lui, qui modifient
le tempérament de l'homme, ont fourni des raisons spé-
cieuses contre la grande influence des climats. Il semble
d'ailleurs que l'on n'ait fait qu'entrevoir et les moyens et
les effets de cette influence. On n'a considéré que le plus
90 ou moins de chaleur ; et cette cause, loin d'être unique,
n'est peut-être pas la principale.

Si même il était possible que la somme annuelle de la
chaleur fût la même en Norwège et dans l'Hedjas, la dif-
férence resterait encore très-grande, et presque aussi
95 grande entre l'Arabe et le Norwégien. L'un ne connaît
qu'une nature constante, l'égalité des jours, la continuité
de la saison, et la brûlante uniformité d'une terre aride.
L'autre, après une longue saison de brumes ténébreuses
où la terre est glacée, les eaux immobiles, et le ciel bou-
100 leversé par les vents, verra une saison nouvelle éclairer
constamment les cieus, animer les eaux, féconder la terre
fleurie et embellie par les teintes harmonieuses et les sons
romantiques. Il a dans le printemps des heures d'une
beauté inexprimable ; il a les jours d'automne plus atta-
105 chans encore par cette tristesse même qui remplit l'âme
sans l'égarer, qui, au lieu de l'agiter d'un plaisir trom-
peur, la pénètre et la nourrit d'une volupté | pleine de [395]
mystère, de grandeur et d'ennuis.

Peut-être les aspects différens de la terre et des cieus,
110 et la permanence ou la mobilité des accidens de la nature

93. et dans l'Yémen, la différence A B — 95. aussi grande peut-être
entre A B — 96. nature permanente A B.

ne peuvent-ils faire d'impression que sur les hommes bien organisés, et non sur cette multitude qui paraît condamnée, soit par incapacité, soit par misère, à n'avoir que l'instinct animal. Mais ces hommes dont les facultés sont
 115 plus étendues sont ceux qui mènent leur pays, ceux qui par les institutions, par l'exemple, par les forces publiques ou secrètes, entraînent le vulgaire ; et le vulgaire lui-même obéit en bien des manières à ces mobiles, quoiqu'il ne les observe pas.

120 Parmi ces causes, l'une des principales, sans doute, est dans l'atmosphère dont nous sommes pénétrés. Les émanations, les exhalaisons végétales et terrestres changent avec la culture et avec d'autres circonstances, lors même que la température ne change pas sensiblement. Ainsi
 125 quand on observe que le peuple de telle contrée a changé, quoique son climat soit resté le même, il me semble que l'on ne fait pas une objection solide ; on ne parle que de la température, et cependant l'air d'un lieu ne saurait convenir souvent aux habitans d'un autre lieu, dont les étés
 130 et les hivers paraissent semblables.

Les causes morales et politiques agissent d'abord avec plus de force que l'influence du climat ; elles ont un effet présent et rapide qui surmonte les | causes physiques, [396] quoique celles-ci, plus durables, soient plus puissantes à la
 135 longue. Personne n'est surpris que les Parisiens aient changé depuis le temps où Julien écrivit son Misopogon. La force des choses a mis à la place de l'ancien caractère parisien un caractère composé de celui des habitans d'une très-grande ville non maritime, et de celui des Picards,
 140 des Normands, des Champenois, des Tourangeaux, des Gascons, des Français en général, des Européens même,

et enfin des sujets d'une monarchie tempérée dans ses formes extérieures.

LETTRE LXXI.

Im., 3 août, VIII.

S'il* est une chose dans le spectacle du monde qui m'arrête quelquefois et quelquefois m'étonne, c'est cet être qui nous paraît la fin de tant de moyens, et qui semble n'être le moyen d'aucune fin ; qui est tout sur la terre, et qui n'est rien pour elle, rien pour lui-même ; qui cherche, qui com | bine, qui s'inquiète, qui réforme, et qui pourtant fait [397] toujours de la même manière des choses nouvelles, et avec
 10 un espoir toujours nouveau des choses toujours les mêmes ; dont la nature est l'activité, ou plutôt l'inquiétude de l'activité ; qui s'agite pour trouver ce qu'il cherche, et s'agite bien plus lorsqu'il n'a rien à chercher ; qui dans ce qu'il a obtenu ne voit qu'un moyen pour obtenir

1. Il est probable que les autres parties de la nature seraient aussi obscures à nos yeux. Si nous trouvons dans l'homme plus de sujets de surprise, c'est que nous y voyons plus de choses. C'est surtout dans l'intérieur des êtres que nous rencontrons partout les bornes de nos conceptions. Dans un objet qui nous est beaucoup connu, nous sentons que l'inconnu est lié au connu ; nous voyons que nous sommes près de concevoir le reste, et que pourtant nous ne le concevons pas : ces bornes nous remplissent d'étonnement.

14. a atteint ne voit A B — 14-15 pour atteindre une A B.

Note. 1. est bien probable A B — 8. concevons point A B.

15 une autre chose, et lorsqu'il jouit, ne trouve dans ce qu'il
avait désiré qu'une force nouvelle pour s'avancer vers ce
qu'il ne désirait pas ; qui aime mieux aspirer à ce qu'il
craignait, que de ne plus rien attendre ; dont le plus
grand malheur serait de n'avoir à souffrir de rien ; que
20 les obstacles enivrent, que les plaisirs accablent, qui ne
s'attache au repos que quand il l'a perdu ; et qui, tou-
jours emporté d'illusions en illusions, n'a pas, ne peut
pas avoir autre chose, et ne fait jamais que rêver la vie.

LETTRE LXXII.

Im., 6 août, VIII.

Je ne saurais être surpris que vos amis me blâment de
m'être confiné dans un endroit solitaire et ignoré. Je
5 devais m'y attendre, et je dois aussi con | venir avec eux [398]
que mes goûts paraissent quelquefois en contradiction. Je
pense cependant que cette opposition n'est qu'apparente,
et n'existera qu'aux yeux de celui qui me croira un pen-
chant décidé pour la campagne. Mais je n'aime pas exclu-
10 sivement ce qu'on appelle vivre à la campagne ; je n'ai
pas non plus d'éloignement pour la ville. Je sais bien
lequel des deux genres de vie je préfère naturellement,
mais je serais embarrassé de dire lequel me convient
tout-à-fait maintenant.

15 A ne considérer que les lieux seulement, il existe peu
de villes où il ne me fût désagréable de me fixer ; mais il
n'y en a point peut-être que je ne préférasse à la cam-

11. n'ai point A B.

pagne, telle que je l'ai vue dans plusieurs provinces. Si je voulais imaginer la meilleure situation possible pour moi, ce ne serait pas dans une ville. Cependant je ne donne pas une préférence décidée à la campagne ; si, dans une situation gênée, il y est plus facile qu'à la ville de mener une vie supportable, je crois qu'avec de l'aisance il est plus facile dans les grandes villes qu'ailleurs de vivre tout-à-fait bien selon le lieu. Tout cela est donc sujet à tant d'exceptions, que je ne saurais décider en général. Ce que j'aime, ce n'est pas précisément une chose de telle nature, mais celle que je vois le plus près de la perfection dans son genre, celle que je reconnais être le plus selon sa nature.

Je préférerais la vie d'un misérable Finlandais dans ses roches glacées, à celle que mènent d'in | nombrables [399] petits bourgeois de certaines villes, dans lesquelles, tout enveloppés de leurs habitudes, pâles de chagrins et vivant de bêtises, ils se croient supérieurs à l'être insouciant et robuste qui végète dans la campagne, et qui rit tous les dimanches.

J'aime assez une ville petite, propre, bien située, bien bâtie, qui a pour promenade publique un parc bien planté, et non d'insipides boulevards ; où l'on voit un marché commode et de belles fontaines ; où l'on peut réunir, quoique en petit nombre, des gens non pas extraordinaires, célèbres, ni même savans, mais pensant bien, se voyant avec plaisir, et ne manquant pas d'esprit ; une petite ville enfin où il y a aussi peu qu'il se puisse de misère, de boue, de division, de propos de commère, de dévotion bourgeoise et de calomnie.

J'aime mieux encore une très-grande ville qui réunisse

tous les avantages et toutes les séductions de l'industrie
 50 humaine ; où l'on trouve les manières les plus heureuses,
 et l'esprit le plus éclairé ; où l'on puisse, dans son im-
 mense population, espérer un ami, et faire des connais-
 sances telles qu'on les désire ; où l'on puisse se perdre
 quand on veut dans la foule, être à la fois estimé, libre
 55 et ignoré, prendre le train de vie que l'on aime, et en
 changer même sans faire parler de soi ; où l'on puisse
 en tout choisir, s'arranger, s'habituer, sans avoir d'autres
 juges que les personnes dont on est vraiment connu.
 Paris est la capitale qui réunit au plus haut degré les
 60 avantages des | villes ; ainsi, quoique je l'aie vraisemblablement [400]
 quittée pour toujours, je ne saurais être surpris
 que tant de gens de goût et tant de gens à passions en
 préfèrent le séjour à tout autre.

Quand on n'est point propre aux occupations de la
 65 campagne, on s'y trouve étranger ; on sent qu'on n'a pas
 les facultés convenables à la vie que l'on a choisie, et
 qu'on ferait mieux un autre rôle que peut-être pourtant
 on aime, ou on approuve moins. Pour vivre dans une
 terre, il faut avoir des habitudes rurales : il n'est guère
 70 temps de les prendre lorsqu'on n'est plus dans la jeu-
 nesse. Il faut avoir les bras travailleurs, et s'amuser à
 planter, à greffer, à faner soi-même : il faudrait aussi
 aimer la chasse ou la pêche. Autrement on voit que l'on
 n'est pas là ce qu'on y devrait être, et l'on se dit : A
 75 Paris, je ne sentirais pas cette disconvenance ; ma ma-
 nière serait d'accord avec les choses, bien que ma manière
 et les choses ne pussent y être d'accord avec mes véri-

54-55. fois connu, respecté, libre A B — 59. la ville qui A B ; à un plus
 haut A B — 63. toute autre B — 69. les habitudes A B — 76. quoi-
 que ma A B — 77. puissent y être A B.

tables goûts. Ainsi l'on ne retrouve plus sa place dans l'ordre du monde, quand on en est sorti trop long-temps.
 80 Des habitudes constantes dans la jeunesse dénaturent notre tempérament et nos affections ; et s'il arrive ensuite que l'on soit tout-à-fait libre, l'on ne saurait plus choisir qu'à peu près ce qu'il faut : il n'y a plus rien qui convienne tout-à-fait.

85 A Paris on est bien pour quelque temps, mais il me semble qu'on n'y est pas bien pour la vie entière, et que la nature de l'homme n'est pas de res | ter toujours dans [401] les pierres, entre les tuiles et la boue, à jamais séparé des grandes scènes de la nature. Les grâces de la société ne
 90 sont point sans prix, c'est une distraction qui entraîne nos fantaisies ; mais elle ne remplit pas notre âme, et elle ne dédommage pas de tout ce qu'on a perdu : elle ne saurait suffire à celui qui n'a qu'elle dans la ville, qui n'est pas dupe des promesses d'un vain bruit, et qui sait
 95 le malheur des plaisirs.

Sans doute, s'il est un sort satisfaisant, c'est celui du propriétaire qui, sans autres soins, et sans état comme sans passions, tranquille dans un domaine agréable, dirige avec sagesse ses terres, sa maison, sa famille et lui-même ;
 100 et, ne cherchant point les succès et les amertumes du monde, veut seulement jouir chaque jour de ces plaisirs faciles et répétés, de cette joie douce, mais durable, que chaque jour peut reproduire.

Avec une femme comme il en est, avec un ou deux
 105 enfans, et un ami comme vous savez, avec de la santé, un terrain suffisant dans un site heureux et l'esprit d'ordre, on a toute la félicité que l'homme sage puisse maintenir

91. âme, elle A B — 101. ses plaisirs (*faute d'impression*) A B — 102. plaisirs faibles et A B.

dans son cœur. Je possède une partie de ces biens ; mais celui qui a dix besoins n'est pas heureux quand neuf sont
 110 remplis : l'homme est, et doit être ainsi fait. La plainte me conviendrait mal ; et pourtant le bonheur reste loin de moi.

Je ne regrette point Paris ; mais je me rappelle une conversation que j'eus un jour avec un officier de distinc- [402]
 115 tion qui venait de quitter le service et de se fixer à Paris. J'étais chez M. T*** vers le soir : il y avait du monde, mais on descendit au jardin, et nous restâmes nous trois seulement ; il fit apporter du porter ; un peu après il sortit, et je me trouvai seul avec cet officier. Je n'ai pu
 120 oublier certaines parties de notre entretien. Je ne vous dirai point comment il vint à rouler sur ce sujet, et si le porter après dîner n'entra pas pour beaucoup dans cette sorte d'épanchement : quoi qu'il en soit, voici à peu de chose près ses propres termes. Vous verrez un homme
 125 qui compte n'être jamais las de s'amuser ; et il pourrait ne se pas tromper en cela, parce qu'il prétend assujettir ses amusemens mêmes à un ordre qui lui soit personnel, et les rendre ainsi les instrumens d'une sorte de passion qui ne finisse qu'avec lui. Je trouvai remarquable ce qu'il
 130 me disait : le lendemain matin, voyant que je me le rappelais assez bien, je me mis à l'écrire pour le garder parmi mes notes. Le voici : par paresse, je ne veux pas le transcrire, mais vous me le renverrez.

« J'ai voulu avoir un état, je l'ai eu ; et j'ai vu que
 135 cela ne menait à rien de bon, du moins pour moi. J'ai encore vu qu'il n'y avait qu'une chose *extérieure* qui pût valoir la peine qu'on s'en inquiétât : c'est l'or. Il en faut,

129. lui-même. A B — 130-131. je m'en rappelais A B — 134. plusieurs points avant J'ai A B.

et il est aussi bon d'en avoir assez, qu'il est nécessaire de n'en pas chercher immodérément. L'or est une force : il
 140 représente toutes les facultés de l'homme, puisqu'il lui
 | ouvre toutes les voies, puisqu'il lui donne droit à toutes [403]
 les jouissances ; et je ne vois pas qu'il soit moins utile à
 l'homme de bien qu'au voluptueux, pour remplir ses
 vues. J'ai aussi été dupe de l'envie d'observer et de savoir,
 145 je l'ai poussée trop loin ; j'ai appris avec beaucoup de
 peine des choses inutiles à la raison de l'homme, et que
 j'oublie dès à présent. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque
 volupté dans cet oubli, mais je l'ai payé trop cher. J'ai un
 peu voyagé, j'ai vécu en Italie, j'ai traversé la Russie, j'ai
 150 aperçu la Chine. Ces voyages-là m'ayant beaucoup ennuyé,
 quand je n'ai plus eu d'affaires, j'ai voulu voyager pour
 mon plaisir. Les étrangers ne parlaient que de vos Alpes ;
 j'y ai couru comme un autre. —

« Vous avez été dédommagé de l'ennui des plaines
 155 russes. —

« Je suis allé voir de quelle couleur est la neige dans
 l'été, si le granit des Alpes est dur, si l'eau descend vite
 en tombant de haut, et diverses autres choses sem-
 blables. —

160 « Sérieusement, vous n'en avez pas été satisfait ? vous
 n'en avez rapporté aucun souvenir agréable, aucune
 observation ?... —

« Je sais la forme des chaudières où l'on fait le fro-
 mage, et je suis en état de juger si les planches des
 165 *Tableaux topographiques de la Suisse* sont exactes, ou si les
 artistes se sont amusés, ce qui leur est arrivé souvent.
 Que m'importe que des rochers roulés par quelques
 hommes aient écrasé | un plus grand nombre d'hommes [404]
 qui se trouvaient dessous ? Si la neige et la bise règnent

170 neuf mois dans les prés où une chose si étonnante arriva
jadis, je ne les choisirai pas pour y vivre maintenant. Je
suis charmé qu'à Amsterdam, un peuple assez nombreux
gagne du pain et de la bière en déchargeant des tonneaux
de café ; pour moi, je trouve du café ailleurs sans respirer
175 le mauvais air de la Hollande, et sans me morfondre à
Hambourg. Tout pays a du bon : l'on prétend que Paris
a moins de mauvais qu'un autre endroit ; je ne décide
point cela, mais j'ai mes habitudes à Paris, et j'y reste.
Quand on a du sens et de quoi vivre, on peut s'arranger
180 partout où il y a des êtres sociables. Notre cœur, notre
tête et notre bourse font plus à notre bonheur que les
lieux. J'ai trouvé le plus hideux libertinage dans les
déserts du Wolga ; j'ai vu les plus risibles prétentions
dans les humbles vallées des Alpes. A Astracan, à Lau-
185 sanne, à Naples, l'homme gémit comme à Paris : il rit à
Paris comme à Lausanne ou à Naples. Partout les pauvres
souffrent, et les autres se tourmentent. Il est vrai que la
manière dont le peuple se divertit à Paris n'est guère la
manière dont j'aime à voir rire le peuple ; mais convenez
190 aussi que je ne saurais trouver ailleurs une société plus
agréable et une vie plus commode. Je suis revenu de ces
fantaisies qui absorbent trop de temps et de moyens. Je
n'ai plus qu'un goût dominant ou, si vous voulez, une
manie ; celle-là ne me quittera pas, car elle n'a rien | de [405]
195 chimérique, et ne donne pas de grands embarras pour un
vain but. J'aime à tirer le meilleur parti de mon temps,
de mon argent, de tout mon être. La passion de l'ordre
occupe mieux, et produit bien plus que les autres pas-
sions ; elle ne sacrifie rien en pure perte. Le bonheur
200 est moins coûteux que les plaisirs. —

« Soit ! mais de quel bonheur parlons-nous ? Passer ses jours à faire sa partie, à dîner et à parler d'une actrice nouvelle, cela peut être assez commode, comme vous le dites fort bien, mais cette vie ne fera point le bonheur de
205 celui qui a de grands besoins. —

« Vous voulez des sensations fortes, des émotions extrêmes : c'est la soif d'une âme généreuse, et votre âge peut encore y être trompé. Quant à moi, je me soucie peu d'admirer une heure, et de m'ennuyer un mois ;
210 j'aime mieux m'amuser souvent, et ne m'ennuyer jamais. Ma manière d'être ne me lassera pas, parce que j'y joins l'ordre, et que je m'attache à cet ordre. »

Voilà tout ce que j'ai conservé de notre entretien, qui a duré une grande heure sur le même ton. J'avoue que
215 s'il ne me réduisit pas au silence, il me fit du moins beaucoup rêver.

LETTRE LXXIII.

[406]

Im., septembre, VIII.

Vous me laissez dans une grande solitude. Avec qui vivrai-je lorsque vous serez errant par-delà les mers ?
5 C'est maintenant que je vais être seul. Votre voyage ne sera pas long ; cela se peut : mais gagnerai-je beaucoup à votre retour ? Ces fonctions nouvelles qui vous assujétiront sans relâche vous ont donc fait oublier mes montagnes et la promesse que vous m'aviez faite ? Avez-vous
10 cru Bordeaux si près des Alpes ?

Je n'écrirai pas jusqu'à votre retour ; je n'aime point ces lettres aventurées qui ne sauraient rencontrer que par

hasard celui qui les attend, et dont la réponse, qui ne peut venir qu'au bout de trois mois, peut ne venir qu'au
 15 bout d'un an. Pour moi, qui ne remuerai pas d'ici, j'espère en recevoir avant votre retour.

Je suis fâché que M. de F*** ait des affaires à terminer à Hambourg, avant celle de Zurich ; mais puisqu'il prévoit qu'elles seront longues, peut-être la mauvaise saison
 20 sera passée avant qu'il vienne en Suisse. Ainsi vous pourrez arranger les choses pour ce temps-là, comme elles étaient projetées pour cet automne. Ne partez point sans qu'il ait promis formellement de s'arrêter ici plusieurs jours.

25 Vous voyez si cela m'importe. Je n'ai nul espoir | de [407] vous avoir ; qu'au moins j'aie quelqu'un que vous aimiez. Ce que vous me dites de lui me satisferait beaucoup, si les projets d'une exécution éloignée me séduisaient. Je ne veux plus croire au succès des choses incertaines.

 LETTRE LXXIV.

Im., 15 juin. Neuvième année.

J'ai reçu votre billet avec une joie ridicule. Bordeaux m'a semblé un moment plus près de mon lac que Port-
 5 au-Prince ou l'île de Gorée. Vos affaires ont donc réussi : c'est beaucoup. L'âme s'arrange pour se nourrir de cela, quand elle n'a pas un autre aliment.

Pour moi, je suis dans un ennui profond. Vous comprenez que je ne m'ennuie pas ; au contraire, je m'oc-
 10 cupe ; mais je péris d'inanition.

22. cette automne A B.

LXXIV. 7. pas d'autres alimens. A B.

Obermann, II.

Il convient d'être concis comme vous. Je suis à Imens-tròm. Je n'ai aucune nouvelle de M. de Fonsalbe. D'ailleurs, je n'espère plus rien : cependant... Adieu. *Si vales, bene est.*

15

16 juin.

Quand je songe que vous vivez occupé et tranquille, tantôt travaillant avec intérêt, tantôt prenant plaisir à ces distractions qui reposent, j'en viens presque au point de [408] blâmer l'indépendance, que j'aime beaucoup pourtant. Il est incontestable que l'homme a besoin d'un but qui le séduise, d'un assujettissement qui l'entraîne et lui commande. Cependant il est beau d'être libre, de choisir ce qui convient à ses moyens, et de n'être point comme l'esclave qui fait toujours le travail d'un autre. Mais j'ai trop le temps de sentir toute l'inutilité, toute la vanité de ce que je fais. Cette froide estimation de la valeur réelle des choses tient de bien près au dégoût de toutes.

Vous faites vendre Chessel : vous allez acquérir près de Bordeaux. Ne nous reverrions-nous jamais ? Vous étiez si bien ! mais il faut que la destinée de chacun soit remplie. Il ne suffit pas que l'on paraisse content : moi aussi je parais devoir l'être, et je ne suis pas heureux. Quand vous le serez, envoyez-moi du Sauterne ; je n'en veux pas auparavant. Mais vous le serez, vous dont le cœur obéit à la raison. Vous le serez, homme bon, homme sage que j'admire et ne puis imiter : vous savez employer la vie ; moi, je l'attends. Je cherche toujours au delà, comme si les heures n'étaient pas perdues, comme si l'éternelle mort n'était pas plus près que mes songes.

LETTRE LXXV.

[409]

Im., 28 juin, IX.

Je n'attendrai plus des jours meilleurs*. Les mois changent, les années se succèdent : tout se renouvelle en
5 vain ; je reste le même. Au milieu de ce que j'ai désiré, tout me manque ; je n'ai rien obtenu, je ne possède rien : l'ennui consume ma durée dans un long silence. Soit que les vaines sollicitudes de la vie me fassent oublier les choses naturelles, soit que l'inutile besoin de jouir me
10 ramène à leur ombre, le vide m'environne tous les jours, et chaque saison semble l'étendre davantage autour de moi. Nulle intimité n'a consolé mes ennuis dans les longues brumes de l'hiver. Le printemps vint pour la nature, il ne vint pas pour moi. Les jours de vie réveil-
15 lèrent tous les êtres : leur feu indomptable me fatigua sans me ranimer ; je devins étranger dans le monde heureux. Et maintenant les fleurs sont tombées, le lis a passé lui-même ; la chaleur augmente, les jours sont plus longs, les nuits sont plus belles. Saison heureuse !
20 Les beaux jours me sont inutiles, les douces nuits me sont amères. Paix des ombrages ! brisement des vagues ! silence ! lune ! oiseaux qui chantiez dans la nuit ! sentiments des jeunes années, qu'êtes-vous devenus ?

Les fantômes sont restés : ils paraissent devant moi ;
25 ils passent, repassent, s'éloignent, comme | une nuée [410]
mobile sous cent formes pâles et gigantesques. Vainement je cherche à commencer avec tranquillité la nuit du tombeau ; mes yeux ne se ferment point. Ces fantômes

14. vint point A B — 25. s'éloignent, reparassent comme A B.

de la vie se montrent sans relâche, en se jouant silen-
 30 cieusement ; ils approchent et fuient, s'abîment et repa-
 raissent : je les vois tous, et je n'entends rien ; c'est une
 fumée ; je les cherche, ils ne sont plus. J'écoute,
 j'appelle, je n'entends pas ma voix elle-même, et je reste
 dans un vide intolérable, seul, perdu, incertain, pressé
 35 d'inquiétude et d'étonnement, au milieu des ombres
 errantes, dans l'espace impalpable et muet. Nature impé-
 nétrable ! ta splendeur m'accable, et tes bienfaits me consu-
 ment. Que sont pour moi ces longs jours ? Leur
 lumière commence trop tôt ; leur brûlant midi m'épuise ;
 40 et la navrante harmonie de leurs soirées célestes fatigue
 les cendres de mon cœur : le génie qui s'endormait sous
 ses ruines a frémi du mouvement de la vie.

Les neiges fondent sur les sommets ; les nuées ora-
 geuses roulent dans la vallée : malheureux que je suis !
 45 les cieux s'embrasent, la terre mûrit, le stérile hiver est
 resté dans moi. Douces lueurs du couchant qui s'éteint !
 grandes ombres des neiges durables !... Et l'homme
 n'aurait que d'amères voluptés quand le torrent roule au
 loin dans le silence universel, quand les chalets se
 50 ferment pour la paix de la nuit, quand la lune monte
 au-dessus du Velan !

Dès que je sortis de cette enfance que l'on re | grette, [411]
 j'imaginai, je sentis une vie réelle ; mais je n'ai trouvé
 que des sensations fantastiques : je voyais des êtres, il n'y
 55 a que des ombres ; je voulais de l'harmonie, je ne trouvai
 que des contraires. Alors je devins sombre ; le vide
 creusa mon cœur ; des besoins sans bornes me consu-
 mèrent dans le silence, et l'ennui de la vie fut mon seul

31. rien ; je les fixe, c'est A B — 47. neiges perdurables A B — 51.
 monte sur le A B — 56. sombre et profond ; le A B.

sentiment dans l'âge où l'on commence à vivre. Tout me
60 montrait cette félicité pleine, universelle, dont l'image
idéale est pourtant dans le cœur de l'homme, et dont
les moyens si naturels semblent effacés de la nature. Je
n'essayais encore que des douleurs inconnues ; mais
quand je vis les Alpes, les rives des lacs, le silence des
65 chalets, la permanence, l'égalité des temps et des choses,
je reconnus des traits isolés de cette nature pressentie.
Je vis les reflets de la lune sur le schiste des roches et
sur les toits de bois ; je vis des hommes sans désirs ; je
marchai sur l'herbe courte des montagnes ; j'entendis des
70 sons d'un autre monde.

Je redescendis sur la terre ; là s'évanouit cette foi
aveugle à l'existence absolue des êtres, cette chimère de
rapports réguliers, de perfections, de jouissances posi-
tives ; brillante supposition dont s'amuse un cœur neuf,
75 et dont sourit douloureusement celui que plus de pro-
fondeur a refroidi, ou qu'un plus long temps a mûri.

Mutations sans terme, action sans but, impénétrabilité
universelle : voilà ce qui nous est connu de ce monde où
nous régnerons. |

80 Une destinée indomptable efface nos songes ; et que [412]
met-elle dans cet espace qu'encore il faut remplir ? Le
pouvoir fatigue ; le plaisir échappe ; la gloire est pour
nos cendres ; la religion est un système du malheureux ;
l'amour avait les couleurs de la vie, l'ombre vient, la rose
85 pâlit, elle tombe, et voici l'éternelle nuit.

Cependant notre âme était grande ; elle voulait, elle
devait : qu'a-t-elle fait ? J'ai vu sans peine, étendue sur
la terre et frappée de mort, la tige antique fécondée par
deux cents printemps. Elle a nourri l'être animé, elle l'a

- 90 reçu dans ses asiles ; elle a bu les eaux de l'air, et elle subsistait malgré les vents orageux : elle meurt au milieu des arbres nés de son fruit. Sa destinée est accomplie ; elle a reçu ce qui lui fut promis : elle n'est plus, elle a été.
- 95 Mais le sapin placé par les hasards sur le bord du marais ! il s'élevait sauvage, fort et superbe, comme l'arbre des forêts profondes : énergie trop vaine ! Les racines s'abreuvent dans une eau fétide, elles plongent dans la vase impure ; la tige s'affaiblit et se fatigue ; la
- 100 cime, penchée par les vents humides, se courbe avec découragement ; les fruits, rares et faibles, tombent dans la bourbe et s'y perdent inutiles. Languissant, informe, jauni, vieilli avant le temps et déjà incliné sur le marais, il semble demander l'orage qui doit l'y renverser : sa vie
- 105 a cessé long-temps avant sa chute.

 LETTRE LXXVI.

[413]

2 juillet, IX.

Hantz avait raison, il restera avec moi. Il a un frère qui était fontainier à six lieues d'ici.

- 5 J'avais beaucoup de tuyaux à poser, je l'ai fait venir. Il m'a plu ; c'est un homme discret et honnête. Il est simple, et il a une sorte d'assurance, telle que la doivent donner quelques moyens naturels, et la conscience d'une droiture inaltérable. Sans être très-robuste, il est bon

90. l'air ; elle A B — 95. ce sapin A B — 96. superbe, comme au milieu des rochers déserts, comme l'arbre A B — 104. car sa vie A B.

- 10 travailleur ; il fait bien et avec exactitude. Il n'a été avec moi ni gêné, ni empressé ; ni bas, ni familier. Alors j'allai moi-même dans son village pour savoir ce qu'on y pensait de lui ; j'y vis même sa femme. A mon retour, je lui fis établir une fontaine dans un endroit où il ne
15 concevait guère que j'en pusse faire quelque usage. Ensuite, pendant qu'il achevait les autres travaux, on éleva auprès de cette fontaine une petite maison de paysan, à la manière du pays, contenant sous un même toit plusieurs chambres, la cuisine, la grange et l'étable :
20 tout cela suffisant seulement pour un petit ménage, et pour *biverner* deux vaches. Vous voyez que les voilà installés, lui et sa femme : il a le terrain nécessaire et quelques autres choses. A présent, les tuyaux peuvent manquer, j'ai un fontainier qui ne me manquera pas.
25 En vingt jours sa maison a été prête : c'est un des avantages de ce genre de construction ; quand on a [414] les matériaux, dix hommes peuvent en élever une semblable en deux semaines, et l'on n'a pas besoin d'attendre que les plâtres soient ressuyés.
- 30 Le vingtième jour tout était prêt. Le soir était beau, je le fis avertir de quitter l'ouvrage un peu plus tôt, et le menant là, je lui dis : Cette maison, cette provision de bois que vous renouvellerez chez moi tous les ans, ces deux vaches, et le pré jusqu'à cette haie sont désormais
35 consacrés à votre usage, et le seront toujours si vous vous conduisez bien, comme il m'est presque impossible d'en douter.

Je vais vous dire deux choses qui vous feront voir si cet homme ne méritait pas cela, et davantage. Sentant

22-23. nécessaire, les deux vaches, et quelques A B — 24. ne manquera A B — 29. essuyés A.

40 apparemment que l'étendue d'un service devait assez
répondre de celle de la reconnaissance dans un cœur
juste, il insista seulement sur ce que les choses étaient
singulièrement semblables à ce qu'il avait imaginé
comme devant remplir tous ses désirs, à ce que, depuis
45 son mariage, il envisageait, sans espérance, comme le
bien suprême, à ce qu'il eût demandé uniquement au
ciel, s'il eût pu former un vœu qui dût être exaucé. Cela
vous plaira ; mais ce qui va vous surprendre, le voici.
Il est marié depuis huit ans : il n'a pas eu d'enfans ; la
50 misère eût été leur seul patrimoine, car, chargé d'une
dette laissée par son père, il trouvait difficilement dans
son travail le nécessaire pour lui et sa femme. Maintenant
elle est enceinte. Considérez le peu de facilités ou même
d'occasions | que laisse au développement de nos facultés [415]
55 un état habituel d'indigence, et jugez si l'on peut avoir,
dans des sentimens sans ostentation ni intérieure ni
extérieure, plus de noblesse naturelle et plus de justesse.

Je me trouve bien heureux d'avoir quelque chose sans
être obligé de le devoir à un état qui me forcerait de
60 vivre en riche, et de perdre à des sottises ce qui peut tant
produire. Je conviens avec les moralistes que de grands
biens sont un avantage souvent trompeur, et que nous
rendons très-souvent funeste ; mais je ne leur accorderai
jamais qu'une fortune indépendante ne soit pas un des
65 grands moyens pour le bonheur, et même pour la
sagesse.

49. point eu A B — 52. femme ; mais maintenant A B.

LETTRE LXXVII.

6 juillet, IX.

Dans cette contrée inégale où les incidens de la nature, réunis dans un espace étroit, opposent les
 5 formes, les produits, les climats, l'espèce humaine elle-même ne peut avoir un caractère uniforme. Les différences des races y sont plus marquées qu'ailleurs ; elles furent moins confondues par le mélange dans ces terres reculées, qu'on crut long-temps inaccessibles, dans ces
 10 vallées profondes, retraite antique des hordes fugitives ou épuisées. Ces tribus étrangères les unes aux autres sont restées isolées dans leurs limites sauvages ; elles ont [416 conservé autant d'habitudes particulières dans l'administration, dans le langage et les mœurs, que leurs montagnes ont de vallons, ou quelquefois de pâturages et de hameaux. Il arrive qu'en passant un torrent six fois dans une route d'une heure, on trouve autant de races d'une physionomie distincte, et dont les traditions confirment la différente origine.

20 Les cantons subsistans maintenant¹ sont formés d'une multitude d'états. Les faibles ont été réunis par crainte, par alliance, par besoin ou par force, aux républiques déjà puissantes. Celles-ci, à force de négociier, de s'arrondir, de gagner les esprits, d'envahir ou de vaincre,

1. Avant la dernière révolution de la Suisse.

13. particulières d'administration (*faute d'impression*) B — 14. administration, le langage A B — 16. passant et repassant un A B.

Note. 1. la révolution A B.

25 sont parvenues, après cinq siècles de prospérités, à posséder toutes les terres qui peuvent entendre les cloches de leurs capitales.

Respectable faiblesse ! si on a su, si on a pu y trouver les moyens de ce bonheur public vraisemblable dans une
30 enceinte marquée par la nature des choses, impossible dans une contrée immense livrée au sinistre orgueil des conquêtes, et à l'ostentation de l'empire, plus funeste encore.

Vous jugez bien que je voulais parler seulement des
35 traits du visage ; je suis persuadé que vous me rendrez cette justice. Dans de certaines parties de l'Oberland, dans ces pâturages dont la pente générale est à l'ouest et au nord-ouest, les femmes | ont une blancheur que l'on [417] remarquerait dans les villes, et une fraîcheur de teint
40 que l'on n'y trouverait pas. Ailleurs, au pied des montagnes assez près de Fribourg, j'ai vu des traits d'une grande beauté dont le caractère général était une majesté tranquille. Une servante de fermier n'avait de remarquable que le contour de la joue ; mais il était si beau,
45 il donnait à tout le visage une expression si auguste et si calme, qu'un artiste eût pu prendre sur cette tête l'idée d'une Sémiramis.

Mais l'éclat du visage et certains traits étonnans ou superbes sont très-loin de la perfection générale des
50 formes, et de cette grâce pleine d'harmonie qui fait la vraie beauté. Je ne veux pas juger une question qu'on peut trouver très-délicate ; mais il me semble qu'il y ait ici quelque rudesse dans les formes, et qu'en général on y voie des traits frappans ou une beauté pittoresque,

36. Dans certaines A B — 47. Sémiramis ou d'une Catherine. A B — 52. il semble A B.

55 plutôt qu'une beauté finie. Dans les lieux dont je vous parlais d'abord, le haut de la joue est très-saillant ; cela est presque universel, et Porta trouverait le modèle commun dans une tête de brebis.

S'il arrive qu'une paysanne française¹ soit jolie à dix-
60 huit ans, avant vingt-deux son visage hâlé paraît fatigué, abruti ; mais dans ces montagnes, les femmes conservent, en fanant leurs prés, tout l'éclat de la jeunesse. On ne traverse point leurs pays sans surprise : cependant à ne prendre même | que le visage, si un artiste y trou- [418]
65 vait un modèle, ce serait une exception.

On assure que rien n'est si rare dans la plus grande partie de la Suisse qu'un beau sein. Je sais un peintre qui va jusqu'à prétendre que beaucoup de femmes du pays n'en ont pas même l'idée. Il soutient que certains
70 défauts y sont assez universels pour que la plupart n'imaginent pas que l'on doive être autrement, et pour qu'elles regardent comme chimériques des tableaux faits d'après nature en Grèce, en Angleterre, en France. Quoique ce genre de perfection paraisse appartenir à une
75 sorte de beauté qui n'est pas celle du pays, je ne puis croire qu'il y manque universellement, comme si les grâces les plus intéressantes étaient exclues par le nom moderne qui réunit tant de familles dont l'origine n'a rien de commun, et dont les différences très-marquées
80 subsistent encore.

Si pourtant cette observation se trouvait fondée, ainsi que celle d'une certaine irrégularité dans les formes, on l'expliquerait par cette rudesse qui semble appartenir à l'atmosphère des Alpes. Il est très-vrai que la Suisse, qui

1. Le mot *Française* est trop général.

85 a de beaux hommes, et plus particulièrement vers les
 montagnes, comme dans l'Hasli et le Haut-Valais, con-
 tient néanmoins une quantité remarquable de crétins, et
 surtout de demi-crétins goîtreux, imbéciles, difformes.
 Beaucoup d'habitans, sans avoir des goîtres, paraissent
 90 attaqués de la même maladie que les goîtreux. On peut
 attribuer ces gonflemens, ces en |gorgemens à des [419]
 parties trop brutes de l'eau, et surtout de l'air, qui s'ar-
 rêtent, embarrassent les conduits, et semblent rapprocher
 la nutrition de l'homme de celle de la plante. La terre
 95 y serait-elle assez travaillée pour les autres animaux,
 mais trop sauvage encore pour l'homme ?

Ne se pourrait-il point que les plaines couvertes d'un
humus élaboré par une trituration perpétuelle donnassent
 à l'atmosphère des vapeurs plus assimilées aux besoins
 100 de l'être très-organisé, et qu'il émanât des rochers, des
 fondrières et des eaux toujours dans l'ombre, des parti-
 cules grossières, trop incultes en quelque sorte, et funestes
 à des organes délicats ? Le nitre des neiges subsistantes
 au milieu de l'été peut s'introduire trop facilement dans
 105 nos pores ouverts. La neige produit des effets secrets et
 incontestables sur les nerfs, et sur les hommes attaqués
 de la goutte ou d'un rhumatisme ; un effet encore plus
 caché sur notre organisation entière n'est pas invraisem-
 blable. Ainsi la nature qui mélange toutes choses aurait
 110 compensé par des dangers inconnus les romantiques
 beautés des terres que l'homme n'a pas soumises.

85. de fort beaux A B — 85-86. dans le sein des montagnes A B —
 87. quantité bien remarquable A B — 89. Beaucoup d'individus A B.

LETTRE LXXVIII.

Im., 16 juillet, IX.

Je suis tout-à-fait de votre avis, et même j'aurais dû
 moins attendre pour me décider à écrire. | Il y a quelque [420]
 5 chose qui soutient l'âme dans ce commerce avec les êtres
 pensans des divers siècles. Imaginer que l'on pourra être
 à côté de Pythagore, de Plutarque ou d'Ossian, dans le
 cabinet d'un L** futur, c'est une illusion qui a de la gran-
 deur, c'est un des plus nobles hochets de l'homme. Celui
 10 qui a vu comme la larme est brûlante sur la joue du mal-
 heureux se met à rêver une idée plus séduisante encore :
 il croit qu'il pourra dire à l'homme d'une humeur chagrine
 le prix de la joie de son semblable ; qu'il pourra prévenir
 les gémissemens de la victime qu'on oublie ; qu'il pourra
 15 rendre au cœur navré quelque énergie, en lui rappelant ces
 perceptions vastes ou consolantes qui égarent les uns ou
 soutiennent les autres.

On croit* voir que nos maux tiennent à peu de chose,
 et que le bien moral est dans la main de l'homme. On
 20 suit des conséquences théoriques qui mènent à l'idée du
 bonheur universel ; on oublie cette force qui nous main-
 tient dans l'état de confusion où se perd le genre humain ;
 on se dit : Je combattrai les erreurs, je suivrai les résul-
 tats des principes naturels, je dirai des choses bonnes ou
 25 qui pourront le devenir. Alors on se croit moins inutile,
 moins abandonné sur la terre : on réunit le songe des
 grandes choses à la paix d'une vie obscure, et on jouit

25-26. inutile et moins A B — 27. obscure ; on A B.

de l'idéal, et on en jouit vraiment, parce qu'on croit le rendre utile.

30 L'ordre* des choses idéales est comme un monde nouveau qui n'est point réalisé, mais qui est possible ; le génie humain va y chercher l'idée d'une harmonie selon nos besoins, et rapporte sur la terre des modifications plus heureuses, esquissées d'après ce type surnaturel. [421]

35 La constante* versatilité de l'homme prouve qu'il est habile à des habitudes contraires. L'on pourrait, en rassemblant des choses effectuées dans des temps et des lieux divers, former un ensemble moins difficile à son cœur que tout ce qui lui a été proposé jusqu'à présent. Voilà
40 ma tâche.

On n'atteint sans ennui le soir de la journée qu'en s'imposant un travail quelconque, fût-il vain du reste. Je m'avancerai vers le soir de la vie, trompé, si je puis, et soutenu par l'espoir d'ajouter à ces moyens qui furent
45 donnés à l'homme. Il faut des illusions à mon cœur trop grand pour n'en être pas avide, et trop faible pour s'en passer.

Puisque le sentiment du bonheur est notre premier besoin, que pourra faire celui qui ne l'attend pas à présent, et qui n'ose pas l'attendre ensuite ? Ne faudra-t-il
50 point qu'il en cherche l'expression dans un œil ami, sur le front de l'être qui est comme lui ? C'est une nécessité qu'il soit avide de la joie de son semblable ; il n'a d'autre

1. O Éternel ! tu es admirable dans l'ordre des mondes ; mais tu es adorable dans le regard expressif de l'homme bon qui rompt le pain qui lui reste dans la main de son frère. Ce sont, je crois, les propres mots de M***. An 2440.

4. M*** dans le beau chapitre Dieu. An A B.

bonheur que celui qu'il donne. Quand il n'a point
 55 ranimé | dans un autre le sentiment de la vie, quand il [422]
 n'a pas fait jouir, le froid de la mort est au fond de son
 cœur rebuté : il semble qu'il finisse dans les ténèbres du
 néant.

On parle d'hommes qui se suffisent à eux-mêmes et
 60 se nourrissent de leur propre sagesse : s'ils ont l'éter-
 nité devant eux, je les admire et les envie ; s'ils ne l'ont
 point, je ne les comprends pas.

Pour moi, non seulement je ne suis pas heureux, non
 seulement je ne le serai pas, mais si les suppositions
 65 vraisemblables que je pourrais faire se trouvaient réali-
 sées, je ne le serais pas encore. Les affections de
 l'homme sont un abîme d'avidité, de regrets et d'erreurs.

Je ne vous dis pas ce que je sens, ce que je voudrais,
 ce que je suis ; je ne vois plus mes besoins, à peine je
 70 sais mes désirs. Si vous croyez connaître mes goûts,
 vous y serez trompé. Vous direz entre vos landes soli-
 itaires et vos grandes eaux : Où est celui qui ne m'a
 plus ? Où est l'ami que je n'ai trouvé ni en Afrique, ni
 aux Antilles ? Voici le temps nébuleux que désire sa
 75 tristesse ; il se promène, il songe à mes regrets et au
 vide de ses années ; il écoute vers le couchant, comme
 si les sons du piano de ma fille devaient parvenir à son
 oreille solitaire ; il voit les jasmins rangés sur ma ter-
 rasse, il voit mon chapeau gris passer derrière les
 80 branches, il regarde sur le sable la trace de mes pan-
 touffes, il veut respirer la brise du soir. Vains songes,
 vous dis-je, j'aurai déjà changé. Et d'ail | leurs, avons- [423]
 nous le même ciel, nous qui avons cherché dans des

63. point heureux A B — 64. serai point A B — 79. mon bonnet de
 nuit passer A B — 79-80. derrière leurs branches fleuries, il A B.

climats opposés une terre étrangère à celle de nos premiers jours ?

Pendant vos douces soirées, un vent d'hiver peut terminer ici des jours brûlans. Le soleil consumait l'herbe autour des vacheries ; le lendemain, les vaches se pressent pour sortir, elles croient la trouver rafraîchie
90 par l'humidité de la nuit ; mais deux pieds de neige surchargent le toit sous lequel les voilà retenues, et elles seront réduites à boire leur propre lait. Je suis moi-même plus incertain, plus variable que ce climat bizarre. Ce que j'aime aujourd'hui, ce qui ne me déplaît pas,
95 lorsque vous l'aurez lu, me déplaira peut-être, et le changement ne sera pas grand. Le temps me convient, il est calme, tout est muet ; je sors pour long-temps : un quart d'heure après on me voit rentrer. Un écureuil, en m'entendant, a grimpé jusqu'à la cime d'un sapin. Je
100 laissais toutes ces idées ; un merle chante au-dessus de moi. Je reviens, je m'enferme dans mon cabinet. Il faut à la fin chercher un livre qui ne m'ennuie pas. Si l'on vient demander quelque chose, prendre un ordre, on s'excuse de me déranger ; mais ils m'ont rendu service.
105 Cette amertume s'en va comme elle était venue ; si je suis distrait, je suis content. Ne le pouvais-je pas moi-même ? non. J'aime ma douleur, je m'y attache tant qu'elle dure ; quand elle n'est plus, j'y trouve une insigne folie.

110 Je suis bien changé, vous dis-je. Je me rappelle | que [424]
la vie m'impatientait, et qu'il y a eu un moment où je la supportais comme un mal qui n'avait plus que quelques mois à durer. Mais ce souvenir me paraît maintenant celui d'une chose étrangère à moi ; il me surprendrait
115 même, si la mobilité dans mes sensations pouvait me

surprendre. Je ne vois pas du tout pourquoi partir, comme je ne vois pas bien pourquoi rester. Je suis las ; mais dans ma lassitude, je trouve qu'on n'est pas mal quand on se repose. La vie m'ennuie et m'amuse. Venir*,
 120 s'élever, faire grand bruit, s'inquiéter de tout, mesurer l'orbite des comètes, et, après quelques jours, se coucher sous l'herbe d'un cimetière ; cela me semble assez burlesque pour être vu jusqu'au bout.

Mais pourquoi prétendre que c'est l'habitude des
 125 ennuis, ou le malheur d'une manière sombre, qui dérangeant, qui confondent nos désirs et nos vœux, qui altèrent notre vie elle-même dans ce sentiment de la chute et du néant des jours de l'homme ? Il* ne faut pas qu'une humeur mélancolique décide des couleurs de
 130 la vie. Ne demandez point au fils des Incas enchaîné dans les mines d'où l'on tira l'or du palais de ses ancêtres et des temples du soleil, ou au bourgeois laborieux et irréprochable dont la vieillesse mendie infirme et dédaignée ; ne demandez point à d'innombrables malheureux
 135 ce que valent et les espérances et les prospérités humaines ; ne demandez point à Héraclite quelle est l'importance de nos projets, ou à Hégésias quelle est celle | de la vie. C'est Voltaire comblé de succès, fêté [425] dans les cours et admiré dans l'Europe ; c'est Voltaire
 140 célèbre, adroit, spirituel et généreux ; c'est Sénèque auprès du trône des Césars, et près d'y monter lui-même ; c'est Sénèque soutenu par la sagesse, amusé par les honneurs, et riche de trente millions ; c'est Sénèque utile aux hommes, et Voltaire se jouant de leurs fan-
 145 taisies, qui vous diront les jouissances de l'âme et le

129. point qu'une A B — 140. spirituel et fortuné A B.

repos du cœur, la valeur et la durée du mouvement de nos jours.

Mon ami ! je reste encore quelques heures sur la terre. Nous sommes de pauvres insensés quand nous vivons ;
 150 mais nous sommes si nuls quand nous ne vivons pas !
 Et puis on a toujours des affaires à terminer : j'en ai maintenant une grande, je veux mesurer l'eau qui tombera ici pendant dix années. Pour le thermomètre, je l'ai abandonné : il faudrait se lever dans la nuit ; et quand la
 155 nuit est sombre, il faudrait conserver la lumière, et la mettre dans un cabinet, parce que j'aime toujours la plus grande obscurité dans ma chambre. (Voilà pourtant un point essentiel où mon goût n'a pas encore changé.)
 D'ailleurs pour que je pusse prendre quelque intérêt à
 160 observer ici la température, il faudrait que je cessasse d'ignorer ce qui se passe ailleurs. Je voudrais avoir des observations faites au Sénégal sur les sables, et à la cime des montagnes du Labrador. Une autre chose m'intéresse
 165 dans l'intérieur de l'Afrique. Ces contrées | vastes, incon- [426]
 nues, où l'on pourrait, je pense... Je suis séparé du monde. Si l'on en reçoit des notions plus précises, donnez-les-moi. Je ne sais si vous m'entendez.

LETTRE LXXIX.

17 juillet, IX.

Si je vous disais que le pressentiment de quelque célébrité ne saurait me flatter un peu, pour la première fois

5 vous ne me croiriez pas ; vous penseriez qu'[au] moins
 je m'abuse, et vous auriez raison. Il est bien difficile que
 le besoin de s'estimer soi-même se trouve entièrement
 détaché de ce plaisir non moins naturel, d'être estimé
 par de certains hommes, et de savoir qu'ils disent, c'est
 10 l'un des nôtres. Mais le goût de la paix, une certaine
 indolence de l'âme dont les ennuis ont augmenté chez
 moi l'habitude, pourrait bien me faire oublier cette
 séduction, comme j'en ai oublié d'autres. J'ai besoin
 d'être retenu et excité par la crainte du reproche que
 15 j'aurais à me faire, si, n'améliorant rien, ne faisant rien
 que d'user pesamment des choses comme elles sont,
 j'allais encore négliger le seul moyen d'énergie qui
 s'accorde avec l'obscurité de ma vie.

Ne faut-il point que l'homme soit quelque chose,
 20 | et qu'il remplisse dans un sens ou dans un autre un [427]
 rôle *expressif*? Autrement il tombera dans l'abattement, et
 perdra la dignité de son être ; il méconnaîtra ses facultés,
 ou s'il les sent, ce sera pour le supplice de son âme
 combattue. Il ne sera point écouté, suivi, considéré. Ce
 25 peu de bien même que la vie la plus nulle doit encore
 produire ne sera plus en son pouvoir. C'est un précepte
 très-beau et très-utile, que celui de la simplicité ; mais
 il a été bien mal entendu. L'esprit qui ne voit pas les
 diverses faces des choses pervertit les meilleures
 30 maximes ; il avilit la sagesse elle-même en lui ôtant
 ses moyens, en la plongeant dans la pénurie, en la
 déshonorant par le désordre qui en résulte.

Assurément un homme de lettres¹ en linge sale, logé

1. Expression qui ne convient qu'ici. Je n'aime pas qu'on

5. aux moins (*faute d'impression*) C — 9. par certains A B.

dans le grenier, recousant ses hardes et copiant je ne
 35 sais quoi pour vivre, sera difficilement un être utile au
 monde et jouissant de l'autorité nécessaire pour faire
 quelque bien. A cinquante ans, il s'allie avec la blan-
 chisseuse qui a sa chambre sur le même pallier ; ou s'il
 a gagné quelque chose, c'est sa servante qu'il épouse.
 40 A-t-il donc voulu ridiculiser la morale, et la livrer aux
 | sarcasmes des hommes légers ? Il fait plus de tort à [428]
 l'opinion que le prêtre qu'on paie pour en appeler jour-
 nellement à un culte qu'il a trahi, que le moine factieux
 qui vante la paix et l'abnégation, que ces charlatans de
 45 la probité, dont un certain monde est plein, qui répètent
 à chaque phrase, mœurs ! vertus ! honnête homme ! et
 à qui dès lors on ne prêterait pas un louis sans billet.

Tout homme qui a l'esprit juste et qui veut être utile,
 ne fût-ce que dans sa vie privée, tout homme enfin qui
 50 est digne de quelque considération, la cherche. Il se
 conduit de manière à l'obtenir jusque dans les choses où
 l'opinion des hommes est vaine par elle-même, pourvu
 que ce soin n'exige de lui rien de contraire à ses devoirs
 ou aux résultats essentiels de son caractère. S'il est une

désigne ainsi des savans, ou de grands écrivains ; mais des folli-
 culaires, des gens qui *font le métier*, ou tout au plus ceux qui
 sont exactement et seulement hommes de lettres. Un vrai
 5 magistrat n'est pas un homme de loi. Montesquieu n'était pas
 un homme de lettres : plusieurs auteurs vivans ne le sont pas.

42. prêtre *marie* qu'on A B — 43. à ce culte A B.

Note. 4. ou seulement A B — 4-5. Un magistrat A B — 5-6. Montes-
 quieu, Boulanger, Helvétius, n'étaient pas des hommes de lettres : je
 sais plusieurs A B — 6. vivans qui n'en sont pas AB.

55 règle sans exception, je pense que ce doit être celle-ci ; j'affirmerais volontiers que c'est toujours par quelque vice du cœur ou du jugement, que l'on dédaigne et que l'on affecte de dédaigner l'estime publique, partout où la justice n'en commande pas le sacrifice.

60 On peut être considéré dans la vie la plus obscure, si on s'environne de quelque aisance, si on a de l'ordre chez soi et une sorte de dignité dans l'habitude de sa vie. On peut l'être dans la pauvreté même, quand on a un nom, quand on a fait des choses connues, quand on
65 a une manière plus grande que son sort, quand on sait faire distinguer de ce qui serait misère dans le vulgaire, jus | qu'au dénuement d'une extrême médiocrité. [429] L'homme qui a un caractère élevé n'est point confondu parmi la foule ; et si, pour l'éviter, il fallait descendre
70 à des soins minutieux, je crois qu'il se résoudrait à le faire. Je crois encore qu'il n'y aurait pas en cela de vanité : le sentiment des convenances naturelles porte chaque homme à se mettre à sa place, à tendre à ce que les autres l'y mettent. Si c'était un vain désir de primer,
75 l'homme supérieur craindrait l'obscurité du désert et ses privations, comme il craint la bassesse et la misère du cinquième étage ; mais il craint de s'avilir, et ne craint point de n'être pas élevé : il ne répugne pas à son être de n'avoir pas un grand rôle, mais d'en avoir un qui soit
80 contraire à sa nature.

Si une sorte d'autorité est nécessaire dans tous les actes de la vie, elle est indispensable à l'écrivain. La considération publique est un de ses plus puissans moyens :

55-56. celle-ci, et j'affirmerais A B — 71. aurait point A — 79. avoir point A B.

sans elle il ne fait qu'un état, et cet état devient bas,
85 parce qu'il remplace une grande fonction.

Il est absurde et révoltant qu'un auteur ose parler à l'homme de ses devoirs, sans être lui-même homme de bien¹. Mais si le moraliste pervers | n'obtient que du [430]

1. Il est absurde et révoltant qu'il se charge de chercher les principes, et d'examiner la vérité des vertus, s'il prend pour règle de sa propre conduite les faciles maximes de la société, la fausse morale convenue. Aucun homme ne doit se mêler de dire aux
5 hommes leurs devoirs et la raison morale de leurs actions, s'il n'est rempli du sentiment de l'ordre, s'il ne veut | avant tout, [430] non pas précisément la prospérité, mais la félicité publique : si l'unique fin de sa pensée n'est pas d'ajouter à ce bonheur obscur, à ce bien-être du cœur, source de tout bien, que la déviation
10 des êtres altère sans cesse, et que l'intelligence doit ramener et maintenir sans cesse. Quiconque a d'autres passions, et ne soumet pas à cette idée toute affection humaine ; quiconque peut chercher sérieusement les honneurs, les biens, l'amour même ou la gloire, n'est pas né pour la magistrature auguste
15 d'instituteur des hommes.

Celui qui prêche une religion sans la suivre intérieurement, sans y vénérer la loi suprême de son cœur, est un méprisable charlatan. Ne vous irritez pas contre lui, n'allez pas haïr sa personne ; mais que sa duplicité vous indigne ; et, s'il le faut pour
20 qu'il ne puisse plus corrompre le cœur humain, plongez-le dans l'opprobre.

Celui qui sans soumettre personnellement ses goûts, ses désirs, toutes ses vues à l'ordre et à l'équité morale, ose parler de morale à l'homme, à l'homme qui a comme lui l'égoïsme naturel de l'individu et la faiblesse d'un mortel, celui-là est un charlatan plus
25 détestable : il avilit les choses élevées ; il perd tout ce qui nous

13. sérieusement les femmes, les honneurs A B — 21. opprobre : qu'il y reste. A B — 22-23. désirs, ses vues A B — 26. choses sublimes A B.

mépris, le moraliste inconnu reste tellement inutile que
 90 quand il n'en devient pas lui- | même ridicule, ses écrits [431]

restait. S'il a la fureur d'écrire, qu'il fasse des contes, qu'il
 travaille des petits vers ; s'il a le talent d'écrire, qu'il tra-
 duise, qu'il soit *homme de lettres*, qu'il explique les arts, qu'il
 30 soit utile à sa manière ; qu'il travaille pour de l'argent, pour
 la réputation ; que, plus désintéressé, il travaille pour l'honneur
 d'un corps, pour l'avancement des sciences, pour la renommée
 de son pays ; mais qu'il laisse à l'homme de bien ce qu'on appelait
 la fonction des sages, et au prédicateur le métier des mœurs.

35 L'imprimerie a opéré dans le monde social un grand chan- |
 gement. Il était impossible que cette influence ne fit aucun mal ; [431]
 mais elle ne pouvait en faire beaucoup moins. Les inconvé-
 niens qui devaient en résulter ont été sentis, mais les moyens
 employés pour les arrêter n'en ont pas produit de moins graves.
 40 Il semble pourtant que, dans l'état actuel des choses en Europe,
 on pourrait concilier et la liberté d'écrire, et les moyens de sépa-
 rer de l'utilité des livres les excès qui tendent à compenser cette
 utilité reconnue. Le mal résulte principalement des démenes
 de l'esprit de parti, et du nombre étonnant des livres qui ne con-
 45 tiennent rien. Le temps, dira-t-on, fait oublier ce qui est injuste
 ou mauvais. Il s'en faut de beaucoup que cela suffise, soit aux
 particuliers, soit au public même. L'auteur est mort quand l'opi-
 nion se forme ou se rectifie ; et le public prend un esprit funeste
 d'indifférence pour le vrai et l'honnête, au milieu de cette
 50 incertitude dont il sort presque toujours sur les choses passées,
 mais où il rentre toujours sur les choses présentes. Dans ma
 supposition, il serait permis d'écrire tout ce qui est permis
 maintenant : l'opinion même serait aussi libre. Mais ceux qui ne
 veulent pas l'attendre pendant un demi-siècle, ceux qui ne
 55 peuvent pas s'en rapporter à eux-mêmes, ou qui n'aiment pas à

29. traduise, qu'il fasse un honnête métier, qu'il soit A B — 35. a
 fait dans A B — 36. que sa vaste influence B B — 40. Il me sem-
 blerait pourtant A B.

du moins le deviennent. Tout çè qui devrait être saint
 parmi les hommes | perdit sa force, lorsque les livres de [432]
 philosophie, de religion, de morale furent étalés au
 milieu de la boue des quais, lorsque des pages solen-
 95 nelles furent livrées aux plus vils usages du trafic.

L'opinion, la célébrité, fussent-elles vaines en elles-
 mêmes, ne doivent être ni méprisées, ni même négligées,
 puisqu'elles sont un des grands moyens qui puissent
 conduire aux fins les plus louables comme les plus
 100 importantes. C'est également un excès de ne rien faire
 pour elles ou de n'agir que pour elles. Les grandes
 choses que l'on exécute sont belles de leur seule gran-
 deur, et sans qu'il soit besoin de songer à les produire,
 à les faire valoir ; il n'en saurait être de même de celles
 105 que l'on pense. La fermeté de celui qui périt au fond
 des eaux est un exemple perdu ; la pensée la plus juste,
 la conception la plus sage le sont également, si on ne
 les communique pas ; leur utilité dépend de leur expres-
 sion, c'est leur célébrité qui les rend fécondes.

lire vingt volumes pour rencontrer un livre, trouveraient aussi
 commode qu'utile un garant indirect, une voie tracée, que rien
 absolument ne les obligerait de suivre. Cette institution exige-
 rait la plus intègre impartialité ; mais rien n'empêcherait d'écrire
 60 contre ce qu'elle aurait approuvé : ainsi son intérêt le plus
 direct serait de mériter la considération publique qu'elle n'aurait
 aucun moyen d'asservir. On objecte toujours que les hommes
 justes sont trop rares ; j'ignore s'ils le sont autant qu'on affecte
 de le dire ; mais ce qui n'est pas vrai du moins, c'est qu'il n'y
 65 en ait point.

92. a perdu sa A B — 93. étalés, à trois sous la pièce, au A B — 94.
 leurs pages A B — 95. livrées aux charcutiers pour envelopper des cer-
 velas. A B — 101. de ne faire que A B.

Note. 57. ce garant A B ; cette voie A B.

110 Il faudrait peut-être que des écrits philosophiques
 fussent toujours précédés par un bon livre d'un genre
 agréable, qui fût bien répandu, bien lu, bien goûté¹.
 Celui qui a un nom parle avec plus de confiance ; il
 fait plus et il fait mieux, parce qu'il espère ne pas faire
 115 en vain. Malheureusement on n'a pas toujours le cou-
 rage ou les moyens de prendre des précautions sem-
 blables ; les écrits, | comme tant d'autres choses, sont [433]
 soumis à l'occasion même inaperçue ; ils sont déter-
 minés par une impulsion souvent étrangère à nos plans
 120 et à nos projets.

Faire un livre seulement pour avoir un nom, c'est une
 tâche : elle a quelque chose de rebutant et de servile, et
 quoique je convienne des raisons qui semblent me l'im-
 poser, je n'ose l'entreprendre, et je l'abandonnerais.

125 Je ne veux cependant pas commencer par l'ouvrage
 que je projette. Il est trop important et trop difficile pour
 que je l'achève jamais ; c'est beaucoup si je le vois
 approcher un jour de l'idée que j'ai conçue. Cette per-
 spective trop éloignée ne me soutiendrait pas. Je crois
 130 qu'il est bon que je me fasse auteur, afin d'avoir le
 courage de continuer à l'être. Ce sera un parti pris et
 déclaré ; en sorte que je le suivrai comme pour remplir
 ma destination.

1. Ainsi l'*Esprit des Lois* le fut par les *Lettres Persanes*.

121. livre pour A B.

LETTRE LXXX.

2 août, IX.

Je pense comme vous qu'il faudrait un roman, un véritable roman tel qu'il en est quelques-uns ; mais c'est
5 un grand ouvrage qui m'arrêterait long-temps. A plusieurs égards, j'y serais assez peu pro | pre, et il faudrait que [434] le plan m'en vînt comme par inspiration.

Je crois que j'écrirai un voyage. Je veux que ceux qui le liront parcourent avec moi tout le monde soumis à
10 l'homme. Quand nous aurons regardé ensemble, quand nous aurons pris l'habitude d'une manière commune à eux et à moi, nous rentrerons, et nous raisonnerons. Ainsi deux amis d'un certain âge sortent ensemble dans la campagne, examinent, rêvent, ne se parlent pas, et
15 s'indiquent seulement les objets avec leur canne ; mais le soir, auprès de la cheminée, ils jasant sur ce qu'ils ont vu dans leur promenade.

La * scène de la vie a de grandes beautés. Il faut se considérer comme étant là seulement pour voir. Il faut s'y
20 intéresser sans illusion, sans passion, mais sans indifférence, comme on s'intéresse aux vicissitudes, aux passions, aux dangers d'un récit imaginaire : celui-là est écrit avec bien de l'éloquence.

Le cours du monde est un drame assez suivi pour être
25 attachant, assez varié pour exciter l'intérêt, assez fixe, assez réglé pour plaire à la raison, pour amuser par des systèmes, assez incertain pour éveiller les désirs, pour alimenter les passions. Si nous étions impassibles dans la vie, l'idée de la mort serait intolérable ; mais les dou-
30 leurs nous aliènent, les dégoûts nous rebutent, l'impuissance et les sollicitudes font oublier de voir ; et l'on s'en

va froidement, comme on quitte | les loges quand un [435]
voisin exigeant, quand la sueur du front, quand l'air vicié
par la foule ont remplacé le désir par la gêne, et la curio-
35 sité par l'impatience.

Quelle manière adopterai-je ? Aucune. J'écrirai comme
on parle, sans y songer; s'il faut faire autrement, je
n'écrirai point. Il y a cette différence néanmoins, que la
parole ne peut être corrigée, au lieu que l'on peut ôter
40 des choses écrites ce qui choque à la lecture.

Dans des tempz moins avancés, les poètes et les
sophistes lisaient leurs livres aux assemblées des peuples.
Il faut que les choses soient lues selon la manière dont
elles ont été faites, et qu'elles soient faites selon qu'elles
45 doivent être lues. L'art de lire est comme celui d'écrire.

Les grâces et la vérité de l'expression dans la lecture sont
infinies comme les modifications de la pensée; je conçois
à peine qu'un homme qui lit mal puisse avoir une plume
heureuse, un esprit juste et vaste. Sentir avec génie, et
50 être incapable d'exprimer, paraît aussi incompatible que
d'exprimer avec force ce qu'on ne sent pas.

Quelque parti que l'on prenne sur la question si tout a
été ou n'a pas été dit en morale, on ne saurait conclure
qu'il n'y ait plus rien à faire pour cette science, la seule
55 de l'homme. Il ne suffit pas qu'une chose soit dite, il faut
qu'elle soit publiée, prouvée, persuadée à tous, univer-
sellement reconnue. Il n'y a rien de fait tant que la loi
ex | presse n'est pas soumise aux lois de la morale¹; tant [436]

1. On trouve le passage suivant, qui m'a paru curieux, dans
des lettres publiées par un nommé Matthew.

« C'est une suite nécessaire et du degré de dépravation où en

36. Quel style j'adopterai ? Aucun. A B — 58. lois de l'Ethique A B.

Note. 2. Matthews. A B.

que l'opinion ne voit pas les choses sous leurs véritables
60 rapports.

Il faudra s'élever contre le désordre, tant que le désordre subsistera. Ne voyons-nous pas tous les jours de ces choses qui sont plutôt la faute de l'esprit que la suite des passions, où il y a plus d'erreur que de perversité, et
65 qui sont moins le crime d'un particulier, qu'un effet presque inévitable de l'insouciance ou de l'ineptie publique ?

N'est-il plus besoin de dire aux riches dont la fortune est indépendante : Par quelle fatalité vivez-vous plus
70 pauvres, plus inquiets que ceux qui travaillent à la journée dans vos terres ?

De dire aux enfans qui n'ont pas ouvert les yeux sur la bassesse de leur infidélité : Vous êtes de véritables voleurs, et des voleurs que la loi devrait punir plus sévè-
75 rement que celui qui vole un étranger. Au vol manifeste, vous ajoutez la plus odieuse perfidie. Le domestique qui prend est puni avec plus de rigueur qu'un étranger, parce qu'il abuse de la confiance, et parce qu'il est nécessaire que l'on jouisse de la sécurité, du moins chez soi. Ces
80 | raisons, justes pour un homme à gages, ne sont-elles pas [437] bien plus fortes pour le fils de la maison ? Qui peut tromper plus impunément ? Qui manque à des devoirs plus sacrés ? A qui est-il plus triste de ne pouvoir donner sa

» est arrivée l'espèce humaine, et de l'état actuel de la société
5 » en général, qu'il y ait beaucoup d'institutions également in-
» compatibles avec le christianisme et la morale. » *Voyage à la riv. de Sierra-Leone.*

70. pauvres que ceux A B.

Note. 6. Lettre VIII de *Voyages à la A B.*

confiance ? Si l'on objecte des considérations qui peuvent
85 arrêter la loi, c'est prouver davantage la nécessité d'éclairer l'opinion, de ne pas l'abandonner comme on l'a trop fait, d'en fixer les variations, et surtout de la faire assez respecter pour qu'elle puisse ce que n'osent pas nos lois irrésolues.

90 N'est-il plus besoin de dire à ces femmes pleines de sensibilité, d'intentions pures, de jeunesse et de candeur : Pourquoi livrer au premier fourbe tant d'avantages inestimables ? Ne voyez-vous pas dans ses lettres mêmes, au milieu du jargon romanesque de ses gauches sentimens,
95 des expressions dont une seule suffirait pour déceler la mince estime qu'il a pour vous, et la bassesse dans laquelle il se sent lui-même ? Il vous amuse, il vous entraîne, il vous joue ; il vous prépare la honte et l'abandon. Vous le sentiriez, vous le sauriez ; mais par faiblesse, par indolence peut-être, vous hasardez l'honneur de vos jours.
100 Peut-être c'est pour l'amusement d'une nuit que vous corrompez votre vie entière. La loi ne l'atteindra pas ; il aura l'infâme liberté de rire de vous. Comment avez-vous pris ce misérable pour un homme ? Ne valait-il pas mieux
105 attendre et attendre encore ? Quelle distance d'un homme à un homme ! Femmes aimables, ne senti | rez-vous pas [438] ce que vous valez ? — Le besoin d'aimer ! — Il ne vous excuse pas. Le premier des besoins est celui de ne pas s'avilir, et les besoins du cœur doivent eux-mêmes vous
110 rendre indifférent quiconque n'a de l'homme autre chose que de n'être pas femme. — Ceux de l'âge ! — Si nos institutions morales sont dans l'enfance, si nous avons tout confondu, si notre raison va à tâtons, votre imprudence, moins impardonnable alors, n'est pas pour cela justifiée.

86. ne la pas abandonner A B — 87. fait, de surmonter son indolence, de fixer ses variations A B.

115 Le nom de femme est grand pour nous, quand notre
 âme est pure. Apparemment le nom d'homme peut aussi
 imposer un peu à des cœurs jeunes; mais de quelque
 douceur que ces illusions s'environnent, ne vous y laissez
 pas trop surprendre. Si l'homme est l'ami naturel de la
 120 femme, les femmes n'ont souvent pas de plus funeste
 ennemi. Tous les hommes ont les sens de leur sexe;
mais attendez celui qui en a l'âme. Que peut avoir de
commun avec vous cet être qui n'a que des sens ?

« N'est-il pas arrivé plusieurs fois que le senti | ment [439]
 125 du bonheur nous ait entraînés dans un abîme de maux,
 que nos désirs les plus naturels aient altéré notre nature,
 et que nous nous soyons avidement enivrés d'amertumes ?
 On a toute la candeur de la jeunesse, tous les désirs de
 l'inexpérience, les besoins d'une vie nouvelle, l'espérance
 130 d'un cœur droit. On a toutes les facultés de l'amour ; il
 faut aimer. On a tous les moyens du plaisir ; il faut être
 aimée. On entre dans la vie ; qu'y faire sans amour ? On
 a beauté, fraîcheur, grâce, légèreté, noblesse, expression
 heureuse. Pourquoi l'harmonie de ces mouvemens, cette
 135 décence voluptueuse, cette voix faite pour tout dire, ce

1. J'ai supprimé quelques pages où il s'agissait de circonstances
 particulières, et d'une personne dont je ne vois pas qu'il soit
 parlé dans aucun autre endroit de ces lettres. J'y ai, en quelque
 sorte, substitué ce qui suit : c'est un morceau tiré d'ailleurs, qui
 5 dit à peu près les mêmes choses d'une manière générale, et que
 son analogie avec ce que j'ai retranché m'a engagé à placer ici.

116-117. aussi en imposer A B — 123. sens ? Les verrats aussi sont
 des mâles. A B — 125. entraîné A B.

sourire fait pour tout entraîner, ce regard fait pour chan-
 ger le cœur de l'homme ? pourquoi cette délicatesse du
 cœur et cette sensibilité profonde ? L'âge, le désir, les
 convenances, l'âme, les sens, tout le veut ; c'est une
 140 nécessité. Tout exprime et demande l'amour : cette peau
 si douce et d'un blanc si heureusement nuancé ; cette
 main formée pour les plus tendres caresses ; cet œil dont
 les ressources sont inconnues s'il ne dit pas, je consens à
 être aimée ; ce sein qui, sans amour, est immobile, muet,
 145 inutile, et qui se flétrirait un jour sans avoir été divinisé ;
 ces formes, ces contours qui changeraient sans avoir été
 connus, admirés, possédés ; ces sentimens si tendres, si
 voluptueux et si grands, l'ambition du cœur, l'héroïsme
 de la passion ! Cette loi délicieuse, que la loi du monde
 150 a dictée, il faut la suivre. Ce rôle enivrant, que l'on sait
 si bien, que tout rappelle, | que le jour inspire, et que [440]
 la nuit commande, quelle femme jeune, sensible, aimante,
 imaginera de ne le point remplir ?

» Aussi ne l'imagine-t-on pas. Les cœurs justes, nobles,
 155 purs sont les premiers perdus. Plus susceptibles d'éléva-
 tion, ils doivent être séduits par celle que l'amour donne.
 Ils se nourrissent d'erreurs en croyant se nourrir d'es-
 time ; ils se trouvent aimer un homme, parce qu'ils ont
 aimé la vertu ; ils sont trompés par des misérables, parce
 160 que, ne pouvant vraiment aimer qu'un homme de bien,
 ils croient sentir que celui qui se présente pour réaliser
 leur chimère est nécessairement tel.

» L'énergie de l'âme, l'estime, la confiance, le besoin
 d'en montrer, celui d'en avoir ; des sacrifices à récom-
 165 penser, une fidélité à couronner, un espoir à entretenir,

147. tendres, si vastes, si voluptueux A B — 158. un amour, parce
 qu'ils A B.

une progression à suivre ; l'agitation, l'intolérable inquiétude du cœur et des sens ; le désir si louable de commencer à payer tant d'amour, le désir non moins juste de resserrer, de consacrer, de perpétuer, d'éterniser des
 170 liens si chers ; d'autres désirs encore, certaine crainte, certaine curiosité, des hasards qui l'indiquent, le destin qui le veut, tout livre une femme aimante dans les bras du lovelace. Elle aime, il s'amuse ; elle se donne, il s'amuse ; elle jouit, il s'amuse ; elle rêve la durée, le
 175 bonheur, le long charme d'un amour mutuel ; elle est dans les songes célestes ; elle voit cet œil que le plaisir embrase, elle voudrait donner une félicité plus grande ; mais le monstre s'amuse : les bras du | plaisir la plongent [441]
 dans l'abîme, elle dévore une volupté terrible.

180 » Le lendemain elle est surprise, inquiète, rêveuse ; de sombres pressentimens commencent des peines affreuses et une vie d'amertumes. Estime des hommes, tendresse paternelle, douce conscience, fierté d'une âme pure, fortune, honneur, espérance, amour, tout a passé. Il ne
 185 s'agit plus d'aimer et de vivre ; il faut dévorer ses larmes et traîner des jours précaires, flétris, misérables. Il ne s'agit plus de s'avancer dans les illusions, dans l'amour et dans la vie ; il faut repousser les songes, chercher l'oubli, attendre la mort. Femmes sincères et aimantes, belles de
 190 toutes les grâces extérieures et des charmes de l'âme, si faites pour être purement, tendrement, constamment aimées !... n'aimez pas. »

173. du Lovelace A B — 183. pure, paix, fortune A B — 188. chercher l'amertume et attendre A B.

LETTRE LXXXI.

5 août, IX.

Vous convenez que la morale doit seule occuper sérieusement l'écrivain qui veut se proposer un objet utile et grand ; mais vous trouvez que de certaines opinions sur la nature des êtres pour lesquelles, dites-vous, j'ai paru pencher jusqu'ici ne s'accordent pas avec la recherche des lois morales et de la base des devoirs. |

Je n'aimerais pas à me contredire, et je tâcherai de [442] l'éviter ; mais je ne puis reprocher à ma faiblesse les variations de l'incertitude. J'ai beau examiner, et mettre à cet examen de l'impartialité et même quelque sévérité, je ne puis trouver là de véritables contradictions.

Il pourrait y en avoir entre diverses choses que j'ai dites, si on voulait les regarder comme des affirmations positives, comme les diverses parties d'un même système, d'un même corps de principes donnés pour certains, liés entre eux et déduits les uns des autres. Mais les pensées isolées, les doutes sur des choses impénétrables peuvent varier sans être contradictoires. J'avoue même qu'il y a telle conjecture sur la marche de la nature que je trouve quelquefois très-probable, et d'autres fois beaucoup moins, selon la manière dont mon imagination s'arrête à la considérer.

Il m'arrive de dire* : Tout est nécessaire ; si le monde est inexplicable dans ce principe, dans les autres il semble impossible. Et après avoir vu ainsi, il m'arrivera le lendemain de me dire au contraire : Tant de choses sont conduites selon l'intelligence, qu'il paraît évident que beaucoup d'autres choses sont conduites par elle. Peut-

être elle choisit dans les possibles qui résultent de l'essence nécessaire des choses, et la nature de ces possibles contenus dans une sphère limitée est telle, que, le monde ne pouvant exister que selon de certains modes, chaque
 35 chose néanmoins est suscepti | ble de plusieurs modifica- [443]
 tions différentes. L'intelligence n'est pas souveraine de la matière, mais elle l'emploie : elle ne peut ni la faire, ni la détruire, ni la dénaturer ou en changer les lois ; mais elle peut l'agiter, la travailler, la composer. Ce n'est
 40 pas une toute-puissance ; c'est une industrie immense, mais pourtant bornée par les lois nécessaires de l'essence des êtres ; c'est une alchimie sublime que l'homme appelle surnaturelle, parce qu'il ne peut la concevoir.

Vous me dites que voilà deux systèmes opposés, et
 45 qu'on ne saurait admettre en même temps. J'en conviens ; mais il n'y a point là de contradiction, je ne vous les donne que pour des hypothèses : non seulement je ne les admet pas tous deux, mais je n'admet positivement ni l'un ni l'autre, et je ne prétends pas connaître ce que
 50 l'homme ne connaît point.

Tout * système général sur la nature des êtres et les lois du monde n'est jamais qu'une idée hasardée. Il se peut que quelques hommes aient cru à leurs songes ou aient voulu que les autres y crussent ; mais c'est un char-
 55 latanisme ridicule ou un prodige d'entêtement. Pour moi, je ne sais que douter, et si je dis positivement : Tout est nécessaire, ou bien : Il est une force secrète qui se propose un but que quelquefois nous pouvons pressentir, je n'emploie ces expressions affirmatives que pour éviter de
 60 répéter sans cesse : Il me semble, je suppose, j'imagine. Cette manière de parler ne | saurait annoncer que je [444]

34. selon certains A B. — 38. ou changer ses lois A B.

m'en prétende certain, et je ne dois pas craindre que l'on s'y trompe ; quel homme, s'il n'est en démence, s'avisera d'affirmer ce qu'il est impossible que l'on sache ?

65 Il * en est tout autrement lorsque, abandonnant ces recherches obscures, nous nous attachons à la seule science humaine, à la morale. L'œil de l'homme, qui ne peut rien discerner dans l'essence des êtres, peut tout voir dans les relations de l'homme. Là nous trouvons une
70 lumière disposée pour nos organes ; là nous pouvons découvrir, raisonner, affirmer. C'est là que nous sommes responsables de nos idées, de leur enchaînement, de leur accord, de leur vérité ; c'est là qu'il faut chercher des principes certains, et que les conséquences contradictoires
75 seraient inexcusables.

On peut faire une seule objection contre l'étude de la morale ; c'est une difficulté très-forte, il est vrai, mais qui pourtant ne doit pas nous arrêter. Si tout est nécessaire, que produiront nos recherches, nos préceptes, nos
80 vertus ? Mais la nécessité de toutes choses n'est pas prouvée ; le sentiment contraire conduit l'homme, et c'est assez pour que dans tous les actes de la vie il se regarde comme livré à lui-même. Le stoïcien croyait à la vertu malgré le destin, et ces Orientaux qui conservent le
85 dogme de la fatalité, agissent, craignent, désirent comme les autres hommes. Si même je regardais comme probable la loi universelle de la nécessité, je pourrais encore chercher les principes des meil | leurs institutions [445] humaines. En traversant un lac dans un jour d'orage, je
90 me dirai : Si les événemens sont invinciblement déterminés, il m'importe peu que les bateliers soient ivres ou non. Cependant, comme il en peut être autrement, je

63. trompe ; car quel A B.

leur recommanderai de ne boire qu'après leur arrivée. Si tout est nécessaire, il l'est que j'aie ce soin, il l'est encore
 95 que je l'appelle faussement de la prudence.

Je n'entends rien aux subtilités par lesquelles on prétend accorder le libre arbitre avec la prescience, le choix de l'homme avec l'absolue puissance de Dieu ; l'horreur infinie que l'auteur de toute justice a nécessairement
 100 pour le péché, ainsi que les moyens inconcevables qu'il a employés pour le prévenir ou le réparer, avec l'empire continuel de l'injustice, et notre pouvoir de faire des crimes tant que bon nous semble. Je trouve quelques difficultés à concilier et la bonté infinie qui créa volontai-
 105 rement l'homme, et la science indubitable de ce qui en résulterait, avec l'éternité de supplices affreux pour les quarante-neuf cinquantièmes des hommes tant aimés. Je pourrais comme un autre parler longuement, adroitement ou savamment sur ces questions impénétrables ; mais si
 110 jamais j'écris, je m'attacherai plutôt à ce qui concerne l'homme réuni en société dans sa vie temporelle, parce qu'il me semble qu'en observant seulement les conséquences pour lesquelles on a des données certaines, je pourrai penser des choses vraies et en dire d'utiles. |

115 Je parviendrai jusqu'à un certain point à connaître [446] l'homme, mais je ne puis deviner la nature. Je n'entends pas bien deux principes opposés, coéternellement faisant et défaisant. Je n'entends pas bien l'univers formé si tard, là où il n'y avait rien, subsistant pour un temps seulement,
 120 et coupant ainsi en trois parties l'indivisible éternité. Je n'aime point à parler sérieusement de ce que j'ignore ;
animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei.

98. de son Dieu A B — 100. péché, les A B — 104. concilier la A B — 122. *Dei*. Paulus ad Corinth. I, c.2. A ; *Dei* (Paulus ad Corinth.) B.

Je n'entendrai jamais comment l'homme, qui reconnaît en lui de l'intelligence, peut prétendre que le monde ne
125 contient pas d'intelligence. Malheureusement, je ne vois pas mieux comment une faculté se trouve être une substance. On me dit : La pensée n'est pas un corps, un être physiquement divisible, ainsi la mort ne la détruira pas ; elle a commencé pourtant, mais vous voyez qu'elle ne saurait
130 finir, et que, puisqu'elle n'est pas un corps, elle est nécessairement un esprit. Je l'avoue, j'ai le malheur de ne pas trouver que cet argument victorieux ait le sens commun.

Celui-ci est plus spécieux. Puisqu'il existe des religions anciennement établies, puisqu'elles font partie des insti-
135 tutions humaines, puisqu'elles paraissent naturelles à notre faiblesse, et qu'elles sont le frein ou la consolation de plusieurs, il est bon de suivre et de soutenir la religion du pays où l'on vit : si l'on se permet de n'y point croire, il faut du moins n'en rien dire, quand on écrit
140 pour | les hommes, il ne faut pas les dissuader d'une [447] croyance qu'ils aiment. C'est votre avis ; mais voici pourquoi je ne saurais le suivre.

Je n'irai pas maintenant affaiblir une croyance religieuse dans les vallées des Cévennes ou de l'Apennin, ni
145 même auprès de moi dans la Maurienne ou le Schweitzerland ; mais en parlant de morale, comment ne rien dire des religions ? Ce serait une affectation déplacée : elle ne tromperait personne ; elle ne ferait qu'embarrasser ce que j'aurais à dire, et en ôter l'ensemble qui peut
150 seul le rendre utile. On prétend qu'il faut respecter des opinions sur lesquelles reposent l'espérance de beaucoup d'hommes, et toute la morale de plusieurs. Je crois cette

139. dire et quand A_B — 151-52. de beaucoup et malheureusement toute A B.

réserve convenable et sage chez celui qui ne traite qu'accidentellement des questions morales, ou qui écrit
 155 dans des vues différentes de celles qui seront nécessairement les miennes. Mais si en écrivant sur les institutions humaines je parvenais à ne point parler des systèmes religieux, on n'y verrait autre chose que des ménagemens pour quelque parti puissant. Ce serait une faiblesse condamnable : en osant me charger d'une telle fonction, je
 160 dois surtout m'en imposer les devoirs. Je ne puis répondre de mes moyens, et ils seront plus ou moins insuffisans ; mais les intentions dépendent de moi : si elles ne sont pas invariablement pures et fermes, je suis indigne
 165 d'un aussi beau ministère.

Je n'aurai pas un ennemi personnel dans la littérature, [448] comme je n'en aurai jamais dans ma vie privée ; mais quand il s'agit de dire aux hommes ce que je regarde comme vrai, je ne dois pas craindre de mécontenter une secte ou un parti. Je n'en veux à aucun, mais je
 170 n'ai de lois à recevoir d'aucun. J'attaquerai les choses et non les hommes ; si les hommes s'en fâchent, si je deviens un objet d'horreur pour la charité de quelques-uns, je n'en serai point surpris, mais je ne veux pas même le prévoir.
 175 Si l'on peut se dispenser de parler des religions dans bien des écrits, je n'ai pas cette liberté, que je regrette à plusieurs égards : tout homme impartial avouera que ce silence est impossible dans un *ouvrage* tel que doit être celui que je projette, le seul auquel je puisse mettre de
 180 l'importance.

En écrivant sur les affections de l'homme et sur le système général de l'éthique, je parlerai donc des religions ; et certes, en en parlant, je ne puis dire d'autres choses que

celles que j'en pense. C'est parce que je ne saurais éviter
185 d'en parler alors que je ne m'attache point à écarter de
nos lettres ce qui par hasard s'y présente sur ce sujet :
autrement, malgré une certaine contrainte qui en résul-
terait, j'aimerais mieux taire ce que je sens devoir vous
déplaire, ou plutôt vous affliger.

190 Je vous le demande à vous-même, si dans quelques
chapitres il m'arrive d'examiner les religions comme des
institutions accidentelles¹, et de parler | de celle qu'on [449]
dit être venue de Jérusalem, comme on trouverait bon
que j'en parlasse si j'étais né à Jérusalem ; je vous le
195 demande, quel inconvénient véritable en résultera-t-il
dans les lieux où s'agite l'esprit européen, où les idées
sont nettes et les conceptions désenchantées, où l'on vit
dans l'oubli des prestiges, dans l'étude sans voile des
sciences positives et démontrées ?

200 Je voudrais ne rien ôter de la tête de ceux qui l'ont
déjà assez vide pour dire : S'il n'y avait pas d'enfer, ce ne
serait pas la peine d'être honnête homme. Peut-être arri-
vera-t-il cependant que je sois lu par un de ces hommes-
là. Je ne me flatte pas qu'il ne puisse résulter aucun mal
205 quelconque de ce que je ferai dans l'intention de pro-
duire un bien ; mais peut-être aussi diminuerai-je le
nombre de ces bonnes âmes qui ne croient au devoir qu'en
croyant à l'enfer. Peut-être parviendrai-je à ce que le
devoir reste, quand les reliques et les démons cornus
210 auront achevé de passer de mode.

1. Il est certain que l'éloignement d'Obermann pour des doc-
trines qui toutes lui paraissent accidentelles ne s'étend pas jus-
qu'aux idées religieuses fondamentales.

1. La note manque A B.

On ne peut pas éviter que la foule elle-même en vienne plus ou moins vite, et certainement dans peu de temps, à mépriser l'une des deux idées qu'on l'a très-imprudemment habituée à ne recevoir qu'ensemble : il faut donc
 215 lui prouver qu'elles peuvent très-bien être séparées sans que l'oubli de l'une entraîne la subversion de l'autre. |

Je crois que ce moment s'approche beaucoup : l'on [450] reconnaîtra plus universellement la nécessité de ne plus fonder sur ce qui s'écroule cet asile moral, hors duquel
 220 on vivrait dans un état de guerre secrète, et au milieu d'une perfidie plus odieuse que les vengeances et les longues haines des hordes sauvages.

LETTRE LXXXII.

Im., 6 août, IX.

Je ne sais si je sortirai de mes montagnes neigeuses, si j'irai voir cette jolie campagne dont vous me faites une
 5 description si intéressante, où l'hiver est si facile et le printemps si doux, où les eaux vertes brisent leurs vagues nées en Amérique. Celles que je vois ne viennent pas de si loin : dans les fentes de mes rochers, où je cherche la nuit comme le triste chat-huant, l'étendue conviendrait
 10 mal à mon œil et à ma pensée. Le regret de n'être pas avec vous s'accroît tous les jours. Je ne me le reproche pas, j'en suis plutôt surpris ; je cherche pourquoi, je ne trouve rien, mais je vous dis que je n'ai pu faire autrement. J'irai un jour ; cela est résolu. Je veux vous voir
 15 chez vous : je veux rapporter de là le secret d'être heureux, quand rien ne manque que nous-mêmes.

Je verrai en même temps le pont du Gard et le canal de Languedoc. Je verrai la Grande-Char | treuse, en allant, [451] et non en rentrant ici ; et vous savez pourquoi. J'aime mon
20 asile ; je l'aimerai tous les jours davantage, mais je ne me sens plus assez fort pour vivre seul. Nous allons parler d'autre chose.

Tout sera achevé dans très-peu de jours. En voici déjà quatre que je couche dans mon appartement.

25 Quand je laisse mes fenêtres ouvertes pendant la nuit, j'entends distinctement l'eau de la fontaine tomber dans le bassin : lorsqu'un peu de vent l'agite, elle se brise sur les barres de fer destinées à soutenir les vases que l'on veut remplir. Il n'est guère d'accidens naturels aussi roman-
30 tiques que le bruit d'un peu d'eau tombant sur l'eau tranquille, quant tout est nocturne, et qu'on distingue seulement dans le fond de la vallée un torrent qui roule sourdement derrière les arbres épais, au milieu du silence.

La fontaine est sous un grand toit, comme je pense
35 vous l'avoir dit : le bruit de sa chute est moins agreste que si elle était en plein air ; mais il est plus extraordinaire, et plus heureux. Abrité sans être enfermé, reposant dans un bon lit au milieu du désert, possédant chez soi les biens sauvages, on réunit les commodités de la mollesse et la
40 force de la nature. Il semble que notre industrie ait disposé des choses primitives sans changer leurs lois, et qu'un empire si facile ne connaisse point de bornes. Voilà tout l'homme. |

Ce grand toit, ce couvert dont vous voyez que je suis [452]
45 très-content, a sept toises de large, et plus de vingt en longueur sur la même ligne que les autres bâtimens. C'est en effet la chose la plus commode : il joint la grange

à la maison ; il ne touche point à celle-ci, il ne commu-
 nique avec elle que par une galerie d'une construction
 50 légère, et qu'on pourrait couper facilement en cas d'in-
 cendie. Voiture, char-à-bancs, chars de travail, outils,
 bois à brûler, atelier de menuiserie, fontaine, tout s'y
 trouve sans confusion, et l'on peut y travailler, y laver, y
 faire toutes les choses nécessaires sans être gêné par le
 55 soleil, la neige ou la boue.

Puisque je n'espère plus vous voir ici que dans un
 temps reculé, je vous dirai toute ma manière d'être. Je
 vous décrirai toute mon habitation, et peut-être il y aura
 des instans où je me figurerai que vous la partagez, que
 60 nous examinons, que nous délibérons, que nous réfor-
 mons.

LETTRE LXXXIII.

24 septembre, IX.

J'attendais avec quelque impatience que vous eussiez
 fini vos courses ; j'ai des choses nouvelles à vous dire.

5 M. de Fonsalbe est ici. Il y est depuis cinq semaines, il
 y restera : sa femme y a été. Quoiqu'il | ait passé des [453]
 années sur les mers, c'est un homme égal et tranquille. Il
 ne joue pas, ne chasse pas, ne fume pas ; il ne boit point ;
 il n'a jamais dansé, il ne chante jamais ; il n'est point
 10 triste, mais je crois qu'il l'a été beaucoup. Son front réu-
 nit les traits heureux du calme de l'âme, et les traits pro-
 fonds du malheur. Son œil, qui n'exprime ordinairement

qu'une sorte de repos et de découragement, est fait pour tout exprimer ; sa tête a quelque chose d'extraordinaire, et, 15 au milieu de son calme habituel, si une idée grande, si un sentiment énergique vient l'éveiller, il prend, sans y penser, l'attitude muette du commandement. J'ai vu admirer un acteur qui disait fort bien le *Je le veux, je l'ordonne*, de Néron ; mais Fonsalbe le dirait mieux.

20 Je vous parle sans partialité. Il n'est pas aussi égal intérieurement qu'au dehors ; mais s'il a le malheur ou le défaut de ne pouvoir être heureux, il a trop de sens pour être mécontent. C'est lui qui achèvera de guérir mon impatience : il a pris son parti, et de plus il m'a prouvé, 25 sans réplique, que je devais prendre le mien. Il prétend que lorsque avec la santé on a une vie indépendante, et que l'on n'a que cela, il faut être un sot pour être heureux, et un fou pour être malheureux. D'après quoi vous sentez que je ne pouvais dire autre chose, sinon que je 30 n'étais ni heureux, ni malheureux : je l'ai dit, et maintenant il faut que je m'arrange de manière à avoir dit vrai. |

Je commence pourtant à trouver quelque chose de plus [454] que la vie indépendante et la santé. Fonsalbe sera un ami, et un ami dans ma solitude. Je ne dis pas un ami 35 tel que nous l'entendions autrefois. Nous ne sommes plus dans un âge d'héroïsme. Il s'agit de passer doucement ses jours : les grandes choses ne me regardent pas. Je m'attache à trouver bon, vous dis-je, ce que ma destinée me donne : le beau moyen pour cela que de rêver l'amitié à 40 la manière des anciens ! Laissons les amis selon l'antiquité, et les amis selon les villes. Imaginez un terme moyen. Que cela ? direz-vous. Et moi je vous dis que c'est beaucoup.

J'ai encore une autre pensée : Fonsalbe a un fils et une
 45 fille. Mais j'attends, pour vous en dire davantage, que
 mon projet soit définitivement arrêté ; d'ailleurs ceci tient
 à plusieurs détails qui vous sont encore inconnus, et dont
 je dois vous instruire. Fonsalbe m'a déjà dit que je pou-
 vais vous parler de tout ce qui le concerne, et qu'il ne
 50 vous regardait point comme un tiers : seulement vous
 brûlerez les lettres.

LETTRE LXXXIV.

Saint-Maurice, 7 octobre, IX.

Un Américain ami de Fonsalbe vient de passer ici pour
 se rendre en Italie. Ils sont allés ensemble | jusqu'à Saint- [455]
 5 Branchier, au pied des montagnes. Je les accompagnai :
 je comptais m'arrêter à Saint-Maurice, mais j'ai continué
 jusqu'à la cascade de Pissevache, qui est entre cette ville
 et Martigni, et que j'avais vue autrefois seulement depuis
 la route.
 10 Là, j'ai attendu le retour de la voiture. Il faisait un
 temps agréable, l'air était calme et très-doux : j'ai pris,
 tout habillé, un bain de vapeurs froides. Le volume d'eau
 est considérable, et la chute a près de trois cents pieds.
 Je m'en approchai autant qu'il me parut possible ; et en
 15 un moment je fus mouillé comme si j'eusse été plongé
 dans l'eau.

Je retrouvai pourtant quelque chose des anciennes
 impressions lorsque je fus assis dans* la vapeur qui rejail-

lit vers les nues, au bruit si imposant de cette eau qui sort
 20 d'une glace muette, et coule sans cesse d'une source im-
 mobile, qui se perd avec fracas sans jamais finir, qui se
 précipite pour creuser des abîmes, et qui semble tomber
 éternellement. Nos années et les siècles de l'homme des-
 cendent ainsi : nos jours s'échappent du silence, la néces-
 25 sité les montre, ils glissent dans l'oubli. Le cours de leurs
 fantômes pressés s'écoule avec un bruit uniforme, et se
 dissipe en se répétant toujours. Il en reste une fumée qui
 monte, qui rétrograde, et dont les ombres déjà passées
 enveloppent cette chaîne inexplicable et inutile, monu-
 30 ment perpétuel d'une force inconnue, expression bizarre
 et mystérieuse de l'énergie du monde.

Je vous avoue qu'Imenstròm, et mes souvenirs, | et mes [456]
 habitudes, et mes projets d'enfant, mes arbres, mon cabi-
 net, tout ce qui a pu distraire mes affections, fut alors
 35 bien petit, bien misérable à mes yeux. Cette* eau active,
 pénétrante, et comme remplie de mouvement, ce fracas
 solennel d'un torrent qui tombe, ce nuage qui s'élançe
 perpétuellement dans les airs, cette situation du corps et
 de la pensée, dissipa l'oubli où des années d'efforts par-
 40 venaient peut-être à me plonger.

Séparé de tous les lieux par cette atmosphère d'eau et
 par ce bruit immense, je voyais tous les lieux devant moi,
 je ne me voyais plus dans aucun. Immobile, j'étais ému
 pourtant d'un mouvement extraordinaire. En sécurité au
 45 milieu des ruines menaçantes, j'étais comme englouti par
 les eaux et vivant dans l'abîme. J'avais quitté la terre, et
 je jugeais ma vie ridicule ; elle me faisait pitié : un songe
 de la pensée remplaça ces jours puérils par des jours

34. cabinet, que tout A B — 34-35. fut bien A B — 35. eau gla-
 ciale, active A B.

employés. Je vis plus distinctement que je ne les avais
 50 jamais vues ces pages heureuses et éloignées du rouleau
 des temps. Les Moïse, les Lycurgue prouvèrent indirectement
 au monde leur possibilité : leur existence future
 m'a été prouvée dans les Alpes.

Quand* les hommes des temps où il n'était pas ridicule
 55 d'être un homme extraordinaire se retiraient dans une
 solitude profonde, dans les antres des montagnes, ce
 n'était pas seulement pour méditer sur les institutions
 qu'ils préparaient ; on peut aussi penser chez soi, et, s'il
 faut du silence, on | peut le trouver dans une ville. Ce [457]
 60 n'était pas seulement pour imposer aux peuples ; un
 simple miracle de la *Magie* eût été plus tôt fait, et n'eût
 pas eu moins de pouvoir sur les imaginations. Mais l'âme
 la moins assujettie n'échappe pas entièrement à l'empire
 de l'habitude, à cette conclusion si persuasive pour la
 65 foule, et spécieuse pour le génie lui-même, à cet argu-
 ment de la routine qui tire de l'état le plus ordinaire de
 l'homme un témoignage naturel et une preuve de sa des-
 tination. Il faut se séparer des choses humaines, non pas
 pour voir qu'elles pourraient être changées, mais pour
 70 oser le croire. On n'a pas besoin de cet isolement pour
 imaginer les moyens qu'on veut employer, mais pour en
 espérer le succès. On va dans la retraite, on y vit ; l'ha-
 bitude des choses anciennes s'affaiblit, l'extraordinaire
 est jugé sans partialité, il n'est plus romanesque : on y
 75 croit, on revient, on réussit.

Je me rapprochai de la route avant le retour de Fon-

53. Alpes... *ligne de points* A B — 56. profonde et dans A B —
 57. méditer les A B — 69. voir comment elles pourraient être autrement,
 mais A B — 75. réussit. *ligne de points et note* : Ces suppressions inter-
 rompent la suite des idées, je suis fâché qu'elles aient dû me paraître
 convenables. Il en est de même dans plusieurs autres lettres. A B.

salbe. J'étais très-mouillé ; il prétendit qu'on eût pu arriver jusqu'à l'endroit même de la chute sans cet inconvénient-là. C'est où je l'attendais ; il réussit d'abord ; mais
 80 la colonne d'eau qui s'élève était très-mobile, quoiqu'il n'y eût aucun vent sensible dans la vallée. Nous allions nous retirer, lorsqu'en une seconde il fut inondé ; alors il se laissa entraîner, et je le menai à la place même où je m'étais assis. Mais je craignais que les variations ino-
 85 pinées de la pression de l'air n'affectassent sa poitrine, moins forte que la mienne ; nous nous | retirâmes presque [458] aussitôt. J'avais essayé en vain de m'en faire entendre autrement que par signes ; mais lorsque nous fûmes éloignés de plusieurs toises, je lui demandai, avant que son
 90 étonnement cessât, ce que devenaient dans une semblable situation les habitudes de l'homme, ou même ses affections les plus puissantes, et les passions qu'il croit indomptables.

Nous nous promenions, allant et revenant de la cascade à la route. Nous convinmes que l'homme le plus fortement organisé peut n'avoir aucune passion positive, malgré son aptitude à toutes, et qu'il y eut plusieurs fois de tels hommes, soit parmi les maîtres des peuples, soit parmi les mages, les gymnosophistes, soit parmi les
 100 fidèles vrais et persuadés de certaines religions, comme l'islamisme, le christianisme, le bouddhisme.

L'homme* supérieur a toutes les facultés de l'homme, et il peut éprouver toutes les affections humaines ; il s'arrête aux plus grandes de celles que sa destinée lui donne.
 105 Celui qui fait céder de grandes pensées à des idées petites

86. bien moins A B — 91. les petites habitudes A B — 99. gymnosophistes, ou les sages, soit A B — 101. l'islamisme ou le christianisme. (alinéa) L'homme A B — 103-104. de l'homme ; il A B — 105. a des (faute d'impression) A.

ou personnelles, celui qui, ayant à faire ou à décider des choses importantes, est ému par de petites affections et des intérêts misérables, n'est pas un homme supérieur.

L'homme supérieur voit toujours au-delà de ce qu'il est
 110 et de ce qu'il fait ; loin de rester en arrière de sa destinée, il devance toujours ce qu'elle peut lui permettre, et ce mouvement naturel de son | âme n'est point la passion [459] du pouvoir ou des grandeurs. Il est au-dessus des grandeurs et du pouvoir : il aime ce qui est utile, noble et
 115 juste ; il aime ce qui est beau. Il reçoit la puissance, parce qu'il en faut pour établir ce qui est utile et beau ; mais il aimerait une vie simple, parce qu'une vie simple peut être pure et belle. Il fait quelquefois ce que les passions humaines peuvent faire ; mais il y a dans lui une chose
 120 impossible ; c'est qu'il le fasse par passion. Non seulement l'homme supérieur, le véritable homme d'état n'est point passionné pour les femmes, n'aime point le jeu, n'aime point le vin, mais je prétends qu'il n'est pas même ambitieux. Quand il agit comme les êtres nés pour le regarder
 125 avec surprise, il ne le fait point par les mobiles qu'ils connaissent. Il n'est ni défiant ni confiant, ni dissimulé ni ouvert, ni reconnaissant ni ingrat ; il n'est rien de tout cela : son cœur attend, son intelligence conduit. Pendant qu'il est à sa place, il marche à sa fin, qui est
 130 l'ordre en grand, et une amélioration du sort des hommes. Il voit, il veut, il fait. Celui dont on peut dire : Il a tel faible ou tel penchant, sera un homme comme les autres. Mais l'homme né pour gouverner est juste et absolu. Désabusé, il serait plus encore ; il ne serait pas absolu, il
 135 ne serait pas le maître : il deviendrait un sage.

110. rester derrière sa A B — 113. et des A B — 124. il fait comme ces êtres A B — 131. fait. Il est juste et absolu. Celui A B — 132. est un A B — 133. gouverner, gouverne. Il est le maître et n'est rien autre chose (*fin*). A B.

LETTRE LXXXV.

[460]

Im., 12 octobre, IX.

Je le craignais comme vous. Il était naturel de penser que cette sorte de mollesse où mon ennui m'a jeté devient, drait bientôt une habitude presque insurmontable ; mais quand j'y ai songé davantage, j'ai cru voir que je n'avais plus rien à en craindre, que le mal était déjà dans moi, et qu'il me serait toujours trop naturel d'être ainsi dans des circonstances semblables aux circonstances présentes.

10 J'ai cru voir de même que dans une autre situation j'aurais toujours un autre caractère. La manière dont je végète dans l'ordre de choses où je me trouve n'aura aucune influence sur celle que je prendrais si les temps venaient à me prescrire autant d'activité que maintenant

15 ils en demandent peu de moi.

Que me servirait de vouloir rester debout à l'heure du repos, ou vivant dans ma tombe ? Un homme laborieux et qui ne veut point perdre le jour doit-il pour cela se refuser au sommeil de la nuit ? Ma nuit est trop longue

20 à la vérité ; mais est-ce ma faute si les jours sont courts, si les nuits sont ténébreuses dans la saison où je suis né ? Je veux, comme un autre, me montrer au dehors quand l'été viendra ; en attendant je dors auprès du feu pendant les frimas. Je crois que Fonsalbe devient dormeur comme

25 moi. C'est une bizarrerie bien | digne de la misère de l'homme, que notre manière triste et tranquille dans la plus belle retraite d'un si beau pays, et dans l'aisance au milieu de quelques infortunés plus contens que nous ne le serons jamais.

3. craignais aussi, il A B — 6-7. avais rien à A B.
Obermann, II.

30 Il faut que je vous apprenne quelque chose de nos manières, vous trouverez qu'habituellement notre langue n'a rien d'amer. Il est inutile de vous dire que je n'ai pas une nombreuse livrée. A la campagne, et dans notre manière de vivre, les domestiques ont leurs occupations ; les cordons pourraient aller dix fois avant que personne vînt. 35 J'ai cherché la commodité et non l'appareil ; j'ai d'ailleurs évité les dépenses sans but ; et j'aime autant me fatiguer moi-même à verser de l'eau d'une carafe dans un verre que de sonner pour qu'un laquais vigoureux accoure le 40 faire depuis l'extrémité de la maison. Comme Fonsalbe et moi nous ne faisons guère un mouvement l'un sans l'autre, un cordon communique de sa chambre à coucher à la mienne et à mon cabinet. La manière de le tirer varie : nous nous avertissons ainsi, non pas selon le 45 besoin, mais selon nos fantaisies ; en sorte que le cordon va très-souvent.

Plus ces fantaisies sont burlesques, plus elles nous amusent. Ce sont les jouets de notre oisiveté ; nous sommes princes en ceci, et sans avoir d'états à gouverner, 50 nous suivons des caprices un peu bouffons. Nous croyons que c'est toujours quelque chose d'avoir ri ; avec cette différence néanmoins | que notre rire ne mortifiera per- [462] sonne. Quelquefois une puérilité nous arrête pendant que nous comptons les mondes avec Lambert ; quelquefois, 55 encore remplis de l'enthousiasme de Pindare, nous nous amusons de la démarche imposante d'un poulet d'Inde, ou des manières athlétiques de deux matous épris d'amour qui se disputent leur héroïne.

Depuis quelque temps nous nous sommes avisés de

32. point une A B — 50-51. croyons, comme eux, que A B — 51. chose que d'avoir A B.

60 convenir que celui qui serait une demi-heure sans pouvoir se rendormir éveillerait l'autre, afin qu'il eût aussi son heure de patience ; et que celui qui ferait un songe bien comique, ou de nature à produire une émotion forte, en avertirait aussitôt, afin que le lendemain en pre-
65 nant le thé on l'expliquât selon l'antique science secrète.

Je puis maintenant me jouer un peu avec le sommeil ; je commence à le retrouver depuis que j'ai renoncé au café, depuis que je ne prends de thé que fort modérément, et que je le remplace quelquefois par du petit lait,
70 ou simplement par un verre d'eau. Je dormais sans m'en apercevoir pour ainsi dire, et sans repos comme sans jouissance. En m'endormant et en m'éveillant, j'étais absolument le même qu'au milieu du jour ; mais à présent j'obtiens, pendant quelques minutes, ce sentiment des progrès
75 du sommeil, cet affaiblissement voluptueux qui annonce l'oubli de la vie, et dont le retour journalier la rend supportable aux malheureux en la suspendant, en la divisant sans cesse. Alors on est bien au lit, même lorsqu'on n'y dort | point. Vers le matin, je me mets sur l'estomac. [463]
80 Je ne dors pas, je ne suis pas éveillé ; je suis bien. C'est alors que je rêve en paix. Dans ces momens de calme, j'aime à voir la vie ; il me semble alors qu'elle m'est étrangère, je n'y ai point de rôle. Ce qui m'arrête surtout maintenant, c'est le fracas* des moyens et le néant des
85 résultats ; cet immense travail des êtres, et cette fin incertaine, stérile et peut-être contradictoire, ou ces fins opposées et vaines. La* mousse mûrit sur la roche battue des flots ; mais son fruit périra. La violette fleurit inutilement sous le buisson du désert. Ainsi l'homme désire, et
90 mourra. Il naît au hasard, il s'essaie sans but, il lutte sans

objet, il sent et pense en vain, il passe sans avoir vécu, et celui qui obtient de vivre passera aussi. César a gagné cinquante batailles, il a vaincu l'Occident ; il a passé. Mahomet, Pythagore, ont passé. Le cèdre qui ombrageait
 95 les troupeaux a passé comme le graminé que les troupeaux foulaient.

Plus* on cherche à voir, plus on se plonge dans la nuit. Tous agissent pour se conserver et se reproduire : la fin de leurs actions est visible, comment celle de leur être ne
 100 l'est-elle pas ? L'animal a les organes, les forces, l'industrie pour subsister et se perpétuer ; il agit pour vivre, et il vit ; il agit pour se reproduire, et il se reproduit. Mais pourquoi vivre ? pourquoi se perpétuer ? Je n'entends rien à cela. La bête* broute et meurt ; l'homme mange et
 105 meurt. Un matin je songeais à tout ce | qu'il fait avant de [464] mourir ; j'eus tellement besoin de rire que je tirai deux fois le cordon. Mais en déjeûnant nous ne pûmes jamais rire ; ce jour-là Fonsalbe imagina de trouver du sérieux dans les arts, dans la gloire, dans les hautes sciences,
 110 dans la métaphysique des trinités, je ne sais encore dans quoi. Depuis ce déjeûner, j'ai remis sur ma table *De l'Esprit des choses*, et j'en ai lu un volume presque entier.

Je* vous avoue que ce système de la réparation du monde ne me choque point du tout. Il n'est pas moderne,
 115 mais cela ne peut lui donner que plus d'autorité. Il est grand, il est spécieux. L'auteur est entré dans ces profondeurs, et j'ai pris le parti de lui savoir gré de l'extrême obscurité des termes : on en sera d'autant moins frappé de celle des choses. Je croirais volontiers que cette hypo-
 120 thèse d'une dégradation fortuite, et d'une lente régénération ; d'une force qui vivifie, qui élève, qui subtilise, et

d'une autre qui corrompt et qui dégrade, n'est pas le moins plausible de nos rêves sur la nature des choses. Je voudrais seulement qu'on nous dit comment s'est faite
 125 ou du moins comment s'est dû faire cette grande révolution ; pourquoi le monde échappa ainsi à l'Éternel ; comment il s'est pu qu'il le permit, ou qu'il ne pût pas l'empêcher ; et quelle force étrangère à la puissance universelle a produit l'universel cataclysme ? Ce système expliquera
 130 tout, excepté la principale difficulté ; mais le dogme oriental des deux principes était plus clair. |

Quoi qu'il en puisse être sur une question peu faite [465] sans doute pour l'habitant de la terre, je ne connais rien qui rende raison* du phénomène perpétuel dont tous les
 135 accidens accablent notre intelligence, et déconcertent notre curieuse avidité. Nous voyons les individus s'agglomérer et se propager en espèces, pour marcher avec une force multipliée et continue vers je ne sais quel but dont ils sont repoussés sans cesse. Une industrie céleste
 140 produit sans relâche, et par des moyens infinis. Un principe d'inertie, une force morte résiste froidement ; elle éteint, elle détruit en masse. Tous les agens particuliers sont passifs ; ils tendent néanmoins avec ardeur vers ce qu'ils ne sauraient soupçonner, et le but de cette tendance
 145 générale, inconnu d'eux, paraît l'être de tout ce qui existe. Non seulement le système des êtres semble plein de contrastes dans les moyens, et d'oppositions dans les produits ; mais la force qui le meut paraît vague, inquiète, éternée ou balancée par une force indéfinissable : la nature paraît empêchée dans sa marche, et comme embarrassée et incertaine.
 150

128. à sa puissance A B — 131. Deux Principes A — 132. question si peu faite pour A B — 134. rende mieux raison A B — 136. voyons tous les A B — 145. l'être nécessairement de A B.

Nous croirons discerner une lueur dans l'abîme, si nous entrevoyons les mondes comme des sphères d'activité, comme des ateliers de régénération où la matière
 155 travaillée graduellement, et subtilisée par un principe de vie, doit passer de l'état passif et brut à ce point d'élaboration, de ténuité, qui la rendra enfin susceptible d'être imprégnée de feu et pénétrée de lumière. Elle sera employée par l'in | telligence, non plus comme des matériaux [466]
 160 informes, mais comme un instrument perfectionné, puis comme un agent direct, et enfin comme une partie essentielle de l'être unique, qui alors deviendra vraiment universel et vraiment un.

Le bœuf est fort et puissant ; il ne le sait même pas. Il
 165 absorbe une multitude de végétaux, il dévore un pré ; quel grand avantage en va-t-il retirer ? Il rumine, il végète pesamment dans l'étable où l'enferme un homme triste, pesant, inutile comme lui. L'homme le tuera, il le mangera, il n'en sera pas mieux ; et après que le bœuf sera
 170 mort, l'homme mourra. Que restera-t-il de tous deux ? un peu d'engrais qui produira des herbes nouvelles, et un peu d'herbe qui nourrira des chairs nouvelles. Quelle vaine et muette vicissitude de vie et de mort ! quel froid univers ! Et comment est-il bon qu'il soit au lieu de n'être
 175 pas ?

Mais si* cette fermentation silencieuse et terrible qui semble ne produire que pour immoler, ne faire que pour que l'on ait été, ne montrer les germes que pour les dissiper, ou n'accorder le sentiment de la vie que pour donner
 180 le frémissement de la mort ; si cette force qui meut dans les ténèbres la matière éternelle, lance quelques lueurs pour essayer la lumière ; si cette puissance qui

combat le repos et qui promet la vie, broie et pulvérise son œuvre afin de la préparer pour un grand dessein ;
 185 si ce monde où nous paraissions n'est que l'essai du monde ; si ce qui est ne fait qu'annoncer ce qui | doit [467]
 être ; cette surprise que le mal visible excite en nous ne paraît-elle pas expliquée ? Le présent travaille pour l'avenir, et l'arrangement du monde est que le monde actuel
 190 soit consumé ; ce grand sacrifice était nécessaire, et n'est grand qu'à nos yeux. Nous passons dans l'heure du désastre ; mais il le fallait, et l'histoire des êtres d'aujourd'hui est dans ce seul mot, ils ont vécu. L'ordre fécond et invariable sera le produit de la crise laborieuse qui nous
 195 anéantit : l'œuvre est déjà commencée, et les siècles de vie subsisteront quand nous, nos plaintes, notre espérance et nos systèmes auront à jamais passé.

Voilà ce que les anciens pressentaient : ils conservaient le sentiment de la détresse de la terre. Cette idée vaste
 200 et profonde a produit les institutions des premiers âges ; elles durèrent dans la mémoire des peuples comme le grand monument d'une mélancolie sublime. Mais des hordes restées barbares, et des hordes formées par quelques fugitifs qui avaient oublié les traditions antiques
 205 en errant dans leurs forêts, des Pélasges, des Scythes, des Scandinaves ont répandu les dogmes gothiques, les fictions des versificateurs, et la fausse magie ¹ des sauvages : alors l'histoire des choses en est | devenue l'énigme, jus- [468]

1. On voit que le mot magie doit être pris ici dans son premier sens, et non pas dans l'acception nouvelle : en sorte que, par fausse magie, il faut entendre à peu près la magie des modernes.

189. avenir, l'arrangement A B.

qu'au jour où un homme, qui a trop peu vécu, s'est mis
 210 à déchirer quelque partie du voile étendu par les bar-
 bares 1.

Ensuite je fais un mouvement qui me distrait, je change
 d'attitude, et je ne vois plus rien de tout cela.

D'autres fois je me trouve dans une situation indéfinis-
 215 sable ; je ne dors ni ne veille, et cette incertitude me plaît
 beaucoup. J'aime à mêler, à confondre les idées du jour
 et celles du sommeil. Souvent il me reste un peu de l'agi-
 tation douce que laisse un songe animé, effrayant, singu-
 lier, rempli de ces rapports mystérieux et de cette inco-
 220 hérence pittoresque qui amusent l'imagination.

Le génie de l'homme éveillé n'atteindrait pas à ce que
 lui présentent les caprices de la nuit. Il y a quelque temps
 que je vis une éruption de volcan ; mais jamais l'horreur
 des volcans ne fut aussi grande, aussi épouvantable, aussi
 225 belle. Je voyais d'un lieu élevé ; j'étais, je crois, à la
 fenêtre d'un palais, et plusieurs personnes étaient auprès
 de moi. C'était pendant la nuit, mais elle était éclairée.
 La Lune et Saturne paraissaient dans le ciel, entre des
 nuages épars, et entraînés rapidement, quoique tout le
 230 reste fût calme. Saturne était près de la Terre ; il para-
 issait plus grand que la Lune, et son anneau, blanc comme
 le métal que le feu va mettre en fusion, éclairait la plaine
 immense culti | vée et peuplée. Une longue chaîne, très- [469]
 éloignée, mais bien visible, de monts neigeux, élevés,
 235 uniformes, réunissait la plaine et les cieux. J'examinais :

1. B.... mourut à 37 ans, et il avait fait l'*Antiq. dév.*

209. homme étonnant, qui A B — 213. revois A B — 214. D'au-
 trefois (*faute d'impression*) A — 223. volcans A B — 224. épouvant-
 able et aussi A B — 225. voyais depuis un A B.

un vent terrible passe sur la campagne, enlève et dissipe culture, habitations, forêts ; et en deux secondes ne laisse qu'un désert de sable aride, rouge et comme embrasé par un feu intérieur. Alors l'anneau de Saturne se détache, il glisse dans les cieux, il descend avec une rapidité sinistre, 240 il va toucher la haute cime des neiges ; et en même temps elles sont agitées et comme travaillées dans leurs bases ; elles s'élèvent, s'ébranlent et roulent sans changer, comme les vagues énormes d'une mer que le tremblement du globe entier soulèverait. Après quelques instans, des feux vomis du sommet de ces ondes blanches retombent des cieux où ils se sont élancés, et coulent en fleuves brulans. Les monts étaient pâles et embrasés selon qu'ils s'élevaient ou s'abaissaient dans leur mouvement lugubre ; et 250 ce grand désastre s'accomplissait au milieu d'un silence plus lugubre encore.

Vous pensez sans doute que dans cette ruine de la terre, je m'éveillai plein d'horreur avant la catastrophe ; mais mon songe n'a pas fini selon les règles. Je ne m'éveillai 255 point ; les feux cessèrent, l'on se trouva dans un grand calme. Le temps était obscur ; on ferma les fenêtres, on se mit à jaser dans le salon, nous parlâmes du feu d'artifice, et mon rêve continua.

J'entends dire et répéter que nos rêves dépen | dent de [470] 260 ce dont nous avons été frappés les jours précédens. Je crois bien que nos rêves, ainsi que toutes nos idées et nos sensations, ne sont composés que de parties déjà familières et dont nous avons fait l'épreuve ; mais je pense que ce composé n'a souvent pas d'autre rapport 265 avec le passé. Tout ce que nous imaginons ne peut être formé que de ce qui est ; mais nous rêvons, comme nous

imaginons, des choses nouvelles, et qui n'ont souvent, avec ce que nous avons vu précédemment, aucun rapport que nous puissions découvrir. Quelques-uns de ces rêves
 270 reviennent constamment de la même manière, et semblables dans plusieurs de leurs moindres détails, sans que nous y pensions durant l'intervalle qui s'écoule entre ces diverses époques. J'ai vu en songe des sites plus beaux que tous ceux des Alpes, plus beaux que ceux que j'au-
 275 rais pu imaginer, et je les ai vus toujours les mêmes. Dès mon enfance je me suis trouvé, en rêve, auprès d'une des premières villes de l'Europe. L'aspect du pays différait essentiellement de celui des terres qui environnent réellement cette capitale, que je n'ai jamais vue ; et toutes
 280 les fois que j'ai rêvé qu'étant en voyage, j'approchais de cette ville, j'ai toujours trouvé le pays tel que je l'avais rêvé la première fois, et non pas tel que je le sais être.

Douze ou quinze fois peut-être, j'ai vu en rêve un lieu de la Suisse que je connaissais déjà avant le premier de
 285 ces rêves ; et néanmoins, quand j'y passe ainsi en songe, je le vois très-différent de | ce qu'il est réellement, et tou- [471]
 jours comme je l'ai rêvé la première fois.

Il y a plusieurs semaines que j'ai vu une vallée délicieuse, si parfaitement disposée selon mes goûts, que je
 290 doute qu'il en existe de semblables. La nuit dernière je l'ai vue encore, et j'y ai trouvé de plus un vieillard, tout seul, qui mangeait de mauvais pain à la porte d'une petite cabane fort misérable. Je vous attendais, m'a-t-il dit ; je savais que vous deviez venir ; dans quelques jours je n'y
 295 serai plus, et vous trouverez ici du changement. Ensuite nous avons été sur le lac, dans un petit bateau qu'il a fait

273-274. leurs diverses A B — 275. vu (*faute d'impression*) A — 287. toujours le même que je A B.

tourner en se jetant dans l'eau. J'allai au fond; je me noyais et je m'éveillai.

Fonsalbe prétend qu'un tel rêve doit être prophétique, 300 et que je verrai un lac et une vallée semblables. Afin que le songe s'accomplisse, nous avons arrêté que si je trouve jamais un pareil lieu, j'irai sur l'eau, pourvu que le bateau soit bien construit, que le temps soit calme, et qu'il n'y ait point de vieillard.

LETTRE LXXXVI.

Im., 16 novembre, IX.

Vous avez très-bien deviné ce que je n'avais fait que laisser entrevoir. Vous en concluez que déjà je me 5 regarde comme un célibataire, et j'a | voue que celui qui [472] se regarde comme destiné à l'être est bien près de s'y résoudre.

Puisque la vie se trouve sans mouvement quand on lui ôte ses plus honnêtes mensonges, je crois avec vous 10 que l'on peut perdre plus qu'on ne gagne à se tenir trop sur la défensive, à se refuser à ce lien hasardeux qui promet tant de délices, qui occasionne tant d'amertumes. Sans lui la vie domestique est vide et froide, surtout pour l'homme sédentaire. Heureux celui qui ne vit pas 15 seul, et qui n'a pas à gémir de ne point vivre seul.

Je ne vois rien que l'on puisse de bonne foi nier ou combattre dans ce que vous dites en faveur du mariage. Ce que je vous objecterai, c'est ce dont vous ne parlez pas.

20 On doit se marier, cela est prouvé ; mais ce qui est
 devoir sous un rapport peut devenir folie, bêtise ou
 crime sous un autre. Il n'est pas si facile de concilier les
 divers principes de notre conduite. On sait que le célibat
 en général est un mal ; mais que l'on puisse en blâmer
 25 tel ou tel particulier, c'est une question très-différente.
 Je me défends, il est vrai, et ce que je dis tend à m'excuser
 moi-même ; mais qu'importe que cette cause soit la
 mienne, si elle est bonne. Je ne veux faire en sa faveur
 qu'une observation dont la justesse me paraît évidente.
 30 Je suis bien aise de vous la faire à vous, qui m'auriez
 volontiers contesté, un certain soir, l'extrême besoin
 d'une réforme pour mettre de l'unité, de l'accord, de la
 simplicité dans les règles de nos de | voirs ; à vous qui [473]
 m'avez accusé d'exagération lorsque j'avançais qu'il est
 35 plus difficile et plus rare d'avoir assez de discernement
 pour connaître le devoir que de trouver assez de forces
 pour le suivre. Vous aviez pour vous de grandes autorités
 anciennes et modernes ; j'en avais d'aussi grandes, et de
 très-bonnes intentions peuvent avoir trompé sur cela les
 40 Solon, les Cicéron, et d'autres encore.

L'on suppose que notre code moral est fait. Il n'y a
 donc plus qu'à dire aux hommes : Suivez-le, si vous étiez
 de bonne foi, vous seriez toujours justes¹. Mais moi, j'ai
 le malheur de prétendre que ce code est encore à faire ;
 45 je me mets au nombre de ceux qui y voient des contra-
 dictions, principes de fréquentes incertitudes, et qui

1. C'est le sens du mot de Solon et du passage de *De Officiis*
 qui ont apparemment donné lieu de citer Cicéron et Solon.

26. vrai ; ce que A B — 29-30. évidente ; et je A B.

plaignent les hommes justes plus embarrassés dans le choix que faibles dans l'exécution. J'ai vu des circonstances où je défie l'homme le plus inaccessible à toute
50 considération personnelle de prononcer sans douter, et où le moraliste le plus exercé ne prononcera jamais aussi vite qu'il est souvent nécessaire d'agir.

Mais de tous ces cas difficiles, je n'en veux qu'un : c'est celui dont j'ai à me disculper, et j'y reviens. Il faut
55 rendre une femme heureuse, et préparer le bonheur de ses enfans ; il faut donc avant tout s'arranger de manière à avoir la certitude, ou du moins | la probabilité de le [474] pouvoir. On doit encore à soi-même et à ses autres devoirs futurs de se ménager la faculté de les remplir,
60 et par conséquent la probabilité d'être dans une situation qui nous le permette, et qui nous donne au moins la partie du bonheur nécessaire à l'emploi de la vie. C'est autant une faute qu'une imprudence de prendre une femme qui remplira nos jours de désordre, de dégoûts ou
65 d'opprobre ; d'en prendre une qu'il faudra chasser ou abandonner ; ou une avec qui tout bonheur mutuel sera impossible. C'est une faute de donner la naissance à des êtres pour qui on ne pourra probablement rien. Il fallait être à peu près assuré, sinon de leur laisser un sort indé-
70 pendant, du moins de leur donner les avantages moraux de l'éducation, et les moyens de faire quelque chose, de remplir dans la société un rôle qui ne fût ni misérable ni déshonnéte.

Vous pouvez, en route, ne point choisir votre gîte, et
75 considérer comme supportable l'auberge que vous rencontrez. Mais vous choisirez au moins votre domicile ; vous ne vous fixerez pas pour la vie, vous n'acquerez pas

un domaine sans avoir examiné s'il vous convient. Vous ne ferez donc pas au hasard un choix plus important
80 encore, et par lui-même, et parce qu'il est irrévocable.

Sans doute il ne faut pas aspirer à une perfection absolue ou chimérique ; il ne faut pas chercher dans les autres ce qu'on n'oserait prétendre leur offrir soi-même, et juger ce qui se présente | avec assez de sévérité pour [475]
85 ne jamais atteindre à ce qu'on cherche. Mais approuverons-nous l'homme impatient qui se jette dans les bras du premier venu, et qui sera forcé de rompre dans trois mois avec l'ami si inconsidérément choisi, ou de s'interdire toute sa vie une amitié réelle pour en conserver une
90 fausse ?

Ces difficultés dans le mariage ne sont pas les mêmes pour tous ; elles sont en quelque sorte particulières à une certaine classe d'hommes, et dans cette classe elles sont fréquentes et grandes. On répond du sort d'autrui ; on
95 est assujéti à des considérations multipliées, et il peut arriver que les circonstances ne permettent aucun choix raisonnable jusqu'à l'âge de n'en plus espérer.

LETTRE LXXXVII.

20 novembre, IX.

Que la vie est mélangée ! que l'art de s'y conduire est difficile ! Que de chagrins pour avoir bien fait ! que de
5 désordres pour avoir tout sacrifié à l'ordre ! que de trouble pour avoir voulu tout régler, quand notre destinée ne voulait point de règle !

85. atteindre ce A B.

Vous ne savez trop ce que je veux vous dire avec ce préambule ; mais, occupé de Fonsalbe, plein de l'idée de ses ennuis, de ce qui lui est ar | rivé, de ce qui devait [476] lui arriver, de ce que je sais, de ce qu'il m'a appris, je vois un abîme d'injustices, de dégoûts, de regrets ; et, ce qui est plus déplorable, dans cette suite de misères je ne vois rien d'étonnant, et rien qui lui soit particulier. Si tous les secrets étaient connus, si l'on voyait dans l'endroit caché des cœurs l'amertume qui les ronge, tous ces hommes contens, ces maisons agréables, ces cercles légers ne seraient plus qu'une multitude d'infortunés rongéant le frein qui les comprime, et dévorant la lie épaisse de ce calice de douleurs dont ils ne verront pas le fond. Ils voilent tous leurs peines ; ils élèvent leurs fausses joies, ils s'agitent pour les faire briller à des yeux jaloux toujours ouverts sur autrui. Ils se placent dans le point de vue favorable, afin que cette larme qui reste dans leur œil lui donne un éclat apparent, et soit enviée de loin comme l'expression du plaisir.

La vanité sociale est de paraître heureux. Tout homme se prétend seul à plaindre dans tout, et s'arrange de manière à être félicité de tout. S'il parle au confident de ses peines, son œil, sa bouche, son attitude, tout est douleur ; malgré la force de son caractère, de profonds soupirs accusent sa destinée lamentable, et sa démarche est celle d'un homme qui n'a plus qu'à mourir. Des étrangers entrent ; sa tête s'affermit, son sourcil s'élève, son œil se fixe, il fait entendre que les revers ne sauraient l'atteindre, qu'il se joue du sort, qu'il peut | payer tous les plaisirs : il n'est pas jusqu'à sa cravate [477] qui ne se trouve aussitôt disposée d'une manière plus

heureuse ; et il marche comme un homme que le bon-
 40 heur agite, et qui cède aux grands résultats de sa des-
 tinée.

Cette vaine montre, cette manie des beaux dehors
 n'est ignorée que des sots, et pourtant presque tous les
 hommes en sont dupes. La fête où vous n'êtes pas vous
 45 paraît un plaisir, au moment même où celle qui vous
 occupe n'est qu'un fardeau de plus. — Il jouit de cent
 choses ! dites-vous. — Ne jouissez-vous pas de ces mêmes
 choses, et de beaucoup d'autres peut-être ? — Je parais
 en jouir, mais — Homme trompé ! ces *mais* ne sont-
 50 ils pas aussi pour lui ? Tous ces heureux se montrent
 avec leur visage des fêtes, comme le peuple sort avec
 l'habit des dimanches. La misère reste dans les greniers
 et dans les cabinets. La joie ou la patience sont sur ces
 lèvres qu'on observe ; le découragement, les douleurs, la
 55 rage des passions et de l'ennui, sont au fond des cœurs
 ulcérés. Dans cette grande population, tout l'extérieur
 est préparé ; il est brillant ou supportable, et l'intérieur
 est affreux. C'est à ces conditions que nous avons obtenu
 d'espérer. Si nous ne pensions pas que les autres sont
 60 mieux, et qu'ainsi nous pourrions être mieux nous-
 mêmes, qui de nous traînerait jusqu'au bout ses jours
 imbéciles ?

Plein d'un projet beau, raisonné, mais un peu roma-
 nesque, Fonsalbe partit pour l'Amérique espa | gnole. Il fut [478]
 65 retenu à la Martinique par un incident assez bizarre qui
 paraissait devoir être de peu de durée, et qui eut pourtant
 de longues suites. Forcé d'abandonner enfin ses desseins,
 il allait repasser la mer, et n'en attendait que l'occasion.
 Un parent éloigné chez qui il avait demeuré pendant

70 tout son séjour aux Antilles tombe malade, et meurt au
 bout de peu de jours. Il lui fait entendre en mourant que sa
 consolation serait de lui laisser sa fille, dont il croyait
 faire le bonheur en la lui donnant. Fonsalbe, qui n'avait
 nullement pensé à elle, lui objecte qu'ayant vécu plus
 75 de six mois dans la même maison sans avoir formé avec
 elle aucune liaison particulière, il lui était sans doute et
 lui resterait indifférent. Le père insiste, il lui apprend
 que sa fille était portée à l'aimer, et qu'elle le lui avait
 dit en refusant de contracter un autre mariage. Fonsalbe
 80 n'objecte plus rien, il hésite ; il met à la place de ses
 projets renversés celui de remplir doucement et hon-
 nêtement le rôle d'une vie obscure, de rendre une femme
 heureuse, et d'avoir de bonne heure des enfans, afin de
 les former. Il songe que les défauts de celle qu'on lui
 85 propose sont ceux de l'éducation, et que ses qualités sont
 naturelles ; il se décide, il promet. Le père meurt ;
 quelques mois se passent ; son fils et sa fille se préparent
 à diviser le bien qu'il leur a laissé. On était en guerre ;
 des vaisseaux ennemis croisent devant l'île, on s'attend à
 90 un débarquement. Sous ce prétexte, le futur beau-frère
 de Fonsalbe dispose tout, comme pour | se retirer subi- [479]
 tement lorsqu'il le faudra, et se mettre en sûreté ; mais,
 pendant la nuit, il se rend à la flotte avec tous les nègres
 de l'habitation, emportant ce qui pouvait être emporté.
 95 On a su depuis qu'il s'était établi dans une île anglaise,
 où son sort ne fut pas heureux.

 Sa sœur ainsi dépouillée parut craindre que Fonsalbe

73. F*** (Cette initiale alterne dans la suite avec le nom entier, comme si l'auteur avait eu d'abord l'idée de désigner ainsi son personnage, puis qu'il en ait changé, sans corriger partout) A — 79. F*** A — 87. préparait A B — 88. avaient laissé (faute d'impression) A B — 91. F*** A — 92. faudrait A B — 97. F*** A.

ne l'abandonnât malgré sa promesse. Alors il précipita son mariage pour lequel il eût attendu le consentement
 100 de sa famille ; mais ce soupçon, auquel il ne daigna faire aucune autre réponse, n'était pas propre à augmenter son estime pour une femme qu'il prit ainsi sans en avoir ni bonne ni mauvaise opinion, et sans autre attachement qu'une amitié ordinaire.

105 Une union sans amour peut fort bien être heureuse. Mais les caractères se convenaient peu : ils se convenaient pourtant en quelque chose, et c'est dans un cas semblable que l'amour serait bon, je pense, pour les rapprocher tout-à-fait. La raison était peut-être une
 110 ressource suffisante ; mais la raison n'agit pleinement qu'au sein de l'ordre : la fortune s'opposait à une vie suivie et réglée.....

On ne vit qu'une fois : on tient à son système, quand il est en même temps celui de la raison et celui du cœur,
 115 et on croit devoir hasarder le bien qu'on ne pourra jamais faire si on attend des certitudes. Je ne sais si vous verrez de même ; mais je sens que Fonsalbe a bien fait. Il en a été puni, il devait l'être ; a-t-il donc mal fait pour cela ? Si | on ne vit qu'une fois... Devoir réel, seule [480]
 120 consolation d'une vie fugitive ! sainte morale ! sagesse du cœur de l'homme ! il n'a point manqué à vos lois. Il a laissé certaines idées d'un jour, il a oublié nos petites règles : l'habitué du coin, le législateur du quartier, le condamneraient ; mais ces hommes de l'an-
 125 tiquité que trente siècles vénèrent, ces hommes justes et grands, ils auraient fait, ils ont fait comme lui...

Plus je connais Fonsalbe, plus je vois que nous reste-

rons ensemble. Nous l'avons décidé ainsi ; la nature des choses l'avait décidé avant nous : je suis heureux qu'il
 130 n'ait pas d'état. Il tiendra ici votre place, autant qu'un ami nouveau peut remplacer un ami de vingt années, autant que je pourrai trouver dans mon sort une ombre de nos anciens songes.

L'intimité entre Fonsalbe et moi devance le progrès
 135 du temps, et elle a déjà le caractère vénérable de l'ancienneté. Sa confiance n'a point de bornes ; et comme c'est un homme très-discret et naturellement réservé, vous jugez si j'en sens le prix. Je lui dois beaucoup ; ma vie est un peu moins inutile, et elle deviendra tran-
 140 quille malgré ce poids intérieur qu'il peut me faire oublier quelquefois, mais qu'il ne saurait lever. Il a rendu à mes déserts quelque chose de leur beauté heureuse, et du *romantisme* de leurs sites *alpestres* : un infortuné, un ami y trouve des heures assez douces qu'il
 145 n'avait pas connues. Nous nous promenons, nous jasons, nous allons au hasard ; nous sommes bien | quand nous [481] sommes ensemble. Je vois tous les jours davantage quels cœurs une destinée contraire peut cacher parmi les hommes qui ne les connaissent pas, et dans un ordre
 150 de choses où ils se chercheraient vainement eux-mêmes.

Fonsalbe a vécu tristement dans de perpétuelles inquiétudes, et sans jouir de rien. Il a deux ou trois ans de plus que moi ; il sent que la vie s'écoule. Je lui disais : Le passé est plus étranger pour nous que l'existence
 155 d'un inconnu, il n'en reste rien de réel ; les souvenirs qu'il laisse sont trop vains pour être comptés comme des biens ou des maux par un homme sage. Quel fondement peuvent avoir les plaintes ou les regrets de ce qui

n'est plus ? Si vous eussiez été le plus heureux des
 160 hommes, le jour présent serait-il meilleur ? Si vous
 eussiez souffert des maux affreux... Il me laissait dire,
 mais je m'arrêtai moi-même. Je sentis que, s'il eût passé
 dix années dans un caveau humide, sa santé en fût restée
 altérée ; que les peines morales peuvent aussi laisser
 165 des impressions ineffaçables, et que quand un homme
 sensé se plaint des malheurs qu'il paraît ne plus éprouver,
 ce sont leurs suites et leurs conséquences diverses qu'il
 déplore.

Quand on a volontairement laissé échapper l'occasion
 170 de bien faire, on ne la retrouve ordinairement pas ; c'est
 ainsi qu'est punie la négligence de ceux dont la nature
 était de faire le bien, mais que retiennent les considé-
 rations du moment, ou | les intérêts de leurs passions. [482]
 Quelques-uns de nous joignent à cette disposition natu-
 175 relle la volonté raisonnée de la suivre, et l'habitude de
 faire taire toute passion contraire ; leur unique intention,
 leur premier désir est de jouer bien en tout le rôle
 d'homme, et d'exécuter ce qu'ils jugent être bon.
 Verront-ils sans regret s'éloigner d'eux toute possibilité
 180 de faire bien ces choses qui n'appartiennent qu'à la vie
 privée, mais qui sont importantes parce que très peu
 d'hommes songent réellement à les bien faire ?

Ce n'est pas une partie de la vie aussi peu étendue,
 aussi secondaire qu'on le pense, de faire pour sa femme
 185 non pas seulement ce que le devoir prescrit, mais ce
 qu'une raison éclairée conseille, et même tout ce qu'elle
 permet. Bien des hommes remplissent avec honneur de
 grandes fonctions publiques, qui n'eussent pas su agir
 dans leur intérieur, comme Fonsalbe eût fait s'il eût eu

190 une femme d'un esprit juste et d'un caractère sûr, une
femme qui fût ce qu'il fallait pour qu'il suivît sa pensée.

Les plaisirs de la confiance et de l'intimité sont
grands entre des amis ; mais, animés et multipliés par
tous ces détails qu'occasionne le sentiment de la diffé-
195 rence des sexes, ces plaisirs délicats n'ont plus de
bornes. Est-il une habitude domestique plus délicieuse
que d'être bon et juste aux yeux d'une femme aimée ;
de faire tout pour elle et de n'en rien exiger ; d'en
attendre ce qui est naturel et honnête et de n'en rien [483]
200 prétendre d'exclusif ; de la rendre estimable, et de la
laisser à elle-même ; de la soutenir, de la conseiller, de
la protéger, sans la gouverner, sans l'assujettir ; d'en
faire une amie qui ne cache rien et qui n'ait rien à
cacher, sans lui interdire des choses, indifférentes alors,
205 mais que d'autres tairaient et devraient s'interdire ; de la
rendre la plus parfaite, mais la plus libre qu'il se puisse ;
d'avoir sur elle tous les droits, afin de lui rendre toute
la liberté qu'une âme droite puisse accepter ; et de
faire ainsi, du moins dans l'obscurité de notre vie, la
210 félicité d'un être humain digne de recevoir le bonheur
sans le corrompre et la liberté de l'esprit sans en être
corrompu ?

LETTRE LXXXVIII.

Im., 30 novembre, IX.

Il fait aujourd'hui le temps que j'aimerais pour écrire
des riens pendant cinq ou six heures, pour jaser de choses

5 insignifiantes, pour lire de bonnes parodies, pour *passer*
le temps. Depuis plusieurs jours je suis autant que jamais
dans cette position ; et vous auriez la lettre la plus
longue qu'on ait encore reçue à Bordeaux, si je ne
devais pas mesurer avec Fonsalbe la pente d'un filet
10 d'eau qu'il veut amener dans la partie la plus haute de
mes prés, et qu'aucune sécheresse ne pourra tarir,
| puisqu'il sort d'un petit glacier. Cependant on peut [484]
bien prendre le temps de vous dire que le ciel est préci-
sément tel que je l'attendais.

15 Ils n'ont pas besoin d'attendre, ceux qui vivent
comme il convient, qui ne prennent de la nature que ce
qu'ils en ont arrangé à leur manière, et qui sont les
hommes de l'homme. Les saisons, le moment du jour,
l'état du ciel, tout cela leur est étranger. Leurs habitudes
20 sont comme la règle des moines ; c'est une autre loi
qui ne considère qu'elle-même. Elle ne voit point dans
la loi naturelle un ordre supérieur, mais seulement une
suite d'incidens à peu près périodiques, une série de
moyens ou d'obstacles qu'il faut employer ou vaincre
25 selon la fantaisie des circonstances. Sans décider si c'est
un mal ou non, j'avoue qu'il en doit être ainsi. Les
opérations publiques, et presque tous les genres d'af-
faires, ont leur moment réglé long-temps d'avance ;
elles exigent, à époque fixe, le concours de beaucoup
30 d'hommes, et on ne saurait comment s'entendre si elles
suivaient d'autres convenances que celles qui leur sont
propres. Cette nécessité entraîne le reste : l'homme des
villes, qui ne dépend plus des événemens naturels, qui
même les voit ou le gêner souvent ou le servir par

30. d'hommes ; on ne pourrait les faire, on ne saurait A B — 32.
reste : et l'homme A B.

35 hasard, se décide, et doit se décider à arranger ses habitudes selon son état, selon les habitudes de ceux qu'il voit, selon l'habitude publique, selon l'opinion de la classe dont il est, ou que ses prétentions envisagent.

Une grande ville a toujours à peu près le même
 40 | aspect ; les occupations ou les délassemens y sont [485]
 toujours à peu près les mêmes, et on y prend volontiers
 une manière d'être uniforme. Il serait effectivement fort
 incommode de se lever dès le matin dans les longs jours,
 et de se coucher plus tôt en décembre. Il est agréable
 45 et salubre de voir l'aurore ; mais que ferait-on après
 l'avoir vue entre les toits, après avoir entendu deux serins
 pendus à une lucarne *saluer* le soleil levant ? Un beau
 ciel, une douce température, une nuit éclairée par la
 lune, ne changent rien à votre manière ; vous finissez
 50 par dire : A quoi cela sert-il ? Et même, en trouvant
 mauvais l'ordre de choses qui le fait dire, il faudrait
 convenir que celui qui le dit n'a pas tout à fait tort. On
 serait au moins original si on allait faire lever exprès son
 portier et courir de grand matin pour entendre les moi-
 55 neaux chanter sur le boulevard ; si on allait s'asseoir à la
 fenêtre d'un salon, derrière les rideaux, pour se séparer
 des lumières et du bruit, pour donner un moment à la
 nature, pour voir avec recueillement l'astre des nuits
 briller dans le ruisseau de la rue.

60 Mais dans mon ravin des Alpes, les jours de dix-huit
 heures ressemblent peu aux jours de neuf heures. J'ai
 conservé quelques habitudes de la ville, parce que je les
 trouve assez douces, et même convenables pour moi qui

40. et les délassemens A B — 41. mêmes, on prend donc volontiers
 A B — 43-44. jours, de se A B — 44. plutôt (*faute d'impression*) A
 — 52. tort et qu'on A B — 59. ruisseau. (*alin'a*) Mais A B.

ne saurais prendre toutes celles du lieu ; cependant, avec
65 quatre pieds de neige et douze degrés de glace, je ne
puis vivre précisé | ment de la même manière que quand [486]
la sécheresse allume les pins dans les bois, et que l'on
fait des fromages cinq mille pieds au-dessus de moi.

Il me faut un certain mauvais temps pour agir au
70 dehors, un autre pour me promener, un autre pour
faire des courses, un autre pour rester auprès du feu,
quoiqu'il ne fasse pas froid, et un autre encore pour me
placer à la cheminée de la cuisine pendant que l'on
fait ces choses du ménage qui ne sont pas de tous les
75 jours, et que je réserve, autant qu'il se peut, pour ces
momens-là. Vous voyez qu'afin de vous dire mon plan,
je mêle ce qui est déjà pratiqué à ce qui le sera seule-
ment ; je suppose que j'ai déjà suivi mon genre de vie
tel que je commence à le suivre en effet, et tel que je le
80 dispose pour les autres saisons et pour les choses encore
à faire.

Je n'osais parler des beaux jours. Il faut pourtant le
confesser enfin, je ne les aime pas ; je veux dire que je
ne les aime plus. Le beau temps embellit la campagne,
85 il semble y augmenter l'existence ; on l'éprouve géné-
ralement ainsi. Mais moi, je suis plus mécontent quand il
fait très-beau. J'ai vainement lutté contre ce mal-être
intérieur, je n'ai pas été le plus fort ; alors j'ai pris un
autre parti beaucoup plus commode, j'ai éludé le mal
90 que je ne pouvais détruire. Fonsalbe veut bien condes-
cendre à ma faiblesse : les excès modérés de la table
seront pour ces jours sans nuages, si beaux à tous les
yeux et si accablans aux miens. | Ils seront les jours de [487]
la mollesse ; nous les commencerons tard, et nous les

95 passerons aux lumières. S'il se rencontre des choses
plaisantes à lire, des choses d'un certain comique, on
les met de côté pour ces matinées-là. Après le dîner, on
s'enferme, avec du vin ou de léger punch. Dans la liberté
de l'intimité, dans la sécurité de l'homme qui n'a jamais
100 à craindre son propre cœur, trouvant quelquefois insuf-
fisant et tout le reste et l'amitié elle-même, avides d'es-
sayer un peu cette folie que nous avons perdue sans
être sages, nous cherchons le sentiment actif et passionné
de la chose présente, à la place de ce sentiment exact
105 et mesuré de toutes choses, de ce penser silencieux qui
refroidit l'homme et surcharge sa faiblesse.

Minuit arrive ainsi, et l'on est délivré.... oui, l'on est
délivré du temps, du temps précieux et irréparable, qu'il
est souvent impossible de ne pas perdre, et plus souvent
110 impossible d'aimer.

Quand la tête a été dérangée par l'imagination, l'obser-
vation, l'étude, par les dégoûts et les passions, par les habi-
tudes, par la raison peut-être, croyez-vous que ce soit une
chose facile d'avoir assez de temps, et surtout de n'en avoir
115 jamais trop ? Nous sommes, il est vrai, des solitaires, des
campagnards, mais nous avons nos manies ; nous sommes
au milieu de la nature, mais nous l'observons. D'ailleurs,
je crois que, même dans l'état sauvage, beaucoup
d'hommes ont trop d'esprit pour ne pas s'ennuyer. |

120 Nous avons perdu les passe-temps d'une société choi- [488]
sie ; nous prétendons nous en consoler en songeant aux
ennuis, aux contraintes futiles et inévitables de la société
en général. Cependant n'aurait-on pu parvenir à ne voir

98. ou du punch A B — 105. de ce concept silencieux A B — 111.
Quand on a la tête inquiète et dérangée A B — 113. raison, croyez A B
— 114. chose si facile que d'avoir A B.

que des connaissances intimes ? Que mettrons-nous à la
 125 place de cette manière que les femmes seules peuvent
 avoir, qu'elles ont dans les capitales de la France, de
 cette manière qu'elles rendent si heureuse, et qui les
 rend aussi nécessaires à l'homme de goût qu'à l'homme
 passionné ? C'est par là que notre solitude est profonde,
 130 et que nous y sommes dans le vide des déserts.

A d'autres égards, je croirais que notre manière de
 vivre est à peu près celle qui emploie mieux le temps.
 Nous avons quitté le mouvement de la ville ; le silence
 qui nous environne semble d'abord donner à la durée
 135 des heures une constance, une immobilité qui attriste
 l'homme habitué à précipiter sa vie. Insensiblement et en
 changeant de régime, on s'y fait un peu. En redevenant
 calme, on trouve que les jours ne sont pas beaucoup
 plus longs ici qu'ailleurs. Si je n'avais cent raisons, les
 140 unes assez solides, les autres un peu misérables, de ne
 point vivre en montagnard, j'aurais un mouvement égal,
 une nourriture égale, une manière égale. Sans agitation,
 sans espoir, sans désir, sans attente, n'imaginant pas, ne
 pensant guère, ne voulant rien de plus, et ne songeant
 145 à rien de nouveau, je passerais d'une saison à une autre
 et du temps présent | à la vieillesse, comme on passe des [489]
 longs jours aux jours d'hiver, sans en apercevoir l'affai-
 blissement uniforme. Quand la nuit viendrait, j'en con-
 clurais seulement qu'il faut des lumières, et quand les
 150 neiges commenceraient, je dirais qu'il faut allumer les
 poêles. De temps à autre j'apprendrais de vos nouvelles,
 et je quitterais un moment ma pipe pour vous répondre
 que je me porte bien. Je deviendrais content ; je parvien-

145. un autre (*faute d'impression*) A — 147. sans apercevoir leur affaiblissement A B.

d[r]ais à trouver l'anéantissement des jours assez rapide
 155 dans la froide tranquillité des Alpes, et je me livrerais à
 cette suite d'incuosité, d'oubli, de lenteur, où repose
 l'homme des montagnes dans l'abandon de ces grandes
 solitudes.

 LETTRE LXXXIX.

Im., 6 décembre, IX.

J'ai voulu vous annoncer dès le jour même ce moment,
 jadis si désiré, qui pourrait faire époque dans ma vie,
 5 si j'étais entièrement revenu de mes songes, ou peut-
 être si je n'avais rien perdu de mes erreurs. Je suis tout-
 à-fait chez moi ; les travaux sont finis. C'est enfin l'ins-
 tant de prendre un train de vie qui emploie de certaines
 heures, et qui fasse oublier les autres : je puis faire ce
 10 que je veux ; mais le malheur est que je ne vois pas bien
 ce que je dois faire. |

C'est* cependant une douce chose que l'aisance ; on [490]
 peut tout arranger, suivre les convenances, choisir et
 régler. Avec de l'aisance, la raison peut éviter le malheur
 15 dans la vie ordinaire. Les riches seraient heureux s'ils
 avaient de l'aisance ; mais les riches aiment mieux se
 faire pauvres. Je plains celui que des circonstances impé-
 rieuses réduisent à monter sa maison au niveau de ce
 qu'il possède. Il n'y a point de bonheur domestique sans
 20 une certaine surabondance nécessaire à la sécurité. Si on

155. Alpes : je A B — 156. oubli et de A B — 157. leurs grandes A B.
 LXXXIX. — 6. de leur première erreur A ; de leur erreur B — 20.
 si l'on A B.

trouve plus de paix et de bonne humeur dans les cabanes que dans les palais, c'est que l'aisance est plus rare dans les palais que dans les cabanes. Les malheureux, au milieu de l'or, ne savent comment vivre ! S'ils avaient su
 25 borner leurs prétentions et celles de leur famille, ils auraient tout ; car l'or fait tout : mais dans leurs mains inconsidérées l'or ne fait rien. Ils le veulent ainsi : que leurs goûts soient satisfaits ! Mais, dans notre médiocrité, donnons du moins d'autres exemples.

30 Pour n'être pas vraiment malheureux, il ne faut qu'un bien ; on le nomme raison, sagesse ou vertu. Pour être satisfait je crois qu'il en faut quatre : beaucoup de raison de la santé, quelque fortune, et un peu de ce bonheur qui consiste à avoir le sort pour soi. A la vérité, chacun
 35 de ces trois autres biens n'est rien sans la raison, et la raison est beaucoup sans eux. Elle peut les donner enfin, ou consoler de leur perte ; mais eux ne la donnent pas, et ce qu'ils donnent sans elle n'a qu'un éclat exté [491] une apparence dont le cœur n'est pas long-temps abusé.

40 Avouons que l'on est bien sur la terre quand on peut et qu'on sait. Pouvoir sans savoir est fort dangereux ; savoir sans pouvoir est inutile et triste.

Pour moi, qui ne prétends pas vivre, mais seulement regarder la vie, je ferai bien de me mettre à imaginer du
 45 moins le rôle d'un homme. Je veux passer tous les jours quatre heures dans mon cabinet. J'appellerai cela du travail ; ce n'en est pas un pourtant, car il n'est pas permis de poser une serrure ou d'ourler un mouchoir le jour du repos, mais on est très-libre de faire un chapitre
 50 du *Monde primitif*. Puisque j'ai résolu d'écrire, je ne serais

pas excusable si je ne le faisais pas maintenant¹. J'ai tout ce qu'il me faut : loisir, tranquillité, bibliothèque bornée, mais suffisante ; et au lieu de | secrétaire, un ami [492] qui me fera continuer, et qui soutient qu'en écrivant
55 on peut faire quelque bien tôt ou tard.

Avant de m'occuper des faiblesses des hommes, il faut que je vous parle de la mienne pour la dernière fois. Fonsalbe, avec qui je n'aurais pas d'autres secrets, mais qui ne soupçonne rien de ceci, me fait sentir tous les jours,
60 et par sa présence, et par nos entretiens où le nom de sa sœur revient si souvent, combien j'étais éloigné de cet oublié devenu mon seul asile.

Il a parlé de moi dans ses lettres à madame Del***, et il a paru le faire de ma part. Je ne savais comment pré-
65 venir cela, ne pouvant en donner à Fonsalbe aucune rai-

1. Des jours pleins de tristesse, l'habitude rêveuse d'une âme comprimée, les longs ennuis qui perpétuent le sentiment du néant de la vie, peuvent exciter ou entretenir le besoin de dire sa pensée ; ils furent souvent favorables à des écrits dont
5 la poésie exprime les profondeurs du sentiment, et les conceptions vastes de l'âme humaine que ses douleurs ont rendue impénétrable et comme infinie. Mais un ouvrage important par son objet, par son ensemble et son étendue, un ouvrage que l'on consacre aux hommes, et qu'on destine à rester, ne s'entre-
10 prend que lorsqu'on a une manière de vivre à peu près fixe, et qu'on est sans inquiétude sur le sort des siens. Pour Obermann, il vivait seul, et je ne vois pas que la situation favorable où il se trouve maintenant lui fût indispensable.

52. tranquillité, ennui, bibliothèque A B — 64. il l'a fait comme de ma A B.

Note. 10. fixée A B — 11. Pour O., il A.

son ; mais j'en suis d'autant plus fâché qu'elle aura dû juger contradictoire que je ne suivisse pas ce que moi-même j'avais dit.

Ne trouvez point bizarre l'amertume que je cherche dans ces souvenirs, et les soins inutiles que je prends pour les éloigner, comme si je n'étais pas sûr de moi. Je ne suis ni fanatique, ni incertain dans ma droiture. Mes intentions me resteront soumises, mais ma pensée ne l'est pas ; et si j'ai toute l'assurance de l'homme qui veut ce qu'il doit, j'ai toute la faiblesse de celui que rien n'a fixé. Cependant je n'aime point ; je suis trop malheureux pour cela. Comment donc se fait-il... ? Vous ne sauriez m'entendre, quand je ne m'entends pas moi-même.

80 Il y a bien des années que je la vis, mais comme | j'étais destiné à n'avoir que le songe de mon existence, [493] il en résulta seulement que son souvenir restait attaché au sentiment de continuité de mon être. Voilà pour ces temps dont tout est perdu.

85 Le besoin d'aimer était devenu l'existence elle-même, et le sentiment des choses n'était que l'attente et le presentiment de cette heure qui commence la lumière de la vie. Mais si dans le cours insipide de mes jours, il s'en trouvait un qui parût offrir le seul bien que la nature contient alors pour mon cœur, ce souvenir était dans moi comme pour m'en éloigner. Sans avoir aimé, je me voyais dans une sorte d'impuissance d'aimer désormais, ainsi que ces hommes en qui une passion profonde a détruit le pouvoir de sentir une affection nouvelle. Ce souvenir n'était pas l'amour, puisque je n'y trouvais point de consolation, point d'aliment : il me

laissait dans le vide, et il semblait m'y retenir ; il ne me donnait rien, et il semblait s'opposer à ce qu'il me fût donné quelque chose. Je restais ainsi sans posséder ni
100 l'ivresse heureuse que l'amour soutient, ni cette mélancolie amère et voluptueuse dont aiment à se consumer nos cœurs encore remplis d'un amour malheureux.

Je ne veux point vous faire la fatigante histoire de mes ennuis. J'ai caché dans mes déserts ma fortune sinistre ;
105 elle entraînerait ce qui m'environne, elle a manqué vous envelopper vous-même. Vous avez voulu tout quitter pour devenir triste et inutile comme moi, mais je vous ai forcé de re | prendre vos distractions. Vous avez cru [494] même que j'en avais aussi trouvé ; j'ai entretenu doucement votre erreur. Vous avez su que mon calme ressemblait au sourire du désespoir, j'aurais voulu que vous y fussiez plus long-temps trompé. Je prenais pour vous écrire le moment où je riaais... où je ris de pitié sur moi-même, sur ma destinée, sur tant de choses dont je vois
115 les hommes gémir en répétant qu'elles vont cesser.

Je vous en dis trop ; mais le sentiment de ma destinée m'élève et m'accable. Je ne puis chercher quelque chose en moi, sans y trouver le fantôme de ce qui ne me sera jamais donné.

120 C'est une nécessité qu'en vous parlant d'elle, je sois tout-à-fait moi. Je n'entends pas bien quelle réserve je devais m'imposer en cela. Elle sentait comme moi, une même langue nous était commune : sont-ils si nombreux ceux qui s'entendent ? Cependant je ne me livrais pas à tant
125 d'illusions. Je vous le répète, je ne veux point vous arrêter sur ces temps que l'oubli doit effacer, et qui sont déjà dans l'abîme : le songe du bonheur a passé avec leurs ombres dans la mort de l'homme et des siècles.

Pourquoi ces souvenirs exhalés d'un long trépas ? ils
 130 viennent étendre sur les restes vivans de l'homme l'amer-
 tume du sépulcre universel où il descendra. Je ne cherche
 point à justifier ce cœur brisé qui vous est trop bien
 connu, et qui ne conserve dans ses ruines que l'inquié-
 tude de la vie. Vous savez, vous seul, ses espérances
 135 éteintes, ses | désirs inexplicables, ses besoins démesurés. [495]
 Ne l'excusez pas, soutenez-le, relevez ses débris ; rendez-
 lui, si vous en avez les moyens, et le feu de la vie, et
 le calme de la raison, tout le mouvement du génie, et
 toute l'impassibilité du sage : je ne veux point vous por-
 140 ter à plaindre ses folies profondes.

Enfin le hasard le plus inattendu me fit la rencontrer
 près de la Saône, dans un jour de tristesse. Cet événe-
 nement si simple m'étonna pourtant. Je trouvai de la
 douceur à la voir quelquefois. Une âme ardente et tran-
 145 quille, fatiguée, désabusée, immense, devait fixer l'in-
 quiétude et le perpétuel supplice de mon cœur. Cette
 grâce de tout son être, ce fini inexprimable dans le
 mouvement, dans la voix !... Je n'aime point, souvenez-
 vous-en, et dites-vous bien tout mon malheur.

150 Mais ma tristesse devenait plus constante et plus
 amère. Si madame Del*** eût été libre, j'y eusse trouvé
 le plaisir d'être enfin malheureux à ma manière ; mais
 elle ne l'était point, et je me retirai avant qu'il me devînt
 impossible de supporter ailleurs le poids du temps. Tout
 155 m'ennuyait alors, mais actuellement tout m'est indiffé-
 rent. Il arrive même que quelque chose m'amuse ; je
 pouvais donc vous parler de tout ceci. Je ne suis plus
 fait pour aimer, je suis éteint. Peut-être serais-je bon

131. descendra tout entier A B — 134. savez ses ennuis, ses espérances
 A B — 137. en savez A. — 151. madame D*** A.

mari ; j'aurais beaucoup d'attachement. Je commence à
 160 songer aux plaisirs de l'amour, je ne suis plus digne
 d'une amante. L'amour lui-même ne | me donnerait [496]
 plus qu'une femme, et un ami. Comme nos affections
 changent ! comme le cœur se détruit ! comme la vie
 passe avant de finir !

165 Je vous disais donc combien j'aimais à être ennuyé
 avec elle de tout ce qui fait les *délices* de la vie ; j'aimais
 bien plus les soirées tranquilles. Cela ne pouvait pas
 durer.

Il m'est arrivé rarement, mais quelquefois, d'oublier
 170 que je suis sur la terre comme une ombre qui s'y prom-
 mène, qui voit et ne peut rien saisir. C'est là ma loi ;
 quand j'ai voulu m'y soustraire, j'en ai été puni. Quand
 une illusion commence, mes misères s'aggravent. Je me
 suis senti à côté du bonheur, j'en ai été épouvanté.
 175 Peut-être ces cendres que je crois éteintes se seraient-
 elles ranimées ? Il fallut partir.

Maintenant je suis dans un vallon perdu. Je m'attache
 à oublier de vivre. J'ai cherché le thé pour m'affaiblir,
 et jusqu'au vin pour m'égarer. Je bâtis, je cultive ; je
 180 me joue avec tout cela. J'ai trouvé quelques bonnes gens.
 et je compte aller au *cabaret*¹ pour découvrir des

1. Ce qui est impraticable en France est encore faisable dans
 presque toute la Suisse. Il y est reçu de s'y rencontrer vers le
 soir dans des maisons qui ne sont autre chose que des cabarets
 choisis. Ni l'âge, ni la noblesse, ni les premières magistratures
 5 ne font une loi du contraire.

176. ranimées (*point*) A.

Note, 1. est impossible en A B — 3. dans les (*faute d'impression* ?) B.

Obermann, II.

hommes. Je me lève tard, je me couche tard ; je suis lent à manger ; je m'occupe de tout, j'essaie de toutes les attitudes, j'aime la nuit et je presse le temps : je [497]
 185 dévore mes heures froides, je suis avide de les voir dans le passé.

Fonsalbe est son frère. Nous parlons d'elle ; je ne puis l'en empêcher, il l'aime beaucoup. Fonsalbe sera mon ami : je le veux, il est isolé. Je le veux aussi pour moi ;
 190 sans lui que deviendrais-je ? Mais il ne saura pas combien l'idée de sa sœur est présente dans ces solitudes. Ces gorges sombres ! ces eaux romantiques ! elles étaient muettes, elles le seront toujours ! Cette idée n'y met point la paix de l'oubli du monde, mais l'abandon des
 195 déserts. Un soir nous étions sous les pins ; leurs cimes agitées étaient remplies des sons de la montagne, nous parlions, il la pleurait ! Mais un frère a des larmes.

Je ne fais point de sermens, je ne fais point de vœux ; je méprise ces protestations si vaines, cette éternité que
 200 l'homme croit ajouter à ses passions d'un jour. Je ne promets rien, je ne sais rien : tout passe, tout homme change ; mais je me trompe bien moi-même, ou il ne m'arrivera pas d'aimer. Quand le dévot a rêvé sa béatitude, il n'en cherche plus dans le monde terrestre ; et
 205 s'il vient à perdre ses ravissantes illusions, il ne trouve aucun charme dans les choses trop inférieures aux premiers songes.

Et elle trainera la chaîne de ses jours avec cette force désabusée, avec ce calme de la douleur qui lui va si
 210 bien. Plusieurs de nous seraient peut-être moins à leur place s'ils étaient moins éloignés | d'être heureux. Cette [498

184. nuit ; je A B — 205. sublimes illusions A B — 211. moins loin d'être A B.

vie passée dans l'indifférence au milieu de tous les agré-
 mens de la vie, et dans l'ennui avec une santé inalté-
 rable ; ces chagrins sans humeur, cette tristesse sans
 215 amertume, ce sourire des peines cachées, cette simplicité
 qui abandonne tout quand on pourrait prétendre à tout,
 ces regrets sans plainte, cet abandon sans effort, ce
 découragement dont on dédaigne l'affliction ; tant de biens
 négligés, tant de pertes oubliées, tant de facultés dont
 220 on ne veut plus rien faire : tout cela est plein d'har-
 monie, et n'appartient qu'à elle. Contente, heureuse, pos-
 sédant tout ce qui semblait lui être dû, peut-être eût-elle
 moins été elle-même. L'adversité est bonne à qui la
 porte ainsi ; et je suppose que le bonheur vint mainte-
 225 nant, qu'en ferait-elle ? il n'est plus temps.

Que lui reste-t-il ? Que nous restera-t-il dans cet
 abandon de la vie, seule destinée qui nous soit com-
 mune ? Quand tout échappe jusqu'aux rêves de nos
 désirs ; quand le songe de l'aimable et de l'honnête
 230 vieillit lui-même dans notre pensée incertaine ; quand
 l'harmonie, dans sa grâce idéale, descend des lieux
 célestes, s'approche de la terre, et se trouve enveloppée
 de brumes, de ténèbres ; quand rien ne subsiste de nos
 besoins, de nos affections, de nos espérances ; quand
 235 nous passons nous-mêmes avec la fuite invariable des
 choses, et dans l'inévitable instabilité du monde ! mes
 amis, mes seuls amis, elle que j'ai perdue, vous qui
 vivez loin de moi, vous seuls qui me donnez encore le
 | sentiment de la vie ! que nous restera-t-il, et que [499]
 240 sommes-nous (N) ?

216. pourrait tout prétendre, ces A — 230-231. quand l'image sublime
 de l'harmonie A B — 233. brumes et de A B — 240. S'il ne peut rester
 de nos sentimens fugitifs que le sentiment accablant de leur mobilité,

SUPPLÉMENT ¹

LETTRE XC.

Imenstrøm, 28 juin, X.

La sœur de Fonsalbe est ici. Elle est venue sans être
5 attendue, et dans le dessein de rester seulement quelques
jours avec son frère.

Vous la trouveriez à présent aussi aimable, aussi remar-
quable, et plus peut-être qu'elle ne le fut jamais. Cette
apparition inopinée, le changement des temps, d'ineffa-
10 çables souvenirs, les lieux, la saison, tout semblait
d'accord. Et il faut vous dire que, s'il peut être une beauté
plus accomplie aux yeux d'un artiste, aucune ne réunirait
davantage ce qui fait généralement pour moi le
charme des femmes.

15 Nous ne pouvions ici la recevoir comme vous l'eussiez
fait à Bordeaux ; mais, au pied de nos montagnes, il nous
restait à nous arranger selon la circonstance. On devait

1. Ce qui le compose n'a été recueilli que vers l'année 1833,
époque de la seconde édition, ou depuis.

cherchons ce vrai immuable, seule conception qui soutienne l'âme
fatiguée du délire de nos espérances, plus navrée encore et plus étonnée
d'elle-même quand elle a perdu leur amertume. La justice seule est
évidente à tous ; elle l'est à leur dernier comme à leur premier moment :
sa lumière ne changera pas. Vous la suivez en paix, je la cherche dans
mon inquiétude, et cette union du moins ne nous sera pas ôtée. A B.
[Ici finit A. Voir fin de la lettre XC, page 237.]

1. Le Supplément manque dans A, est incomplet dans B.

Note, 1. A la place de cette note, on lit dans B : A l'époque de la première
édition, la lettre et le fragment suivans n'avaient pas encore été re-
cueillis.

faucher deux prés, le soir, | jusqu'à une heure assez [500]
avancée, puis, de grand matin, pour éviter entièrement
20 l'ardeur du jour. J'avais déjà eu le projet de donner, dans
cette occasion, quelque encouragement à mes travail-
leurs : des musiciens furent appelés de Vevay. Une
collation, ou, si l'on veut, un souper champêtre com-
mençant à minuit, et assez varié pour être du goût des
25 faucheurs mêmes, fut destiné à remplir l'intervalle entre
les travaux du soir et ceux du lendemain.

Il arriva qu'un peu avant la fin du jour je passai devant
un escalier de six à sept marches. Elle était au-dessus ;
elle prononça mon nom. C'était bien sa voix, mais avec
30 quelque chose d'imprévu, d'inaccoutumé, de tout-à-fait
inimitable. Je regardai sans répondre, sans savoir que je
ne répondais pas. Un demi-jour fantastique, un voile
aérien, un brouillard l'environnait. C'était une forme
indécise qui faisait presque disparaître tout vêtement ;
35 c'était un parfum de beauté idéale, une illusion volup-
tueuse, ayant un instant d'inconcevable vérité. Ainsi
devait finir mon erreur enfin connue. Il est donc vrai, me
disais-je deux pas plus loin, cet attachement tenait de la
passion : le joug a existé. De cette faiblesse ont dépendu
40 d'autres incertitudes. Ces années-là sont irrévocables ; mais
aujourd'hui demeure libre, aujourd'hui est encore à moi.

Je m'absentai en prévenant Fonsalbe. Je m'avançai
vers le haut de la vallée. Je marchais sans bruit dans ma
préoccupation attentive. J'étais for | tement averti ; mais le [501]
45 prestige me suivait, et la puissance du passé me paraissait
invincible. Toutes ces idées d'aimer, et de n'être plus
seul m'inondaient dans la tranquille obscurité d'un lieu
désert. Il y eut un moment où j'aurais dit, comme ceux

dont plus d'une fois j'ai condamné la mollesse : La possé-
 50 der et mourir !

Pendant, se figurer dans le silence que demain tout
 peut finir sur la terre, c'est en même temps apprécier
 d'un regard plus ferme ce qu'on a fait et ce qu'on doit
 faire des dons de la vie. Ce que j'en ai fait ! jeune encore,
 55 je m'arrête au moment fatal. Elle et le désert, ce serait
 le triomphe du cœur. Non ; l'oubli du monde, et sans
 elle, voilà ma loi. L'austère travail et l'avenir !

Je me trouvais placé au détour de la vallée, entre les
 rocs d'où le torrent se précipite, et les chants que j'avais
 60 moi-même ordonnés ; ils commençaient au loin. Mais
 ces bruits de fête, le simple mouvement de l'air les dissi-
 pait par intervalles, et je savais l'instant où ils cesse-
 raient. Le torrent au contraire subsistait dans sa force,
 s'écoulant, mais s'écoulant toujours, à la manière des
 65 siècles. La fuite de l'eau est comme la fuite de nos
 années. On l'a beaucoup redit, mais dans plus de mille
 ans on le redira : le cours de l'eau restera, pour nous,
 l'image la plus frappante de l'inexorable passage des
 heures. Voix du torrent au milieu des ombres, seule
 70 voix solennelle sous la paix des cieux, sois seule enten-
 due. |

Rien n'est sérieux, s'il ne peut être durable. Vues de [502]
 haut, que sont les choses dont nous séparera notre der-
 nier souffle ? Hésiterai-je entre une rencontre du hasard
 75 et les fins de ma destinée, entre une séduisante fantaisie,
 et le juste, le généreux emploi des forces de la pensée ?
 Je céderais à l'idée d'un lien imparfait, d'une affection
 sans but, d'un plaisir aveugle ! Ne sais-je pas les pro-
 messes qu'en devenant veuve elle a faites à sa famille ?

80 Ainsi l'union entière se trouve interdite; ainsi la question est simple, et ne doit plus m'arrêter. Qu'y aurait-il de digne de l'homme dans l'amusement trompeur d'un stérile amour ? Consacrer au seul plaisir les facultés de la vie, c'est se livrer soi-même à l'éternelle mort. Quelque
85 fragiles que soient ces facultés, j'en suis responsable : il faut qu'elles portent leurs fruits. Ces bienfaits de l'existence, je les conserverai, je les honorerai ; je ne veux du moins m'affaiblir au dedans de moi qu'à l'instant inévitable. Profondeurs de l'espace, serait-ce en vain qu'il
90 nous est donné de vous apercevoir ? La majesté de la nuit répète d'âge en âge : malheur à toute âme qui se complaît dans la servitude !

Sommes-nous faits pour jouir ici de l'entraînement des désirs ? Après cette attente, après les succès, que dirons-
95 nous de la satisfaction de quelques journées ? Si la vie n'est que cela, elle n'est rien. Un an, dix ans de volupté, c'est un futile amusement, et une trop prompt amertume ! Que restera-t-il de ces désirs, quand les générations | souffrantes ou follement distraites passeront sur [503]
100 nos cendres ? Comptons pour peu de chose ce qui se dissipe rapidement. Au milieu du grand jeu du monde, cherchons un autre partage : c'est de nos fortes résolutions que quelque effet subsistera peut-être. — L'homme est périssable. — Il se peut ; mais périssons en résistant,
105 et, si le néant nous est réservé, ne faisons pas que ce soit une justice.

Vous le savez, je me décourageais, croyant que mes dispositions changeaient déjà. Trop facilement je m'étais persuadé que ma jeunesse n'était plus. Mais ces diffé-
110 rences avaient eu pour cause, comme je crois vous l'avoir dit depuis, des erreurs de régime, et cela est en grande

partie réparé. J'avais mal observé la mobilité qui me caractérise, et qui contribue à mes incertitudes. C'est constamment une grande inconstance, bien plus dans les
 115 impressions que dans les opinions, ou même dans les penchans. Elle ne tient pas au progrès des années; elle redevient ce qu'elle était. L'habitude de me contenir et de réprimer d'abord tous mes mouvemens intérieurs m'en avait laissé méconnaître souvent moi-même les oppo-
 120 sitions Mais, je le vois, à quarante ans de distance, je ne différerai pas plus que cent fois je n'ai différé d'un quart d'heure à l'autre. Ainsi est agitée, au milieu de l'air, la cime d'un arbre trop flexible; et, si vous la regardez à une autre époque, vous la verrez céder encore,
 125 mais céder de même.

Chaque incident, chaque idée qui survient, les | moindres [504] détails opportuns ou incommodes, quelques souvenirs, de légères craintes, toutes ces émotions fortuites peuvent changer, à mes yeux, l'aspect du monde, l'appréciation de
 130 nos facultés et la valeur de nos jours. Tandis qu'on me parle de choses indifférentes, et que j'écoute avec tranquillité, avec indolence; tandis que, me reprochant ma froideur dans ces conversations, je sais gré à ceux qui me la pardonnent, j'ai passé plusieurs fois du dégoût de cette
 135 existence si bornée, que tout embarrasse et tout inquiète, au sentiment non moins naturel de la curieuse variété des choses, ou de l'amusante sagacité qui nous appelle à en jouir quelque temps encore. Néanmoins ce qui me paraît si facilement offrir un autre aspect, c'est moins
 140 l'ensemble du grand phénomène que chaque conséquence relative à nous, et moins l'ordre général que ma propre aptitude. Cet ordre visible a deux faces; l'une nous captive, et l'autre nous déconcerte, tout dépend d'une cer-

taine confiance en nous-mêmes. Sans cesse elle me
145 manque, et elle renaît sans cesse. Nous sommes si faibles,
mais notre industrie a tant de dextérité ! Un hasard favo-
rable, un vent plus doux, un rayon de lumière, le mou-
vement d'une herbe fleurie, les gouttes de la rosée me
disent que je m'arrangerai de toute chose. Mais les
150 nuages se rapprochent, le bouvreuil ne chante plus, une
lettre se fait attendre, ou dans mes essais quelque pensée
mal rendue restera inutile ; je ne vois plus alors que des
obstacles, des len | teurs, de sourdes résistances, des [505]
desseins trompés, les déplaisirs des heureux, les souf-
155 frances de la multitude, et me voici le jouet de la force
qui nous brisera tous.

Du moins cette mobilité n'est pas de nature à ébranler
les principes de conduite. Il n'importe même que le but
se présente seulement comme vraisemblable, s'il est
160 unique. Affermis en un sens, n'attendons pas d'autres
clartés ; nous pouvons marcher dans les sentiers peu
connus. Ainsi tout se décide. Je suis ce que j'étais : si je
le veux, je serai ce que je pouvais être. Certainement c'est
peu de chose ; mais enfin ne descendons plus au-dessous
165 de nous-mêmes.

30 juin.

Je vous écris longuement. Je dis en beaucoup de
paroles ce que j'aurais pu vous apprendre en trois
lignes ; mais c'était ma manière, et d'ailleurs j'ai du loisir.
170 Rien ne m'occupe, rien ne m'attache ; je me sens encore
suspendu dans le vide. Il me faut, je pense, un jour de
plus, un seul. Cela finira, puisque je l'ai résolu ; mais à
présent tout me semble attristé. Je ne suis pas indécis,

175 mais ému jusqu'à une sorte de stupeur et de lassitude. Je continue ma lettre pour m'appuyer sur vous.

Je restai seul quelque temps encore. Déjà j'étais | moins étranger à la tranquille harmonie de la nature. [506]
Je rentraï pendant le souper, avant que les chants ces-
180 sassent.

Désormais n'attendez plus de moi ni une parole inexcusable, ni l'ancienne irrésolution. La santé et l'aisance sont des facilités qu'on ne réunit pas toujours : je les possède, et j'en ferai usage. Que cette déclaration devienne ma
185 règle. Si je parle aux hommes de leur faiblesse volontaire, ne convient-il pas que je ne m'en permette aucune ? Vous savez que jadis j'ai eu, dans mes vains projets, quelques velléités africaines. Mais, à cette époque, tout s'est accordé pour rendre impraticable un
190 dessein que d'ailleurs il aurait fallu mûrir davantage, et maintenant il serait trop tard pour se livrer aux études qui en prépareraient l'exécution.

Que faire donc ? Je crois définitivement qu'il ne m'est donné que d'écrire. — Sur quels sujets ? — Déjà vous le
195 savez à peu près. — D'après quel modèle [?] — Assurément je n'imiterai personne, à moins que ce ne soit par une sorte de caprice, et dans un court passage. Je crois très-déplacé de prendre la manière d'un autre, si on peut en avoir une à soi. Quant à celui qui n'a pas la sienne,
200 c'est-à-dire qui n'est jamais entraîné, jamais inspiré, à quoi lui sert d'écrire ? — Quel style enfin ? — Ni rigoureusement classique, ni inconsidérément libre. Pour mériter d'être lu, il faut observer les convenances

réelles. — Mais qui en jugera ? — | Moi, apparemment. [507]
 205 N'ai-je pas lu les auteurs qui travaillèrent avec circonspec-
 tion, comme ceux qui écrivirent avec plus d'indépen-
 dance ? C'est à moi de prendre, selon mes moyens, un
 milieu qui convienne, d'un côté à mon sujet ou à mon
 siècle, et de l'autre à mon caractère, sans manquer à des-
 210 sein aux règles admises, mais sans les étudier expressé-
 ment. — Quelles seront les garanties de succès ? — Les
 seules naturelles. S'il ne suffit pas de dire des choses
 vraies et de s'efforcer de les exposer d'une manière per-
 suasive, je n'aurai point de succès : voilà tout. Je ne
 215 crois pas qu'il soit indispensable d'être approuvé de son
 vivant, à moins qu'on ne se voie condamné au malheur
 d'attendre de sa plume ses moyens de subsistance.

Passez les premiers, vous qui demandez de la gloire
 de salon. Passez, hommes de société, hommes considé-
 220 rables dans les pays où tout dépend de ces accointances,
 vous qui êtes féconds en idées du jour, en livres de parti,
 en expédiens pour produire de l'effet, et qui, même après
 avoir tout adopté, tout quitté, tout repris, tout usé,
 trouvez encore à esquisser quelques pamphlets indécis,
 225 afin de faire dire : Le voilà avec ses mots expressifs et
 ingénieusement accolés, bien qu'un peu rebattus. Pas-
 sez les premiers, hommes séduisants et séduits ; car enfin
 vous passerez vite, et il est bon que vous ayez votre
 temps. Montrez-vous donc aujourd'hui dans votre
 230 adresse et votre prospérité.

Ne serait-on pas à peu près sûr de rendre un |
 ouvrage utile, sans le déshonorer par des intrigues, pour [508]
 hâter la célébrité de l'auteur ? Restez-vous dans la retraite,
 ou même vivez-vous sans bruit dans une capitale ; enfin,

235 votre nom est-il inconnu, et votre livre ne s'écoule-t-il pas ? Qu'un certain nombre d'exemplaires en soient déposés dans les principales bibliothèques, ou envoyés, sans en demander compte, à des libraires dans les grandes villes ; tôt ou tard cet écrit sera mis à sa place avec
240 autant de vraisemblance que si vous aviez mendié des suffrages.

Ainsi ma tâche est indiquée. Il ne me reste plus qu'à la remplir, si ce n'est avec bonheur, avec éclat, du moins avec quelque zèle et quelque dignité. Je renonce à diverses
345 choses, me bornant presque à éviter la douleur. Serai-je à plaindre dans la retraite, ayant l'activité, l'espérance et l'amitié ? Être occupé sans devenir trop laborieux contribue essentiellement à la paix de l'âme, de tous les biens le moins illusoire. On n'a plus besoin de plaisirs,
250 puisque les avantages les plus simples donnent des jouissances : c'est ainsi que tant d'hommes bien portans s'accommodent des alimens les moins recherchés. Qui ne voit que l'espérance est préférable aux souvenirs ? Dans notre vie, continuel passage, l'avenir importe seul. Ce
255 qui est arrivé disparaît, et le présent même nous échappe s'il ne sert de moyen. D'agréables traces du passé ne me paraissent un grand avantage que pour les imaginations faibles, qui, après avoir été | un peu vives, deviennent [509] débiles. Ces hommes-là, s'étant figuré les choses autre-
260 ment qu'elles ne doivent être, se sont passionnés. L'épreuve les a désabusés ; ne pouvant plus imaginer avec exagération, ils n'imaginent plus. Les fictions vraies, pour ainsi dire, leur étant interdites, ils auraient besoin de rians souvenirs ; sans cela nulle pensée ne les flatte. Mais
265 celui dont l'imagination est puissante et juste peut toujours se faire une idée assez positive des divers biens,

lorsque le sort lui laisse du calme ; il n'est pas au nombre de ceux qui ne connaissent en cela que ce qu'ils ont appris anciennement.

- 270 Il me restera pour la douceur journalière de la vie
notre correspondance et Fonsalbe : ces deux liens me
suffiront. Jusque dans nos lettres, cherchons le vrai sans
pesantes dissertations comme sans systèmes opiniâtres :
invoquons le vrai immuable. Quelle autre conception
275 soutiendrait l'âme, fatiguée quelquefois de ses vagues
espérances, mais bien plus étonnée d'elle-même, bien
plus délaissée quand elle a perdu et les langueurs, et les
délices de cette active incertitude ? La justice du moins
a son évidence. Généralement vous recevez en paix les
280 lumières morales ; je les poursuis dans mon inquiétude :
notre union subsistera.

 LETTRE XCI

[510]

Sans date connue 1.

Je ne vous ai jamais conté l'embarras où je me suis vu,
un jour que je voulais franchir les Alpes d'Italie.

1. Cette lettre d'Obermann, recueillie depuis l'édition précédente, a déjà été imprimée dans *les Navigateurs*.

2. Ce fragment, jusqu'à Dernière partie d'une lettre..., n'a été inséré que dans C. Il avait paru, sous le titre « Une journée dans les montagnes » dans « Les Navigateurs ou choix de Voyages anciens et modernes recueillis par M. Ferdinand Denis, Paris, L. Janet (1834) ». M. Bernès a entre les mains une copie manuscrite, de l'écriture de Senancour, faite, je crois, précisément pour l'édition C. Il a bien voulu la collationner pour moi. Les variantes des *Navigateurs* seront indiquées par N ; celles du manuscrit, par M.

Note, 1 Au lieu de cette note, la note : On en ignore la date. C'est pour cela sans doute qu'elle n'a pas été placée dans le recueil ; mais elle doit

5 Je viens de me rappeler fortement cette circonstance,
 en lisant quelque part : « Nous n'avons peut-être reçu la
 vie présente que pour rencontrer, malgré nos faiblesses,
 des occasions d'accomplir avec énergie ce que le moment
 veut de nous. » Ainsi, employer toutes ses forces à pro-
 10 pos, et sans passion comme sans crainte, ce serait être
 pleinement homme. On a rarement ce bonheur. Quant à
 moi, je ne l'ai éprouvé qu'à demi dans ces montagnes,
 puisqu'il ne s'agissait que de mon propre salut.

Je ne pourrai vous rendre compte de l'événement
 15 qu'avec des détails tout personnels : il ne se compose pas
 d'autre chose.

J'allais à la cité d'Aoste et j'étais déjà dans le Valais,
 lorsque j'entendis un étranger dire, dans l'auberge, qu'il
 ne se hasarderait point à passer sans guide le Saint-Bernard.
 20 Je résolus aussitôt de le passer seul : je prétendis que
 d'après la disposition des gorges, ou la direction des eaux
 j'arri | verais à l'hospice en devançant les muletiers, et en [511]
 ne prenant d'eux aucun renseignement.

Je sortis de Martigny à pied par un temps très-beau.
 25 Impatient de voir du moins dans l'éloignement quelque
 site curieux, je marchais d'autant plus vite qu'au-dessus
 de Saint-Branchier je n'apercevais rien de semblable.
 Arrivé à Liddes, je me figurai que je ne trouverais plus
 avant l'hospice aucune espèce d'hôtellerie. Celle de Liddes

7 pour y rencontrer (y rayé) M — 12 demi, puisqu'il N M — 13
 s'agissait que de ma propre délivrance NM — 14 Je ne pourrais N; —
 compte du fait N M — 19. *En note.* Le trajet du bourg Saint-Pierre
 à Saint-Remi était beaucoup moins facile avant les travaux exécutés
 par les Français. N M.

appartenir à la seconde partie, dont on n'est encore parvenu à recou-
 vrer qu'un ou deux fragmens. [Cf. la note plus haut à Supplément et
 la note plus bas à Dernière partie etc.] N M.

30 avait épuisé sa provision de pain, et n'était pourvue
d'aucun légume. Il y restait uniquement un morceau de
mouton, auquel je ne touchai pas. Je pris peu de vin ;
mais, à cette heure inusitée, il n'en fallut pas plus pour
me donner un tel besoin d'ombre et de repos, que je
35 m'endormis derrière quelques arbustes.

J'étais sans montre, et au moment de mon réveil je ne
soupçonnai pas que j'eusse demeuré là plusieurs heures.
Quand je me remis en chemin, ce fut avec la seule idée
d'arriver au but : je n'avais plus d'autre espérance. La
40 nature n'encourage pas toujours les illusions que pourtant
elle nous destina. Aucune diversion ne s'offrait, ni
la beauté des vallées, ni la singularité des costumes, ni
même l'effet de l'air accoutumé des montagnes. Le ciel
avait entièrement changé d'aspect. De sombres nuages
45 enveloppaient les cimes dont je m'approchais ; toutefois
cela ne put me désabuser à l'égard de l'heure, puisque à
cette élévation ils s'amassent souvent avec promptitude.

Peu de minutes après, la neige tombait en abon | dance. [512]
Je passai au village de Saint-Pierre, sans questionner
50 personne. J'étais décidé à poursuivre mon entreprise,
malgré le froid, et bien qu'au-delà, il n'existât plus de
chemin tracé. De toute manière, il n'était plus question
de se diriger avec quelque certitude. Je n'apercevais les
rochers qu'à l'instant d'y toucher, mais je n'en cherchais
55 d'autre cause que l'épaisseur du nuage et de la neige.
Quand l'obscurité fut assez grande pour que la nuit
seule pût l'expliquer, je compris enfin ma situation.

La glace vive au pied de laquelle j'arrivai, ainsi que le

30. pain ; elle N M — 42. vallées ni l'original... (original... pour originalité, *biffé*) M — 43. l'effet si vanté de l'air transparent (*biffé*) M ; — inaccoutumé N M.

manque de toute issue praticable pour des mulets, me
 60 prouvèrent que j'étais hors de la voie. Je m'arrêtai, comme
 pour délibérer à loisir; mais un total engourdissement des
 bras m'en dissuada aussitôt. S'il devenait impraticable
 d'attendre le jour dans le lieu où j'étais parvenu, il semblait
 également impossible de trouver le monastère, dont me
 65 séparaient peut-être des abîmes. Un seul parti se présenta,
 de consulter le bruit de l'eau, afin de me rapprocher du
 courant principal qui, de chute en chute, devait passer
 auprès des dernières habitations que j'eusse vues en mon-
 tant. A la vérité j'étais dans les ténèbres, et au milieu de
 70 roches dont j'aurais eu peine à sortir en plein jour.
 L'évidence du danger me soutint. Il fallait ou périr, ou
 se rendre sans trop de retard au village qui devait être
 distant de près de trois lieues.

J'eus assez promptement un succès; j'arrivai au tor-
 75 rent qu'il importait de ne plus quitter. Si je | m'étais [513]
 engagé de nouveau dans les roches, peut-être n'aurais-je
 pas su en redescendre. Nivelé à demi par l'effet des
 siècles, le lit de la Drance devait présenter une aspérité
 moins redoutable en quelques endroits que les conti-
 80 nuelles anfractuosités des masses voisines. Alors s'établit
 la lutte contre les obstacles; alors commença la jouis-
 sance toute particulière que suscitait la grandeur du péril.
 J'entrai dans le courant bruyant et inégal, avec la résolu-
 tion de le suivre jusqu'à ce que cette tentative hasardeuse
 85 se terminât ou par quelque accident tout-à-fait grave, ou
 par la vue d'une lumière au village. Je me livrai ainsi au

59. pour les mulets N — 69-70. de rochers dont N — 70. eu [à] peine (*faute d'impression*) C; eu peine N M — 76. dans les rochers N — 77. su le[s] [quit]ter (? mots biffés et recouverts d'une languette portant la leçon de N et de C) M — 79. en beaucoup d'endroits N M — 81. lutte entre les (*faute d'impression*) N.

cours de cette onde glaciale. Quant elle tombait de haut, je tombais avec elle. Une fois la chute fut si forte que je croyais le terme arrivé, mais un bassin assez profond me reçut. Je ne sais comment j'en sortis : il me semble que les dents, à défaut des mains, saisirent quelque avance de roche. Quant aux yeux, ils n'étaient guère utiles, et je les laissais, je crois, se fermer lorsque j'attendais un choc trop violent. J'avançais avec une ardeur que nulle lassitude ne paraissait devoir suspendre, heureux apparemment de suivre une impulsion fixe, de continuer un effort sans incertitude. Commencant à me faire à ces mouvemens brusques, à cette sorte d'audace, j'oubliais le village de Saint-Pierre, seul asile auquel je pusse atteindre, lorsqu'une clarté me l'indiqua. Je la vis avec une indifférence qui, sans doute, tenait plus de l'irréflexion que du vrai | courage, et néanmoins je me rendis, comme je pus, à cette demeure dont les habitans étaient auprès du feu. Un coin manquait au volet de la petite fenêtre de leur cuisine : je dus la vie à cet incident.

C'était une auberge comme on en rencontre dans les montagnes. Naturellement il y manquait beaucoup de choses, mais j'y trouvai des soins dont j'avais besoin. Placé à l'angle intérieur d'une vaste cheminée, principale pièce de la maison, je passai une heure, ou davantage, dans l'oubli de cet état d'exaltation dont j'avais entretenu le singulier bonheur. Nul et triste depuis ma délivrance, je fis ce qu'on voulut : on me donna du vin chaud, ne sachant pas que j'avais surtout besoin d'une nourriture plus solide.

100. clarté des (des *biffé*) M — 113. depuis les faveurs du sort, je N M — 115. avais plutôt besoin de nourriture. Un N M.

Un de mes hôtes m'avait vu gravir la montagne vers la fin du jour pendant ces bourrasques de neige que redoutent les montagnards mêmes, et il avait dit ensuite dans le
 120 village : Il a passé ce soir un étranger qui allait là haut ; de ce temps-ci, c'est autant de mort. Lorsque plus tard ces braves gens reconnurent qu'effectivement j'eusse été perdu sans le mauvais état de leur volet, un d'eux s'écria en patois : Mon Dieu, ce que c'est que de
 125 nous !

Le lendemain on m'apporta mes vêtemens bien séchés et à peu près réparés ; mais je ne pus me défaire d'un frisson assez fort, et d'ailleurs plusieurs pieds de neige sur le sol s'opposaient à ce que je me remissem volontiers en
 130 route. Je passai la moitié de la journée chez le curé de cette faible | bourgade et je dinai avec lui : je n'avais pas [515] mangé depuis quarante et quelques heures. Le jour suivant, la neige ayant disparu sous le soleil du matin, je franchis sans guide les cinq lieues difficiles, et les symp-
 135 tômes de fièvre me quittèrent pendant ma marche. A l'hospice, où je fus bien accueilli, j'eus néanmoins le malheur de ne pas tout approuver. Je trouvais déplacée une variété de mets qu'en des lieux semblables je ne qualifiais pas d'hospitalité attentive, mais de recherche ; et il
 140 me sembla aussi que dans la chapelle, cette église de la montagne, une simplicité plus solennelle eût mieux convenu que la prétention des enjolivemens. Je restai le soir au petit village de Saint-Remi, en Italie. Le torrent de la Doire se brise contre un angle des murs de
 145 l'auberge. Ma fenêtre resta ouverte, et, toute la nuit, ce

119. même N M — 122. qu'en effet (*première rédaction, biffée*) M —
 124. dans le patois valaisan (*première rédaction, biffée*) M.

fracas m'éveilla ou m'assoupit alternativement, à ma grande satisfaction.

Plus bas, dans la vallée, je rencontrai des gens chargés de ces goîtres énormes qui m'avaient beaucoup frappé de l'autre côté du Saint-Bernard, à l'époque de mes premières incursions dans le Valais. A un quart de lieue de Saint-Maurice, il est un village tellement garanti des vents froids par sa situation très-remarquable, que des lauriers ou des grenadiers pourraient y subsister sans autre abri en toute saison ; mais assurément les habitants n'y songent guère. Trop bien préservés des frimas, et dès lors affligés de crétinisme, ils végètent in | différents [516] au pied de leurs immenses rochers, ne sachant pas même ce que c'est que ce mouvement des étrangers qui passent à si peu de distance de l'autre côté du fleuve. Je résolus d'aller voir de plus près, en redescendant vers la Suisse, ces hommes endormis dans une lourde ignorance, pauvres sans le savoir, et infirmes sans précisément souffrir : je crois ces infortunés plus heureux que nous.

165 Sans l'exactitude scrupuleuse de mon récit, il serait si peu susceptible d'intérêt, que votre amitié même ne lui en trouverait pas. Pour moi, je ne me rappelle que trop une fatigue que je ne ressentais pas alors, mais qui m'a privé sans retour de la fermeté des pieds. J'oublierai 170 moins encore que, jusqu'à présent, les deux heures de

143-147. Remaniement mutilé où M. Bernès a pu déchiffrer : val-lon est étroit et un peu abrité : les sapins y croissent. Le torrent de la Doire se brise en partie contre le mur de l'auberge. Ma fenêtre resta ouverte toute la nuit, ce fracas m'éveilla ou m'endormit tour à tour, à ma grande satisfaction. M — 149. des (corrigé en de ces) — M 150. nos (corrigé) M.

ma vie où je fus le plus animé, le moins mécontent de moi-même, le moins éloigné de l'enivrement du bonheur, ont été celles où, pénétré de froid, consumé d'efforts, consumé de besoin, poussé quelquefois de précipices en
 175 précipices avant de les apercevoir et n'en sortant vivant qu'avec surprise, je me disais toujours, et je disais simplement dans ma fierté sans témoins : Pour cette minute encore, je veux ce que je dois, je fais ce que je veux. |

Dernière partie d'une lettre sans date connue.

[517]

...Que d'infortunés auront dit, de siècle en siècle, que les fleurs nous ont été accordées pour couvrir notre chaîne, pour nous abuser au commencement, et contri-
 5 buer même à nous retenir jusqu'au terme ! Elles font plus, mais assez vainement peut-être : elles semblent indiquer ce que nulle tête mortelle n'approfondira.

Si les fleurs n'étaient que belles sous nos yeux, elles séduiraient encore ; mais quelquefois ce parfum entraîne,
 10 comme une heureuse condition de l'existence, comme un appel subit, un retour à la vie plus intime. Soit que j'aie cherché ces émanations invisibles, soit surtout qu'elles s'offrent, qu'elles surprennent, je les reçois comme une expression forte, mais précaire, d'une pensée
 15 dont le monde matériel renferme et voile le secret.

Les couleurs aussi doivent avoir leur éloquence : tout peut être un symbole. Mais les odeurs sont plus péné-

174. besoin, brisé de contusions, poussé N M.

1. Introduite dans B, par la remarque suivante : On n'est pas encore parvenu à se procurer l'autre partie des lettres d'Obermann. On n'a recueilli que le fragment suivant qui s'est trouvé sans date. — 9. leur parfum B.

trantes, sans doute parce qu'elles sont plus mystérieuses, et que, s'il nous faut dans notre conduite ordinaire de
20 palpables vérités, les grands mouvemens de l'âme ont pour principe une vérité d'un autre ordre, le vrai essentiel, et cependant inaccessible dans nos voies chance-
lantes.

Jonquille ! violette ! tubéreuse ! vous n'avez que des
25 instans, afin de ne pas accabler notre faiblesse, ou peut-être pour nous laisser dans l'incertitude où s'agite notre esprit, tantôt généreux, tantôt dé | couragé. Non, je n'ai vu ni le sindrimal de Ceylan, ni le gulmikek de Perse, ni le pé-gé-hong de la Chine méridionale ; mais ce serait
30 assez de la jonquille ou du jasmin pour me faire dire que, tels que nous sommes, nous pourrions séjourner dans un [518]
monde meilleur.

Que veux-je ? Espérer, puis n'espérer plus, c'est être ou n'être plus : voilà l'homme, sans doute. Mais comment
35 se fait-il qu'après les chants d'une voix émue, après les parfums des fleurs, et les soupirs de l'imagination, et les élans de la pensée, il faille mourir ?

Et il se peut que, le sort le voulant ainsi, on entende s'approcher secrètement une femme remplie de grâce
40 aimante, et que derrière quelque rideau, mais sûre d'être bien visible, à cause des rayons du couchant, elle se montre sans autre voile, pour la première fois, se recule vite, et revienne d'elle-même, en souriant de sa voluptueuse résolution. Mais ensuite il faudra vieillir. Où
45 sont aujourd'hui les violettes qui fleurirent pour d'anciennes générations ?

Il est deux fleurs silencieuses en quelque sorte, et à peu près dénuées d'odeur, mais qui, par leur attitude

assez durable, m'attachent à un point que je ne saurais
 50 dire. Les souvenirs qu'elles suscitent ramènent fortement
 au passé, comme si ces liens des temps annonçaient
 des jours heureux. Ces fleurs simples, ce sont le bar-
 beau des champs et la hâtive pâquerette, la marguerite
 des prés. |

55 Le barbeau est la fleur de la vie rurale. Il faudrait le
 le revoir dans la liberté des loisirs naturels, au milieu
 des blés, au bruit des fermes, au chant des coqs (0),
 sur le sentier des vieux cultivateurs : je ne voudrais pas
 répondre que cela quelquefois n'allât jusqu'aux larmes. [519]

60 La violette et la marguerite des prés sont rivales.
 Même saison, même simplicité. La violette captive dès le
 premier printemps ; la pâquerette se fait aimer d'année
 en année. Elles sont l'une à l'autre ce qu'est un portrait,
 ouvrage du pinceau, à côté d'un buste en marbre. La
 65 violette rappelle le plus pur sentiment de l'amour ; tel il se
 présente à des cœurs droits. Mais enfin cet amour même,
 si | persuasif et si suave, n'est qu'un bel accident de la vie.
 Il se dissipe tandis que la paix des campagnes nous reste
 jusqu'à la dernière heure. La marguerite est le signe
 70 patriarcal de ce doux repos.

Si j'arrive à la vieillesse, si, un jour, plein de pensées
 encore, mais renonçant à parler aux hommes, j'ai auprès
 de moi un ami pour recevoir mes adieux à la terre, qu'on
 place ma chaise sur l'herbe courte, et que de tranquilles
 75 marguerites soient là devant moi, sous le soleil, sous le
 ciel immense, afin qu'en laissant la vie qui passe, je
 retrouve quelque chose de l'illusion infinie.

NOTE A. (*Observations.*)

Obermann a besoin d'être un peu deviné. Il est loin, par exemple, de prendre un parti définitif sur plusieurs questions 5 qu'il aborde; mais peut-être conclut-il davantage dans la suite de ses lettres. Jusqu'à présent cette seconde partie manque presque entière.

NOTE B. (*Lettre seconde.*)

Il est à croire que le ciel de Genève ressemble beaucoup à 10 celui des lieux voisins.

NOTE C. (*Lettre seconde.*)

Cette hauteur peut être considérée comme se rattachant aux Alpes, mais difficilement au Jura.

NOTE D. (*Lettre septième.*)

15 On ne sait pas précisément où commence ce qui est ici appelé *ether*.

NOTE E. (*Lettre vingtième.*)

Sans doute l'auteur de ces lettres aurait demandé grâce pour ces détails et pour quelques autres, s'il en avait prévu la publi- 20 cation.

NOTE F. (*Même lettre.*)

Cette circonstance du tonneau est contestée pour plusieurs raisons.

1. *Manquent dans A.*

NOTE G (*Lettre trente-huitième.*)

- 25 On a fait plusieurs essais de paroles adaptées à cette *mar | che* [522]
des pasteurs. Un de ces morceaux, en patois de la Gruyère, con-
tient quarante-huit vers :

Les armaillis di Columbette
Dé bon matin sé son léva, etc.

- 30 Une de ces sortes d'égloues, composée, dit-on, dans l'Ap-
penzel, en langage allemand, finit à peu près ainsi : « Retraites
profondes, tranquille oubli ! O paix des hommes et des lieux, ô
paix des vallées et des lacs ! pasteurs indépendans, familles
ignorées, naïves coutumes ! donnez à nos cœurs le charme des
35 chalets et le renoncement sous le ciel sévère. Montagnes indomp-
tées ! froid asile ! dernier repos d'une âme libre et simple ! »

NOTE H. (*Lettre quarante-troisième.*)

L'auteur ne dit pas expressément ce qu'il entend ici par reli-
gion, mais on voit qu'il s'agit en particulier de la croyance des
40 Occidentaux.

NOTE I. (*Lettre soixante-deuxième.*)

A cette lettre était joint ce qui suit :

« Le *Manuel* me fait souvenir de quelques autres morceaux
que m'a aussi communiqués le même savant. Ses recherches
45 avaient moins pour objet ce qu'il pouvait trouver précieux que
ce qui lui paraissait original ou même bizarre.

« Voici le plus court de ces morceaux de littérature, ou, si
vous le voulez, de philosophie étrange.

« Examinez toutefois : il se peut que les aperçus d'un homme
50 du Danube ne s'éloignent pas de la vérité :

CHANT FUNÈBRE D'UN MOLDAVE.

Traduit de l'esclavon.

« Si nous sommes émus profondément, aussitôt nous songeons à
quitter la terre. Qu'y aurait-il de mieux, après une heure de délices ?
55 Comment imaginer un autre lendemain à de grandes jouissances ?

Mou | rons, c'est le dernier espoir de la volupté, le dernier mot, le der- [523]
nier cri du désir.

« Si vous désirez vivre encore, contenez-vous ; suspendez ainsi votre chute. Jouir, c'est commencer à périr ; se priver, c'est s'arranger pour
60 vivre. La volupté apparaît à l'issue des choses, à l'un et à l'autre terme ; elle communique la vie, et elle donne la mort. L'entière volupté, c'est la transformation.

« Comme un enfant, l'homme s'amuse de peu de chose sur la terre, mais enfin sa destination est de choisir parmi ce qu'elle offre. Quand
65 ces choix sont accomplis, c'est la mort qu'il veut voir ; ce jeu longtemps redouté pourra seul désormais lui faire impression.

« N'avez-vous jamais désiré la mort ? C'est que vous n'avez pas achevé l'expérience de la vie. Mais si vos jours sont faciles et voluptueux, si le
70 sort vous poursuit de ses faveurs, si vous êtes au faite, tombez ; la mort devient votre seul avenir.

« On aime à s'approcher de la mort, à se retirer, à la considérer de nouveau, jusqu'à ce que la saisir paraisse une forte joie. Que de beauté dans la tempête ! C'est qu'elle promet la mort. Les éclairs montrent les abîmes, et la foudre les ouvre.

75 « Quel plus grand objet de curiosité ? Quel besoin plus impérieux ? Il est fini pour chacun de nous, selon ses forces, l'examen des choses du monde. Mais derrière la mort se trouve la région immense avec toute sa lumière, ou la nuit perpétuelle.

« Ils redoutent moins la mort, les hommes d'un grand caractère, les
80 hommes de génie, les hommes qui sont dans la force de l'âge. Serait-ce parce qu'ils ne croient pas à la destruction malgré leur indépendance, et que d'autres y croient malgré leur foi ?

« La mort n'est pas un mal, puisqu'elle est universelle. Le mal, c'est l'exception aux lois suprêmes. Réunissons sans amertume ce qui est
85 nécessairement notre partage. Comme accident, et lorsqu'elle étonne, la mort peut affliger ; quand on y arrive naturellement, elle est consolante.

« Attendons et puis mourons. Si la vie actuelle n'est qu'une sujétion, qu'elle finisse ; si elle ne conduit à rien, s'il doit être inutile d'avoir vécu, soyons délivrés de ce leurre. Mourons, ou pour vivre réellement, ou
90 pour ne plus feindre de vivre.

« La mort reste inconnue. Lorsque nous l'interrogeons, elle n'est pas là ; quand elle se présente, quand elle frappe, nous n'avons plus de voix. La mort retient un des mots de l'énigme universelle, un mot que la terre n'entendra jamais. » |

95 Condamnerons-nous ce rêveur du Danube ? Mettrons-nous [524]
au nombre des vaines fantaisies de l'imagination toute idée étrangère à une frivolité dont la multitude ne veut pas sortir ?

Peut-être, dans ces moments où semble commencer une heure de sommeil dans les campagnes, vers midi, peut-être
100 avez-vous éprouvé une impression indéfinissable, heureux senti-

ment d'une vie chancelante, pour ainsi dire, mais plus naturelle et plus libre. Tous les bruits s'éloignent, tous les objets échappent. Une pensée dernière se présente avec tant de vérité qu'après cette sorte d'illusion demi-vivante, imprévue et fugitive, il ne peut y avoir rien, si ce n'est l'entier oubli, ou un réveil subit.

Nous aurions à remarquer surtout de quoi se composent alors ces rapides images. Souvent une femme apparaît. Il ne s'agit pas de grâce ordinaire, de charme prolongé, de voluptueuse espérance. C'est plus que le plaisir, c'est la pureté de l'idéal ; c'est la possession entrevue comme un devoir, comme un simple fait, comme une entraînant nécessité. Mais le sein de cette femme exprime avec énergie qu'elle nourrira. Ainsi est accomplie notre mission. Sans trouble et sans regret nous pourrions mourir. Donner la vie et franchir, en fermant l'œil, les bornes du monde connu, voilà peut-être ce qu'il y a d'essentiel ici dans notre destination. Le reste ne serait qu'un moyen assez indifférent de consumer les autres minutes pour arriver au but.

Je ne dis pas que ce léger rêve, dans les instans dont nous parlons, que cette figure abrégée de la vie, au milieu du tranquille oubli de tant de choses, que cette paisible et puissante émotion soit la même chez la plupart des hommes. Je l'ignore : mais enfin elle ne m'est pas particulière, sans doute.

Transmettre la vie et la perdre, ce serait dans l'ordre apparent notre principal office sur la terre. Cependant je demanderai s'il n'est plus de songes dans le dernier sommeil ? | Je demande si [525] réellement la loi de mort sera inflexible ? Plusieurs d'entre nous ont vu se fortifier à quelques égards leur intelligence : ne pourraient-ils résister quand d'autres succombent ?

130 NOTE K. (*Lettre soixante-troisième.*)

Il faut redire ici que, sauf les additions désignées comme telles, l'édition présente diffère peu de la première.

132. présente reste conforme à la B.

NOTE L. (*Lettre soixante-septième.*)

On peut douter que la vigne ait jamais donné quelque produit
135 dans ce vallon.

NOTE M. (*Lettre soixante-huitième.*)

L'anecdote connue à laquelle ceci paraît faire allusion n'a rien
d'authentique.

NOTE N. (*Lettre quatre-vingt-neuvième.*)

140 Il paraît que cette lettre devait se terminer comme il suit :

«Quand le songe de l'aimable et de l'honnête vieillit en
notre pensée incertaine ; quand l'image de l'harmonie descend
des lieux célestes, s'approche de la terre, et se trouve enveloppée
de brumes et de ténèbres ; quand rien ne subsiste de nos affec-
145 tions ou de notre espoir ; quand nous passons avec la fuite
invariable des choses et dans l'inévitable instabilité du monde !
mes amis ! elle que j'ai perdue, vous qui vivez loin de moi !
comment se féliciter du don d'existence ?

« Qu'y a-t-il qui nous soutienne réellement ? Que sommes-
150 nous ? triste composé de matière aveugle et de libre pensée,
d'espérance et de servitude ; poussés par un souffle invisible
malgré nos murmures ; rampans à la vue des clartés de l'espace
sur un sol immonde, et roulés comme des insectes dans les
sentiers fangeux de la vie, mais, jusqu'à la dernière chute,
155 rêvant les pures délices d'une destination sublime. » |

NOTE O. (*Dernière lettre.*)

[526]

A cette époque, Obermann avait peut-être quitté Imenstrøm.
Peut-être aussi, sans avoir été obligé de rentrer dans les villes,

140. que cette dernière phrase n'appartient pas à cette lettre, qui devait
B — 140-141. suit : ...Que lui reste-t-il ? Que nous restera-t-il dans
cet abandon, seule destinée qui nous soit commune ? Quand B. [Cf.
dernier alinéa de la lettre LXXXIX, p. 227].

regrettait-il le mouvement si champêtre des grandes métairies.
160 Les pâturages des Alpes septentrionales et des hautes Alpes sont
souvent dans des situations très-pittoresques ; mais on n'y
connait qu'une récolte, et on n'y fait toute l'année qu'une
même chose.

FIN

APPENDICE

Morceaux d'*Obermann* repris dans les *Réveries* de 1809.

Les deux premiers chiffres indiquent la page et la ligne de la présente édition. Le chiffre romain et le chiffre arabe qui suivent indiquent la *Réverie* et la page de l'édition de 1809 ; les autres pages (suivantes ou précédentes) de 1809 ont été indiquées dans le texte. Les points remplacent les mots et les lignes où les *Réveries* reproduisent C. — Voir t. I, p. 221.

Page 4, ligne 87 : XXXIII, 189 : L'ÉTENDUE,... ..naturelles suivent les lois... ..contenant tous [pour toutes : correction d'auteur mal faite] les réalités de l'être... ..découvre à nous, et nous ne discernons rien ; nous avons analysé... ..procédés ; nous remercions... ..insecte commence l'impossibilité dont elle nous enveloppe. Elle nous donne... ..voir ; elle lui présente la mécanique et l'organisation des choses, la métaphysique de l'être... ..œil admirablement PRÉPARÉ.

5, 127 : XXXIII, 188 : LE nombre est le principe... ..harmonie de toute propriété, de toute agrégation. Le nombre est la loi... ..organisé.

Sans les... ..destin : la puissance productive de ces lois est la nature... ..Dieu.

Les aperçus métaphysiques des propriétés relatives des nombres forment la doctrine magique [189], secret des mystères, principe des dogmes, base des cultes, source des relations morales et des DEVOIRS.

8, note, 8 : XXXIII, 189 : CONSIDÉRONS le nombre comme les Pythagoriciens l'entendoient apparemment.

Si d'un lieu élevé qui... ..étendue, l'on... [190] ...font les

phénomènes, les vicissitudes... ..durée appartiennent au nombre.
Tous ...sans borne est... ..ainsi.

Pythagore paroît... ..leur VERTU.

12, 275 : XXXIII, 190 : SEPT années... ..quarante-neuf forment la semaine extrême ascendante. L'enfant qui naît à sept mois peut vivre. Quand il a vécu quatorze jours, il voit, et quand il a vécu sept mois lunaires, il a des dents. A sept ans, ses dents se renouvellent; et on lui suppose alors... ..qua[191]torze ans commence la faculté d'engendrer; à vingt-et-un, l'homme parvient à une sorte de maturité qui a fait... ..majorité légale... ..trente-cinq ans, la jeunesse... ..rétrograde des facultés... ..sensations: à cinquante-six, on aperçoit les premières... ..MORALES.

16, 3 : XXVI, 160 : QUELLE que soit l'indifférence où l'on abandonne ses années... On voit ces soleils qui semblent montrer des mondes où des êtres différens de nous naissent, sentent et meurent. On voit les astres immenses: ce n'est pas une fantaisie de l'imagination; ils sont là devant nos yeux. On voit leurs distances; et cette immensité semble tenir de l'infini.

La tige... ..subsiste; elle peut se connaître elle-même; elle attend dans sa vie secrète; elle ignore le monde animé, elle veut de la permanence; elle croît invisiblement; elle paroît la même... [161] ...renommées, notre prudence et nos craintes? Pour quel temps... ..mort.

Vous avez... ..arts [*note supprimée*] ...près de vos observatoires. Vous y cherchez du mouvement: peut-être il n'y en a point... ..morte. Le lieu... ..comme elle. Intelligence... ..souffle de temps... ..passe, s'aider et se consoler, ce seroit là tout notre être, mais choisir, régler, ...DÉMENCE!

18, 84 : XXIV, 161 : LES conceptions... ..homme superbe, qui le rendent avide... ..VENT.

- 19, 88 ; XXIV, 162 : LE métal... ...a quelque chose d'inexplicable pour nous et qu'il nous plait... divin. Mais ce chien... ...œil reçoit les empreintes ?... ...meurt : vous avouez qu'il n'a plus de sensations et vous l'abandonnez... ...CADAVRES.
-
- 19, 99 : XXIV, 162 : CES conceptions dont... ...REGRET.
-
- 19, 103 : XXIV, 162 : DITES qu'il semble affreux pour notre âme si active et si vaste de se réduire à une existence accidentelle : dites-lui qu'il lui paroît sublime... ...rien de PLUS.
-
- 19, 108 : XXIV, 163 : L'HOMME qui travaille... ...qu'un instant fait DISPAROITRE.
-
- 19, 112 : XXIV, 165 : ET MOI... ...forêt et dans le bruit... ...ne reste PAS !
-
- 22, 73 : XXXVI, 208 : LA Sagesse est tout simplement une doctrine humaine. La sagesse n'aime point à s'élever... ...nues, de peur de retomber... ...expose point à... ...point l'examen... ...méconnoître et la... ...elle. Si la... ...étoit l'unique base... ...de TURPITUDE.
-
- 24, 112 : XXXVI, 207 : LES manies... ...pour un homme... ...de ce qu'on appelle assez mal à propos ATHÉISME.
-
- 24, 117 : XXXVI, 206 : IL est important que l'on cesse de regarder le dogme comme indispensable à la conduite de l'homme, car si l'on est conséquent, et que l'on prétende qu'il n'y a pas de morale sans culte prescrit, il faut rallumer les BUCHERS.
-
- 31, 216 : XXXVI, 206 : LA morale... ...persuadée par les conséquences directes... [207] ...religion, si elle étoit bien entendue, feroit des hommes purs.
J'admire la religion... ...OUVRAGES.

- 31, 227 : XXXVI, 206 : POURQUOI plusieurs de ceux qui s'élèvent contre les religions vont-ils jusqu'à en nier la beauté, jusqu'à méconnoître ou désavouer le bien... ...tort : ce qui est bon, cesse-t-il d'être louable pour être opéré d'une manière... ...mieux, c'est-à-dire, d'obtenir un aussi grand produit avec beaucoup moins d'abus ; mais... ...BEAUCOUP.
-

- 37, 26 : XXIX, 175 : LE cœur... ...propage, qui les accroît, qui semble... ...grossier, stupide... ...appellera... ...affectant de s'humilier, il obtient une longue vénération... ...à tout ce que vos désirs se proposent, je ne suis... ...vous. Cette abnégation... ...espérances des mortels.

Les hommes veulent... ...hypocrite : on s'en fait admirer en les massacrant ; on s'en fait vénérer en les [176] trahissant ; on leur plaît quand on insulte à leur malheur ou à leur CRÉDULITÉ.

- 38, 48 : XXIX, 176 : QUE peut... ...bonheur de nos jours... ...pendant que nous vivons n'est... ...agrandira quand nous ne serons plus?... ...morts. Il n'y a pas un avantage... ...passions des partis... ...opinion : il suffit... ...accuser notre MÉMOIRE.
-

- 53, 17 : XXXIX, 233 : LE sentiment... ...Comment reconnoître dans les choses... ...dans le cœur et cette éloquence des passions qu'on n'aura point ? Où retrouver ces élans de l'espérance, ces sons intérieurs, ces voix... ...jouit, ces prestiges d'un monde déjà QUITTÉ ?
-

- 53, note 1 : XXXIX, 231 : Nos jours si facilement prodigués, ou si constamment affligés, nos jours que rien... ...l'âme en l'épuisant, de longues sollicitudes qui l'énervent ou l'avilissent, et de temps... ...homme dans une province entière. Pour le bonheur... [232] ...peut-être il viendrait, mais la mort ou la décrépitude viennent auparavant.

Cependant la vie étoit bonne essentiellement ; et maintenant

encore elle n'est pas odieuse en général. Elle a des douceurs...
...bien : mais avant tout il faut imposer... ...juste.

On s'effraie... ...égarer. Quand... ...reste un peu de curiosité
et quelques habitudes : c'est assez pour arriver à la nuit : le
sommeil est facile quand... ...AGITÉ.

54, 3 : XXXIX, 232 : IL faut que tout s'accomplisse. C'est... ..perdre.

Quand la candeur de l'inexpérience a passé, l'on ne sent plus
que ce qui est extraordinaire. Il faut des sons romantiques pour
que l'on commence à entendre et des lieux d'un effet sublime
pour que l'on se rappelle ce qu'on aimoit avant les jours du DÉ-
COURAGEMENT.

58, 35 : XXIV, 153 : OBSERVEZ parmi nous le plaisir pur : c'est peut-

être le plaisir qu'on ne fait qu'essayer. L'économie... ...bonheur.
Il... [154] ...pur ; il faut encore... ...sache en réserver... ...temps
les plus... ...C'est une douce... ...jouit bien que lorsqu'on...
...et l'on perd... ...heureux. C'est ce qui fait le charme... ...con-
tinuité dans la progression et quelque incertitude dans le terme...
...faudroit un contentement habituel... ...consommante abandonne
au regret nos cœurs... ...dégoûts et de la vanité de l'espoir.
Mais dans la société inquiète, notre raison même doit-elle pré-
tendre à cette quiétude... ...désirer, où, même sans plaisirs, on
a le bonheur.

Tel devoit... ...venues agiter ses désirs... [155] ...vrais avoient
paru... ...GRANDEUR.

62, 137 : XXIV, 155 : ON ne sent pas la vanité des biens possédés
par un autre ; et, chacun se trompant ainsi, des cœurs amis
deviennent vraiment heureux au milieu du néant de tous les
biens directs. L'illusion un peu durable ne peut venir que de
celui qu'on aime : la mystérieuse nature n'a point placé dans
chaque homme le but de sa vie. Le vide et l'accablante vérité
sont dans le cœur qui se cherche lui-MÊME.

68, 46 : XXXVI, 209 : J'AVOUE qu'il est naturel... ...fini, plus grand... [210] pourroit un jour lui être DÉVOILÉ.

71, (LXIII) 3 : XXII, 145 : IL étoit... ...passé; l'air étoit calme, le lac [*la note supprimée*] restoit agité. Au dessus du rivage sombre, on discernoit les sommets glacés de montagnes invisibles : c'étoit comme une blancheur aérienne, un fantôme sans mouvement. La profondeur des cieux plus reculée dans l'infini sembloit montrer d'autres régions par delà les régions des astres; et l'espace étoit vivant de ces lueurs des autres mondes. Il y avoit de l'incertitude... ...Alors l'effraye... ...roches; et quand... ...AUSTÈRE.

DANS une sorte d'oubli funèbre, je m'abandonnois au balancement mesuré des ondes, ne sachant plus autre chose que les murmures calmés de ce mouvement continu, les bruits isolés du rivage [146] et la paix de la terre sous le silence des CIEUX. L'OISEAU qui chante les nuits heureuses plaçoit par intervalles dans le long repos, des sons d'une mélodie primitive et cet accent solitaire, unique et répété, triste et voluptueux, expression des profondeurs de la nature et des pertes de l'HOMME.

MAIS la nature me sembla trop belle : l'harmonie des choses étoit grande : les eaux, et la terre, et la nuit furent trop faciles pour un cœur vide de joies. J'eus le souvenir du printemps des êtres, du printemps de la vie, de ce mouvement des premières années, espérance qui surprend dans un monde périssable, prestige de cette nature qui semble toujours s'offrir pour se retirer toujours; nous mener aux regrets par les désirs, nous inspirer les vérités pour nous livrer aux erreurs et nous présenter la vie pour nous abîmer dans le néant. Je voyois ces heures qui nous furent promises, ces heures qui passent tristes et stériles, de l'éternité future dans l'éternité perdue : je voyois ce présent déjà vieux et qu'on n'a pas encore saisi, se détacher du vague à venir, traîner dans la nuit universelle les spectres des jours, les atténuer, les dissiper, approcher la dernière ombre, dévorer aussi froidement cette heure après laquelle il n'en sera plus et fermer l'espace muet.

C'est donc ainsi que l'homme passera ! Mais qu'est-il donc ? et les choses mêmes, que sont-elles ? Peut-être l'idée de l'univers n'est qu'une perception abstraite. Qui me dira si la vie est réelle, si l'existence est [147] essentielle, si la vie de l'homme est autre chose que... ..accidentelle d'une harmonie éphémère ? Que suis-je ! que veux-je ! que demander... ..convenances ordonnées, des droits... ..conduit-elle ces résultats que mon intelligence veut se promettre. Toute cause est invisible et toute... ..insatiable n'est que le mouvement du météore dans le vide où il doit s'éteindre. Rien n'est éprouvé comme il a été conçu... ..des choses, mais des images des choses... ..impénétrable en nous, est impénétrable à toute intelligence.

Je sens... ..vérités. L'homme sent, mais pour se consumer en désirs indomptables : il sent, mais il s'abreuve des séductions d'un monde fantastique, mais il se livre avec avidité à des erreurs sinistres, mais il s'attache à les reproduire encore, pour en être encore accablé.

Comment concevrai-je que le bonheur ne soit pas la première loi de la nature humaine, que le plaisir ne soit pas le vrai moteur du monde sensible. Si nous ne cherchons pas de jouissances, que cherchons-nous ? si le bonheur n'est pas notre but, y aura-t-il un but pour nous ? si vivre n'est... [148] ...découvrir ailleurs ni... ..univers est inaccessible. Si les actes de la vie ne tendent pas au plaisir, si nos affections ne s'y attachent pas, ces actes resteront sans résultat, nos désirs deviendront ridicules, et la fin de notre existence nous sera ÉTRANGÈRE.

77, 167 : XXIII, 148 : LORSQU'une agitation... ..sa vie, il se hâte à la suite de ses besoins, il va même au delà ; il demande à toute la nature ; jouir ou exister sont pour lui une même chose. Il place toute cette existence dans l'amour, parce que l'amour est alors le plaisir ; il ne voit que l'amour seul. Toute pensée... ..repose ; tout sentiment vient se perdre dans le sentiment sans bornes.

Si l'amour s'éloigne, tout est... ..abandon ; tout est joie, espoir, félicité, s'il se présente. Une voix... ..tout en imite les

accens pour en multiplier les désirs... ..bras ; l'harmonie du monde est dans l'effet d'un regard... [149] ...matin éveille les êtres et colore les cieux ; c'est pour l'amour que les feux... forêts : c'est encore à l'amour que le soir destine l'éloquente mélancolie des lueurs mystérieuses. Cette source est celle... ..eaux en reedit les faciles agitations... ..inspire les efforts audacieux : et tout commandera le plaisir quand... ..embellira la nuit, quand l'harmonie du repos s'étendra sur les rives et dans les bois et dans les AIRS.

92, 71 : XVI, 102 : L'USAGE ...émotions trop grandes et qui... ..convenances entre nous ...détruisent cette harmonie par EUX.

93, 89 : XVI, 102 : EN employant trop, en excitant... ..propos nos facultés extrêmes, nous émoussons nos forces habituelles ; nous les réduisons à ne pouvoir ...rien. C'est détruire cette proportion... ..muettes et qui nous... ..intimes. Cette proportion nous maintenoit dans l'attente ou l'espoir, en nous montrant partout des occasions de sentir ; et elle nous laissoit ignorer... ..possible en nous laissant croire que les moyens donnés à nos cœurs étoient immenses, puisqu'ils étoient indéfinis, et presque toujours relatifs aux choses du dehors, ils pouvoient devenir plus grands... ..inconnues.

[103] Il existe... ..l'habitude des impressions reçues du dehors ou celle de l'impulsion interne excitée selon notre caprice, et non par... ..animés lorsque la marche des choses nous livreroit au repos... ..c'est lorsqu'elle nous animerait... ..dans cet abattement ...impressions que les mobiles extérieur feroient sur nous ; devenus étrangers à nos habitudes, ils se trouvent ...besoins.

Ainsi l'homme... ..reste des êtres... ..selon sa nature ...vraie liberté, c'est une licence, une indépendance illusoire qui détruit les facultés en y substituant des CAPRICES.

94, *note*, 1 : XVII, 104 : LES stimulans de la Torride pourroient contribuer à vieillir l'espèce : ce feu agit moins . . . encore par l'usage d'alimens très-spiritueux, produit . . . nouveau.

Cependant je ne dis point que, dans . . . même pour un peuple que cette . . . tient beaucoup aux objets . . . déjà sentir les choses moins malheureuses . . . et quand c'est afin de mieux rire que l'on cherche les DANGERS.

97, 189 : XX, 139 : LA prospérité . . . généralement. Mais il faudroit distinguer les caractères ; car c'est le contraire . . . qu'il fait, qui considère plutôt l'ensemble que les détails, et dont le premier besoin est celui de l'ordre.

C'est à l'homme ferme et un peu enthousiaste que l'adversité semble convenir. Son âme s'attache à une vertu austère et heureusement son esprit n'en voit pas l'incertitude. [*en note* : L'homme de bien est . . . systèmes cherche ordinairement des vertus austères.] Mais l'adversité est décourageante . . . usage. Il voudroit faire bien : c'est en vain : pour faire, il faut pouvoir. Il voudroit être utile : c'est presque en vain ; dans le malheur, on rencontre peu d'occasions de l'être.

Celui qui n'est pas soutenu par un noble fanatisme pourra trouver de l'énergie dans les temps de [140] malheur, mais il résistera mal à une vie constamment malheureuse ; sentant qu'il y perd tout son être, il se rebutera enfin.

Celui qui espère en un Dieu rémunérateur a un avantage incontestable. Quoi de plus facile que de supporter le mal, quand ce mal est par les conséquences qu'on en attend le plus grand bien qui puisse en arriver. Rien n'est si commode que la vertu d'un homme qui, luttant sous l'œil de son Dieu, sacrifie . . . sans bornes et sans terme. Celui qui a la foi ne peut faire . . . délire. Si l'on succombe, c'est que l'on ne voit bien que la terre : si l'on voyoit avec la même certitude ces lieux inférieurs et supérieurs dont on se rappelle quelquefois, s'ils étoient présents à la pensée comme les choses terrestres, jamais on ne succomberoit. Je suppose un homme foible, mais jouissant de sa

raison, un sujet vivant près du maître sous un règne absolu, je soutiens qu'il sera dans l'impuissance de contrevenir à l'ordre du prince, si celui-ci lui dit : Vous voilà au milieu de mes femmes ; durant cinq minutes... .. peu de temps, quarante années de plaisirs et d'une prospérité constante seront votre récompense. Cet homme... .. résister ; il suffit qu'il croie à la parole de son prince. Les tentations du fidèle ne sont pas plus grandes : la vie de l'homme, [141] comparée à l'éternité, est beaucoup moindre que cinq minutes comparées à quarante années : il y a une distance infinie entre le bonheur promis au fidèle, et la faveur offerte à l'esclave dont je parle : enfin la parole d'un maître mortel peut laisser quelque... .. Dieu n'en laisse aucune... .. appelle vrais-croyants, il en est à peine un qui ait la foi... .. être DÉMONTRÉ.

105, 40 : XX, 196 : LE dénûment . . . incertitude arrêtent les mouvements généreux et lient... .. s'arranger, on ne peut avoir de projets suivis. L'on est au milieu... .. à la fécondité de l'argent ? Mais nous le perdons comme nous dissipons notre force, notre santé et nos ans. Il est si aisé... .. employer BIEN !

107, 95 : XX, 136 : QUE de maux à prévenir... .. qui sont dans une bourse d'or... .. l'industrie de l'âme ! Toute une... .. L'union, la paix... .. mœurs honnêtes ! Fécondité de l'ARGENT.

136 (LXXI), 1 : III, 17 : S'IL est... .. fin de tant de moyens et qui n'est le moyen... .. rien pour la terre, rien pour lui-même [*la note supprimée*] : qui invente, qui combine, qui entreprend, qui s'inquiète, qui réforme... .. s'agite pour arriver et s'agite bien plus lorsqu'il ne peut arriver à rien ; qui, dans ce qu'il a obtenu ne voit qu'un moyen pour obtenir autre chose, et qui lorsqu'il... .. avoit cherché qu'une force... .. attendre ; que les obstacles... .. accablent ; dont le plus grand malheur seroit de n'avoir à souffrir de rien ; qui ne s'attache au repos qu'après l'avoir perdu ; et qui, toujours poussé d'illusions... .. la VIE.

147, 3 : XXI, 141 : QU'IL est simple, le cœur qui se procure des jours meilleurs ! . . . vain, nous restons les mêmes. Soit que les vaines . . . [142] . . . ramène au sentiment d'une autre existence, chaque saison semble augmenter le vide où je m'é gare. Le printemps est venu ; j'attendois l'été. Maintenant voici les jours sans ténèbres. Que ferai-je de ces longues heures et de ces belles nuits ? Les prés sont muets, les lacs sont froids ; le désir a changé. Paix . . . sentimens des premières années . . . devenus ?

Les fantômes . . . ils passent, ils s'éloignent et ils reparaissent comme . . . sous des formes . . . fuient, ils s'abîment et s'élèvent : je les vois, c'est une fumée . . . reste dans le vide, seul, incertain . . . étonnement.

Nature impénétrable ! cette splendeur m'accable, cette abondance m'épuise. Que sont . . . jours ? La lumière du matin commence trop tôt, et celle du brûlant midi me consume. Comment verrai-je les célestes beautés de la nuit ? Cette harmonie dans l'immensité fatigue . . . la vie.

[143] Les neiges . . . les nues orageuses roulent dans les précipices ; les cieux . . . ombres sur les neiges antiques ! . . . silence des vallées, quand les chalets . . . monte sur le Vêlan [*en note* : Cime élevée qui ferme au midi l'aspect de la vallée de Saint-Maurice, et auprès de laquelle sont les gorges où l'on a bâti l'hospice du Saint-Bernard].

Dès que je sortis de l'enfance, j'imaginois une vie réelle ; mais je ne trouvai que des sensations fantastiques. Je voulais contraires. Je voyois des êtres, il n'y a que des ombres. Comment se fait-il que tout nous indique une félicité pleine, universelle, dont l'image idéale semble réalisée dans nos âmes, et dont les moyens, si naturels, se trouvent effacés de la nature ? On devient sombre et profond, le vide creuse le cœur : des besoins sans borne consomment dans le silence, et l'ennui de la vie est le seul vivre.

J'ai vu les Alpes, les rives de leurs lacs, . . . choses, j'ai reconnu des traits pressentie. J'ai vu les reflets . . . bois ; j'ai vu des hommes désirs ; j'ai marché montagnes ; j'ai entendu des sons monde.

Mutations universelle. Connaissons-nous quelque chose, dans ce monde où nous régions ?

Une destinée indomptable efface nos songes : et qu'apporte-t-elle dans cet espace que pourtant il faut cendres ; l'immortalité est un la vie ; mais voici l'éternelle nuit.

Cependant fait ? Je vois sans peine terre et livrée à la destruction, la tige vieillie que deux cents printemps avoient fécondée. Elle a nourri l'être vivant, elle l'a protégé : elle a bu air ; elle vents ruineux ; elle meurt au milieu des arbres qu'elle a produits. Sa destination est remplie : elle a reçu ce qui lui avait été promis été.

Mais ce sapin superbe, comme l'arbre s'abreuve d'une affoiblit ; la cime, fatiguée par les vents humides, se penche avec rares et arides, tombent informe, vieilli avant le temps et déjà courbé au-dessus du marais renverser, car sa CHUTE.

157, 17 : I, 4 : Il se persuade que dans le principe nos maux ont tenu à peu moral étoit dans la main de l'homme. Il suit universel ; il oublie humain, il se dit suivrai les résultats des lois naturelles ; je dirai ce qui est bon ou ce qui pourrait devenir bon. Alors il se voit moins petit sur la terre : il réunit le songe obscur, il jouit de l'idéal, car il espère le rendre UTILE.

158, 30 : VI, 28 : L'ORDRE idéal est nouveau qui ne sera point réalisé, mais qui seroit possible. Le génie va besoins ; il rapporte SURNATUREL.

158, 35 : I, 4 : LES penchans de l'homme sont versatiles ; il est habile contraires. Si l'on rassembleroit temps et dans des lieux divers, on pourroit en former . . . [5] . . . présent.

Pour atteindre sans ennui la fin de la journée, il faut s'imposer un travail espoir de rappeler aux hommes les moyens

de bonheur qui leur furent donnés. Il faut des illusions au cœur trop agité pour n'en... .PASSER.

161, 119 : XXV, 158 : VENIR... .bruit, s'attacher à tout... .cela semble... .BOUT.

161, 128 : XXV, 158 : IL ne faut pas en effet céder aux leçons des malheurs personnels, ou se laisser entraîner par des conséquences systématiques : il ne faut pas qu'une imagination prévenue peigne la vie dans la manière sombre [159] d'une humeur mélancolique. Ne demandez... .Soleil, ni au bourgeois laborieusement irréprochable... .projets, à Hégésias... .spirituel et fortuné ; c'est Sénèque à côté du trône... .Sénèque pouvant être utile aux hommes, et Voltaire aimant à se jouer de leurs fantaisies qui vous diront la certitude de nos espérances, et la grandeur de nos desseins, les joies et le repos de l'âme, et la valeur et la durée... .JOURS.

170, 18 : XXVI, 162 : LA scène... .mais sans fatigue, comme... .vicissitudes, aux dangers... .écrit avec beaucoup d'éloquence. Le cours... [163] ...la vie, nous ne saurions nous résoudre à en sortir ; mais les douleurs... .IMPATIENCE.

177, 25 : IV, 20 : JE dirai : Tout est nécessaire, car si dans ce principe le monde est inexplicable, dans les autres, il est impossible. Je dirai au contraire : Tout... .évident que toutes choses... .résultent de la nature des substances ; et ces possibles... .limitée, sont tels que le monde... .selon certains... .chaque partie est néanmoins susceptible de plusieurs modifications également bonnes. L'intelligence... .détruire, mais elle peut l'agiter... .bornée par l'inaptitude des êtres... .surnaturelle parce qu'il n'en conçoit pas les OPÉRATIONS.

178, 51 : IV, 20 : TOUT système... .êtres et sur les premières lois du monde... .ou qu'ils aient voulu... .ENTÊTEMENT.

179, 65 : IV, 21 : MAIS il en est autrement MORALE.

L'ŒIL . . . relations de l'homme. C'est là que nous trouvons une lumière disposée pour nos organes ; c'est là qu'il nous est donné de découvrir, de raisonner, d'AFFIRMER.

[22] ON ne peut faire qu'une objection . . . forte ; mais qui pourtant doit être regardée comme nulle. Ce qui est de voir, dira-t-on ; ce qui subsiste est conforme à l'ordre : où seroient les causes, si elles n'étoient point dans la nature ? Si tout est nécessaire, que produisent nos recherches et nos préceptes, que sont nos vertus ?

Il n'y auroit point de réponse, si la nécessité des choses étoit prouvée ; mais elle ne l'est pas. Le sentiment contraire entraîne toujours l'homme. Le stoïcien . . . vertu en croyant au destin . . . agissent, discutent, désirent comme les autres HOMMES.

188 (LXXXIV), 18 : VII, 38 : ENTREZ dans cette vapeur qui remonte vers les nues, au bruit imposant . . . [39] . . . perd avec force sans . . . creuser un abîme et qui . . . éternellement.

Nos années . . . cours de ces fantômes pressés s'écroule avec . . . du MONDE.

189, 35 : VII, 38 : CETTE eau agitée, qui est remplie et comme pénétrée de mouvement, ce nuage . . . airs, ce fracas solennel d'un torrent qui tombe, cette situation . . . pensée pourront dissiper l'oubli . . . efforts parviennent peut-être à vous plonger. Là vous verrez les pages heureuses . . . Lycurgue en prouvent la possibilité ; l'existence future vous en sera prouvée dans les ALPES.

190, 54 : XLIII, 270 : QUAND les hommes extraordinaires des temps où on pouvoit l'être sans ridicule, passoient des années dans les antres des montagnes, . . . pour en imposer . . . conclusion persuasive . . . [271] . . . voir comment elles pourroient être autrement, mais pour oser y croire . . . moyens, mais pour espérer le succès . . . RÉUSSIT.

191, 102 : XLIII, 271 : L'HOMME supérieur réunit toutes les facultés. Puisqu'il peut éprouver toutes les affections, il s'arrête... ..destinée lui permet... ..importantes, est remué par de petites émotions et par des intérêts misérables, n'est pas né pour gouverner.

L'homme supérieur... ..loin d'affaiblir sa destinée... ..peut lui donner... ..passion du pouvoir et des grandeurs... ..parce qu'il faut être puissant pour établir... [272] ... Quand il fait comme ces êtres... ..mobiles que ceux-ci connoissent... ..grand. Il voit... ..fait. Il est juste et absolu. Celui... ..penchant, n'est qu'un... ..gouverner, gouverne : il est le maître, et n'est rien autre CHOSE.

195, 84 : XXVII, 165 : COMMENT accorder ce grand appareil de moyens avec le néant... ..êtres avec cette fin... ..CONTRADICTOIRE ?

195, 87 : XXVII, 165 : LA mousse... ..désert et plus inutile sous la main de L'HOMME.

196, 97 : XXVII, 165 : PLUS on cherche... ..actions paroît visible... ..l'est-elle pas ? L'animal... ..PERPÉTUER ?

196, 104 : XXVII, 165 : LA bête... ..mange, et meurt. Il désire et il meurt ! Il naît... ..vaincu la terre, il a passé. Mahomet, Zoroastre ont... ..FOULOIENT.

196, 113 : XXVII, 166 : JE ne rejette point le système de la réparation du monde. Peut-être n'est-ce pas le moins plausible de nos rêves que cette hypothèse... ..corrompt et qui abrutit. Je voudrois... ..comment cette grande révolution s'est faite, ou du moins comment elle s'est dû faire ; pourquoi... ..Éternel ; comment il le permit ou ne put pas l'empêcher... ..difficulté. Le dogme... ..CLAIR.

197, 134 : XXVII, 167 : Cette dégradation, cette chute des êtres [*ici une note*] rend assez bien raison... ..voyons tous les individus... ..inertie résiste froidement, il éteint, il déf[168]ruit en masse. Les agens... ..l'être nécessairement... ..incertaine.

Nous croirons... ..un.

Le bœuf est fort ; il ne le sait pas : il absorbe... ..végète dans l'étable... ..tuera et le... [169] ...Quelle muette... ..n'être PAS ?

198, 176 : XXVII, 178 : Si en effet cette fermentation silencieuse qui... ..pour conduire au frémissent... ..l'avenir ; l'arrangement... ..jamais passé.

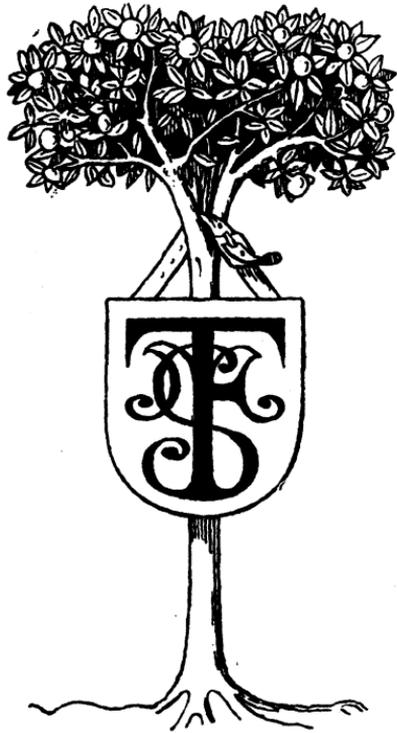
Les anciens avoient plus que nous le sentiment... ..terre : on retrouve dans leurs institutions des produits remarquables de cette idée première. Elle s'est conservée dans la mémoire des... ..sublime. Mais l'histoire du monde en est devenue l'énigme, quand des hordes... ..errant dans les forêts ; quand des Pélasges... ..Scandinaves répandirent... ..SAUVAGES.

219 (LXXXIX), 12 : XX, 136 : C'EST une douce chose... ..peut suivre les convenances, choisir, arranger, régler... [137] ...riches seroient plus heureux... ..sans quelque surabondance, elle est... ..sécurité ! Si l'on... ..c'est en grande partie parce que l'aisance est bien plus rare... ..comment payer. S'ils avoient pu borner... ..dans des mains... ..RIEN.

TABLE DES MATIÈRES

| | | |
|--------|-----------------|-----|
| Lettre | XLVII. | 1 |
| — | XLVIII. | 16 |
| — | XLIX. | 20 |
| — | L. | 24 |
| — | LI. | 36 |
| — | LII. | 42 |
| — | LIII. | 49 |
| — | LIV. | 51 |
| — | LV. | 52 |
| — | LVI. | 54 |
| — | LVII. | 54 |
| — | LVIII. | 55 |
| — | LIX. | 57 |
| — | LX. | 63 |
| — | LXI. | 67 |
| — | LXII. | 70 |
| — | LXIII. | 71 |
| — | LXIV. | 90 |
| — | LXV. | 104 |
| — | LXVI. | 114 |
| — | LXVII. | 116 |
| — | LXVIII. | 119 |
| — | LXIX. | 129 |
| — | LXX. | 131 |
| — | LXXI. | 136 |
| — | LXXII. | 137 |
| — | LXXIII. | 144 |
| — | LXXIV. | 145 |
| — | LXXV. | 147 |
| — | LXXVI. | 150 |

| | |
|--|-----|
| Lettre LXXVII..... | 153 |
| — LXXVIII..... | 157 |
| — LXXIX..... | 162 |
| — LXXX..... | 170 |
| — LXXXI..... | 177 |
| — LXXXII..... | 184 |
| — LXXXIII..... | 186 |
| — LXXXIV..... | 188 |
| — LXXXV..... | 193 |
| — LXXXVI..... | 203 |
| — LXXXVII..... | 206 |
| — LXXXVIII..... | 213 |
| — LXXXIX..... | 219 |
| Supplément..... | 228 |
| Lettre XC..... | 228 |
| — XCI..... | 237 |
| Dernière partie d'une lettre sans date connue..... | 244 |
| Notes..... | 247 |
| Appendice..... | 253 |



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits, appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *dix francs*, dont ils peuvent se libérer par un versement de *deux cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *vingt francs* ou un versement de *quatre cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société.

Adresser les adhésions au secrétaire général, M. HUGUET, 127, boulevard Saint-Michel, Paris (V^e).

Adresser les cotisations à M. CORNÉLY, chargé des recouvrements, 101, rue de Vaugirard, Paris (VI^e).

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PREMIER EXERCICE (1905) :

| | |
|--|----------|
| AMYOT. <i>Pericles et Fabius Maximus</i> , p. p. L. CLÉMENT..... | 2 fr. 50 |
| DES MASURES. <i>Tragédies saintes</i> , p. p. Ch. COMTE..... | 8 50 |
| MAIRET. <i>La Sylvie</i> , p. p. J. MARSAN..... | 4 50 |

DEUXIÈME EXERCICE (1906) :

| | |
|--|------|
| <i>Maître Pierre Pathelin</i> , fac-similé de l'édition de Guillaume Le Roy, p. p. E. PICOT..... | 3 50 |
| <i>Le Festin de Pierre avant Molière</i> , p. p. G. DE BÉVOTTE..... | 8 » |
| BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. <i>La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau</i> , p. p. M. SOURIAU..... | 3 50 |
| <i>La Muse Française</i> , t. I, p. p. J. MARSAN..... | 6 » |

TROISIÈME EXERCICE (1907) :

| | |
|--|------|
| DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. I, p. p. H. CHAMARD..... | 3 50 |
| J. DE SCHELANDRE. <i>Tyr et Sidon</i> (1608), p. p. J. HARASZTI... | 6 » |
| FONTENELLE. <i>Histoire des Oracles</i> , p. p. L. MAIGRON..... | 6 » |

QUATRIÈME EXERCICE (1908) :

| | |
|--|------|
| VOLTAIRE. <i>Lettres Philosophiques</i> , p. p. G. LANSON, 2 vol.... | 10 » |
| <i>La Muse Française</i> , t. II, p. p. J. MARSAN..... | 6 » |

CINQUIÈME EXERCICE (1909) :

| | |
|--|-----|
| HÉROET. <i>Œuvres Poétiques</i> , p. p. F. GOHIN..... | 6 » |
| DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. II, p. p. H. CHAMARD.... | 6 » |
| TRISTAN. <i>Poésies</i> , p. p. J. MADELEINE..... | 6 » |

SIXIÈME EXERCICE (1910) :

| | |
|--|-----|
| SEBILLET. <i>L'Art Poétique François</i> , p. p. F. GAIFFE..... | 6 » |
| <i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. I, p. p. P. BONNEFON..... | 6 » |
| SENAUCOUR. <i>Réveries</i> , t. I, p. p. J. MERLANT..... | 6 » |

SEPTIÈME EXERCICE (1911) :

| | |
|---|-----|
| DU VAIR. <i>Actions et Traictex Oratoires</i> , p. p. R. RADOUANT. | 6 » |
| BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. I, p. p. A. PRAT..... | 6 » |
| <i>Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette</i> , t. II, p. p. P. BONNEFON..... | 6 » |

HUITIÈME EXERCICE (1912) :

| | |
|---|------|
| DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. III, p. p. H. CHAMARD.. | 3 50 |
| BRÉBEUF. <i>Entretiens Solitaires</i> , p. p. R. HARMAND..... | 6 » |
| BAYLE. <i>Pensées sur la Comète</i> , t. II, p. p. A. PRAT..... | 6 » |
| SENAUCOUR. <i>Obermann</i> , t. I, p. p. G. MICHAUT..... | 5 » |

Sous presse ou en préparation :

| | |
|--|-----|
| MAURICE SCÈVE. <i>Delie</i> , p. p. E. PARTURIER..... | » » |
| RONSARD. <i>Œuvres complètes</i> , t. I, p. p. P. LAUMONIER.... | » » |
| DU BELLAY. <i>Œuvres Poétiques</i> , t. IV, p. p. H. CHAMARD.... | » » |
| Ch. SOREL. <i>Polyandre</i> , p. p. E. ROY..... | » » |
| MONTESQUIEU. <i>Lettres Persanes</i> , p. p. H. BARCKHAUSEN.. | » » |
| VOLTAIRE. <i>Candide</i> , p. p. A. MORIZE..... | » » |
| SENAUCOUR. <i>Réveries</i> , t. II, p. p. J. MERLANT..... | » » |
| SENAUCOUR. <i>Obermann</i> , t. II, p. p. G. MICHAUT..... | » » |
| Etc. | |

In compliance with Section 108 of the
Copyright Revision Act of 1976,
The Ohio State University Libraries
has produced this facsimile on permanent/durable
paper to replace the deteriorated original volume
owned by the Libraries. Facsimile created by
Acme Bookbinding, Charlestown, MA



2002

The paper used in this publication meets the
minimum requirements of the
American National Standard for Information
Sciences - Permanence for Printed Library
Materials,
ANSI Z39.48-1992.



